Romans, contes et nouvelles, par É.-J. Delécluze. Nouvelles éditions...

ROMANS,

CONTES ET NOUVELLES,

PAR E.-J. DELÉCLUZE.

NOUVELLES ÉDITIONS, REVUES ET CORRIGÉES.

Mademoiselle Justine de Liron.
Dona Olympia.
La Première Communion.
Le Mécanicien Roi.
Flavie. — Syligaitha.
Ginévra.

PARIS,
CHARPENTIER, ÉDITEUR,
29, rue de Seine-Saint-Germain.

1843.

ROMANS

CONTES ET NOUVELLES

Imprimerie de Mme veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis-au-Marais, 46.

ROMANS

CONTES ET NOUVELLES

PAR

E.-J. DELÉCLUZE

Nouvelles Éditions, revues et corrigées.

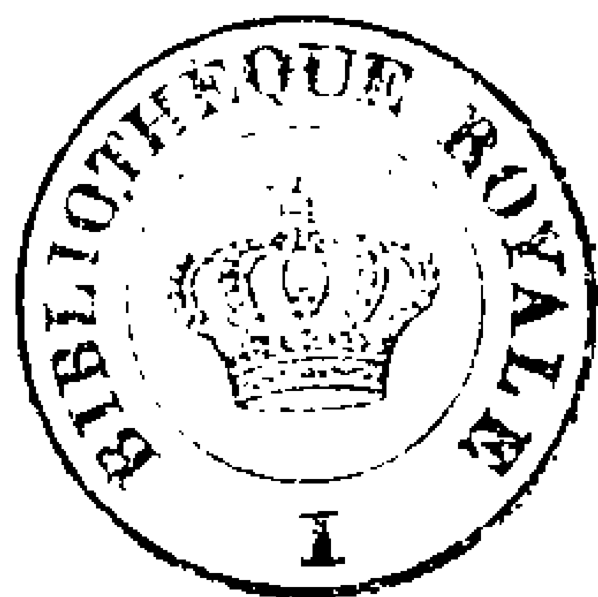
MADEMOISELLE JUSTINE DE LIRON.

DONA OLYMPIA.

LA PREMIÈRE COMMUNION. — LE MÉCANICIEN ROI.

FLAVIE.

SYLIGAITHA. — GINÉVRA.



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

1843

DE LA

LECTURE DES ROMANS.

En donnant mes soins à cette nouvelle édition des romans, nouvelles et récits, que j'ai déjà offerts au public, d'anciennes questions se sont souvent représentées à mon esprit, et je me demandais s'il serait possible de mettre un frein à la fureur que l'on a de lire des romans ; si l'effet de ces livres est aussi puissant et aussi fâcheux qu'on le dit; si, par sa nature, ce genre de composition a une action nécessairement immorale et pernicieuse; et enfin jusqu'à quel point il est raisonnable d'en tolérer la lecture.

Comme conseiller spirituel ou comme père de famille, nul doute que l'on ne proscrivît rigoureusement les romans ainsi que les pièces de théâtre. Mais ces arrêts sévères, ces résolutions absolues, rencontrent d'inévitables obstacles dans la pratique de la vie telle qu'elle est faite depuis huit cents ans en Europe ; c'est-à-dire au milieu de générations successives qui n'ont pu exister sans l'excitation simultanée des croisades et de la lecture des contes fort libres des trouvères, de romans de chevalerie assez scabreux, et d'une foule de chansons peu édifiantes; au milieu d'un monde faisant de saints pèlerinages, bâtissant comme par enchantement des forêts d'églises, et qui, aux offices divins, se plaisait à entendre des musiques lascives sur des paroles qui ne l'étaient quelquefois pas moins, et dont personne cependant, pas même le clergé, n'eut l'idée de faire cesser le scandale penpendant plus de deux siècles qu'il a duré.

Sans m'arrêter aux fêtes des *fous* et des *innocents;* sans rien dire du goût que l'on avait de danser dans les églises, dans les cloîtres ou les cimetières, et passant rapidement sur les *mystères* et les représentations de drames pieux qui se combinèrent jusqu'au seizième siècle, dans les lieux

saints, avec des illuminations, des gloires d'anges mécaniques et des évolutions pieuses accompagnées de pantomimes et de musique ; je rappellerai que du centre orageux des guerres entre le sacerdoce et l'empire, que pendant les conflits sanglants des factions les plus haineuses, puis des guerres de religion qui leur succédèrent, on vit apparaître une foule de compositions romanesques, dont on ne peut s'expliquer le succès extraordinaire que par le besoin de diversion toujours indispensable aux esprits quand ils ont été longtemps fatigués par de grands malheurs.

N'est-ce pas en effet au milieu de circonstances analogues que parurent successivement les fabliaux des trouvères, le Décaméron de Boccace, les contes de Chaucer, les amours d'Euriale et Lucrèce de Piccolomini, depuis pape sous le nom de Pie II ; les Cent nouvelles nouvelles, à la rédaction desquelles Louis XI et les seigneurs de sa cour, lorsqu'il était dauphin, ont pris part ; les aventures du moine Colonna de Trévise avec une jeune nonne, le Roland furieux du divin Arioste, le Pantagruel de Rabelais, Daphnis et Chloé de Longus, traduit par Amyot, grand aumônier de France ; les histoires amoureuses racontées par Bandello, évêque d'Agen ; l'Astrée de d'Urfé, et tant d'autres romans inférieurs en mérite à ceux que je viens de nommer, mais dont la vogue ne fut pas moins grande ?

Quand des hommes graves pour la plupart et qui ont laissé un nom fameux dans les lettres, se sont décidés à composer ou à traduire des romans, est-il vraisemblable de croire que ce genre de composition est aussi mauvais, aussi pernicieux, aussi infâme même que le prétendent les rigoristes ?

Avant de chercher à anéantir par le blâme un fait qui se reproduit exactement de génération en génération, peut-être serait-il prudent de s'assurer s'il ne prend pas sa source dans un besoin qu'on ne saurait détruire et qu'il devient parfois très-dangereux de contrarier obstinément. Dès l'origine du christianisme, les plaisirs du théâtre et de la danse ont été constamment proscrits ; qu'en est-il arrivé ? que ces deux arts, qui existeront toujours tant que l'homme sera pourvu d'imagination et de deux jambes, ont été et seront encore cultivés avec une ardeur et une persévérance égales à celles que l'on a mises à les prohiber.

Ces rigueurs ont donc fait ranger le théâtre et la danse au nombre des choses décidément profanes, il est vrai ; mais la foule des personnes couramment pieuses, de celles qui fréquentent alternativement les églises, les théâtres et les bals, se trouvent par cela même dans l'obligation de racheter l'irrégularité de cette conduite équivoque par de sévères pénitences. Je dois l'avouer, ces éternelles capitulations de conscience, ces tiraillements journaliers de l'âme, ces compensations entre le plaisir et les austérités religieuses, ces lessives hebdomadaires de toutes fautes, ne me semblent pas être une combinaison heureuse.

Le parti franc que l'on prit en l'an 787 dans un cas analogue, me paraît infiniment plus sage. C'était à l'occasion des iconoclastes, qui prétendaient aussi s'opposer à ce que l'on admît les statues et les tableaux dans la décoration des églises. Le concile de Nicée, à qui cette question fut soumise, décida nettement que ces deux arts concourraient à l'embellissement des temples; en sorte que depuis cette époque on a pu exercer la peinture et la sculpture sans vivre sous le poids d'un anathème perpétuel. Or ces questions ne se rattachant qu'à la discipline, on peut donc dire qu'il est fâcheux que l'on n'ait pas trouvé moyen de sanctifier le théâtre et la danse, comme la poésie, la sculpture, la peinture et la musique.

Je n'irai pas jusqu'à réclamer cette faveur pour les romans, chose essentiellement mondaine; mais enfin, malgré les louables intentions que l'on a d'épurer, d'élever la nature humaine, n'a-t-elle pas des besoins qui lui sont inhérents? Et en mettant de côté la vie matérielle, notre esprit saurait-il se passer de distractions sans courir le risque de s'affaiblir et de se troubler? Peut-on nier qu'à la suite de la terrible peste de 1348, les contes de Boccace et de Chaucer n'aient apporté une diversion salutaire à l'esprit de ceux qui avaient échappé à ce fléau? que durant la terreur, en 1793, les chansons amoureuses de Fabre d'Eglantine et les pastorales doucereuses de Florian aient versé un baume salutaire sur les âmes meurtries par d'horribles malheurs? Si du tout nous passons à l'individu, ne retrouverons-nous pas le même phénomène? et dans l'Arioste, ce poëte, cet écrivain si franchement gai, n'y avait-il pas un homme bourrelé d'ennuis et d'inquiétudes? Comment s'expliquer Piccolomini compo-

sant un roman d'amour, Amyot traduisant la pastorale de Longus, et Bandello écrivant une suite de nouvelles, si l'on ne reconnaît pas qu'un homme habituellement occupé de choses graves est forcé de céder au besoin de renouveler ses idées, de récréer son esprit en l'appliquant de temps en temps à des sujets légers et agréables qui le ramènent momentanément dans la vie ordinaire? Or si des esprits d'élite, si des âmes honnêtes et habituellement sérieuses, sentent cependant le besoin impérieux de céder à ces petites faiblesses passagères, et de se débarrasser de quelques rayons d'un feu intérieur trop vif, dans des compositions imaginaires; comment s'étonnerait-on de ce que ceux à qui le ciel n'a pas donné ce moyen de soulagement essayent de lasser et d'user les facultés trop ardentes de leur âme, en les employant à comprendre et à sentir ce que d'autres ont imaginé?

C'est donc chose impossible que d'interdire ce genre de distraction aux peuples civilisés; et il n'y a rien de plus déraisonnable et de plus impolitique que de séquestrer comme un troupeau malade, un Boccace, un Chaucer, un Piccolomini, un Amyot, un Bandello, un Arioste, un Rabelais, un d'Urfé, et par mesure de sûreté générale, mesdames de la Fayette et de Tencin, Segrais, la Fontaine, Racine, Molière, Hamilton, l'abbé Prévost, le Sage, Richardson, Fielding, J. J. Rousseau, Voltaire, Walter Scott et lord Byron. Plus les censeurs se montrent durs et austères à l'égard d'hommes de cette trempe, plus le public s'attache à ces illustres proscrits; et quand il s'aperçoit qu'on leur a fermé les portes du temple et des académies, il leur bâtit des monuments, il leur élève des statues sur les places publiques.

D'ailleurs la lecture des romans produit-elle effectivement sur les jeunes lecteurs, ceux qui nous occupent particulièrement, des impressions aussi fâcheuses qu'on le suppose? Nul doute qu'il soit prudent d'écarter de tels livres de leurs yeux. Cependant, avant cette précaution, il y en aurait une plus importante à prendre : ce serait d'être réservé en actions et en paroles en présence des jeunes gens; en un mot, de ne pas faire de romans devant eux; soin que ne prennent pas toujours, tant s'en faut, leurs parents, leurs amis, ceux-là même qui se piquent d'être si sévères sur le choix des lectures. Ce qu'un adolescent, garçon ou fille, sait déjà par

ce qu'il a éprouvé, vu et observé au collége, au pensionnat ou dans sa famille, ne saurait être prévu ni apprécié par les personnes d'un certain âge ; et il y a vingt à parier contre un, qu'un enfant de dix à quatorze ans est au courant de tout ce qui se passe autour de lui. Dans quelque état de vague que soient encore ses idées et ses passions, leur développement réel surpasse toujours leur apparence. L'incertitude des connaissances déjà acquises par les enfants et la timidité qui en résulte, leur donne une sorte de niaiserie à laquelle il serait dangereux de se fier. Dans la première jeunesse, et plus tard, au temps de l'adolescence, il se développe deux phénomènes analogues, dignes de toute notre attention. Lorsqu'on apprend aux enfants à connaître les lettres, par exemple, et qu'ils en sont restés pendant deux ou trois mois à épeler les syllabes, il se déclare ordinairement tout à coup, durant l'espace d'une nuit, une révolution dans leur intelligence, et ils passent subitement de l'épellation à la lecture courante et à la compréhensien. Toute mère attentive a pu observer cet admirable phénomène. Mais celui qui leur échappe plus ordinairement est la transition non moins subite et plus importante, de l'état de l'esprit et de l'âme d'un enfant quand il entre dans l'adolescence. Il en est alors de ses idées éparses et isolées comme des lettres et des syllabes sans rapport entre elles et n'exprimant rien : par une de ces opérations dont Dieu seul a le secret, tout s'arrange, se coordonne, s'harmonie à la fois, et la lumière est faite tout à coup.

A l'égard des enfants parvenus à cet âge, il y a une prévoyance tout à fait négligée depuis un siècle bientôt par les parents. Dans l'entraînement de leur tendresse trop souvent mesquine et bourgeoise, outre les soins excessifs et dangereux même, sous le rapport de l'hygiène, qu'ils portent à la personne de leurs enfants, et les efforts qu'ils font pour leur éviter toute impression pénible, ils veulent encore qu'ils s'instruisent sans peine et même en s'amusant. Ce système absurde, dont on a tant abusé de notre temps, a eu deux mauvais résultats : l'un, le plus fâcheux, fut celui de répandre l'usage des lectures frivoles et superficielles parmi les jeunes gens; et l'autre d'avoir contribué au déclin de l'art dramatique; car c'est particulièrement depuis que l'on s'est mis

dans l'esprit qu'il faut enseigner et instruire la jeunesse en l'amusant, que se sont multipliés les drames et les livres de morale en action, affublés d'un but moral, dont le faux brillant a séduit tous les pères de famille, et leur a fait croire que les pièces de théâtre et les romans ainsi déguisés, loin d'offrir des dangers à la jeunesse, deviendraient au contraire une école et un enseignement de bonnes mœurs et de vertu. Il en est arrivé que l'usage de conduire les enfants, même en bas âge, au théâtre, et celui si pernicieux qui s'est établi de nos jours de créer pour eux des petits auteurs, de petites pièces, de petits acteurs et de petites salles, ont eu le grave inconvénient, après avoir ôté aux véritables auteurs dramatiques et romanciers la liberté et la hardiesse, dont leur art ne saurait se passer, d'initier la jeunesse à des plaisirs qui ne lui sont évidemment pas destinés; car la présence seule d'un collégien ou d'une petite pensionnaire au théâtre français suffit pour faire trouver *George Dandin* et *l'Ecole des femmes* des pièces révoltantes par tout le reste de l'auditoire.

Mais en revenant à la question principale, je penche à croire que la lecture des romans doit avoir plus d'inconvénient en France que dans la plupart des autres contrées de l'Europe. Le développement de l'adolescence est généralement tardif dans notre pays, surtout chez les femmes; et il arrive fréquemment que le progrès de leur intelligence précède de beaucoup celui de leur personne. Si, en pareil cas, les hasards de la vie leur offrent moins de danger, la lecture des romans leur devient souvent funeste en développant en elles des passions factices qui n'occupent que leur tête, qui convertissent toutes les réalités en chimères, donnent la plupart du temps une activité nerveuse à toutes leurs actions, et font de ces jeunes filles des femmes languissantes, valétudinaires et ordinairement très-malheureuses. Malgré la bizarrerie de ma proposition, je ne craindrai donc pas d'affirmer que les romans sont beaucoup moins dangereux pour les jeunes gens des deux sexes chez qui la vie est abondante, forte et active, que pour ceux d'une constitution faible, et sur qui les idées ont plus d'empire que la réalité.

Quant aux garçons, le danger pour eux n'est pas tant dans la lecture des romans, qui n'offrent guère qu'un passe-temps

littéraire à ceux qui les aiment, que dans la rencontre trop facile et si fréquente de réalités bien autrement dangereuses. Le danger du roman pour les jeunes gens des deux sexes serait donc fort restreint à mon compte, par la raison qu'en général ceux qui ont une tournure d'esprit romanesque obéissent naturellement à leur disposition et sans l'excitation de la lecture ; que toutes les filles qui ont de la santé et se livrent à des occupations journalières bien réglées sont plutôt prises par les yeux de leurs voisins que par les belles phrases d'un livre ; et qu'enfin c'est une exception fort rare que la lecture des romans ait sur l'esprit d'un homme d'autre action que celle de modifier ses goûts littéraires et l'emploi de ses talents.

J'arrive au point capital, à la question qui domine toutes les autres : le roman est-il immoral en soi, et son action est-elle nécessairement pernicieuse ?

Pendant le règne de Louis XIV, les ecclésiastiques condamnèrent les romans avec une grande ardeur, comme des livres abominables, profanes, impies, et dont la lecture devait être sévèrement défendue, anathème dont ils frappèrent également les productions dramatiques. Toutes les défenses canoniques contre les baladins, les jongleurs, les trouvères, les farces et les pièces de théâtre, arrêts qui datent effectivement des premiers temps de l'Eglise, furent invoqués de nouveau, lorsque Corneille, Racine, Molière, Quinault et Lulli donnèrent tant d'éclat aux différents modes de l'art théâtral. L'à-propos n'était pas heureux, il faut en convenir ; mais au moins le clergé fut alors et est encore aujourd'hui conséquent dans ses défenses à l'égard des romans et des théâtres, puisque, selon l'Eglise, excepté l'amour de Dieu, toute passion humaine est réputée impie, profane, abominable, et à plus forte raison les imitations que les poëtes, les artistes et les musiciens ont l'idée d'en faire. Ainsi donc le clergé a sa loi pour lui, et il condamne en forme.

Mais c'est ici où nous allons trouver encore une nouvelle preuve de l'inconvénient qu'il y a de prohiber en paroles ce que l'on ne peut pas réellement empêcher d'exister. Le roi Louis XIV était sans contredit un vrai et sincère catholique ; or, malgré les anathèmes lancés contre le théâtre, il a protégé Racine, Molière, Quinault et Lulli ; il aimait la tragédie,

la comédie, l'opéra, et il y assistait. Bien plus, il aimait les fêtes, les tournois et les ballets; les ballets! dans lesquels il a figuré et dansé quelquefois lui-même! Quant aux romans, lui et sa cour ne se faisaient pas scrupule de lire encore l'*Astrée;* et personne n'ignore la vogue extraordinaire dont jouirent à cette époque les monstrueux romans de *Cléopâtre*, d'*Artamène* et de *Clélie.*

Quelle espèce de cote mal taillée le grand roi ainsi que les gens de sa cour pouvaient-ils donc faire avec leurs directeurs, après des échappées de cette espèce? C'est ce que je n'ai jamais pu imaginer ni comprendre; et je révoquerais certainement en doute la simultanéité d'actions tellement disparates, si l'exemple de gens de nos jours, qui vont aussi le matin entendre prêcher et le soir à l'Opéra, ne m'assurait que cette tradition de la dévotion mondaine s'est purement conservée depuis Tartufe jusqu'à nos jours.

Toujours est-il que les ecclésiastiques ont continué à condamner les romans et les pièces de théâtre avec une ardeur égale à celle que les écrivains ont mis à en composer, et le public à les lire; ce qui est cause que la question de fait n'a point avancé d'un pas.

« Vous éludez la question, s'écrie un censeur impatient; on vous demande s'il est possible qu'un roman ne soit pas immoral et impie? C'est à cela qu'il faut répondre! »

Je ne prétends éviter aucune difficulté, et je rentre en plein dans mon sujet. Toutefois, je demanderai préalablement et avec la plus grande sincérité, quels sont les livres qui amènent le lecteur droit à un but moral? J'excepte naturellement la Cyropédie de Xénophon, le Discours sur l'histoire universelle de Bossuet et le Télémaque de Fénélon, où l'on a fait converger volontairement les faits et les idées vers un but déterminé; mais à part ces compositions utopiques, et si l'on prend les histoires grecque, romaine; celles de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie, je désirerais savoir si la dernière réflexion qui résume toutes les autres à la fin de la lecture, est morale? si de la somme de tous les faits historiques d'où l'on désire toujours qu'il jaillisse une vérité qui nous éclaire, qui nous console et nous encourage, on recueille effectivement ce fruit précieux? Hélas! le dernier mot de toutes ces histoires fameuses est toujours : « que

le plus fort a raison, à moins qu'il n'en rencontre un aussi fort mais plus rusé que lui. »

Consulte-t-on les relations des voyageurs? La différence des pays, des climats, des religions, des lois et des mœurs, en nous suggérant mille idées contradictoires, ébranle notre intelligence, contrarie nos croyances et nos goûts, énerve notre pensée en la forçant de s'étendre indéfiniment sur les bizarreries de notre globe, et plonge enfin notre esprit dans le vague fatiguant du scepticisme. Ce sont des livres qui profitent plus à la science qu'à la morale. J'omettrai aussi les poëtes, dont la plupart, relégués dans la catégorie des romanciers, passent pour des écrivains profanes; car je ne puis comprendre ici Dante, Milton, Klopstock, et tous ceux qui, comme eux, s'emparant de sujets essentiellement religieux, se sont proposés un but supérieur à la morale proprement dite. Mais pour faire l'exposition de tous les doutes qui se sont présentés à mon esprit, et épuiser la série des questions que je veux faire, je demanderai quel est précisément le but moral auquel on arrive lorsque l'on a achevé la lecture complète de la première partie de la Bible, l'Ancien Testament? Ce qu'il contient d'historique n'est guère plus satisfaisant pour l'âme que ce qu'on lit dans les annales des nations dont j'ai parlé plus haut; toutes les parties où est exposée la législation des Hébreux est tellement hors de nos mœurs, que c'est un grand labeur pour l'esprit que de chercher à les coordonner et à les comprendre; Ruth, Noémi, Tobie, Judith et Esther, récits attachant, tantôt par leur simplicité, tantôt par leur éclat, offrent peu de traits d'où résulte une morale applicable aux actes de la vie ordinaire; quel exemple utile pouvons-nous tirer aujourd'hui de la simplicité excessive de Ruth, de la pieuse coquetterie d'Esther, ou de l'action terrible de Judith? Viennent ensuite les admirables cantiques du roi David, qui inspirent le respect et la crainte pour le Dieu jaloux, vengeur et tout-puissant; mais bientot le plaidoyer sur la foi et l'incrédulité, contenu dans le Livre de Job, jette dans l'esprit un trouble que rend plus fatigant encore pour l'âme ce traité de scepticisme revêtu d'une si prodigieuse éloquence dans l'Ecclésiaste. De cet abîme ténébreux et sans fond on est transporté tout à coup dans les plaines riantes autour de Sion, où le Bien-aimé

témoigne son amour à la Sulamite, idylle étrange et sublime, sanctifiée seulement par le sens mystique qu'on y attache. Enfin, après deux traités décidément sur la morale, l'Ecclésiastique et la Sagesse, viennent Isaïe, Jérémie et tous les prophètes, qui font entendre leurs imprécations, leurs plaintes et leur espoir, à l'occasion de la chute prochaine de la Jérusalem terrestre, et de la vie nouvelle dont le monde régénéré jouira dans la Jérusalem céleste.

Lorsque je me fis à moi-même les questions que je viens de reproduire, j'étudiais momentanément l'influence d'une idée fausse et étroite, née il y a un siècle dans l'esprit des économistes, et qu'ont adoptée ceux qu'on appelle aujourd'hui les *utilitaires*, gens qui veulent que tout profite immédiatement; que chaque arbre produise à point nommé son fruit; que tout livre aboutisse à une vérité démontrée mathématiquement, et qu'une pièce de théâtre, qu'un roman enfin prouve rigoureusement quelque chose, mène au développement d'un fait moral nécessairement utile à la société, et dispose en quelque sorte des destinées futures de l'humanité, en affectant la prétention de rendre la justice à chacun, avec plus d'exactitude et de rigueur que ne le fait Dieu lui-même.

Cette idée fausse et imprégnée d'orgueil, qui domine dans quelques compositions célèbres du milieu du siècle dernier, a fait fortune. Depuis, les gens du monde qui s'ennuyaient des sermons ont exigé des poëtes comiques et des romanciers qu'ils leur fissent des traités de morale en action ; et de proche en proche, on en est arrivé à cette poétique niaisement morale consacrée par les mélodrames du boulevard, d'après laquelle le crime est toujours puni, et la vertu invariablement récompensée.

Non; un livre où cette rémunération exacte et symétrique est présentée même avec art, n'en est pas plus moral pour cela, car la vertu cesserait d'être elle-même, si elle était assurée d'obtenir toujours en ce monde la récompense qu'elle mérite; et l'exposé de ce sophisme est le défaut d'un ouvrage célèbre, qui, malgré les pieuses intentions de l'auteur et la beauté de son talent, n'est qu'une composition où la vérité est toujours obligée de se ranger de côté pour laisser passer la morale; roman qui ne plaît ni aux enfants ni

aux jeunes gens, et dont on ne parvient à apprécier le véritable mérite que quand on l'étudie sous le point de vue littéraire. Fénélon, en composant Télémaque d'après le plan qu'il a choisi, a complétement manqué son but. C'est Eucharis qui charme et reste dans la mémoire. Quant au jeune héros, on n'en fait, avec le Cleveland de l'abbé Prévost, qu'un seul et même personnage, qui met constamment le lecteur hors de lui, par l'impatience que cause cette espèce de vertu si attentivement garantie, si sûre d'elle-même, et qui s'arrête juste et perpendiculairement d'aplomb sur la ligne du précipice coupé à pic, où l'on espère toujours que le héros va s'abîmer, mais où le traître ne tombe jamais. Sans parler des attraits de la gracieuse Eucharis, et quand il ne résulterait de la lecture de ce livre que l'espèce de grippe dans laquelle on prend momentanément la sagesse et la vertu, il faut convenir que ce résultat est fort peu moral. Or, c'est presque toujours le défaut dans lequel tombent les auteurs qui veulent mettre la morale en action, et conduire pas à pas et directement le lecteur à la connaissance et à la pratique de telle ou telle bonne action, ou de la vertu en général. Comme la fable et la contexture de ces livres sont toujours fausses, et que le lecteur ne s'y fie pas, l'incrédulité gagne son esprit, qui ne croit plus à une morale déduite de faits, de mœurs et d'aventures qui n'ont aucune vraisemblance.

Si Fénélon avec son âme et son talent n'a pu trouver le secret de faire un livre de lecture, amusant et rigoureusement moral tout à la fois, faudrait-il en conclure que ce problème est insoluble? Franchement, je le crains.

Cependant, au milieu du mouvement intellectuel où l'on vit à présent et depuis que la lecture est rangée forcément dans les premiers besoins de la vie, il faut bien trouver des livres qui servent d'aliments salutaires à l'esprit et à l'âme, dont on ne rougisse pas de s'être nourri. Mettant donc de côté toutes les idées mesquines et fausses que l'on se fait sur le but moral que l'on prétend clouer à la dernière page de chaque livre, tâchons de nous rendre compte de la manière dont on doit envisager un ouvrage historique ou littéraire, pour en saisir l'esprit et le sens véritable, et en tirer tout ce qu'il contient de bon, et par conséquent de moral.

Pour trancher la question dans le vif, je proposerai un chef-d'œuvre de notre littérature, une composition qui plaît à tous les esprits, *le Misanthrope* de Molière. D'après l'idée fausse et vulgaire que je combats, cette comédie n'a point de but moral. Les uns donnent raison à Philinte, d'autres admirent les brusqueries d'Alceste, et cependant tout l'éclat de la haute raison que montre souvent cet homme de cour misanthrope est éclipsé par l'amour extravagant qu'il a pour la coquette Célimène. Vainement a-t-il près de lui une femme pleine de grâce et de douceur, Eliante, qui l'aime sincèrement; il n'en veut pas. Enfin, quand la malheureuse dont il s'est entiché est abandonnée par tous ceux à qui elle a fait des noirceurs, Alceste, plus fou que jamais, lui offre de nouveau sa main, et lui propose un asile au moment même où tout le monde la repousse. A cette preuve d'amour et de générosité, Célimène répond par de froids sarcasmes, et tourne le dos à Alceste.

Qui a tort, qui a raison dans cette pièce? Personne. Quel en est le but moral? Il n'y en a pas. Et cependant, outre son grand mérite littéraire, cet ouvrage a celui plus important encore, de faire un appel à tous les sentiments généreux, d'épurer l'esprit, d'élever l'âme, et d'inspirer une idée avantageuse de soi-même à celui qui l'a admiré; car on se croit meilleur quand on applaudit aux sublimes boutades d'Alceste. Voilà donc un ouvrage qui est très-moral, sans avoir précisément un but qui le soit, qualité que l'on retrouve également dans le Don Quichotte de Cervantès.

Mais ne quittons pas encore Molière. Les dévots de son temps, et sans doute ceux d'aujourd'hui, s'accordent pour décrier les productions de cet homme, à cause de plusieurs scènes un peu graveleuses qu'il a introduites dans ses pièces. Les gens du monde eux-mêmes se récrient maintenant sur la crudité de ses expressions; et entre autres comédies de lui que j'ai entendu signaler comme *immorales*, je citerai *l'Ecole des femmes*, *l'Ecole des maris* et *Georges Dandin.* Certes en soumettant ces ouvrages au même examen que nous venons de faire subir au *Misanthrope*, le fond, la pensée et l'ensemble de ces trois dernières comédies en sortiront parfaitement purs, et l'on verra que Molière, pour faire ressortir les sentiments vrais, les instincts généreux, tout ce

qui honore l'homme en un mot, n'est arrêté par aucune difficulté. Or ce sont précisément ces trois ouvrages, qui ont un but moral plus déterminé que les autres, le ridicule jeté sur les vieillards amoureux, et l'inconvénient d'épouser une femme d'une condition supérieure à la sienne, que les délicats de nos jours jugent immorales, par cela seul que leurs oreilles sont blessées de quelques mots inusités maintenant. Il y a de leur part pruderie et injustice.

Mais que dirait-on aujourd'hui du *but moral* d'un roman dont le héros commencerait à demander la bourse ou la vie sur les grandes routes, et qui finirait par devenir secrétaire du premier ministre d'une des grandes monarchies d'Europe? On l'a fait cependant ce livre; il existe, et c'est Gil Blas de Santillane, que tout le monde lit, admire et relit encore. Croira-t-on que l'élégance et la solidité du style suffisent pour élouir les lecteurs au point de leur faire prendre le change sur la valeur réelle d'un ouvrage dont le fond serait impur? Une erreur semblable ne saurait subsister pendant plus d'un siècle; et puisqu'on lit toujours Gil Blas avec un égal plaisir, il faut nécessairement en conclure qu'il n'est pas aussi immoral que la fortune scandaleuse de son héros donne à le croire. Les honnêtes gens sont trop rares sans doute dans ce livre; mais la finesse et la courageuse persévérance avec lesquelles l'auteur peint, signale et fait agir les voleurs, les fripons, les intrigants, les histrions, les faux dévots et les courtisans, témoignent si vivement du mépris et de l'indignation que lui inspirent ces personnages, qu'il règne dans tout son livre un sentiment moral toujours assez fort et assez éclatant pour faire accepter les tristes personnages qu'il a si heureusement mis en scène. Il n'est pas jusqu'à son héros, ce faible Gil Blas, sans vice ni vertu, s'améliorant à mesure qu'il se trouve mieux d'être bon et honnête, qui n'intéresse, lorsque retiré dans son château de Lirias, il passe le reste de ses jours en bon père de famille et avec la régularité d'un chrétien.

Quant à Clarice Harlow, malgré une foule de détails tellement scabreux, que je comprends que l'on en blâme la lecture, on conviendra cependant que c'est un roman extrêmement grave, et où l'on peut puiser des enseignements très-salutaires pour la conduite dans la vie, ainsi que pour le perfectionnement de l'âme. Cependant outre les taches que j'ai

signalées, et sa longueur excessive, qui a l'inconvénient de faire employer beaucoup trop de temps à une lecture récréative, on pourrait encore reprocher à l'auteur de ne résoudre précisément aucun point de morale, comme on va s'en assurer par la lecture du titre complet que Richardson a mis en tête de sa composition; il est ainsi conçu : « *Clarice, ou Histoire d'une jeune demoiselle ; dans laquelle sont rapportés tous les chagrins de la vie privée; et où l'on montre particulièrement les malheurs qui résultent des torts réciproques qu'ont les parents et leurs enfants, dans les affaires où il s'agit de mariage.* » Cette seule exposition suffit pour faire juger qu'ainsi que dans la comédie du *Misanthrope* de Molière, il est impossible de donner tort ou raison absolument aux personnages du roman de *Clarice*, circonstance qui, pour le dire en passant, semble être un des caractères qui distinguent les chefs-d'œuvre.

Cependant l'ensemble du livre du grand romancier anglais, comme le drame de notre grand comique, contient un parfum si vif et si pénétrant d'amour du beau, du bon et de l'honnête, qu'après en avoir achevé la lecture on en est tout impregné, et que si l'on n'est pas déjà meilleur on a envie de le devenir.

Malgré l'emploi indispensable de détails parfois repoussants, dans les ouvrages de théâtre et dans les romans, on voit donc que ce genre de productions n'est pas nécessairement immoral. Ce qui imprime un caractère bon ou mauvais à un ouvrage ne vient jamais du sujet, mais de l'esprit que l'auteur apporte en le traitant; et malgré ce qu'il y a de révoltant, de trop voluptueux et de hasardé dans les aventures d'OEdipe et des Atrides, dans l'histoire de Psyché, dans les malheurs de Didon, dans la pastorale de Longus et dans certains contes ou drames des temps modernes, personne, des gens qui jugent avec calme au moins, n'a eu l'idée de mettre Eschyle, Sophocle, Virgile, Longus et Amyot, ni même Boccace et Molière, au nombre des écrivains immoraux.

Je n'oublierai jamais l'effet que deux lectures bien différentes, faites à peu d'intervalle l'une de l'autre, produisirent sur mon esprit. J'étais très-jeune lorsque l'on me fit présent d'un Télémaque auquel je ne compris naturellement rien. J'eus cependant le désir d'y revenir plusieurs fois; mais à mesure que mon intelligence se développait, le livre m'en-

nuyait toujours plus. Ce ne fut qu'à l'âge de vingt ans, lorsque ma volonté devint plus ferme et que je me sentis honteux de ne pas connaître encore ce livre, que je me fis une loi de le lire en entier, avec l'idée d'en faire un objet d'étude. Il faut être franc, la fable m'ennuya encore, et j'avouerai à ma honte que je fus excédé de ce personnage de Mentor, dont les sermons faisaient bouillir mon sang de colère. Je m'en voulais beaucoup ; mais cette disposition était plus forte que moi, et pour me calmer je relisais le bel épisode de Philoctète imité de Sophocle, deux ou trois pages divines sur le bonheur dans l'Elysée, et enfin le seul morceau qui m'intéressât décidément, l'histoire d'Eucharis.

La peinture des sentiments réciproques qu'éprouvent cette nymphe et Télémaque est sans doute d'une chasteté irréprochable; mais la candeur même de l'écrivain lui a suggéré un artifice dramatique dont il n'a certainement pas prévu l'effet. En plaçant auprès des deux jeunes gens qui ressentent les premiers feux de l'amour, un personnage inexorable, l'archevêque de Cambrai a arrangé les choses de manière à ce que l'on prend Mentor en haine. La docilité passive de Télémaque lui ôte tout mérite, l'intérêt se porte exclusivement sur Eucharis, et quant à moi je plaignis beaucoup cette pauvre nymphe d'avoir rencontré un amant si désastreusement raisonnable.

Quelque temps après avoir fait cette lecture si peu fructueuse pour moi, le hasard me fit tomber entre les mains un livre qui, bien connu sans doute alors, était cependant loin d'avoir la vogue qu'il a obtenue de nos jours ; c'était *Manon Lescaut*. A la première lecture, car je fus obligé de la recommencer pour bien comprendre le sujet, je fus profondément frappé du malheur affreux qui accable le chevalier des Grieux, lorsque, entraîné hors de sa patrie par la violence d'une passion insensée pour une femme vile au fond, il creuse de ses mains la terre pour y cacher les restes de celle qui l'a perdu, déshonoré à tout jamais dans le monde. Ce récit de l'abbé Prévost est-il un roman ou une histoire véritable? Peu importe ; mais il est si vrai, tout y est si réel, qu'on y croit et que l'on demeure épouvanté de l'idée qu'une faiblesse, une simple étourderie, pourraient nous jeter dans des infortunes pareilles à celles qu'il a peintes. Aussi, de tous les livres que

j'ai lus dans ma jeunesse, est-ce celui dont le souvenir s'est représenté avec le plus de vivacité à mon esprit dans le danger, et qui m'a garanti de fatales imprudences.

Quoi qu'il en soit, il y a une telle variété dans les caractères et l'esprit des hommes, que je n'oserais recommander l'emploi d'un moyen qui, s'il fut un préservatif pour moi, pourrait devenir une occasion de chute pour d'autres. Mais outre qu'à ce sujet je voulais rendre hommage à la vérité en ce qui me concerne, je saisis encore cette occasion de donner une nouvelle preuve de la salutaire influence d'un ouvrage composé dans une intention pure, fût-il même, comme celui de l'abbé Prévost, entaché de détails sans lesquels le récit manquerait de vérité et de force, et ne porterait pas un coup si fort à l'âme du lecteur.

Quand on dresse de jeunes chevaux pour les batailles, on a soin de les conduire aux revues et aux petites guerres pour leur ôter l'étonnement et la crainte que leur cause le mouvement des troupes, l'éclat des couleurs et le bruit des tambours et de l'artillerie. Les romans et le théâtre peuvent être considérés, aux époques de civilisation telle que la nôtre, comme des épreuves analogues, au moyen desquelles on avertit, on prépare l'intelligence et l'âme de ceux qui se disposent à entrer dans le monde, afin que l'inexpérience ne compromette pas leur courage dès les premiers combats qu'ils auront à soutenir.

Mais puisqu'il est si important de savoir l'avantage que l'on peut tirer des livres qui n'ont point été écrits dans l'intention exclusive de transmettre une instruction morale, je crois que c'est ici l'occasion de s'entendre sur une question que tout le monde fait, mais à laquelle personne n'a jamais eu le courage de répondre. Quels sont les meilleurs ouvrages de poésie, d'histoire, de voyages ou tragédies, comédies, satires, contes et romans dans lesquels il ne se rencontre pas des faits et des paroles qui blessent la morale et l'honnêteté? Il n'en existe pas. Est-ce à dire pour cela qu'il faille s'abstenir d'en faire la lecture? Ou se croira-t-on obligé de mutiler des chefs-d'œuvre littéraires à cause de quelques hardiesses, comme on a tant détruit de statues antiques par horreur pour les nudités? Le cas est grave, et cette sainte fureur pourrait mener bien loin, car, je le répète, il n'y a pas un livre au monde, sans excepter ceux réputés sacrés chez tous les peu-

ples, qui ne donnassent lieu à des suppressions et à des mutilations de cette espèce.

Puisque l'on a fait des études comparatives sur la poésie biblique et les ouvrages des plus fameux lyriques profanes, je ne pense pas qu'il soit inconvenant de rapprocher littérairement certains récits contenus dans les livres saints des récits mondains sous forme de romans ou de nouvelles. Je tiens d'autant plus à ce rapprochement qu'il me fournira les moyens de démontrer qu'avec les intentions les plus pures, il est impossible de tracer un tableau fidèle de la vie et des passions humaines, sans y introduire des détails qui prêtent aux allusions malignes, qui blessent l'honnêteté ou font frémir d'horreur.

Passons sur les monstrueuses aventures des deux Thamar, et ne faisons que signaler celle non moins effroyable du lévite d'Ephraïm, si remarquable cependant par la simplicité de son début et par la grande catastrophe qui la termine; puis je dirigerai plus particulièrement l'attention sur l'histoire de Joseph, le plus beau, le plus touchant récit qui existe peut-être. Je rappellerai encore le drame imposant de Judith, les curieuses et intéressantes aventures de la belle Esther, le poëme si original de Job, où le désespoir et le découragement humain contrastent si vigoureusement avec la puissance du Créateur, et enfin deux pastorales délicieuses l'une simple, touchante, c'est l'histoire de Ruth; l'autre brillante comme le soleil levant : le Cantique des cantiques.

Je me borne à rappeler les titres de ces récits gravés dans toutes les mémoires, et si je ne fais pas ressortir minutieusement les passages qui offensent la pudeur, les traits de naïveté qui prêtent à rire, certaines actions infâmes et des tableaux trop voluptueux répandus dans ces narrations bibliques, c'est, comme je l'ai dit tant de fois, parce que l'expérience démontre qu'un ouvrage peut comprendre des détails très-offensants sans qu'il cesse pour cela d'être pur dans son ensemble et d'exercer une influence morale très-puissante.

Sans m'occuper des sujets ni m'appesantir sur le mérite et la nature des détails, j'ai toujours divisé les livres en deux grandes catégories : les uns qui donnent de l'énergie à l'âme, ce sont les bons; les autres qui la détrempent et l'af-

faiblissent, voilà les mauvais. Je conseillerai donc toujours de s'abstenir, autant qu'on le pourra, de la lecture des romans, parce que c'est la plus débilitante de toutes. Mais comme cette vertu est devenue à peu près impraticable en Europe depuis huit siècles, il faut en user à l'égard des romans comme avec les champignons, détestable nourriture assurément, mais dont tout le monde est avide, en sorte que la prudence hygiénique se borne à désigner ceux de ces végétaux qui sont décidément vénéneux, pour empêcher que les gens trop gourmands ne s'empoisonnent.

Une observation importante nous aidera à faire cette distinction parmi les romans. Les plus brèves recherches apprendront qu'il en a été beaucoup plus composé dans le nord de l'Europe qu'au midi; et de plus, que les productions de ce genre faites en Italie ou en Angleterre, par exemple, ont un caractère tout à fait différent. Ce ne sont d'abord en Italie que des nouvelles : mais à mesure que la narration est travaillée par des habitants plus rapprochés du nord, elle s'étend, elle se développe et se transforme ordinairement en une analyse non-seulement des passions, mais de toutes les nuances du sentiment et des moindres habitudes de la vie privée. Les meilleures nouvelles de Boccace ne dépassent guère vingt pages, tandis que la *Clarice* de Richardson, en anglais, a huit volumes de trois cent soixante pages à trente-huit lignes de petits caractères.

A ces différences de formes très-importantes se joint celle du goût, qui l'est encore davantage. La passion chez les méridionaux étant vive, impérieuse, va droit au fait, n'est pas bavarde; ce qui fait que les nouvelles de Boccace sont courtes.

Les gens du nord, au contraire, chez qui l'incendie se déclare toujours au cerveau, parlent, raisonnent, se plaignent, écrivent des correspondances interminables pendant six mois, un an, deux ans même, jusqu'à ce que les futurs aient suffisamment embrouillé leurs affaires et soient assez malheureux pour être bien certains qu'ils s'aiment. Alors ils passent un autre semestre à s'écrire des tendresses jusqu'à ce qu'il arrive un entêté de parent qui contrarie et renverse leurs espérances. Bien vite on s'écrit de nouveau, mais pour se plaindre et se lamenter, tant qu'enfin les jours, les mois, les

années s'évanouissent ainsi que la jeunesse de ces amants si passionnés qui, la plupart du temps, ne se marient même pas.

Quoi qu'il en soit de cette critique qui porte en général sur les romans composés dans le nord, elle manquerait d'équité si je n'ajoutais que malgré le défaut réel que je leur reproche, ce genre de composition a été traité avec une supériorité incontestable chez les Anglais. Avec ses longueurs, *Clarice* n'en est pas moins un chef-d'œuvre ; et le *Tom Jones* de Fielding, plus rapide, plus varié et aussi vrai, serait peut-être le premier des bons romans si l'auteur, moins jaloux de faire parade de son esprit, eût écrit son livre plus simplement ; car, malgré le grand talent de Walter Scott, il est inférieur à ces deux maîtres.

Le pays où le roman septentrional a pris tout à la fois sa plus grande et sa plus mauvaise extension, est l'Allemagne. Le caractère donné à ce genre, dans cette contrée de l'Europe, se ressent toujours du goût, des idées et des préoccutions bizarres de l'auteur célèbre dont les romans, mais celui de *Werther* surtout, ont fait invasion dans la littérature des autres pays, vers la fin du siècle dernier. Ce livre dont la vogue fut incomparable, offre le tableau d'une femme entre deux hommes, tous trois parfaitement honnêtes et par cela même vivant au milieu des tortures d'esprit et de cœur incroyables, jusqu'au moment où l'un de ces hommes, l'amant, las de souffrir, près de succomber, et ne voulant déshonorer ni la femme qu'il aime, ni son époux dont il est l'ami, met fin à ses jours en se brûlant la cervelle.

On avait été préparé à ces tristes combinaisons, il est vrai, par l'étrange rapport des trois personnages principaux de *la Nouvelle Héloïse*, par les romans et les drames de Diderot et *le Galérien vertueux* de Fenouillot de Falbaire ; cependant lorsque la traduction de *Werther* parut en France, vers 1798, elle produisit les plus funestes effets sur la jeunesse de ce temps. Sans hyperbole, le suicide devint à la mode ; et dans l'automne de 1800, j'eus à pleurer, pour ma part, sur la mort volontaire de deux de mes camarades qui furent peu à peu conduits à cette horrible extrémité par la lecture opiniâtre du roman de *Werther*.

Les lectures tristes et débilitantes sont donc les plus dangereuses de toutes ; elles troublent l'esprit à force de le fausser,

elles énervent l'âme en exerçant habituellement ses facultés sur la peinture de maux et d'infortunes présentés tout à la fois comme séduisants et incurables; enfin elles nous conduisent à la mélancolie sans objet, à l'abattement, puis au désespoir.

Aux tristes combinaisons romanesques de la fin du dernier siècle, on n'a ajouté depuis *Werther* qu'un ingrédient qui les rend plus pernicieuses encore : c'est le mysticisme, le néo-christianisme, ou autres balivernes pédantesques de ce genre.

Oh ! alors, vive Bocace ! vive l'Arioste ! Fielding ! le Sage ! et Molière ! car c'est dans dans leurs compositions seulement que vous trouverez le contre-poison dont vous ne pouvez plus vous passer.

En suivant l'enchaînement des idées qui se sont présentées à mon esprit sur les effets de la lecture des romans, j'en ai sans doute émis plus d'une qui serviront de condamnation aux ouvrages de ce genre, que j'offre dans ce volume. Mais je crains bien moins de compromettre mon jugement que ma bonne foi. Je me soumets donc d'avance à tous les arrêts portés par moi-même, qui serviront peut-être de condamnation à mes écrits, et je me résume en recommandant de lire le moins de romans qu'il sera possible, sans excepter même les miens de la proscription.

Maintenant que ceux qui n'entreprennent rien sans l'avis de leur directeur, le consultent avant de tourner la page; quant aux gens du monde, je voudrais être aussi certain de les amuser que je le suis de ne pouvoir leur nuire.

Fontenay-aux-Roses, juillet 1843.

MADEMOISELLE

JUSTINE DE LIRON.

Si je vous aime? singulière question en vérité, après les marques d'amitié que je vous donne! mais si vous êtes assez fou pour croire qu'une fille de vingt-trois ans est elle-même extravagante à ce point d'épouser un jeune homme de dix-neuf, vous vous êtes singulièrement abusé, monsieur Ernest.

— J'espérais...

— M'épouser, n'est-ce pas? interrompit brusquement mademoiselle de Liron. Si cette espérance n'a rien qui me blesse, sachez qu'elle me fait beaucoup de peine, car cela me prouve que votre jugement est bien peu formé.

Piqué de ces paroles, Ernest se retourna vivement vers le dossier du banc sur lequel il était assis et cacha son visage dans ses mains. Il est probable qu'il pleurait. Quant à mademoiselle Justine, assise sur le même banc, à peu de distance du jeune homme, elle le regardait avec un mélange de curiosité et d'inquiétude qui ne l'empêchait pas cependant d'agiter avec vivacité une branche de frêne qu'elle tenait à la main. Pendant plusieurs secondes les deux interlocuteurs restèrent dans cette position et sans dire un mot.

— Ernest, reprit enfin mademoiselle Justine, en touchant légèrement avec sa branche le pied de son voisin, écoutez-moi avec attention.

Ernest se retourna aussitôt vers elle. Il laissa aller ses deux bras le long de son corps et tenant le regard baissé, il se disposa à écouter comme quelqu'un qui obéit à un ordre.

Avez-vous véritablement de l'amitié pour moi? lui demanda mademoiselle de Liron d'un air sérieux.

— Ah! mademoiselle pourriez-vous douter un instant de l'attachement que je...

— Écoutez, Ernest, prenez bien garde qu'ici il ne s'agit nullement d'amour, mais d'amitié vraie, solide; en avez-vous une réelle pour moi?

— La plus sincère, mademoiselle.

— C'est ce que nous allons voir. Puis donc que vous me portez une amitié réelle et sincère, je dois, moi qui en ressens une très-forte pour vous, vous prévenir d'un événement prochain et de la plus haute importance pour moi; je vais me marier...

Comme à ces mots, Ernest resta immobile et devint tout pâle, mademoiselle de Liron saisit une de ses mains, en lui disant : Allons, prenez garde! pas d'enfantillages et remettez-vous s'il vous plaît... C'est bien... là... vous sentez-vous mieux? Comment! on dirait que vous pleurez!

— Non, mademoiselle; c'est une sueur froide qui me passe sur le visage.

— Eh bien, essuyez-vous.

Ernest mit la main à sa poche, mais il avait oublié son mouchoir.

— Voilà bien un reste d'habitude d'écolier, dit en souriant mademoiselle de Liron; tenez, voilà le mien.

Notre jeune homme aurait eu une pinte d'eau sur la figure, qu'il n'eût pas mis plus de temps à l'étancher que les trois gouttes qui roulaient sur son front.

— Allons, c'est bien, et voilà qui est fini, dit mademoiselle Justine; rendez-moi mon mouchoir et causons.

— Ah! mademoiselle, j'en ai fait usage, je n'oserais vous le remettre ainsi; d'ici à quelques jours...

— Mon cher cousin (car il y avait une espèce de parenté entre nos deux causeurs), mon cher cousin, dit la cousine en dirigeant son regard avec fermeté, mais non sans douceur, sur le jeune homme, vous êtes bien strict sur le cérémonial aujourd'hui. Mais vous vous trompez si vous croyez faire de moi une dupe. Je vous le donne, ce mouchoir. Otez-en la marque

et gardez-le ; puis maintenant revenons au point où nous en sommes restés; je vais me marier, vous disais-je. Je dois épouser un homme que vous avez vu peut-être autrefois, et qui vient ce soir faire visite à mon père et à moi. C'est M. de Thiézac. J'ose compter sur votre amitié comme sur votre prudence en cette occasion, et je désire même que vous assistiez à cette entrevue.

— Mademoiselle de Liron, dit avec un calme affecté le jeune Ernest, qui s'était levé de dessus le banc, il y a mille sacrifices, à commencer par celui de ma vie, que je suis prêt à faire pour vous ; mais ce que vous me demandez est au-dessus de mes forces. Il ne put achever ces paroles sans que les larmes ne lui vinssent aux yeux, et par un mouvement machinal, il tira brusquement de sa poche le mouchoir qui venait de lui être donné. Mais il s'arrêta tout à coup au moment où il allait s'en servir, et étendit le bras pour le déposer avec dépit auprès de mademoiselle Justine.

— Gardez votre mouchoir, s'écria-t-il, et je ne veux pas rester ici une minute de plus.

Mademoiselle Justine saisit à la volée le mouchoir et la main d'Ernest qu'elle retint, en disant : — Je ne reprends jamais ce que j'ai donné ; et vous, si vous avez de l'amitié pour moi comme vous le dites, vous allez rester, vous rasseoir et m'écouter. Ernest garda le mouchoir et se rassit auprès de sa cousine. — Mon ami, continua-t-elle alors, il faut absolument que vous vous guérissiez de cette manie de faire des scènes romanesques. Ce qui se passe en ce moment me cause peut-être plus de chagrin qu'à vous, et il est bien étrange que ce soit moi qui le supporte avec le plus de courage. Mais enfin, puisqu'il en est ainsi, je ne cesserai pas d'en mettre en cette occasion ; je vous promets donc de faire tout ce qui dépendra de moi pour soulager votre peine, mais j'exige en même temps que vous me disiez précisément quel est votre espoir, quels sont vos projets et en quoi vous avez à vous plaindre de moi ; allons, expliquez-vous.

Le jeune homme éprouvait assez d'embarras. Le langage franc de sa cousine le forçait à parler également sans réserve, et toutefois il n'était pas assez certain de ce qu'il désirait, ni

de ce qu'il voulait faire, pour en tracer une idée bien arrêtée. Il se décida donc à répondre dans l'ordre inverse aux demandes qui lui avaient été adressées. — Je ne saurais vous dissimuler, ma chère cousine, dit-il enfin, après avoir un peu réfléchi pour ordonner ses idées, que j'ai à me plaindre de la conduite que vous avez tenue envers moi depuis quatre ans, puisque vous aviez l'intention de...

— Allons, parlez donc hardiment; de me marier, n'est-ce pas?

— Eh bien, oui, mademoiselle, c'est une chose affreuse, abominable, horrible de votre part, de m'avoir témoigné une confiance, j'ose le dire, comme si j'eusse été plus âgé que vous, et de me traiter, au moment où vous m'annoncez froidement votre mariage, avec aussi peu de ménagements que si je n'avais que douze ans.

— Eh bien, après?

— Après? Eh bien, je suis furieux, désespéré, et je vous le répète, je veux partir à l'instant, parce que je ne suis nullement disposé à prendre le rôle que vous prétendez me faire jouer.

— Allons, Ernest, je suis contente de vous. Je sais au moins les griefs que vous avez contre moi, et j'avoue que j'ai eu grand tort, si par distraction, ou par une bienveillance dont vous me faites aujourd'hui un crime, je n'ai pas mis avec vous une réserve dont, je le vois à présent, une femme a toujours tort de s'écarter. C'est une leçon dont je profiterai. Mais ayez la complaisance de me dire à présent quels étaient vos projets.

— Mes projets?... ils étaient subordonnés à vos intentions... à vos projets eux-mêmes. Vingt fois vous m'avez dit que vous ne sentiez aucune inclination pour le mariage; plusieurs partis avantageux se sont offerts et vous les avez refusés; je vous vois dans la maison de votre père, veuf et peu actif de sa nature, la personne indispensable pour régir à la fois les affaires du dehors et du dedans; j'en ai conclu que ce genre de vie vous convient; que vous renonceriez difficilement à une existence agréable, sûre, qui exerce utilement et honorablement toutes vos facultés, et enfin qui vous donne

un état et une position dans le monde que vous ne retrouverez peut-être pas, même en faisant ce qu'on appelle un mariage avantageux!

—Ah! Ernest, cette fois vous avez parlé en homme et comme un ami; il faut que je vous réponde sérieusement. Tout ce que vous avez observé dans ma conduite jusqu'à présent est vrai. Mais il y a un accident grave que vous n'avez pas prévu.

— Lequel?

— La mort de mon père, qui est âgé et valétudinaire. Que ce malheur arrive, et je me retrouve dans le cas d'une fille de seize ans, forcée de se marier sans avoir le temps de concilier les convenances avec ses goûts. C'est ce que je ne veux pas. L'existence d'une femme, on le sait, est trop soumise au jugement de ceux qui ne lui portent même qu'un intérêt de curiosité, pour que je m'expose à devenir la victime de leurs fantaisies et de leurs bavardages. Je dois me préparer un avenir raisonnable dans un moment où j'ai encore le temps et les moyens nécessaires pour prendre cette précaution. Vous-même, mon cher Ernest, ajouta mademoiselle de Liron, d'une voix émue, oui, vous entrez pour beaucoup dans mes prévisions.

— Comment, mademoiselle?

—Ingrat que vous êtes! Ah! vous avez déjà tout l'égoïsme de votre sexe! vous ne m'aimez que pour vous, et si je me laissais aller à vos emportements puérils, je sacrifierais le reste de ma vie et de la vôtre peut-être, à une fantaisie du moment.

— Il est bien dur d'entendre qualifier de fantaisie ce que j'éprouve pour vous.

— Ne nous rejetons pas dans de vaines querelles qui n'éclaircissent rien, mon ami; au nom du ciel! entrez donc réellement dans la vie et cessez de vous abuser sur notre position réciproque. N'avez-vous jamais soupçonné qu'ainsi que vous, j'ai senti tout ce qu'il y a de cruel, de désespérant dans ces quatre années que j'ai de plus que vous! Pourquoi, vous qui m'aimez tant à ce que vous dites, ne m'épargnez-vous pas des reproches que j'ai le soin de ne faire, moi, qu'en silence et au destin? Est-il besoin de vous dire combien

l'amitié que je vous porte est profonde? Faut-il absolument vous avouer qu'ainsi que vous, j'ai parfois rêvé follement à une union que le plus épais bon sens condamne? car si ce n'était qu'un ridicule à braver, certes il ne m'arrêterait pas. Mais enfin il y a de grosses, d'énormes vérités sur lesquelles on ne saurait se faire illusion. Vous n'avez que dix-neuf ans, Ernest, et j'en ai vingt-trois. Vous n'avez point d'état, votre fortune n'est pas faite, et, chose bien plus importante encore, votre cœur n'a point été éprouvé.

— Eh quoi! interrompit Ernest avec vivacité, pourriez-vous croire qu'après vous avoir connue, quelque autre pût faire la moindre impression sur moi?

— Sans abuser de la prudence, on peut le craindre.

— Oh! mademoiselle Justine, quelle injure vous me faites! avec une beauté et des grâces comme les vôtres...

— Brisons sur les compliments, je vous en prie. Je suis comme le ciel m'a faite, et je ne vous permets ni louanges ni critique sur ma personne. Mais tant que vous n'aurez pas été mis à l'épreuve en en voyant d'autres, même moins jolies, moins aimables que moi, vous me permettrez de rester dans le doute. Ce doute, vous le sentez, est supportable pour moi en ce moment; mais si j'étais à vous, si vous étiez à moi, si nous étions unis indissolublement et que l'épreuve me fût contraire! Ah! Ernest, quels regrets n'auriez-vous pas, et quel sort m'attendrait?

En prononçant ces mots, mademoiselle de Liron, qui avait pris une main d'Ernest, laissa tomber sa tête en fixant ses yeux sur le sable comme quelqu'un qui réfléchit tristement. Cette posture grave et ce silence firent impression sur le jeune homme. Il hasarda quelques protestations d'attachement inviolable; mais dans la recherche de ses mots, à l'embarras sensible de ses phrases, il était facile de découvrir que mademoiselle Justine de Liron venait de lancer dans l'esprit du jeune homme le germe d'une idée qu'il n'avait jamais eue jusque-là. Elle s'en aperçut bien, et après avoir repris son sang-froid, elle lui dit: « Je suis certaine que vous sentez à présent que je suis trop âgée pour vous?... que vous ne sauriez raisonnablement vous constituer mon

protecteur pendant le reste de ma vie, et que, d'après cela, il est de votre devoir de ne mettre aucun obstacle à mon mariage. »

Ernest resta triste et muet. « Votre silence, ajouta mademoiselle de Liron après une pause assez longue, me touche bien autrement que vos plaintes... Prêtez-moi votre mouchoir que j'essuie mes yeux, car il faut que je rentre à la maison : on m'y attend. »

Tous deux quittèrent le banc, et suivirent sans se rien dire une grande allée couverte, à l'extrémité de laquelle était un escalier conduisant à la maison. Arrivés là, mademoiselle de Liron dit à Ernest : « Ne rentrons pas ensemble, faites quelques tours de jardin avant de venir me rejoindre. » Ernest obéit d'autant plus volontiers que l'émotion qu'il avait éprouvée lui faisait sentir le besoin de marcher et de respirer à l'aise.

On désire sans doute savoir quelque chose de précis sur les deux personnages qui viennent de se quitter. Voici ce que nous en avons entendu dire : Ernest était en effet un de ces maudits petits cousins, comme il s'en trouve dans tant de maisons, espèce équivoque, qui tient à la fois de l'enfant, du parent, de l'ami et de l'amant. Petit-fils d'une sœur aînée de M. de Liron et resté orphelin de fort bonne heure, il avait été placé sous la tutelle de son grand-oncle, qui s'était chargé du soin de son éducation et de la gestion de quelques biens qui lui restaient. Ernest de P***, après avoir été élevé au séminaire de Mont-Ferrand, avait témoigné si vivement, vers l'âge de quinze ans, le désir de continuer ses études auprès de son grand-oncle, que celui-ci avait cédé aux vœux de son pupille. M. de Liron, peu curieux de la science, désirait beaucoup, au contraire, avoir dans sa maison un habitant jeune et gai, qui le sortît de l'apathie ordinaire où le plongeait son état maladif. Ernest était donc établi depuis quatre ans chez son oncle, étudiant à peu près comme il voulait et ce qu'il voulait, sous l'inspection de mademoiselle de Liron, sa cousine.

Ce jeune homme, de taille moyenne, fortement constitué, assez médiocrement partagé pour les avantages de la figure,

avait cependant une physionomie pleine de vivacité et d'expression.

Caressant, vif et impétueux, avec toutes ces dispositions il était assez peu apte à la carrière à laquelle son oncle le destinait. Mais le père d'Ernest, M. de P*** avait vieilli dans les différentes légations d'Europe, et d'après ce précédent, M. de Liron en avait conclu que son neveu devait aussi être diplomate. Si le caractère du jeune homme se prêtait peu à ces vues, il faut dire que son instruction, bien que n'ayant rien de très-régulièrement classique, était toutefois étendue, et assez variée pour justifier le projet que M. de Liron avait de faire de son neveu un chargé d'affaires, ou un secrétaire d'ambassade.

Cette idée était tombée si naturellement dans l'esprit du vieillard, qu'il avait à peine consulté son neveu en prenant la résolution d'écrire à l'un de ses anciens amis, M. de Thiézac, afin que celui-ci s'employât à Paris en faveur d'Ernest.

Pour mademoiselle de Liron, c'était une charmante personne. Blanche comme le lait, un peu grasse, elle avait de beaux cheveux noirs et des yeux d'un bleu de mer, genre de beauté assez commune parmi les femmes du Cantal, où sa mère était née. Tous ceux qui la voyaient pour la première fois s'étonnaient de ce qu'elle fût parvenue à l'âge de vingt-trois ans sans être mariée. Mais les gens du pays étaient en général fort discrets dans leurs réponses, quand on les interrogeait sur ce sujet. Quelqûes-uns cependant avaient laissé comprendre, mais avec une réserve extrême encore, que, pluieurs années avant, mademoiselle de Liron avait été assez longtemps absente du pays, et qu'à son retour on avait cru remarquer qu'elle portait une espèce d'habit de deuil. C'était précisément à l'époque où Ernest était venu du collége dans la maison de son oncle, et ce deuil coïncidait avec la fameuse bataille de B***, où tant d'officiers français perdirent la vie.

A partir de ce temps, cette jeune femme, dont l'esprit était plein de fermeté, s'était entièrement livrée aux soins que demandaient la maison et les biens de son père. Depuis les plus petits détails domestiques jusqu'aux prévoyances laborieuses

qu'exigent la culture des grains, la récolte des prairies et l'entretien des serviteurs, elle veillait à tout avec autant d'activité que de prudence. Toutefois la nature de ces occupations ne l'empêchait pas de cultiver son esprit, et bien qu'elle ne fût rien moins qu'une savante, elle n'ignorait cependant rien de ce qui peut former le caractère et orner l'esprit. En somme, elle était l'âme de la maison de son père, et le jeune Ernest s'était élevé, avait essayé tous les sentiments de la vie sous l'influence bénigne de cette gracieuse personne.

Quant au lieu de la scène rapportée en commençant, c'est le parc, le jardin ou les prairies, comme il plaira de le nommer, de M. de Liron.

A un quart de lieue de Clermont-Ferrand, il y a, du côté des montagnes et entre les embouchures des vallées de Royat et de Villar, un petit village tout à fait singulier. On le nomme Chamaillères. C'est une réunion de propriétés particulières; maisons, prés, ruisseaux, châtaigneraie et grands noyers compris, le tout enfermé de murs assez bas dont les sinuosités capricieuses forment un labyrinthe presque inextricable.

L'habitation de M. de Liron était située au midi de ce village. Elle se composait de deux grandes prairies en pentes opposées, et partagées par un ruisseau venant de Royat.

Parmi des masses de châtaigniers, quelques-uns de ces arbres, plantés avec plus de symétrie, forment une allée ténébreuse, et c'est sur le banc placé dans cette allée que nos deux causeurs étaient venus s'asseoir à l'ombre et goûter le frais, après avoir fait l'inspection des ouvriers et des chars avec lesquels on rentrait la récolte des foins en ce moment.

Ce fut donc à l'extrémité de cette allée qu'Ernest laissa mademoiselle Justine de Liron descendre l'escalier et se diriger vers la maison.

Pour Ernest, devenu pensif, il marcha en remontant le ruisseau, écoutant le bruit de l'eau, croyant réfléchir, et au fait n'ayant que deux idées qui se confondaient en un sentiment bien fort, par lequel toutes ses facultés étaient domi-

nées : « Je ne suis donc qu'un enfant, se disait-il, et mademoiselle Justine de Liron va se marier ! » Malgré tous les efforts d'imagination qu'il fit pour combiner autrement ces deux circonstances et en tirer une conséquence nouvelle, il fut toujours ramené à cette triste conclusion, qu'il était trop jeune pour mademoiselle de Liron ou qu'elle était trop âgée pour lui. Ce fut en laissant osciller sa pensée dans ce faible intervalle que notre jeune homme, parvenu hors de la propriété et suivant les rues sinueuses de Chamaillères, se trouva machinalement transporté dans les bois au milieu des rochers de la vallée de Villar. La chaleur était forte ; il se jeta sur l'herbe, le long du lit d'un ruisseau à sec.

On peut se figurer les agitations à la fois douces et pénibles de notre Ernest, âgé de dix-neuf ans, amoureux fou d'une femme son aînée, qui est à cent pas de lui, qui lui a donné son mouchoir, qui lui a fait la morale pour l'exhorter à la prudence, et qui va se marier avec un autre que lui. Si l'on ajoute à tout cela que ce pauvre enfant est au milieu d'un bois bien ténébreux, auprès de roches sauvages, et harassé par la chaleur, on comprendra aussitôt dans quel état étaient la tête et le cœur d'Ernest.

Cependant mademoiselle de Liron, après avoir recomposé ses traits et passablement rétabli le calme sur sa figure, était rentrée dans la maison afin de s'assurer des soins que l'on avait mis aux apprêts nécessaires pour la réception de M. de Thiézac. C'est, comme on l'a déjà dit, le nom du futur. Après avoir été jeter un coup d'œil sur les appartements qui lui étaient destinés, et avoir été dire quelques mots de tendresse à son vieux père, mademoiselle Justine de Liron s'avança dans l'office, où deux filles étaient occupées à faire des pâtisseries et des friandises destinées à la collation que l'on se proposait d'offrir à M. de Thiézac.

En province, la vie intellectuelle est moins active qu'à Paris, les journées y paraissent plus longues, les travaux domestiques ont plus d'importance et ne manquent même pas d'une certaine majesté ; aussi les femmes qui l'habitent trouvent-elles parfois le moyen de donner de l'éclat aux oc-

cupations les plus humbles, et de déployer les ressources de leurs grâces, et quelquefois même de leur coquetterie, en achevant avec plus de promptitude et de dextérité ce qui est confié ordinairement à des mains mercenaires.

En entrant dans l'office et après avoir vu d'un seul coup d'œil comment tout allait, mademoiselle de Liron s'approcha d'une des servantes, chargée de faire un espèce de pâtisserie dont le goût est fort bon en Auvergne. « Mariette, lui dit-elle, tu ne t'y prends pas bien, mon enfant; range-toi et laisse-moi faire. » Tout en parlant ainsi, elle releva ses manches jusqu'auprès de l'épaule, et enfonça ses jolies mains blanches et potelées dans la pâte jaune déjà préparée.

Il y avait quelques instants que notre héroïne se livrait à cette occupation quand Ernest, qui l'avait vainement cherchée par toute la maison, arriva enfin dans l'office en désespoir de cause.

Il allait parler, mais sa cousine le prévint, parce qu'elle lut dans ses yeux qu'il allait faire et dire quelques sottises.

— Vous venez des prés, n'est ce pas? lui lui dit-elle d'un air qui provoquait une affirmation.

— De quels prés? demanda Ernest.

— Eh mon Dieu! mon cousin, nous n'en possédons pas tant qu'il faille un effort de réflexion pour les désigner. A-t-on enlevé tous les foins du côté de Royat?

— Oui, ma cousine.

— Et tous ceux du côté de Villar? on achève de les mettre sur les chars, n'est-ce pas?

— Oui... oui... oui, mademoiselle, dit enfin Ernest, dont l'esprit et les yeux étaient distraits par ces demandes imprévues et par les mouvements des beaux bras de mademoiselle de Liron.

— Oui, ma cousine, répéta-t-il en souriant, tout va bien. Mais ne craignez-vous pas de vous fatiguer? reprit Ernest avec un ton soumis et caressant.

— En vérité je crois que vous n'avez pas tort, car ce travail s'accorde mal avec la saison. Vous avez mon mouchoir, n'est-ce pas? ajouta la jolie travailleuse; donnez-le que je me rafraîchisse le visage.

Ernest le tendit aussitôt à mademoiselle de Liron, qui d'un ton de reproche bienveillant lui dit au même moment :

— Vous voyez bien que je ne saurais faire usage de mes mains.

Et en parlant ainsi elle écartait ses bras de son corps, baissait les épaules et relevait la tête, en attendant qu'on la secourût dans son embarras. Ernest hésita un moment; mais comme il s'aperçut à un léger signe d'impatience que sa cousine désirait être promptement satisfaite, il approcha doucement le mouchoir et enleva des rangées de petites perles qui garnissaient les sourcils, la lèvre et le menton de sa cousine.

Tout le trouble qui régnait dans le cœur d'Ernest à son entrée dans l'office était apaisé, et son visage avait repris, sinon du calme, au moins un air satisfait et riant. Mademoiselle de Liron profita de cette bonne disposition pour sermoner encore son cousin à propos de la conduite qu'il aurait à tenir pendant le cours de la journée, et il fut convenu que le jeune homme parlerait peu et s'abstiendrait surtout de laisser échapper aucun geste qui indiquât de l'humeur. Ce pacte fut conclu entre le cousin et la cousine au sortir de l'office et à l'entrée du corridor par lequel on pénétrait jusqu'aux appartements.

— Vous me le promettez, n'est-ce pas? disait-elle.

— Oui, ma cousine, répondait Ernest en concentrant son émotion, et tout en répondant au sourire dont on venait d'accompagner la recommandation.

— En vérité, Ernest?

— En vérité, ma cousine.

— Eh bien ! je compte sur vous. Allez faire votre toilette ; je vais m'occuper de la mienne afin que nous puissions hâter l'instant du dîner.

On s'habilla donc, et bientôt la cloche du dîner se fit entendre. Les deux causeurs descendaient encore de leurs appartements que M. de Liron était déjà placé à table; car la visite qu'il attendait le sortait du calme profond où il vivait ordinairement. Mademoiselle de Liron ne tarda pas à entrer, et Ernest la suivit à quelques secondes.

— Allons donc, Ernest! dit M. de Liron sans attacher la moindre importance au reproche qu'il allait faire; les jeunes gens ont toujours la mauvaise habitude de ne pas arriver à temps. Ta cousine, j'en suis persuadé, est loin d'approuver ces manières, et je pense qu'elle t'en dira son avis. N'est-ce pas, Justine?

— Oui, certainement, répondit aussitôt mademoiselle de Liron, qui, pour couper court à cette harangue, se mit à faire les honneurs de la table à son père, puis à Ernest, dont la physionomie, redevenue sombre et mécontente, se maintint telle malgré les sourires d'encouragement qui lui étaient prodigués.

Ne pas parler de l'événement du jour et du personnage attendu dans la soirée, c'était la chose impossible. Aussi M. de Liron, comme on s'en doute bien, mit-il ce sujet sur le tapis.

— Eh bien! dit-il à sa fille en regardant Ernest, tu lui as annoncé la nouvelle, n'est-ce pas?

— Oui, mon père.

— Enfin, mon cher Ernest, continua le père, voilà ta cousine mariée; cela doit te faire grand plaisir?

— Le pauvre jeune homme fit respectueusement une inclinaison de tête sans souffler un mot, et mademoiselle Justine baissa les yeux vers son assiette.

— Il va en résulter un grand changement ici, reprit M. de Liron; mais au surplus il ne pouvait en être autrement. Depuis plus de six mois, mon cher ami, je cherche les moyens de te faire entrer dans la carrière que ton père a parcourue avec distinction, et j'ai tout lieu de croire que M. de Thiézac, mon gendre futur, celui que nous attendons ce soir, va m'apporter des nouvelles favorables à ce sujet. Je vous assure, continua-t-il en s'adressant aux deux assistants, que je me trouve bien heureux de pouvoir presque au même moment assurer l'avenir de mes enfants. Tu ne m'en veux pas, Justine, de ce que je donne ce nom à Ernest?

— Grand Dieu! vous en vouloir, mon père? Ah! que n'est-il mon frère! Mademoiselle de Liron prononça avec tant de force et d'émotion ces paroles, dont le sens vague

2

permettait le choix des interprétations, et l'accent dont elles furent dites produisit une si vive impression sur Ernest, qu'il prit la main de sa cousine et la couvrit de baisers et de larmes.

— Bien! bien! mon ami, s'écria le vieux père, enchanté de voir la bonne union qui régnait dans sa famille; je suis content.

Ce moment d'effusion débarrassa le cœur d'Ernest d'un poids énorme et remit de l'aisance dans la conversation pendant le reste du repas. Le jeune homme put entendre prononcer le nom de M. de Thiézac. Il alla même jusqu'à dire oui ou non quand on le consulta sur les apprêts de la réception du soir.

Cependant la maison était déjà en émoi, et une heure après le dîner tout était préparé pour l'arrivée de M. de Thiézac. C'était un homme de cinquante ans, qui, bien qu'ayant exercé la magistrature, n'avait pas laissé que de payer tribut, dans sa jeunesse, à des divinités beaucoup moins graves que Thémis. Avant d'arriver à Chamaillères, pour se présenter à sa future et traiter de son mariage, il avait été passer une saison et prendre les eaux au mont d'Or. C'est de là qu'il était attendu et qu'il arriva en effet vers les sept heures et demie du soir.

M. de Liron, soutenu par le bras d'Ernest, fit un effort sur lui-même pour sortir de la maison et aller jusqu'à la grande avenue de noyers qui conduisait à la porte principale. C'est de là qu'ils virent entrer la litière portée par deux mules, dans laquelle M. de Thiézac avait préféré revenir des bains pour voyager avec plus de promptitude et d'agrément.

Cet équipage n'est guère réservé qu'aux malades et aux dames, aussi son apparition ne contribua-t-elle pas peu à augmenter les préventions défavorables qu'Ernest avait naturellement contre celui qui arrivait.

Dès que la litière fut parvenue à une petite distance de M. de Liron, M. de Thiézac fit arrêter les mules et mit pied à terre. Malgré ses cinquante ans et une santé qui n'était pas robuste, libre dans ses mouvements et n'ayant pas encore entièrement renoncé aux manières élégantes de sa jeunesse,

il s'avança avec empressement vers M. de Liron et lui présenta la main en lui demandant l'hospitalité. A peine les compliments d'usage furent-ils échangés qu'il s'enquit de la santé de mademoiselle de Liron, et témoigna une vive impatience d'aller lui présenter ses hommages.

— Allons, allons, Ernest, dit M. de Liron, tournons nos pas vers la maison, car ma fille nous y attend.

En effet, tandis que les domestiques transportaient le bagage de M. de Thiézac à l'appartement qui lui était destiné, l'oncle, le neveu et le nouvel hôte se dirigèrent du côté de la maison. Comme ils étaient sur le point de monter les marches du perron, M. de Thiézac dit à M. de Liron, en lui offrant aussi son bras :

— Votre jeune accolyte est sans doute monsieur votre neveu, au sujet de qui vous m'avez écrit?

— Précisément, répondit le vieillard.

— Oh bien! continua vivement M. de Thiézac en souriant à Ernest, j'ai obtenu pour lui ce que vous désiriez. La demande a été parfaitement accueillie, et pour peu que votre jeune homme ait quelque curiosité de voir Paris, il pourra la contenter promptement, car sa présence y est bien impatiemment attendue, je vous assure.

M. de Liron s'arrêta un instant pour prendre les mains de M. de Thiézac en signe de reconnaissance, puis on avança vers le salon.

Mademoiselle Justine y était. Depuis que son père et son cousin en étaient sortis, jusqu'au moment où ils furent près d'y rentrer avec M. de Thiézac, elle était restée d'abord près d'une fenêtre, le front collé sur une vitre, regardant machinalement les plantes qui bordaient la maison. Mais aussitôt que les arrivants eurent dépassé la grande avenue, et qu'elle put les voir, elle recula de quelques pas pour observer plus à l'aise ces trois personnes, qui comprenaient en elles l'énigme de toute sa destinée. Son esprit était plongé dans un abîme de réflexions contradictoires, lorsque ces trois messieurs entrèrent dans le salon. Ernest était pâle comme la mort, et tandis qu'il aidait tant bien que mal son vieil oncle à s'établir dans son fauteuil, M. de Thiézac s'avança d'une manière

fort respectueuse, mais aisée, vers mademoiselle de Liron, qui se sentit obligée de rassembler toutes ses forces pour conserver son sang-froid et ne pas laisser fléchir ses genoux.

M. de Thiézac, homme d'esprit et d'expérience, s'aperçut-il ou non de la pâleur d'Ernest et du trouble de mademoiselle de Liron? C'est ce que l'on ignore, car il eût fallu être bien habile physionomiste pour lire alors sur sa figure ce qu'il ressentait au fond de l'âme.

Quoi qu'il en soit, le prétendant s'avança vers celle dont il désirait captiver la bienveillance, et il y eut de part et d'autre un échange de politesses qui se reproduisit de temps à autre pendant le reste du jour employé à prendre le frais sur le banc de la grande allée.

Le soleil était caché depuis longtemps derrière les montagnes, et l'obscurité commençait à se faire sentir, lorsqu'un domestique vint prévenir que la collation était servie sur table. On se leva; M. de Thiézac offrit son bras à mademoiselle de Liron, et tandis qu'ils se dirigeaient lentement vers le perron, Ernest fut obligé de rester en arrière, pour aider la marche pénible de son oncle.

Le courage d'un jeune homme de dix-neuf ans, qui laisse celle qu'il aime avec un rival pour assister son aïeul, est d'autant plus méritoire qu'en général il n'est pas apprécié; et il arrive assez souvent dans ces occasions que l'impassibilité des vieillards semble tourner en malice. M. de Liron, qui n'allait jamais vite, marchait plus lentement encore dans ce moment. Il jetait de temps en temps les yeux sur M. de Thiézac et sur sa fille en ralentissant le pas, pour les laisser pénétrer dans la maison. Sitôt qu'entrés dans le vestibule ils furent masqués par l'embrasure de la porte, M. de Liron s'arrêta tout à coup, et se tournant vers Ernest :—Eh bien! lui dit-il d'un air tout joyeux, n'est-ce pas un heureux jour que celui-ci? Car enfin voilà ta cousine mariée! et d'après ce que nous a dit M. de Thiézac, ton avenir est assuré; tu va partir pour Paris! Comme Ernest, tout ému de ce qu'il venait de voir et d'entendre, s'apprêtait à parler :

— Je me doute de l'émotion que tu éprouves, mon enfant; mais je n'écoute rien, continua le vieillard avec plus

de force qu'à l'ordinaire ; je te connais, je sais que tu m'aimes, que tu m'es sincèrement attaché, et que tu appréhendes de me voir demeurer seul. Mais cela ne te regarde pas ; que mes deux enfants soient heureux, entends-tu, Ernest?... *Que mes deux enfants soient heureux!* et je fais mon affaire du reste. Mais entrons, ajouta-t-il en riant de la joie qu'il ressentait ; il ne faut pas laisser les amants seuls ; tu dois savoir cela, toi? » Ils entrèrent bientôt au salon, d'où les quatre convives passèrent à la salle à manger.

La collation était élégamment servie ; on mangea peu. Ernest et sa cousine ne parlèrent que pour ne pas blesser les bienséances. M. de Liron, tout joyeux, soutint sans s'en apercevoir le poids d'une conversation à laquelle M. de Thiézac ne prit part qu'avec une prudence et un certain tact, qui sauvèrent à deux des convives une partie de la gêne où leur position réciproque les mettait.

Lorsque ce repas eut eu toute la durée qu'il pouvait avoir, c'est-à-dire quand M. de Liron, après avoir satisfait le besoin d'exprimer sa joie, pensa que M. de Thiézac avait sans doute besoin de prendre du repos, on quitta la table. Le vieillard, donnant le peu de validité de ses jambes pour excuse, pria son hôte d'accepter les soins de son neveu, chargé de l'installer dans son appartement, et l'on se sépara.

Dès que le jeune Ernest pensa que sa cousine était rentrée chez elle, et quand il se vit chargé de confiner M. de Thiézac à quelque distance de la maison, dans un corps de logis séparé, dont il habitait lui-même une partie, il se sentit plus à l'aise.

Il y a des occasions où la journée qui passe est si importante pour nous, où la prévoyance devient si fougueuse et l'inquiétude si active, qu'une précaution prise pour six heures semble devenir le garant du repos de toute notre vie. A peine Ernest eut-il introduit M. de Thiézac dans l'appartement situé au-dessus du sien, que le sourire vint sur ses lèvres, et qu'il redoubla de prévenances envers un homme que, dans le fond de sa pensée, il regardait alors comme son prisonnier.

— Mon cher monsieur Ernest, dit M. de Thiézac en lui

tendant la main, je vous remercie du soin que vous avez pris de me conduire à mon appartement. Je m'aperçois, au surplus, que tout ce que monsieur votre oncle m'a dit de vous répond à ce qui est. Vous êtes un aimable jeune homme, et si, comme je n'en veux pas douter, vos connaissances et vos talents sont dignes d'éloge ainsi que votre caractère, vous ferez facilement votre chemin dans le monde. » L'air de supériorité avec lequel ces paroles furent prononcées diminua tout à coup la joie un peu présomptueuse que venait d'éprouver Ernest ; aussi s'empressa-t-il de faire un salut de remercîment, en indiquant par son geste l'intention où il était de se retirer pour laisser son hôte prendre du repos.

Mais celui-ci le retint. « Vous logez près de mois, ajouta-t-il ; la nuit est chaude, je suis peu dormeur, et si vous voulez seulement me permettre de passer un vêtement plus léger, nous ferons connaissance en causant un peu avant d'aller nous mettre au lit. Nous avons à parler de bien des choses qui vous intéressent. » L'invitation était précise, faite d'un ton de commandement amical qui rendait tout refus impossible : aussi Ernest demeura-t-il, après avoir donné un signe de consentement où il y avait cependant plus de gravité que de respect.

— Mon cher Ernest, reprit M. de Thiézac en se jetant sur un petit sofa où il engagea son interlocuteur à s'asseoir, vous savez l'objet qui m'amène dans cette maison : j'ai le plus vif désir de me lier à votre famille, et j'ai demandé la main de mademoiselle votre cousine. Si j'avais le bonheur de voir mes vœux à ce sujet s'accomplir, je ne crains pas de vous dire que vous trouveriez en moi un allié disposé à vous aimer et à vous être utile comme un véritable parent. J'ajouterai même que, sans savoir précisément quel sera le succès de ma demande ; que, sans avoir eu l'avantage de vous connaître personnellement jusqu'ici, je me suis empressé depuis quelque temps de m'occuper sérieusement de votre avenir.

Ernest témoigna encore par un signe de tête l'espèce de reconnaissance que cet intérêt anticipé lui inspirait.

— Je vous dispense, jusqu'à ce que nous nous connais-

sions mieux, de tout remercîment envers moi, ajouta M. de Thiézac, et je vous ai déjà reconnu trop de pénétration d'esprit pour que, par goût aussi bien que par prudence, je ne vous parle pas avec franchise. A mon âge, vous le sentez, il faut faire sa cour sérieusement. Aussi ai-je profité avec empressement de l'occasion favorable qui se présentait de faire un grand plaisir à votre famille, en vous servant vous-même. Au point où je sais que vous êtes arrivé, il faut voir et connaître Paris. Mais le séjour dans cette ville n'est pas sans danger pour un jeune homme de votre âge quand il n'y est pas solidement fixé par des occupations et des devoirs. Nous avons trouvé moyen de remplir toutes ces conditions difficiles, et il ne tient qu'à vous de bien profiter de ce qui est déjà fait. » M. de Thiézac fit une pause à ce moment; mais comme Ernest n'en profita pas pour prendre la parole, il ajouta en souriant : « Je vous l'avoue franchement, en agissant ainsi j'avais d'abord l'idée d'être agréable à votre famille; mais je suis heureux de voir que cette galanterie d'une espèce assez nouvelle prendra, grâce à vous, tout le caractère d'une action sage et raisonnable. Tenez, lisez cela, continua M. de Thiézac en présentant une lettre décachetée à Ernest; je l'ai reçue ce matin au village des Bains, avant mon départ. » Ernest l'ouvrit et lut ce qui suit :

Paris, ce 20 juin 18...

« Mon cher ami, je ne puis vous écrire que quelques lignes en réponse à la demande que vous m'adressez pour le jeune Ernest de P***. Je connais sa respectable famille, et comme je sais que vous ne pouvez prendre intérêt qu'à des personnes qui en sont dignes, je suis d'autant plus disposé à choisir ce jeune homme pour m'aider dans mes nouvelles occupations, qu'il me faut absolument, et le plus promptement possible, une personne dans la probité et l'intelligence de laquelle je puisse mettre une entière confiance. Envoyez-moi donc Ernest de P*** ici, en toute hâte. Le moindre retard me mettrait hors d'état de l'employer comme vous le désirez.

» Tout à vous. N. »

— Vous le voyez, dit M. de Thiézac en reprenant tranquillement la lettre des mains d'Ernest, vous n'avez pas un instant à perdre. Il faut faire vos préparatifs pour partir demain pour Paris.

— Cela est impossible, monsieur, dit Ernest d'un ton convenable, mais ferme.

— Impossible? c'est bien fort ce que vous dites là. Il faut y réfléchir ; l'occasion qui vous est offerte ne se représentera peut-être pas de longtemps. Et enfin pour vous, je dirai dirai plus, pour monsieur votre oncle et mademoiselle votre cousine, il ne faut pas faire un enfantillage dont vous vous repentirez, et qui sans aucun doute vous attirera de justes reproches.

— En vérité, monsieur, répondit Ernest, si je ne devais pas être certain de votre bienveillance envers moi, j'aurais lieu de m'étonner du soin que vous prenez de m'avertir de la légèreté de mon âge... Je ne veux... Non, en vérité, monsieur, je ne puis partir demain.

Ernest prononça cette dernière phrase, d'abord avec une expression si vive de colère, puis après de tendresse, qu'elle facilita à M. de Thiézac le moyen de renouer la conversation. « Mon cher Ernest, dit-il, entre garçons, puisque je le suis encore, la différence d'âge n'exclut pas la confiance. Là! parlez-moi franc; est-ce que vous avez quelque petite affaire de galanterie qui vous tienne bien au cœur? Si c'est cela, il ne faut pas en faire mystère. Je conçois très-bien la contrariété que doit vous causer un départ aussi brusque; mai enfin ce sont de ces malheurs, entre nous soit dit, dont oı trouve toujours moyen de se consoler, surtout à Paris, et j ne pense pas que vous soyez assez enfant pour sacrifier uı avenir brillant et sûr à une amourette passagère. »

Pendant tout ce discours M. de Thiézac, la tête appuyée su l'une de ses mains, regardait avec calme, mais d'un œil pé nétrant, le jeune Ernest, qui, au mot d'*amourette*, avait eı toutes les peines du monde à contenir la colère qui gonfl son cœur.

Une amourette!... mademoiselle Justine de Liron!.. Une amourette! se répétait-il intérieurement, lui pour qu

sa cousine était un être sacré, un ange, une personne divine! mais il se contint; le respect profond, la vénération tendre qu'il avait pour sa cousine, se représentèrent si vivement à son esprit, qu'il trouva la force de réprimer son indignation. Il en vint même jusqu'à sentir la nécessité d'user de quelque dissimulation envers celui qui venait de le blesser si profondément.

— Je vous remercie mille et mille fois, dit-il, de la franchise avec laquelle vous prévenez tous les cas qui pourraient mettre obstacle à ma carrière dans le monde; mais je vous jure, monsieur, ajouta Ernest avec fierté, que je n'ai pas d'*amourettes*.

— Eh bien! tant mieux, répliqua froidement M. de Thiézac; car rien alors ne pourra vous retenir ici ou à Clermont, au delà du temps nécessaire pour vous préparer à partir.

— Ernest allait faire quelque objection, lorsque M. de Thiézac ajouta en tirant sa montre :

— Mais nous ne nous apercevons pas, en causant ainsi, de la promptitude avec laquelle le temps s'écoule; une heure est sonnée, il faut nous reposer. Nous nous reverrons demain.

Ernest tint encore bon, et chercha à reprendre la parole; mais son hôte lui présenta la main, lui souhaita le bonsoir et coupa court ainsi à cet entretien.

Notre jeune homme rentra chez lui, étouffant de colère et de jalousie. Longtemps mille idées incohérentes l'assaillirent pendant une pénible insomnie. Bref, il fatigua tellement son esprit et son corps, que vers les quatre heures du matin tous ses membres restèrent accablés sous un sommeil de plomb.

Quant à son voisin, il s'était mis prudemment au lit pour réparer la fatigue du voyage et ordonner les nombreuses réflexions que la conversation précédente lui avait suggérées. Il dormit peu, mais bien; et après quelques heures de repos, il reprit le cours de ses pensées que le sommeil avait mûries, et médita alors sur le plan de la journée qu'il avait à passer.

Le grand avantage, le seul peut-être, des rivaux de l'âge de M. Thiézac sur les jeunes gens comme Ernest, est de ne

pas perdre leur temps et leurs forces en fureurs ou en rêveries inutiles. Notre futur sut bien en profiter. Les soupirs et le bruit des pas d'Ernest ne l'auraient pas averti de l'agitation à laquelle ce malheureux jeune homme était en proie, que son expérience et sa pénétration le lui auraient fait deviner. Son calcul fût si juste, qu'il prévit même le repos forcé que cette espèce de fièvre amènerait. Aussi, vers les cinq heures du matin, M. de Thiézac, dérogeant à ses habitudes, s'habilla, sortit, et alla se promener sous les fenêtres du corps de logis habité par M. et mademoiselle de Liron.

Ce demi-stratagème lui réussit au mieux. Depuis longtemps les faneurs étaient à l'ouvrage, et déjà tous les domestiques de la maison, ainsi que mademoiselle de Liron elle-même, étaient sur pied. Dès qu'elle aperçut M. de Thiézac, elle rejeta en arrière son grand chapeau de paille et alla à lui en souriant :

— Eh quoi, monsieur, lui dit-elle, vous déjà levé ! je ne vous croyais pas si amateur de la vie rurale.

— On doit toujours se conformer aux goûts et aux habitudes de ses hôtes, répondit M. de Thiézac en dirigeant ses pas de côté, de manière à faire comprendre à mademoiselle Justine qu'il désirait lui dire quelques mots en particulier.

— Qu'est-ce ? et que voulez-vous, monsieur? dit-elle avec quelque émotion.

— Rien, mademoiselle, qui puisse vous inquiéter ; mais j'ai pensé que cette heure serait opportune pour vous entretenir d'une affaire qui intéresse monsieur votre père, et à laquelle, si je ne me trompe, vous pouvez donner une heureuse issue.

— Qu'est-ce donc, monsieur ?

— Votre cousin, le jeune Ernest, pour une raison que je ne puis découvrir, et que je ne dois pas chercher à connaître, fait difficulté de partir demain pour Paris. Or vous saurez qu'il y est impatiemment attendu pour prendre possession d'un poste qui lui est destiné. Je ne vous cache pas que son avenir dépend de la résolution qu'il va prendre. Au surplus, ajouta M. de Thiézac, après avoir donné quelques explications touchant l'emploi réservé à Ernest, prenez lec-

ture de cette lettre de mon ami, et vous jugerez vous-même si le départ de votre cousin doit être différé.

Mademoiselle de Liron lut la lettre et la rendit sans proférer une parole.

— J'ignore, encore un coup, poursuivit M. de Thiézac, quelle est l'espèce d'enfantillage qui cause l'obstination de votre jeune parent; mais je compte sur vous seule pour la vaincre. Il faut le décider à prendre un parti favorable à lui-même et... à... toute votre famille.

Ces derniers mots, prononcés avec plus de lenteur et de gravité que le reste, furent suivis d'un intervalle de silence. Enfin mademoiselle de Liron, en se rapprochant des ouvriers, dit à M. de Thiézac, qu'elle laissa dans l'allée :

— Parlez de tout ceci à mon père, monsieur, je ferai, je vous le jure, tout ce qui pourra contribuer à préparer un avenir heureux à mon cousin et à ma famille.

M. de Thiézac se rendit de là chez M. de Liron, auquel il avait promis d'aller le trouver de bonne heure pour s'occuper de jeter les bases du contrat de mariage projeté. Bien que les préliminaires de ce traité eussent été prévus d'avance, ils donnèrent occasion à une conversation qui fut assez longue.

Mais pendant qu'elle avait lieu, voilà qu'Ernest, sortant tout à coup du sommeil que ses agitations et son âge avaient rendu si profond, sauta hors de son lit, s'habilla et se mit à courir après M. de Thiézac sitôt qu'il eut la certitude qu'il avait quitté son appartement. Uniquement préoccupé de l'idée de s'assurer du lieu où il pouvait être, il passa assez près de sa cousine sans l'apercevoir. Ce fut elle qui, étonnée de l'impétuosité de sa marche, de la fixité de son regard, l'arrêta en l'appelant.

— Ernest, dit-elle, où allez-vous ainsi? Qui cherchez-vous?

Muet de surprise d'abord :

— Je cherche M. de Thiézac, dit-il enfin.

— Il est occupé d'affaires avec votre oncle... Venez ici, Ernest... Tâchez de vous calmer, et faisons un tour dans la grande allée pour parler plus librement.

Ils parcoururent une vingtaine de pas sans dire un mot.

Mademoiselle de Liron seule pouvait rompre ce silence; elle s'arrêta tout à coup, et parla ainsi :

— Je suppose, Ernest, que vous n'avez pas oublié les protestations d'amitié sincère que vous m'avez données hier, sur ce banc que voilà? Le moment est venu de me prouver que j'ai eu raison de compter sur vous. Eh! pensez-y bien : de la conduite que vous allez tenir dépendent votre avenir et le mien. Mon père traite en ce moment de mon mariage, vous avez une occasion de partir demain pour Paris; partez! partez! Ernest, au nom du ciel, partez! c'est le dernier conseil que puisse vous donner une amie véritable. Partez!

— Partir! s'écria Ernest, en laissant échapper un torrent de larmes, partir demain! Je ne le pourrai jamais! Dans ce moment une servante s'avança en courant vers mademoiselle de Liron pour lui parler.

— Qu'est-ce? Que me veut-on? cria-t-elle de loin avec vivacité.

— Monsieur, votre père désire vous voir.

— Il suffit; rentrez, j'y vais.

Elle dit, et retournant brusquement vers Ernest, qui pleurait toujours :

— Ernest, Ernest! dit enfin mademoiselle de Liron avec une véhémence qui ne lui était pas ordinaire, consentez-vous à partir demain?

On ne répondit rien.

— Y consentez-vous? répéta-t-elle.

— Non, répondit le jeune homme en sanglotant.

— Eh bien, adieu! dit mademoiselle de Liron d'une voix étouffée; je vous laisse. Mes craintes n'étaient que trop bien fondées; vous n'êtes qu'un enfant! Et elle le quitta.

Cependant elle était impatiemment attendue par son père et son futur, qui, comme on sait, venaient de s'occuper des dispositions du contrat de mariage. Dès qu'elle entra, son père s'écria :

— Viens vite auprès de nous, mon enfant, on a besoin de ta présence; tu t'entends mieux à traiter les affaires que moi, puisque tu surveilles ordinairement les miennes : il est donc juste que tu prennes connaissance de celle-ci, qui t'intéresse

particulièrement. Au surplus, ajouta-t-il en faisant un geste qui exprimait tout à la fois et sa joie et la confiance qu'il mettait dans les deux futurs époux, arrangez-vous ensemble, ce que vous arrêterez sera bien fait, et je ne veux plus prendre d'autre soin que d'apposer ma signature au contrat.

Il remit entre les mains de sa fille le papier sur lequel étaient écrites les clauses, et s'étendit dans son fauteuil comme un homme décidé à ne plus faire aucun effort d'attention.

Cette petite harangue donna le temps à mademoiselle de Liron de se remettre de son émotion. Or il y avait dans l'embrasure d'une fenêtre une table et deux siéges; elle prit l'un et invita M. de Thiézac à s'asseoir sur l'autre. Alors elle lut avec la plus profonde attention toutes les conditions projetées. Cet examen terminé, elle replaça doucement le papier sur la table, et dit à M. de Thiézac en élevant très-peu la voix :

— Je ne puis qu'applaudir, monsieur, à la prudence généreuse qui a dicté et approuvé ces conditions. La lecture que je viens d'en faire m'a singulièrement touchée, et je vois que ce que mon père m'a dit de vous est exactement vrai. Fasse le ciel que je puisse justifier les préventions favorables que votre présence ici semble indiquer!

On eût dit qu'il y avait quelque chose qui allait jusqu'à l'humilité dans le ton modeste que mademoiselle de Liron mit à cette dernière phrase, et l'on pourrait peut-être croire que, pressée par sa conscience et entraînée par la conduite loyale de M. de Thiézac, elle fut sur le point de faire à cet homme un de ces aveux dont les femmes se repentent toujours après. Mais mademoiselle de Liron avait cela de particulier qu'elle était franche et prudente, juste au même degré; aussi elle allait parler, et cependant elle ne dit rien.

Pas une nuance de ce combat intérieur n'échappa à l'œil pénétrant de M. de Thiézac, qui sentit bien que le cœur de mademoiselle de Liron était gros d'un secret, mais dont il ne pouvait démêler précisément la nature.

Mademoiselle de Liron n'osait plus lever les yeux, et M. de Thiézac ne pouvait détacher les siens de dessus elle. Cette position fausse, cet état pénible ne duraient déjà que

depuis trop longtemps, lorsque l'arrivée brusque d'Ernest les fit tout à coup cesser. Après avoir fait un salut aux deux personnes qu'il tirait d'embarras sans s'en douter, il s'avança rapidement jusque vers le fauteuil de son grand-oncle, auquel il n'avait pas encore donné le bonjour.

— Ah ! ah ! te voilà, dit le vieillard en l'embrassant ; eh bien ! que nous diras-tu de nouveau ce matin ?

— Mais... de nouveau? peu de chose, mon cher oncle, répondit Ernest en élevant la voix comme pour attirer l'attention des deux autres personnages ; si ce n'est, mais vous le savez sans doute, que je pars demain pour Paris.

— Vous partez pour Paris ? dirent presque en même temps et comme malgré eux mademoiselle de Liron et M. de Thiézac.

— Oui, je pars pour Paris, répéta Ernest avec un calme affecté qui ne trahissait que mieux sa colère, je pars pour Paris.

— Eh bien ! quand je vous l'avais dit, monsieur de Thiézac, observa en riant le vieil oncle, que mon neveu n'est pas assez extravagant pour sacrifier les avantages que vous lui avez si généreusement préparés, avais-je tort ? Va ! continua-t-il en s'adressant à Ernest, je t'ai toujours jugé un sage et honnête garçon, je vois que je ne me suis pas trompé !

Tout en poursuivant sur ce ton, il donna à son neveu des conseils sur son séjour à Paris, et finit par lui remettre une bourse d'or pour faire face aux dépenses qu'allaient occasionner son départ et son voyage.

M. de Thiézac ne comprit rien à tout ce qu'il voyait. Pour mademoiselle de Liron, elle employait tous ses efforts à retenir de grosses larmes qui roulaient dans ses yeux. Elle était surtout tourmentée de l'air presque dur que donnait à Ernest la résolution brusque et violente qu'il prenait. Oh ! qu'elle eût désiré en ce moment pouvoir lui dire quelques paroles douces en particulier pour calmer sa fureur ! Mais il n'en était déjà plus temps.

Ernest, après avoir remercié son oncle des bontés qu'il avait pour lui, signifia d'une manière précise que dans une heure il quittait Chamaillères pour Clermont, d'où il partirait le lendemain avec le courrier de Paris.

— J'ai, ajouta-t-il, mes préparatifs à faire, et le temps qui me reste suffira à peine. Si monsieur de Thiézac veut bien me charger de ses commissions pour Paris, je me trouverai heureux de lui donner en cela, comme en tout autre occasion, la preuve de ma reconnaissance. Recevez donc mes adieux, continua-t-il en promenant son regard sur tous les assistants, et permettez-moi de les faire courts... Vous m'approuvez sans doute, ma cousine, dit-il presque bas à mademoiselle de Liron, en lui baisant la main qu'il effleura à peine ; je pourrais pleurer et je ne serais encore qu'un *enfant*.

Il embrassa de nouveau son oncle, invita M. de Thiézac à lui envoyer ses lettres, et sortit enfin, laissant les trois personnages présents fort diversement surpris de tout ce dont ils venaient d'être témoins.

Il demeurèrent assez longtemps comme muets. Mais M. de Liron ne put bientôt plus se contenir.

— Savez-vous, monsieur de Thiézac, s'écria-t-il tout à coup, que ce garçon-là a l'âme d'un Caton?...

Mais personne ne répondit à cette apostrophe. Après quelques minutes, mademoiselle de Liron, qui sentait que ses pleurs allaient couler, se retira chez elle, et M. de Thiézac prit le prétexte des lettres, pour suivre cet exemple.

Le reste de cette journée, dont le commencement avait été si vif, fut, en apparence au moins, excessivement calme. Mademoiselle de Liron ne sortit de sa chambre que pour avoir l'air de surveiller les récoltes qui s'achevaient. M. de Thiézac resta chez lui pour se reposer, disait-il, et M. de Liron passa le temps dans son grand fauteuil, comme à l'ordinaire. Du reste, les repas furent silencieux. On ne dit pas un seul mot du projet de mariage, et personne n'osa même prononcer le nom d'Ernest. Tout le monde avait l'air grave, soucieux, et au silence que chacun observait, il eût été facile pour un témoin froid de juger que tout n'était pas fini. C'était le calme qui précède la tempête.

A onze heures, M. de Thiézac souhaita le bonsoir à ses hôtes et regagna le corps de logis qu'il habitait. Un orage court, succédant à la grande chaleur de la matinée, avait donné quelque fraîcheur à l'air de la nuit. M. de Liron et

M. de Thiézac, cédant à l'influence de cette température, reposaient déjà, que mademoiselle Justine parcourait encore la partie de la maison habitée par elle et son père, pour y faire son inspection habituelle. Tout était calme, en ordre, et le silence n'était interrompu que par le bruit de ses pas et le frôlement de sa robe. En montant l'escalier qui mène à sa chambre, elle était triste et pensive.

— Ernest? se disait-elle, que fait-il? que pense-t-il en ce moment?... Il doit m'en vouloir... le pauvre enfant!

Et elle s'arrêtait, tenant sa lumière d'une main et de l'autre s'appuyant sur la rampe. Navrée de tristesse, elle parvint ainsi jusqu'à sa porte, et tourna nonchalamment la clef qui y demeurait habituellement pendant le jour. Comme elle fut entrée et qu'elle eut placé son flambeau sur un meuble, en promenant ses regards autour d'elle, elle aperçut non sans terreur Ernest lui-même, se tenant debout dans une encoignure de la chambre. Sa première idée fut qu'elle avait une vision, en sorte qu'un sentiment assez doux précéda celui de la colère dans son cœur.

— Quoi! vous ici, monsieur! dit-elle enfin, et presque bas; car, malgré son extrême frayeur, elle eut encore la force de modérer sa voix.

— Vous ici! venez-vous pour me perdre?... c'est indigne! sortez! sortez!...

La contenance d'Ernest était triste, abattue, et il se disposait à sortir sans répondre, lorsque mademoiselle Justine, faisant quelques pas vers lui, l'arrêta.

— Mais non, restez, dit-elle; j'oubliais que toutes les portes sont fermées, et puisque vous avez été assez audacieux pour pénétrer jusqu'ici, je veux au moins connaître le prétexte qui vous y a fait venir : parlez, hâtez-vous de parler, je vous prie.

Cette phrase, prononcée avec une certaine volubilité, expira tout à coup sur les lèvres de mademoiselle de Liron, et à l'effort qu'elle avait fait sur elle-même pour se contenir en apercevant Ernest, succéda une défaillance qui la força de se jeter dans un fauteuil. Ernest sortit alors de l'abattement où il était plongé, et saisissant un flacon d'eau de senteur qu'il trouva à sa portée, il en frotta les narines et les tempes de sa

cousine, qui pâlissait et dont les yeux étaient à demi fermés. A cette vue, la frayeur du jeune homme fut grande, mais de peu de durée, car il s'aperçut bientôt que le teint et les yeux de sa cousine reprenaient leur éclat. Cependant cette scène inopinée apporta quelque désordre dans la toilette de la malade. Vainement essaya-t-elle deux ou trois fois de débarrasser son visage de ses grands cheveux noirs que son peigne avait abandonnés. Force lui fut d'avoir recours à son cousin pour remettre l'ordre dans sa chevelure. Cet échange de secours donnés et reçus, joint à la maladresse avec laquelle Ernest remplissait pour la première fois les fonctions de coiffeur, tout cela faillit faire perdre à mademoiselle de Liron l'air sérieux que sa position lui faisait une loi de conserver.

— Asseyez-vous, dit-elle à son cousin d'un ton bref, et laissez-moi faire.

Elle rajusta vivement ses cheveux tant bien que mal, et se tourna vers lui pour l'interroger.

— Je ne vous demanderai pas comment vous êtes venu ici, monsieur, lui dit-elle, mais pourquoi vous y êtes et de quelle manière vous avez imaginé d'en sortir; dites-le-moi, avez-vous réfléchi à tout cela?

Ernest, sans lever les yeux, fit un signe négatif.

— Vous conviendrez donc qu'il est bien malheureux pour moi de me trouver à la merci d'un étourdi de votre espèce?

Ernest avoua la justesse de cette observation par un autre mouvement affirmatif.

— Mais répondez au moins à ce que l'on vous demande, poursuivit Justine; avez-vous perdu l'usage de la parole? Eh bien! qu'avez-vous?... pourquoi pleurer et me regarder ainsi? Ernest, au nom du ciel, répondez-moi!

Mais il ne répondait rien, et après avoir pris une main de sa cousine, il resta comme en extase à considérer toute sa personne.

La vérité est que mademoiselle de Liron, qui n'y pensait guère en ce moment, vêtue d'une robe blanche, les cheveux épars et laissant éclater dans ses yeux toute la vivacité des émotions qu'elle éprouvait, brillait alors d'une admirable beauté. Le pauvre Ernest ne s'en aperçut que trop; aussi,

sourd à toutes les questions qui lui étaient faites, indifférent aux justes reproches qu'on lui adressait, sitôt que les larmes vinrent soulager son cœur et qu'il put proférer quelques mots, ce fut pour dire d'une voix étouffée : « O Dieu! que vous êtes belle ! ».

Il y eut un mélange de regrets et d'admiration si vrais, si profonds et si tendres dans cette exclamation, que mademoiselle de Liron ne put contenir son émotion et tourna la tête pour pleurer aussi.

— Pardon ! pardon ! mille fois pardon ! s'écria alors Ernest en se jetant à genoux, ou plutôt chassez-moi de devant vos yeux ; je suis un malheureux, un infâme qui ai osé violer votre asile ! Non, une éternité de regrets ne suffira pas pour expier ma faute. Et sachez tout ; oui, connaissez toute l'étendue de mon indignité. Hélas ! ce sont vos justes reproches, c'est ce mot d'*enfant* qui a excité mon orgueil et m'a entraîné à faire cette horrible action. Je suis un infâme ! chassez-moi !

La douleur et les remords d'Ernest étaient si vifs, que, presque privé de l'usage de sa raison, il laissa tomber sa tête sur les genoux de sa cousine et les inonda de larmes brûlantes.

— Ernest ! Ernest ! remettez-vous, relevez-vous, dit-elle en lui soulevant le front avec ses deux mains. N'oubliez pas où nous sommes ; pensez qu'il est nuit... Dans ce silence... le moindre bruit... Ernest, remettez-vous !

Sans cesser d'être à genoux, il releva sa tête et regarda autour de lui comme quelqu'un qui se réveille au milieu d'un songe. Mademoiselle Justine lui passa doucement sa main sur le front pour le rendre tout à fait à lui.

— Mon ami, lui disait-elle, remettez-vous et causons tranquillement. Dites, quelle étrange idée vous a poussé à cette folle action, vous qui êtes naturellement si bon, qui avez le cœur si généreux ? Quoi ! en vérité, ce que je vous ai dit hier aurait-il pu vous offenser à ce point ?

— Je l'avoue, répondit Ernest, il y a une heure encore, lorsque je suis entré ici, j'étais aveuglé par la colère, au point que je vous l'aurais exprimée si je vous eusse rencontrée alors. Mais, ajouta-t-il en portant la main sur ses yeux,

à peine ai-je respiré l'air de cette chambre, à peine me suis-je senti entouré de tous ces objets qui vous appartiennent, qui vous touchent, qui retiennent le parfum de votre personne, oh! j'ai senti ma colère s'évanouir et les regrets se sont emparés de mon cœur. Vous comprenez, vous sentez, n'est-ce pas, à quel point je suis malheureux de ce que j'ai fait?

— C'est bien mal, en effet, dit mademoiselle de Liron avec douceur.

— Dites donc que c'est affreux, infâme. Oh! je ne me le pardonnerai jamais! Vous que j'ai aimée d'abord comme une mère, que j'ai chérie bientôt comme une sœur, qu'enfin j'ai...

Mademoiselle de Liron l'arrêta.

— Eh! oui, je le sais bien, vous regardez le reste comme un rêve, et même comme un rêve d'*enfant!*

— Quoi! Ernest, encore de la rancune?

— Eh bien! oui, je vous ai aimée, je vous ai adorée, et je vous aime et vous adore encore. Mon malheur vient de ce que vous m'avez toujours regardé comme un enfant. Mais non, Justine, je ne le suis pas. La colère a pu me pousser à faire une action blâmable, mais, au fond, le besoin impérieux de vous voir encore une fois, de vous parler à cœur ouvert, m'a invinciblement poussé à venir ici. Sachez-le donc, vous êtes ma vie, mon avenir, tout enfin pour moi! Apprenez aussi tous les rêves qu'a faits cet homme que vous considérez comme un *enfant*. Depuis un an, Justine, je me regarde comme lié à vous. Pour moi, vous étiez ma femme; pour moi, je suis encore et je serai toujours votre mari. C'est un vœu que j'ai fait, je le tiendrai. Je pars demain pour Paris; Dieu sait ce que j'y ferai et ce que je vais devenir; mais peu m'importe à présent. Avec vous, pour vous et par vous, je ne sais ce dont je n'eusse pas été capable; mais aujourd'hui tout m'est indifférent, et dès l'instant que ce n'est pas pour vous que je fais, je n'ai envie de rien faire. Allez, mariez-vous, tâchez d'être heureuse! Pour moi, mettez-moi à la porte comme un vaurien, c'est ce que j'ai bien mérité.

En achevant ces mots, prononcés avec tant de vivacité

que mademoiselle de Liron n'avait pu en interrompre le cours, Ernest se leva brusquement et témoigna avec une espèce de fureur l'intention formelle de s'en aller. Vainement mademoiselle de Liron employa-t-elle toutes les raisons que sa tendresse et la prudence lui suggéraient pour le dissuader de partir à cet instant de la nuit : il ne voulut se rendre à aucune, et répéta à plusieurs reprises, et comme un homme tout à fait hors de lui :

— Je veux partir ! je veux partir !

Le danger de cette scène assez bruyante, au milieu du silence de la nuit, était imminent. Mademoiselle de Liron, qui le sentait bien, fit un dernier effort pour calmer et retenir son cousin.

— Non, répéta-t-il, je veux partir.

— Eh bien ! dit alors mademoiselle Justine avec une tendresse qui n'était pas sans fierté, puisque vous êtes venu ici sans mon ordre, monsieur, vous n'en sortirez que quand je le voudrai.

Le ton dont cette injonction fut prononcée rendit tout à coup Ernest à lui-même. Sa cousine avait été se rasseoir, et, par un mouvement involontaire, il alla se replacer à genoux devant elle.

— Que vous me rendez malheureuse, lui dit-elle, avec vos emportements ! et comme vous semblez prendre plaisir à justifier les craintes que m'inspire votre âge ! Ernest, écoutez-moi donc tranquillement, car j'ai quelque chose de bien sérieux à vous dire, mon ami.

— Parlez, ah ! parlez, Justine !

— Il est donc vrai que vous m'aimez ?

— Oh ! oui.

— Et que votre bonheur et votre avenir dépendent de moi ?

— Je vous l'ai dit.

— Ainsi il dépend de moi, par exemple, que vous poursuiviez avec ardeur la carrière que vous allez embrasser à Paris ?

— Sans aucun doute.

— Pauvre enfant ! ajouta-t-elle en passant plusieurs fois ses mains sur les cheveux et le front d'Ernest; pauvre en-

faut! va, ne t'offense plus de ce nom qui t'est donné pour la dernière fois par celle que tu as d'abord aimée comme une mère. Console-toi, Ernest, prends courage; ah! je sacrifierai tout pour t'en donner.

Justine se leva, laissant Ernest dans un étonnement facile à concevoir; puis elle se plaça devant son bureau et écrivit un billet; dès qu'elle l'eut achevé, elle le présenta à son cousin pour qu'il le lût, ce qu'il fit.

— Maintenant vous me promettez, Ernest, ajouta mademoiselle de Liron en reprenant la lettre, sur laquelle elle mit : *A mon père;* vous me promettez que, dès que vous serez à Paris, vous emploierez toute votre ardeur et toutes vos facultés non-seulement à vous faire une position dans le monde, mais encore à donner de l'éclat à vos talents et à votre nom?

— Je vous le promets.

— Ce n'est pas tout.

— Que voulez-vous encore? dites, parlez.

— Mais non... plus tard, Ernest, plus tard, mon ami, je te le dirai. Va, pour l'instant, sois satisfait. Demain, quand tu seras sur la route de Paris, cette lettre que je viens d'écrire sera remise à mon père; je te le promets sur l'honneur, je te le jure. Ainsi, tu ne peux plus douter de l'amour que j'ai pour toi.

— Ah! ma chère Justine, balbutia Ernest au milieu des soupirs et des larmes de joie qui le suffoquaient, ma vie entière ne suffira jamais à reconnaître ta tendresse et ta bonté!

De ce moment, l'émotion des deux amants fut portée à son comble; ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et leurs lèvres se confondirent dans un long baiser. Minuit sonnait à la paroisse.

Être aimé franchement et se sentir combler de bonheur volontairement par celle que l'on aime, est une félicité bien rare! Ernest l'éprouva.

Vers les deux heures et demie du matin, dans leur alcôve et sur leur lit, les deux amants devisaient tendrement ensemble. S'interrogeant sur les premiers temps de leurs amours, ils s'avouaient alors joyeusement ce qu'ils avaient

tenu secret autrefois par réserve et par crainte. Ils riaient surtout des précautions sévères qu'ils s'étaient imposées, et, après s'être moqués d'eux-mêmes, ils mêlaient leurs sourires avec mille et mille baisers. Mais quand l'amour est vrai il porte avec lui quelque chose de grave ; et dans ces entretiens si doux, où l'on résume avec délices le bonheur, il est assez ordinaire toutefois que l'éclat du présent soit obscurci par les prévisions de l'avenir.

— O Dieu ! quand nous reverrons-nous ? demanda Ernest.

— Je ne sais, répondit-elle.

Et ils s'embrassèrent.

— Mais tu pleures, ma Justine ! qu'as-tu ?

— Oui, je pleure, et dans mes larmes il y a de la joie et du chagrin.

— De quoi t'affliges-tu ?

— Va ! ce n'est rien, et j'ai aussi mes enfantillages que tu dois pardonner. Je pense d'ailleurs qu'il faut bientôt nous quitter !

— O Dieu ! pas encore.

— Il le faut absolument, mon ami. S'il ne nous est plus permis d'invoquer la sagesse, du moins ne renonçons pas à la prudence.

— Justine ! Justine !

— Eh bien ! que veux-tu ?

— Hier, l'autre jour, je ne sais quand, tu m'as dit : *Ce n'est pas tout... plus tard je te le dirai.* Qu'est-ce ? oh ! parle, ma Justine ; dis-moi tout ce que tu as à me dire.

Et en s'exprimant ainsi, Ernest témoignait encore par ses caresses tout l'excès de son impatience ; mais mademoiselle de Liron fut quelque temps sans répondre à son amant, et, pendant ce silence, elle redoubla de caresses tendres et graves envers lui, comme pour le préparer à ce qu'il allait entendre.

— Parle donc, Justine, murmura tendrement Ernest, je t'en supplie !

— Eh bien ! écoute, dit-elle enfin en approchant les lèvres de l'oreille de son ami. Je t'aime, mon Ernest ; je t'aime autant qu'il est donné à une femme d'aimer ; Dieu, qui seul

nous voit, m'en est témoin, et pour toi, oh ! j'en suis certaine, tu n'en doutes pas.

— Non, ma Justine !

— Cet amour, Ernest, m'assure des droits sur ton cœur, et comme je sais que tu es généreux, il m'en donne sur ta personne.

— Tu le sais, je te l'ai dit : je suis à toi pour la vie !

— Ecoute, mon Ernest, écoute ton amie : tu reconnais donc ces droits ?

— Oui, oui, mille fois oui !

— Eh bien ! j'en vais faire usage dès aujourd'hui ; mais au nom de la tendresse que je t'ai montrée, j'exige que tu me promettes d'avance de te soumettre à ce que je vais décider.

— Je te le promets !

— Ce n'est pas assez ; jure-le, Ernest.

— Tout à toi, ma Justine ! je te le jure ! que désires-tu ?

— Oh ! cher ami, je ne désire pas... je veux...

— Eh bien ! que veux-tu ?

— Je veux... mais je veux absolument, qu'à partir de ce jour jusqu'à un an révolu, tu te livres à tes occupations nouvelles, et qu'à l'exception du serment que tu viens de faire, tu te regardes comme libre envers moi de tous les engagements que tu as pris avec toi-même.

— Comment, Justine ?...

— Oh ! je le veux ainsi, Ernest.

— Quoi !...

— Je le veux, et tu as juré de m'obéir ; c'est moi seule qui déciderai de notre avenir, et je t'interdis toute initiative à ce sujet.

Les larmes coulèrent des yeux du jeune homme. Il se sentit tout à coup comme précipité du comble du bonheur dans un abîme de chagrins. Déjà ses idées s'obscurcissaient dans son esprit, lorsque tout à coup un rayon d'espoir vint encore y briller.

— Justine ! Justine ! dit-il à son amante, ô ma bien-aimée ! penses-y donc !... si cette nuit ?... pense ! et qu'un gage de notre tendresse !...

Mademoiselle de Liron, mettant la main sur la bouche d'Ernest, ne le laissa pas achever.

— Oh! lui dit-elle d'une voix émue, c'est le seul cas d'exception à ton serment.

Alors, tout en cherchant à se dégager de ses bras, elle ajouta d'un ton plus assuré :

— Voilà l'instant où il faut nous séparer ; pars, Ernest, pars.

Elle fit un dernier effort pour écarter Ernest, à qui elle tendit cependant la main en signe d'adieu en lui disant :

— C'est en ce moment que je m'attends à trouver en toi l'âme d'un homme. Tu vas partir, tu le veux, j'en suis certaine ; car tu ne me feras pas l'affront de me forcer à t'en donner l'ordre.

Il obéit. Tandis que, debout dans la chambre, il se préparait à la retraite, mademoiselle de Liron, du fond de l'alcôve, continua à ranimer son courage, et finit par lui donner des instructions pour sa fuite.

— Fais bien attention, lui disait-elle : sur le bord de mon bureau, tu trouveras la clef de la petite porte qui communique avec l'ancienne salle de bain. Tu connais les êtres ; marche seulement avec précaution, et que Dieu te conduise ; adieu !

Ernest, sur le point de partir, se rapprocha du lit.

— Justine, dit-il, laisse-moi te dire encore une fois adieu.

— Oui, mais ce sera la dernière.

Il voulut l'étreindre dans ses bras ; mais elle s'y refusa avec constance ; et après une nouvelle tentative d'Ernest, elle se rejeta dans le fond de l'alcôve, et s'enveloppa le corps et la tête dans sa couverture pour ne plus rien entendre. Vaincu par cette résistance, Ernest partit enfin.

A huit heures du matin, mademoiselle de Liron sonna pour faire monter quelqu'un chez elle. Une servante se présenta. En lui remettant de son lit la lettre qu'elle avait écrite dans la nuit :

— Donnez ceci à mon père, dit-elle, et faites mes excuses de ce que je ne descendrai pas aujourd'hui : je suis incommodée.

Mariette s'acquitta ponctuellement de sa commission. Lorsqu'elle remit le billet, M. de Liron, entouré de ses papiers, revoyait précisément le projet de contrat de mariage avec M. de Thiézac. Le vieillard ouvrit et lut tout aussitôt la lettre de sa fille, et le saisissement qu'il en éprouva ne lui permit que de dire à M. de Thiézac :

— Tenez, monsieur, cela vous regarde.

M. de Thiézac lut ce qui suit :

« Mon très-cher et très-honoré père,

» Malgré tout le chagrin que je vais vous causer, la con-
» science me fait un devoir de vous dire que je ne puis ab-
» solument consentir à l'union que vous avez projetée pour
» moi. Il n'y a ni légèreté ni caprice dans ma résolution. Je
» ne crois pas pouvoir faire le bonheur de la personne qui a
» bien voulu m'honorer de sa préférence. Dites-lui l'estime
» profonde que sa noble conduite m'inspire, et donnez-lui-
» en pour preuve ce que j'ai le courage de faire en ce mo-
» ment. Pardonnez-moi, mon père.

» Votre respectueuse fille.

» J. de Liron. »

— Eh bien! demanda le vieux père à son ami, comprenez-vous quelque chose à tout cela?

— C'est tout au plus, répondit M. de Thiézac; mais pour ce qui me touche personnellement dans cette affaire, je vois que mademoiselle votre fille a un genre de probité rare parmi les personnes de son sexe; et cette qualité, je l'avoue, me fera toujours regretter la perte de sa main.

M. de Liron resta absorbé dans les réflexions où cet événement inattendu le plongea, et M. de Thiézac rentra presque aussitôt chez lui pour faire ses préparatifs de départ.

L'habitation de Chamaillères fut bien silencieuse pendant toute cette journée du 23 juin qui suivit le départ d'Ernest. Vers le soir, M. de Thiézac fit ses adieux à M. de Liron, et se mit en route pour Clermont. Un séjour plus long chez son vieil ami aurait rendu sa position désagréable, et d'ailleurs,

il faut le dire à sa louange, il sentit que, quels que fussent les motifs de la retraite de mademoiselle Justine de Liron, il était de la politesse, de l'humanité même, de la laisser libre chez elle. Il partit.

Ce ne fut que le lendemain matin que M. de Liron revit sa fille. La confiance qu'il avait en elle était si involontaire et si complète, que c'était tout au plus s'il prenait de l'inquiétude lorsqu'elle avait le soin, comme cela était arrivé la veille, de le prévenir de ce qu'elle pourrait faire d'extraordinaire et d'inattendu. Il était si bien fait à la voir se conduire raisonnablement; l'habitude de ne penser et de n'agir que par elle était si bien prise chez lui, qu'il ne lui venait pas même l'idée de réfléchir sur ce qu'elle avait fait. Ce qui l'occupa le plus lorsque sa fille se présenta devant lui, ce fut d'apprendre de sa bouche que son indisposition était passée, et que sa santé lui permettait de vaquer comme à l'ordinaire aux soins domestiques.

Après les départs, ceux qui restent ont des moments pénibles à passer dans les premiers jours : l'heure des repas, par exemple. Au dîner, mademoiselle de Liron et son père se trouvèrent assis près d'une table qui leur parut immense. Il ne s'y dit rien que ce que les besoins du moment faisaient dire, et le père et la fille tournaient toujours involontairement leurs regards vers la place qu'Ernest occupait encore la veille. Il n'y eut pas même de conversation commencée, et les seules paroles que M. de Liron laissa échapper déchirèrent le cœur de sa fille :

— Il doit être à présent à Aigueperse ou à Gannat, dit le vieillard en mettant la main à l'endroit de la table où se plaçait toujours son neveu.

Et il reprit lentement sa marche pour aller au salon jusqu'à son fauteuil.

Ces tristes scènes se renouvelèrent plus d'une fois. Mais l'âme de mademoiselle de Liron était forte, et son cœur aimant se sentait la faculté de vivre une année des souvenirs du bonheur d'un jour. Elle augmenta et régularisa encore ses occupations journalières. L'absence de son cousin lui fit sentir la nécessité de consacrer à son vieux père les mêmes

heures qu'Ernest lui donnait. Elle lui faisait des lectures, et le soir jouait aux échecs avec lui. Enfin elle s'imposa beaucoup de nouveaux devoirs pour échapper aux regrets involontaires et à la tristesse dont elle redoutait sérieusement l'empire.

Pendant un an et plus, elle suivit exactement le plan de vie qu'elle s'était tracée, et à l'exception des jours où sa santé, qui était devenue moins bonne, la forçait à se relâcher de ses devoirs, elle les remplissait avec tant d'exactitude et d'un air de si bonne humeur, que son père et tous les gens de la maison la regardaient comme la personne la plus tranquille et la plus heureuse du monde. Au fond de l'âme, mademoiselle de Liron ressentait habituellement une satisfaction si profonde d'avoir rendu Ernest heureux, de ce qu'elle lui avait fait prendre une marche raisonnable dans la vie, que ce bonheur contre-balançait et au delà tous les chagrins que l'absence fait éprouver aux personnes ordinaires.

Elle avait ses faiblesses cependant; une entre autres que nous ferons connaître. La nuit du 23 juin, Ernest oublia sa montre au moment où il sortit de la chambre. Quelques instants après son départ, et lorsque mademoiselle de Liron se fut débarrassée des couvertures où elle s'était enveloppée, elle s'aperçut de cet oubli au bruit régulier du balancier. Elle prit la montre, la baisa; puis tout à coup et afin de ne pas laisser interrompre ce bruit, ce mouvement, auxquels l'impulsion avait été donnée par une main si chère, elle la remonta. Chaque soir, à la même heure, elle touchait, elle baisait et remontait la montre, dont le bruit, toujours le même, lui faisait croire fermement quelquefois pendant une minute ou deux qu'Ernest était là. Oh! combien elle redoutait que la montre ne s'arrêtât! Que d'espérances, que de rêveries superstitieuses même, se succédaient dans son esprit, lorsqu'elle poursuivait de l'œil l'aiguille sautant de seconde en seconde!

A ces nombreux devoirs et à cette innocente faiblesse, mademoiselle de Liron joignait, pour occuper son âme pendant toute la journée, une lecture habituelle qu'elle faisait le soir

quand elle était rentrée dans sa chambre. Quoiqu'elle eût été élevée très-soigneusement par sa mère, qui était fort religieuse, mademoiselle de Liron n'était naturellement pas portée à la dévotion. Dans la régularité qu'elle mettait à remplir ses devoirs de piété, il y avait surtout de l'habitude, et aucune répugnance. Poussée par l'instinct qui l'avertissait de ne laisser inoccupés ni son corps ni son âme, elle s'était imposé comme une tâche d'assister habituellement aux offices. Par une précaution qui dérivait du même principe, elle s'abstenait de toutes les lectures qui pouvaient ramener son esprit à des pensées qui n'y revenaient que trop souvent d'une manière toute naturelle. Le livre, et ce fut bientôt le seul dont elle fit usage, le seul livre donc qui remplît son âme, qui plût à son cœur, et dont la simplicité s'accordât avec la nature de son esprit, fut l'*Imitation de Jésus-Christ;* et entraînée par cet instinct qui nous fait mêler si souvent le cri des passions aux accents de la prière, chaque soir, après avoir remonté la montre d'Ernest, elle faisait sa lecture. Au bout de quelques mois, on aurait pu reconnaître aux feuillets fatigués du chapitre *des merveilleux effets de l'amour divin*, quel était le véritable état du cœur de l'aimable Justine de Liron.

Cependant un an et quinze jours s'étaient écoulés depuis le 23 juin de l'année précédente. Ernest était à Rome depuis dix mois en qualité de deuxième secrétaire auprès de l'ambassadeur de France, lorsque, dans la matinée du 8 juillet, on lui donna l'ordre de se tenir prêt à partir d'un moment à l'autre comme courrier extraordinaire à Paris. Cet avertissement lui causa une émotion singulière. Il éprouva tout à la fois une joie très-vive d'aller en France, et la crainte d'être obligé de quitter Rome avant d'avoir reçu une lettre qu'il attendait d'Auvergne. Malgré ce conflit de sentiments contraires, notre jeune diplomate, soutenu par l'attachement à ses devoirs, plutôt que par la discrétion obligée de ceux qui fréquentent les chancelleries, déroba à tous les regards la joie et l'inquiétude qui disputaient son cœur, et fit tenir son équipage prêt pour son départ.

Après avoir rendu comme par politesse quelques visites à

ses connaissances, il se présenta enfin chez la comtesse D***. Elle se tenait dans un petit salon dont toutes les jalousies étaient fermées à cause de la chaleur.

— Ah! c'est vous, dit-elle à Ernest en se levant pour aller au-devant de lui. Venez, asseyez-vous là, je vous attendais.

La comtesse et Ernest s'assirent sur le sofa en se tenant la main.

— Qu'avez-vous, Cornélia? lui dit-il.

— Ce que j'ai? Je me sens mourir.

— Mais qu'avez-vous? répéta-t-il en lui baisant la main.

— Vous quittez...

Elle s'arrêta, parce que sa voix s'éteignit; puis elle reprit: « Vous quittez Rome! »

Comme Ernest semblait sinon nier la chose, au moins la présenter comme incertaine,

— Je le sais; n'ayez point d'inquiétudes, reprit Cornélia, et comptez sur mon silence; mais moi, ne me trompez pas. Une dissimulation de votre part me serait plus pénible encore que votre perte; retournez en France, allez la revoir, elle vous aime, vous l'aimez. Ah! s'écria Cornélia en fondant en larmes, qu'elle est heureuse!... Mais ne faites pas attention à ce que je dis; ne pensez pas à moi. J'ai tort, mille fois tort, vous m'aviez prévenue! Je vois maintenant que j'espérais l'impossible!

Ernest, après ces mots, fit de vains efforts pour calmer le chagrin de Cornélia. Elle ne dit plus rien que: « Adieu! adieu! » qu'elle répéta plusieurs fois après s'être appuyée la tête sur le coussin du sofa; et lorsque Ernest s'approcha d'elle pour l'interroger de nouveau, elle lui témoigna par un signe qu'elle désirait rester seule et même qu'il ne revînt plus la voir.

Certes Ernest fut très-sensible au chagrin que venait de lui témoigner Cornélia, et il eût été impardonnable à lui de ne pas prendre intérêt à une personne qui, pendant les trois derniers mois qu'il avait passés à Rome, n'avait rien ménagé pour se faire aimer de lui. Mais la beauté, les grâces de l'esprit et la tendresse vive de la jeune Romaine n'avaient

pu faire sortir du cœur d'Ernest le parfum d'amour si fort que mademoiselle de Liron y avait déposé. Il s'était d'ailleurs conduit en galant homme. Cornélia lui avait si ouvertement témoigné son goût pour lui, qu'il eût été plus que ridicule à un homme de son âge, et dans la ville où il se trouvait, d'affecter une rigueur qui ne convient jamais à son sexe. De plus, et lorsqu'il eut lieu de penser que la jeune Romaine attendait de sa part l'entier abandon de son cœur, il avait eu la bonne foi de lui laisser entendre qu'il appartenait depuis longtemps à une autre.

Dans cette occasion, la pauvre Cornélia se trouva, comme elle le dit elle-même, dans son tort, et elle subit le sort si commun à la plupart des humains qui se laissent toujours entraîner au bonheur du moment, sans vouloir réfléchir aux regrets qui arriveront ensuite.

Le chagrin que ressentit Ernest de cette séparation fut vif et très-sincère. Mais l'amant de mademoiselle de Liron n'avait pas fait cent pas dans la rue pour rentrer au palais de France, que l'idée de son départ prochain et de l'arrivée de la lettre qu'il attendait de Chamaillères, vint reprendre toute la place dans son esprit et dans son cœur.

A peine fut-il entré dans la chancellerie qu'il demanda si les lettres étaient arrivées. Précisément on les distribuait; mais dès qu'il eut reçu le paquet qui lui revenait et du milieu duquel il aperçut et retira aussitôt la lettre portant le timbre de Clermont, on vint l'avertir que l'ambassadeur le faisait demander. Il monta aussitôt. C'était en effet pour recevoir les instructions relatives à la mission dont il allait être chargé et l'ordre de partir dans la nuit prochaine.

Quoique l'affaire dont il s'agissait ne fût pas d'une haute importance, cependant elle était pressée, et l'ambassadeur, pour ne pas perdre de temps, avait pris le parti d'en confier verbalement quelques détails à Ernest. Ce jeune homme avait assez peu de goût pour l'état où il se trouvait engagé, toutefois il avait l'esprit si lucide, la mémoire si ferme, qu'il saisissait et retenait les affaires les plus chargées de détails avec une grande promptitude. De son côté, l'ambassadeur était l'homme aux petits soins, et pour n'avoir rien à se re-

procher, il répétait la même chose plutôt dix fois qu'une. La conférence dura plus d'une heure et demie. Or, comme au bout de dix minutes Ernest était parfaitement au courant de ce qu'il avait à faire, le reste du temps lui parut durer un siècle. De toutes les lettres qu'il avait reçues dans les bureaux, il n'avait pris que celle de sa cousine, et tout en écoutant et en répondant machinalement, il portait sans cesse la main dans la poche où il l'avait mise. Il en calculait le contenu par son volume; il touchait légèrement le cachet avec son doigt pour lire par le secours du tact le chiffre de sa cousine qui y était empreint. Poussé par une curiosité qui s'augmentait à mesure que durait la conférence, il alla jusqu'à profiter des instants où l'ambassadeur était tourné vers son bureau et où il cherchait des papiers, pour tirer la lettre de son habit, la baiser, en respirer même l'odeur, dans l'espérance de recueillir quelque chose de celle qu'il aimait. Enfin l'ambassadeur donna congé à Ernest. Tout palpitant de joie et d'impatience, il monta chez lui, où il s'enferma pour faire sa lecture à son aise et sans être interrompu.

Cette lettre était fort longue, et l'on n'en rapportera que ce qu'il est indispensable d'en connaître.

En voyant la date, « Chamaillères, ce 23 juin 18**, » Ernest ne put se tenir de baiser mille et mille fois cette ligne qui renouvelait en quelque sorte tout son bonheur. L'émotion qu'il en ressentit fut assez forte, et les larmes de joie qu'il répandit devinrent assez abondantes, pour qu'il fût obligé d'attendre quelques minutes avant d'entreprendre sa lecture. Enfin il la commença.

Sa cousine lui écrivait : « Je suis vraiment enchantée de » ce que vous me marquez dans votre dernière lettre du » commencement de ce mois. Vous réussissez dans la carrière » où vous êtes, vous n'avez point de dégoût pour les occupa- » tions de votre état, ce qui est bien important; et enfin vous » voilà presque devenu un savant. Je suis bien aise que vous » ayez repris l'étude de l'anglais, que vous parliez l'italien » sans peine, et je vous prie de remercier de ma part, si » vous le voulez, ce bon camaldule, le père Taddeo, des » soins vraiment délicats qu'il a pris pour vous faire relire

» tous vos auteurs latins. Ignorante comme je le suis, je ne » profiterai guère de tous les nouveaux avantages que vous » avez acquis, mais il me suffit de penser qu'ils vous feront » valoir aux yeux des autres, pour que j'éprouve d'avance la » joie que me donneront vos succès. Je garde pour moi le » français; vous savez le plaisir singulier que j'éprouve à » vous entendre parler! »

Un peu plus loin elle disait : « On ne se porte pas bien à » Chamaillères. Mon père, votre oncle, baisse sensiblement. » Il ne peut plus marcher que pour aller de son fauteuil à la » table ou à son lit. Cela est bien triste, et je vous en préviens » afin que si vous venez nous revoir ici comme vous paraissez » en nourrir l'espérance, l'étonnement que vous causerait ce » spectacle ne vous afflige pas trop. Pour moi, je suis tou- » jours dans le même état, et les palpitations qui ont com- » mencé à se faire sentir, comme je vous l'ai déjà écrit, peu » de jours après votre départ de Chamaillères, augmentent » plutôt qu'elles ne diminuent. M. Tilorier, le médecin de » Clermont, vient ici tous les deux jours au moins. La mau- » vaise santé de mon père l'y oblige; mes indispositions l'y » ont attiré aussi. Il m'a saigné trois fois depuis huit mois. » Les soins que ce brave jeune homme nous donne me tou- » chent beaucoup, et je ne sais en vérité de quelle manière » mon père et moi nous pourrons nous acquitter envers lui. »

Après cette partie de la lettre, Ernest en suspendit pour quelques instants la lecture. Ce qu'il venait d'apprendre, joint à ce qu'il savait déjà par les lettres précédentes sur le dérangement de la santé de sa cousine, lui donnait de l'inquiétude. L'affaiblissement de son oncle, les assiduités même de M. Tilorier à la maison de Chamaillères, tout cela noircit, obscurcit quelques instants son imagination. Il eut de la peine à reprendre sa lecture, enfin il continua :

« Il faut, mon cousin, que je vous fasse part de deux ma- » riages qui vous intéressent. Mariette a épousé ce gros » jouflu de Louis Rafiat, notre premier garçon de ferme. Il » y avait longtemps que les pourparlers avaient eu lieu. Mais » Louis avait conçu sur Mariette des soupçons fâcheux que » je suis parvenue à dissiper. Imaginez-vous de qui il était

» jaloux? de vous ! Sa femme, la bonne Mariette, reste à
» mon service. L'autre mariage ne vous déplaira pas plus
» qu'à moi. Enfin M. de Thiézac, après avoir parcouru tous
» les châteaux de l'Auvergne pour trouver une vieille fille
» qui lui plût et à qui il convînt, a épousé mademoiselle
» d'Entremont, avec laquelle il se fixe dans une fort belle
» terre qu'il a aux environs de Saint-Flour. Cette dernière
» affaire m'a mis du baume dans le sang, car je savais que
» depuis un an M. de Thiézac errait dans la basse et haute
» Auvergne en cherchant aventure, et j'étais fort impatiente
» de le voir casé. »

La lettre de mademoiselle de Liron se terminait par des éloges et des remercîments adrèssés à Ernest sur les lettres qu'il lui avait écrites depuis leur séparation, et particulièrement de celles qui lui étaient venues de Rome :

« Ne vous attendez pas cependant, disait-elle, que je vous
» parle longuement de votre Quirinal, des villes, des ruines
» et de toutes les curiosités que vous voyez. Je n'aime toutes
» ces choses qu'autant qu'elles vous plaisent; que parce que
» j'imagine qu'elles donneront plus d'éclat à votre esprit,
» plus de charmes à tout ce que vous dites. Les détails que
» vous me donnez sur la société de Rome et sur la beauté
» des femmes que l'on y rencontre, m'intéressent davantage,
» et si je pouvais avoir l'idée de vous faire un reproche, ce
» serait d'avoir glissé bien laconiquement sur ce dernier
» sujet. »

Ernest, en lisant ces dernières lignes, pensa à Cornélia, et s'aperçut bien que, malgré toute la discrétion et la réserve qu'il avait mises dans ses lettres, il ne lui avait pas été possible de mettre la pénétration d'une amante en défaut. Il resta quelques instants pensif. Mais il ne put bientôt s'empêcher de sourire, tout en se sentant pénétré de tendresse, en lisant le passage suivant, qui peignait si vivement ce qu'il venait d'éprouver lui-même, quelques instants avant, chez l'ambassadeur :

« Je ne saurais vous exprimer, finissait par dire mademoi-
» selle de Liron, le charme qui s'attache pour moi aux lettres
» d'un ami. Quand il en arrive une, d'abord on la regarde,

» et s'il y a du monde on la met dans sa poche ; puis on y » porte la main à toute minute pour bien s'assurer qu'elle » ne s'est pas envolée. Enfin on la lit, on la relit ; après quoi » on s'impose la privation de rester plusieurs heures sans y » jeter les yeux, et l'on tâche de l'oublier pour la relire en- » core avec une nouvelle joie. Voilà, mon ami, ce que je fais » avec vos lettres. »

Il s'en fallut bien que cette lettre, toute pleine de tendresse qu'elle fût, satisfît Ernest. A cela près des nouvelles assez tristes de la santé des habitants de Chamaillères, elle ne contenait rien que celles qu'il avait reçues précédemment de sa cousine n'exprimassent à peu près de la même manière. L'amour, dans un jeune homme surtout, est une espérance fiévreuse, qui le fait toujours aspirer après un accroissement de bonheur. Il y avait douze jours d'écoulés depuis que l'année d'épreuve exigée par mademoiselle de Liron était révolue. La lettre qu'il venait de recevoir était précisément datée du jour anniversaire, et cependant il ne s'y trouvait pas une phrase, pas un mot qui fît même allusion aux espérances qu'il nourrissait toujours dans son cœur. Ces mots de mademoiselle de Liron : « Moi seule déciderai de notre avenir, et je t'interdis toute initiative à ce sujet, » lui revinrent désagréablement dans l'esprit ; et, dans sa mauvaise humeur, il fut sur le point d'accuser sa cousine d'user de tyrannie envers lui. Mais ces accès de dépit naturels à Ernest ne prenaient plus tant d'empire sur lui, depuis que son caractère avait été obligé de se plier à l'inexorable nécessité qui régit les affaires, et aux caprices des hommes dont il avait eu l'occasion de fréquenter la société depuis un an. Ce fut volontairement même, qu'il réprima cette colère, qu'il s'imposa la loi de s'occuper de ses affaires et des apprêts de son départ. Sitôt qu'Ernest, devenu plus calme par la préoccupation que lui donnèrent ces soins, eut retrouvé en lui-même l'homme chargé d'une mission grave, et décidé à ne rien négliger pour remplir les devoirs sacrés de son état, il éprouva un contentement intérieur dont il ne tarda pas à sentir que la cause première venait des sages conseils que lui avait donnés mademoiselle de Liron. Jusque-là il avait cer-

tainement bien aimé cette femme; mais de ce jour seulement, il eut la conscience de l'estime profonde que méritait l'admirable bon sens de sa cousine, et après avoir maudit les mauvaises pensées qui avaient souillé un instant son esprit, il ne s'occupa plus que des soins qu'exigeaient son départ et son voyage.

Courant la poste nuit et jour, il fut bientôt à Paris, où il retrouva, dans le ministre des relations extérieures, auprès duquel sa mission l'appelait, M. de N***, qui un an avant l'avait fait venir de Clermont sur la recommandation de M. de Thiézac. La manière dont Ernest traita la partie des affaires qui lui avait été confiée de vive voix par l'ambassadeur de France à Rome, lui valut des éloges de la part de M. de N***, qui lui fit entendre qu'il comptait sur lui quand il y aurait quelques négociations délicates à traiter. Notre jeune diplomate fut sensible à ces louanges; toutefois il eut l'idée de les faire tourner au profit de son cœur, au lieu d'en repaître sa vanité.

— Mon oncle, M. de Liron, est mal portant, dit-il à son patron; si je pouvais croire que mes services ne vous seront pas utiles pendant quelques semaines, je prendrais la liberté de vous demander un congé pour l'aller voir.

— Votre cousine ne se porte pas bien non plus, dit M. de N***, tout en réfléchissant à la demande que lui faisait Ernest. Eh bien! allez, allez les voir, continua-t-il d'un air indifférent. Mais vous serez remplacé à Rome, je vous garde, et tenez-vous pour averti que, selon toute vraisemblance, le premier voyage que vous ferez sera long.

Ernest, avant de partir et pendant son voyage, n'avait écrit à sa cousine ni de Rome, ni même de Lyon, ville dans laquelle il s'arrêta deux heures, à cause de l'incertitude où il était de savoir s'il pourrait obtenir la permission d'aller en Auvergne. Forcé de se reposer au moins deux jours à Paris après un voyage long et fatigant, ce fut de là qu'il envoya quelques lignes à mademoiselle de Liron pour lui apprendre son arrivée prochaine et son séjour à Chamaillères.

Le lieu de la date et la lecture de ce billet, car il n'y avait que quelques mots, causèrent un mélange d'émotions toutes

contraires à cette sage et aimante personne. La joie qu'elle éprouva d'abord, en apprenant qu'elle allait revoir son cousin, fut indicible, puis ce sens droit et imperturbable qui présidait à toutes ses pensées, à toutes ses actions; qui l'avait empêchée par exemple de jamais témoigner l'impatience du retour de son cousin, dans toutes les lettres qu'elle lui écrivit pendant son absence; cette prudence pleine de tendresse lui fit à son tour regretter qu'une séparation plus longue n'eût pas consommé une rupture qu'elle jugeait toujours indispensable au bonheur de son cher Ernest.

Le 22 juillet, à huit heures du matin, Ernest était à Clermont, où il laissa tout son bagage pour ne faire qu'un saut jusqu'à Chamaillères. Depuis une heure et plus, mademoiselle Justine de Liron, dans l'attente, et ne pouvant ni s'occuper ni même réfléchir, allait de la grille d'entrée au banc de la grande allée, où elle ne pouvait rester assise que deux secondes, dans l'appréhension où elle était de ne pas voir son cousin la première. Enfin il arriva, poussa la grille, et s'élança en courant jusque vers sa cousine, qu'il embrassa plusieurs fois sans pouvoir rien dire. Pour elle, l'émotion que lui causa la vue d'Ernest provoqua une de ces palpitations auxquelles elle était devenue sujette, et elle prit le bras de son cousin à deux mains, en appuyant sa tête sur son épaule. Tous deux gardaient le silence.

— Marchons, dit enfin mademoiselle Justine; et ils avancèrent à pas très-lents.

A moitié de l'avenue, elle s'arrêta encore; et sans regarder Ernest :

— Vous êtes grandi, lui dit-elle; je m'en aperçois au mouvement de mon bras

A ce moment, Mariette, passant près de la maison, s'écria tout à coup :

— Voilà monsieur Ernest!

Et elle courut en prévenir M. de Liron. Le vieillard était sur son fauteuil dans le salon, où Mariette préparait déjà des siéges pour Ernest et mademoiselle Justine qui entraient.

Le vieil oncle reçut les tendresses que lui fit son neveu avec ces marques de sensibilité qui, chez les personnes âgées

et malades, indique plutôt la faiblesse des organes que la force de leurs émotions. Ernest, tout prévenu qu'il était, fut touché de l'abattement de son oncle; pour mademoiselle de Liron, que l'habitude rendait moins attentive à ce triste spectacle, elle ne détournait pas les yeux de dessus Ernest. Il avait atteint sa vingtième année. Les préoccupations de l'étude et des affaires, huit mois passés à Rome, où tout exerce si vivement l'intelligence, où l'on se trouve au milieu de l'élite de la société de l'Europe, avaient empreint sur la figure d'Ernest une gravité qui, jointe à la vivacité naturelle de sa physionomie, rendait son expression presque imposante. Son costume même, ses manières, un choix d'expressions plus correctes, plus élégantes dans son langage, et enfin un certain air aventureux et pénétrant que contracte le regard pendant de longs voyages, tout dans ce jeune homme contribuait à exciter la curiosité et un étonnement mêlé de quelque inquiétude dans l'esprit de mademoiselle de Liron. Elle ressentit, pour un seul moment, il est vrai, comme du chagrin de ce que son cousin eût changé si vite, quoique tout à son avantage, mais éloigné d'elle. Elle se surprit même regrettant son maintien un peu désordonné, son humeur parfois inégale, ses bouderies qui donnaient le droit de le gronder. Enfin elle fut forcée de reconnaître en lui des avantages qu'il n'avait pas acquis auprès d'elle. Mais Ernest était devenu un homme; aussi tout en éprouvant de la satisfaction de ce qu'il était ainsi, en coûta-t-il quelques efforts de courage à mademoiselle de Liron pour se l'avouer.

Cependant le vieux père, dont les forces furent bientôt épuisées par les larmes qu'il avait versées, ne sentait, n'entendait plus rien. Sa fille en avertit Ernest, dont la présence auprès de son oncle devenait désormais une fatigue inutile, et elle l'invita à venir reconnaître les prairies et le jardin qu'ils avaient si souvent parcourus ensemble.

Cette première promenade se sentit de la gêne qu'éprouvaient Ernest et mademoiselle de Liron. On fit des remarques sur quelques changements faits dans la distribution des eaux; on indiquait une plantation nouvelle, une rigole construite récemment, et vingt autres minuties de cette nature,

auxquelles ni l'un ni l'autre des promeneurs n'attachait la moindre importance. Tout en débitant ainsi des paroles, faute d'oser se rien dire, mademoiselle de Liron et Ernest passèrent près de l'arbre où le pauvre petit cousin avait tant pleuré l'année dernière, lorsqu'on lui dit «qu'il n'était qu'un enfant! »

Ernest s'approcha de l'arbre. Après l'avoir observé attentivement en mettant plusieurs fois la main sur le tronc, sans dire un mot, il dirigea son regard vers celui de sa cousine, qui crut y démêler alors, du milieu d'une expression pleine de tendresse, un rayon de joie victorieuse qui la troubla. Elle rougit, et comme elle s'était remise en marche, tout aussitôt Ernest la rejoignit et lui offrit son bras.

— Volontiers, lui dit-elle, car je me sens fatiguée; allons nous asseoir sur le banc, vous me parlerez encore de Rome et de tout ce que vous y avez vu de curieux et de beau. En effet, Ernest mit sa cousine au courant de mille détails dont il n'avait pu l'entretenir dans ses lettres, et pendant cette conversation, qui dura plus d'une heure, il arriva une ou deux fois que les réticences les plus adroitement ménagées par Ernest furent précisément ce qui laissa deviner beaucoup à mademoiselle Justine.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée du médecin, qui sortait de chez M. de Liron, et venait à la recherche de sa fille pour s'informer aussi de l'état de sa santé. A son approche, Ernest se leva, et ces deux messieurs se saluèrent avec cette politesse grave et froide qui indique que l'on ne se connaît pas.

D'après les apparences, M. Tilorier pouvait avoir de trente-deux à trente-cinq ans. Avec de la pénétration d'esprit et de la timidité dans le caractère, instruit et se défiant de lui-même, plus propre à la science qu'à la pratique, il avait une sincérité de cœur et une élévation pleine de sensibilité dans l'âme, qui l'auraient rendu bien plus propre à devenir un bon prêtre qu'un habile médecin. Malgré cela, il était recherché à Clermont parce qu'il soignait bien ses malades et qu'il ne les brutalisait pas.

Mademoiselle de Liron l'aimait beaucoup. Croyant peu à

la médecine, elle s'arrangeait on ne peut mieux d'un docteur qui réformait ses ordonnances à son gré, et dont la conversation n'était pas sans charme pour elle.

M. Tilorier prit donc place sur le banc, et tâta le pouls de mademoiselle de Liron, qui avait placé sa main sur son genou. Le docteur resta près d'une minute sans parler.

— Vous avez plus d'agitation qu'à l'ordinaire, dit-il ; évitez les émotions vives, ne vous fâchez pas surtout, ne marchez pas trop vite ni trop longtemps, et... enfin...

— Ah ! nous y voilà, interrompit mademoiselle de Liron ; pas de café le matin, n'est-ce pas? Ecoutez, mon cher docteur, si vous craignez que le café ne me fasse mourir, moi, je vous préviens que je mourrai de chagrin dans le cas où vous m'empêcheriez d'en prendre. Nous sommes donc à deux de jeu, laissez-moi au moins la consolation du plaisir.

Mademoiselle de Liron débita cette folie avec une insouciance mêlée de gaieté, qui contrastait singulièrement avec l'air grave et soucieux que prit la figure du médecin sur lequel Ernest avait les yeux fixés. Ce dernier prit la parole :

— Sérieusement, monsieur, pensez-vous que l'usage du café soit dangereux pour mademoiselle de Liron?

— Très-sérieusement, monsieur, répondit M. Tilorier.

— Eh bien! ma cousine, continua Ernest avec quelque altération dans la voix, vous ne nous ferez pas le chagrin de persister à faire une chose qui peut vous nuire, n'est-ce pas?

— Mais je ne suis pas malade, observa mademoiselle de Liron en regardant tour à tour Ernest et le médecin, dont l'air inquiet fit peu à peu disparaître la gaieté de sa figure. Cependant... si le docteur le dit... si vous le voulez, Ernest, j'obéirai.

Ernest prit la main de sa cousine en signe de satisfaction, et la figure de M. Tilorier reprit son air de douceur et de sérénité accoutumées. Il se retira. Ernest, qui n'était pas sans inquiétude, fit de nouvelles questions à sa cousine sur ce qu'elle éprouvait : mais elle parla sur tous les détails de ses indispositions avec tant d'originalité et d'indifférence, et le

caractère timide de M. Tilorier lui donnait si beau jeu pour faire croire qu'il exagérait tous les dangers et qu'il avait peur d'un rien, qu'Ernest, ébloui par la gaieté de sa cousine, riant avec elle des précautions méticuleuses du docteur, et n'entendant d'ailleurs absolument rien à la médecine, se sentit bientôt délivré des craintes qu'il avait conçues d'abord.

Cette journée et la suivante se passèrent ainsi à refaire en quelque sorte connaissance, et à mettre Ernest au courant de tous les changements qui s'étaient opérés pendant son absence. Mais le troisième jour, notre jeune voyageur commença à trouver le silence de sa cousine bien long, et sans rien faire ouvertement qui allât contre les promesses qu'il lui avait faites, il chercha une occasion de la mettre dans la nécessité de lui faire part de ses intentions et de lui ouvrir son cœur.

C'était après le déjeuner; mademoiselle Justine de Liron était remontée pour un instant chez elle, et Ernest qui, depuis son retour, n'était pas encore rentré dans cette chambre qu'elle occupait, regardait du jardin la fenêtre qui était ouverte. Sa cousine s'en approcha et le vit.

— Y aurait-il par trop d'indiscrétion à moi, dit-il, si je vous demandais la permission de me présenter chez vous?

Mademoiselle de Liron, qui jugea au ton dont ces paroles furent prononcées qu'elle ferait un chagrin mortel à son cousin si elle le refusait, leva d'abord les yeux au ciel comme si elle eût à implorer l'assistance d'en haut, et par un mouvement de sa main laissa deviner son consentement.

A vrai dire, jusqu'à ce moment l'âme d'Ernest ne s'était pas encore sentie à Chamaillères; mais au battement de son cœur et au tintement d'oreilles qu'il ressentit en montant cet escalier, en tournant la clef de cette porte, en revoyant cette chambre dont le souvenir était si fortement empreint dans sa mémoire, il lui sembla que l'année qui venait de s'écouler était un rêve, et que tout agité, tout radieux encore du bonheur de la veille, il venait donner le bonjour à son amante.

C'est ce que mademoiselle de Liron redoutait. Elle-même était loin d'être calme, et pour prévenir les conséquences

des premiers effets d'une entrevue semblable, elle avait aussitôt appelé Mariette auprès d'elle. Ernest entra tout aussitôt, et la vue de la femme de chambre le rappela à lui.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît, mon cousin, dit mademoiselle Justine; j'ai quelques ordres à donner à Mariette, et je suis à vous à l'instant.

Pendant qu'elle prescrivait en effet différents détails relatifs au service de la maison, le jeune Ernest, sans faire aucun mouvement, promena ses yeux sur tout l'ameublement de cette chambre. Il remarqua bien que les rideaux de l'alcôve étaient hermétiquement fermés, et reconnut sa montre suspendue près de la cheminée.

Son émotion n'était pas moindre que quand il ouvrit la porte; mais cependant il reconnut qu'il n'était pas au lendemain du 23 juin, et que depuis il s'était écoulé un an. Sa cousine lut cette révolution intérieure sur sa physionomie et ordonna alors à Mariette d'aller remplir ses commissions.

Lorsqu'on eut cessé d'entendre résonner le bruit des pas de la fille, Ernest dit, mais d'une voix extrêmement émue :

— Vous me pardonnerez sans doute mon trouble, ma cousine?

— Je fais mieux, mon ami, je le partage.

Puis levant les yeux elle ajouta :

— Il est si naturel!

Et elle laissa baiser une de ses mains à Ernest, tandis que sa tête se baissa vers l'autre.

Ils restèrent longtemps dans cette attitude, jusqu'au moment où Ernest, multipliant ses ardentes caresses, se sentit repoussé doucement, mais d'une manière expressive, par la main de sa cousine.

Eh bien! dit-il en se prosternant et tout suffoqué par ses sanglots, laissez-moi au moins la poussière de vos pieds.

Et alors il se mit à couvrir les pieds de sa cousine de ses baisers et à les arroser de ses larmes.

Cette espèce de fureur était si naturelle que, malgré la peine que causait à mademoiselle de Liron l'attitude de son cousin, elle sentit la nécessité de laisser prendre pendant

quelques instants un libre cours à la fougue de sa passion. En effet, Ernest obéit aussitôt qu'il sentit la main de sa cousine qui l'avertissait de se relever. Mademoiselle de Liron se garda bien de faire aucune observation sur la faiblesse de son cousin, et le conduisant vers la cheminée :

— Vous voyez bien que l'on vous aime et que l'on pense à vous, dit-elle en portant la main sur la montre; ce son qu'elle rend en ce moment, je n'ai pas cesé de l'entendre depuis votre départ.

Puis elle prit Ernest par le bras pour lui faire faire un tour dans sa chambre. Ernest regardait tout avec attendrissement, mais lorsqu'il vint à passer le long des pentes qui dérobaient entièrement la vue de l'alcôve et du lit, il s'arrêta, et en regardant tendrement mademoiselle Justine, il témoigna par un geste de la main le désir de soulever le rideau. Elle s'y opposa d'abord en souriant; il revint à la charge, et la main de mademoiselle de Liron, dont la figure était devenue sérieuse, arrêta celle d'Ernest. Mais quant elle s'aperçut, à l'effort que faisait son cousin pour se dégager d'elle, qu'il était décidé à poursuivre son dessein, elle se jeta à genoux, et pâle elle s'écria :

— Ernest ! je ne suis qu'une femme, pensez que je suis bien faible; au nom du ciel ! ne me persécutez pas, et ayez pitié de moi; si vous m'aimez encore, ne persitez pas dans votre dessein, je le prendrais pour un outrage.

L'attitude, l'accent de la voix de mademoiselle de Liron et le renversement de ses traits firent retourner brusquement Ernest, qui, relevant tout à coup sa cousine :

— Ah ! grand Dieu ! que faites-vous ? lui dit-il en la tenant dans ses bras. Mais pardonnez-moi ; je vous jure, ma chère Justine, que ma curiosité, toute vive qu'elle ait été, n'avait rien qui pût vous offenser.

Elle se calma, et laissa tomber sa tête sur la poitrine de son cousin.

— Justine, ma chère Justine, lui dit-il d'une voix tendre et émue, vous avez tort de ne pas m'ouvrir votre cœur, de me laisser si longtemps incertain sur notre avenir. C'est bien à regret que je provoque une décision que vous ne vouliez

peut-être pas faire connaître encore; mais pensez-y et fiez-vous à un homme qui vous aime, qui vous vénère, mais qui sait qu'il n'est pas toujours maître de lui. Je n'invoquerai le souvenir de ce qui s'est passé ici il y a un an que pour mettre plus de franchise à ce que je crois devoir vous dire : je vous aime, Justine! et en disant ces mots il la pressait fortement dans ses bras. Oui, je vous aime de toute la puissance de ma vie! mais, au nom du ciel, faites-moi connaître vos intentions, car en ce moment où j'ai repris tout l'usage de ma raison, je sens qu'en me laissant dans l'incertitude où je suis, vous vous exposez, et vous me faites souffrir le martyre.

— Cher Ernest! dit mademoiselle de Liron, il est toujours le même; il n'est pas changé, c'est le même cœur droit, sensible, généreux!... Oui... je parlerai... oui, Ernest... je te ferai connaître le fond de mon âme; je te dirai toutes mes pensées, tous le projets qui roulent dans mon esprit... Mais, cher ami, je me sens bien oppressée en ce moment. Je vous demanderai la permission, ajouta-t-elle après une pause assez longue que le défaut de respiration avait rendue indispensable, de prendre une demi-heure de repos. Allez voir mon pauvre père... bientôt je vous rejoindrai auprès de lui et nous irons ensuite nous asseoir sur le banc de la grande allée. J'ai à vous parler de choses graves.

Ernest lui baisa les mains sans rien dire, puis, après l'avoir aidée à se placer sur une chaise longue dont l'usage lui était devenu parfois indispensable depuis cinq ou six mois, il sortit et alla trouver son vieil oncle.

Mademoiselle de Liron revint comme elle l'avait promis. Elle était encore pâle et paraissait préoccupée. Cependant elle adressa quelques paroles à son père, dont elle ne tira que difficilement des réponses intelligibles. Ernest, par un signe de la main, fit entendre à sa cousine que, depuis son arrivée, l'embarras des idées et la difficulté de s'exprimer s'étaient constamment fait sentir dans le peu de paroles qu'avait dit son oncle, et tous deux, après avoir douloureusement rempli un devoir que le demi-sommeil du vieillard rendait tout à fait inutile, sortirent pour aller au jardin.

Ils firent d'abord silencieusement un ou deux tours d'al-

lée; mademoiselle de Liron s'arrêtait de temps en temps comme si elle se préparait à parler, puis elle reprenait sa marche. Enfin dans un moment où ils étaient peu éloignés du banc, Ernest, qui donnait le bras à sa cousine, sentit qu'elle faisait un effort intérieur, et qu'elle rassemblait son courage comme quelqu'un qui se décide à faire un aveu embarrassant. En effet, à peine furent-ils assis, que mademoiselle de Liron, dont le regard ne se dirigea pas vers celui de son cousin, dit :

— Si vous n'étiez qu'un amant pour moi, ou si je pouvais vous épouser comme un mari ordinaire, je ne me serais jamais décidée à vous faire la confidence que vous allez entendre. Mais, mon cher Ernest, dans l'amour que j'ai pour vous, dans l'amitié que vos nobles qualités m'inspirent, il y a quelque chose de si profond et, je puis le dire, de si élevé, qu'il m'est impossible d'employer avec vous les précautions que mon sexe prend ordinairement avec le vôtre. Je commence par vous dire sincèrement que je désire que vous ne m'épousiez pas. Mille raisons entretiennent chez moi cette pensée; mais il y en a une que me fournit ma conscience, et c'est la première que je ferai valoir : sachez donc, Ernest, que j'en ai aimé un autre que vous... Peut-être n'êtes-vous pas complétement dans l'ignorance à ce sujet; mais comme ce que vous avez pu entendre doit se réduire à des bruits, je veux que vous sachiez toute la vérité de ma bouche.

Alors mademoiselle de Liron mit Ernest au courant des détails d'un attachement fort sérieux qu'elle avait eu à l'âge de dix-huit ans, mais dont le secret des principales circonstances importe trop au repos d'une famille encore vivante pour que l'on puisse les divulguer ici. Son récit fut assez long, et après en avoir prononcé ces derniers mots : « Il fut tué à la bataille de B***, » sans laisser prendre la parole à Ernest, elle lui remit entre les mains un portrait qu'elle venait de tirer de sa poche, en disant :

— Tenez, le voilà ; dites-moi ce que vous désirez que je fasse de cette peinture.

— La garder, Justine, dit Ernest sans hésiter.

Puis il ajouta après avoir considéré le portrait :

— Ne pas respecter l'image de quelqu'un que vous avez aimé... Si pareille pensée me venait, je ne me le pardonnerais de ma vie. Tenez... il lui remit l'écrin.

— Levons-nous, dit alors mademoiselle de Liron; je sens le besoin de marcher.

Ernest donna le bras à sa cousine, qui se mit à lui parler sur elle-même avec toute la franchise et le désintéressement qu'elle aurait montrés s'il eût été question d'une autre femme.

— Voilà votre pauvre Justine, mon ami, et vous conviendrez, dit-elle, que c'est une affaire bien grave et une perspective fort chanceuse que d'épouser une femme plus âgée que vous, et qui a eu un amant...

— Mais pensez-vous...

— Qu'on le sache? Je n'en doute pas un instant, et pour un diplomate vous êtes bien en retard si vous ne savez pas que ces secrets-là sont connus de tout le monde.

— Mais je puis vous assurer que je n'ai jamais entendu dire un seul mot qui y fît allusion.

— Cela ne prouve rien, si ce n'est que, comme de coutume, ce sont ceux qui entourent un malade qui sont les derniers avertis de son état. D'ailleurs tout cela s'explique; je vis retirée, je ne m'occupe des affaires de personne, je ne suis pas entourée d'une parenté nombreuse, tout cela entretient le silence. Mais s'il m'arrivait seulement, dans un accès d'humeur, de faire l'apparence d'une injustice à un domestique, vous entendriez le lendemain ce que l'on dirait sur mon compte! Non, mon ami, ne vous faites pas d'illusions de ce genre, parce qu'elles sont fatales. Dans ces cas-là il faut accepter la vérité telle qu'elle est, et prendre son parti sur le qu'en dira-t-on?... C'est ce que je fais pour ce qui me regarde, mais ce que je ne vous conseille nullement de faire pour vous, à propos de moi. Adieu, Ernest; je vous laisse réfléchir à notre entretien. Je vais retourner un instant près de mon père et vaquer à quelques soins dans la maison. Adieu; nous causerons encore de tout cela; mais attendons quelques jours pour y revenir: réfléchissez...

La confidence de mademoiselle de Liron produisit sur son

cousin l'effet ordinaire de ces espèces de confessions. Le caractère de sa cousine lui parut encore plus noble, et son désintéressement tout à fait héroïque. Bref, il l'aurait aimée encore davantage si la chose eût été possible. Cependant la sincérité et la justesse des observations qu'elle lui avait faites avant de le quitter l'avaient frappé, et il sentait bien que, si la raison seule eût été son guide en cette circonstance, il aurait été obligé de lui donner gain de cause. Mais la noblesse de la conduite de mademoiselle de Liron et la grâce enchanteresse dont elle accompagnait tous les actes de son inépuisable bonté, prévalurent dans l'esprit d'Ernest, qui d'ailleurs sentait son honneur trop fortement engagé pour se rendre ainsi à une première sommation.

Trois jours s'étaient écoulés pendant lesquels Ernest et Justine, qui commençaient à reprendre l'habitude de se voir et d'être ensemble sans éprouver des émotions si fortes, avaient passé des moments fort doux. Comme autrefois ils allaient présider ensemble aux travaux des ouvriers, et Ernest, moins fantasque dans ses goûts et dans ses idées que l'année précédente, semblait goûter du charme à ce genre de vie. Sous le voile du badinage, il trouva moyen d'en faire l'aveu à sa cousine. Il voulait l'épouser, disait-il, il se ferait fermier, il gérerait ce bien dont il faisait, par ses calculs et ses projets d'économie, doubler, quintupler même le revenu. Tous ces discours, et mademoiselle de Liron ne prenait pas le change, valaient à dire : J'épouserai ma cousine, bien que je sois plus jeune qu'elle, et qu'elle ait eu un amant. Mais elle ne voulut pas entamer de nouveau une discussion à ce sujet, sans avoir toute sécurité pour lui donner quelque suite. Elle feignit donc de prendre les projets d'Ernest comme des plaisanteries que les lieux où ils se trouvaient avaient fait naître, se réservant de lui en parler sérieusement quand l'occasion serait opportune.

— Eh bien! soit, dit-elle en riant, vous m'épouserez, je ferai de vous un paysan. Dites-moi donc, mon ami, continua-t-elle toujours en badinant, puisque nous voilà si près de cette grande conclusion, voulez-vous venir ce soir assister dans la chambre de votre future, à son petit souper?

— Comment! serait-il possible? demanda sérieusement Ernest.

— Et pourquoi non? répondit sa cousine en prenant tout à coup un ton grave. Je suppose que je puis assez compter sur vous pour qu'il n'y ait aucun inconvénient à ce que je vous reçoive chez moi. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout en vous aimant au delà de toute expression, et par cela même que je vous aime ainsi, je désire n'être jamais votre femme ni votre maîtresse. Venez ce soir. Celui qui aime courageusement est ferme dans les tentations, et nous aurons l'occasion de reconnaître si en amour il y en a un qui le cède à l'autre, ou si vraiment nous sommes tous deux dignes de nous-mêmes. C'est une épreuve à laquelle je désire vous soumettre ainsi que moi. Acceptez-vous?

Quoique Ernest fût habitué de longue main à tout ce qu'il y avait d'inattendu dans le caractère et l'esprit de sa cousine, il était loin de penser qu'elle lui donnât un rendez-vous de cette espèce. Il accepta toutefois, et sitôt que mademoiselle de Liron lui eut donné la main pour sceller sa promesse, la conversation se rétablit sur des sujets indifférents.

Ce ne fut pas sans impatience qu'Ernest attendit la fin de la journée. M. de Liron ne se couchait jamais plus tard qu'à huit heures, et sa fille ainsi que son neveu depuis son retour, lui faisaient tous les jours compagnie pendant deux heures avant qu'il allât se mettre au lit. Ce devoir rempli, Ernest et mademoiselle Justine montèrent dans la chambre où ils devaient passer le reste de la soirée, et y trouvèrent Mariette qui enveloppait soigneusement dans une serviette ce qui devait servir au souper de sa maîtresse. Lorsqu'ils furent entrés, Mariette sortit bientôt, et mademoiselle de Liron, soulevant le linge qui couvrait les mets, dit après y avoir jeté les yeux qu'elle reporta ensuite sur Ernest:

— C'est bon, il y a pour deux; car enfin, mon ami, je ne veux pas vous prendre par la famine. Si vous avez appétit, nous souperons ensemble.

La chambre de mademoiselle de Liron était rangée avec recherche, et Ernest, dès qu'il y fut entré, s'aperçut que les rideaux ouverts laissaient voir jusqu'au fond de l'alcôve. Il

entendit même le bruit que faisait sa montre accrochée au chevet du lit. Comme son regard se tournait de côté :

— Allez, regardez, touchez même ces meubles, si vous le désirez Ernest, dit mademoiselle de Liron, nous sommes seuls, nous sommes chez nous ici.

Ernest profita de cette permission pour pénétrer jusque dans l'alcôve. Après en avoir observé toutes les parties avec une espèce d'admiration pleine de tendresse, il s'inclina vers le lit comme pour baiser l'oreiller de sa cousine. Il hésita cependant, dans la crainte de lui déplaire, et, dirigeant vers elle un regard interrogatif, dès qu'il la vit sourire, il couvrit de baisers la place où avait reposé sa tête.

Mademoiselle de Liron courut vers lui, et l'embrassa avec franchise et vivacité :

— Tu es un homme rare, Ernest, lui dit-elle; la permission ne te refroidit pas.

Mais celui-ci n'eut pas plus tôt senti sa cousine entre ses bras, qu'il ne put se tenir de lui prodiguer mille caresses. Mademoiselle de Liron commençait à se repentir d'avoir trop compté sur ses forces et sur celles de son ami; déjà prévoyant sa défaite et près de céder à la violence de sa propre passion, elle perdait tout espoir d'y résister, lorsqu'elle fit un dernier effort sur elle-même. Du lit sur lequel elle était à demi penchée, elle saisit les mains d'Ernest qui s'égaraient, et lui dit :

— Au nom du ciel ! Ernest, arrête et écoute-moi : te faut-il absolument mon déshonneur, et me promets-tu que demain tu ne seras pas le plus malheureux des hommes de ce que tu auras fait aujourd'hui ? dis, et je me donne à toi.

Ces paroles arrêtèrent à l'instant même l'ardeur fougueuse du jeune homme, qui s'écria :

— Non, je ne veux rien, ma Justine, que mon pardon ! Pendant deux minutes j'ai été abandonné par ma raison.

Mademoiselle de Liron se leva aussitôt, prit Ernest sous le bras, et le dirigea vers les siéges qui étaient à l'autre extrémité de la chambre. Ils s'assirent. Nulle honte ne voilait leurs regards; et en les voyant se sourire doucement, on eût dit deux amis qui se félicitent après avoir uni leur courage pour

échapper à un grand danger. Après un assez long silence, ils se donnèrent la main. Tout en parlant presque bas et lentement, mademoiselle de Liron dit à Ernest :

— Ah ! mon ami, crois-moi, il faut laisser venir le bonheur de lui-même : on ne le fait pas. As-tu jamais essayé, dans ton enfance, de replacer ton pied précisément dans l'empreinte qu'il venait de laisser sur la terre ? On n'y saurait parvenir ; on écorne toujours les bords !... Va ! nous sommes bien heureux ! Peu s'en est fallu que nous ne gâtions aujourd'hui notre admirable bonheur de l'année dernière ! Crois-moi donc, conservons notre 23 juin intact ; c'est le destin qui l'a arrangé, c'est Dieu qui l'a voulu. Aussi son souvenir ne nous donne-t-il que de la joie.

A peine mademoiselle de Liron eut-elle achevé ces paroles que son cousin alla s'asseoir auprès d'elle sur la chaise longue, et ils se donnèrent un baiser de paix qui scella en quelque sorte le pacte de sagesse qu'ils venaient de faire entre eux.

On éprouve toujours une joie ineffable quand on a été victorieux de soi-même. Nos deux chastes amants en ressentirent une si profonde, que l'émotion qui en résulta les plongea dans un silence qui dura près d'un quart d'heure. C'était un bonheur nouveau qui leur descendait dans le cœur. Aussi leur âme encore toute étonnée s'essayait-elle dans le silence à en savourer la douceur.

— Je l'avais toujours pensé, dit enfin mademoiselle de Liron en tenant une main d'Ernest, et comme si elle se fût parlé à elle-même, rien n'est si doux, non rien n'est si fort que l'amour ! Ce qu'il fait ne peut s'imaginer ; il vient à bout d'une infinité de choses ; l'amour est capable de tout. Oh ! il n'y a que ceux qui n'aiment pas qui perdent courage et se laissent abattre. Ernest pressa la main de sa cousine en signe d'admiration lorsqu'elle eut achevé ces paroles.

— Oh ! certainement, continua-t-elle en serrant à son tour la main de son ami, tu entends ce langage, toi, tu sais vraiment aimer.

Après une pause de quelques minutes, mademoiselle de Liron, se remettant droite sur son séant, remua la tête et se frotta les yeux comme quelqu'un qui ne veut pas se laisser

dominer par la même pensée. Puis frappant légèrement sur l'épaule d'Ernest :

— Je crois que l'appétit me vient, dit-elle; allez chercher la table, mon ami, et mettons-nous à souper; cela ne nous empêchera pas de causer.

Ernest obéit, approcha le guéridon de la chaise longue et ouvrit la serviette devenue nappe, sur laquelle tout le petit repas déjà placé se trouva immédiatement servi.

— Il n'y a qu'un couvert et qu'une assiette, observa mademoiselle de Liron en souriant; Mariette n'a pas pensé à vous.

Ernest sourit à son tour; et il demeura convenu tacitement entre les deux convives, que le couvert unique servirait à deux.

— Or ça, puisque nous voilà bien à notre aise et que nous sommes un peu plus calmes, dit mademoiselle de Liron après avoir goûté des mets et en passant les ustensiles à son cousin pour qu'il en fît usage à son tour, voilà une excellente occasion pour jaser sur l'affaire de notre mariage; qu'en dites-vous, Ernest ?

— Je pense comme vous, et je vous dirai, ma chère Justine, pour entrer tout de suite en matière, que je comptais bien vous faire savoir que toutes mes réflexions à ce sujet sont faites. Si vous ne vous y opposez pas, je suis décidé à vous épouser ouvertement ou secrètement, il n'importe, et vous jugerez mieux que moi de ce qui convient à cet égard. Mais je désire vous épouser, aujourd'hui comme il y a un an, et plus encore aujourd'hui que jamais; je me sens engagé d'honneur avec vous.

Il y eut un intervalle de silence causé par la dextérité attentive avec laquelle mademoiselle de Liron posa les débris de son repas sur le bord de l'assiette.

— Tenez, mon ami, voulez-vous m'en croire ? dit-elle en se débarrassant de sa serviette, ne nous jetons pas dans les grands mots, car dans un moment nous ne nous y reconnaîtrons plus.

— Mais, ma cousine...

— Permettez, Ernest, que je vous adresse une question.

Vous n'avez pas l'intention d'abandonner la carrière que vous avez entreprise ?

— Eh ! mais si elle était un obstacle à notre mariage ?

— Comment ! serait-ce sérieusement que vous auriez manifesté, il y a deux ou trois jours, le dessein de vous faire fermier de nos biens, de vous résoudre à n'être qu'un paysan ? Ah ! mon ami, je n'ai pas été à Rome et je ne suis pas diplomate, mais je vous préviens que si vous êtes décidé à vous laisser aller à de telles rêveries sentimentales, je n'y prêterai pas les mains. Vous n'avez pas voulu me croire il y a un an et vous êtes encore incrédule aujourd'hui; mais je vous le redirai toujours : il n'y a rien de si difficile à bien arranger qu'un mariage entre nous deux.

— Mais pourquoi donc ?

— Je vais vous le faire savoir. Avant tout, il serait bon, mon ami, d'enlever les traces de notre repas, afin que nous pussions causer les coudes sur la table... Bien... merci... Pourquoi ? demandiez-vous, continua mademoiselle de Liron. D'abord à cause de la différence de nos âges.

— Toujours la même raison !

— Eh mais, mon ami, c'est qu'elle est grave.

— C'est vous qui le dites, car pour moi elle est nulle.

— Nulle ? vous avez vingt ans, Ernest; j'en ai vingt-quatre. Avez-vous pensé aux dix années que nous avons à parcourir à partir de ce moment ? Avez-vous réfléchi que, pendant le cours de chacune d'elles, vous ne pouvez que gagner pour arriver à un âge où vous aurez encore à vous perfectionner, tandis que moi, femme, je ne puis plus que perdre ?

— Quelle exagération, Justine !

— C'est la vérité. A ce sujet, les femmes ne sont pas toujours franches, mais elles ne s'abusent jamais. Et tenez, mon ami, il n'y a qu'un an que nous sommes séparés, cependant ma santé est déjà altérée; dès le jour de votre arrivée, j'ai lu dans vos yeux que je ne suis plus ce que j'étais l'année précédente. Chez vous, au contraire, votre extérieur, votre esprit, votre jugement, tout s'est perfectionné, et vous n'êtes encore qu'un jeune homme qui donnez des espérances !

— Je vous le répète, vous exagérez cette différence d'une manière tout à fait déraisonnable.

— Eh bien! passons là-dessus, puisque vous l'exigez. Je ne vous parlerai pas non plus de la peine que vous éprouveriez de me laisser seule ici, pendant que vous seriez à Pétersbourg ou à Philadelphie, je suppose; ou de l'ennui que vous auriez en me traînant par toute la terre, parce que vous me répondriez comme un homme fou d'amour. Mais certaine comme je le suis de la tendresse véritable que vous avez pour moi, de l'intérêt sincère que mon bonheur vous inspire, je vous dirai que dans l'un ou l'autre cas je ne serais pas heureuse, et qu'alors vous ne le seriez pas non plus. Va! s'écria mademoiselle de Liron en joignant les mains, ne nous abusons pas, Ernest; le ciel nous a concédé pour une nuit seulement une perfection de félicité que toutes les combinaisons humaines ne ramèneront jamais. Crois-moi, ne changeons pas notre morceau d'or en vile monnaie; bientôt il ne nous en resterait plus rien.

— Inconcevable femme que vous êtes! dit Ernest, tout prêt à pleurer de la colère qu'il éprouvait de ne pouvoir lui répondre victorieusement; enfin vous refusez de faire tout ce qui pourrait fixer notre bonheur!

— Fixer le bonheur, empêcher le temps de s'écouler; tout cela n'est pour moi que des mots vides de sens.

Mademoiselle de Liron resta quelques minutes pensive après ces mots, puis elle continua :

— Tu dois te souvenir d'ailleurs, cher Ernest, que je n'ai jamais eu un goût bien vif pour le mariage; mais puisque je te dis tout ce que j'ai dans le cœur, il faut que tu me connaisses entièrement, dussé-je me rabaisser à tes yeux. Sache donc... mais tu vas m'en vouloir!...

— Non, ma chère Justine; poursuis sans crainte.

— Eh bien! sache donc que le mariage, et ce que je te dis de cet état, au moins ne se rapporte qu'à moi seule; sache que le mariage me révolte, m'humilie; il m'est odieux.

— Est-il possible! Et pourquoi?

— Oh! il faut que je l'avoue, ce sentiment résulte sans doute d'un grand orgueil. Mais enfin j'ai là (et en disant

cela elle porta la main sur son cœur) la conviction que la puissance que j'ai d'aimer est plus forte et moins facile à éluder qu'un contrat, qu'une loi. Et considère en effet, continua-t-elle avec vivacité, que non-seulement tout le monde se rit, et en paroles et en actions, de l'amour par-devant notaire, mais qu'il n'y a pas de contrat garantissant la propriété d'une maison, d'une prairie ou d'un cheval, qui ne soit bien plus religieusement observé que celui que passent des époux entre eux.

Ernest ne put s'empêcher de rire de l'ardeur et de l'originalité avec lesquelles mademoiselle de Liron exposait ses opinions sur le mariage; mais, toute préoccupée de son idée, elle poursuivit :

— Et que doit-on dire de l'indécence cérémonieuse dont ils flétrissent leur mariage ? Ernest, penses-y donc ! des billets de faire part ! C'est tel jour, c'est à telle heure ! Et tous les sots qui viennent rire à point nommé !... O mon Ernest ! que l'amour est saint, qu'il est chaste en comparaison ! Tu t'en souviens : ici, il y a un an, deux heures avant nous n'en savions rien nous-mêmes, et on nous l'eût dit que nous ne l'eussions pas cru.

Au surplus, je ne sais, continua-t-elle, pourquoi je m'échauffe ainsi, comme si l'amour avait rien de commun avec le mariage ; ce sont deux vocations toutes différentes. La plupart des femmes, et je les trouve bien heureuses, trafiquent très-innocemment de leur personne, pour avoir la liberté, une maison ou un carrosse; mais, mon ami, il y en a d'autres qui ne se donnent que quand leur cœur leur commande : celles-là ne se marient pas.

Et comme elle finissait de parler elle tendit la main à Ernest avec gravité. Il la reçut et la pressa tendrement, en exprimant toutefois quelque tristesse.

— Oh ! je vous comprends bien, lui dit-elle ; vous êtes contrarié de la justesse de mes raisons ; mais ni vous ni moi ne pouvons rien contre elles. Il faut que je vous dise encore que depuis un an j'ai bien souvent agité la question de savoir si je me déciderais à être votre maîtresse...

A ce mot Ernest témoigna si vivement, par l'expression

de sa figure, combien cette pensée lui était pénible, que sa cousine fut obligée de lui faire quelques caresses pour le calmer.

— Allons, mon ami, dit-elle, ne vous effrayez pas des mots; vous êtes mon confesseur ce soir, et vous devez entendre tout. Oui, j'ai pensé souvent que, pleins d'amour et d'estime l'un pour l'autre, nous serions passablement heureux amant et maîtresse; c'est mon mariage à moi, qui n'ai nulle confiance en l'autre. Mais sans parler de l'air de désordre attaché à ce genre de liaison, et auquel j'aurais peine à me faire, j'ai réfléchi que, quelque position que vous ayez dans le monde, je vous y ferais tort; et qu'enfin, car ce maudit mariage aboutit à tout, il arriverait après quelques années, que vous traîneriez avec moi le double fardeau des embarras que causent une ancienne maîtresse et l'ennui d'être à moitié marié. Voilà, mon cher ami, tout ce que j'avais à vous dire au sujet de notre projet de mariage, et les raisons pour lesquelles je désire n'être jamais votre femme ni votre maîtresse. Je vous ai aimé, je vous ai adoré, et pour vous emprunter les douces paroles que vous m'adressiez il y a un an, je vous dirai que je vous aime et vous adore encore. Oui, il y a dans la tendre affection que je vous porte toute la fraîcheur et la vivacité d'un amour qui commence. Clouons donc la roue de la fortune là où elle s'est montrée favorable pour nous, et ne gaspillons pas notre bonheur en cherchant follement à en prolonger indéfiniment la durée.

— Ah! grand Dieu! quel sacrifice exigez-vous de moi, Justine, dit Ernest, et pourquoi faut-il que votre esprit se plaise à rassembler de si étranges raisons pour me rendre malheureux! Pensez donc aux tristes conséquences qui résulteraient pour moi d'une approbation, si je vous la donnais sans réserve.

— Vous balancez donc, mon ami? lui dit sa cousine; vous avez tort. Le pacte que je vous offre de faire est précisément aussi avantageux et aussi onéreux pour l'un comme pour l'autre. Si vous imaginez, Ernest, que vous seul faites des efforts et avez besoin de courage, vous êtes dans l'erreur; le seul avantage que me donne mon sexe sur vous, c'est que

vous êtes tout préoccupé du moment présent et que moi je le suis plus de l'avenir. Rappelez-vous-le : l'année dernière, en me dévouant à vous, j'étais certaine d'agir pour votre bonheur et dans votre intérêt. Aujourd'hui, pourriez-vous m'assurer qu'en cédant à votre passion je ne risquerais pas quelque chose?... Il faut que vous le sachiez, mon ami, une distraction, toute frivole, toute passagère qu'elle puisse être, si par hasard vous la trouviez, serait pénible pour mon cœur; et comme mon âge alors pourrait m'ôter le droit de me plaindre et les moyens de reprendre mes avantages, je serais bien malheureuse... et vous aussi. Ernest, je vous offre mon amitié. Mon cœur, je puis vous le dire, conservera toujours pour vous son amour... mais...

— Eh bien? dit Ernest, dont le regard était baissé.

— Soyons amis, amis seulement, Ernest... voulez-vous?... Vous me ferez tant de bien! N'êtes-vous pas touché du bonheur tout innocent que nous avons goûté ce soir dans cette chambre? dans cette chambre où nous sommes restés seuls, où nous sommes maîtres de nos actions, et où nous avons joui si purement de notre liberté? Un étranger se présenterait ici subitement à nous que nos yeux ne se baisseraient pas, que nos joues n'auraient point à rougir; que, forts de notre pureté, notre regard, notre maintien détruiraient à l'instant même toutes les mauvaises pensées que feraient naître d'abord les apparences; car il y a je ne sais quoi dans le geste, dans l'accent de la voix, dans les paroles au moment où elles s'échappent de la bouche, qui, bien que l'on fasse pour dissimuler ce qu'on éprouve, met l'âme à nu devant ceux qui nous regardent et nous écoutent. Eh bien! malgré tout l'amour excessif que je t'ai témoigné depuis que nous sommes là ensemble, je ne redoute la présence de personne; et nous serions en butte aux regards de toute la terre, que mon corps, que mon expression ne varieraient point, que je me sentirais même fière de laisser voir à tout le monde l'espèce de bonheur que j'éprouve à t'aimer. Oui, mon ami, tu devines déjà cette félicité, et je ne doute pas que tu ne parviennes promptement à la sentir, à la partager entièrement avec moi. Tu pleures? lui disait-elle.

Et en effet, Ernest, en caressant les mains de sa cousine, les arrosait de ses larmes.

— Tu pleures? oh! fasse le ciel que ces regrets soient les derniers! Pleure donc, mon ami, soulage ton cœur; purge-le de tous ces désirs ennemis, destructeurs menaçants du seul bonheur qu'il soit désormais en notre pouvoir de goûter. Pleure, va; je ne rougis pas de te dire que mes larmes ont autant besoin de couler que les tiennes.

Et tous deux pleuraient; et tous deux, en consacrant par des caresses tendres, mais pures, le nouveau lien qui devait les unir, confondaient avec leurs larmes l'expression de leurs regrets et de leur espoir.

Lorsque le repos et le silence qui succédèrent à ces émotions et à ces paroles eurent permis aux deux amis de redevenir plus calmes, Ernest fut le premier qui fit observer que l'heure de la nuit était déjà avancée.

— Ne pensez-vous pas, ma chère cousine, dit-il à mademoiselle de Liron, qu'il soit convenable que je vous laisse seule?

Elle lui prit les deux mains et ne lui donna d'abord pour réponse qu'un sourire qui exprimait son attendrissement, et surtout la reconnaissance que lui inspirait une attention tardive, il est vrai, mais si délicate.

— Merci, Ernest! dit-elle bientôt, merci! je vois que tu aimes bien. Mais ne te mets pas en peine de ce que l'on peut dire ou de ce qui doit arriver. Ce que nous avons fait ce soir, ce n'est pas pour nous soumettre aux volontés ou aux fantaisies des autres; c'est pour nous. Personne, excepté Dieu, ne peut être juge dans notre cause; je n'écoute donc que ma conscience et toi, toi qui es mon monde! Quand j'obéis à mon cœur, si je te plais, si tu m'aimes, si tu m'estimes, que m'importe l'opinion des autres? Ah! depuis longtemps je ne dépends plus d'eux. Je fais le bien pour le bien, et non pour qu'on me loue.

Après ces derniers mots, mademoiselle de Liron resta quelques instants appuyée sur sa main. Elle souriait en réfléchissant, comme quelqu'un qui sent le besoin d'exprimer une pensée difficile à transmettre, tandis qu'Ernest, de son

côté, laissait voir dans ses yeux le désir de la connaître.

— Ah ! si je te découvrais tout le fond de ma pensée sur ce sujet, reprit mademoiselle de Liron, tu entendrais des choses étranges !

Elle s'arrêta encore un instant, et Ernest exprima de nouveau l'excès de sa curiosité.

— Figure-toi donc, dit-elle enfin, que loin de m'occuper et de me mettre en peine de l'opinion que les autres peuvent prendre de moi, dans cette occasion-ci, par exemple, j'éprouverais, au contraire, de la satisfaction à l'idée d'être jugée défavorablement par le vulgaire; oui, je ressens, s'il faut te le dire, une espèce de joie maligne à mettre la médisance en défaut, à faire dire aux gens de la maison peut-être que nous faisons une faute, quand en effet nous nous conduisons honnêtement. Alors la pureté de notre conduite, le genre de bonheur qui en résulte, me semblent plus solides, plus resserrés en un point; alors ce bonheur est bien à nous, nous l'avons fait, nous le gouvernons, nous le gardons nous-mêmes; un mystère impénétrable l'environne, et les indiscrets, les jaloux et les méchants ne se donnent pas orgueilleusement la joie de sanctionner l'œuvre de notre conscience. Dis, Ernest, comprends-tu l'amour à présent? reconnais-tu combien ce sentiment est fort, pur, élevé? et ne sens-tu pas à présent toute la vérité de ce que je te disais : que l'amour vient à bout de tout? Sors donc de cette chambre, restes-y si tu veux; ce que tû désireras faire, je l'approuve d'avance; quant à ce que les autres en diront, en penseront, je n'en ai nul souci.

La vivacité des émotions que mademoiselle de Liron avait éprouvées pendant toute cette conversation lui causa un peu de fatigue. Son teint, qui avait été animé, se décolora. Aussi Ernest prit-il occasion de cette ciconstance pour l'engager à se livrer au repos.

— Vous avez raison, lui dit-elle; mais ce n'est que de ce moment que je me sens fatiguée. Descendez jusque chez Mariette, qui attend sans doute mes ordres pour se coucher aussi, et priez-la de venir m'assister un instant.

Ernest s'acquitta de la commission, remonta avec la femme

de chambre pour s'assurer qu'on n'avait pas besoin de lui, et se retira pour aller lui-même se reposer.

Cette journée fut suivie de plusieurs autres à peu près semblables, où les deux amants, résistant toujours victorieusement aux tentations quelquefois très-vives que ces entretiens solitaires leur donnaient, travaillaient courageusement à transformer leur amour en amitié. C'était ordinairement à l'instant du souper, repas dont ils s'étaient fait une douce habitude, que la conversation dans le fort de son cours devenait tout à la fois plus tendre et plus sérieuse. L'aimable Justine, qui sentait le besoin d'être tout aussi prudente pour elle que pour son cousin, en sa qualité de reine du festin, rendait des ordonnances dont la plus simple violation faisait encourir des peines sévères. Elle permettait qu'on lui baisât la main, mais à de certains intervalles de temps. Le moment et la durée de ces marques de tendresse étaient réglés, et la moindre infraction à la loi était punie par une privation de ce bonheur. Elle éprouvait pour elle comme pour son ami le besoin d'étouffer, d'éteindre avec précaution et peu à peu cet amour qu'au fond du cœur elle regrettait tant de réprimer. Souvent lorsque, devenus comme muets, ils avaient puisé dans les regards l'un de l'autre mille sentiments, mille idées qui se transformaient en désirs presque insurmontables, mademoiselle de Liron, allant au-devant du danger qu'elle redoutait, présentait sa main à Ernest, la lui laissait couvrir de baisers et pleurait à chaudes larmes en voyant pleurer son ami. Le pauvre jeune homme! il se tordait auprès d'elle, il mordait ses vêtements et mangeait ses membres de caresses.

— O Justine! ô ma Justine! répétait-il en sanglotant, imagine, s'il se peut, toutes les peines que j'endure! Tu me tiendras compte, n'est-ce pas, de ces heures dangereuses? si près du bonheur!... Y renoncer, le repousser, Justine... Ah! répète-moi, répète-moi que tout ce que j'ai perdu, je n'y ai renoncé que parce que tu le veux!

Un serrement de main transmettait sans le secours d'aucune parole, la confirmation de ce terrible arrêt, et le conseil de le subir avec courage.

Ernest restait consterné, abattu.

— Je l'avoue, disait-il avec le regard fixe, et d'une voix éteinte, le courage est sur le point de m'abandonner, et je rougis de tous les efforts qu'il m'en coûte pour t'épargner des regrets. Pardonne-moi donc ce chagrin qui semble t'implorer encore, et sois sûre, Justine, que ce n'est pas sans quelque vertu que je verse ces larmes que tu vois couler.

Jamais sans doute le courage de deux amants n'a été soumis à de plus grandes épreuves, et le triomphe de Justine et d'Ernest, malgré toutes les vicissitudes qu'il a éprouvées, est le plus grand qu'il soit donné d'obtenir.

Il y avait plus d'une semaine que, dans chacune de ces soirées, leur âme était habituellement agitée par ce mélange de bonheur, de regrets, de désirs et de combats. La santé de mademoiselle de Liron était loin d'en devenir meilleure; ses palpitations étaient beaucoup plus fréquentes, elle ne prenait plus aucune nourriture sans en souffrir, et son activité naturelle était sinon diminuée, au moins suspendue assez souvent par les malaises et les souffrances qu'elle éprouvait. Il y a deux espèces de malades : ceux qui aiment à se faire plaindre, et les autres qui cachent leur mal. Mademoiselle Justine de Liron était de ces derniers. Elle poussait même cette attention bienveillante pour les autres jusqu'à se la rendre fatale à elle-même. Ernest, trompé par le courage et la bonne humeur avec lesquels sa cousine supportait ses maux, n'y donnait qu'une attention accidentelle, et dans son ignorance il ne lui était jamais venu à l'esprit de penser que toutes ces indispositions séparées pouvaient constituer un état de maladie dangereux. Le médecin, M. Tilorier lui-même, n'avait pu se soustraire à l'illusion que la gaieté habituelle de mademoiselle de Liron produisait. Cependant toutes ses craintes, qui étaient graves depuis longtemps, devinrent plus vives encore pendant la semaine des épreuves. Il fit bien questions sur questions, pour savoir si la maladie augmentait d'elle-même, ou si des émotions accidentelles en aggravaient le danger, mais, comme on le pense bien, il ne sut rien du motif véritable qui occasionnait l'accroissement du mal de mademoiselle de Liron.

Comme la qualité de confesseur, la profession de médecin est quelquefois très-délicate. Il n'était pas échappé à la sagacité de M. Tilorier que le pouls de mademoiselle de Liron avait été habituellement beaucoup plus agité du moment que son cousin était arrivé à Chamaillères, et il avait observé que le mal avait fait des progrès rapides depuis cet instant. La parenté d'Ernest avec mademoiselle Justine, la différence de leurs âges, laissaient bien quelques incertitudes dans l'esprit du docteur; mais d'un autre côté, lorsqu'il avait l'occasion de les voir ensemble, il lui était bien difficile de douter qu'ils s'aimassent.

Or, c'est en agitant cette question que la science et même la conscience du pauvre docteur étaient toutes troublées. Ce bon, ce timide M. Tilorier, sans aucun projet, sans nul espoir, adorait mademoiselle de Liron du fond de son âme. Il aurait vécu mille ans auprès d'elle, qu'elle ne s'en serait peut-être jamais aperçue, et elle était à son égard comme le soleil qui échauffe et vivifie la terre, par cela seul que ses rayons frappent dessus. Mais enfin il l'aimait passionnément, et bien que la modestie ne lui permît pas de contester les droits qu'Ernest lui paraissait avoir, il n'en ressentait qu'avec plus de force cette jalousie sourde, intérieure, qui dispose celui qui l'éprouve à se juger défavorablement, et à se défier de tout ce qu'il pourra faire ou dire.

M. Tilorier se trouvait donc dans un embarras cruel. En sa qualité de médecin, il aurait désiré savoir au juste le degré de liaison qui pouvait exister entre Ernest et sa cousine, et comme amant, si timide et si résigné qu'il fût, il redoutait d'apprendre ce qu'il n'aurait jamais voulu savoir. Mais enfin le mal croissait tellement, et les accidents fâcheux se multipliaient à tel point, que le médecin l'emporta sur l'amant, et M. Tilorier se décida à parler à Ernest, qu'il rencontra seul dans le jardin.

— Monsieur, lui dit-il en l'abordant avec sa discrétion habituelle (ce qui ne laissa pas d'éveiller à l'instant même l'attention d'Ernest), l'état où se trouve à présent monsieur votre oncle ne me permettant pas de m'adresser à lui dans le cas qui se présente, vous me permettrez sans doute d'avoir recours à vous?

— Parlez, monsieur, de quoi s'agit-il?

— De mademoiselle de Liron.

— Eh bien! est-ce que sa santé vous inquiète plus qu'à l'ordinaire?

— Eh! monsieur, dit en hésitant M. Tilorier, sans doute elle m'inquiète, et beaucoup même.

— Comment! serait-il possible?

— Ce n'est que trop vrai; mademoiselle de Liron est malade, et dans son intérêt, dans celui de sa famille, dans le mien propre, s'il est permis de penser à soi en pareille occasion, je viens pour vous engager à...

— A quoi donc, monsieur? dites, s'écria tout à coup Ernest.

— A faire une consultation.

— Une consultation! grand Dieu! en serions-nous là? Comment n'avez-vous pas parlé plus tôt? Savez-vous, monsieur, que je vous regarderais comme bien coupable si vous aviez négligé de faire connaître le véritable état de la santé de ma cousine!

Ernest prononça ces paroles avec une vivacité accompagnée d'un regard à demi méprisant qui choqua singulièrement M. Tilorier.

— Monsieur, répondit le docteur avec calme, je vous jure sur mon honneur qu'il n'y a jamais eu aucune négligence de ma part dans les soins que je donne à mes malades; mademoiselle de Liron n'est pas exceptée. Mais, et vous en avez été témoin vous-même, ce n'est qu'avec la plus grande peine que j'ai pu obtenir d'elle qu'elle suivît les conseils que je lui ai prescrits. Pendant longtemps je n'indiquais que des préservatifs, mais depuis plusieurs jours je me suis aperçu que son mal prenait plus d'empire...

— Et depuis quand? c'est ce qu'il fallait dire.

— Précisément depuis votre arrivée, monsieur. Le premier jour, j'ai attribué le désordre de la santé de mademoiselle de Liron à la joie..... à l'émotion que votre retour lui causait. Mais depuis, ce désordre a continué, a augmenté même au point que, pour tranquilliser ma conscience et m'assurer que je n'ai point été trompé par la faiblesse de

mes lumières, je viens vous prier, monsieur, de trouver bon que je fasse venir ici deux de mes confrères.

La manière ferme dont ces paroles furent prononcées contrastait tellement avec la timidité ordinaire de M. Tilorier, qu'Ernest en conclut avec raison qu'il fallait que le docteur eût des craintes sérieuses pour se décider à parler ainsi.

— Mais, monsieur, dit Ernest en cherchant par son expression à adoucir l'effet des paroles un peu dures qu'il avait dites un instant avant, vous êtes donc inquiet?

— Très-inquiet, monsieur.

— Très-inquiet?

— Très-inquiet, je vous le répète.

Une pâleur subite couvrit le visage d'Ernest; M. Tilorier s'en aperçut, et lui offrit son bras en disant :

— Pardon, monsieur, si j'ai mis de la brusquerie dans la manière dont je vous ai annoncé l'état fâcheux où est la santé de mademoiselle de Liron; mais vous êtes la seule personne ici à qui je puisse m'ouvrir à ce sujet, et il est nécessaire que les secours soient promptement administrés. Cette nécessité seule a pu me faire enfreindre les lois de la politesse.

— Ah! monsieur! que dites-vous? c'est moi qui me suis oublié! pardonnez-le-moi...

Après le silence qui succéda à cette petite explication, M. Tilorier, reprenant son caractère de médecin et ses locutions timides, dit à Ernest :

— Monsieur, vous avez pu vous apercevoir avec quelle indifférence mademoiselle de Liron traite son mal. A peine si, lorsque je l'interroge à ce sujet, j'en puis recevoir quelques paroles sérieuses. Cependant il serait nécessaire... indispensable que je pusse savoir comment elle passe ses jours, ses nuits; quelles sont ses occupations tant corporelles que mentales.

Ernest parut étonné de la nature de ces questions.

— Pardon si j'entre dans ces détails, continua le docteur; mais il est indispensable de les connaître, et malgré toute la retenue que m'impose la discrétion qui m'est naturelle, en conscience, monsieur, je me vois obligé d'avoir recours à vous pour savoir si mademoiselle de Liron n'a pas eu et n'a

pas encore quelque sujet de joie ou de douleur bien vive depuis...

Le docteur s'arrêta sur ce mot, en regardant Ernest, qui lui-même fixait ses yeux sur M. Tilorier, de manière à y laisser lire de l'étonnement et une anxiété très-grande.

— Depuis quand, monsieur? dit enfin Ernest.

— A peu près depuis votre retour.

— Mais ses indispositions, elle les éprouve, m'a-t-elle dit, depuis longtemps?

— Depuis un an. Elles se sont manifestées ou au moins j'en ai eu connaissance, quelques jours après votre départ pour Paris. Mais, je vous le répète, monsieur, le mal a fait d'immenses progrès depuis quelques jours.

— Depuis que je suis ici?

— Il me semble que oui, dit comme à regret M. Tilorier. Mais à peine eut-il prononcé ces mots, qu'Ernest le prenant avec vivacité par les mains, laissa échapper ces paroles entrecoupées :

— Monsieur! vite! vite! allez à Clermont! appelez tous les médecins, ne perdez pas un moment; oh! sauvez-la! sauvez-la! Il ne put en dire davantage, et se jeta en pleurant dans les bras du docteur, qui retint ses larmes, quoiqu'il eût aussi bien besoin de pleurer.

M. Tilorier s'était déjà mis en marche lorsqu'il revint à Ernest :

— Gardez-vous bien, monsieur, lui dit-il, de donner des inquiétudes à mademoiselle de Liron en laissant voir votre chagrin, et prenez pour règle de conduite auprès d'elle, non-seulement de lui éviter toutes les émotions soudaines et vives, mais de mettre tout en usage encore pour la calmer, dès l'instant que vous verrez qu'elle est disposée à la plus légère agitation.

Le docteur partit pour Clermont, d'où il ne tarda pas à revenir accompagné d'un autre médecin. C'était le seul qui fût libre. Ils trouvèrent Ernest auprès de mademoiselle de Liron. Elle était fort mal en ce moment; le nouveau docteur, après une inspection assez courte, se retourna vers M. Tilorier, auquel il dit, après l'avoir regardé de manière à

lui laisser comprendre qu'il était du même avis que lui :

— Il faut saigner mademoiselle, du pied et à l'instant même. C'était votre avis, monsieur Tilorier, et c'est aussi le mien. Allons, ne perdez pas de temps,

Ernest était immobile, comme s'il eût été frappé de la foudre. Pour M. Tilorier, qui jusqu'à ce jour avait saigné mademoiselle de Liron, il s'excusa pour cette fois.

— Obligez-moi, dit-il à son confrère, en vous chargeant de cette opération ; j'ai marché si vite pour aller vous chercher à Clermont, que ma main ne serait pas sûre ; je n'ose m'y fier.

Et quoique ce motif qu'il alléguait eût bien quelque fondement, cependant il est certain que la véritable cause était son inquiétude et son émotion.

Pendant que tout se préparait pour cette opération, Ernest, par discrétion, alla s'asseoir sur la chaise longue à l'autre extrémité de la chambre, tandis que la fidèle Mariette prit le bassin en détournant la tête pour ne pas voir couler le sang de sa maîtresse. Comme on l'a déjà dit, mademoiselle de Liron était assez grasse, en sorte que les précautions que fut obligé de prendre l'opérateur avant de plonger son instrument dans la veine, tinrent pendant quelques secondes tous les assistants dans une immobilité et un silence absolus. Ce fut le bruit léger de la respiration plus libre des trois personnes placées autour de la malade, qui avertit Ernest que la veine était ouverte. Il ne put s'empêcher de se rapprocher du lit; et comme il s'avançait, sa cousine s'aperçut qu'il était pâle. Alors, étendant sa main pour qu'il lui donnât la sienne, elle lui fit un de ces sourires qui, pour celui à qui ils s'adressent, résument une existence tout entière. Il fut obligé de faire un effort sur lui-même pour ne laisser échapper aucun signe de ce que lui faisait éprouver la vue de sa cousine pâle elle-même, souffrante, entourée de linges ensanglantés et gisant sur ce lit... ce lit!... Ah! aucunes paroles ne sauraient exprimer ce qu'Ernest ressentit lorsque le passé mêlé au présent vint déchirer son cœur. Il sentit le besoin de se sauver de là par le mouvement; et prenant le prétexte de se rendre utile dans cette occasion, il changeait

sans savoir pourquoi les ustensiles de place, apportait du linge près du lit, ou rangeait les meubles au hasard sous prétexte de faire de la place.

Lorsque l'opération fut terminée, et que Mariettte eut replacé mademoiselle de Liron au milieu de son lit, le nouveau médecin, à qui l'émotion autant que la politesse de M. Tilorier avaient donné le droit de parler, répéta toutes les recommandations que son confrère n'avait cessé de faire depuis longtemps; et se tournant vers Ernest, qui paraissait être et qui était en effet la seule personne de la maison qui pût tenir la main à ce que ces prescriptions fussent suivies :

— Monsieur, lui dit-il, il y a deux choses importantes à faire observer à la malade : une sobriété approchant de l'abstinence, et un repos complet du corps et de l'âme. Pardon si je vous quitte brusquement, mais je retourne à Clermont, où je suis impatiemment attendu.

Il sortit accompagné de M. Tilorier, qui le reconduisit jusqu'à la grille d'entrée.

Pendant ce temps, mademoiselle de Liron fit approcher Ernest de son lit.

— Il est inutile sans doute d'instruire mon père de cet accident, dit-elle. Quand je serai mieux, il me reverra sans s'être aperçu de mon absence... Mais, Ernest, je vois bien à présent que je suis malade... Je désirerais que vous restassiez près de moi.

Elle s'arrêta, et fit signe à Mariette de s'approcher.

— Mariette, lui dit-elle, tu apprêteras le lit et la chambre jaune ici-dessous; mon cousin y logera. Il est bon que nous ayons un homme auprès de nous si nous étions malades sérieusement. Cela vous convient-il, Ernest?

— Je suis tout à vous, ma cousine, répondit-il; mais puisque vous voulez bien croire que je pourrai vous soigner, je vais commencer cette fonction en vous priant de garder le silence et de faire en sorte de reposer.

— Je vous obéis, dit-elle; et en effet elle resta calme, et finit par s'assoupir.

Cette saignée, sans détruire le mal, soulagea beaucoup les souffrances que mademoiselle de Liron avait éprouvées.

Deux jours après, la gaieté naturelle de son caractère avait repris le dessus, et son cousin, dont les inquiétudes étaient restées les mêmes, avait bien de la peine à lui faire observer les ordonnances des médecins. Devenu son voisin, il l'engageait à se mettre au lit de bonne heure, ayant soin, lorsqu'elle était couchée, de lui faire des lectures ou de l'entretenir par les récits de ce qu'il avait vu de curieux, pour lui ôter l'occasion de prendre trop d'exercice et de s'émouvoir en se laissant aller au plaisir de parler.

La diète recommandée par les médecins avait fait supprimer le souper. Mais comme mademoiselle de Liron attachait à ce repas l'idée d'un plaisir tout à fait étranger même à la friandise, elle avait dit à Mariette de continuer à préparer le guéridon chaque soir, afin qu'elle pût voir au moins Ernest souper auprès d'elle. C'était le moment de la soirée où il était le plus difficile de lui faire observer le silence, et quand elle ne souffrait pas précisément de son mal, elle avait des apparences de santé tellement trompeuses, que son cousin lui-même oubliait parfois les précautions qu'on lui avait dit de prendre.

On doit bien s'y attendre ; ces conversations roulaient habituellement sur ce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre ; et il serait bien difficile et bien long de les rapporter toutes. Un soir cependant, Mariette venait d'enlever les débris du souper d'Ernest, et celui-ci, placé sur une chaise et le coude appuyé sur le lit de sa cousine, l'écoutait parler.

— Je ne sais, disait-elle, comment il se fait que je me résigne aussi facilement à tout ce qui m'arrive. Car enfin je suis malade... Et sérieusement, je le sens bien. Toutefois, si j'en excepte les instants où la douleur est poignante, quand je ne suis que malade, je me félicite presque de l'être.

— Comment pouvez-vous tenir ce langage ! dit Ernest ; vous ne pensez donc pas à ceux qui vous aiment ?

Et en parlant de la sorte, il flattait doucement sa main de la sienne.

— Hélas ! si, j'y pense... Mon père !... Mais sa raison est éteinte, son intelligence est morte..... Tu sais, Ernest, le respect, les soins tendres que je lui porte ; mais enfin nous

ne sommes pas ici pour nous payer de vaines paroles, et je ne saurais faire parade devant toi d'un luxe de sensibilité que je ne puis avoir. Tu m'entends? Si mon père était inquiet de moi, je m'inquiéterais beaucoup de lui.

— Je t'entends, Justine.

— C'est toi, mon ami, c'est toi qui m'occupes; et je voudrais, si je dois quitter la vie, que tu fusses aussi bien préparé à cette séparation que je le suis moi-même.

— Mais, Justine, penses-tu bien à ce que tu oses me dire?

— Oui, j'y pense, mon ami, dit-elle en baisant doucement le front d'Ernest. Oh! si tu savais à quel point je te chéris! Depuis longtemps je t'aime, et dans toutes les dispositions si variées où se sont trouvés successivement mon âme et mon cœur, j'ai toujours senti que tu les occupais exclusivement. Mais c'est depuis que mon corps est dompté par le mal, c'est seulement depuis que ce mal m'a dispensé de faire des efforts de vertu, que mon âme a la conscience pure et entière de cet amour sincère et désintéressé, qui transporte ma vie dans la tienne. Je ne sais si toutes les femmes me ressemblent, mais j'ai cru sentir que dans toutes les actions de ma vie il y a toujours eu quelque chose qui ressortissait de la maternité.

Ernest baissa la tête à ce mot, et se couvrit les yeux de ses mains.

— Ah! pardon, cher ami, lui dit Justine en devinant la cause de ses regrets; mais oublions ce qui est passé. Qu'y faire, Ernest! Dieu ne l'a pas voulu; ah! j'en ai bien pleuré!

Ils gardèrent le silence pendant plusieurs instants; mais mademoiselle de Liron reprit enfin la parole.

— Sais-tu, Ernest, que pendant ton absence, et dans l'espérance d'adoucir les regrets que j'éprouvais de ne plus te voir, j'ai fait bien des efforts pour devenir dévote à Dieu? Mais, il faut que je te l'avoue, ajouta-t-elle avec un de ces sourires angéliques, comme on en surprend sur la figure des malades résignés, je n'ai pas pu. J'en ai honte; mais je te le dis. Encore à présent, je sens bien qu'entre l'amour et la

dévotion il n'y a qu'un cheveu d'intervalle, et cependant je ne puis le franchir. Hélas... faut-il que je te dise tout? dois-je t'avouer que, pendant mes prières, j'étais comme forcée d'interposer le souvenir de ta personne entre moi et le ciel, pour que ma pensée pût parvenir jusqu'à Dieu? Ce livre que tu vois, et elle montrait l'*Imitation de Jésus-Christ*, j'en ai fait mes délices, je l'ai lu et relu nuit et jour. Dieu me le pardonnera, je l'espère, puisque je m'en accuse sans détour; mais à chaque ligne je substituais ton nom au sien! Oui, ma vocation, l'objet de ma vie, était sans doute de t'aimer, et ce qui me le fait croire, c'est que rien de ce que j'ai fait pour t'en donner des preuves n'excite en mon âme le moindre remords. Je vois dans tes yeux que ce que tu m'entends dire t'étonne; mais sois certain que l'amour que je te montre en ce moment, que je t'exprime de ce lit où tu m'assistes malade, n'est pas moins fort, n'est pas moins tendre et ne te sera pas moins utile que celui que je t'ai prodigué l'année dernière.

Bien que mademoiselle de Liron eût modéré sa voix, elle fut obligée de cesser de parler pendant quelques instants. Ernest profita de ce repos pour lui faire prendre une boisson calmante, dont l'usage lui avait été prescrit par les médecins. Outre cela, sa cousine le pria de replacer les oreillers de manière à ce qu'elle fût plus à l'aise sur son séant, situation qu'elle était forcé de conserver depuis plusieurs jours pour diminuer la fréquence et l'effet des étouffements qu'elle éprouvait.

Lorsque toutes ces dispositions furent prises :

— Mets ton épaule près de l'oreiller, dit Justine à Ernest, afin que je m'accote à toi pour te parler plus à l'aise et de plus près. Si je meurs avant toi, dit-elle, tu garderas ce lit, n'est-ce pas?

A de semblables questions on ne peut répondre que par des caresses et des larmes; et c'est ce que fit Ernest.

— Comme la vie d'amour s'accomplit rapidement! continua mademoiselle de Liron, en promenant son regard sur toutes les faces de l'alcôve et sur son lit! un an; c'est court!... Allons, Ernest, du courage, ne pleure pas ainsi. Que veux-

tu? nous n'y pouvons rien, si ce n'est profiter des avantages que cette occasion présente encore. L'année dernière après ton départ, tu t'es montré digne d'être aimé; tu t'es conduit avec courage. S'il en eût été autrement, j'étais une femme déshonorée à mes propres yeux, et loin de là je suis fière de ce que j'ai fait. Entends-tu, mon Ernest? fière!... Tu partais l'an passé; cette année, c'est moi qui serai forcée peut-être d'entreprendre un grand voyage; mais avant je veux, cette année comme la précédente, faire mes conditions avant de nous séparer.

— O Justine! s'écria Ernest, quelles funestes idées as-tu donc?

— Il faut tout prévoir, mon ami, et ne pas se laisser surprendre. Ecoute-moi bien attentivement : au point de douce familiarité où nous sommes parvenus aujourd'hui, il n'est plus rien que je ne puisse te dire; je te rappellerai donc cette nuit délicieuse qui précéda le jour de ton départ : tu le sais, le souvenir que j'en conserve est aussi doux que le tien? Eh bien, mon ami, cette soirée que nous passons ensemble, aujourd'hui, cette entière confiance de nos âmes, ces liens du cœur qui font que nous n'avons qu'un seul et même intérêt, cet inexprimable bonheur que nous éprouvons à nous avouer jusqu'à nos fautes, à confondre et à mêler nos pensées les plus secrètes, cet amour enfin que nous ressentons tous deux en ce moment, grave, sérieux, triste même, je l'avoue; il laissera dans ton âme un souvenir beaucoup plus durable, et qui avec le temps deviendra bien plus délicieux encore que celui de nos brûlantes ardeurs. O Ernest! ce nouvel amour, c'est encore moi qui te le fais connaître! Aie donc confiance en moi, je ne te tromperai pas plus cette fois que l'autre, et ne crains pas de me faire des promesses, si je t'en demande.

Mademoiselle de Liron cessa de parler à ce moment, elle laissa aller sa tête sur l'épaule de son ami.

— Je m'arrête un instant... dit-elle en parlant avec peine, la respiration me manque...

— Garde le silence, ô ma Justine! lui répondit Ernest en la soutenant dans ses bras; ne parle pas, cela te ferait mal.

Elle resta près d'un quart d'heure observant le silence, qu'elle n'interrompit que pour réclamer des soins de son ami. Tantôt c'était pour supporter sa tête, une autre fois elle désira qu'il raffermît l'oreiller sur lequel elle s'appuyait pour se maintenir sur son séant, et enfin elle demanda à boire.

— Merci, lui dit-elle, je me sens mieux. Donne-moi ta main, Ernest, pose-la ici ; sens-tu comme mon cœur bat?

En effet, la violence des pulsations était telle qu'Ernest n'osa en rien dire. Il baisa doucement la main de sa cousine, et elle comprit qu'il était effrayé, car les caresses des amants se modifient comme leurs pensées.

— Figure-toi, ajouta-t-elle, que quelquefois pendant la nuit, le bruit que fait mon cœur me réveille.

— Pauvre amie !

— Ne me plains pas trop, ce réveil a quelques douceurs. Oui, et cela t'étonne? Oh ! si tu savais quand ce mal a commencé et tout ce qu'il me rappelle !

Elle lui serrait la main en prononçant ces mots.

— Pendant ton absence je n'en ressentais jamais les atteintes sans que tu ne devinsses en quelque sorte présent à mes yeux. Aussi mon mal, ce mal qui me tuera peut-être, je l'aime ! Toujours mes douleurs sont acompagnées de joie, et je crois que j'éprouverais du regret si je guérissais entièrement.

Ernest pressa Justine dans ses bras, et ils confondirent leurs larmes.

— Soyons sages, dit mademoiselle de Liron, qui se replaçait sur son oreiller en essuyant ses yeux ; nous oublions les ordonnances des médecins, et vous particulièrement, Ernest, à qui on en a confié l'exécution. Soyons sages, mon ami ; il me semble que nous touchions un point fort sérieux, car il ne faut pas perdre de vue le grand voyage que je vais peut-être faire, et les précautions que nous avons à prendre en nous quittant. Je t'ai dit des choses bizarres sur le mariage, mon Ernest ; mais, tu dois t'en souvenir, elles ne s'appliquaient qu'à moi seule. Le destin m'a jetée hors de la société ; et ce qui la remplace pour moi, c'est toi, toi qui as été

et qui es ma règle, ma loi suprême. Sans toi, sans l'intérêt que je prends à tout ton être, je ne comprends plus rien à la vie. Aussi, comme d'ici à peu de temps je ne te serai plus utile à rien, voilà encore une des raisons pour lesquelles j'aime mon mal; j'espère qu'il mettra fin à mon amour, à ma vie et aux embarras innombrables que je te causerais infailliblement. Ne m'interromps pas, Ernest... Non, je ne t'écouterai pas, dit mademoiselle de Liron en se bouchant les oreilles, cuirasse ton cœur pour m'entendre, et laisse-moi continuer; j'ai failli te jouer le mauvais tour que m'a fait le destin; mais, grâce au ciel, je m'en suis aperçue à temps, et je t'ai rendue à ce monde, où tu es heureusement placé. Ah! ne t'attends pas à des semblants de modestie de ma part! Je suis joyeuse, fière, triomphante de ce que j'ai fait pour toi! C'est l'amour que tu m'as inspiré qui m'a guidée. Aujourd'hui, comme il y a un an, j'ai donc acquis des droits sur ton cœur, sur ton âme. Aujourd'hui, comme il y a un an, parce que tu es reconnaissant, généreux, je ferai encore usage à l'instant même de ces droits.

— O Justine! que vas-tu dire? s'écria Ernest.

— Je veux, continua mademoisellede Liron, sans écouter cette question, je veux que tu te prépares à l'idée de nôtre séparation.... mais ma langue a été timide, c'est *de ma mort* que je voulais dire.

— Justine! Justine! à quelles épreuves me mettez-vous? répéta plusieurs fois Ernest.

— Continuons, continuons sans nous troubler, reprit mademoiselle de Liron; toutes mes dernières volontés ne te sont pas encore connues. Je veux donc que tu accoutumes ton âme à ma mort; quant aux regrets que tu éprouveras de ma perte, il serait insensé à moi de te les interdire. Le cœur n'obéit pas à des ordres; mais ta volonté peut beaucoup sur lui, et si tu veux honorer ma mémoire, si les désirs que je forme en ce jour et le souvenir que tu en conserveras te sont chers, fais que tes regrets se transforment en courage; souviens-toi que ta Justine serait mécontente si elle te voyait céder sous le poids du chagrin et négliger les soins que tu dois prendre de ta santé, de ton état et de la culture de tes

talents; le ciel t'a doué, Ernest, de qualités éminentes; développe-les, utilise-les, c'est un devoir sacré pour un homme. N'est-ce pas, mon ami, ajouta-t-elle en lui prenant la main, n'est-ce pas que tu feras tous tes efforts pour armer ton cœur de ce courage?

— Oui, Justine, je te le jure.

Mademoiselle de Liron baisa plusieurs fois le front, puis les yeux humides de son cousin.

— Ah! continua-t-elle, que notre amour est grave, Ernest! mais t'aperçois-tu aussi comme il est devenu sublime? T'en souviens-tu? tu me disais il y a un an : « Je vous ai aimée d'abord comme une mère, je vous ai bientôt chérie comme une sœur. » Eh bien! depuis que j'ai été ton amante! il y a huit jours encore j'avais pour toi la tendresse d'une sœur, mais aujourd'hui je sens que mon amour pour toi redevient celui d'une mère; ce titre seul peut en caractériser la puissance et la nature. Viens, Ernest, viens dans mes bras, que je retrouve mon enfant!

— Ne vous agitez pas ainsi, disait Ernest en répandant des larmes; au nom du ciel, épargnez vos jours!

— Je ne redoute plus rien à présent. Je n'ai plus que quelques mots à dire pour avoir achevé ma tâche; demain peut-être la parole, la raison, la vie même me manquera; profitons donc des instants qui nous restent.

— O Dieu! ménagez vos jours, répéta Ernest, ménagez-les.

Mais mademoiselle de Liron sans s'émouvoir lui répondit :

— Ne t'en mets pas en peine et porte toute ton attention à mes dernières volontés, mon enfant.

Ces paroles, prononcées avec l'accent de l'autorité et de la tendresse, avaient quelque chose de si auguste, qu'elles commandèrent à Ernest un respectueux silence. Alors soulevant de sa main la tête de celui qu'elle n'appelait plus que son enfant, mademoiselle de Liron lui dit :

— Regarde-moi!... te sens-tu venir le courage? ton cœur s'est-il raffermi? et penses-tu sérieusement à agir conformé-

ment à mes vœux quand je ne serai plus?... Réponds-moi, mon enfant.

— Oui, dit enfin Ernest en touchant respectueusement de ses lèvres la main de sa cousine.

— Parmi ces vœux, continua-t-elle, il en est un que je ne t'ai pas encore exprimé, et voici le moment de te le faire connaître. Oui, Ernest, je désire que tu te maries. Tu dois sentir que, sans prescrire de bornes fixes au chagrin, aux regrets qu'il est impossible que tu n'éprouves pas après moi, cependant j'attends de ta raison, de ton courage, de ton amour pour moi enfin, de grands efforts pour en tempérer la violence et la durée. Je te le répète donc : je désire que tu te maries. Il serait fâcheux que toute ta vie ne s'appuyât plus que sur des souvenirs, et je quitterais la mienne avec amertume si je pouvais croire que toute la tendresse que je t'ai montrée pût, dans l'avenir, étouffer l'espérance d'un autre bonheur! Nous avons passé ensemble le temps des folies de l'adolescence; il se trouve qu'elles ont rempli, complété ma vie; c'était là ma destinée. Mais à présent, Ernest, que tu as jeté la gourme de ton cœur, évite les routes détournées et reprends le grand chemin de la vie. Je n'exige de toi ni serment ni promesses, mais, tu m'entends? je désires que tu te maries.

Elle se tut et laissa tomber sa tête sur son oreiller. Ernest tenant une de ses mains resta assez longtemps lui-même silencieux et immobile. Les dernières paroles de mademoiselle de Liron retentissaient au fond de son cœur, et tout l'avertissait qu'un événement funeste allait bientôt mettre son courage à de rudes épreuves. Les yeux de la malade étaient fermés, sa figure était pâle, et la régularité de sa respiration difficile était souvent interrompue par des plaintes douloureuses. Ernest approcha doucement sa tête de la sienne, elle ouvrit les yeux.

— Comment vous sentez-vous? lui demanda-t-il.

— Mal, mon ami, répondit-elle, puis elle, ajouta :

— Quelle heure est-il?

Comme il hésitait à répondre :

— Regardez à la montre.

Et en parlant ainsi, elle indiquait du côté de la cheminée. Ernest alla voir, et revint sans rien dire.

— Est-ce qu'elle est arrêtée? demanda assez vivement mademoiselle de Liron.

Le silence d'Ernest ne lui laissa plus de doute.

— Allons, dit-elle comme se parlant à elle-même, et en coupant ses phrases sans suite : c'est un oubli... la voilà arrêtée!... si elle ne fait plus de bruit, c'est qu'alors... c'est que décidément la véritable heure est venue...

Ernest, qui la vit défaillir, l'entoura de ses bras pour l'assujettir sur son oreiller; puis, effrayé de l'état de faiblesse où elle etait tombée, sans la quitter des yeux il s'éloigna un instant d'elle pour aller sonner Mariette. Cette fille ne tarda pas à paraître, et Ernest eut quelque peine à lui faire réprimer les signes de douleur qu'elle donna en apprenant l'état où était sa maîtresse.

— Faites monter votre mari à cheval, lui dit Ernest; et qu'il le laisse à M. Tilorier à Clermont, pour qu'il vienne ici en toute hâte!

— Mais M. Tilorier est ici, monsieur.

— Comment?

— Il est arrivé il y a deux heures en disant qu'il passerait la nuit ici; il est en bas dans la salle, étendu sur deux chaises.

— Dites-lui de monter.

Mariette obéit et rentra bientôt avec le médecin, qui, en effet, bien qu'il ne fût que trop certain que tous les secours de son art seraient inutiles, était venu pour être là auprès d'elle. Il regarda attentivement la malade, approcha son oreille de sa poitrine, lui tâta le pouls, et resta immobile et muet, tandis qu'Ernest et Mariette cherchaient vainement à lire quelque chose dans ses yeux. L'inquiétude d'Ernest s'était tellement accrue par ce silence, qu'il ne put la contenir plus longtemps. Il s'écarta du lit, fit un signe à M. Tilorier, qu'il conduisit dans la partie la plus reculée de la chambre, et là, lui demanda ce qu'il pensait de la malade. Le médecin baissa les yeux, secoua doucement la tête et ne dit mot.

— Mais enfin, que peut-on lui faire? N'est-il rien que l'on puisse lui donner comme soulagement?

M. Tilorier tourna nonchalamment la tête vers le guéridon sur lequel étaient plusieurs fioles de médicaments, et après en avoir pris une comme au hasard :

— Tenez, dit-il, faites-lui prendre une cuillerée de ce calmant.

Et il alla se jeter dans un fauteuil pour dérober aux assistants les larmes qui roulaient dans ses yeux.

La nuit fut longue et douloureuse pour tous. Les suffocations de la malade devenaient toujours plus fréquentes, et vers les trois heures du matin, où la parole lui revint par instants, on s'aperçut qu'elle avait du délire. Après avoir consulté Ernest, M. Tilorier sortit et rentra bientôt accompagné du curé de Chamaillères. On fit les prières d'usage autour du lit de mademoiselle de Liron. Tout le monde était à genoux, excepté Ernest, qui, placé derrière l'oreiller de sa cousine, la soutenait presque toujours par-dessous les bras, afin qu'elle pût respirer moins douloureusement. Dans de semblables malheurs, rien n'augmente le courage et la résignation comme les soins pénibles et fatigants que l'on est obligé de donner à un mourant qui nous est cher. M. Tilorier et Mariette pleuraient; mais à mesure que l'instant fatal semblait s'approcher, Ernest rassemblait toutes les facultés de son âme, toutes les forces de son corps, pour aider sa chère mourante à quitter la vie le plus doucement possible. La tête placée entre celle de sa cousine et son épaule, il écoutait, il interrogeait en quelque sorte ses douleurs, et par le balancement de ses bras, il obéissait, tout en les modérant, aux divers mouvements que les vicissitudes du mal lui faisaient prendre. Mademoiselle de Liron ne laissait plus entendre habituellement que des plaintes, et, par instants, des mots sans suite. Les intervalles où son esprit redevenait lucide étaient rares et courts. Une fois, elle mit ses mains sur celles d'Ernest, qu'il tenait croisées sur la poitrine de mademoisellle de Liron pour la soutenir. Comme elle ne pouvait voir la figure de son cousin placé derrière :

— C'est vous, Ernest, dit-elle, que je sens, n'est-ce pas?

— Oui, lui répondit-il.

— Ne me quittez plus, ajouta-t-elle; puis elle retomba dans l'abattement.

Il s'était à peine écoulé un quart d'heure qu'elle sembla reprendre de l'agitation. Ernest avait retiré momentanément son bras gauche d'auprès du corps de sa cousine, pour faire cesser l'engourdissement que des efforts prolongés et le défaut de mouvement y avait causé. La pauvre malade, comme si elle eût été jalouse de ces derniers secours que son ami lui donnait, tout en murmurant des plaintes confuses, porta sa main avec brusquerie et inquiétude là où elle voulait retrouver celle qu'elle n'y sentait plus. Ernest la comprit, et glissa de nouveau son bras autour d'elle. Dès qu'elle le sentit, elle le pressa avec assez de force encore; mais lorsqu'elle voulut exprimer sa joie, elle ne put articuer clairement aucune parole, et depuis lors elle ne parla plus.

Cependant Mariette, appuyée sur le pied du lit, pleurait silencieusement en regardant sa maîtresse, tandis que M. Tilorier, assis au fond de la chambre et dissimulant la direction de son regard, observait toutefois avec une inquiétude croissante les progrès de l'agonie. Mademoiselle de Liron ouvrit deux ou trois fois les yeux comme font les mourants lorsque de la porte du néant on dirait qu'ils interrogent l'avenir. Sans faire de bruit, le médecin se leva et fit quelques pas vers le lit. L'attention que Mariette porta à cette action arrêta ses larmes, et Ernest, à qui l'émotion du médecin n'était pas échappée non plus, redoubla de prévoyance auprès de la malade. Elle souffrait; on s'en apercevait à ses mouvements convulsifs, à ses plaintes sourdes. Tout à coup elle laissa échapper des gémissements. Comme M. Tilorier se retira de quelques pas en portant la main sur ses yeux, Ernest, dont la position ne lui permettait pas de suivre les altérations du visage de sa cousine, refoula vivement les oreillers derrière elle pour la maintenir dans la même attitude, et se laissa glisser à genoux sur le devant du lit pour la voir. Il arriva juste au moment où elle respirait encore;

mais après quelques secondes, il reçut sur son front le dernier souffle qu'elle exhala. M. Tilorier et Mariette tombèrent à genoux, et tous les trois restèrent silencieux dans cette position pendant plusieurs minutes.

Ce fut Ernest qui se releva le premier et qui rompit le silence :

— Elle est morte, dit-il.

M. Tilorier et lui se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et Mariette commença à sangloter, puis à pleurer à chaudes larmes.

Ernest ne pleurait point. Il ne s'était pas attendu à ce que la mort serait si prompte, et son âme renfermait un surcroît d'énergie qui n'avait pas été employé ; seulement sa bouche devint amère. Après avoir pris deux gouttes de vinaigre, il retourna vers le corps inanimé de mademoiselle de Liron, lui ferma les yeux, et se tourna ensuite vers M. Tilorier, auquel il exprima par ses gestes le désir de rétablir un peu d'ordre dans tout ce qui entourait la défunte ; le médecin l'aida, le dirigea même pour remplir ce premier devoir.

Ainsi mourut presque subitement mademoiselle Justine de Liron.

Les relations qu'Ernest avait eues avec elle, le besoin impérieux de la remplacer dignement auprès de son oncle d'abord, et ensuite envers tous les gens de la maison, firent sentir à ce jeune homme l'obligation de revêtir sa douleur de décence. Dès que sa cousine eut fermé les yeux, l'âme d'Ernest prit donc une existence, une force nouvelle, pour s'élever au-dessus des faiblesses de la douleur vulgaire. Les conseils de mademoiselle de Liron, qui jusque-là n'avaient pénétré que son cœur, frappèrent tout à coup sa raison, et il sentit qu'elle l'avait fait homme, et qu'elle l'avait investi de la dignité de chef de famille.

L'âme de cette excellente personne a pu se réjouir, à ce moment et depuis, de son ouvrage. Ernest ne fit plus rien dans sa vie sans s'assurer mille et mille fois par la réflexion que sa conduite mériterait l'approbation de sa cousine, et mademoiselle de Liron fut toujours pour cet homme un véritable ange gardien.

Au moment de sa mort, M. de Thiézac, averti depuis quelque temps de sa maladie, était venu revoir Ernest, lui offrir ses services, ses conseils, pour les affaires de la succession de son oncle, dont la raison était tout à fait altérée. Sensible à cette marque d'intérêt, Ernest avait accepté ces offres avec reconnaissance, et il s'établit entre ces deux hommes des relations d'amitié sincère.

Le vieux M. de Liron mourut peu de jours après sa fille. Par son testament, dont il était facile de s'apercevoir que mademoiselle Justine de Liron avait dirigé l'esprit et arrêté même les détails, il faisait Ernest de P*** son héritier.

M. de Thiézac ne borna pas les marques de l'attachement que lui avait inspiré Ernest aux soins qu'il prit de l'éclairer et de l'aider pour mettre toutes ses affaires de succession en règle. Il avait encore eu l'attention délicate d'écrire à M. N***, le ministre des relations extérieures à Paris, pour le prévenir des malheurs qu'Ernest avait éprouvés, et du besoin que ce jeune homme avait d'une prolongation de congé pour tranquilliser son âme et régler les intérêts de sa nouvelle fortune. Ces démarches avaient eu un plein succès, et M. N*** n'avait rappelé Ernest auprès de lui que d'après l'avis que lui avait donné M. de Thiézac.

On n'entrera pas dans de plus amples détails sur ce qui touche Ernest. On dira seulement que ce jeune homme, rappelé à Paris, courut pendant sept ans la carrière diplomatique. La gravité que son caractère avait prise depuis la mort de sa cousine porta ses goûts vers les études sérieuses. Pendant les voyages qu'il fit en Amérique et en Europe, il eut l'occasion de perfectionner la connaissance qu'il avait déjà de plusieurs langues, et il s'est adonné particulièrement à l'étude de l'histoire. La plupart de ses loisirs étaient employés à des travaux dont on verra peut-être les résultats un jour.

Tout ce qu'il pouvait y avoir d'ambition dans l'âme d'Ernest ne s'appliquait pas à la recherche du pouvoir ou d'une grande fortune. Aussi, avec la capacité remarquable qu'il avait pour les affaires, ne fit-il pas, comme on dit vulgairement, son chemin. Son esprit recherchait naturellement l'é-

tude, et son cœur avait besoin d'aimer en repos. Le tracas des affaires, qui lui avait été fort utile après la mort de mademoiselle de Liron, lui devint desagréable lorsque le temps eut permis à son âme de chercher une situation fixe pour passer sa vie aussi heureusement qu'il est possible.

Il revint en Auvergne, revit avec émotion, mais non sans plaisir, ses biens de Chamaillères, et alla faire visite à M. de Thiézac dans les environs de Saint-Flour. Ce fut là, dans la famille de cet homme aimable et sincèrement bon, qu'il trouva l'occasion de remplir le dernier vœu que mademoiselle de Liron avait formé pour lui, avant de mourir. M. de Thiézac avait chez lui une nièce de sa femme, jeune personne de dix-sept, dont les grâces étaient, comme son caractère, faites pour attirer l'attention de ceux qui la voyaient. M. et madame de Thiézac eurent l'idée d'un mariage, presque aussitôt qu'ils virent Ernest dans la maison. Elise, leur nièce, y pensa aussi, comme cela arrive à toutes les jeunes personnes quand elles voient un homme à marier. Pour Ernest, l'idée ne lui en vint que plus tard, et lorsqu'il se détermina à faire cette union, il y eut de sa part plus de raison que d'amour.

Enfin il se détermina à prendre *le grand chemin de la vie*, comme lui avait dit sa cousine, et il fut raisonnablement heureux, chose bien rare.

DONA OLIMPIA.

CHAPITRE PREMIER.

C'était au mois de décembre; toutes les horloges de Rome sonnaient dix heures, au milieu du silence de la nuit. Un carrosse noir, dont les rideaux étaient fermés, et derrière lequel étaient montés des laquais, ainsi qu'aux portières, faisait entendre un bruit sourd, en roulant dans les rues solitaires et obscures qui conduisent de la place Navone au palais que les papes habitent l'hiver. Arrivé à la rue de la Daterie, dont la montée est rapide, l'équipage ayant pris le pas, ne tarda point à être entouré de quatre hommes placés en vedette, qui, remontant silencieusement auprès des chevaux, servirent de guides au cocher pour entrer dans le palais Quirinal, dont la porte s'ouvrit doucement et se referma de même sitôt que la voiture l'eut franchie.

Tous les domestiques mirent pied à terre et coururent à une petite entrée près de laquelle le carrosse arrêta. Dès que la portière fut ouverte, une femme, à laquelle son embonpoint n'ôtait rien de son agilité, tendit une liasse de papier à l'un des domestiques qui se présenta pour la prendre, et bientôt elle descendit de la voiture, en laissant porter tout le poids de son corps sur quatre de ses laquais, qu'elle maintenait ainsi dans toute l'exactitude d'un service dont elle aurait pu se passer.

Un des serviteurs, celui qui portait les papiers, entra en précédant sa maîtresse, et ce ne fut qu'après avoir traversé une première pièce, que l'on parvint dans une seconde qui était éclairée. Tout était prévu, comme on le pense bien, au palais Quirinal en cette occasion, et le cérémonial en était

entièrement banni. Toutefois, un serviteur particulier du pape, le fidèle Pablo, qu'il avait conservé avec lui depuis sa nonciature en Espagne, prit la liasse de papiers des mains de l'autre domestique, frappa doucement à la porte de la chambre de sa sainteté, l'ouvrit, entra le premier, et annonça gravement en déposant les papiers sur une table : « Son excellence dona Olimpia. » La dame entra rapidement, puis l'Espagnol se retira tout aussitôt en refermant la porte sur lui.

Personne n'ignore aujourd'hui que les hommes opulents en Italie, que ceux mêmes qui aux richesses joignent encore l'éclat que donnent un nom et les plus hautes dignités, ont en général peu de goût pour le luxe personnel. La somptuosité de leur suite, la magnificence de leurs palais, le brillant de leurs fêtes, ont surtout pour objet de relever ou de soutenir la gloire de leur maison dans l'esprit du public; tandis que pour eux-mêmes, et journellement, ils se contentent des appartements les plus petits, les plus simples, et d'une vie frugale dont beaucoup de particuliers dans le reste de l'Europe ne s'arrangeraient qu'assez difficilement. Quant à leurs manières, elles suivent leurs goûts; et rien n'est si éloigné de toute jactance et de toute affectation que le ton dont ils traitent les affaires les plus graves, et dont en conversant ils abordent les sujets les plus élevés. Ce qui frappe surtout à Rome, c'est le contraste de la majesté, de la grandeur imprimée à tout ce qui est public et extérieur, avec la bonhomie, on pourrait même dire le *laisser aller* qui règnent dans la vie journalière et intime.

La chambre du pape était sans aucune comparaison la partie la plus modeste de tout le palais Quirinal. Le lit, placé en face de la porte d'entrée, était entouré de grandes tentures formant, à chacune des extrémités, une espèce de cabinet fermé, qui correspondaient chacun avec une petite porte à l'intérieur des appartements. Des tapisseries faites en Flandre couvraient les murs, et outre deux fauteuils à bras, une grande table, et quelques siéges courants, on ne voyait pas d'autres meubles qu'un prie-Dieu surmonté d'un crucifix.

Le pape Innocent X était assis dans l'un des grands fau-

teuils, et lorsque dona Olimpia entra, le pontife fit un mouvement pour se lever. Mais son grand âge (il avait soixante-quinze ans) et la promptitude avec laquelle sa belle-sœur porta la main sur la sienne, le forcèrent de ne pas se déranger. « Je sais, lui dit-elle en se débarrassant de sa mantille, que vous avez été un peu incommodé ces jours-ci; moi-même j'ai éprouvé une légère indisposition; mais j'ai appris ce matin que vous étiez mieux; et quant à moi, je suis parfaitement remise.

— Savez-vous bien, chère sœur, dit le pape, qu'il y a deux jours que je ne vous ai vue? Approchez-vous donc de moi; asseyez-vous là, sur ce fauteuil, et donnez-moi votre main.» Olimpia obéit, et le vieillard, après avoir éprouvé un petit tremblement dans les membres, accident qui se manifestait toujours quand il était ému, soit de plaisir, soit par la colère, ajouta : « En vérité, il me tardait de vous revoir. Ne restez pas si longtemps, chère sœur, sans venir m'aider de vos lumières. Il y a bien longtemps, vous le savez, que je vous ai dit pour la première fois que je ne puis rien faire sans vos conseils, que je ne puis me passer de vous.

— Votre sainteté s'exagère l'importance de mes humbles services.

— Je vous en prie, chère sœur, bannissons entre nous ces formules de cour. Nous sommes ici chez nous, en famille; appelez-moi frère.

— Allons, remettez-vous, frère, dit Olimpia en passant légèrement ses belles mains sur celles d'Innocent, et causons un peu de ce qui vous intéresse. »

Après avoir dit ces mots, elle roula son fauteuil en face de celui qu'occupait le pontife, de manière à ce qu'ils pussent poursuivre leur entretien plus facilement. Cette disposition des deux meubles, à laquelle Olimpia ne manquait pas de se conformer quand elle était en bonne humeur, était une invention du pape, qui prétendait, non sans raison, que pour saisir toute la portée de ce que dit un interlocuteur, il faut en lire une bonne partie dans ses yeux. Dona Olimpia n'était plus jeune, mais grâce au privilége que la nature a accordé à un grand nombre de femmes des états Romains, elle

avait été charmante de fort bonne heure, et elle était très-belle encore à un âge où la plupart des femmes d'Europe et des autres parties du monde ont déjà perdu depuis long-temps toute espèce d'éclat. Sa taille était médiocre, comme il convient à une personne de son sexe. Elle avait de l'aisance et de la dignité dans les mouvements, et malgré quelque peu d'obésité, qui entre forcément dans les conditions de la beauté des femmes quand elles la conservent après l'âge de quarante ans, elle se montrait très-alerte et très-vive quand elle sortait de la majestueuse gravité qui distingue les dames romaines.

La physionomie belle et piquante de dona Olimpia était donc un beau miroir sur lequel le pontife aimait à suivre les plus légères ondulations de la pensée.

« Eh bien, dit-il en se laissant aller sur le dossier de son fauteuil, que se passe-t-il dans notre ville de Rome, et que font les Romains?

— Les Romains! ils ne vous épargnent guère; pas plus que moi, du reste.

— En vérité! Et que disent-ils de nous? demanda le pape en accompagnant son interrogation d'un rire assez prolongé.

— Oh! vous le savez bien... Mais voici une plaisanterie en latin qui s'adresse à moi personnellement. » En parlant ainsi, dona Olimpia se souleva de dessus son siége pour prendre un petit papier de la liasse posée sur la table, et elle le remit au pape, qui se prit à rire de nouveau en le parcourant des yeux [1]. Comme il ouvrait la bouche pour le lire à haute voix, dona Olimpia l'interrompant : « Saint-père, lui dit-elle, vous savez bien que mon éducation a été très-négligée et que je suis restée fort ignorante. Permettez-moi de profiter de ce que je n'ai jamais lu un mot de latin, excepté celui des offices, pour ignorer le mauvais jeu de mots que l'on a fait sur mon nom. J'ai voulu que vous en prissiez connaissance, parce qu'il m'est revenu aux oreilles un bruit

[1] On trouva sur la statue de Pasquin, voisine du palais Panfili, qu'occupait dona Olimpia, ces mots en latin : *Olim-pia ; nunc impia.*

que vous ne devez pas ignorer. Cette plate plaisanterie a fait fortune, non-seulement parmi la canaille de Rome, mais jusque dans le palais des ambassadeurs des puissances étrangères. Et je sais qu'hier, chez le marquis de Fontenay, tous les Français, si tenaces dans leurs volontés et si légers dans leurs manières, ont débité mille extravagances à ce sujet. »

Cette dernière phrase, qui avait rendu le pape plus grave, finit par lui faire éprouver un petit mouvement convulsif de colère. Mais Olimpia, lui touchant légèrement la main : « Allons, frère, dit-elle, conservez donc un peu de calme ; vous êtes vraiment comme un enfant. N'oubliez donc pas que vous êtes chargé de gouverner le premier empire du monde, et que vous devez regarder d'un œil non pas irrité, mais miséricordieux, ceux même qui portent atteinte à votre sainteté...

— Mais vous, sœur, c'est vous que l'on insulte !

— Eh bien, loin de m'en plaindre, j'en suis joyeuse. Laissez-les, frère, épuiser sur moi les traits de leurs satires, le fiel de leurs injures, le poison de leurs blasphèmes ; que j'aie le bonheur d'être l'humble égide sur laquelle viendront se fixer leurs armes impies, et je me glorifierai des blessures que j'aurai reçues pour vous, en servant de but à vos ennemis. Mais restons calmes, et veillons aux intérêts du saint-siége. »

Le pape joignit les mains, baissa d'abord la tête, puis élevant bientôt après ses regards vers le ciel, comme pour le remercier, il les reporta sur sa belle-sœur, dans l'attitude de quelqu'un qui se prépare à recevoir un avertissement céleste.

« Vous avez pour secrétaire d'état, continua dona Olimpia, un homme fort habile sans doute, et dont j'apprécie singulièrement les lumières ; mais Pancirole manque à mon sens de netteté dans ses vues, et surtout de clarté dans ses discours.

— Sœur, interrompit brusquement le pape, Pancirole est un homme...

— Entièrement dévoué à votre sainteté, je le sais, mais par un sentiment qui l'honore au fond, évite toutes les

occasions de travail avec vous, sous prétexte de ménager votre santé. Cependant, et parfois, vous en avez souffert, ainsi que le gouvernement du saint-siége; il vous a accablé de détails à l'occasion d'affaires contentieuses d'un intérêt fort secondaire, sans parler jamais de ce qu'il vous importe surtout de connaître : de l'ensemble et de l'enchaînement de ce qui s'est passé depuis que vous êtes sur le trône. Voilà quatre ans environ que vous régnez; or il est bon de savoir d'où nous sommes partis et où nous en sommes arrivés, car selon toute apparence il nous faudra bientôt prendre une marche toute différente de celle que nous avons suivie. Écoutez un peu patiemment, poursuivit dona Olimpia, qui vit les sourcils du pontife se froncer; rappelez-vous qu'à la mort d'Urbain VIII, votre prédécesseur, malgré tous les efforts de ses neveux, soutenus par la France, il leur fut impossible de persuader au conclave de nommer un pape qui, en soutenant leur famille rapace, éternisât les exactions et les rapines que les cardinaux Antoine et François, ainsi que tous les Barberins, avaient exercées en Italie pendant le règne de vingt-un ans de leur oncle. En vous exaltant sur le saint-siége, on vous imposa tacitement la condition de mettre un frein au népotisme, et de faire rendre gorge aux Barberins des trésors immenses qu'ils avaient amassés.

Fidèle à cet engagement qui vous fit accueillir avec transport par la chrétienté et tourna à l'avantage des intérêts spirituels et temporels du saint-siége, vous n'avez pas tardé à vous déclarer contre les Barberins, et à faire rechercher tous les actes de leur administration pendant le pontificat de leur oncle. Vous ne l'ignorez pas; plus de deux cents gouvernements, dignités, offices, abbayes et bénéfices, dont les revenus étaient absorbés par cette famille, sont rentrés à la disposition du saint-siége et ont été distribués entre les véritables défenseurs de l'Église romaine, par la juste répartition qu'en a faite votre sainteté.

— C'est vous seule, ma sœur, qui avez pris tous ces soins!

— J'ai suivi votre intention : heureuse encore en cette occasion, si j'ai pu vous délivrer des ennuis pesants que

causent de pareils travaux. Après ces mots Olimpia baissa doucement la tête en signe de respect et continua :

Tous les Barberins, frappés de crainte et poursuivis par la haine publique, s'échappèrent de Rome. Malgré la bulle par laquelle vous fîtes défense aux cardinaux de sortir sans ordre de l'état ecclésiastique, Antoine s'enfuit en France, et peu de jours après, son frère le cardinal François, puis son cousin Tadée Barberin, qui sut si bien amasser l'or à Palestrine pendant son gouvernement de Rome, l'y rejoignirent, traînant avec eux toutes celles de leurs richesses qui étaient transportables ; et vous savez qu'elles s'élèvent à des sommes immenses.

— A quatre millions de ducats d'or, selon l'évaluation de Pancirole.

— Plus encore ; mais peu importe. La France prit fait et cause pour les Barberins, ou au moins se servit de leur exil comme d'un prétexte pour jeter des embarras dans la politique du Vatican. Elle exigea de vous leur rappel en Italie. Bien plus, elle prétendit qu'on les réintégrât dans tous les bénéfices dont ils avaient joui. Mais vous fûtes courageusement habile dans les refus constants que vous avez opposés à cette bienveillance hypocrite. Voyant que cette ruse était sans effet, Mazarin crut devoir y substituer la force et la violence ; et une flotte française fut envoyée pour soutenir l'autre partie de l'armée qui faisait le siége d'Orbitello [1]. Le projet qu'avait le cabinet de France de nuire aux Espagnols à qui cette place appartenait, et surtout le désir de s'approcher de Rome pour vous faire des menaces plus pressantes, ne fut pas satisfait cette fois, puisque les Français furent forcés de lever le siége. Mais, toujours plus persévérant et plus implacable dans ses projets, Mazarin compta pour rien cet échec, remit des vaisseaux en mer et fit emporter d'assaut, deux mois après, Porto-Longone et Piombino.

— Ce monstre de Mazarin ! s'écria le pape en se soulevant avec vivacité sur son siége.

— Ah ! mon frère ! reprit dona Olimpia après avoir calmé le

[1] En Toscane.

pontife, vous savez que je m'abstiens toujours de rappeler les événements tristes quand ils sont accomplis et sans remède. Toutefois il serait fâcheux que leur expérience demeurât inutile pour l'avenir. Comme vous j'ai ressenti vivement le tort et l'injure que Mazarin faisait à notre famille en s'emparant d'une place, d'un bien qui appartient à votre neveu, à mon gendré, le prinee de Piombino [1]; comme vous j'ai gémi de voir les Espagnols, nos alliés les plus fidèles, chassés de deux forteresses protectrices de Rome, par les Français, auxquels nous ne devons jamais nous fier. Mais, mon frère, l'homme que le ciel a choisi pour gouverner les nations de la terre doit mettre tous les intérêts secondaires de côté, et surtout ne pas se faire d'illusion sur l'état présent des circonstances, afin d'en tirer tout le parti possible. Vous n'ignorez pas le motif secret qui rend Mazarin si acharné à nous nuire.

— Ce drôle-là, il faudrait encore créer son frère cardinal; c'est déjà bien assez qu'il soit archevêque.

— Je n'aime pas à vous voir dans cette disposition d'esprit, dit dona Olimpia, qui après s'être levée se promena lentement dans la chambre en continuant de parler : c'est en se laissant aller ainsi à sa mauvaise humeur que l'on risque de commettre des fautes irréparables.

— Allons, c'est bien! prenez Mazarin sous votre protection; il ne vous manquera plus que de plaider en faveur de la famille Barberine et de sacrifier l'Espagne à la France. C'est un beau marché que nous ferions là. »

Innocent en s'agitant sur son siége répéta plusieurs fois cette même observation en la retournant sous plusieurs formes différentes, sans que dona Olimpia répondît un seul mot. Elle était dans un des angles de la chambre, immobile et la tête inclinée comme quelqu'un absorbé dans des réflexions qui l'isolent complétement. Cette immobilité et le silence durèrent assez longtemps pour que le pape, à qui la position de son fauteuil ne permettait pas d'apercevoir dona Olimpia, se retournât plusieurs fois avec une curiosité inquiète, pour démêler dans l'attitude de sa belle-sœur la disposition d'esprit où elle pouvait être.

[1] Nicolo Ludovisio.

Ces mouvements répétés n'échappèrent pas à l'œil observateur d'Olimpia, qui attendit que la colère du pape se fût entièrement changée en inquiétude pour lui adresser la parole de nouveau.

Elle fit encore lentement quelques pas dans la longueur de la chambre; puis, étant venue se placer à quelque distance du pape, sur lequel son regard profond et pénétrant se fixa, elle lui dit enfin :

« Si ma mémoire ne me trahit pas (au surplus j'ai là les dates dans mes papiers), le cardinal Antoine Barberin s'est enfui en France quelques jours avant le 4 décembre 1645, que vous avez lancé la bulle de défense de la sortie des cardinaux des états de l'Eglise?

— Oui... répondit le pape, inquiet de faire une réponse positive à une question dont il cherchait vainement le but.

— C'est au mois de janvier suivant, continua sa belle-sœur, que François et Tadée Barberin, malgré votre bulle, et bien que nous fussions tous prévenus de leur départ à demi clandestin, ont fait transporter leurs caisses remplies de richesses curieuses, d'antiques et de tableaux de prix. à Civita-Vecchia, pour les expédier pour Marseille et passer eux-mêmes en France?

— Je crois... que... oui... répondit cette fois le pape.

— On fit assiéger Orbitello. L'entreprise ne réussit pas. Souvenez-vous qu'alors je vous engageai, non par inclination naturelle assurément, mais par prudence, à ne pas courir plus longtemps les chances d'une guerre dispendieuse et dont l'issue était incertaine. Rappelez-vous que je vous donnai le conseil d'user de clémence envers les Barberins, quand il était encore temps de vous en faire un mérite auprès de la France, et de donner le chapeau au frère de Mazarin pour mettre un terme à une querelle personnelle entre vous deux. Vous vous êtes emporté contre moi, comme vous venez de le faire encore il n'y a qu'un instant; vous n'avez écouté que Pancirole, que son aveugle préférence pour l'Espagne et son aversion pour Mazarin ont toujours fait pencher pour la guerre; et ses espérances comme ses calculs ont été réduits à rien. Du 8 au 29 octobre, Piombino et Porto Longone

étaient tombés au pouvoir des maréchaux de la Meilleraie et Duplessis, et le 17 décembre, non-seulement vous aviez pardonné aux Barberins, mais vous aviez fait lever le séquestre de dessus leurs biens. Tenez, ajouta Olimpia en tirant de la liasse un papier qu'elle présenta au pape, voyez si je me trompe. »

La feuille tomba sur les genoux d'Innocent, qui n'y porta ni les mains ni les yeux.

« Sœur! vous m'accablez, dit-il à voix basse.

— Moi? Pamphile, s'écria dona Olimpia en se rapprochant avec vivacité de son beau-frère, dont elle prit les mains dans les siennes, moi, vous accabler? moi, chercher à vous faire de la peine? vous ne pouvez le croire. Ah! frère! ajouta-t-elle en se penchant vers lui de dessus le siége sur lequel elle s'était replacée, l'expérience a bien dû vous prouver que toutes les actions de ma vie, depuis que je vous connais, n'ont eu d'autre but que de contribuer à votre bonheur et à votre prospérité. Jamais amitié n'a été plus sincère, plus forte et plus constante que celle que je vous porte, et l'inflexibilité même des raisonnements que j'ai cru devoir choisir pour vous convaincre, est la preuve que l'attachement que je vous ai voué n'est rien moins qu'ordinaire. »

Cette femme avait l'éloquence de la passion, et c'était moins encore ses paroles que la manière dont elle les laissait échapper de ses lèvres, qui lui donnait une puissance irrésistible. Tout en parlant, elle pressait les mains et les genoux tremblants du pape, et lorsqu'elle eut prononcé les derniers mots, elle resta la tête portée en avant et le regard fortement dirigé sur celui du pontife, en laissant lire à la fois sur son visage tout ce que l'espérance et la crainte, se disputant le cœur d'une créature humaine, peuvent faire naître de trouble et d'anxiété.

La passion rajeunit momentanément, et cette fois elle fit resplendir la physionomie de dona Olimpia d'une incomparable beauté.

Le pape éprouva une émotion qu'il ne put dissimule. Elle s'accrut encore lorsque Olimpia, à qui cette circonstance n'était point échappée, laissa percer un rayon de joie et d'espérance par le plus doux sourire.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Olimpia, selon l'usage du pays, baisa respectueusement l'une des mains d'Innocent, tandis que de l'autre le pontife arrêtait quelques larmes prêtes à s'échapper de ses yeux.

« Que désirez-vous, Olimpia? dit enfin Pamphile d'un ton de voix altérée.

D'abord de ne point essuyer de refus, répondit sa belle-sœur avec cet accent de mutinerie gracieuse et enfantine dont les femmes, si loin de la jeunesse qu'elles soient, ne cessent jamais de faire usage tant qu'elles conservent un reste d'agrément.

— C'est tout naturel; mais après? »

Olimpia se tournant vers la table, chercha dans la liasse un papier que le pape s'apprêtait à prendre, mais qu'elle retint en disant: « Vous ne lirez ma requête que quand vous m'aurez promis d'y faire droit et de l'approuver.

— Ah! cela est un peu fort!

— Eh bien, dit la postulante, qui remit en souriant le papier sur la liasse, n'en parlons plus.

— Allons, donnez-moi donc ce papier.

— Pas du tout.

— Mais c'est un enfantillage.

— Comme il vous plaira de l'entendre, mais je veux que vous mettiez entière confiance en moi, sans cela je ne vous dirai rien; promettez-moi d'exécuter ce que je demande, et vous saurez de quoi il s'agit.

— Mais c'est une plaisanterie que vous faites?

— Pas le moins du monde.

— En vérité, je ne vous ai jamais vue si déraisonnable qu'aujourd'hui.

— Et moi, si peu gracieux que vous l'êtes ce soir. »

En disant ces mots, plutôt en affectant la légèreté qu'avec sécheresse, Olimpia regarda sa montre. « Il est tard, dit-elle; alors elle alla prendre sa mantille, la jeta près des papiers qu'elle remit en ordre afin de les rouler, et acheva bientôt tous ses apprêts pour se retirer.

Innocent se sentait mal à l'aise, partagé comme il l'était

entre l'ennui de faire un refus net à sa belle-sœur, et l'appréhension de se lier par une promesse imprudente.

Cependant tout était préparé, et dona Olimpia, debout entre la table et le fauteuil du pape, repassait ses mains l'une dans l'autre pour enfoncer ses gants, non sans observer avec attention la contenance de sa sainteté.

— Allons, dit-elle tout à coup en mettant la liasse sous son bras, je pars; que Dieu, saint-père, vous accorde une bonne nuit; et elle se dirigea vers la porte.

— Olimpia!... Olimpia! » s'écria le pape.

Elle s'arrêta, revint sur ses pas et se plaça près du pontife sans rien dire.

— Asseyez-vous, et donnez-moi votre papier. » Puis étendant la main pour le recevoir, il ajouta, en laissant voir sur son visage qu'il était disposé à accorder la demande : « Je le veux.»

Dona Olimpia obéit; sa mantille rejetée, elle s'assit, et tira le papier qu'elle présenta sans hésitation au pape.

Pamphile y jeta les yeux avec empressement, et y lut la liste des noms suivants :

Saveli, archevêque de Salerne; Mazarin, archevêque d'Aix; Cherubini, auditeur de sa sainteté.

Et plus bas :

Vitman, auditeur de la chambre; Raggi, trésorier, et Maldachini.

Malgré tous les efforts que fit Innocent pour se contraindre et ne pas se livrer à la colère, il ne put y réussir complétement. « Je comprends, dit-il d'une voix émue et entrecoupée; voilà six cardinaux de votre façon... En vérité il ne vous manquera bientôt plus que d'aller prendre possession à Saint-Jean de Latran, madame... Me tendre une pareille enbûche encore, pour faire tomber le chapeau sur la tête d'un second Mazarin... puis d'un enfant de seize ans comme votre neveu Maldachini! c'est très-mal, madame; c'.... c'est très-mal.

— Permettez, Pamphile, dit Olimpia avec calme et en mettant ses mains sur celles du pape, qu'un tremblement assez fort agitait; pour peu que vous me soupçonniez d'artifice dans cette circonstance, regardez-vous comme entière-

ment dégagé de toute promesse, même tacite, envers moi. La nomination de mon neveu au cardinalat vous semble-t-elle le résultat désiré d'une vanité puérile? n'y souscrivez pas. Je ne me pardonnerais jamais de vous avoir entraîné dans une démarche fâcheuse pour le saint-siége, ma famille et moi dussions-nous en tirer les plus grands avantages. Croyez-moi, cessons de parler de cette affaire, puisqu'il ne vous est pas donné de l'envisager sous son véritable jour; elle nous causerait à tous deux des contrariétés qu'il est plus sage d'éviter; ainsi, qu'il n'en soit plus question. » Elle dit, reprit la liste des cardinaux proposés, des mains du pape, et la déchira.

La grande colère d'Innocent commença bientôt à se calmer. Sa belle-sœur, qui depuis si longtemps avait l'occasion d'observer la température si variée de son humeur, prit le parti de rester muette pour le forcer de prendre la parole le premier. Le silence fut long, pénible pour tous deux; mais enfin l'obstination féminine l'emporta; et vaincu par une résistance inerte, le pontife commença à parler ainsi sous la forme de réflexions:

« Il fera beau entendre les discours que l'on va tenir dans la ville de Rome..... que dis-je? dans toute l'Europe, lorsque l'on apprendra que nous avons achevé d'*enmazariner* le sacré collége, en y adjoignant encore le frère du ministre de la régence de France..... Après tout... et comme on le dit, il est peut-être plus sage d'avoir l'air de faire de bon gré ce que l'on céderait forcément un peu plus tard; n'est-ce pas, madame? L'Espagne sera peu satisfaite; mais l'ambassadeur de France vous devra des remercîments... et il vous en fera... Car enfin tout l'étalage qu'il a montré à son entrée à Rome ne sera pas perdu, et ce ne sera pas vainement qu'il a été accompagné en ce jour d'un cortége de quatre-vingts carrosses à six chevaux, puisqu'on fera l'archevêque d'Aix cardinal... Etes-vous satisfaite, madame? »

Olimpia ne répondit rien. Après une interruption assez longue, le pontife continua en jetant un regard plein de douceur sur sa voisine:

« Je vous remercie, chère sœur, d'avoir pensé à mon vieux serviteur Cherubini. Depuis quarante ans il a rempli avec honneur, zèle, probité et intelligence, tous les offices que mon prédécesseur et moi lui avons confiés... Je le fais cardinal. C'est une bonne promotion; elle lui fera plaisir, elle nous fera honneur... Il est juste aussi que Venise et Gênes aient près de nous, et dans le gouvernement du saint-siége, quelques-uns de leurs enfants. Vitman est un bon choix. Quant à Laurent Raggi, jeune encore, vous savez qu'il n'a que quarante-cinq ans, on pourra bien tenir quelques propos sur son compte. C'est un financier habile, mais rusé; prenez-y garde, madame... On n'a pas encore oublié comment il a rempli sa charge de surintendant des gabelles pour les Barberins, sous le pontificat d'Urbain VIII, et il fera bien de prendre garde à ses actions, afin qu'il ne lui arrive pas encore une fois d'être obligé de sauter par la fenêtre de son palais, pour se soustraire à la fureur du peuple. C'est un homme de mérite, et dont les talents peuvent être utiles, d'accord; mais il faut le surveiller. Enfin notre trésorier sera cardinal.

» Je n'ai pas d'objections à faire sur la promotion de l'archevêque de Salerme au cardinalat. Fabrice Savelli s'est rendu illustre comme général dans les guerres d'Allemagne, et s'est fait respecter depuis qu'il est entré dans les ordres. L'importance de sa famille à Rome serait d'ailleurs un titre suffisant pour que nous nous empressions de le lier plus étroitement encore aux intérêts de la sainte Eglise. Je le fais cardinal.

» Vous voyez, chère sœur, continua Innocent, qui dans ses dernières phrases avait repris son rôle de souverain, que si je ne suis pas toujours gracieux, je ne cesse jamais d'être raisonnable. Quant à vous, à qui le ciel a donné tout ce qu'il faut pour être à la fois l'un et l'autre, j'ai peine à m'expliquer comment il a pu vous venir dans l'esprit de présenter pour le cardinalat votre neveu Maldachini, un enfant de quinze ou seize ans au plus, laid de sa personne et imbécile d'esprit. Qu'en voulez-vous faire? et quel secours espérez-vous tirer d'un pareil sujet, quand il sera couvert de la pour-

pre? Vous voulez donc nous rendre la fable de toute la chrétienté?

— Bannissez cette inquiétude, interrompit brusquement dona Olimpia. Un souverain affermit ordinairement mieux sa puissance aux yeux du vulgaire, en lui imposant parfois quelques fantaisies, qu'en satisfaisant sans cesse à la raison. N'est-ce rien que de pouvoir faire seul ce qui est jugé impossible par tous les autres? Vous parliez tout à l'heure du trésorier Laurent Raggi; vous n'avez peut-être pas su, car alors vous étiez nonce en Espagne, de quelle manière son oncle Octavien fut créé cardinal par Urbain VIII, qui, malgré ses faiblesses, ne fut point après tout un pontife ordinaire? Octavien, trésorier dévoué de l'Eglise, et personnellement attaché au pape, passait aussi, comme mon neveu, pour un sot, pour un imbécile; mais enfin c'était, je le répète, un homme sincèrement dévoué, et dans lequel le pape mettait avec raison toute sa confiance. Ce sot, cet imbécile, se met un beau jour dans l'esprit qu'il doit avoir le chapeau, et bien que qui que ce fût ne pensât à lui voir conférer cette dignité, il se fait faire un habit de cardinal, et le met pendant plusieurs mois trois ou quatre fois par jour, pour consulter ses amis et ses courtisans sur la coupe de son vêtement, et sur les airs qu'il doit prendre. Tout en se moquant de lui, on le flatte, on l'encourage; son idée s'enracine dans son cerveau, et bref, voilà notre trésorier qui part un soir de chez lui vêtu en cardinal, pour se rendre chez le pape, aux pieds duquel il se jette en disant: « Ah! que sa sainteté daigne mettre la joie dans le cœur de mon pauvre vieux père et dans le mien, en me créant cardinal! » Cette confiance, cette foi, toucha Urbain, qui le nomma à la première promotion. On en rit beaucoup, ainsi que de la joie extravagante qu'en témoigna le cardinal improvisé; mais ceux qui plaisantèrent avec le plus d'amertume furent ceux mêmes qui ne pouvaient se pardonner de n'avoir pas eu une idée si simple, et dont le succès fut si prompt. Soyez certain, frère, qu'une grâce produit plus d'effet qu'une récompense; qu'un souverain s'attache les hommes par les faveurs qu'il leur accorde, et non par la justice qu'il leur rend. Nous ne serons donc pas la fable de la

chrétienté si vous faites ce que je vous demande; au contraire, vous donnerez signe de votre puissance.

» Quant à l'âge de mon neveu, poursuivit dona Olimpia, qui ne laissa pas au pontife le temps de l'interrompre, c'est une cause de refus que l'on ne saurait admettre, et je pourrais citer vingt exemples d'enfants de douze à treize ans, élevés à la dignité de cardinal, dont les familles, si illustres qu'elles soient, ne peuvent le disputer à la mienne, depuis surtout qu'elle s'est unie à la vôtre. »

Malgré la témérité plus qu'orgueilleuse de ces paroles, le pape ne se sentit pas disposé à y répondre, et sa belle-sœur continua ainsi : « Mais au surplus, toute ces considérations, si importantes qu'elles puissent devenir en certaines circonstances, doivent le céder à la nécessité qui nous presse aujourd'hui. Le népotisme qui s'est établi depuis longtemps à la cour de Rome, et dont les inconvénients et les excès mêmes, pendant le dernier règne d'Urbain et de ses neveux les Barberins, ont consacré l'usage plus fortement que jamais, est devenu un besoin impérieux pour aider les rouages de la politique européenne, qui aboutit au Vatican comme à son centre. A votre avénement au trône, mu par un sentiment de justice, et forcé d'ailleurs d'obéir à la fureur de vengeance qui animait la cour et le peuple contre les neveux d'Urbain, vous avez repris tous leurs bénéfices, vous avez saisi leurs biens en les condamnant à l'exil, pour vous épargner des rigueurs plus cruelles que l'on eût peut-être exigées de vous. Enfin, dans une intention très-louable, et aux applaudissements unanimes, le commencement de votre règne a été signalé par l'abolition du népotisme, et Pancirole, complétement étranger à votre famille, est devenu le cardinal-maître[1].

» Cependant cinq mois s'étaient à peine écoulés, que tous les ambassadeurs étrangers, à l'exception de celui d'Espagne, à qui Pancirole est encore exclusivement dévoué, se plaignirent de ce qu'ils ne pouvaient traiter directement avec un intermédiaire qui eût tout à la fois votre confiance

[1] Cardinal padrone.

et la leur, qui vous touchât de près, qui fût en quelque sorte un second vous-même. Il ne se passa pas beaucoup de temps sans que vous reconnussiez la justesse de ces observations, ainsi que les embarras continuels que la partialité et la temporisation excessive de Pancirole apportent dans les relations diplomatiques. Ceux mêmes qui s'étaient emportés avec tant de véhémence contre le népotisme des Barberins, qui l'avaient vu détruire avec le plus de joie, furent les premiers à sentir le besoin d'un *cardinal neveu*, et à crier bien haut qu'il fallait en trouver un.

» Ce fut vous-même qui me parlâtes le premier de mon fils, du prince don Phamphile. Cet essai ne fut pas heureux, j'en conviens ; car il y avait à peine un mois que vous l'aviez revêtu de la pourpre, que cet homme.... extravagant... car, en vérité, je ne sais quel nom lui donner... s'est pris d'un amour insensé pour la veuve du prince de Rossano, et n'a pas eu de cesse qu'il ne vous remît le chapeau pour l'épouser.

— Ah ! ah !... dit le pape en souriant, la princesse de Rossano est bien belle... et de plus, une personne de beaucoup de mérite.

— Dont les talents même peuvent être utiles, dit Olimpia, d'accord, mais qu'il faudra surveiller. En somme, ajouta-t-elle après cette brusquerie, vous avez reconnu la nécessité impérieuse d'un premier cardinal de votre famille, en donnant cette dignité à votre neveu, à mon fils don Pamphile. Si sa conduite n'a pas répondu aux espérances que nous avions placées en lui, ce n'est point une raison, lorsqu'il se présente une autre chance, de ne pas la tenter. Or, cette chance est unique ; aucun des hommes de notre famille, à l'exception du jeune Maldachini, n'est en position de faire partie du sacré collége ; ainsi, que Maldachini soit ridicule, sot, imbécile, et pis encore si vous voulez, nous n'avons pas le choix : *il faut qu'il soit cardinal, il le faut !* »

En prononçant ces derniers mots, Olimpia avait profité du double sens que présentait sa phrase pour exprimer tout ce qu'il y avait d'impérieux et d'absolu dans sa volonté, en se donnant toutefois l'air de présenter la promotion de Malda-

chini comme un événement fatal et inévitable. Il ne serait peut-être pas difficile de dire lequel des deux arguments influa le plus directement sur la résolution du pape; ce qu'il y a de certain, c'est qu'après être demeuré assez longtemps plongé dans ses réflexions sans faire aucun mouvement, il releva tout à coup la tête et dit en souriant à dona Olimpia : « Je fais Maldachini cardinal. »

Il faudrait que l'on sût ce qu'il n'a pas été possible de développer encore, c'est-à-dire quel assemblage d'espérances, de craintes, de projets, d'idées et de passions de toute nature, s'était amoncelé dans le cœur et l'imagination de dona Olimpia, pendant le cours de cet entretien nocturne, pour que l'on se formât une idée de la détente générale qui eut lieu dans toutes les facultés de cette femme, lorsqu'elle eut obtenu ce qu'elle désirait. Elle se jeta aux pieds du pape, baisa ses vêtements, lui prit les mains, sourit et pleura en même temps, et finit par assurer le pontife qu'elle était la plus heureuses des créatures de ce qu'elle avait pu le décider à faire une promotion qui, d'après ses idées, devait être un des actes les plus importants du gouvernement d'Innocent X.

« La volonté de Dieu soit faite, chère sœur, dit le pape en lui touchant légèrement le bras; je suis charmé de vous voir satisfaite. Mais tout ce qui vient d'être fait sera le sujet d'une terrible conversation demain entre Pancirole et moi.

— Veuillez! veuillez! saint-père; ordonnez, et n'allez pas vous engager dans une discussion qui n'aurait d'autre résultat pour vous que des contrariétés, puisque tout est..... décidé... arrêté entre nous. N'est-ce pas, frère? ajouta-t-elle avec un certain accent persuasif et affectueux auquel Pamphile n'avait jamais su résister; n'est-il pas vrai que vous avez reconnu l'importance et la vérité de tout ce que je vous ai dit? Vous le savez, non-seulement j'ai toujours pris vos intérêts avec ardeur et sincérité, mais vous l'avez dit bien des fois vous-même, que le ciel me fournissait d'heureuses inspirations chaque fois que je m'occupe de ce qui vous touche. Si je ne met rompe, et en acceptant la joie que j'éprouve comme un présage favorable, jamais détermination n'aura

été plus fertile en bons résultats que celle que nous venons de prendre. Mais écoutez, Pamphile, le dernier conseil que croit devoir vous donner une amie, une sœur qui ne vit que pour vous servir et élever votre gloire. Ne vous fiez pas aveuglément aux conseils de votre premier ministre. De grâce, écoutez-moi, et ne vous emportez pas, dit-elle en embrassant les genoux du pape, qui avait laissé échapper un léger signe de mécontentement. Oui, on ne saurait le proclamer trop haut, Pancirole est un homme intègre, plein de lumières, d'habileté dans les affaires. Je ne prends part à rien sans le consulter; ainsi vous voyez quelle opinion j'ai de son mérite.. Mais Pancirole a vieilli dans la haine qu'il a toujours portée aux Barberins, et par suite à la France; mais Pancirole, précisément parce qu'il a de certaines qualités qui le rendent fidèle à ses affections et à ses promesses, est resté et restera toujours dévoué à la couronne d'Espagne.

» Or, vous n'ignorez pas qu'ainsi que vous et que votre premier ministre, j'ai toujours éprouvé et manifesté une préférence non équivoque pour ce royaume purement et constamment catholique; pour une nation dont la soumission envers le saint-siége a donné tant de force à vos prédécesseurs et à vous. Peut-être qu'hier encore, vous auriez trouvé cette disposition intacte dans mon esprit. Mais faut-il vous rappeler tout ce qui se passe depuis quelque temps? Est-il nécessaire de vous redire le triste sort qu'ont eu les armes espagnoles à Porto-Longone et à Piombino? Est-il possible de se faire illusion sur l'affaiblissement du pouvoir de l'Espagne, en voyant qu'un misérable pêcheur comme Masaniello a détruit la puissance du vice-roi qui gouvernait pour elle, en vingt-quatre heures? Et serait-il bien sage que le saint-siége continuât de prendre pour point d'appui et pour alliée indispensable une nation qui paraît n'avoir bientôt plus la force ni de se gouverner ni de se défendre? De l'autre côté, considérez la France. Un instinct insurmontable nous éloigne, il est vrai, de cette nation si opiniâtre et si légère, si indisciplinée et si belliqueuse. Mais voyez comme par la bravoure de ses armées, ainsi que par les infatigables travaux de ses ministres, elle étend le réseau de sa puissance sur

toute l'Europe. Ils ont repris Dunkerque sur les Anglais. Au moment où je parle, un certain duc de Guise, venu à Rome pour faire rompre son mariage, s'entend avec les insurgés de Naples pour enlever cette couronne à l'Espagne. A Munster, les intrigues de Mazarin nous menacent de la conclusion d'un traité qui, en faisant renoncer le roi d'Espagne à la Hollande, relèverait l'orgueil des hérétiques et porterait un coup mortel au saint-siége. Enfin partout ils s'ingèrent et se mêlent à tous les intérêts. Aussi jamais ne se sont-ils montrés plus exigeants et plus fiers à Rome qu'aujourd'hui.

» J'ai voulu les voir dans tout le faste de leur fierté. Protégée par un jalousie, j'ai vu de là défiler les quatre-vingts carrosses qui formaient le cortége de l'ambassadeur de France. Je l'avoue, si je trouvai naturel que la populace romaine prît, comme de coutume, grand plaisir à repaître ses yeux d'une cérémonie brillante, je ne pus m'empêcher de remarquer avec un profond étonnement l'enthousiasme que les Français inspiraient aux Romains, tandis que les Espagnols ne recevaient que des lazzis moqueurs et de mauvais compliments. Le soir, le marquis de Fontenay, après avoir été vous baiser les pieds, vint à mon palais, et pendant la soirée, il se montra aussi sémillant et aussi disert que l'ambassadeur d'Espagne fut triste et muet.

» Ah! frère, je ne saurais vous dire à quel point ce contraste a frappé mon esprit. Involontairement, je me laissai aller à la rêverie, et il me semblait voir l'Espagne descendre et la France monter. Si vous entendiez ce que tous ceux qui viennent de ce pays répètent sur le jeune enfant roi, qui, bien que régi par sa mère, semble déjà gouverner son royaume, vous partageriez sans doute mes incertitudes. Pour moi, je ne sais quel pressentiment m'avertit que son règne sera glorieux, que son pouvoir deviendra immense. Ah! mon frère! ne nous faisons pas une ennemie de la France... il se pourrait qu'elle devînt bien puissante un jour! Et voilà ce que Pancirole ne prévoit pas. »

Innocent, qui avait écouté sa sœur avec la plus profonde attention, porta son regard sur elle quand elle eut cessé de parler. Ce qu'il venait d'entendre avait déroulé dans son es-

prit toute une série d'idées nouvelles, et après avoir fait lentement deux ou trois petits signes de tête, il dit : « Chère sœur, je vous remercie; j'étais comme Pancirole, je n'avais jamais pensé à rien de tout cela. »

Cette fois, la joie qu'Olimpia ressentit en entendant ces paroles sortir de la bouche du pape, fut d'une nature toute différente de celle qu'elle avait éprouvée en obtenant la promotion de son neveu. C'était un bien-être général qui lui laissa la libre disposition de son esprit et de ses mouvements. « Avant de me retirer, cher frère, dit-elle, je n'ai plus à vous entretenir que d'une affaire qui vous prendra peu d'instants. » Elle lui présenta plusieurs cahiers de papiers qui formaient la plus forte portion de la liasse, et ajouta : « Voilà les comptes du mois passé, sur les revenus des gabelles et des bénéfices de la circonscription de Rome. Ces comptes ont été apurés contradictoirement par Pancirole et Raggi, et je les ai revus moi-même. Le total est de cinquante mille ducats, et cette somme vous sera apportée et remise demain soir à la brune, par Gualtieri. Avez-vous encore de la place pour loger ces fonds?

— Oui. Tenez, le quatrième coffre dessous mon lit est à peu près vide, et il pourra sans doute contenir la somme que l'on doit apporter.

— C'est bien.

— Sœur ! vous êtes une personne incomparable.

— Saint-père, vous êtes si excellent, que vous forcez vos amis à devenir ingénieux pour se rendre dignes de vos bienfaits. »

Elle agita doucement une sonnette. Pablo, avec son vêtement noir et sa figure blême, parut en entr'ouvrant la porte : « Avertissez mes gens, » lui dit-elle ; puis s'étant sérieusement préparée cette fois pour le départ, elle souhaita la bonne nuit à son frère, mit un genou en terre, reçut la bénédiction du pontife, et sortit pour monter en voiture et rentrer au palais Pamphile.

CHAPITRE II.

Lorsque après avoir dépassé Dôle, on arrive aux Rousses, pour descendre du Jura et se rendre à Genève, le lac, les montagnes qui l'avoisinent et le mont Blanc qui surmonte ce paysage, se présentent tout à coup à l'œil du voyageur.

Depuis soixante ans environ que l'observation pittoresque des sites et des montagnes est devenue une des parties les plus importantes de notre éducation, il n'y a garde que nous passions devant un tertre ou une flaque d'eau sans que leur aspect ne réveille plus ou moins fort en nous les habitudes d'admiration que l'on a fait prendre à notre esprit.

Je suis loin de blâmer ce goût, quoique souvent un peu factice, et je n'en parle que pour faire observer qu'il y a deux cents ans, vers le temps où s'est déroulée l'histoire que je raconte, les esprits étaient en général moins disposés à la contemplation des beautés de la nature. En voyage surtout, les torrents, les lacs et les hautes montagnes n'étaient que des obstacles formidables, au milieu desquels les voyageurs, ordinairement très-impatients d'arriver à leur but, ne s'avisaient guère de faire de la poésie, même spéculative. En un mot, le métier de *touriste* n'était pas encore connu, et c'était chose rare que la beauté ou la bizarrerie d'une route séduisissent l'imagination du voyageur toujours affairé. Mais si ces impressions de voyage manquaient alors, on en avait d'autres.

Deux jeunes cavaliers, enveloppés de manteaux, venaient de sortir de leur voiture, aux Rousses, pour descendre à pied, afin de se remettre du froid du matin. En apercevant le majestueux horizon qui se déroulait à leurs yeux, leur premier mouvement fut d'exprimer l'effroi et le dégoût. Ils se regardèrent ensuite, puis baissèrent les yeux sans cesser de marcher en silence, tandis que leur voiture les suivait. Pendant toute la descente, ils continuèrent ainsi, et ce ne fut que quand ils eurent repris place dans leur voiture, pour suivre la route qui mène à Nyon, que le plus jeune des deux voya-

geurs dit à l'autre, après avoir tiré brusquement les rideaux des portières : « Nous voilà donc au milieu des hérétiques ! et près d'entrer dans Genève ! Par quelle singularité avez-vous choisi cette route plutôt que celle de Marseille pour aller à Rome ? — Mon cher monsieur, répondit en très-bon français l'autre voyageur, dont l'accent trahissait parfois son origine italienne, mon itinéraire est tracé, et en partant de Paris, monsieur le nonce m'a donné l'ordre de m'arrêter un jour à Genève, où j'ai d'ailleurs une caisse à prendre. — Mais comment monsieur le nonce a-t-il pu avoir l'idée de vous exposer à passer par Genève ? — Ecoutez, monsieur de Beauvoir ; les personnes qui se destinent à prendre part aux négociations politiques sont comme les militaires ; ils doivent obéir aveuglément, ponctuellement. Et quelque dégoût qu'inspirent ou quelque danger que présentent les commissions dont on les charge, il faut les remplir. La veille de notre départ, monsieur votre père, malgré la joie qu'il éprouvait de vous voir partir pour aller faire l'office de secrétaire auprès de M. le marquis de Fontenay à Rome, n'a pu s'empêcher de manifester les craintes que lui inspire, pour votre nouvelle profession, l'excessive sincérité de votre caractère. En effet, depuis trois jours que nous voyageons ensemble, je vois avec quelle vivacité ce que vous éprouvez se peint sur vos traits. Il faut devenir maître de vous. Il est même indispensable que vous preniez cette résolution dès que nous aurons mis le pied dans Genève ; car, outre notre sûreté personnelle, qui exige cette précaution, l'inspection que je dois faire dans cette ville ne peut s'exercer qu'avec prudence et discrétion. »

L'abbé Segni s'étant aperçu que ses paroles avaient fait impression sur le jeune de Beauvoir, en profita pour achever de lui donner d'autres instructions : « A partir de ce moment, lui dit-il, vous répondrez au nom de Chauvin ; quant à moi, afin de justifier mon accent méridional en parlant français, je m'appellerai Taillac. »

La qualité de secrétaire du nonce, et la confiance que M. de Beauvoir père avait montrée à l'abbé Segni, lorsqu'il lui avait confié son fils, ôtèrent à celui-ci toute volonté de faire la

plus légère observation, bien que ces apprêts mystérieux et ces changements de noms répugnassent à son caractère. Ils entrèrent donc dans Genève sans dire une parole, jusqu'au moment qu'ils descendirent à l'auberge de *la Balance.*

A peine furent-ils entrés, que l'abbé Segni, interpellant son compagnon de voyage à plusieurs reprises, le força d'entendre et de prononcer maintes fois leurs nouveaux noms; en sorte que M. Taillac et M. Chauvin furent tout aussitôt connus de l'hôte, de l'hôtesse et des serviteurs de la maison.

Après une courte toilette et un léger repas, l'abbé, vêtu en laïque, dit à son compagnon : « Ne perdons pas de temps, et allons vaquer à nos affaires. » Tout ce qui s'était passé entre M. de Beauvoir et l'abbé Segni depuis deux heures, joint au ton de bienveillance amicale, mêlée d'une certaine autorité, que prenait parfois le secrétaire du nonce, avait jeté le jeune Français dans un état mixte qui tenait de la stupeur et de la confiance. Mais ce qui plus que tout le reste contribuait à paralyser son esprit, était la pensée sans cesse renaissante qu'il était à Genève, dans la ville de Calvin; qu'il avait parlé à des hérétiques, et serait forcé de s'entretenir encore parfois avec eux, jusqu'à son départ.

Le jeune de Beauvoir, qui touchait à sa vingt-deuxième année, était le fils d'un gentilhomme fort pauvre du Poitou, vivant avec sa famille, du revenu modique d'une petite terre dont une partie de la propriété lui était même contestée. C'était dans ce lieu que le jeune de Beauvoir avait été élevé sous la direction de sa mère, l'une des plus zélées catholiques de son temps et de sa province. En aucune occasion de sa vie, ce jeune homme ne s'était trouvé avec des protestants, ou si le hasard lui en avait fait rencontrer, l'espèce de monstruosité effrayante que son imagination prêtait à leurs traits ne les lui avait pas laissé reconnaître. Dans son idée, un hérétique était comme un lépreux, un pestiféré.

A la rigidité près des principes religieux que le jeune de Beauvoir avait reçus de sa mère, il avait d'ailleurs été elevé dans l'inaction d'esprit la plus complète. Trop pauvre pour prendre honorablement le parti des armes, et vivant sans

inquiétude, quoique incertain sur sa destinée, il s'était laissé aller à la préoccupation la plus naturelle à son âge. Les beaux yeux de la fille aînée du fermier de son père l'avaient ému, et tout son temps était employé à la regarder aller et venir, ou à lui parler à la dérobée quand l'occasion devenait opportune. Dans cette circonstance, le père aurait été plus endurant pour les galanteries de son fils, si les manières du jeune homme eussent indiqué qu'il ne s'agissait que d'une amourette passagère. Mais M. de Beauvoir ayant cru reconnaître qu'il se mêlait aux démarches de son fils quelque chose qui ressemblait à de la retenue et à du respect, il en conçut une inquiétude d'autant plus vive, que connaissant les principes rigides de sa femme, qui n'admettait d'issue possible à l'amour que par le mariage, tout ce conflit de scrupules et de tendresse présageait des scènes romanesques qu'il était prudent d'éviter. Or, pour trancher l'affaire dans le vif, M. de Beauvoir, décidé à faire un voyage à Paris pour solliciter la protection du cardinal Mazarin contre ceux qui lui intentaient un procès, prit le parti d'y mener son fils pour le dépayser.

Dans cette ville, M. de Beauvoir père trouva le cardinal si bien disposé en sa faveur, que l'affaire de son procès, au lieu de durer deux ou trois mois, comme il s'y était attendu, fut terminée en quelques jours. S'il fut joyeux de ce succès, l'embarras que lui causait son fils s'en augmenta d'autant. Il était même fort indécis sur le parti qu'il convenait de prendre, lorsque, se trouvant un jour à la cour du cardinal, il y rencontra monseigneur Bagni, nonce du pape, avec son secrétaire l'abbé Segni, chargé de dépêches pour Rome, et sur le point de partir. Un mot poli de l'abbé, adressé au jeune de Beauvoir, à qui il demanda s'il n'était pas curieux de venir à Rome avec lui, fut un trait de lumière pour le vieux gentilhomme poitevin. Il crut avoir trouvé une excellente occasion d'éloigner son fils de lui, et profitant des bonnes dispositions du cardinal à son égard, il le mit dans la confidence de ses inquiétudes paternelles, et demanda une commission quelconque pour envoyer son fils à Rome et le mettre sur le chemin de la fortune. Mazarin écouta en riant l'affaire du

jeune de Beauvoir, entra dans les idées du père, dit quelques mots au nonce et à l'abbé Segni, puis annonça lui-même au jeune homme qu'il était désormais engagé auprès de l'ambassadeur de France à Rome, et qu'il se tînt prêt à partir. Le ministre de la régence de France, qui regardait peu à la dépense dans un moment où il chargeait l'abbé Segni de prendre, en passant par Genève, un cadeau destiné à payer le chapeau de cardinal donné à son frère, ajouta à toutes les faveurs qu'il avait accordées à M. de Beauvoir père, une assez forte somme d'argent pour le voyage et le séjour de son fils à Rome. Une lettre écrite tout aussitôt par Mazarin à M. de Valencey, l'avertit de l'arrivée prochaine du jeune de Beauvoir, dont on le priait de faire *ce que l'on pourrait*, sans oublier de surveiller sa conduite, et de ne pas le laisser manquer d'argent. Quant au départ des deux voyageurs, le nonce en fixa le jour au surlendemain.

La veille, le jeune de Beauvoir et son père se rendirent chez le cardinal-ministre, pour le remercier et prendre congé de lui. Ce soir-là, la cour de Mazarin était nombreuse, et parmi les personnes qui la composaient se trouva M. de Chantelou, maître d'hôtel du roi. Prévenu tout à coup du départ de l'abbé Segni et du jeune de Beauvoir, il avait préparé en hâte sa correspondance pour ses amis de Rome. A cette époque, l'envoi des lettres en pays étrangers ne se faisait pas aussi facilement que de nos jours ; et lorsque quelque voyageur se mettait en route, on saisissait ces occasions pour confier ses missives, sinon à un courier rapide, au moins à des mains sûres. M. de Chantelou, muni de ses lettres, vint donc chez le cardinal pour les remettre au jeune de Beauvoir, dont il connaissait le père, en donnant pour excuse le départ prompt et prochain des voyageurs, de la liberté qu'il prenait de les interrompre ainsi jusque dans le salon de son éminence : « Je prie monsieur votre fils, dit M. de Chantelou en s'adressant au père de de Beauvoir, de se charger de ces lettres. Quant à celle-ci, ajouta-t-il en en mettant une à part, elle est adressée à M. Poussin, premier peintre du roi, à qui je recommande particulièrement monsieur votre fils. » Le jeune gentilhomme poitevin, étranger aux arts, et à qui le

nom de Poussin était absolument inconnu, reçut la lettre avec politesse, mais sans y attacher grande importance, et promit de s'acquitter fidèlement des commissions dont on le chargeait.

Tels avaient été le motif et les antécédents du voyage improvisé de M. de Beauvoir, lequel, habitué à l'aisance des mœurs françaises et imbu de l'aversion qu'il avait puisée dans sa province, contre les hérétiques, semblait affecter de mettre plus de liberté en marchant avec l'abbé Segni dans les rues de Genève, à mesure que le flegme extérieur de la population excitait son antipathie.

L'Italien n'eut pas fait vingt pas qu'il s'aperçut que l'agilité de leur démarche et l'aisance de leur maintien attiraient sur eux les regards des passants. Il en fit faire l'observation à son compagnon, en l'engageant à se conformer à la gravité de ceux dont ils étaient entourés. En effet, le calme étudié du maintien des hommes et des femmes à Genève, habitude qui, aujourd'hui même encore, fait un contraste frappant avec le laisser aller des pays catholiques, était poussé à l'excès il y a deux cents ans. Presque toutes les personnes des deux sexes portaient des vêtements noirs ou au moins bruns. On parcourait les rues d'un pas lent et mesuré, tenant les regards dirigés vers la terre, et le seul accident qui modifiât parfois le flegme austère de ces disciples de Calvin étaient les salutations et les révérences que se faisaient entre eux les patriciens de la république, ou bien la rencontre des habitants de la basse ville, deux portions de citoyens qui, bien qu'également soumis aux mêmes lois politiques et à la même croyance religieuse, nourrissaient cependant au fond du cœur une aversion réciproque qui se manifestait dans toutes les relations de la vie.

M. de Beauvoir aurait pu se passer de l'avertissement de l'abbé, tant l'aspect monacal de l'intérieur de cette ville le frappa. Mais son étonnement fut d'autant plus complet, qu'au lieu de l'espèce de démons et de harpies dont il supposait qu'une population protestante dût se composer, il remarqua au contraire, à travers le voile de gravité dont chaque personne était entourée, de la noblesse dans le

maintien, une politesse exquise dans les manières, et un assez grand nombre de très-belles femmes.

A moins d'être un étourdi au premier chef, ce qui n'était rien moins que le cas de M. de Beauvoir, il est difficile de ne pas se conformer aux habitudes des gens au milieu desquels on se trouve. C'est un des plus beaux priviléges de l'homme que de pouvoir se modifier pour ne pas blesser les autres, sans rien perdre cependant de sa dignité ; céder avec urbanité et sans bassesse est le grand secret de la vie sociale. L'heureuse nature du jeune de Beauvoir lui rendit ce petit effort facile, et se guidant d'ailleurs sur l'exemple que lui donnait l'abbé Segni, il modéra son pas de manière à ce qu'ils purent traverser la ville sans être remarqués.

Ils ne tardèrent pas d'arriver dans la ville basse, portion de Genève habitée particulièrement par les artisans de toute espèce. Avec l'assurance d'un homme qui avait reçu des renseignements certains sur les lieux, l'abbé jeta les yeux de bas en haut sur une maison dans laquelle il entra en engageant son compagnon à le suivre. Après avoir monté deux étages, Segni heurta à une porte qui s'ouvrit, et où ils furent reçus par un apprenti joailler. Sur ces entrefaites, le maître s'avança avec empressement, et dit à l'abbé : « C'est sans doute à M. Taillac que j'ai l'honneur de parler? » Et comme Segni allait prendre la parole : « Je vous attendais avec impatience, continua le joailler, ainsi que M. Chauvin, votre ami. » En disant ces mots, il fit entrer, presque forcément, les deux voyageurs dans son laboratoire, où le jeune de Beauvoir, devenu stupide de ce qu'il avait entendu, se laissa pousser sur un siége où il demeura assez longtemps comme s'il eût été ivre. Lorsqu'il sortit de cet état, il vit l'abbé Segni occupé à considérer une parure composée d'un magnifique collier et de deux pendants d'oreilles en perles énormes. « M. Gauthier, disait-il à l'ouvrier, c'est très-bien; et autant que je puis m'y connaître, vous avez rempli toutes les conditions qui vous étaient imposées pour la fourniture et l'achèvement de ces bijoux. Il ne vous reste plus, pour parfaire votre commission et recevoir le prix qui vous est dû, qu'à transporter le tout à Rome, selon qu'il a été convenu. — En

effet, j'ai reçu les instructions de Paris, et je suis prêt à partir, dit l'ouvrier. — Eh bien! demain? — Demain? cela n'est pas possible. C'est dimanche; vous savez avec quelle exactitude nous sanctifions le jour du Seigneur, et pour rien au monde nous ne trouverions ici quelqu'un qui nous louât des chevaux et voulût se mettre en voyage. — Eh bien! à lundi matin, dit l'abbé Segni. — A lundi, » répéta Gauthier, qui promit même de s'assurer des montures, et s'informa de l'auberge des voyageurs, en les reconduisant jusqu'au bas de son escalier et même assez avant dans la rue.

Si le premier étourdissement de M. de Beauvoir était passé, son esprit ne s'en trouvait pas beaucoup plus à l'aise, en réfléchissant à tout ce qui avait eu lieu devant lui depuis son entrée à Genève. Cette espèce de rôle de complaisant à moitié dupe, qu'il se trouvait forcé de jouer, le blessa vivement; et ce fut à peine si les recommandations que lui avait faites son père et le cardinal Mazarin, de mettre toute confiance en l'abbé Segni, suffirent pour le décider à se prêter de nouveau à des démarches aussi étranges que celle à laquelle il venait encore de prendre une part involontaire en ce moment. Rassuré cependant par l'idée de voir promptement la fin de tous ces manéges en arrivant à Rome, et ne pouvant penser que son père l'eût mis dans une mauvaise position, il prit son mal en patience, et accompagna l'abbé Segni sans lui faire aucune demande, ni aucune réflexion sur la visite chez le joailler.

L'Italien, considérant cette retenue comme un progrès, parla à M. de Beauvoir d'une manière plus amicale qu'il n'avait fait encore depuis leur départ de France, et tout en conversant sur ce qui s'offrait à leurs yeux, ils parcoururent et visitèrent la ville. Leur curiosité fut tout à coup excitée par la boutique d'un libraire, le long de laquelle un assez grand nombre d'ouvrages nouveaux attiraient l'attention d'une foule composée de personnes de tous rangs et de toutes conditions. « Approchons, dit l'abbé, nous allons savoir ce qu'on lit à Genève. » Et les deux voyageurs se mêlant aux curieux, ne tardèrent pas, avant même de se trouver plus près des livres, d'apprendre de quelle nature en était le contenu. La

plupart de ces petites brochures ressemblaient assez aux livrets que l'on vend encore aujourd'hui sur les quais à Paris, dans lesquels la vie des *quatre fils Aymon* ou du *Juif errant* se trouve ornée de gravures sur bois. Les brochures qui attiraient alors si vivement la curiosité des Genevois renfermaient l'histoire injurieuse de quelques papes dont les portraits, placés en marge, étaient figurés ordinairement par une tête d'animal cruel ou immonde, couronnée de la tiare. Parmi les curieux assemblés devant la boutique, on reconnaissait facilement à quelles classes de citoyens chacun d'eux appartenait. Leurs habillements et leurs manières ne les auraient pas fait distinguer, que le choix des pamphlets qui attiraient les patriciens ou les gens du peuple aurait mis une ligne de démarcation entre eux. Les premiers se pressaient pour suivre des yeux une pancarte ornées d'élégantes gravures accompagnées d'un texte en vers latins, dont le titre, *Opposition du Christ à l'antechrist*, était imprimé en gros caractères. Dans cette suite d'images, dont l'une était toujours opposée à l'autre, on remarquait les disciples du Christ soignant les malades, en regard avec un pontife chargé d'embonpoint et marchant appuyé sur les bras d'un cardinal et d'un évêque ; plus loin, le Sauveur, ordonnant de rendre à César ce qui lui appartient, contrastait avec le pape assis sur son trône, entouré de sa cour, et recevant les hommages respectueux des empereurs et des rois de la terre. Là deux autres sujets donnaient lieu aux comparaisons les plus vives : d'un côté, Jésus entrait à Jérusalem pour y recevoir bientôt la mort ; de l'autre, le pape entouré de soldats sortait de Rome à cheval pour aller au loin porter la guerre. C'était les vendeurs chassés du temple, à côté du pape vendant les indulgences au poids de l'or ; le fils de Dieu lavant les pieds de ses disciples, et le pape faisant baiser sa mule ; le couronnement d'épines et l'imposition de la triple couronne ; Jésus traînant sa voix au Calvaire, le pontife romain porté au Vatican dans une magnifique litière ; et enfin Moïse recevant les tables de la loi, placé dos à dos avec le pape à genoux, faisant un pacte avec le diable.

La perfection des gravures et le style assez élégant de l'au-

teur, qui y avait joint des pièces de vers en latin, ne laissaient pas d'exciter vivement la curiosité des érudits genevois, qui ne voyaient pas sans quelque jalousie qu'un si beau pamphlet contre le pape eût été fait à Berne et dédié par l'auteur aux magistrats de cette ville.

Tandis que quelques membres du clergé protestant, et d'autres personnes considérables de Genève, parlaient avec gravité, mais non sans aigreur, du parti que l'on pouvait tirer auprès des catholiques éclairés de l'Europe, de l'arme de la satire, les petits bourgeois et les artisans surtout se répandaient en injures contre la cour de Rome, en regardant des pamphlets à gravures dont le style et les dessins étaient aussi plats que grossiers. Le pape et les cardinaux, avec des têtes de loups, faisant sortir des pièces d'or de la bouche de gens qu'ils frappaient à coups redoublés avec des os de mort, cessaient pour eux d'être une allégorie; c'était la réalité.

Mais toute la joie âcre du protestantisme plébéien se manifestait à la vue de l'histoire scandaleuse de la papesse Jeanne. Les détails les plus repoussants dont on a paré ce mensonge étaient représentés en gravure avec une exactitude minutieuse; et malgré l'indécence du sujet, l'aversion du peuple genevois pour la papauté était si aveugle, que la pruderie naturelle à ce peuple cédait chez lui tout empire à la haine.

L'avidité avec laquelle les assistants regardaient ces satires détourna leur attention de dessus nos deux étrangers, qui purent eux-mêmes les considérer tout à loisir. En faisant des efforts au milieu de la foule pour s'approcher d'un dernier pamphlet qui semblait captiver l'attention encore plus fortement que les autres, l'abbé Segni s'aperçut que de Beauvoir était tout pâle. Il lui prit la main en la secouant pour l'engager à ne pas perdre courage, et surtout à dissimuler le dégoût et l'horreur que tout ce qu'ils venaient de voir leur inspirait.

Non sans peine ils parvinrent à portée de la dernière satire. Mais cette fois, ce fut Segni lui-même qui faillit succomber à son étonnement. Après avoir lu le titre, il se frotta deux ou trois fois les yeux, dans la crainte de s'être mépris. Mais enfin il fallut bien se rendre à l'évidence, et repassant

encore ce titre : « Description des fêtes célébrées à Babylone pour le mariage du loup et de la louve, » il vit deux horribles figures gravées avec ces noms : *Innocent X* et *Dona Olimpia Maldachini.*

La sotte histoire de la papesse Jeanne avait épuisé tout ce que M. de Beauvoir pouvait ressentir d'humiliation et de colère à la vue des satires des protestants contre le saint-siége; mais l'abbé Segni, qui était un peu plus au fait et aux aguets des affaires courantes que son compagnon de voyage, se sentit accablé par la dernière découverte qu'il venait de faire chez le libraire genevois. « Rentrons à notre auberge, dit-il d'un ton de voix qui trahissait son émotion et son inquiétude; car je pense qu'ainsi que moi vous avez besoin de repos. »

La faiblesse passagère à laquelle l'abbé fut forcé de céder réveilla le courage de M. de Beauvoir, qui se sentit plus à l'aise en apercevant que celui qui depuis deux heures l'avait si impérieusement dominé par son sang-froid et sa discrétion se montrait à son tour vulnérable.

Rentrés chez eux, « Mais c'est une chose indigne que les horreurs que ces gens-là se plaisent à répandre sur la sainte Église, dit M. de Beauvoir à l'abbé, en donnant un ton interrogatif à sa phrase.

— Que voulez-vous y faire? répondit Segni, qui se jeta sur un siége en élévant ses yeux et ses mains vers le ciel; voilà où nous en sommes... Et quand on leur touche un mot de ces choses à Rome, ils vous rient au nez ou vous mettent à la porte. Quant à moi, mon cher monsieur de Beauvoir, je sens que ma patience sera bientôt poussée à bout... »

Le jeune Français jeta tout à coup un regard inquiet et sévère sur l'abbé, qui, devinant sa pensée, lui dit aussitôt : « Oh ! ne vous imaginez pas que j'aie la moindre velléité de faire une bassesse; non. Mais plus je vois le monde et m'avance dans la pratique des affaires, plus je reconnais qu'il m'est impossible d'y vivre en me maintenant dans la voie de l'honneur. — Eh ! que voulez-vous faire? demanda de Beauvoir, à qui cette réflexion causa un singulier étonnement. — Me retirer de la vie active, répondit l'abbé Segni.

Sitôt que j'aurai rempli à Rome l'objet de ma commission, ajouta-t-il avec énergie, je ne balance plus et réaliserai le projet que j'ai formé déjà tant de fois. — Lequel? — J'entre dans un cloître. »

Le ton de sincérité de ces paroles toucha vivement M. de Beauvoir. Entraîné d'abord par l'effet que produisit sur lui cet aveu involontaire des sentiments secrets de Segni, il fut sur le point de s'exprimer lui-même à cœur ouvert sur ce qui s'était passé. Mais par discrétion et dans la crainte d'avoir l'air de provoquer des explications et des aveux que l'abbé n'était peut-être pas en droit de faire, il se contenta de lui serrer la main affectueusement. Segni reçut cette marque d'intérêt avec reconnaissance, sans quitter toutefois l'attitude que son accablement lui avait fait prendre.

Pendant près d'un quart d'heure, de Beauvoir se promena à pas lents dans la chambre, tandis que l'abbé, qui était resté immobile dans son fauteuil, se levant tout à coup, dit en tirant vivement le cordon de la sonnette : « Ah ! il est encore jour, il faut en profiter. Demain ce serait impossible ! » A peine eut-il laissé échapper ces paroles qu'il se mit lui-même à marcher de long en large, sans s'apercevoir que son compagnon s'était écarté pour lui laisser la place libre.

Les pas d'un valet se firent entendre. L'abbé, prévenant son entrée, lui donna un ordre en dehors et rentra ; puis on ne tarda pas d'apporter la collation du soir, à laquelle les voyageurs firent honneur ; et comme elle se terminait, le domestique de l'auberge rentra et remit à l'abbé Segni un petit paquet ficelé.

Le jeune de Beauvoir, peu fait encore à la vie de voyage, sentit le premier le besoin impérieux du repos, et alla se mettre au lit. Quant à l'abbé, impatient de s'assurer si la commission qu'il avait donnée d'acheter *les Noces du loup et de la louve à Babylone*, avait été fidèlement remplie, il ouvrit le paquet, qu'il trouva plus épais qu'il ne s'y était attendu. En effet, outre les premières pages qui contenaient la description scandaleuse des noces burlesques, il trouva à la suite une trentaine de feuillets dont le premier présentait en titre : *La Vie de dona Olimpia*. C'était encore une satire

sans doute, mais il suffit à Segni d'en lire quelques pages pour s'apercevoir que celui qui l'avait écrite était au courant du sujet, connaissait à fond la cour de Rome, et avait destiné son livre à des lecteurs tout autres que ceux qui se contentaient des prétendues fêtes données à Babylone. Cet écrit excita sa curiosité et ses inquiétudes au point qu'il n'alla se coucher qu'après l'avoir lu, et que plus d'une fois, pendant la nuit, le souvenir qui lui en vint en songe le réveilla en sursaut.

Cependant le lendemain matin, jour de dimanche, nos deux compagnons, rafraîchis par le repos de la nuit, se levèrent, accomplirent leurs dévotions aussi bien qu'il était possible dans la capitale du protestantisme, puis se firent apporter une légère collation. Comme ils terminaient leur repas, la cloche de l'église Saint-Pierre, transformée en temple, se fit entendre, et ils virent entrer chez eux le patron de l'auberge, vêtu d'un habit et d'un ample manteau brun foncé, dont l'extrême propreté était relevée encore par la blancheur éclatante d'un col de chemise rabattu sur les épaules. Quoique cet homme fût habituellement grave, il l'était trois fois plus que de coutume en ce moment. D'abord il avait son habit du dimanche, ce qui lui faisait contracter un surcroît de roideur et de gaucherie qui frappait ceux même qui le voyaient journellement; secondement il entretenait son esprit dans une disposition favorable à profiter du prêche qu'il allait entendre; puis enfin, en sa qualité de zélé protestant, il désirait savoir ce que les deux étrangers qu'il logeait se proposaient de faire en ce jour consacré à Dieu.

« Messieurs, dit-il en saluant profondément ses deux hôtes, sans m'écarter de la discrétion dont la professsion que j'exerce me fait une loi, pourrais-je savoir si l'intention de leurs seigneuries est d'assister à la lecture du saint Evangile et au prêche, ou de demeurer dans leur appartement? Notre usage en cette maison, ajouta-t-il aussitôt qu'il crut s'être aperçu de quelque étonnement de la part des deux étrangers, notre usage est de prévenir les voyageurs que les jours fériés, personne ne circule dans les rues de la ville pendant

que l'on se tient au temple, et que, lorsque les personnes qui nous font l'honneur de descendre chez nous ont l'intention de rester chez elles, nous nous faisons un devoir de les prévenir que tous les serviteurs de la maison, sans exception, se rendant avec moi et ma femme au temple, l'hôtellerie est entièrement fermée pendant trois heures. »

Le ton solennel que venait de prendre l'aubergiste pour signifier à l'abbé Segni et à M. de Beauvoir qu'il allait les mettre sous clef pendant une partie du jour, leur donna une envie de rire que la prudence leur fit cependant comprimer. Toutefois leur esprit flottait dans l'indécision sur le parti qu'ils avaient à prendre, lorsque le brave calviniste leur fit une nouvelle proposition relative à l'emploi de leur matinée. « Attentifs à prévoir tout ce qui peut agréer aux voyageurs, reprit bientôt l'hôtelier, et regardant surtout comme un devoir de fournir la manne céleste à leur âme, nous avons au temple un banc réservé pour notre famille, dont nous nous empressons d'offrir une partie aux étrangers qui veulent bien s'arrêter chez nous. »

Cela dit, l'hôtelier genevois s'inclina devant les étrangers et resta dans cette position en attendant leur réponse.

De Beauvoir, qui ne voulut pas parler le premier, regarda l'abbé Segni, dans l'espérance de lire dans ses regards la résolution qu'il allait prendre; mais l'Italien ne le laissa pas longtemps dans l'indécision, car s'étant levé : « Monsieur, dit-il à l'aubergiste, nous vous remercions de votre politesse et nous l'acceptons. Si vous voulez vous retirer, nous allons mettre nos manteaux, et nous vous rejoindrons à l'instant. » L'hôte sortit.

« Y pensez-vous? s'écria de Beauvoir, sitôt que le Genevois fut hors de la chambre; eh quoi! vous pourrez vous décider à assister à ce conciliabule de démons?... Vous me permettrez de ne pas vous y suivre.

— Mon intention n'est même pas de vous y engager, si votre répugnance est insurmontable. Quant à moi, malgré tout le dégoût que ces cérémonies sacriléges m'inspirent, il faut que j'y assiste, que je les voie... c'est un triste devoir; mais, je vous l'ai dit, il m'est imposé, et si vous m'avez vu

accepter l'offre de notre hôte avec un empressement qui a pu vous faire prendre le change sur ce que j'éprouve à ce sujet, vous vous êtes mépris. J'étais précisément inquiet de savoir quel moyen je pourrais employer pour pénétrer au milieu de cette infernale synagogue, quand notre homme est venu nous offrir tout à la fois un banc et sa protection. Mettez-vous à ma place; pouvais-je refuser? Restez ici sous clef pendant que je vais explorer le cœur de l'enfer; je vous en dirai des nouvelles à mon retour. Non que je croie, ajouta-t-il en mettant son manteau, que M. l'ambassadeur de France vous sache beaucoup de gré de cette réserve quand vous vous présenterez devant lui à Rome; car sachant que vous êtes passé par Genève, il va vous accabler de questions, et je ne vois pas l'avantage que vous retirerez de n'avoir rien à lui répondre... Allons, que résolvez-vous? dit enfin Segni, prenant son chapeau et faisant mine de partir; venez-vous?... Eh! mettez donc votre manteau, et partons. »

Malgré toute sa répugnance, de Beauvoir céda aux instances de l'abbé, et faisant un effort sur lui-même, il ajusta ses vêtements et le suivit. Comme il ne restait plus que quelques marches à descendre pour se trouver parmi la famille de l'hôtelier, Segni, s'arrêtant, se retourna, et parlant à voix basse à son compagnon : « Or ça, lui dit-il, quelque chose que vous voyiez ou que vous entendiez, ayez soin de vous montrer impassible, et réglez, je vous en prie, votre maintien sur le mien, car les huguenots ne badinent pas! »

Ces précautions prises, ils joignirent la famille, dont les habillements se composaient uniformément d'étoffe brune et de linge blanc. Chacun, le regard baissé, un livre à la main, était placé selon son rang et n'attendait que le signe du patron pour se mettre en marche. On sortit un à un, et lorsque tous furent dehors, l'hôtelier ferma sa porte à double tour, se plaça ensuite en tête de cette espèce de cortége et le dirigea vers le temple. A mesure que l'on en approchait, on voyait les familles s'avancer gravement de différents côtés, toutes vêtues de brun et de blanc, quel que fût le rang plus ou moins élevé qu'elles tinssent dans la ville, et la seule distinction qui pût les faire reconnaître aux étrangers était

l'empressement qu'elles mettaient à se disputer ou à se céder le pas, lorsqu'elles arrivaient à la porte du temple.

Comme outre l'abbé Segni et M. de Beauvoir, qui n'étaient point connus, l'hôtelier n'avait aucun étranger de marque avec lui, il fut obligé de laisser passer plusieurs familles patriciennes avant qu'il pût entrer avec sa cohorte, composée en très-grande partie de ses serviteurs.

Tout alors fut nouveau pour les deux catholiques. La régularité minutieuse ainsi que la lente gravité avec lesquelles chaque protestant, homme et femme, entrait, suivait une direction déterminée, prenait sa place marquée et s'asseyait en tombant dans une immobilité parfaite, captivèrent l'attention de nos étrangers. Ils ne furent pas moins surpris et même choqués de la nudité absolue des murailles intérieures de l'église, dont la propreté aride rappelait l'aspect de ces lieux qui ont vieilli sans avoir été habités. Le silence, même en marchant, était si rigoureusement observé par l'assemblée, qu'il fatiguait comme celui d'un cimetière. Habitués à l'éclat et à la pompe des églises et des cérémonies catholiques, Segni et de Beauvoir cherchaient vainement un signe, un point, un centre visible qui pût rattacher, au moins momentanément, leur pensée à celle de toutes les personnes dont ils étaient entourés; mais ce fut en vain; et lorsque leurs yeux, las d'interroger les murs et les figures impassibles des assistants, se portèrent machinalement vers la chaire placée en face des auditeurs, ils n'y découvrirent encore qu'un homme, le chantre, vêtu de noir, qui, la tête appuyée sur ses deux mains, était aussi, comme les assistants et les murailles, immobile et muet.

L'abbé Segni, mais le jeune de Beauvoir surtout, s'étaient attendus, en mettant le pied sur le seuil du temple, à éprouver une sorte de fureur dont ils n'espéraient pas pouvoir se rendre maîtres; mais il en arriva tout autrement. Ils furent suffoqués, pétrifiés; leurs idées s'embrouillèrent, leur respiration était devenue pénible, et si l'idée de sortir se présenta à leur esprit, c'était bien moins par horreur des protestants que poussés par un certain instinct qui leur faisait désirer de respirer l'air libre, de voir le ciel et de courir de

toutes leurs forces, pour ranimer chez eux la vie qui semblait prête à s'éteindre.

Le maître de l'auberge, qui se défiait, non sans raison, de la pureté du calvinisme de ses hôtes, les surveillait soigneusement. Sa profession le forçait tout à la fois de satisfaire assez souvent la curiosité des étrangers, et d'éviter tout scandale pendant le prêche ; en sorte qu'il avait prudemment réservé une partie de la place qui lui était assignée dans le temple pour y cacher les curieux, de manière à ce qu'ils pussent voir sans être vus. Après avoir fait entrer Segni et de Beauvoir à la faveur de ses domestiques, par qui il les fit entourer, il leur montra la place qui leur était destinée, les y fit passer et s'assit auprès d'eux. C'était pendant que toutes ces pieuses évolutions s'étaient opérées, que les deux intrus avaient éprouvé des émotions si étranges, à la suite desquelles ils se trouvèrent plongés dans une espèce de stupeur.

Ce qu'il y a de plus redoutable pour ceux qui, comme l'hôte en cette occasion, répondent des curieux qu'ils conduisent, c'est d'avoir affaire à des gens mal élevés ; mais le brave Genevois s'était bien aperçu qu'il n'y avait pas lieu pour lui d'avoir cette crainte. Ce qu'il appréhendait était d'avoir à calmer quelque papiste bien fervent, qui, sur un mot qui offenserait ses opinions, laisserait échapper involontairement quelque signe de désapprobation. Profitant donc de la retraite d'un mur près duquel se tenaient les deux étrangers, il s'approcha d'eux, et toujours avec son air grave et tenant les yeux baissés, il leur dit : « J'ai l'honneur de vous prévenir, messieurs, que c'est le pasteur Diodati que vous allez entendre ; un homme qui édifie tout Genève par ses actions et sa science, comme par sa parole. » Après avoir donné cet avertissement, il reprit place sur son banc, et le service ne tarda pas à commencer.

On sait combien furent profondes et étranges les émotions de nos deux voyageurs au moment de leur entrée dans le temple ; aussi serait-il superflu de revenir sur les surprises que leur causèrent les prières dites en français, ainsi que l'étrange musique sur laquelle on chanta les psaumes. La prédication, on le sait, est la partie la plus importante du

culte protestant, en sorte que l'auditoire, sans rien perdre de son calme, laissa apercevoir qu'il se préparait à redoubler d'attention lorsque le pasteur fut près de monter en chaire. Diodati était alors en effet celui qui avait le plus d'autorité ; et outre la foule des assistants venus pour l'entendre, on distinguait dans cet auditoire les Turretin, les Budé, les Pictet, les Saussure, les Lullin, les Prevost, les de Candole, et d'autres familles dont les noms sont restés ou devenus célèbres dans la théologie et dans les sciences de toute espèce.

Au moment que le pasteur Diodati parut dans la chaire, tous les regards, dirigés d'abord sur lui, se baissèrent bientôt après, et lui-même, inclinant son front, se recueillit quelque temps avant de réciter les prières et de lire l'évangile du jour. Enfin, cette partie du service étant terminée, il commença par énoncer le passage qui devait servir de texte à son sermon. « Mes frères, dit-il, le repos, la gloire et la prospérité des familles, celle même des états, dépend principalement de l'obéissance et de la modestie que montrent les femmes. *Mulieri docere non permitto, neque dominari in virum, sed esse in silentio :* Je ne permets pas aux femmes d'enseigner, ni de prendre autorité sur leurs maris ; mais je leur ordonne de demeurer dans le silence, dit saint Paul à Timothée, épître Ire, chapitre II, verset 12. »

Lorsque ces paroles eurent été prononcées, on vit succéder au mouvement de curiosité qu'avait fait naître le choix du sujet un silence plus profond encore, s'il est possible, que celui qui régnait précédemment. L'abbé Segni lui-même, retiré dans son embrasure, s'apprêta à porter une oreille attentive à un sermon dont le texte lui parut étrange, et qui lui fit éprouver aussitôt une assez vive inquiétude.

C'est une question demeurée entièrement mystérieuse que de savoir si, lorsque le secrétaire du nonce en France passa par Genève, le choix du sujet de sermon que débita le pasteur Diodati fut l'effet d'un pur hasard, ou bien improvisé pour faire pièce à ce personnage. Quant à l'abbé Segni, ce dilemme se présenta tout aussitôt à son esprit, et en rapprochant sa visite à la boutique du libraire, où il avait pu être deviné et même reconnu, de la complaisance excessive qu'a-

vait déployée son hôte pour le faire assister commodément au prêche, il ne put se défendre d'une certaine émotion, qui ne fit qu'augmenter à mesure que le prédicateur développa sa matière.

On imagine facilement ce que put dire le ministre du haut de sa chaire dans les deux premières parties de son exhortation, qui eurent pour objet de faire ressortir l'avantage des deux vertus les plus importantes de la femme dans la vie privée, l'obéissance et la chasteté. Mais quand il arriva au troisième point, où il se proposait de traiter cette question dans sa forme la plus générale et la plus élevée; lorsque, montant de degré en degré dans la vie sociale, il eut démontré que, quelque poste éminent qu'occupent les hommes, leurs compagnes ne doivent jamais s'écarter sous aucun prétexte de cette soumission, de cette retenue d'esprit qui est l'élément conservateur de la pureté de leur âme; tout à coup, passant rapidement en revue la vie antichrétienne de plusieurs princes, dont le conseil était sinon présidé par des femmes, au moins lâchement soumis en secret à leurs intrigues, il quitta sans précaution oratoire le langage et le sens positif qu'il avait employés jusque-là, et d'une voix sombre et terrible laissa échapper ces paroles :

« Savez-vous, mes frères, qu'il existe au monde, et même » assez près de nous, sur cette terre que nous habitons, une » femme vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de » pierres précieuses et de perles, tenant à la main un vase » d'or plein des abominations et de l'impureté de sa forni» cation; horrible breuvage avec lequel les rois de la terre » se sont corrompus, et qui a enivré les habitants du monde? » Cette femme, mes frères, c'est la grande prostituée; elle » habite Babylone, et parcourt sept montagnes, assise sur » une bête immonde qu'elle mène et dirige à son gré, en la » gouvernant avec un sceptre enrichi d'escarboucles. Mais » je le vois, mes frères, continua l'orateur en promenant son » regard sur l'assemblée, vous vous refusez à l'évidence; » vous croyez que je vous trace le portrait imaginaire d'un » monstre qui n'a jamais existé. Détrompez-vous : les pa» roles que vous venez d'entendre sont celles mêmes de saint

» Jean, qui reçut le souffle prophétique de Dieu, et la vérité » n'a fait que passer par ma bouche. Mais, ajouta bientôt le » pasteur, en trahissant par un éclair de ses yeux l'indigna- » tion qu'il éprouvait, si la sublimité de ce langage pouvait » laisser encore un faible voile sur la vérité, déchirons-le. » Oui, mes frères, cette reine de Babylone, cette grande » prostituée, cette femme enfin qui se promène sur sept » collines, traînée par la bête immonde, elle existe, elle vit, » elle règne à Rome en ce moment! Qui ne connaît pas cette » épouvantable histoire? qui n'a pas entendu parler de l'in- » fâme Olimpia Maldachini?... »

A peine ce nom eut-il été prononcé, que le pasteur, favorisé par l'indignation devenue générale, s'emporta avec une fureur sans bornes contre la cour de Rome. Faux ou vrais, tous les détails scandaleux débités dans les satires et les libelles furent reproduits en cette occasion, et il ne fallut rien moins que l'excès auquel la haine contre le papisme était portée dans tous les esprits à Genève, pour que les femmes réunies alors au temple aient pu entendre sans rougir ce qui y fut dit.

Cette tempête d'anathèmes et d'injures dura assez longtemps; et pendant le bouillonnement de joie haineuse, mais comprimée, qui agitait sourdement le cœur des calvinistes, on imaginera, s'il est possible, quel devait être l'état où se trouvaient l'abbé Segni et M. de Beauvoir, se serrant l'un près de l'autre, derrière le pilier qui leur servait alors d'abri et de soutien. Enfin le gros de l'orage étant passé, le pasteur Diodati acheva sa péroraison d'une manière moins fougueuse, mais sans abandonner Olimpia, qu'il tenait comme une proie; et il prononça ces dernières paroles, tirées de l'Apocalypse, auxquelles il sut encore donner, par son accent et son geste, la vivacité et toute la violence d'un anathème direct.

« Maintenant vous connaissez tous la reine de Babylone, » mes frères, dit-il; eh bien! elle va tomber, et Babylone » avec elle, parce qu'elle est devenue la demeure des dé- » mons, parce qu'elle a fait boire à toutes les nations le vin » de sa colère et de sa prostitution, parce que les rois se sont

» corrompus avec elle, et que les marchands se sont enrichis » par l'excès de son luxe. N'en doutez pas, ses tourments, » ses douleurs seront multipliés à proportion de ce qu'elle » s'est élevée dans son orgueil et de ce qu'elle s'est plongée » dans les délices. Le deuil, la famine et la mort viendront » fondre sur elle en un même jour, et elle périra par le feu. » Amen. »

Une psalmodie lugubre termina le prêche, et tous ceux qui étaient dans le temple en sortirent dans le même ordre et avec le même silence qu'ils avaient observés en y entrant.

L'espèce de retraite où Segni et de Beauvoir étaient placés au temple les ayant forcés de se tenir debout pendant presque toute la durée du prêche, il en résultait que la lassitude de leur corps, jointe à la longue préoccupation de leur esprit, les avait plongés dans un grand abattement. En rentrant chez eux, ils se jetèrent chacun dans un fauteuil, et demeurèrent silencieux jusqu'au moment que le maître de l'auberge vint prendre leurs ordres pour le repas.

Pour dire le vrai, le sermon ne leur avait pas ouvert l'appétit; et ce fut bien moins dans l'idée de se mettre à table, qu'avec l'intention de faire la dépense convenable dans une auberge, que l'abbé Segni mit à la discrétion de son hôte le soin de les servir comme il l'entendrait. Restés seuls de nouveau, les deux voyageurs n'en devinrent pas plus parleurs, et le temps se passa à échanger des questions et des réponses insignifiantes, jusqu'au moment qu'un domestique vint dresser la table et servir le repas.

L'assoupissement de leur appétit en avait redoublé l'activité; en sorte que les convives faisaient honneur à la bonne chère de *la Balance*, lorsque l'hôtelier revint demander à leurs seigneuries si elles étaient satisfaites. Malgré son flegme habituel, le Genevois ne put s'empêcher de laisser percer son étonnement à la vue des deux étrangers mangeant de si bon appétit. Cet hôtelier, l'un des plus entêtés calvinistes de la ville, se trouvait souvent, par le fait de sa profession, froissé jusqu'au fond de l'âme par les ménagements qu'il était forcé de prendre envers ceux des voyageurs dont la religion était opposée à la sienne. La foi du calviniste et celle

de l'aubergiste étaient arc-boutées l'une contre l'autre, et ces deux ressorts, pesant également sur la conscience de l'hôtelier, lui donnaient habituellement un air de contrainte et d'embarras qu'il ne dissimulait que par une gravité étudiée.

En voyant ses hôtes faire si lestement disparaître les plats, il lui fut cependant impossible de ne pas témoigner quelque étonnement. Au prêche, il n'avait pas manqué d'observer ses voisins du coin de l'œil, pour deviner par leur maintien et à leur expression l'effet que produisait sur eux la cérémonie religieuse. En sa qualité d'aubergiste, il était enchanté d'avoir donné l'hospitalité à ses deux voyageurs jusque dans le temple; mais comme protestant, il n'avait pu s'empêcher d'éprouver une pieuse satisfaction en voyant *ses deux papistes*, car il les avait bien reconnus pour tels, foudroyés par les paroles du prédicateur. En sortant de l'église et en rentrant *Aux Balances*, l'air abattu, consterné, vaincu de ses deux hôtes, ne lui était pas échappé, et il se flattait, car c'était un homme sincère, qu'il ne suffirait que d'un dernier effort pour détacher ces deux âmes des séductions de Babylone.

L'abbé Segni, qui, de son côté, avait parfaitement jugé cet honnête homme, se montra plus gai et affecta de manger davantage lorsqu'il vit l'étonnement qu'il témoignait. De plus, il le complimenta sur la bonne tenue de son auberge, fit l'éloge de la chère qu'on y faisait, et n'oublia pas de le louer sur la bonne grâce qu'il avait mise à leur faire entendre le sermon.

Cette politesse à laquelle l'hôtelier ne s'attendait pas le déconcerta tant soit peu. Mais s'étant remis, il se crut obligé d'y répondre. Dans l'embarras intérieur où le mit la nécessité de parler en franc protestant sur ce sujet à des papistes, il se manifesta sur tous les traits de son visage une contraction dont le sens total exprimait évidemment le désir de savoir quel était l'effet qu'avait produit l'éloquence du pasteur sur les deux étrangers.

« Nous sommes très-satisfaits d'avoir eu l'occasion d'entendre M. Diodati, dit l'abbé Segni d'un ton ferme et poli

qui coupait court à toute réflexion et à toute réponse. Et quant à moi, je vous renouvelle les remercîments que je vous ai déjà adressés pour les soins que vous avez pris de nous faire assister au prêche. »

L'aubergiste fit un profond salut, et allait se retirer, lorsque l'abbé ajouta, pour remettre complétement l'hôtelier à sa place : « Vous aurez soin de tenir notre compte prêt ; car nous partons demain. » L'hôte salua de nouveau et sortit.

Le repas terminé et la table ayant été enlevée, les deux voyageurs, remis de leur surprise et de leur fatigue, sentirent enfin le besoin de se parler de la scène dont ils avaient été témoins au temple. « Eh bien ! monsieur de Beauvoir, dit l'abbé, malgré tout ce que vous avez sans doute éprouvé d'angoisses pénibles au milieu de cet enfer où nous avons été enfermé trois heures, je suis très-satisfait que vous l'ayez vu de près. Vous pouvez vous vanter à présent de mieux connaître la situation et les intérêts de la cour de Rome que ceux qui ne l'ont jamais quittée. Monsieur votre père désirait que je vous préparasse sur toutes les nouveautés que Rome pourrait présenter à un esprit droit comme est le vôtre, mais qui n'est point encore rompu aux affaires et au train du monde ; en vérité, je ne m'attendais guère à ce que le hasard nous servirait si bien.

— Il faut que ce soit vous, monsieur l'abbé, qui me félicitiez d'une pareille aubaine, pour que j'espère en tirer parti un jour ; car je dois vous l'avouer : en mettant de côté l'horreur et le dégoût que m'a inspiré ce faux prêtre furieux, à peine si j'ai compris ce qu'il a dit au sujet de Rome et du pape. Qu'est-ce que cette Olimpia Maldachini qu'il a si étrangement confondue avec la femme de l'Apocalypse ? Que prétend-il faire comprendre par ces rapprochements absurdes ? et comment un homme qui se donne pour prêtre ose-t-il rapporter des détails aussi scandaleux que ceux qu'il nous a complaisamment débités ? C'est horrible ; et l'impression qui m'en est restée dans l'esprit ne l'est pas moins. »

L'abbé, ne sachant que répondre, garda le silence. M. de Beauvoir se promenait dans la chambre devant le siége

qu'occupait Segni, et de temps à autre il répétait : — C'est horrible, c'est affreux, abominable! Enfin, monsieur l'abbé, dit-il enfin, puisque vous voulez bien satisfaire aux intentions de mon père, en dirigeant mes premiers pas dans la carrière où l'on m'engage, ayez la bonté d'apporter quelques lumières dans mon esprit troublé, confondu, par ce que cet infernal prêtre a vomi de sa chaire. Quel profit en puis-je tirer? Qu'est-ce que cette dona Olimpia Maldachini par exemple? Est-ce un être réel ou imaginaire? Vous devez sentir qu'il est de quelque importance pour moi de savoir à quoi m'en tenir sur un pareil personnage, et je crois être en droit de vous prier de lever mes doutes à ce sujet. »

C'est toujours une chose très-pénible pour un honnête homme que d'avouer des désordres qu'il condamne intérieurement, et sur lesquels sa position dans le monde le force de garder le silence. L'abbé Ségni, à qui la requête du jeune de Beauvoir parut juste, resta quelques instants indécis. Puis réfléchissant qu'une réponse évasive aurait l'inconvénient de donner de ses sentiments une opinion désavantageuse : « Asseyez-vous, dit-il à son compagnon en le plaçant sur un siége voisin du sien ; je vais vous satisfaire. » Il tira alors de son porte-manteau le petit livre qu'il avait fait acheter la veille, et montra à M. de Beauvoir le second titre, ainsi conçu : ***Vie de dona Olimpia Maldachini, qui gouverne l'Église, sous le pontificat d'Innocent X.*** L'auteur de ce pamphlet, ajouta gravement l'abbé, est du petit nombre des Italiens qui se sont laissés séduire par les erreurs des hérétiques. Elevé près de la cour de Rome, il a dû la bien connaître en effet, et cet écrit pourra vous être utile. Mais permettez que je vous en fasse moi-même lecture, afin que je puisse y ajouter et en distraire tout ce qui le rendra plus conforme à la vérité. »

Après s'être assuré que les portes de l'appartement étaient bien fermées, l'abbé Segni revint prendre sa place, et commença à lire ce qui suit :

« Dona Olimpia est fille de Sforzia Maldachini, Romain, et de Vittoria Gualtieri. Ce Maldachini était simplement capitaine de milice, n'ayant à peu près d'autres ressources pour

soutenir sa famille que ce que lui rapportait sa profession. Olimpia, sa fille, personne très-jolie, et qui montra de fort bonne heure une prudence au-dessus de son âge, se refusa constamment à entrer au couvent, et ne tarda pas à épouser un homme riche de Viterbe, un certain Nini, dont elle eut deux fils. Ce Nini mourut bientôt après; les enfants ne survécurent que peu de temps à leur père, en sorte qu'Olimpia, fort attrayante encore, veuve, et héritière de quarante mille écus (deux cent quarante mille francs environ), se trouva libre de sa personne, et dans les conditions les plus favorables pour se remarier avantageusement.

» Elevée dans une famille pauvre, Olimpia n'a reçu qu'une éducation très-incomplète; mais la vivacité de son intelligence, la pénétration de son esprit, la fermeté de son jugement surtout, suppléèrent ce défaut. Elle apprit dans le commerce de la vie ce que les livres n'enseignent jamais, à connaître le cœur humain; heureuse si elle savait faire un meilleur usage de cette science!

» Quelque temps après son veuvage, elle vint s'établir à Rome, où l'illustre famille Pamphile, originaire de cette ville, tenait alors un rang considérable. La beauté d'Olimpia, les grâces de son esprit et l'état de sa fortune firent naître à Camille, fils aîné du prince don Pamphile, le désir de l'épouser. Le mariage se conclut, et trois enfants en furent le fruit: un fils, don Camille, car ce nom est toujours donné aux aînés de cette famille, et deux filles, Camille et Constance.

» Il est difficile de faire une fortune plus rapide et plus brillante. Toute autre femme qu'Olimpia se serait trouvée heureuse de la conserver et d'en jouir. Mais la fille de Maldachini ne considéra cette élévation que comme les premiers degrés qui devaient la conduire à la puissance inouïe où elle est parvenue.

» Le second fils du prince don Pamphile, Jean-Baptiste, beau-frère de dona Olimpia, et pontife régnant, a pris de bonne heure le parti de l'Eglise, afin de continuer dans cette carrière l'illustration que son oncle, le cardinal Jérôme, avait déjà obtenue dans cette famille. Après s'être appliqué à l'é-

tude des lois, le beau-frère de dona Olimpia fut successivement avocat consistorial, auditeur de rote, et nonce à Naples sous Grégoire XV ; puis, sous Urbain VIII, il fut fait dataire du cardinal François Barberin, pendant sa légation en France et en Espagne, et enfin cardinal; dans ces différentes charges, il donna à la cour de Rome des preuves de son zèle et de ses talents.

» Pamphile, Innocent X aujourd'hui, est un homme dont l'esprit est plutôt pénétrant qu'élevé, que son goût naturel a toujours entraîné au maniement des affaires, et qui n'a jamais montré une vive inclination pour les sciences, pour les lettres ni pour les arts. L'avancement de sa famille, et le sien propre, a été le but constant de ses désirs et de ses efforts, jusqu'au moment où il parvint au trône pontifical. Son caractère d'ailleurs est inégal : porté naturellement à la justice, il lui arrive de ne pas y rester fidèle, tantôt par faiblesse, tantôt par emportement, mais plus souvent encore par une bizarrerie d'humeur qui rend les relations avec lui toujours incertaines et souvent difficiles. Pour les deux mobiles qui ont constamment mis l'âme et l'esprit de cet homme en mouvement, c'est ce que la suite de ce récit fera connaître.

» Quant à dona Olimpia, après la naissance de ses trois enfants, et lorsque l'amour assez vif qu'elle avait ressenti pour don Camille eut été calmé par cinq ou six ans de mariage, elle s'aperçut de la nullité de son époux, qui n'était qu'un beau prince romain, généreux, affable, et rempli de petites attentions pour elle, mais sans aucune disposition qui le portât à profiter des avantages de son rang et de sa fortune pour jouer un grand rôle dans le monde. Il était curieux d'antiquités, recherchait les tableaux, aimait passionnément la musique, et jouait même des instruments, choses dont dona Olimpia ne s'occupait pas volontiers ; en sorte que tout commerce intellectuel devenait impossible entre eux.

» Son frère l'ecclésiastique, au contraire, a une physionomie peu gracieuse, mais énergique et mobile. Son imagination, d'une teinte grave, il est vrai, était fertile en espérances, en inventions, en projets, et lui fournissait sans

cesse des idées sans éclat, mais fortes et pleines d'avenir.

» Le goût naturel qu'avait dona Olimpia de s'occuper des choses sérieuses lui avait toujours fait rechercher la société de son beau-frère, que ses emplois et ses occupations à la cour du saint-siége avaient rendu depuis quelque temps déjà un homme considérable. Elle l'interrogea d'abord pour se distraire et s'instruire, puis hasarda des objections, et finit par se mettre si bien au courant des affaires qui s'agitaient à Rome, qu'elle se trouva bientôt en état de les discuter et d'entrer pour quelque chose dans la manière dont son beau-frère Pamphile les envisageait, et se décidait même à les traiter. L'élève dans la science de la politique ne tarda pas à égaler le maître; et de ce moment s'établit entre eux cette étrange amitié qui dure encore. »

En entendant ces derniers mots, que l'abbé Segni prononça d'une voix plus basse, M. de Beauvoir se disposait à parler; mais Segni l'engageant au silence par un geste, reprit sa lecture.

« Don Camille, l'époux de dona Olimpia, mourut, et de ce moment, non-seulement cette amitié devint plus forte encore, mais Olimpia, dont le jugement avait été mûri par les années, épousa les intérêts de Pamphile, en fit les siens propres, devint attentive à tout ce qui pouvait servir son beau-frère, le conseilla, le dirigea, le gouverna dans ses démarches, et devint, en un mot, maîtresse absolue de ses actions. Parmi les preuves de l'ascendant qu'elle avait déjà pris sur lui, on cite une lettre qui lui fut adressée à Rome, lorsque, pendant sa nonciature en Espagne, Pamphile lui exprimait à quel point il regrettait sa présence et ses conseils.

« Très-chère belle-sœur, écrivait-il, mes opérations en
» Espagne sont loin d'avoir une aussi heureuse réussite que
» celles que j'entreprenais à Rome, parce qu'ici je n'ai plus
» vos conseils. Loin de vous, je suis comme un vaisseau
» sans gouvernail allant à l'aventure; c'est un aveu qu'il
» faut vous faire par reconnaissance de tout ce que je vous
» dois. »

» Déjà, depuis longtemps, le peuple de Rome, fort enclin

à la raillerie, multipliait les épigrammes sur le genre d'amitié qui s'était établi entre dona Olimpia et Pamphile; aussi lorsque cette lettre fut divulguée par l'indiscrétion de quelque serviteur, ne manqua-t-on pas de répéter tout haut et d'écrire sur les murs de la ville que *dona Olimpia donnait ses instructions aux nonces du pape.* Mais loin de s'offenser de ces railleries, cette femme, douée du courage patient de toutes les âmes ambitieuses, se félicitait intérieurement de voir la populace s'habituer en riant à son pouvoir qui s'affermissait. A ces plaisanteries, assaisonnées d'injures souvent grossières, elle opposait le luxe calculé des aumônes faites au couvent, des distributions d'habits et de secours aux pauvres, tandis que dans sa maison tout était soumis aux règles d'une opulente économie.

» En l'absence de Pamphile, lorsqu'il séjourna pendant plusieurs années en France et en Espagne, avec la charge de dataire près du cardinal F. Barberin, attentive à tout ce qui se passait à Rome, elle employait une grande partie de son temps à écrire avec régularité à son beau-frère tout ce qui pouvait contrarier ou servir leurs projets d'ambition. Parfois, dérogeant à son économie habituelle, le palais de Pamphile, qu'elle habitait avec toute sa famille, brillait d'un luxe inusité, pour recevoir tout ce que Rome renfermait de personnes d'importance. Les cardinaux, les prélats, les ambassadeurs, la noblesse romaine, s'accoutumaient déjà à fréquenter amicalement le palais d'une femme où ils devaient bientôt ne plus être admis que comme chez une souveraine. Là tout, depuis la somptuosité des appartements jusqu'aux discours qui s'y tenaient, était grave et mystérieux. Quelques jeunes femmes, entre autres les filles de dona Olimpia, rendues muettes par sa présence, demeuraient immobiles sous l'éclat éblouissant de leurs parures. La maîtresse, que dis-je? la reine du logis avait seule droit de parler, et ce n'était que tour à tour, et quand les assistants étaient invités par un sourire, qu'ils venaient présenter leurs hommages à Olimpia, ou lui parler à voix basse si elle les interrogeait.

» Mais à peine le dernier étranger était-il hors du palais, que, faisant prendre à chaque personne de sa famille le che-

min de l'appartement qui lui était destiné, Olimpia commençait à solliciter l'activité de ses domestiques pour éteindre les lumières, couvrir les meubles, et resserrer dans des coffres les vases d'or et les objets précieux dont elle avait momentanément orné ses salons. Demeurée seule au milieu de ses laquais, et ayant passé la longue pente de sa robe sous un de ses bras pour exercer sa surveillance avec plus d'activité, elle allait de l'un à l'autre, avertissant celui-ci, morigénant celui-là, selon qu'ils ne s'y prenaient point à sa fantaisie, et poussant la réprimande jusqu'à la brutalité, quand l'empressement ou la maladresse d'un serviteur lui faisait craindre qu'il n'y eût quelque objet de brisé. Non contente de ces soins, lorsque tout était replacé, Olimpia, accompagnée de sa caméristc, la malheureuse Flaminia, parcourait encore le palais, et faisait la ronde depuis l'étage supérieur jusqu'à la porte d'entrée, dont elle examinait soigneusement la serrure. C'est alors que, rentrée dans son appartement, elle écrivait sur les lettres qu'elle tenait toujours courantes pour Pamphile, les observations, les craintes, les conseils et les espérances qu'elle avait à lui confier. »

— Qui est donc cette Flaminia? demanda M. de Beauvoir, dont l'attention avait été arrêtée par l'épithète jointe à ce nom. — Vous entendrez sans doute parler d'elle à Rome, répondit l'abbé en laissant voir qu'il ne voulait pas en dire davantage. Il y a une foule de détails aventurés ou trop longs dans cet écrit, et j'omets de vous les lire. L'auteur s'étend ici sur la conduite de dona Olimpia envers ses enfants, avec une prolixité qui vous fatiguerait. Ce n'est, certes, pas à tort qu'il taxe cette femme d'avoir subordonné tous les sentiments naturels à son insatiable ambition; mais il n'omet aucune des circonstances qui se rattachent à sa conduite envers ses enfants, et je ne vous dirai que celles qu'il peut vous importer de connaître. Ainsi, il raconte le mariage de ses filles, dont l'aînée, Camille, fut mariée au marquis André Justiniani, et la seconde, Constance, à Nicolas Ludovisi, prince de Piombino. En cette occasion, il exagère sans doute les vues ambitieuses de dona Olimpia, à qui sa position permettait de rechercher de telles alliances pour ses filles.

Quant à ce qu'il dit de son fils, don Camille, que vous verrez à Rome, ses reproches sont mieux fondés. Ce jeune homme fut beaucoup moins bien traité que ses sœurs. Il avait hérité des inclinations douces de son père, et il aurait eu besoin que l'on corrigeât de bonne heure, et par une éducation soignée, ce qu'il y avait d'inactif et d'indolent dans son caractère. Mais dona Olimpia, au contraire, l'entretint volontairement dans une ignorance telle, qu'à vingt ans c'était à peine s'il savait lire. « Quel motif avait donc sa mère pour agir ainsi? demanda M. de Beauvoir. — On l'ignore, répondit l'abbé, et à Rome, où don Camille a toujours été aimé, on a cherché vainement à découvrir la raison secrète qui poussait sa mère à amoindrir ainsi le seul rejeton qui pût perpétuer la race des Pamphile. Vous savez, ajouta Segni en souriant, que sa mère l'a fait cardinal malgré lui, et qu'il a épousé la princesse de Rossano malgré sa mère? — Non. — Oh! alors je ne vous en dirai pas davantage; je vous laisserai le plaisir d'apprendre toute cette histoire en détail à Rome. Continuons notre lecture.

« L'époque à laquelle il fut question qu'Urbain VIII donnât le chapeau de cardinal à J. B. Pamphile (1629) est aussi celle où dona Olimpia commença à faire pénétrer ses intrigues à la cour, pour aider son beau-frère à obtenir une faveur qu'elle désirait plus ardemment encore que lui. Elle réussit, et quand la nouvelle de l'élection lui parvint, la joie qu'elle en ressentit tint presque du vertige. Le lendemain de cet événement, son imagination était encore tellement exaltée, qu'elle répétait sans cesse à Pamphile, que tout ce qu'elle voyait lui paraissait *couleur de pourpre*.

» L'importance, et par suite les immunités concédées à Rome, par l'opinion, à ceux qui ont reçu le chapeau, enhardit dona Olimpia et le cardinal à secouer le joug de certaines convenances dont ils n'avaient point encore osé s'affranchir. Tous deux habitèrent le palais Pamphile, prirent leur repas à la même table, et traitèrent ensemble habituellement les nombreuses affaires contentieuses, juridiques et ecclésiastiques, soumises à l'examen ou à la décision du cardinal. « Ce sont des impostures de libelliste, » observa de Beauvoir

avec humeur. Mais l'abbé ne répondit rien, ne leva pas même les yeux et continua : « La netteté avec laquelle dona Olimpia saisissait les questions les plus compliquées, et son aptitude au travail, lui firent prendre en peu de temps sur son beau-frère une influence, une supériorité même, auxquelles Pamphile, par une disposition à la paresse qu'il ne put jamais vaincre, céda volontiers. La vie de cet homme plus que sexagénaire avait été constamment employée à examiner des questions difficiles ; aussi trouvait-il doux de se reposer de ces soins sur une personne en qui il croyait pouvoir se confier aveuglément. Plus il jouissait de ce repos, plus dona Olimpia devenait active ; tellement que Pamphile, laissant échapper peu à peu de son esprit le fil de ses occupations, se débarrassa presque entièrement de ce tracas d'esprit dont s'empara joyeusement sa belle-sœur. Bientôt toutes les requêtes, toutes les plaintes furent adressées à cette femme ; les grâces que l'on attendait du cardinal devaient être demandées à dona Olimpia, et rien n'était moins rare que d'entendre dire à ceux qui avaient reçu une réponse négative de Pamphile : *Peut-être que le cardinal n'a point encore parlé à sa belle-sœur !* »

L'abbé Segni suspendit encore sa lecture en cet endroit. — Je saute quelques feuillets, dit-il, où l'auteur s'est engagé dans le récit de certains faits dont il lui a été impossible d'acquérir la preuve, et que la hardiesse du pasteur de tantôt ne vous a d'ailleurs pas laissé ignorer. Ce sont des précautions oratoires que les ennemis du saint-siége ne manquent jamais d'employer pour faire lire leurs ouvrages à Genève. Je les supprime et reprends un peu plus bas.

« Dans leurs entretiens particuliers, continue le libelliste, dona Olimpia répétait souvent à Pamphile un axiome dont elle lui développait soigneusement toutes les conséquences. « Le mérite personnel peut conduire au cardinalat, disait-elle ; mais il faut toujours user d'adresse pour devenir pape ; » et la ruse de Sixte-Quint contrefaisant l'imbécile était le modèle qu'elle proposait sans cesse à son beau-frère.

» Enfin, après vingt-deux années de règne, dont les dernières parurent des siècles à dona Olimpia, Urbain VIII

mourut ; et quoique pendant les dix jours qu'on laissa écouler, selon l'usage, entre la mort du pontife et l'entrée des cardinaux en conclave, il ne se présentât aucune chance qui pût faire croire que le cardinal Pamphile serait élu, cependant dona Olimpia ne cessa pas d'avoir le pressentiment que son beau-frère serait pape. Les âmes passionnées sont toujours superstitieuses. Cette femme, sans cesse préoccupée de la fin toujours prochaine et si souvent ajournée d'Urbain, avait consulté, quatre ans avant sa mort, un astrologue sur ce que le destin réservait au cardinal. La réponse fut que Pamphile serait élevé aux grades les plus éminents de l'Eglise, lorsqu'il aurait atteint sa soixante-dixième année. Il n'en avait alors que soixante-six, et pendant quatre années dona Olimpia fit dire régulièrement des messes pour la conservation de la vie d'Urbain VIII. La coïncidence de la mort de ce pontife avec l'accomplissement de l'âge indiqué par l'astrologue donna une telle confiance à dona Olimpia, que pendant la tenue du conclave, certaine désormais de l'élévation prochaine de son beau-frère, elle fit retirer du palais Pamphile, qu'ils habitaient, toutes les richesses qui y étaient amassées.»

Il faut que vous sachiez, dit l'abbé en s'interrompant, que cette précaution n'était pas inutile, parce que l'usage à Rome est de livrer au pillage de la populace le palais du cardinal devenu pontife. — Est-il possible ? demanda M. de Beauvoir tout étonné. — Oui, c'est une vieille coutume dont on ne conserve guère que la forme, comme vous voyez. Je poursuis.

« Cependant trois partis étaient en présence au conclave, celui des Barberins, neveux du pape défunt, qui désiraient voir porter au trône un homme qui, loin de les poursuivre à cause des grands biens qu'ils avaient assez injustement acquis, les protégeât au contraire contre la haine que leur portait la cour, le clergé et le peuple. Ce parti repoussait naturellement le cardinal Pamphile, ennemi déclaré des Barberins.

» Il était encore exclus par les cardinaux dévoués à la France, parce que le roi très-chrétien, d'une part, soutenait les Barberins, et que de plus, le cardinal Mazarin ne pouvait pardonner à Pamphile l'opposition qu'il avait toujours mise

avec humeur. Mais l'abbé ne répondit rien, ne leva pas même les yeux et continua : « La netteté avec laquelle dona Olimpia saisissait les questions les plus compliquées, et son aptitude au travail, lui firent prendre en peu de temps sur son beau-frère une influence, une supériorité même, auxquelles Pamphile, par une disposition à la paresse qu'il ne put jamais vaincre, céda volontiers. La vie de cet homme plus que sexagénaire avait été constamment employée à examiner des questions difficiles ; aussi trouvait-il doux de se reposer de ces soins sur une personne en qui il croyait pouvoir se confier aveuglément. Plus il jouissait de ce repos, plus dona Olimpia devenait active ; tellement que Pamphile, laissant échapper peu à peu de son esprit le fil de ses occupations, se débarrassa presque entièrement de ce tracas d'esprit dont s'empara joyeusement sa belle-sœur. Bientôt toutes les requêtes, toutes les plaintes furent adressées à cette femme ; les grâces que l'on attendait du cardinal devaient être demandées à dona Olimpia, et rien n'était moins rare que d'entendre dire à ceux qui avaient reçu une réponse négative de Pamphile : *Peut-être que le cardinal n'a point encore parlé à sa belle-sœur !* »

L'abbé Segni suspendit encore sa lecture en cet endroit. — Je saute quelques feuillets, dit-il, où l'auteur s'est engagé dans le récit de certains faits dont il lui a été impossible d'acquérir la preuve, et que la hardiesse du pasteur de tantôt ne vous a d'ailleurs pas laissé ignorer. Ce sont des précautions oratoires que les ennemis du saint-siége ne manquent jamais d'employer pour faire lire leurs ouvrages à Genève. Je les supprime et reprends un peu plus bas.

« Dans leurs entretiens particuliers, continue le libelliste, dona Olimpia répétait souvent à Pamphile un axiome dont elle lui développait soigneusement toutes les conséquences. « Le mérite personnel peut conduire au cardinalat, disait-elle ; mais il faut toujours user d'adresse pour devenir pape ; » et la ruse de Sixte-Quint contrefaisant l'imbécile était le modèle qu'elle proposait sans cesse à son beau-frère.

» Enfin, après vingt-deux années de règne, dont les dernières parurent des siècles à dona Olimpia, Urbain VIII

» Cette femme avait calculé juste. Elle savait exactement tout ce que l'on pensait et disait d'elle, et sentait bien que le véritable motif qui faisait exclure Pamphile était l'attachement qu'elle portait à sa personne et à son sort futur. Mais elle ne recula pas devant cette difficulté, résolue à tout perdre ou à tout obtenir. Instruite comme elle l'était des détails de la vie privée du plus grand nombre de ceux qui composaient la cour de Rome, elle prévit que ce que l'on pouvait blâmer dans la conduite précédente de Pamphile finirait toujours par perdre de son importance dans l'opinion des cardinaux assemblés au conclave, lorsque l'on en viendrait à peser comparativement cette considération morale secondaire, avec l'immense danger politique pour le saint-siége d'élire un pape favorable aux Barberins, et dévoué à la cour de France.

» Cette réflexion l'affermit dans son espoir, et lorsque pendant le dernier jour du conclave, le plus vigilant de ses espions vint lui annoncer que l'opposition des Barberins était le seul obstacle à l'élection de Pamphile : « Eh bien! dit-elle, radieuse de joie, il sera choisi, parce que les Barberins sont détestés ! » En effet, trois heures après, tous les cardinaux se prosternaient devant Innocent X.

» Lorsque Olimpia reçut cette nouvelle, sa joie fut profonde; mais elle conserva extérieurement un calme qui imposa à tous ceux qui l'entouraient. On reconnut à l'instant même que son état ne changeait pas, mais seulement qu'il était fixé, et que désormais sa puissance était inattaquable. Elle sourit en entendant le peuple s'avancer vers le palais de son beau-frère pour en faire le pillage. Elle lui en ouvrit les portes elle-même, jeta des pièces d'argent par les fenêtres, et se donna le plaisir de voir dévaster le peu de vieux meubles qu'elle avait laissés pour assouvir la populace, en recevant avec joie dans son âme ce premier témoignage public donné à sa nouvelle puissance.

» Toutefois, la précaution de la souveraine n'échappa point à quelques malicieux Romains, qui trouvèrent l'ameublement du nouveau pontife plus simple qu'ils ne s'y attendaient. « Dona Olimpia a été plus matinale que nous, di-

saient les uns. — Ah ! s'écriaient les autres, si elle laisse le Vatican dans un aussi triste état, malheur à l'Eglise ! » Et enfin, Pasquin, usant du droit de tout dire, annonçait le déménagement de Pamphile, et donnait des détails sur le nouvel appartement de dona Olimpia au Vatican.

» Les occupations auxquelles le pape nouvellement élu doit se livrer immédiatement forcèrent Innocent de ne recevoir en ce jour que les personnes avec lesquelles il avait à traiter des affaires du gouvernement. Mais à peine l'élection fut-elle connue que toute la noblesse romaine, les divers ambassadeurs des puissances étrangères, les cardinaux, les prélats, et les dames de distinction, s'empressèrent de se présenter chez dona Olimpia, qui, se montrant aussi gracieuse qu'il lui était donné de le paraître, reçut leurs hommages au milieu de son palais bouleversé par le peuple, et en s'excusant, avec la coquetterie d'une souveraine qui vient d'être proclamée, d'un désordre qui ne lui permettait pas de recevoir de tels hôtes plus convenablement. Mille questions malignes, mille observations satiriques étaient bien échangées par ce monde élevé et spirituel; mais les épigrammes se débitaient à l'oreille, tandis que les hommages, les assurances de respect et les salutations se disaient et se faisaient bien ouvertement, et de manière à ce que rien n'en fût perdu pour celle à qui elles s'adressaient.

» Lorsque le soir de cette journée laborieuse fut venu, vers dix heures, dona Olimpia s'échappa de son palais et se rendit au Vatican. En entrant chez le pontife, elle se prosterna à ses pieds, qu'elle baisa à plusieurs reprises, les inondant de larmes de joie. Le pape lui-même se prit à pleurer, et après le silence assez long où les maintint leur profonde émotion, ils eurent un entretien dans lequel, après s'être communiqué réciproquement ce qu'un pareil événement pouvait leur faire éprouver, ils s'entendirent sur les premiers actes d'autorité qu'il était à propos de faire émaner du trône pontifical. La perte des Barberins, neveux du pape défunt, fut décidée, et dona Olimpia fit promettre au pape leur bannissement et la confiscation de leurs biens.

» Il était minuit quand ils se séparèrent; mais avant de

ortir du Vatican, dona Olimpia, qui depuis longtemps veillait à tout ce qui pouvait rendre la vie douce à Pamphile déjà valétudinaire, parcourut les appartements destinés au pape, examina si on s'était conformé à ses habitudes, et poussa l'attention jusqu'à visiter les matelas et les draps du lit, auxquels elle fit donner la disposition que les infirmités de son beau-frère avaient rendue indispensable. Elle repassa par la chambre où était Innocent, à qui elle souhaita encore la bonne nuit, et reprit le chemin de son palais.

» En y rentrant, son œil attentif à tout observa une portantine en station. En effet, à peine fut-elle dans ses appartements, qu'on vint lui dire que le cardinal Antoine Barberin, celui qui s'était opposé avec le plus de vivacité et de constance à l'élection de Pamphile, attendait l'honneur de lui parler. Dans le premier mouvement de sa colère, Olimpia voulut le congédier sans le voir; mais la réflexion l'inspira tout autrement, et elle le reçut. Antoine était un homme que son caractère et sa conduite politique devaient rendre un juste appréciateur de dona Olimpia. Il avait joué longtemps le rôle qu'elle prenait, et il sentait bien que sa fortune et sa vie même étaient à la disposition de cette femme. Il la traita d'*excellence*, se montra respectueux envers elle, lui parla avec adresse des coups imprévus de la fortune, en lui laissant entendre qu'il y avait toujours de l'avantage à ménager ceux mêmes dont on croyait avoir le plus à se plaindre; que la vie politique n'était pas moins fertile en accidents inattendus que les courses sur la mer; qu'ainsi que les nochers, ceux qui concourent au gouvernement de l'état doivent toujours entretenir leur esprit dans un calme parfait, parce que souvent ce qui semblait devoir faire leur perte contribue tout à coup à les sauver. Enfin il lui parla avec tant d'art, et de manière à laisser voir qu'il comprenait si bien toutes les chances de l'avenir, qu'il fit tomber Olimpia dans une rêverie mêlée d'inquiétude, dont le cardinal profita. « Je ne sais, excellence, lui dit-il, quel sort Dieu me réserve; mais je me confie à vous. Acceptez, je vous prie, comme souvenir de l'entretien que nous avons aujourd'hui, cette bague; et n'oubliez pas que celui que vous avez

regardé comme votre ennemi serait heureux de pouvoir vous servir. » En disant ces mots, il présenta à Olimpia un bijou dont le diamant principal valait au moins douze mille écus et se retira en la saluant.

» Dona Olimpia n'était rien moins qu'indifférente aux objets d'un grand prix; mais ce qui fit surtout exalter son cœur en cette occasion, c'est que le premier hommage rendu à sa puissance lui était offert par son plus grand ennemi. De ce moment elle sentit qu'elle régnait, et, sauf à pardonner par la suite, la perte des Barberins fut décidée. »

Ici se termine le récit de notre auteur, qui promet une suite, dit l'abbé Segni en fermant le livre. Malgré les exagérations qu'il contient, vous pouvez juger qu'on aurait tort de s'attendre à trouver la perfection à Rome, et peut-être me pardonnerez-vous les détours que j'ai pris pour vous préparer à de telles nouveautés. Le jeune de Beauvoir était si consterné de tout ce qu'il venait d'apprendre, qu'il ne put articuler que ces mots : Dona Olimpia!... Rome!... mais c'est un songe!... — Non, c'est une réalité, persuadez-vous-le bien, répondit l'abbé, et plus vous êtes sincère et ardent catholique, plus vous devez chercher à connaître la vérité. Quant à moi, pour rien au monde je ne voudrais avoir manqué l'occasion de recueillir tout ce que j'ai appris dans cette ville. J'ignore, ajouta-t-il en levant les yeux vers ciel, si le parti que je compte en tirer pour servir les véritables intérêts de l'Eglise ne me perdra pas; mais quoi qu'il arrive, je remplirai mon devoir. On m'a donné l'ordre d'observer; je dirai ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu.

Le lendemain, vers l'aube du jour, le joaillier arriva à l'auberge avec un guide et des chevaux. Les voyageurs ne tardèrent pas à se mettre en route. Souhaitons-leur bon voyage, et précédons-les à Rome, où nous aurons peut-être l'occasion de les retrouver.

CHAPITRE III.

Tous ceux qui ont habité Rome n'ont pas manqué de visiter la villa Pamphile, située hors des murs, au delà de la porte Pancrace; et il suffit de s'y être promené une seule fois pour que le souvenir de ce lieu se grave éternellement dans la mémoire. Cet élégant pavillon s'élevant sur des terrasses étagées et dominant les jardins; la grotte des Tritons, ces pentes ombragées par lesquelles on parvient à la grande plantation des pins marins, et ces échappées sur la campagne sauvage des environs de Rome, donnent à cette habitation un charme inexprimable. Ce qui frappe surtout, c'est le mélange qu'on y trouve des productions de l'art mariées si heureusement aux beautés de la nature agreste; ce rapprochement que l'on y fait sans cesse ne laisse jamais l'âme du promeneur inactive.

L'origine de cette gracieuse habitation ne remonte pas bien haut, car c'est don Camille Pamphile, fils de dona Olimpia et neveu d'Innocent X, qui la fit construire et planter vers les premières années du pontificat de son oncle. Ce jeune homme que sa mère avait si soigneusement entretenu dans l'ignorance pour le rendre plus souple à sa volonté; ce fils qu'elle avait fait nommer cardinal deux mois après l'exaltation d'Innocent, avec l'espérance d'en faire une espèce de mannequin qu'elle animerait de son intelligence et de son ambition; ce jeune cardinal Camille parvint à se soustraire à cette tyrannie, grâce à un événement, et par un moyen qu'il était absolument impossible de prévoir.

Dans le temps même où sa mère le fit revêtir de la pourpre, il était tout préoccupé de la construction et des jardins de la villa qui porte son nom. Algardi, jeune artiste bolonais aussi remarquable par la diversité de ses talents que par l'élévation de son caractère, était chargé des travaux d'architecture, de sculpture et de jardinage que comportait l'ensemble de cette entreprise, et le jeune cardinal, tout neveu et *cardinal-patron* en titre qu'il fût, se trouvait plus sou-

vent en conférence avec son cher Algardi sur les terrains de sa villa future, qu'aux congrégations, à la réception des ambassadeurs et dans les offices de la daterie, où on l'excédait d'affaires, de comptes à régler, de signatures à donner et de bulles à contre-signer. Vainement le grave Pancirole, le pape et dona Olimpia elle-même, épuisèrent ce qu'ils avaient de patience pour tâcher de former l'esprit du cardinal Camille; rien n'y fit. Il resta complétement étranger aux affaires, encourut par cela même la disgrâce de son oncle et de sa mère, mais se fit aimer à Rome, parce qu'il rendait service aussi fréquemment que cela lui était possible, et que, contre l'usage général alors, il ne faisait pas payer les grâces qu'il accordait.

Le pape fut le premier à ne pouvoir tolérer près de lui son neveu, dont l'éducation politique retardait au moins toutes les affaires, quand elle ne les brouillait pas. Dona Olimpia, plus persévérante, espérait toujours vaincre à force de soins et de patience l'inattention de son fils. Elle n'attendait de lui qu'une soumission réfléchie, au moyen de laquelle il pût jouer ostensiblement le rôle de cardinal-neveu, de premier ministre, tandis qu'elle lui soufflerait continuellement son rôle, et rendrait ainsi Pancirole toujours moins nécessaire au pontife.

Quant au vieux secrétaire d'état, travailleur exact et infatigable, il redoutait beaucoup moins les embarras passagers apportés dans les affaires par l'inaptitude et l'insouciance du cardinal Camille, que l'habileté excessive avec laquelle dona Olimpia pourrait les traiter. Aussi le prudent Pancirole affectait-il de prodiguer ses conseils à son jeune collègue, et ne manquait-il jamais de faire des rapports flatteurs sur son compte, assurant même, quoiqu'il n'en crût rien, que ce jeune homme donnait des espérances, et que l'on serait peut-être fort étonné un jour de ce qu'il pourrait faire.

Les choses flottèrent ainsi pendant deux ans ; c'est-à-dire que Pancirole et dona Olimpia s'épuisèrent en efforts superflus pour engager l'ambition du jeune cardinal dans les intérêts politiques et en faire un intermédiaire journalier entre eux et le pape. Mais ni l'un ni l'autre ne réussirent. Camille

resta impossible, et Innocent persista à dire qu'il n'était bon à rien.

Quant au cardinal Camille, il ne s'apercevait même pas des soins continuels et de toutes les espérances dont il était l'objet. Comme un écolier qui, à l'heure de la récréation, s'échappe aussitôt pour aller jouir de sa liberté, Camille, après avoir nonchalamment rempli les devoirs qui lui étaient imposés au Vatican, montait en voiture, et se rendait à sa villa, où l'attendait son cher Algardi, avec lequel, après avoir visité les bâtiments, parcouru les jardins et joui de l'effet des parties déjà achevées, il cherchait des combinaisons nouvelles pour embellir et perfectionner encore cet élégant palais.

L'espèce de fureur avec laquelle le cardinal avait fait pousser les travaux fut cause que constructions et jardins ne tardèrent pas à être presque terminés. Déjà les personnes de distinction s'empressaient pour venir voir cette nouvelle merveille des environs de Rome; et le cardinal, fort affable de sa nature, prenait chaque jour un plaisir nouveau à faire voir jusqu'aux plus petits détails de son palais et de ses jardins, aux curieux venus pour en admirer l'ordonnance.

Camille était de ces hommes tels qu'on en rencontre assez souvent dans la classe élevée en Italie. Sa figure était plutôt régulière et agréable que belle; son regard vif et bienveillant, mais sans profondeur, brillait au milieu d'un visage dont le contour plein et le teint également animé indiquaient l'égalité de son caractère et de sa santé. D'ailleurs, intelligent plutôt que spirituel, il aimait les belles choses par instinct, se plaisait à voir les productions des arts et même à entendre de beaux vers pour en jouir, mais sans penser à tirer vanité d'un goût qui aurait pu lui attirer le renom d'un connaisseur. Au contraire, son ignorance donnait de la grâce et de l'originalité à ses penchants; et ce qu'il y avait certainement de plus remarquable en lui, était la candeur de son caractère et le bon aloi de son esprit, que l'étrange éducation que lui avait donnée sa mère avait peut-être conservé dans toute leur pureté. Accoutumé de très-bonne heure à une opulence dont il ne se servait que pour se procurer les distractions les plus

innocentes, étranger pendant longtemps aux passions qui ordinairement tourmentent la jeunesse, et n'ayant pas pénétré les desseins de sa mère, Camille s'était laissé faire cardinal par soumission filiale, et sans avoir la conscience qu'il occupait près du saint-siége le poste le plus élevé, la dignité qui donnait le plus de puissance. Le seul avantage auquel il fût sensible, parce que c'était un moyen de satisfaire ses goûts, fut le surcroît considérable de revenus attachés à son titre de *cardinal-neveu*, dont il usa largement pour hâter l'achèvement de sa villa.

Ce goût avait été jusque-là le seul assez fort, assez constant pour qu'il lui tînt lieu de passion ; et depuis que la construction de son palais s'approchait assez de son terme pour qu'il éveillât l'attention des curieux, le jeune cardinal négligeait toujours plus le Vatican pour faire aux étrangers les honneurs de la nouvelle villa Pamphile. Ce lieu de plaisance était devenu son occupation principale et le centre où toutes ses facultés venaient aboutir. Il y avait bien peu de curieux qui ne fussent pas admis par le cardinal; et pour peu que l'on fût disposé à l'admiration, on était le bien-venu et le bien-reçu.

Vers ce temps, la princesse de Rossano, Cornélia Aldobrandini, veuve depuis quelques mois de Paul Borghèse, vint à Rome. Comme elle ne tarda pas à entendre vanter dans le monde la beauté de la nouvelle villa Pamphile, elle fit demander au cardinal-neveu la permission de la voir et de s'y promener. Camille, enchanté de l'empressement que montrait la princesse à admirer son ouvrage, ne manqua pas de se trouver à son palais pour recevoir son illustre hôtesse et la conduire dans ses jardins.

Quoique veuve, la princesse de Rossano était encore fort jeune, et passait, non sans raison, pour une des plus belles personnes de son temps. En outre, on la citait pour les agréments de son esprit, pour l'élévation de son âme et la régularité de ses mœurs, ce qui n'était pas fort commun en ce temps.

Cette fois, le cardinal Camille s'occupa beaucoup moins de faire ressortir les beautés de sa villa qu'à admirer lui-

même la jeune princesse. Les deux heures qu'il passa avec elle suffirent pour opérer une révolution complète dans son cœur et dans son esprit; et au résultat, car il n'y a pas moyen de faire des romans bien longs avec le caractère et les amours des Italiens, la princesse de Rossano ne déguisa pas la bonne disposition où elle était à l'égard de Camille, et le cardinal devint éperdument amoureux de la jeune veuve. Ce fut un autre homme; il perdit son embonpoint et son teint fleuri; il ne mangea plus, perdit le sommeil, oublia totalement les bâtisses et les plantations de son palais, pour ne penser qu'à la belle princesse de Rossano, qu'il rechercha et poursuivit partout, au point que, pendant plusieurs mois, il donna sans s'en douter, à la ville de Rome, les récréations les plus amusantes par l'inattendu et l'excès de sa passion.

Cependant le pape, dona Olimpia et la princesse de Rossano n'envisagèrent pas la chose du côté plaisant. Les deux premiers étaient outrés des folies du cardinal, qui pleurait et se roulait chez lui comme un furieux, en criant à tue-tête que rien ne l'empêcherait d'épouser la jeune veuve, et qu'il voulait rendre son chapeau au pape. Quant à la princesse, touchée au fond du cœur des témoignages fort sincères, bien qu'un peu bizarres, de l'amour du cardinal, elle profita habilement de son expérience et de sa présence d'esprit pour faire tourner cette passion à son profit. Elle s'empressa d'écrire à ce sujet aux princes de Parme, ses parents, pour les consulter; et comme elle était restée veuve avec deux enfants, après avoir éprouvé momentanément quelques pertes dans sa fortune, elle se décida, malgré tous les obstacles qu'elle prévoyait, à ne rien négliger pour faire réussir un mariage qui s'accordait tout à la fois avec les intérêts de son cœur et de son ambition.

Les coquetteries d'une femme qui aime ont d'autant plus de force qu'elles sont faites en toute sûreté de conscience; aussi la belle princesse ne se fit-elle aucun scrupule d'attiser la passion que le cardinal ressentait pour elle. Elle chercha et fit naître les occasions de le voir, et lui parla ouvertement des soins qu'il fallait prendre, du courage et de la vigueur qu'il serait à propos de déployer pour se soustraire au joug

de sa mère, et en venir au mariage qu'ils projetaient. Enfin, madame de Rossano l'endoctrina si bien, et le cardinal Camille devint tellement amoureux, que cet homme si soumis, si docile jusque-là aux volontés du pape et de dona Olimpia, leur rompit tout à coup en visière, déclara hautement qu'il voulait renoncer au cardinalat, remit en effet le chapeau, puis, après s'être retiré à quelque distance de Rome, épousa la princesse de Rossano, malgré le pontife et sa mère.

Ce mariage, le refus qu'Innocent X et dona Olimpia firent d'y assister, ainsi que la fermeté avec laquelle le cardinal, redevenu prince, accomplit cet acte, excitèrent l'étonnement général, et servirent longtemps d'entretien aux habitants de Rome. Mais ce qui mit le comble à la surprise de tous, ce fut le bannissement de cette ville des deux jeunes époux. Dom Camille était sincèrement aimé; il n'y avait pas jusqu'à son amour extravagant qui n'eût augmenté l'intérêt en sa faveur, bien qu'on en eût beaucoup ri; et personne d'ailleurs ne pouvait comprendre pour quelle raison le pape se montrait si rigoureux envers une jeune princesse, belle, aimable, vertueuse, possédant des biens considérables, quoique passagèrement grevés de quelques dettes alors, mais dont la solidité ne pouvait qu'augmenter par la suite le lustre de la famille Pamphile.

On cherchait surtout à découvrir la cause de l'éloignement que le pontife avait montré pour ce mariage, lorsque l'expérience lui ayant appris que son neveu Camille étant privé de toute vocation pour la carrière ecclésiastique, la rentrée de ce jeune homme dans le siècle et son union avec la princesse de Rossano, offraient une chance si heureuse de perpétuer la race des Pamphile, ce qui ne serait point arrivé si dom Camille, qui en était l'unique rejeton, fût entré dans les ordres.

On parla pendant plusieurs mois de cette étrange aventure à Rome. Mais, comme il arrive dans toutes les grandes villes, les sujets de conversation se renouvelèrent avec les événements, et à toutes ces rumeurs il ne survécut que le souvenir de la princesse de Rossano, dont les qualités furent

toujours opposées aux défauts que l'on reprochait à dona Olimpia.

Dix mois étaient écoulés depuis ce mariage, et les deux époux avaient assez doucement passé leur exil, tantôt à Viterbe ou à Caprarola, mais plus ordinairement à Frascati, dans la famille de la princesse, chez les Aldobrandini. Leur tendresse n'était point demeurée stérile, et la femme de dom Camille était enceinte de plusieurs mois. Près du jeune couple, il s'était formé à Frascati une petite cour de mécontents; et parmi les ressources employées pour faire passer les heures de loisir, les conversations sur ce qui se passait à la cour de Rome, la satire de ceux qui la composaient et celle même des actes du gouvernement du saint-siége, n'étaient point omises par les exilés. Leurs amis en venant les voir ne manquaient pas de les instruire de ce qui se disait à Rome, ayant soin de blâmer la rigueur dont ils étaient l'objet, les exhortant au courage, et ne cessant de ranimer leurs espérances. Mais lorsque quelque événement extraordinaire, et se rattachant à leurs intérêts, provoquait plus vivement leur curiosité; alors, impatients d'être instruits, ils prenaient leurs précautions pour avoir, loin de Frascati et hors de Rome, des entrevues avec ceux de leurs amis ou de leurs parents plus particulièrement liés à leurs intérêts.

Une occasion importante de cette nature ne tarda pas de se présenter; ce fut la nomination des six cardinaux, au nombre desquels était le jeune Maldachini. A la réception de cette nouvelle, dom Camille et la princesse en éprouvèrent un profond dépit, et la jeune dame ne put même s'empêcher de donner aussitôt un libre cours à l'indignation que lui causa la conduite de dona Olimpia, qu'elle regarda avec raison comme l'auteur de toute cette intrigue. L'émotion et la contrariété qu'elle en éprouva furent si vives, que dom Camille, craignant que la santé de sa femme n'en souffrît, témoigna hautement le regret de ne pas avoir tenu les nouvelles de Rome secrètes. Mais la princesse fit comprendre à son mari que ce genre de précaution était loin d'être nécessaire avec elle; qu'au contraire, elle serait plus tranquille selon qu'elle serait mieux éclairée sur les événements qui

causaient son inquiétude ; et après avoir fait entrevoir à son mari que leur avenir était menacé par les entreprises audacieuses de sa mère, elle le pria instamment d'engager leurs beaux-frères, les princes Ludovisi et Justiniani, de venir leur apprendre comment les choses s'étaient passées, et pour se consulter sur l'issue probable de cette affaire.

Dom Camille expédia aussitôt un courrier à Rome, pour inviter ses parents à se rendre le lendemain à sa nouvelle villa, où ils le trouveraient ainsi que sa femme. Cet ordre donné, la princesse remercia affectueusement son mari, et témoigna bientôt après le désir de se mettre au lit pour calmer l'agitation qu'elle avait éprouvée pendant le cours de la journée.

Camille était au fond du cœur si étranger aux intérêts de l'ambition et de la politique, que toutes les nominations de cardinaux, sans en excepter celle de Maldachini, seraient passées inaperçues par lui, si l'élévation aussi inattendue qu'extraordinaire du neveu de dona Olimpia n'eût pas été cause d'une altération au repos et à la tranquillité de la princesse de Rossano. Lorsqu'il jugea que sa femme devait avoir été mise au lit, il se rendit chez elle pour s'informer de son état et lui souhaiter la bonne nuit. Il la trouva calme en apparence, lui fit plusieurs questions tendres sur la disposition où elle se trouvait, et se proposait de se retirer, lorsque la princesse, le retenant doucement par le bras, lui demanda avec un sourire qui ne dissimulait pas entièrement une préoccupation grave :

« Combien avez-vous de chevaux dans vos écuries, mon cher Camille? — Vingt-quatre, ma chère. — L'attelage blanc que vous avez acheté pour moi est-il en état de servir? — Oui ; désirez-vous le faire atteler demain pour nous rendre à la villa? — Oh ! non, ce serait attirer par trop les yeux sur nous. Il faut que des *exilés*, et elle appuya sur ce mot, soient modestes.— Nous ferons tout ce que vous voudrez, ma chère amie ; mais en ce moment ne prenez d'autre soin que celui de vous calmer. — Oh ! je ne suis pas en colère, fit observer la princesse, en affectant d'adoucir le son de sa voix ; vous voyez que je pense à faire une promenade avec vos jolis

chevaux blancs... mais pas demain... non, pas demain... Ce sera pour une autre occasion que je vous dirai... » Camille insista pour connaître le projet de la princesse, qui ne voulut pas en dire davantage, et donna le bonsoir à Camille en répétant plusieurs fois qu'elle se sentait fatiguée et avait besoin de repos.

Pendant la matinée suivante, la princesse parut bien portante et plus tranquille d'esprit, quoiqu'elle exprimât de temps à autre l'impatience où elle était de voir arriver l'instant du départ pour la villa Pamphile. Afin de tromper cette attente, elle céda à mille petites fantaisies auxquelles son époux se prêta avec une complaisance toujours nouvelle. Elle le consulta sur les vêtements qu'elle devait mettre, lui montra de nouveaux bijoux, et finit par le prier de l'accompagner dans le parc. En rentrant de cette promenade, Cornélia manifesta le désir d'aller aux écuries voir les quatre chevaux blancs qu'elle affectionnait particulièrement. La vue de ces animaux, l'inspection qu'elle fit des carrosses, la rendit gaie, parlante, et elle revint vers les quatre chevaux, qu'elle fit manger dans sa jolie main, en appelant chacun d'eux par le nom qu'elle lui avait donné. Puis se tournant vers son mari : « C'est vous qui me les avez donnés, dit-elle ; ce sont nos chevaux de gala ; il ne faut s'en servir que dans les grandes occasions ! »

Camille, dont la seule pensée était de complaire en tout à sa femme, ne vit dans le regard tendre, mais profondément interrogatif, de la princesse, qu'un témoignage d'affection qui le toucha jusqu'au fond du cœur, mais dont il ne pénétra pas tout le sens. Madame de Rossano espérait éveiller la curiosité de son mari et provoquer des questions ; mais sitôt qu'elle s'aperçut qu'il n'y avait qu'un amant dans Camille où elle voulait trouver un homme, reprenant tout à coup un air grave : « Remontons au palais, ajouta-t-elle, et préparons-nous au départ ; je suis impatiente de voir mes beaux-frères. »

Le trajet de Frascati à la villa Pamphile ne fut pas long. Les deux époux arrivèrent au lieu de leur destination vers les trois heures après midi ; Camille n'étant préoccupé que de prévenir les moindres désirs de sa jeune épouse, la prin-

cesse au contraire s'accommodant de tout, excepté du retard de ses beaux-frères, qu'elle s'était flattée de trouver arrivés avant elle.

Elle s'étendit sur une chaise longue, où Camille chercha à la maintenir toutes les fois que le plus léger bruit du côté de la porte d'entrée la faisait lever sur son séant. Enfin, cette attente, qui lui parut durer un siècle, cessa lorsque le prince Justiniani entra et s'approcha d'elle. Comme tous ceux qui n'ont pas un fonds d'idées bien riche, le jeune Justiniani prolongea les compliments d'usage au point que madame de Rossano fut obligée d'en arrêter le cours par une assurance très-ferme qu'elle se portait parfaitement bien, et ajoutant d'un ton qui ne l'était pas moins : « Eh bien ! que dit-on? que se passe-t-il à Rome? — Les choses les plus étranges et les plus bouffonnes, madame, répondit aussitôt le prince; croiriez-vous que Maldachini fait fureur à Rome depuis qu'il a reçu le chapeau? c'est à qui le verra multiplier ses gaucheries habituelles en robe de gala, et tout le monde s'arrache ce pauvre garçon ! Figurez-vous, dit Justiniani à Camille, en voyant que la princesse fronçait le sourcil et ne l'écoutait pas, figurez-vous que le jour où les ambassadeurs des cours étrangères sont venus faire visite, complimenter et remercier dona Olimpia, après la miraculeuse promotion des six derniers cardinaux, Maldachini, en se confondant en témoignages de modestie et en compliments auprès de l'ambassadeur de France, a trouvé moyen, après une suite de révérences, qui avaient passablement réussi, de donner un coup de croupe si furieux dans un candélabre, qu'il a porté involontairement la main au siége de la douleur. Tout le monde a failli éclater de rire, et la chose se serait passée ainsi, sans la présence d'esprit vraiment admirable du marquis de Fontenay, qui, saisissant tout aussitôt le bras de Maldachini, s'est mis en devoir de lui frotter le coude, en lui disant d'un air inquiet : « Éminence, prenez donc garde! vous avez dû vous faire mal ! » Je n'aime pas les Français, vous le savez, mais je ne saurais dire à quel point je les trouve aimables et galants dans un salon. L'ambassadeur a vraiment tiré toute la société d'un fort mauvais pas, car

vous devez penser la figure qu'a faite dona Olimpia en cette circonstance. Elle a lancé un tel regard à Maldachini, que le pauvre enfant regardait le dessous des meubles comme s'il eût eu dessein de s'y cacher... Ah! à propos; on a débité de singulières nouvelles de l'Angleterre ce soir-là : Pancirole, ainsi que les ambassadeurs d'Espagne et de France, ont assuré que les affaires du roi Charles I[er] vont on ne saurait plus mal à Londres. — Eh! que s'y passe-t-il? demanda avec vivacité la princesse. — Mais des choses fort sérieuses... On donne pour certain que le roi a été pris par l'armée de Cromwell, et que les hérétiques sont à la veille d'être maîtres du royaume. — Est-ce que Sa Sainteté, demanda la princesse d'un ton grave, ne pense pas à solliciter les souverains catholiques en faveur de ce malheureux prince? — On n'en parle pas, répondit Justiniani d'un air indifférent. — Et la révolution de Naples, demanda la princesse, en ayant l'air de faire un dernier essai pour fixer l'attention de son beau-frère sur un sujet grave, cette affaire prend-elle une tournure décisive? — O mon Dieu! non; il y a toujours là ce grand tapageur de Français; vous le connaissez? celui qui battait tous les passants dans les rues de Rome! — Guise? — Précisément! Mais ses affaires sont en mauvais train. Naturellement les Espagnols n'en veulent pas; les Napolitains le repoussent à présent, et les Français ne se soucient guère de soutenir un extravagant de cette espèce... — Mais pourquoi, interrompit vivement madame de Rossano, le saint-père ne cherche-t-il pas à profiter de ce conflit pour étendre la puissance du saint-siége sur un royaume où le peuple n'aime pas plus les Français que les Espagnols? — Ah! on dit que cela coûterait trop cher. — Qui donc pense ainsi? — Dona Olimpia. — C'est un mauvais marché qu'elle fait; et pour quelqu'un qui s'entend à placer son or avantageusement, elle laisse échapper une occasion qui ne se représentera peut-être jamais de le faire copieusement valoir. — Eh! madame, Pamphile peut vous le dire, Son Excellence madame sa mère s'est toujours opposée à ce que l'on tentât aucune guerre. Elle prétend que le saint-siége n'a de force que par les armes spirituelles... — Économie mal

entendue, dit vivement la princesse. — Vous lui faites injure, madame, reprit Justiniani, à qui la gravité de cette conversation commençait à peser, et si vous aviez été à Rome il y a quelques jours, vous auriez été forcée d'avouer que dona Olimpia a surpassé en élégance et en somptuosité tous les grands seigneurs de Rome et les plus illustres étrangers. — Qu'a-t-elle donc fait? demanda dom Camille en souriant. — Peu de jours après celui où elle reçut les hommages des cardinaux, des princes romains, des ambassadeurs, et de la fournée Maldachini, elle a donné une fête splendide à laquelle tout ce qu'il y a d'hommes et de femmes illustres à Rome étaient invités. Vous savez quelle est la splendeur de ces fêtes, et vous y avez assez souvent assisté pour que je ne vous en fasse pas la description. Mais ce qui donna une physionomie toute particulière à celle-là, c'est une comédie qui fut jouée, et je vous laisse à deviner par qui! — Dites-le-nous tout simplement, Justiniani, interrompit Camille, car la princesse et moi ne sommes pas des sphinx bien habiles. — Vous connaissez le peintre Salvator Rosa, non moins fameux par ses tableaux que par ses satires? Dernièrement, après avoir fait le coup de fusil en faveur de Masaniello, et s'être échappé de Naples, afin d'éviter d'être pendu, il est revenu à Rome, s'y promenant plus fier que jamais, portant l'épée, et se faisant suivre par des laquais. Vous demandiez tout à l'heure quel intérêt on prend aux affaires de Naples, et vous allez comprendre qu'on ne s'en occupe guère sérieusement, puisque Salvator Rosa, quoique l'un des plus ardents rebelles, a été recherché avec empressement par ce qu'il y a de plus élevé à Rome, sitôt qu'il est revenu de son expédition. C'était à qui l'aurait chez soi pour lui faire jouer des farces. Et dona Olimpia ne voulant pas le céder aux autres en cette occasion, l'a chargé de monter une pièce dont tous les autres acteurs ont été choisis parmi les plus nobles Romains. A parler sincèrement, les princes Lanti et Spada, ainsi que deux ou trois marquis chargés de rôles secondaires, ont paru fort médiocres auprès de Salvator Rosa, qui fut réellement merveilleux dans le rôle de Coviello, au commencement de la comédie.

Mais vers la fin, il se déconcerta, troublé par un accident qui, en détournant l'attention de dessus lui, mit tout sa vanité à nu, et lui fit quitter la scène d'une manière aussi brusque qu'impertinente. Le petit cardinal Maldachini, qui est encore plus amusant que Salvator Rosa, parce qu'il n'y entend pas malice, se trouvait par hasard, pendant la représentation, non loin de son candélabre fatal, lorsque l'ambassadeur de France se retournant vers lui, le remit encore en humeur de faire ses éternelles révérences. Il reculait et reculait toujours en saluant, lorsque le cardinal Sforza, avec son air soldatesque et sa voix de tonnerre, lui dit en l'arrêtant par le bras : « Or ça, prenez donc garde ! ou vous allez encore vous faire *mal au coude.* » Pour cette fois, comme la comédie que l'on jouait permettait de rire, ceux qui entouraient Maldachini s'en donnèrent à cœur joie, et le mot de Sforza courant aussitôt de bouche en bouche, les acteurs et Salvator Rosa lui-même restèrent interdits et muets. Alors ce fut le cardinal neveu qui donna la comédie à son tour, en allant interroger chaque personne pour savoir de quoi l'on riait. Pancirole et Palotta étaient admirables en observant cette scène avec leur air sérieux. Quant à dona Olimpia, le bonheur a voulu qu'étant en grande conversation avec le sous-dataire Mascambruno, dans le salon suivant, elle n'en ait rien vu... Mais j'oubliais de vous parler d'une autre comédie qui a encore eu lieu dernièrement à Rome. Vous savez bien le jeune Virginio de Amatis, le fils de Flaminia, la dame de compagnie ou la camériste de dona Olimpia, ce garçon de seize ans, qui est élevé au séminaire aux frais de la chambre apostolique? Eh bien! le bruit a couru pendant deux jours qu'il allait aussi être fait cardinal. — Quelle mauvaise plaisanterie ! dit la princesse, en attendant toutefois la suite du récit de Justiniani. — Très-mauvaise, en effet, comme vous allez voir, reprit le donneur de nouvelles; vous ne l'avez jamais vu Virginio? Eh bien ! figurez-vous que c'est tout le portrait du pape. Au séminaire, ses condisciples ne l'appellent jamais autrement que *le cardinal*, et trois jours après la nomination de Maldachini, qui est à peu près du même âge que lui, ces jeunes

vauriens se sont avisés de faire une barrette en papier rouge et de l'en coiffer. Cette échauffourée, comme on peut croire, a mis tout le séminaire en rumeur, et malgré les précautions du supérieur, le bruit s'en est répandu dans la ville et est venu jusqu'aux oreilles de dona Olimpia. — Et qu'a-t-elle fait? demanda la princesse. — Elle a donné ordre au supérieur de venir lui parler; et là, chez elle, en présence de quelques personnes, et faisant tenir la pauvre Flaminia debout auprès de son siége, elle a commencé par donner une semonce au supérieur, sans lui épargner les menaces, non-seulement de destitution, mais d'exil, si pareil scandale se renouvelait; puis, sans avoir l'air de s'adresser particulièrement à quelqu'un de ceux qui étaient présents, elle a dit que Virginio était un impertinent, un drôle, un orgueilleux, dont il fallait rabaisser la morgue; qu'il n'était rien; qu'il n'était que le fils de l'une de ses servantes, et que le devoir du supérieur était de l'entretenir dans des sentiments d'humilité, conformes à son extraction. Le supérieur, à ce que l'on dit, se retira la tête basse, et Flaminia fondit en larmes. Cette aventure a été le sujet des conversations de Rome pendant huit jours, jusqu'à ce que les affaires de Mascambruno... » Justiniani s'arrêta tout à coup, sur un signe que lui fit sa belle-sœur, qui pendant la conversation n'avait pas cessé d'être attentive à ce qui se passait dans l'antichambre. En effet, un léger bruit l'ayant avertie que le prince Ludovisi arrivait sans doute, elle se leva de sa chaise et lui sourit en le voyant entrer.

Ce jeune Romain, sans posséder aucune des grandes qualités qui mettent un homme hors de ligne, ne manquait cependant pas d'élévation dans le caractère, ni d'une certaine pénétration d'esprit, qui auraient pu lui faire fournir une carrière éclatante dans tout autre cour que celle de Rome, où alors les ambitieux n'avaient pour but, une fois qu'ils étaient parvenus à un certain rang, que d'augmenter leur fortune et celle de leur famille. Cependant il restait au fond de son âme quelques étincelles d'honneur, ce qui faisait que la princesse de Rossano lui montrait plus d'amitié et de confiance qu'aux autres princes romains. Elle lui fit partager le

sofa sur lequel elle était assise, et commença à lui adresser mille questions sur Rome.

Justiniani n'était pas très-bien avec Ludovisi; prévoyant en outre que la conversation allait prendre un tour plus sérieux encore qu'avant, il se dirigea vers dom Camille, qu'il entraîna facilement à la promenade, en lui disant qu'il voulait admirer sa villa.

Ils étaient à peine sortis, que madame de Rossano pria de nouveau le prince de Piombino de la mettre au courant des affaires de la cour.

« Ah! madame, excusez-moi, dit-il, si je vous parle d'abord de ce qui me touche; mais vous voyez un homme désolé. — Et de quoi? — Le pape vient de me nommer lieutenant général de ses galères; or, vous savez en quoi consiste la marine qu'entretient le saint-siége, et quelle figure nous allons faire dans les mers du Levant, auprès de la flotte vénitienne. C'est évidemment un moyen que l'on prend pour m'éloigner de Rome, où ma présence inquiète, à ce qu'il paraît. — Vous êtes donc mal avec le pape? — Au contraire, il me reçoit fort bien, me reproche même de ne pas me présenter plus souvent à lui; mais... — Pourquoi ne le voyez-vous pas? — Ah!... il n'est pas facile de l'approcher... Il est gardé à vue, et vous savez bien pourquoi. — Comment! les personnes mêmes de sa famille sont exclues? — Plus rigoureusement encore que tous les autres; votre exil et celui de dom Pamphile en sont bien la preuve... Tenez, madame, il faut que je vous parle sans détour, et je profiterai de ce que nous sommes seuls pour vous ouvrir mon cœur. Le joug de notre belle-mère devient intolérable non-seulement pour nous, mais il pèse d'une manière affreuse sur la cour, sur le peuple et même sur les étrangers. L'élévation de Maldachini au cardinalat a les effets les plus fâcheux. Les soins réunis de Pancirole et de dona Olimpia n'ont pu même dresser extérieurement cet enfant stupide à transmettre les réponses qu'on lui dicte; et le pape, qui refuse déjà de le voir près de lui au Vatican, verse des larmes de dépit et de colère toutes les fois qu'il pense à l'acte de faiblesse qui l'a poussé à revêtir ce misérable enfant de la pourpre. Pour les am-

bassadeurs, quand ils ne se dédommagent pas en bafouant le cardinal neveu, ils se plaignent du pape, dont ils sollicitent vainement des audiences, ne pouvant traiter les affaires qu'avec dona Olimpia. Mais c'est le peuple qu'il faut entendre et voir, quand il entre en fureur! Le palais Pamphile, que nous habitons tous, a failli être attaqué par la populace affamée, qui s'est écriée en escaladant le monument que le pape fait élever au milieu de la place Navone : « Ce ne sont pas des fontaines et des obélisques que nous demandons, mais du pain! du pain! du pain..., et les pierres ont volé dans nos vitres; et le palais eût peut-être été envahi si dona Olimpia ne se fût hâtée de faire distribuer des vivres et de l'argent dans la place. — En vérité? dit la princesse de Rossano d'un air presque satisfait, qu'elle eut de la peine à dissimuler. — Cette émeute nous inquiète beaucoup, madame, poursuivit Ludovisi, parce qu'elle peut se renouveler. Le palais est rempli d'or, et on ne l'ignore pas. Dernièrement, le pape a éprouvé une indisposition assez grave, et dona Olimpia a fait transporter bien vite tous les trésors du Vatican chez elle. Les carrosses qui les portaient n'ont pas cessé de rouler toute une nuit. Mais ce qui rend le peuple si furieux contre notre belle-mère, c'est la promesse qu'elle a fait obtenir aux fournisseurs de l'armée espagnole, d'acheter des grains dans tous les états du pape, ce qui met la disette à Rome. Je n'ose répéter ce que les plus furieux d'entre la population criaient sous nos fenêtres... Ils l'accusaient d'avoir reçu cinquante mille écus romains (300,000 fr.) des marchands espagnols! — Ainsi, demanda la princesse du ton le plus grave, dona Olimpia est... profondément haïe? — Bien plus sans doute qu'elle ne le mérite, répondit le prince Ludovisi, en pensant qu'il s'agissait de sa belle-mère.... Mais quelle vie, ajouta-t-il, elle nous fait mener dans ce palais Pamphile! Il se passe peu de jours sans que ma femme et ma belle-sœur ne soient dans des transes mortelles au moindre bruit qui se fait entendre dans la place Navone; et cependant lorsque ces deux jeunes femmes se trouvent en présence de leur mère, elles sont forcées de montrer un front tranquille. C'est un supplice continuel...

Dernièrement il s'est passé une scène chez elle pendant une fête, qui a produit les plus fâcheuses impressions sur tous les gens de qualité, étrangers et romains, qui y assistaient. Abusant, comme cela ne lui arrive que trop souvent, de son excessive puissance, elle a trouvé moyen de forcer plusieurs personnes de la plus haute noblesse à se produire sur un théâtre élevé chez elle, avec un farceur de profession. Ne pouvant se venger sur elle-même de cet affront, on en a fait subir de cruels à son neveu Maldachini. Il n'est pas jusqu'à ses filles, jusqu'à Justiniani et moi, qui ne se soient ressentis de la colère générale que dona Olimpia avait excitée pendant cette soirée ; et à la froideur dédaigneuse avec laquelle on nous a salués en sortant, il nous a été impossible de douter qu'on se vengeait sur nous des affronts que l'on avait reçus de notre mère. Aujourd'hui, toutes les folles espérances que dona Olimpia avait fondées sur ce pauvre Maldachini sont déjà ruinées, et le pape a acquis la triste expérience qu'on lui a fait commettre une faute irréparable en le poussant à créer cardinal-patron un pauvre garçon qui ne peut pas même servir de prête-nom dans les affaires. Enfin, le pape a reconnu son erreur, il s'en attriste ; et le peuple, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, souffre d'autant plus impatiemment de la disette, qu'il est le témoin journalier des dépenses énormes que l'on fait à la place Navone pour les embellissements du palais Pamphile et l'achèvement de la somptueuse fontaine élevée en ce lieu. En outre, je sais de bonne part que la dispensation des abbayes, des bénéfices et des emplois ecclésiastiques est devenue l'occasion d'un trafic abominable, dont le clergé murmure de tous côtés, et déjà on va même jusqu'à porter des accusations étranges contre des hommes revêtus des charges les plus importantes de l'état.»

Madame de Rossano donnait une attention extrême à tout ce que lui rapportait le prince de Piombino, classant avec soin dans son esprit les diverses circonstances qui semblaient propres à ruiner la puissance de dona Olimpia. Malgré la noblesse de son âme, madame de Rossano, comme tous les exilés, en était réduite à compter sur les désordres et à désirer l'excès du mal, dans l'espoir d'en tirer parti pour ren-

trer dans ses droits et reprendre une position plus avantageuse. Les deux mécontents continuèrent donc de s'entretenir sur ces tristes sujets, jusqu'au moment que dom Pamphile et le prince Justiniani rentrèrent tout à coup, accompagnant le cardinal Sforza, avec lequel ils parlaient avec vivacité et en riant. « Ma chère âme, dit Camille à la princesse, vous ne vous doutez guère de la bonne nouvelle que son éminence nous apporte. — Allons, allons, aimable princesse, dit Sforza en faisant retentir la voûte du salon de sa voix puissante, du courage, ne désespérons de rien; vous venez de remporter une grande victoire! — Qu'est-il donc arrivé, cher cardinal? demanda vivement madame de Rossano; le saint-père aurait-il révoqué l'ordre qui nous bannit? — Non, belle princesse; bien que je soupçonne qu'il en meure d'envie ainsi que nous; car malgré la rigueur avec laquelle il vous tient éloignée de lui, il lui arrive souvent de laisser échapper des éloges de votre personne, qui nous réjouissent autant qu'ils déplaisent à madame votre belle-mère. — Allons, éminence, ménagez un peu la famille. — Que vous êtes bonne, chère princesse! — Trêve de compliments, cardinal, et venons au fait. Dites-nous votre bonne nouvelle. — Je suppose, madame, que personne ne vous a laissé ignorer que cet imbécile de Maldachini... — Mais en vérité, cardinal, vous êtes incorrigible. — Je vous assure, madame, que sa sainteté elle-même ne le désigne jamais autrement. Mais enfin ce... ce Maldachini est jugé aujourd'hui, et le pape en est à se mordre les doigts de l'avoir guindé là où il est. — Je sais tout cela. — Mais ce que vous ignorez sans doute, princesse, c'est que quand les six cardinaux désignés par son excellence dona Olimpia furent nommés, le pontife en conserva en outre deux *in petto* qu'il se réserve de faire connaître à la première occasion. — Eh! qui sont-ils? demanda Cornélia, qui savait que son cousin Baccio Aldobrandini était sur les rangs. — Personne n'en sait rien, dit le prince Ludovisi. — C'est tellement un secret, continua le cardinal, que madame votre belle-mère, pour qui il n'y en a guère ordinairement, ne connaît pas celui-là. Aussi dans la persuasion où elle était de ne pouvoir le pénétrer, a-t-elle été bravement au-devant

des intentions du saint-père, auquel elle a demandé sans détour un septième chapeau pour Mascambruno. — Eh quoi ! pour le sous-dataire? interrompit vivement la princesse. — Oui, madame. Et je puis vous certifier le fait, car Pancirole était présent à cette scène. Son excellence madame votre belle-mère a fait valoir les longs et importants services que son protégé a rendus au saint-siége, sans préjudice de ceux qu'il pourra rendre encore. — Ils sont d'une étrange nature, si les bruits sourds répandus à Rome sur son compte ont quelque fondement, observa le prince de Piombino. — Que se dit-il donc? demanda la princesse. — Des choses erronées sans doute, reprit le cardinal, puisque son excellence madame votre belle-mère veut élever cet homme; mais enfin son projet n'a pu réussir. Le saint-père, qui porte rancune à sa belle-sœur, à cause du petit monstre de cardinal qu'elle lui a fait créer dernièrement, s'est retourné vers Pancirole, à qui il a demandé d'un certain air, qui provoquait une certaine réponse, ce qu'il fallait faire. Je tiens ce que je vous rapporte d'un témoin qui m'a dit que Pancirole avait été admirable en cette occasion : « Que sa sainteté, a-t-il répondu, écoute ce que lui inspirera le saint Esprit, et qu'elle décide. — Eh bien ! reprit brusquement le pape, le saint Esprit ne veut pas de Mascambruno. Quant à vous, madame, ajouta-t-il en se tournant vers dona Olimpia, comment voulez-vous qu'il entre dans le sacré collége? Est-ce que vous ne savez pas qu'il est bâtard? »

Madame de Rossano, les trois princes et le cardinal se laissèrent aller à toute la gaieté que leur inspira cette boutade apostolique, et ce ne fut pas sans quelque peine que la princesse, impatiente de connaître le résultat de la décision du pape, put rétablir le silence et faire reprendre la parole au cardinal Sforza. « Dona Olimpia, reprit enfin celui-ci, devint pâle et immobile de colère. Pancirole, debout à quelque distance derrière le pape, avait les mains passées dans ses manches, et tenait les yeux baissés, attendant avec son sang-froid ordinaire les suites de cet orage menaçant.

» Un peu remise de son premier étourdissement, dona Olimpia jeta un regard investigateur sur Pancirole, pour

tâcher de deviner jusqu'à quel point le trésorier entrait dans la conspiration qui éclatait contre elle, et calculant qu'il était impossible de se débarrasser de ce témoin importun, elle se plaignit non pas tant du refus qu'elle venait d'essuyer que de la manière dont on le lui avait signifié. — Eh mais! ils sont donc en brouille? demanda madame de Rossano. — Je n'ose encore m'en flatter, belle princesse; mais il ne faut pas perdre l'espoir à ce sujet. Le pape est comme tous les hommes faibles; il brusque toutes les affaires faute de force pour les mettre régulièrement à fin. Aussi, sans autre transition que quelques paroles brèves et entrecoupées, se prit-il à dire tout à coup à sa belle-sœur : « Or ça, madame, j'ai assez fait pour *votre neveu Maldachini*, et il paraît qu'il a prononcé ce nom de manière à écraser toute la famille qui le porte, pour que vous vous montriez à votre tour favorable à notre neveu dom Camille.» Elle crut qu'il s'agissait de le faire rentrer ainsi que vous à Rome, princesse, et sa colère allait s'allumer, lorsque le saint-père tira d'un meuble un papier qu'il lui ordonna de lire et de signer. « Eh! quel est ce papier? demanda la princesse avec anxiété. — Ce papier contient un acte bien en forme, par lequel dona Olimpia donne à dom Camille tout son bien, dont elle ne se réserve que l'usufruit; acte qui annulle la faculté qu'elle avait eue jusque-là de ne transmettre ses biens à son fils que par testament, selon sa fantaisie et avec toutes les restrictions qui lui conviendraient; acte en un mot qui lui ôte une partie du pouvoir qu'elle voulait se réserver sur dom Camille. — Qu'a-t-elle dit? qu'a-t-elle fait, cardinal? — Elle est d'abord restée muette ; mais après avoir jeté sur Pancirole, toujours immobile, un de ces regards qu'on ne saurait décrire, elle a demandé une plume, a signé l'acte, puis l'a remis entre les mains du pape, en disant : « Votre sainteté n'ignore pas que je me suis toujours fait un devoir de me soumettre à ses volontés. » Puis elle est sortie en s'enveloppant de son voile, et s'il faut s'en rapporter à ce qu'ont dit les serviteurs qui l'accompagnaient, pendant le reste du jour elle n'a pas cessé de pleurer de rage.»

Lorsque le cardinal eut achevé son récit, il se tourna vers

dom Pamphile, à qui il serra la main en le félicitant sur un événement qui, sans faire aucun tort à dona Olimpia, assurait à la maison Pamphile des biens dont on aurait pu disposer en faveur de Maldachini, et qui dégageait enfin Camille de la tyrannie capricieuse d'une femme sur laquelle il était impossible de compter.

De tous les membres du sacré collége, Sforza était celui qui supportait le moins patiemment la faveur inouïe dont Olimpia jouissait auprès du pape. Lui seul osait, même chez cette femme redoutable, lui dire des duretés qui auraient attiré des vengeances terribles sur tout autre que lui, tant la probité, quand elle est soutenue par le courage, peut donner de puissance. Aussi se promenait-il triomphant, après avoir raconté la mésaventure de cette femme, s'étonnant qu'une pudeur de famille, fort mal employée selon lui, empêchât les enfants de dona Olimpia de se réjouir d'un revers qui ne pouvait être que d'un bon présage, non-seulement pour la maison Pamphile, mais même pour le saint-siége.

Les deux beaux-frères Justiniani et Ludovisi, qui n'avaient rien à gagner dans cette affaire, en étaient réduits à louer la conduite du pape pour se venger de toutes les vexations que leur faisait éprouver leur belle-mère; aussi n'y avait-il que la princesse de Rossano à qui cet événement donnât une véritable joie : non que sa générosité naturelle lui permît d'admettre le moindre sentiment cupide, mais parce qu'elle entrevoyait qu'à la faveur de révolutions probables, et peut-être assez prochaines, elle pourrait reconquérir pour dom Camille et pour elle une liberté et un rang à la cour, qui souriaient à sa jeune âme ambitieuse.

« Courage, princesse, dit encore le cardinal Sforza, lorsqu'il se préparait, ainsi que les deux princes, à prendre congé pour retourner à Rome, ayez bon courage, et soutenez celui de dom Pamphile, ou plutôt, ajouta-t-il tout bas en s'approchant de l'oreille de la princesse, donnez-lui-en. »

On se fit de mutuels adieux; les trois habitants de Rome se dirigèrent vers cette ville, et les deux époux partirent pour Frascati, où ils ne rentrèrent qu'assez avant dans la nuit.

Le lendemain matin, madame de Rossano reçut la visite

de son mari, et lui reparla de tous les événements dont on les avait entretenus la veille. « Mon cher Camille, lui dit-elle, avez-vous réfléchi à la nouvelle position où nous nous trouvons maintenant? — Qu'y a-t-il de changé pour nous, ma chère amie? — Vous imaginez bien que je ne prétends pas parler d'un surcroît de fortune dont nous nous passerions à la rigueur, et dont la possession est, après tout, tellement éloignée, qu'elle nous devient à peu près indifférente. Mais ne voyez-vous pas que votre oncle, par ce qu'il vient de faire, laisse percer le désir que vous vous rapprochiez de lui? — Quoique je ne doute nullement de ce que nous a dit hier le cardinal Sforza, cependant c'est une nouvelle, c'est un fait que nous sommes censés ignorer, et il y aurait de l'indiscrétion, à ce qu'il me semble, à hasarder quelques signes de reconnaissance envers sa sainteté avant qu'elle nous ait fait connaître elle-même ce qu'elle a daigné faire pour nous. — Mon cher Camille, dit la princesse avec quelque peu d'impatience, il est bon, il est convenable sans doute de conserver envers des supérieurs et des parents les égards qui leur sont dus; mais ce n'est pas cependant une raison suffisante pour se soumettre puérilement à leurs volontés, lorsque par des fantaisies inexplicables, oui, mon cher Camille, des fantaisies inexplicables, répéta avec intention la princesse, ces parents vous exilent, vous arrêtent dans votre carrière, et vous réduisent à courir la campagne le long des murs de Rome, comme nous le faisons depuis deux ans. — Comment!... et que voulez-vous dire? — Écoutez, Camille : que vous vous soyez conformé bénévolement jusqu'ici aux volontés de dona Olimpia, par respect pour votre oncle, je le conçois, et vou voyez que moi-même j'ai fait tout ce qui a été convenabl pour vous aider à supporter une punition que tout le mond trouve plus ridicule encore qu'injuste; mais la durée de m complaisance est subordonnée aux événements, et il s'en pré sente de tels aujourd'hui, que je ne me sens plus le courag de continuer la vie oisive et sans but que nous menons — Eh quoi! ma chère, est-ce que le bonheur si doux que nou goûtons depuis notre union cesserait d'en être un pour vous' s'écria Camille en serrant sa femme dans ses bras. — Qu

vous me comprenez mal, Camille, et que vous interprétez faussement la tendresse que je vous porte, ainsi que l'intérêt que je prends à votre famille! Car enfin, mon ami, je suis sur le point de vous donner un fils, je l'espère au moins; et il faut penser de bonne heure à l'avenir. Si doux que nous ait paru notre bannissement, seriez-vous bien satisfait que votre premier né vît le jour en exil? — Eh bien ! je vais demander notre rappel au pape. — Vous ne l'obtiendrez pas, Camille. — Pourquoi non ? — Votre mère s'y opposera ; vous le savez bien. » Ces dernières paroles firent baisser la tête à dom Camille.

Après quelques instants de silence, la princesse reprit la parole : « Ah ! Camille, dit-elle, que je voudrais trouver des mots pour vous exprimer ce que j'éprouve ! Dites, mon ami, ne sentez-vous pas que quelque chose vous manque ?— Près de toi? Rien, absolument rien. » Le jeune prince prononça ces mots d'un air si vrai, et avec une tendresse si franche, que la princesse en fut vivement émue. « Mais enfin, ajouta-t-elle, cher Camille, ce sentiment si doux, ce bonheur de vivre l'un pour l'autre, que j'éprouve ainsi que vous avec tant de vivacité, vous n'ignorez pas qu'il ne peut remplir la vie tout entière. Le nom que vous portez et que vous transmettrez à nos enfants, il faut en accroître le lustre, le rendre glorieux s'il est possible. Vous êtes fier de ma beauté, dites-vous quelquefois; trouveriez-vous étrange que je misse mon orgueil à vous voir paraître avec éclat dans le monde? Ah! croyez-moi, Camille, ne laissez pas s'écouler vainement les jours de votre jeunesse; mettez-les à profit pour vous préparer un âge mûr digne du nom que vous portez, et ne laissons pas dégénérer le bonheur que nous avons goûté jusqu'ici, en indolence. Montrons l'un et l'autre, mon ami, que la retraite, l'oisiveté à laquelle on nous a condamnés, est une odieuse injustice. »

Ce discours, et l'énergie avec laquelle la princesse de Rossano en prononça les dernières phrases, jetèrent dom Camille dans le plus étrange étonnement. Ce mélange de tendresse profonde et de conseils sérieux mit une confusion singulière dans les idées du prince; et en regardant les yeux

de sa femme, dont l'expression lui parut aussi nouvelle que le langage qu'elle venait de lui tenir, il lui demanda à plusieurs reprises, en la considérant avec une curiosité accompagnée de quelque crainte : « Mais que voulez-vous donc? que voulez-vous? — M'aimes-tu réellement, Camille? lui demanda-t-elle enfin; ou n'as-tu pour moi que l'attachement que t'inspirerait une maîtresse pourvue de quelque beauté? Est-ce ta femme que tu aimes en moi? Est-ce la compagne que tu as choisie, celle qui porte dans son sein le fruit de tes amours? Dis-moi, Camille Pamphile, est-ce à Cornélia Aldobrandini que tu as voué ton existence, ou prétends-tu passer ta vie près d'elle, comme avec une courtisane un peu plus belle et mieux élevée que les autres? — Ah! Cornélia!... — Réponds-moi : as-tu réfléchi, quand tu as renoncé au chapeau de cardinal pour m'épouser, que tu t'engageais à soutenir l'honneur de ta famille et de la mienne, que tu ne t'appartenais plus, et que j'acquerrais le droit de te faire souvenir de ton nom, si tu venais à l'oublier? »

Comme le prince se couvrit le visage de ses mains, la princesse de Rossano se reprocha aussitôt d'avoir été trop dure, et se prit à verser quelques larmes. « Camille, Camille, s'écria-t-elle en lui prodiguant mille caresses, excusez-moi, je vous prie; non, vous m'aimez, vous m'honorez, je le sais, je n'en ai jamais douté, mon ami... Vous me pardonnez cette vivacité, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en l'embrassant avec tendresse. — Ah! Cornélia! répondit Camille après quelques instants de silence et en parlant d'une voix altérée, c'est le premier chagrin que vous m'ayez fait éprouver... Oublions, oublions ce moment de notre vie... Ah! Cornélia! je n'avais jamais pensé qu'il fût possible que le moindre nuage s'élevât entre nous!... » Il s'arrêta encore, tant il se sentait oppressé; puis continuant non sans peine : « Mais, ma chère et tendre amie, veuillez donc m'expliquer ce que vous désirez de moi... que faut-il que je fasse? Pour vous plaire, pour vous donner la preuve de ma tendresse, je suis prêt à tout entreprendre; parlez. »

A ces mots, la joie pénétra rapidement le cœur de Cornélia, qui, aussi gracieuse que fière, selon l'occasion, pro-

digua mille tendresses à Camille auprès duquel elle s'était placée. « Allons, mon cher Camille, parlons raison maintenant et sans détours, lui dit-elle ; n'as-tu pas compris, d'après ce qu'on nous a dit hier, que le pape n'attend qu'une bonne occasion pour nous rapprocher de lui, et que ta mère seule nous tient en exil? Ecoute-moi bien, et ne te fâche pas. Dona Olimpia, sois-en certain, nous tiendra éloignés de la cour tant qu'elle aura assez de puissance pour le faire, et ton oncle n'aura jamais la force de contrarier sa volonté à ce sujet ; ainsi notre bannissement peut se prolonger indéfiniment. A te parler franchement, mon cher Camille, j'ai assez de la vie champêtre, et il est par trop piquant d'avoir épousé le neveu du pape pour en être réduite à vivre aux champs. Je te déclare donc que pour mon compte je ne prétends plus mener ce genre de vie, et que dans tous les cas je veux faire mes couches à Rome.

— Alors, ma chère Cornélia, je ne vois rien de plus simple que d'écrire à sa sainteté, pour lui faire cette demande.

— Point du tout, Camille ; ce n'est pas ainsi que j'entends que les choses se fassent. — Et de quelle manière donc? — Il faut brusquer les affaires. — Mais enfin, comment? — Il y a un moyen bien simple. — Lequel? — C'est d'entrer à Rome sans prévenir. — Y pensez-vous, Cornélia? — Quant à moi j'y suis bien résolue, et je pense que vous ne me laisserez pas aller seule. »

Ces dernières paroles étaient à peine prononcées, que dom Camille quitta le siége qu'il occupait, et se promena silencieusement dans la chambre.

De son côté, Cornélia, qui était demeurée assise, observant la physionomie soucieuse de Camille, commença à se sentir sourdement agitée par l'inquiétude et la colère. Après avoir vainement attendu que son mari lui adressât la parole : « Il paraît, dit-elle, que vous n'approuvez pas mon projet? — Votre projet? dites donc... votre... folie, madame. — Prince, reprit Cornélia en se levant à son tour, il y a des folies qui réussissent souvent mieux que les actes de prudence, surtout quand un noble orgueil fait commettre les unes, et que la... nonchalance produit les autres. — Corné-

lia!... — Don Camille!... — Vous m'outragez, princesse. — Vous m'abandonnez bien, prince. — Ah! Cornélia, s'écria Camille les larmes aux yeux, Cornélia, au nom du ciel, n'accomplissez pas votre dessein; vous allez nous perdre sans ressource... Réfléchissez donc à la démarche que vous prétendez faire; pensez donc aux conséquences de la colère de dona Olimpia!... elle est toute-puissante à Rome; un mot de sa bouche et nous sommes perdus... » La princesse de Rossano interrompit Camille par un éclat de rire moqueur. « Vraiment, dit-elle, à en juger par la terreur que vous inspire madame votre mère, je sens que je ne pourrai jamais rien obtenir de vous tant que je ne me montrerai pas aussi impérieuse qu'elle. Aussi, mon cher Camille, commencé-je dès aujourd'hui à prendre ce nouveau rôle auprès de vous, et je vous signifie positivement que, quoi qu'il arrive, je pars demain pour Rome. » En disant ces mots elle sonna vivement, et ordonna au serviteur qui se présenta de dire à son écuyer de tenir la grande voiture de gala prête, et attelée des quatre chevaux blancs, pour le lendemain à deux heures après midi.

Dom Camille resta d'abord étourdi de ce qu'il venait d'entendre; mais rassuré intérieurement par la douceur de caractère que la princesse avait toujours montrée jusque-là, il se persuada que ce n'était qu'un jeu mis en usage par elle, et dont les conséquences ne seraient rien moins que sérieuses. Il prit même la chose en badinant, et engagea sa femme à se coucher pour prendre du repos et se préparer à son *grand voyage*. Ils se séparèrent après s'être embrassés, et bientôt le sommeil suspendit pour eux le souvenir des premiers débats qu'ils eussent eus ensemble.

Mais dans la matinée suivante, ils se représentèrent vivement à l'esprit de dom Camille, lorsqu'il vit tous les gens d'écurie rouler le grand carrosse dans la cour, le nettoyer, ainsi que les harnois des chevaux, et faire effectivement les préparatifs du voyage dont Cornélia l'avait menacé.

Camille redoutait tellement toutes les circonstances décisives, et qui pouvaient rendre indispensable une explication, qu'il laissa les gens de sa femme achever les préparatifs

qui leur avaient été ordonnés, sans pouvoir se décider à monter chez elle. Il fallut bien cependant s'y résoudre, et il la trouva dans ses appartements au milieu de ses femmes, mettant la dernière main à sa parure, l'une de celles qu'elle ne portait que dans les plus grandes occasions.

« Comment me trouvez-vous? dit-elle à Camille sitôt qu'il fut entré; suis-je mise selon votre goût? Allons, dites votre avis; et si je l'approuve, je m'y conformerai. — Quel est cet enfantillage? demanda Camille en laissant voir tout l'étonnement qu'il éprouvait. — Enfantillage! dit la princesse en ajustant avec grâce ses bracelets et son collier; je puis vous assurer que je n'ai jamais rien entrepris de si sérieux et de si grave dans toute ma vie, que ce que je fais en ce moment... Mais enfin, ajouta-t-elle avec un petit air coquet et mutin qui ne lui était pas ordinaire, comment me trouvez-vous avez cette parure? — Très-bien, madame. — Ah! c'est heureux que vous vouliez bien répondre... Laissez-nous, » dit-elle alors à ses femmes, et en souriant comme si elle eût attendu l'approbation de dom Camille, pour renoncer aux soins de ses caméristes; puis s'adressant à son mari : « Je suis charmée, lui dit-elle, que la princesse de Rossano ait encore quelques charmes à vos yeux; car la pauvre princesse Pamphile est tant soit peu tombée dans votre esprit. — Comme vous vous plaisez à me faire de la peine depuis hier, Cornélia! — Et moi, je me plains depuis le même temps du peu de complaisance que vous avez pour moi..... Rattachez-moi, je vous prie, ce bracelet, dont la fermeture n'est pas fixée... Si vous étiez disposé à m'être agréable, vous ne laisseriez pas ainsi la princesse de Rossano aller seule à Rome. — Cornélia, dit le prince en baisant la main de sa femme après avoir rajusté le bijou, vous ne sentez donc pas tout ce qu'il y a de pénible pour moi dans ces distinctions que vous vous vous efforcez d'établir? — En vérité c'est bien à tort que vous me faites ce reproche, mon ami; et si vous étiez juste, vous vous l'adresseriez à vous-même. — Comment! — Oui, sans doute. — Mais pourquoi? — Eh! que n'allons-nous à Rome ensemble? Quand on me verra à vos côtés, il ne viendra à personne l'idée de faire les distinctions;

mais si vous ne voulez pas laisser la princesse Pamphile agir comme elle l'entend, ce sera la princesse de Rossano qui se chargera d'accomplir ses desseins. »

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton assez ferme pour que Camille s'aperçût enfin qu'il n'y avait plus moyen d'éviter une explication, et il s'étendit longuement alors sur l'imprudence que sa femme allait commettre, énumérant les suites fâcheuses que ne manquerait pas d'avoir une désobéissance éclatante envers le pape, qui serait considérée comme une insulte, et punie sans doute avec rigueur. Encouragé par le silence de Cornélia, qui le laissa se débarrasser de toute son humeur, Camille croyant avoir ébranlé la résolution de sa femme, ajouta avec une assurance qui ne lui était pas accoutumée et une légère nuance d'ironie : « Les dames ne doutent de rien, et elles se jettent au milieu des dangers sans s'embarrasser de savoir comment on pourra les en tirer.

— Vous vous trompez, Camille, interrompit alors la princesse ; je sais à quoi je m'expose, et j'ai prévu tous les embarras dans lesquels je suis près de tomber. Je n'ignore même plus en ce moment que l'appui sur lequel je devais le plus raisonnablement compter me manque... Mais, ajouta-t-elle après avoir jeté sur Camille un regard sévère et triste, je veux que votre premier-né voie le jour à Rome, et je suis bien aise de m'assurer si dona Olimpia aura le pouvoir de me faire chasser de cette ville. »

Elle se mit bientôt en marche pour sortir, malgré les efforts de Camille, qui cherchait encore à la retenir. « Laissez-moi, prince, ajouta-t-elle, laissez-moi faire une tentative à laquelle vous avez peut-être raison de ne pas vouloir vous associer, mais que rien à présent ne m'empêchera de poursuivre. Restez ici, et demain, quoi qu'il arrive, vous aurez de mes nouvelles. »

La princesse sortit, et trouva dans ses antichambres ceux de ses gentilshommes et de ses domestiques qui devaient l'accompagner. Les trois lieues qui séparent Frascati de Rome furent bientôt parcourues par les quatre chevaux blancs, attelés à une voiture légère qu'entouraient une quin-

zaine de cavaliers, et la princesse fit son entrée à Rome en plein jour, dans une voiture de gala, escortée par son monde, et après avoir eu soin de faire relever tous les rideaux des portières, afin d'être reconnue et de pouvoir rendre plus ostensiblement les politesses qui lui seraient adressées. Le piqueur était prévenu sur les rues qu'il devait suivre, en sorte que l'équipage parcourut les quartiers les plus fréquentés de la ville.

De toutes les séductions qui peuvent être employées avec succès auprès du peuple de Rome, les spectacles bien visibles et très-éclatants sont les plus sûrs. Les quatre chevaux blancs richement harnachés, les officiers et les domestiques splendidement vêtus, une voiture élégante, et enfin la jeune princesse dans tout l'éclat de sa beauté et de sa magnificence, produisirent un effet magique sur le peuple, dont une partie se mit à suivre le cortége en criant : « Vive la princesse de Rossano ! enfin elle nous est rendue ! Vive, vive la princesse de Rossano ! »

Le bruit de son arrivée se répandit bientôt de tous côtés, et chacun se dirigea vers la rue du Cours, où l'on avait eu soin de prévenir de son passage. C'était précisément l'heure à laquelle toutes les personnes de distinction avaient l'habitude d'y faire leur promenade en carrosse. Deux files de voitures roulaient en sens contraire lorsqu'une troupe d'enfants et de faquins, débouchant tout à coup dans cette rue, un peu avant la place Colonne, annonça l'arrivée de la belle voyageuse, en criant : « Vive la princesse de Rossano! La voilà ! la voilà ! Vive la princesse de Rossano ! »

La foule des piétons était devenue si grande, et elle était tellement engagée entre les chevaux et les voitures, que l'équipage et l'escadron de la princesse furent obligés de prendre le pas sur le milieu de la chaussée. C'est alors que la joie et l'enthousiasme furent portés à leur comble. La noblesse, le haut clergé, les hommes et les dames les plus considérables de Rome, ainsi que les ambassadeurs des cours étrangères, voyant rentrer ainsi avec tant d'éclat la jeune princesse, ne doutèrent pas un seul instant que le pape n'eût enfin mis un terme à son exil. Aussi rien, depuis ce mo-

ment, ne put-il contenir la vive satisfaction que l'on éprouva à revoir une personne qui était si généralement aimée. A mesure qu'elle avançait, la foule allait toujours croissant, à tel point même que les deux files de carrosses ayant été forcées de s'arrêter, les personnes qui étaient en voiture se levèrent ou se mirent aux portières en agitant leurs mouchoirs, firent retentir l'air de *vivat!* tandis que la princesse de Rossano, envoyant des saluts de remercîment et d'amitié à droite et à gauche, agitait elle-même une écharpe, et donnait à son entrée dans Rome toute l'apparence d'un triomphe.

Elle remonta ainsi la rue du Cours jusqu'au palais de Venise. Là de nouveaux flots de curieux, amoncelés pour la voir, donnèrent des témoignages de leur enthousiasme avec d'autant plus de vivacité que leur impatience avait été plus longtemps contenue. Sur ce point se trouvait en particulier une immense quantité de gens du peuple, dont les acclamations bruyantes étaient mêlées de vivat pour la princesse, et de reproches énergiques destinés à la belle-sœur du pape. La plupart d'entre eux, après avoir salué de leurs louanges madame de Rossano, criaient avec fureur : « A bas dona Olimpia, qui nous fait mourir de faim! à bas l'infâme! à mort la louve! »

Rien de ce qui composait cette joie sauvage n'échappa à l'attention de la princesse, qui, fatiguée cependant d'une scène si bruyante et si longue, ordonna à son cocher de partir au galop. Les valets à cheval précédant la voiture se firent jours à grands coups de fouet à travers une nuée de polissons et de faquins, et bientôt toute la cavalcade, s'élançant dans les rues adjacentes, ne tarda pas d'arriver au palais Farnèse, où la princesse était attendue.

Pour une jeune femme enceinte de huit mois c'était une journée laborieuse que celle que venait de passer Cornélia; toutefois elle voulut la terminer en achevant le *coup de tête* qui lui avait déjà si bien réussi. Elle écrivit d'abord une lettre à dom Pamphile, pour lui donner des nouvelles de sa santé et le mettre au courant de tout ce qui s'était passé à Rome, en lui signifiant qu'elle ne prétendait plus sortir de cette ville, et

qu'il était indispensable qu'il y vînt lui-même s'il avait quelque désir de la voir.

Après avoir donné cette missive à un courrier qui partit aussitôt pour Frascati, elle fit appeler l'un de ses gentilshommes, qu'elle chargea d'aller chez le pape d'abord, puis chez dona Olimpia, pour les assurer de ses respects et les prévenir de son arrivée.

Innocent et sa belle-sœur en étaient déjà instruits. Ils n'ignoraient même plus aucun détail de l'ovation qu'avait reçue la princesse dans la rue du Cours. Mais à peine cet événement était-il parvenu jusqu'aux oreilles du pape, qu'il avait fait appeler Pancirole, avec lequel il était encore en conférence à ce sujet, lorsque le gentilhomme de la princesse vint s'acquitter de sa commission. Dans le premier moment, le pontife entra dans une violente colère; il voulait donner l'ordre de faire chasser sa nièce de Rome à l'instant; mais le prudent trésorier l'engagea à prendre conseil de la nuit, en lui faisant observer que cet acte violent, exercé sur une femme jeune, belle, enceinte, pourrait déterminer un soulèvement dans la ville, et que d'ailleurs la princesse était sans doute poussée à cette témérité par le duc de Parme, qui prendrait parti dans une injure faite à sa parente. Ces raisons et d'autres encore qui rendaient toujours le pontife indulgent pour la princesse de Rossano, quand il était fatigué de l'ascendant de dona Olimpia, le calmèrent. Il donna congé à Pancirole, en lui recommandant de revenir parler de cette affaire le lendemain, et finit par dire : « Vous verrez que cette petite étourdie nous donnera de l'embarras! »

Pour dona Olimpia, elle avait été avertie par ses espions de ce qui avait eu lieu dans Rome, avant même que la princesse arrivât jusqu'au palais de Venise. Prise tout à coup d'une douleur violente d'estomac et d'une fièvre, elle profita de cet accident pour faire fermer son palais et ne recevoir personne; car elle connaissait la princesse de Rossano, et voulut s'épargner la mortification de recevoir son injurieuse politesse. Pendant toute la nuit elle roula dans son esprit des projets de violences; et quand par moment un sommeil pénible faisait tomber ses paupières, elle voyait la princesse

de Rossano au milieu de la rue du Cours, recevant les hommages des Romains, et elle se réveillait en bondissant de fureur sur son lit.

CHAPITRE IV.

Le gouvernement temporel du saint-siége n'étant qu'une manifestation de l'ordre établi par l'Eglise, la fixité en est sans doute l'essence et en fait la force; mais elle produit aussi son imperfection. L'immobilité du principe immatériel se trouve trop souvent compromise par les changements et les révolutions qui gouvernent les choses du monde, pour que les améliorations pratiques, toujours inévitables, se combinent facilement avec un ordre immuable. Aussi la cour de Rome n'a-t-elle jamais accueilli les nouveautés qu'avec la plus grande circonspection.

Cette prudence traditionnelle, à laquelle le christianisme doit en partie ses dix-huit cent quarante ans d'existence, a cependant été mise assez souvent en défaut par la mauvaise application qu'on en a faite; et il s'est présenté tels grands événements dont les pontifes, malgré toute leur prévoyance, n'ont pas mieux calculé les tristes résultats que les princes temporels; ce qui a jeté les uns et les autres dans les mêmes difficultés, dans les mêmes malheurs.

A la fin du quinzième siècle, lorsque la découverte du nouveau monde fournit au saint-siége l'occasion de partager, en vertu du pouvoir apostolique, les diverses parties du continent américain entre les princes qui régnaient sur le nôtre, personne, même à Rome! ne prévit la grande révolution que devait produire bientôt l'introduction subite d'une masse énorme d'or en Europe.

Les deux états qui profitèrent aussitôt, et le plus abondamment, des divers avantages que l'on peut se procurer avec cette matière précieuse, furent l'Espagne qui la recueillit, et le saint-siége, à qui l'Espagne la prodigua. Par ce secours artificiel, la puissance spirituelle de Rome et la force matérielle des souverains de la péninsule ibérique acquirent une

activité et un développement momentané auxquels les autres états de l'Europe, moins riches d'or, furent souvent obligés de céder. A la cour de Rome, ainsi qu'à celle de Madrid, on ne tarda pas à se persuader qu'avec de l'or on obtient tous les genres de succès, on fait face à tous les besoins; et tandis que l'Angleterre, la Hollande et les Pays-Bas s'efforçaient déjà de mettre à profit le chemin des deux Indes pour fonder leurs richesses sur le travail et le commerce; dans le même moment que la France faisait des efforts d'intelligence et de courage pour perfectionner sa civilisation et se rendre redoutable par ses armes; en Espagne et dans les états romains, au contraire, le préjugé de l'omnipotence de l'or commençait à rendre la noblesse inactive, les peuples paresseux, et fit négliger bientôt la profession des armes, ainsi que l'agriculture et l'industrie.

Chez les deux peuples cette insouciance générale ne tarda pas à produire deux classes inégales en nombre comme en puissance : une plèbe immense, misérable, orgueilleuse et toujours disposée à la révolte, au milieu de laquelle se trouva une poignée de gens raffinés, accoutumés au luxe, corrompus et avides de pouvoir, pour tirer des trésors de populations inhabiles à en produire.

Tels étaient les éléments disparates dont se composaient en particulier les états romains sous les pontificats d'Urbain VIII et d'Innocent X, lorsque, succédant aux avides Barberins, dona Olimpia, plus avide qu'eux encore, réduisait l'art de régner à celui d'amasser sans cesse et sans fin des richesses. L'or en ce temps était le pouvoir réduit à l'état de matière disponible sous toutes les formes comme à tous les instants, et tous les genres d'ambition se résolvaient en avarice.

Car ce serait une erreur de croire qu'Olimpia ait été avare dans le sens que l'on attache ordinairement à ce mot. Elle vivait avec grandeur, quoique avec économie; le luxe de son palais, celui de ses fêtes, était proportionné au rang où le sort l'avait élevé. D'ailleurs elle se montrait simple dans ses goûts, modeste dans ses vêtements, et sa table était ordinairement frugale. Dans ses tentatives en faveur de son fils et

de son neveu, il n'y eut rien d'étroit ni de mesquin ; et ce fut moins tel ou tel de ses parents qu'elle prétendait élever et enrichir en ces occasions, que d'agrandir avant tout sa famille, de lui donner du lustre et de fonder une grande et puissante maison. Tout ce qui formait obstacle à cette idée dominante était un supplice pour dona Olimpia.

Aussi durant la nuit qui suivit l'entrée de la princesse de Rossano à Rome, vit-elle sa jeune et belle rivale toujours présente comme un spectre devant ses yeux. Elle quittait son lit, s'y rejetait, interrogeait l'horloge, attendant le jour avec une impatience qui approchait de la douleur. A peine eut-il paru, qu'elle se fit habiller par ses femmes, et retint près d'elle Flaminia. « Ah ! lui disait-elle, sa sainteté a contracté des habitudes qui dérobent bien du temps aux affaires !... Urbain ! son prédécesseur, n'en agissait pas ainsi !... Debout de grand matin, tout était expédié de bonne heure. — Je ferai observer à votre excellence, dit timidement Flaminia, que notre saint-père rachète son repos du matin par des veilles bien longues. — Et c'est le tort qu'il a... ses indispositions fréquentes sont causées par ce régime si peu convenable à son âge. — Grand Dieu ! sa santé serait-elle moins bonne en ce moment, madame ? » Flaminia fit cette question d'une voix douce et pénétrante, et les traits de son visage exprimèrent quelque chose de si tendre et de si résigné à la fois, que dona Olimpia ne put s'empêcher de porter attentivement son regard sur elle : « N'ayez point d'inquiétude, Flaminia, lui dit-elle.... le pape est bien... il est très-bien. » Le front habituellement pâle de Flaminia se colora tant soit peu, et elle laissa apparaître un sourire angélique, dont la sérénité fit faire mille réflexions étranges à Olimpia. Le calme apparent qui s'était rétabli dans les traits de la belle-sœur d'Innocent enhardit Flaminia à hasarder une demande. « Madame, lui dit-elle, il y a bien longtemps que sa sainteté n'est venue dans ce palais ; seriez-vous assez bonne pour m'accorder la permission de profiter de la première occasion où le saint-père se montrera publiquement, pour que j'aille recevoir... sa bénédiction ? »

Par une de ces bizarreries inexplicables du cœur humain,

Flaminia était la seule des personnes attachées à dona Olimpia pour qui cette femme se sentît des entrailles. Elle la brusquait, l'humiliait même très-souvent, tout en conservant pour elle un attachement involontaire que la camériste partageait également.

En achevant sa question, Flaminia avait mis un genou en terre, et joignait les mains pour implorer et obtenir plus sûrement une réponse favorable. « Relevez-vous, relevez-vous, ma chère, dit dona Olimpia, non sans émotion; nous aviserons à faire ce que vous désirez. » Puis, comme si cette petite faiblesse momentanée eût donné plus d'activité au sentiment qui la dominait, dona Olimpia regarda l'horloge avec précipitation, et ne voulut plus retarder l'instant de son départ pour le Vatican. Il était dix heures.

Mais, si pénétrante ordinairement dans ses calculs, elle s'était trompée cette fois; car Pancirole était arrivé dès six heures du matin chez le pape, avec lequel il s'était entretenu de ce qu'il convenait de faire à l'occasion de la rentrée séditieuse de la princesse de Rossano. Le vieux trésorier voulait bien que le pontife fît sentir avec mesure sa sévérité, mais au fond il penchait pour l'indulgence, en faisant valoir en faveur de la princesse la frivolité de son sexe, son rang, son alliance avec le duc de Parme, qui n'attendait qu'un prétexte pour armer contre le saint-siége, et enfin les égards que commande une jeune femme sur le point d'accoucher, et qui allait peut-être lui donner un neveu. Le pape, courant au-devant des raisons que lui fournissait son premier ministre, n'eut point de peine à s'y rendre, et deux heures d'entretien s'étaient à peine écoulées qu'ils étaient tombés d'accord de leurs faits.

Ils agitaient même la question de l'opportunité du rappel prochain de dom Camille, lorsque le retentissement de la voix d'une vieille femme se fit entendre dans la pièce voisine.

« J'entrerai, vous dis-je, j'entrerai. Le saint-père m'a dit qu'il recevrait toujours sa sœur, ainsi j'entrerai, criait une voix aigre qui dominait toutes les autres.

— Ah! c'est ma vieille sœur, s'écria le pape; quelle idée

lui prend-il de venir aujourd'hui? Voyez, Pancirole, s'il n'y aurait pas moyen de nous en débarrasser. »

Pancirole se disposa à passer dans l'antichambre pour arrêter la vieille religieuse dans son flux de paroles et la prévenir que le pape était trop occupé pour la recevoir en ce moment. Mais à peine le trésorier, faible, goutteux et mal affermi sur ses jambes, avait-il entr'ouvert la porte, que sœur Agathe s'étant avancée sur le battant, repoussa Pancirole et entra, en s'appuyant sur sa canne, jusque dans la chambre de sa sainteté. Maîtresse de la place, la vieille ne tarda pas à reprendre le maintien d'une humble religieuse en présence du souverain pontife, à qui elle fit les trois génuflexions d'usage et demanda sa bénédiction.

Le pape aimait beaucoup sa sœur Agathe; elle était son aînée, se portait bien, avait de la gaieté dans l'esprit, et à cela près qu'elle était un peu bavarde et demandeuse comme toutes les femmes qui ont passé leur vie dans les couvents, il prenait plaisir parfois à la faire venir près de lui, et à l'entretenir de petits cadeaux pour elle et ses compagnes. Cependant, malgré son âge et sa loquacité, cette femme avait su profiter plus d'une fois de sa parenté avec le pape pour en obtenir des grâces dont les ecclésiastiques attachés à son couvent avaient su profiter. Dona Olimpia, qui avait l'œil et la main sur ce genre d'affaires, ne voyait pas volontiers sœur Agathe se présenter au palais, et pour prévenir la fréquence et l'indiscrétion de ses demandes, elle avait donné ordre à tous les serviteurs du pape, dont le plus grand nombre lui était dévoué, d'éconduire la vieille religieuse le plus souvent qu'ils le pourraient.

Mais cette fois, sœur Agathe avait crié tant et si haut, en menaçant de se plaindre au saint-père; elle avait répété tant de fois que le sujet pour lequel elle voulait l'entretenir intéressait Dieu et l'Église, qu'autant pour cette raison que par suite de son opiniâtreté, on n'avait pu l'empêcher de pénétrer jusqu'à la chambre du pape.

Sitôt qu'elle eut terminé ses pieuses civilités auprès d'Innocent : « Mon frère, dit-elle en le regardant avec fermeté et s'appuyant sur sa canne, qu'elle faisait résonner de temps

en temps contre le plancher, je ne suis pas contente de vous, et je viens me plaindre. — Qu'ai-je pu faire, chère sœur, qui vous déplaise? — Vous oubliez vos proches parents, vous leur faites tort. — Mais en quoi? — Vous faites pleuvoir toutes les grâces sur *une seule* personne, mon frère, et vous oubliez, vous rejetez même loin de vous ceux qui vous touchent de plus près. C'est bien mal assurément. » Le pape se préparait à faire une nouvelle objection à sa sœur; mais celle-ci l'interrompant : « Oui! c'était une chose qui me revenait de droit, et vous l'avez donnée à une autre! — Mais quelle chose, chère sœur? — Une femme qui regorge de biens, qui est à même de se procurer tout ce qu'elle souhaite, qui pourrait acheter le monde entier! Eh bien! c'est à celle-là que vous donnez! Et la servante de Dieu, une pauvre vieille religieuse, votre véritable sœur en Dieu et sur la terre, vous lui ôtez ce qui lui revient! — Mais, bonne sœur Agathe, pensez donc... — Encore, continua la vieille, si cette femme avait fait don de ce trésor à quelqu'un de ses enfants, notre famille en aurait profité. Mais point du tout; elle en dispose pour faire la gloire et l'ornement de la maison du marquis André Maldachini; c'est à son frère qu'elle donne ce que vous lui avez donné; c'est à Viterbe qu'elle envoie ce qui n'aurait jamais dû sortir de Rome ni de l'église de Sainte-Agnèse. Ah! mon frère! mon frère! c'est une action abominable de la part de cette femme... et c'est une chose répréhensible que vous lui permettiez de prendre tout!... »

La bonne vieille continua encore assez longtemps sur ce ton, en présence du pape et de Pancirole, qui, faits aux sorties violentes de la religieuse, attendirent silencieusement que sa colère s'épuisât avec ses forces. Un accès de toux produisit ce résultat, ou au moins la força de s'asseoir et de se taire pendant quelques minutes.

Mais pour comprendre le sujet de la requête et de la fureur de sœur Agathe, il faut que l'on sache que sur la place Navone, près du palais Pamphile, est l'église de Sainte-Agnèse, de fondation fort ancienne. mais que le pape Innocent X a fait reconstruire sur un nouveau plan. Dans l'an-

cien édifice se trouvaient les restes de la bienheureuse sainte Françoise de Rome, morte depuis deux siècles, et lorsque l'on fouilla pour élever les constructions nouvelles, on exhuma le corps de la sainte, dont le pape fit extraire une portion, l'*épaule*, afin de la conserver comme relique. L'exhumation s'était faite en grande pompe le 9 mars, jour de la fête de la bienheureuse, et à la suite de cette cérémonie le sénat de Rome avait donné dans le Capitole un splendide banquet à dona Olimpia Maldachini, auquel furent invitées la sœur Agathe, les filles de dona Olimpia, et toutes les dames de distinction de la parenté et de la connaissance du pape, à qui les consuls, les sénateurs et les grands de Rome s'empressèrent de faire les honneurs.

Le résultat total de cet événement avait été de faire naître dans l'esprit de sœur Agathe et de dona Olimpia une envie démesurée de posséder l'*épaule* de la sainte ; l'une pour en faire la propriété et la richesse de son couvent ; l'autre, dona Olimpia, dans le dessein d'en doter l'église de Saint-Martin, petite principauté près de Viterbe, possédée par son frère, dont l'âge avancé lui donnait l'espérance de devenir bientôt héritière.

La religieuse avait bien en effet la priorité pour la demande de la relique ; mais, de son côté, la belle-sœur du pontife, presque aussi prompte à présenter sa requête, n'avait pas manqué de profiter de la prédilection que lui portait le pape pour surprendre une faveur qui se confondait au milieu de tant d'autres bien plus importantes. Dona Olimpia, une fois possesseur de l'*épaule*, s'était empressée de la faire tenir au marquis André Maldachini, son frère, pour qu'il la plaçât dans l'église de Saint-Martin.

Il n'était pas rare alors, puisque cela se voit encore aujourd'hui, que la célébrité et le profit qu'espéraient tirer les fabriques et les couvents de la possession de reliques saintes, ne fissent naître des haines profondes entre ceux qui se disputaient ces trésors ; et dans l'occasion présente, dona Olimpia avait excité au dernier point la jalousie de sœur Agathe, dont l'amour-propre s'était trouvé fort désagréablement froissé lorsque son couvent se vit forcé de renoncer à

une faveur sur laquelle on comptait d'autant plus, que la vieille religieuse s'était laissée aller plus d'une fois à donner à entendre que sa parenté avec le pape la lui ferait certainement obtenir.

Telle était la cause principale de l'animosité de sœur Agathe contre dona Olimpia, disposition envenimée encore par la prolongation de l'exil de dom Camille et l'élévation au cardinalat du petit Maldachini, lorsque le coup de tête de la princesse de Rossano ranima tout à coup dans le cœur de la vieille religieuse l'idée de se plaindre et l'espoir de se venger. C'était donc avec cette double intention qu'elle avait forcé la porte du pape et débité sa harangue. Mais elle ne s'en tint pas là, et dès qu'elle eut repris son souffle, usant amplement du privilége que lui donnait son grand âge, elle se mit à faire au pape une mercuriale des mieux conditionnées sur les faiblesses qu'il avait pour dona Olimpia. Avec tout l'emportement de la passion, auquel il faut joindre par la pensée la liberté énergique que la langue italienne donne à ceux qui la parlent, la sœur Agathe fit entendre à son frère non-seulement ce qu'elle pensait de sa position, mais tout ce qui se débitait de plus hardi dans Rome sur dona Olimpia ainsi que sur son propre compte. Encouragée par le silence du pontife, assez embarrassé de répondre, et qui craignait d'ailleurs de redoubler la loquacité de sa vieille sœur en la contredisant, la religieuse épuisa ce que les satires populaires purent lui fournir de plus mordant, et alla jusqu'à dire à son frère que sa conduite le rendait la fable de Rome, de l'Italie, de toute l'Europe même, et que sans doute le malin esprit le poussait à agir de la sorte pour favoriser les desseins des hérétiques.

Pendant cette dernière partie du discours que la vieille avait débité d'un ton animé, mais plus bas et en se rapprochant du pape, Pancirole, avec cette discrétion qui donne l'air de ne rien entendre sans laisser perdre un mot de ce qui se dit, s'était retiré à quelque distance, près d'une table sur laquelle il feuilletait des papiers. De là, tout en pestant de ce que la colère de sœur Agathe était un peu verbeuse, il n'était pas fâché, pour le pape et pour lui, de l'é-

trange diatribe qui venait d'être lancée contre dona Olimpia.

« Ma bonne et sainte sœur, dit Innocent en voulant couper court à cet entretien, je suis on ne peut plus reconnaissant envers vous de vos bons conseils; nous les mettrons à profit, chère sœur... — En vérité, frère? s'écria dona Agathe avec un transport de joie; et quand?

— Aussitôt que notre prudence nous fera juger l'occasion favorable. — Allez! allez! dit sœur Agathe en se rapprochant de l'oreille du pape et tout en brandissant sa canne, du courage! mettez-moi cette femme-là à la porte, et tout le monde vous bénira! »

Innocent ouvrit un meuble duquel il tira des médailles bénites dont la vue fit aussitôt passer la vieille sœur de son emportement à une joie presque enfantine. Le pontife lui en donna six, pour qu'elle les distribuât à son choix aux sœurs de son couvent, et lui en remit une plus grande en or pour elle-même. Ce petit cadeau, qu'Innocent accompagna de sa bénédiction, tira les larmes des yeux de sœur Agathe, qui, plus légère de tout ce qu'elle avait sur le cœur en entrant, rassurée par les promesses évasives qui lui avaient été faites, et fière surtout de rapporter quelques légères faveurs du saint-père à sa communauté, oublia l'*épaule* de sainte Françoise, ainsi que sa colère contre dona Olimpia, et s'en alla gaiement et en toute hâte pour distribuer les médailles à ses compagnes.

Comme le pape, tout le monde avait été plus matinal que d'ordinaire en ce jour, et il n'y avait pas trois minutes que sœur Agathe était sortie, lorsque l'un des serviteurs du palais lui remit un billet de la princesse de Rossano. Il était ainsi conçu : « Très-saint-père, que votre sainteté veuille » bien recevoir les humbles respects et les excuses de sa » servante et sa nièce, qui est arrivée hier soir à Rome sans » avoir eu le temps de lui en donner avis ni de lui en de- » mander permission. A la veille de donner un fils à dom » Pamphile, car j'espère bien que Dieu me fera la grâce » qu'il en soit ainsi, j'ai voulu me rapprocher de tous ceux » dont la protection et les soins me deviendront indispensa- » bles d'ici à peu de jours. J'ose donc compter en cette occa-

» sion sur la bonté inaltérable de sa sainteté, et en particu-
» lier sur celle qu'elle a constamment daigné montrer à son
» humble servante et nièce,

» La princesse DE ROSSANO. »

Dans un *post-scriptum* jeté comme par hasard à la suite du billet, la jeune et belle épouse de Camille disait à son oncle : « Il faut bien que la double fatigue du voyage et de » mon état me retienne au lit; car j'aurais tout bravé, même » votre colère, pour aller me jeter à vos pieds et recevoir » votre bénédiction. »

La lettre était écrite avec soin, le papier exhalait un parfum délicieux, ce qui, joint au gracieux *post-scriptum* de la missive, gagna le cœur du saint-père. Il ne put s'empêcher de la faire lire à Pancirole, en lui répétant pendant la lecture : « Cette petite impertinente! elle a du cœur; je ne sais vraiment ce que nous pourrons en faire ici. »

Comme Pancirole tenait encore la lettre, le pape la lui arracha précipitamment des mains, au bruit bien connu de lui, que fit dona Olimpia en entrant dans l'antichambre. Malgré toute la vivacité qu'il put mettre à dérober le papier aux regards de sa belle-sœur qui entrait, le mouvement qu'il fit pour le cacher ne fut pas assez prompt pour que dona Olimpia ne s'aperçût pas que sa présence était inopportune, et que l'on cherchait à lui dissimuler quelque chose. Mais sans attacher d'importance à cette précaution, dont elle ne fut pas dupe, elle aborda sans hésiter la question qu'elle était si impatiente de traiter. Voilant donc l'émotion qu'elle éprouvait sous une certaine gravité de paroles, comme s'il ne se fût agi que d'une question d'état : « Eh bien ! saint-père, dit-elle, vous pouvez juger maintenant si les précautions dont je vous ai si souvent dit qu'il serait bon d'user envers la princesse de Rossano étaient inutiles à prendre ! On vous désobéit, on vous nargue, on vous insulte jusque dans Rome !... » Le pape fronça les sourcils, et le tremblement s'empara de ses deux mains.

« Je ne sais, continua dona Olimpia, qui contre son ordinaire ne tint pas compte de cet accident, ce qu'en pense son

éminence (et elle regarda Pancirole); mais je serais bien surprise si déjà des mesures sévères n'étaient pas prises pour réprimer, pour punir un excès d'insolence commis avec tant de scandale envers le souverain pontife, dans la capitale des états romains.

— Soyez certaine, excellence, répondit Pancirole avec sa voix cassée, mais du ton le plus calme, que sa sainteté a déjà pourvu à tout, et que sa personne, son nom et son gouvernement ne cesseront pas d'être respectés.

— Et quels moyens comptez-vous employer pour garantir cette promesse? » A cette question, le trésorier, croyant ne pas devoir répondre, garda le silence, espérant que le pape prendrait la parole; mais le pontife irrité demeura muet. « Les circonstances sont de nature à ne causer ni incertitude ni embarras sur la conduite que l'on doit suivre, dit dona Olimpia d'un ton tranchant et impérieux : il faut que cette femme sorte de Rome, et avant la nuit! » Le pape se leva de dessus son siége, et se tournant vers Pancirole : « Vous veillerez, lui dit-il, à ce qu'aucun ordre de cette espèce, si par hasard il était donné, ne reçoive son exécution, et je vous charge personnellement de faire respecter ma volonté. » Après ces mots, Innocent se rassit et appuya sa tête sur l'une de ses mains, comme un homme profondément affecté.

Peu faite à une opposition aussi ferme, dona Olimpia resta pendant quelques secondes interdite, s'efforçant de lire alternativement sur la figure du souverain et sur celle de son ministre quel était celui des ceux dont elle sonderait plus facilement la pensée, dont elle vaincrait plus aisément les résolutions. Mais s'étant convaincue, par plusieurs tentatives muettes, que le pape avait l'intention de se retrancher dans un silence absolu, elle reporta ses efforts du côté de Pancirole.

« Enfin! dit Olimpia en s'adressent à celui-ci, et après avoir fait un effort sur elle-même pour calmer sa colère et dissimuler l'altération de sa voix, que comptez-vous faire?— Madame, répondit le ministre, les volontés comme les ordres que sa sainteté m'a transmis n'ont rien d'absolu; ils sont susceptibles d'être modifiés selon ce qui arrivera... — Mais contre ce qui est arrivé, que va-t-on faire? — Témoigner

quelque mécontentement, et laisser passer un événement qui ne peut avoir aucune conséquence sérieuse, à moins que par une rigueur hors de saison on n'en provoque dont on aurait peut-être à se repentir.

— Ainsi, une désobéissance ouverte, une rébellion séditieuse, une révolte contre l'autorité du saint-père enfin, va être consacrée par votre inconcevable indulgence! Etrange manière de gouverner, Pancirole! c'est une faiblesse qui approche de la lâcheté! »

Le pape fit un léger mouvement sur son siége, mais sans proférer un mot, et le trésorier prit la parole : « Ne confondons pas, madame, surtout dans des affaires de la nature de celle qui nous occupe, la bonté avec la faiblesse, une sage fermeté avec une rigueur qui entraîne toujours plus loin qu'on ne voudrait aller. Si le prince dom Camille, votre fils, excellence, eût amené sa femme ici, ou l'eût même accompagnée, peut-être, quoiqu'il en eût beaucoup coûté à sa sainteté et sans doute à vous-même, eût-il été indispensable de considérer ce retour comme une révolte et de la punir en conséquence. Mais, grâce au ciel, et heureusement pour votre famille, il n'en est pas ainsi. La princesse est arrivée seule; elle est jeune et belle, excellence... — Serait-ce pour vous une excuse suffisante? interrompit dona Olimpia d'une voix sensiblement altérée... — C'est à tort, sans doute, qu'elle se fie sur de tels avantages, continua Pancirole sans s'émouvoir; mais si cette excuse n'est pas, comme vous l'observez très-judicieusement, complétement valable, nous avons la ressource, puisque la princesse de Rossano entre dans le neuvième mois de sa grossesse, de considérer son arrivée à Rome comme une de ces fantaisies si communes aux personnes qui sont dans cet état; et telle est, en effet, l'intention de sa sainteté. »

Lorsque Pancirole eut achevé de parler, dona Olimpia reporta ses yeux sur le pape, qui, prévenant ce regard interrogateur, s'empressa de dire avec calme, mais d'un ton très-décisif : « Oui, madame. — J'ajouterai, reprit Pancirole, qui se sentit soutenu par l'assentiment du pontife, que sa sainteté est engagée à suivre cette marche par des raisons que

votre excellence n'ignore pas, et qu'il serait imprudent de perdre de vue. Le duc de Parme, votre excellence m'en a parlé vingt fois, loin d'avoir oublié les pertes que lui fit éprouver l'armée papale pendant le règne d'Urbain de sainte mémoire, en a conservé au contraire un ressentiment très-vif, et ne cherche même qu'un prétexte pour se venger. Vous êtes trop prudente, madame, vous avez une connaissance trop exacte des affaires, pour vouloir que l'on fournisse inconsidérément ce prétexte. Si, d'après votre avis, on considérait le voyage de la princesse de Rossano comme une démonstration sérieuse de désobéissance, et que l'on renouvelât envers elle le bannissement qu'elle subit depuis son mariage avec le prince votre fils, bientôt tout l'ordre établi, et que l'on ne maintient qu'avec assez de peine, serait troublé à l'instant; car le duc de Parme, qui se croirait autorisé à venger l'injure faite à sa parente, armerait contre le saint-siége. Or, excellence, les grains sont déjà bien rares dans les états romains, et le peuple, chargé de gabelles, est mal disposé. Si à ces embarras on se décidait d'ajouter encore ceux que donne la guerre, ce serait, je le suppose, que votre sagesse aurait considéré que les avantages qui en résulteront seront réellement beaucoup plus grands que les inconvénients qu'il est si naturel d'en attendre. »

Le sang-froid et la bonhomie légèrement ironique avec lesquels Pancirole venait de s'exprimer apaisèrent momentanément les esprits de dona Olimpia, et rétablirent le pape dans une situation plus calme. Le vieux secrétaire d'état, dont la probité et les talents avaient été mis à l'épreuve sous deux pontificats, possédait encore l'avantage d'avoir fortifié graduellement son expérience, en sortant des rangs du peuple pour arriver aux plus hautes dignités. Avec une âme honnête, mais incapable de s'élever jusqu'à la vertu, cet homme avait su se maintenir probe dans un monde dont la corruption générale ôtait tout espoir de la détruire. Il fallait vivre avec elle, et les forces du cardinal ministre avaient suffi tout juste à le préserver de la contagion. Lorsqu'il s'agissait d'affaires, son jugement était toujours ferme; mais il devenait extrêmement circonspect quand il se trouvait en-

gagé dans des discussions telles que celle à laquelle il venait de prendre part. Attentif par-dessus tout à ménager ou à mettre en opposition les personnes propres à le maintenir au poste éminent où son mérite l'avait fait parvenir, il se bornait à exposer très-clairement les affaires qui lui étaient soumises, sans se rendre responsable de l'issue que l'on prétendait leur faire prendre. Naturellement modeste, il se faisait un mérite particulier de cette vertu, qu'il poussait jusqu'à la singularité ; car le *justaucorps* qui figure dans ses armes y a été placé, dit-on, par son ordre, en mémoire de son père, qui avait acquis ses richesses en exerçant la profession de tailleur.

Pancirole avait donc sur le pape et Olimpia une autorité d'autant plus puissante qu'elle était dépourvue de tout prestige extérieur; car le ministre était chétif et mal portant, sa voix était nasillarde, et quoique sa tête chauve et son regard profond indiquassent une vie d'étude et une intelligence peu commune, Pancirole était toujours obligé de convaincre, car il ne persuadait pas naturellement, et toute son ambition tendait à se rendre indispensable.

Après avoir exposé clairement et sincèrement son avis sur la question en litige, et lorsqu'il crut s'apercevoir qu'il avait fait tout ce qui lui était possible pour remettre les deux parties en position de parler raisonnablement sur le tour le plus propre à donner à l'échauffourée de la princesse de Rossano, Pancirole prit congé du pape et de dona Olimpia pour aller assister à un congrégation qui se tenait dans une autre partie du Vatican.

« Frère ! dit aussitôt avec vivacité Olimpia, lorsque le cardinal fut sorti, Pancirole n'envisage la question que d'un côté. N'oubliez pas que votre autorité a été méconnue, que l'on vous a fait une insulte, que l'on vous a traité avec mépris, et qu'il n'y aura plus de témérité que l'on n'ose entreprendre contre vous si vous ne vous montrez pas sévère en cette occasion.

— Comment ! dit le pape en joignant les mains et en levant les yeux au ciel, après toutes les raisons qui viennent de vous être exposées, vous revenez encore sur ce sujet?

Vous voulez donc me faire du chagrin, dona Olimpia? — Non, frère; mais je prétends faire respecter votre personne et votre rang. — Mais c'est vous qui risquez de me compromettre en exagérant ainsi ce qui s'est passé. — Dites donc que vous atténuez volontairement les faits pour vous dispenser de poursuivre une personne que vous avez la faiblesse de craindre, et qui s'autorise de cette disposition pour se montrer mille fois plus impertinente que jamais. — Conservez plus de mesure envers... — La princesse de Rossano? Ah! frère, détrompez-vous si vous croyez que je sois disposée à me laisser traiter par elle comme il paraît qu'il vous convient qu'elle vous traite. Je n'aurais jamais parlé de moi tant qu'il s'est agi de vous; mais du moment que vous vous arrangez des outrages que vous fait cette jeune écervelée, alors je parle pour mon compte, et je vous déclare que je ne veux pas vivre dans la même ville qu'elle. — Que voulez-vous que j'y fasse, madame? — Il me semble que rien n'est plus simple; ordonnez-lui de sortir de Rome. — Ainsi, pour une bagatelle, pour un enfantillage de votre belle-fille, de la femme de mon neveu, vous êtes disposée à me rendre injuste envers elle, à me faire courir les chances d'une guerre dangereuse? — Un souverain qui s'est laissé manquer une fois ne tarde pas à être insulté de nouveau, mon frère, et vous reconnaîtrez la vérité de cette maxime si vous ne chassez pas la petite princesse de Rome; c'est une impertinente! — Tout au plus une étourdie. — C'est une impertinente audacieuse, vous dis-je, et qui connaît très-bien la portée de ce qu'elle a essayé hier. — Allons, sœur, vous faites des monstres des choses les plus simples. — Et vous, frère, vous vous efforcez vainement de présenter comme innocent un acte très-coupable. — Si elle n'était pas votre belle-fille, on croirait vraiment que vous lui portez envie, dit le pape en souriant. — Mais si ce n'était votre âge, Pamphile, reprit dona Olimpia avec aigreur, on ne saurait comment expliquer la partialité que vous montrez pour elle. — Eh quoi! les clameurs de Pasquin arriveront-elles jusqu'au Vatican? — L'engouement populaire pour la princesse de Rossano y a bien pénétré! — J'ai l'espérance que l'on respectera au moins le

chef de l'Eglise. — Mon intention n'a pas été de l'offenser, mais peut-être ai-je droit d'attendre de lui qu'il n'humilie pas sa belle-sœur. — Vous humilier! s'écria le pape avec émotion, Olimpia! pourrais-je avoir une pareille pensée, et la chose est-elle possible? Venez près de moi, ajouta-t-il en laissant voir combien il regrettait de s'être exprimé si durement, et dites-moi sincèrement tout ce que vous pensez. — Ah! mon frère, vous ignorez donc ce qui s'est passé dans Rome hier soir? On ne vous a donc pas dit que cette petite audacieuse a traversé la ville en équipage de gala, précédée et suivie de gens qui prodiguaient l'or, et excitaient la populace en sa faveur; que par ses intrigues ourdies depuis longtemps, elle s'était assurée les applaudissements des personnes de la cour, des dames de qualité, et même des ambassadeurs étrangers; que non contente de ce triomphe artificiel, elle a fait proférer par les mêmes moyens des injures contre vous... contre moi, contre tous ceux qui vous sont sincèrement attachés! Ah! saint-père, vous ne souffrirez pas de telles indignités! — Olimpia, Olimpia, calmez-vous. — Une femme, ne vous y trompez pas, qui sous le masque de l'étourderie cache une âme audacieuse et entreprenante; qui se sert du calme apparent de son front et des agréments de sa figure pour être séditieuse avec impunité; qui feint de vous aimer pour obtenir de vous ce qu'elle désire; qui s'essaye peu à peu à secouer le joug de l'obéissance en se préparant ainsi à s'emparer du pouvoir... — Chère sœur! vous exagérez... — Non, je n'exagère rien, Pamphile; on vous a dit ce qui s'est passé dans les rues, mais vous ignorez, je le vois, ce qui s'est fait au palais Farnèse. Que les personnes de sa famille aient été l'y voir, je le conçois, et je veux bien qu'on les excuse. Mais que tout ce que Rome renferme de plus illustre en princes ecclésiastiques et laïques, en ambassadeurs et en personnes de qualité, se soient empressés d'aller lui rendre visite, et qu'elle ait reçu effrontément leurs hommages comme si vous lui aviez pardonné, c'est ce que je ne puis passer à cette femme! — Pourquoi votre colère tombe-t-elle sur elle en cette occasion? — Parce que c'est elle qui a mis tout le monde dans

l'erreur, en faisant croire par son entrée scandaleusement solennelle, qu'elle y revenait par votre ordre. Voilà ce qui fait son crime..... Oui, son crime, ajouta Olimpia, qui, surprenant un sourire sur les lèvres du pape, sentit croître sa colère; car vous vous abusez aussi complétement sur les intentions de la coupable que sur le caractère de ses fautes. Toute la noblesse espagnole et française, les cardinaux d'Est, Sforza; Spada, votre grand pénitencier; Cecchini le dataire, Palotta le mauvais plaisant; Capponi, qui s'avise de cesser d'être prudent; Lanti, que vous avez comblé de faveurs; tous, et tant d'autres que je ne saurais nommer, se sont empressés de courir au palais Farnèse, pour faire la cour à la princesse. Les étrangers, on peut le croire au moins, ont été trompés par l'apparence; mais vos sujets sont au moins coupables de désobéissance envers vous, puisqu'ils n'ont point attendu vos ordres. Il faut réprimer de tels actes, punir ceux qui y ont pris part, et surtout celle qui les a provoqués par son incroyable audace, ou votre autorité et votre honneur seront compromis! — Plus calme que vous, madame, je serai plus équitable. Ce qu'il y a de vrai dans vos observations ne m'est point échappé; mais je le redis encore, vous en exagérez l'importance et la gravité... — Comment?... — Permettez, dit le pontife en engageant sa belle-sœur à se calmer; mon intention est de donner à la princesse de Rossano un avertissement... — Un avertissement! grand Dieu!... — De se montrer plus docile à l'avenir. — Il faut qu'elle soit punie!... chassée! interrompit vivement dona Olimpia. — La princesse de Rossano! la femme de mon neveu! enceinte de huit mois! y pensez-vous? ma sœur..... » Ces derniers mots firent tomber dona Olimpia dans une espèce d'abattement, dont elle ne sortit que pour dire tout à coup : « Eh bien! prenons un biais, permettons-lui de rester ici *incognito*, mais qu'ostensiblement elle subisse son exil. — Comment? — Renouvelez l'ordre de son bannissement, exigez qu'elle fasse sortir de Rome sa voiture vide, mais fermée et entourée de tout le cortége de ceux qui l'accompagnaient à son entrée triomphale; alors, les égards envers votre nièce seront observés comme vous le désirez si vivement, et votre

honneur de souverain sera à couvert. — Impossible ! s'écria Innocent; impossible ! — Eh pourquoi? demanda dona Olimpia, dont l'agitation était portée à son comble. — D'abord, parce que c'est injuste... — Puis?... — Imprudent... — Mais enfin? — Parce que je ne le veux pas, madame, et brisons là. »

Poussé à bout, le pontife prononça ces derniers mots avec une fermeté qui pétrifia sa belle-sœur. Elle s'aperçut alors, mais trop tard, à quel point la colère l'avait mal conseillée; et après quelques efforts inutiles tentés pour rétablir l'entretien sur un ton plus convenable, dona Olimpia se sentit réduite successivement au silence, dont le pape lui donnait l'exemple depuis les dernières paroles décisives qu'il avait fait entendre.

Il fallut céder cette fois; mais avec cette habileté qui s'était accrue par une longue expérience, la belle-sœur d'Innocent prit congé de lui, en lui faisant entendre qu'en définitive elle mettait toute sa confiance dans les lumières de sa sainteté. Toutefois elle partit profondément blessée d'avoir essuyé un refus, et très-inquiète des dispositions du pape à son égard. Cependant elle ne fut pas plus tôt hors de la chambre que le pape, frappant avec vivacité sur une table, s'écria, pour se soulager des ennuis de la matinée : « Que les femmes soient maudites, ainsi que ceux qui nous les envoient ! »

Il venait de se laisser aller à cet accès de mauvaise humeur lorsque Pancirole rentra, se doutant bien qu'après l'entretien qui devait avoir eu lieu, son ministère deviendrait indispensable pour fixer les idées du pape, et lui faire prendre un parti sage et convenable sur l'affaire de la princesse de Rossano. Innocent épargna à son ministre la peine de revenir sur ce sujet, en répétant avec plus d'énergie que la première fois sa malédiction contre les femmes. « Qu'avez-vous résolu, saint-père? dit Pancirole au pape, en lui laissant deviner sur son visage qu'il était disposé à faire tous ses efforts pour le tirer d'embarras. — Je ne veux point que l'on envoie d'ordre écrit à la princesse, Pancirole. Prenez un carrosse sans livrée, allez la voir, et dites-lui que je veux... que je

désire, ce sera mieux... qu'elle quitte le palais Farnèse, où il se passe des choses que je ne dois pas apprendre avec plaisir... Engagez-la de ma part à habiter son petit palais de la rue du Cours, où elle sera mieux et plus convenablement pour faire ses couches... Quant à ceux qui s'empressent de lui faire des visites, il faut les avertir de mettre un peu plus de discrétion dans leur conduite, s'ils ne veulent pas me déplaire. Et pour apprendre à la plupart d'entre eux ce qui pourrait leur arriver s'ils ne se conformaient pas dorénavant à ma volonté, vous ferez savoir au deux cardinaux Palotta et Capponi que je leur interdis l'entrée du Vatican pendant trois mois. Les ambassadeurs étrangers comprendront ce que cela signifie. Cette mesure vous paraît-elle bonne, Pancirole? — Très-bonne, saint-père. — Eh bien! allez. » Le ministre se mettait déjà en marche pour exécuter les ordres qui lui avaient été donnés, lorsque le pontife le rappela d'une voix affaiblie : « Pancirole, lui dit-il, faites venir mes serviteurs pour qu'ils me mettent au lit; je ne me sens pas bien.»

Le pape, menacé de la pierre depuis bien des années, éprouvait assez souvent, et surtout quand il avait été vivement contrarié, des indispositions de peu de durée, mais assez graves. Ces accidents, qui se renouvelaient cinq ou six fois durant l'année, mettaient ordinairement toute la ville de Rome dans l'agitation par le réveil de toutes les ambitions et de tous les intérêts qui se rattachaient à la durée du règne d'Innocent, ou aux espérances que faisait naître l'élection d'un nouveau pontife.

A peine Innocent fut-il alité, que le bruit qui s'en répandit de tous côtés ne tarda pas à venir jusqu'aux oreilles de dona Olimpia. Il serait sans doute injuste de dire que cette femme n'éprouvait pas pour son beau-frère un attachement que la longue habitude de vivre près de lui aurait suffi pour rendre très-réelle; mais tant d'intérêts de toute nature se rattachaient encore à la vie de son parent, que lorsqu'il ressentait la moindre indisposition, toute l'existence de dona Olimpia se concentrait dans celle d'Innocent. Chose étrange! cette femme, dont l'esprit ne s'exerçait ordinairement que sur les spéculations les plus profondes de la politique, ou en

combinant les opérations compliquées de finances, devenait, sitôt qu'Innocent était malade, attentive, minutieuse, et dévouée comme une sœur d'hôpital; elle lui prodiguait tous les genres d'attention, lui préparant elle-même sa nourriture, ses boissons et ses médicaments; veillant à tous ses mouvements pour prévenir la plus légère douleur, et n'étant arrêtée par aucun soin, quelque rebutant qu'il pût être. Sans cesse près de lui, si elle s'éloignait momentanément du chevet de son lit, ce n'était que pour ordonner que l'on dît des messes dans les églises de Rome et consulter le médecin Gualdi, à qui elle demandait sans cesse l'horoscope du malade.

Le pape paraissait souffrir plus que de coutume, et sa garde-malade, qui avait depuis longtemps l'habitude d'apprécier la force ou le soulagement de ses douleurs, s'aperçut que cette fois le chagrin se mêlait au mal qu'éprouvait Innocent; aussi redoublait-elle de soins et de vigilance lorsque le pape versait parfois des larmes en lui serrant la main sans rien dire. La nuit que passa dona Olimpia près d'Innocent fut triste pour elle; car, outre l'inquiétude que lui donna la maladie de son beau-frère, elle ne le trouva pas, lorsque ses douleurs furent calmées, gai et reconnaissant comme il se montrait ordinairement en pareille occasion. Au contraire, il demeurait dans le silence, témoignant sa reconnaissance plutôt par ses gestes que par ses paroles, et laissant voir que le moindre des maux que lui avait causés la journée précédente était sa maladie.

Quand le jour fut venu, et que le pape se sentit mieux, Olimpia en profita pour engager son beau-frère à se montrer dans la ville aussitôt que sa santé le lui permettrait, afin de calmer l'agitation du peuple et de mettre fin à tous les propos auxquels son indisposition avait servi de prétexte. Le pape lui promit de suivre son conseil; mais dans ses paroles et dans ses mouvements, il y avait quelque chose qui indiquait le découragement. S'il se montrait encore sensible aux soins et aux attentions que dona Olimpia lui prodiguait comme parente, la femme de haut conseil, cette intelligence puissante et hardie dans laquelle il avait mis jusque-là une si grande confiance, ne lui en inspirait plus, et il se

sentait mal à l'aise de ce qu'une infirmité passagère l'eût rapproché forcément d'une personne qu'un instinct secret lui disait d'écarter loin de lui.

Ces sentiments intérieurs se trahissaient par un geste, par un mot, dont il ne pouvait se rendre maître, et qui n'échappaient point à dona Olimpia; aussi était-elle profondément triste; et durant les deux jours qu'elle passa encore près du pape convalescent, les officiers du palais, les cardinaux, et plusieurs ambassadeurs qui vinrent pour s'informer de l'état de la santé du pontife, furent-ils frappés de la pâleur et de l'air défait de dona Olimpia.

Mais bientôt son inquiétude s'accrut encore. Innocent, complétement rétabli, l'engagea à retourner dans son palais de la place Navone. « Je vous remercie de tous vos bons soins, sœur, lui dit-il en lui faisant entendre qu'il fallait qu'elle se retirât; acceptez cette bague qui consacrera le souvenir de ma guérison, et permettez-moi de joindre à ce cadeau quelques-uns des fruits que je dois à vos travaux, à votre prudence, à votre habileté. » En parlant ainsi, il lui montra deux caisses qui contenaient environ vingt mille écus romains (120,000 fr.), et l'engagea à les mettre près d'elle dans sa voiture, en retournant au palais Pamphile.

Dona Olimpia n'était point femme à refuser un tel cadeau, et de son temps, d'ailleurs, on n'avait point encore inventé les détours et les délicatesses si habilement perfectionnés depuis pour faire un don. Elle l'accepta; et si elle éprouva quelques scrupules en le recevant, ils furent d'une nature particulière. Au fond de l'âme, quelque chose l'avertit que toutes ces précautions tendres de la part d'Innocent étaient le présage d'un revers. Elle sortit du Vatican; et cette fois, avant que sa voiture se mît en marche, elle se retourna deux ou trois fois pour regarder les murs de ce palais, comme si quelque chose lui eût dit qu'elle ne devait plus y rentrer en souveraine.

Le vieux Pancirole avait suivi et observé avec soin tous les accidents de l'indisposition du pontife; et selon son usage, il laissa le saint-père se pénétrer profondément de toutes les difficultés de sa position avant de lui en toucher un seul mot.

Seulement il se montrait plus attentif que jamais à expédier les affaires, pour sauver ce genre d'ennui à Innocent, que le travail avait toujours rebuté. Le secrétaire d'état affectait même de mettre plus d'aisance et une sorte de gaieté en se livrant à ces occupations, de manière à faire sentir au pape que l'absence de dona Olimpia, loin de nuire à l'expédition des affaires, la facilitait au contraire. Ce calme et cette régularité, avec lesquels tout s'accomplissait sous la direction de Pancirole, charmaient d'autant plus le pape, qu'involontairement il comparait sans cesse la sage activité de son ministre avec le souvenir de la turbulence féminine de la princesse de Rossano, de sa sœur Agathe et de dona Olimpia.

Quelques jours se passèrent ainsi sans que le pape fît aucune ouverture à Pancirole, qui s'apercevait bien cependant que le saint-père, roulant quelque projet dans sa tête, ne tarderait pas à le consulter. C'était entre les deux vieillards à qui ne prendrait pas l'initiative ; mais en cette occasion comme en beaucoup d'autres, la patience calculée du ministre l'emporta sur les hésitations du souverain. « Pancirole, dit un soir Innocent à son ministre qui se préparait à se retirer, restez ; je veux causer avec vous... mon ami... prenez un siége... Vous vous êtes sans doute aperçu que je suis soucieux depuis quelque temps ? — Et j'en suis sincèrement affecté, saint-père. Je me serais permis de vous en demander la cause si le respect et la discrétion ne m'en eussent empêché. » Le pontife éprouva une agitation nerveuse, et laissa échapper quelques larmes en disant : « Ah ! je suis bien malheureux ! » Pancirole lui prit les mains en le conjurant de s'expliquer. « C'en est fait, Pancirole, dit enfin le pontife dont le cœur débordait, il est impossible que les choses durent ainsi !.... — Qui vous tourmente, saint-père ? — Ces femmes, Pancirole, ces trois femmes qui me poursuivent sans cesse, que je crois voir et entendre le jour et la nuit ; toute ma famille désunie, mon neveu et ma nièce bannis, ce misérable Maldachini, dont l'élévation est pour moi un remords continuel, et enfin je ne sais quelle force qui m'entraîne si loin de la voie que je m'étais tracée ! Ah ! Pancirole, Pancirole, sauvez-moi de l'écueil ; il est là, je le

vois ! Ah ! si vous saviez combien je suis malheureux ! — Remettez-vous, saint-père, dit Pancirole, qui sentit le besoin de conserver tout son calme dans une circonstance si grave pour lui ; remettez-vous, et prenez confiance dans le ciel, qui ne manquera pas de vous inspirer de sages et de pieuses pensées. Dites-moi, saint-père, ajouta le ministre, après avoir laissé prendre quelque relâche à son souverain, avez-vous préparé, mûri quelque dessein, quelque résolution ? Consultez-vous bien ; faites-moi part des projets que vous avez pu former, et, puisque vous voulez bien mettre confiance en mes faibles lumières, je vous soumettrai mes avis. »

Comme toutes les âmes timides, Innocent ne voulait pas se rendre responsable du parti qu'il avait à prendre ; et quoique son instinct lui criât ce qu'il avait à faire, il attendait toujours que son ministre lui dictât son devoir. Mais Pancirole, aussi habile que le pape était faible, ne tomba pas dans le piége, et se retranchant au contraire dans son rôle de conseiller, il engagea de nouveau le pape à lui faire part de ses pensées. « Ecoutez Dieu et votre cœur, saint-père, lui répétait-il, et transmettez ce qu'ils vous inspirent. — Ce que je voudrais, ce qu'il faudrait faire, Pancirole, est impossible !... n'est-ce pas, Pancirole ?... vous me comprenez ? il faudrait l'éloigner de moi... l'écarter des affaires du gouvernement... s'il était possible de l'exiler ! Mais cela ne se peut, n'est-ce pas, Pancirole ?... Ah ! s'écria enfin Innocent en cédant au besoin de verser des larmes, Olimpia ! Olimpia ! que vous me faites de mal ! »

La figure de Pancirole était tellement impassible, que Dieu seul aura pu surprendre le sourire de soulagement qui éclata au fond de son âme, lorsqu'il entendit sortir enfin le nom d'Olimpia de la bouche du pape. Débarrassé des scènes dramatiques qu'un diplomate ne tolère qu'autant qu'il espère en profiter, il s'apprêta dès cet instant à traiter sérieusement cette affaire, aussitôt que le pontife, soulagé par son aveu, aurait repris du calme et se trouverait mieux disposé pour l'entendre.

« Saint-père, lui dit-il après une assez longue inspection

de sa physionomie, il ne faut pas éloigner, et surtout ne pas exiler dona Olimpia ; c'est votre parente, une personne qui vous est depuis bien des années sincèrement attachée, dont les lumières et les talents, rares d'ailleurs, nous ont été et nous seront sans doute encore utiles. On ne rompt point ainsi des amitiés qui durent depuis si longtemps, et il y a toujours du danger à prendre une résolution qu'il est évident que l'on ne pourra pas tenir. »

Après cet exorde, dont le pape parut flatté, Pancirole, enhardi par son succès, ajouta : « Mais on ne saurait s'abuser sur les inconvénients qui résultent, pour vous et pour le gouvernement du saint-siége, de cette amitié. Je passe sur les propos injurieux et les satires infâmes, dignes de tout notre mépris, pour déterminer l'embarras réel que votre parente occasionne. C'est son sexe, sa qualité de femme qui produit tout le mal. Placée si haut, tant par son alliance avec vous que par la puissance de son esprit, si ses talents la rendent apte à comprendre, à traiter et à résoudre les questions d'état les plus difficiles, et à manier les affaires les plus délicates ; d'un autre côté, son sexe s'oppose à ce qu'elle soit revêtue d'aucun caractère décidé, d'aucun emploi positif et limité ; et c'est là le mal. Lorsqu'on s'adresse à elle, ou lorsqu'elle s'adresse aux autres, on ignore toujours jusqu'où peut aller sa demande, et quelles sont les limites de sa puissance. Cela est un grand désordre, saint-père, qui produit un très-grand mal. »

Pancirole s'arrêta encore, pour s'assurer de la disposition intérieure du pape, qui fit un signe de tête au ministre pour l'engager à continuer. « La preuve que cette opinion est fondée, saint-père, reprit le trésorier, c'est que dona Olimpia elle-même l'a manifestée, non pas en paroles, remarquez-le bien, mais par des actes. »

Innocent, qui jusque-là avait tenu sa tête appuyée sur sa main en portant vaguement son regard vers la terre, se tourna vers Pancirole, qu'il écouta avec une attention plus vive. « Oui, saint-père, continua le ministre, dona Olimpia a reconnu comme vérité ce que je viens de vous dire ; car de quelle autre manière pourrait-on interpréter la double

tentative qu'elle a faite en élevant successivement par vos mains, au cardinalat, d'abord son fils, don Pamphile, puis ensuite son neveu Maldachini? Aurait-elle agi de la sorte si elle n'eût pas été persuadée qu'un cardinal neveu, si indolent, si inepte qu'on le suppose, par cela seul que sa qualité d'homme lui permet d'être revêtu d'un titre, puis de fonctions dont les attributs sont déterminés, est capable d'exercer une action plus directe, plus régulière, et à laquelle on se soumet plus volontiers qu'à la puissance capricieuse et flottante d'une femme, qui, en dernière analyse, et comme vous le savez bien, saint-père, dépend de la volonté de celui qui la laisse jouer avec le pouvoir au gré de tous ses caprices? Dona Olimpia avait donc reconnu, et selon moi avec raison, la nécessité de créer un cardinal neveu, un cardinal patron. Aussi devez-vous vous souvenir que dès que les deux que j'ai nommés furent mis à l'essai, je déployai tout mon zèle pour les initier à la connaissance des affaires d'état, et les rendre dignes du poste qu'on désirait leur confier, parce qu'en effet je regardais l'exercice de cet emploi comme indispensable à votre cour, et que rien ne m'eût été plus doux que de le voir bien rempli par quelqu'un des vôtres; mais... malgré nos efforts et nos soins, nous ne pûmes réussir!...

— Hélas! dites donc que nous nous sommes grossièrement trompés, interrompit le pape, et que moi surtout j'ai commis une faute énorme en élevant ce petit sot de Maldachini!

— Ne revenons sur le passé, saint-père, que pour profiter de l'expérience qu'il nous donne. Votre intention a été généreuse, il suffit; occupons-nous de réparer le mal qui s'est introduit malgré vous. Ce mal est grand, il faut le dire, parce qu'il s'est accru sans contrôle et outre mesure, comme la puissance de la personne qui l'a fait nait naître... bien involontairement sans doute... Mais supposez pour un instant que le prince don Pamphile, que Maldachini ou tout autre enfin, créé cardinal patron, ait seulement l'aptitude indispensable pour suivre régulièrement le cours des affaires, alors il pourra recevoir en votre nom les demandes et les traités que présentent les ambassadeurs; autorisé par son titre et ses fonctions, il donnera des audiences pour vous, en-

trera en négociation préparatoire sans avoir le droit de rien résoudre, à moins qu'il ne vous ait consulté; dans les transactions journalières, il mettra, selon le besoin, plus de netteté ou d'incertitude, de manière à vous laisser la faculté de temporiser, de refuser même, si le cas échéait, sans que votre personne sacrée soit en jeu. Placé immédiatement sous vos yeux et sous l'inspection de ceux qui composent votre conseil, le cardinal patron ne pourra que difficilement s'écarter des limites que lui imposent ses fonctions, et enfin, à cause de sa qualité de grand fonctionnaire reconnu, vous pourrez sévir contre lui s'il tombe en faute. Outre les avantages que je viens d'indiquer, ajouta Pancirole, un cardinal patron vraiment capable soulagerait singulièrement votre sainteté dans ses travaux; il signerait les milliers de lettres que vous envoyez aux nonces, aux légats, aux gouverneurs de provinces; il présiderait les nombreuses congrégations d'état, et vous éviterait la fatigue d'assister à de longues séances, dont le sommaire en vingt paroles vous suffit, toutes les fois qu'il n'y a pas de questions décisives à trancher. En somme, un cardinal patron expédierait journellement les affaires, représenterait sa sainteté à toutes les heures du jour, et ramènerait vers elle toutes les branches éparses de l'autorité dont elle doit être le tronc unique.

» Considérez maintenant, poursuivit Pancirole en abordant la partie la plus délicate de sa harangue, considérez, saint-père, comment avec des talents du premier ordre soutenus par une aptitude incroyable au travail; comment avec une grande puissance de volonté que vivifie votre constante faveur, le ministre qui vous représente, qui vous remplace effectivement aujourd'hui, par cela seul que c'est une femme, ne peut exercer dans le gouvernement de l'état aucune action régulière. Or, en politique comme en tout, l'irrégularité engendre le désordre, et ce qui est désordonné tend à sa propre ruine. — Pancirole, observa le pape avec douceur, mais non sans inquiétude, il me semble que vous montrez bien de la sévérité. — Je vais la justifier par des preuves, saint-père, répliqua le ministre, et entre autres je choisirai celle-ci : c'est par l'effet seul de la volonté de madame votre belle-sœur que

le cardinal Cecchini, votre dataire, s'est vu réduire plus bas que le sous-dataire Mascambruno, qui depuis longtemps usurpe les fonctions de son supérieur. — Eh ! mon cher Pancirole, dit le pape, vous en savez bien la cause. Cecchini est un homme éclairé et probe sans doute, mais sa rigueur inflexible ralentit le cours de toutes les affaires, et Mascambruno en expédie plus en un jour que le dataire en six mois. — D'accord, et ce n'est pas le moment de discuter la certitude des avantages que l'on tire de cette célérité ; mais, au résultat, si le sous-dataire Mascambruno remplit mieux l'emploi de Cecchini, pourquoi ne le lui donne-t-on pas tout simplement? Pourquoi rendre le dataire responsable des actes de son lieutenant ; et si le sous-dataire a en effet les mérites qu'on lui attribue, pourquoi ne pas lui en laisser tout l'honneur? C'est une injustice en fait de gouvernement, et d'un moment à l'autre il pourrait encore en résulter un très-grand désordre en administration. Je suis persuadé, saint-père, que vous êtes intimement convaincu de l'existence de ce désordre ; mais vous n'êtes pas en position de le réprimer ; ce que vous pourriez faire du jour au lendemain, si vous aviez pour premier ministre, pour cardinal patron, un jeune homme probe, rompu aux affaires et docile à votre volonté.

— Ainsi, vous pensez, dit le pape en parlant avec lenteur, comme quelqu'un qui combine avec peine des idées contraires, que ce qu'il y aurait de mieux à faire dans les circonstances présentes serait de créer un cardinal patron? — Je ne suis pas éloigné de le croire. — La grande difficulté est de trouver un sujet digne à tous égards d'un tel poste. — Oui, sans doute. — Et nous n'avons pas été heureux jusqu'à présent dans nos choix, mon cher Pancirole, ajouta le pape en souriant avec tristesse. — Le ciel se montrera sans doute plus favorable cette fois, saint-père. — Enfin, puisque vous avez eu cette idée, peut-être avez-vous réfléchi aux moyens de la mettre à exécution ; avisez-vous quelqu'un qui pourrait nous convenir? — J'avais pensé au cardinal Albergati. — Le frère du prince Ludovisi, mon petit-neveu? Oh ! c'est un bien pauvre homme, et je ne le crois pas plus capable de régler les affaires politiques que les siennes. — Aimeriez-

vous mieux son frère Fabiano? — De la compagnie de Jésus? Ah! celui-là a une meilleure tête!... Mais il a peu de souplesse dans l'esprit, et tout bien considéré, je ne veux pas trop agrandir cette famille. Elle a déjà deux de ses membres pourvus de dignités : cela doit lui suffire. — Il ne s'en présente guère d'autres à ma mémoire; car je ne suppose pas que Julio Aldobrandini vous convienne. — Ah! mon cher Pancirole! où allez-vous chercher celui-là, pour me rejeter encore au milieu de ces femmes dont je ne veux plus entendre parler! Julio! le cousin de la princesse de Rossano, y pensez-vous? » Malgré son flegme, le vieux diplomate ne put s'empêcher cette fois de sourire en voyant la colère du pape. « N'en parlons plus, n'en parlons plus, saint-père, dit-il en plaisantant; mais maintenant que j'ai épuisé toutes mes ressources, faites valoir les vôtres. — En vérité, dit le pontife, ce choix est plus difficile à faire que je ne l'aurais cru. Que diriez-vous de Mascambruno? — Je n'ai rien à vous dire *de lui* en ce moment, répondit Pancirole en appuyant sur les deux derniers mots; mais vous oubliez que Mascambruno, entièrement dévoué à dona Olimpia, ne deviendrait pas précisément le cardinal ministre qui pût l'empêcher, comme vous paraissez le désirer, de prendre part aux affaires d'état. — Vous n'aimez pas Mascambruno, Pancirole. — Vous l'aimez trop, saint-père. »

En faisant cette réponse, le ministre montra un front sévère; mais il revint bientôt à la question principale, et son visage ayant repris du calme, il dit à Innocent : « La nécessité d'un cardinal neveu étant reconnue, ce qu'il y aurait peut-être de mieux pour en faire un serait de le choisir parmi ceux sur lesquels on se doute le moins que dût tomber cette faveur. En pareille circonstance, saint-père, on risque toujours beaucoup moins en excitant l'étonnement du public que la jalousie des gens qui, par leur naissance et leur position, se figurent qu'ils ont des droits à l'emploi que l'on donne. Après tout, que devez-vous chercher dans un cardinal patron, qui ne sera là que pour devenir l'interprete de vos volontés, pour vous suppléer pendant les éternelles audiences journalières, pour faire des réponses évasives, pour

donner les signaturss à votre place? en un mot, quel homme faut-il pour vous débarrasser de la besogne matérielle qu'impose sans cesse votre dignité? Un garçon de bonne mine, ayant la triture des affaires, parlant bien, et qui soit dévoué et obéissant. Eh bien, saint-père, on peut faire cette trouvaille sans beaucoup de peine, même en cherchant parmi les hommes jeunes encore inconnus, et qui désirent de faire leur fortune. Et pour moi, je puis vous assurer que si j'étais dans le même embarras que vous, je n'y demeurerais pas longtemps. — Tenez, Pancirole, tirez-moi de peine. Je suis las de faire des combinaisons et d'exercer ma prévoyance dans ces sortes d'affaires. Essayons du hasard cette fois, et arrachons le premier venu de la foule pour l'élever près de nous; le ciel, je l'espère, nous sera favorable cette fois. — Confions-nous en lui, saint-père; c'est ce que nous pouvons faire de mieux. Je vous promets de réfléchir à ce que vous demandez. — Mais il ne s'agit point du tout d'attendre encore. Est-ce que nous ne pouvons pas faire notre recherche dès ce moment? »

Pancirole s'excusa encore longtemps pour temporiser, sachant bien qu'il excitait d'autant plus l'impatience du pape, dont les désirs avaient souvent la vivacité de ceux des enfants Enfin, après l'avoir conduit à ce point où l'attente est près de se changer en contrariété : « Il me revient dans la mémoire, dit le ministre, le nom d'un homme dont les qualités ne sont pas éminentes, mais qui pourrait peut-être... — Eh bien! quel est-il? — Il a vingt-sept ans. — C'est un peu jeune, mais n'importe! — Il est grand, bien tourné; il a les manières faciles et prévenantes. — C'est très-bon cela; entend-il un peu les affaires? — Relativement à son âge et à l'expérience qu'il a pu acquérir, il est en bon chemin. Ce n'est pas une tête forte, un esprit profond, un caractère entier... — Tant mieux! tant mieux! — Mais son intelligence est claire, facile et souple, et j'ai rencontré peu d'hommes qui fussent plus susceptibles que celui-là d'entrer dans les idées des autres, de les améliorer même, et de les faire valoir. — Qui est-ce ce jeune homme? — C'est un clerc de la chambre de votre sainteté, issu d'une ancienne famille

romaine pauvre, mais assez illustre : c'est Camille Astalli. — Le frère du marquis? — Précisément. — A qui dona Olimpia a fait épouser une de ses nièces? — Oui, lui-même; et ce fut alors que Camille Astalli, très-petit abbé, après avoir absorbé la meilleure partie de son patrimoine pour acheter la charge de clerc à la chambre, obtint cet office par la générosité de madame votre belle-sœur, qui l'aida pour l'obtenir. Dona Olimpia voulait bien me prier de le surveiller dans ses travaux, de lui donner des conseils, et je crois pouvoir assurer votre sainteté que c'est un sujet dont l'intelligence et le dévouement peuvent donner toutes les garanties nécessaires dans le cas où on l'investirait d'une grande confiance. C'est un homme resté jusqu'ici dans une obscurité profonde, dont l'ambition comme l'esprit n'ont rien d'assez fort pour donner de l'inquiétude sur l'avenir, et qui aura une éternelle reconnaissance pour celui qui le mettra en position de faire une fortune au moyen de laquelle il puisse porter son nom avec quelque éclat. Que votre sainteté fasse donc ses réflexions, et d'ici à quelques jours nous trouverons l'un ou l'autre prétexte pour faire paraître Astalli devant sa sainteté, afin qu'elle le voie et puisse l'interroger. »

Cet entretien fut suivi de quelques autres sur le même sujet; et plus Pancirole affectait de mettre de prudence et de lenteur à prendre une décision relative au choix d'Astalli, plus le pape devenait impatient de terminer brusquement cette affaire; car les hommes faibles ont si peur de ne pas se trouver le lendemain ce qu'ils étaient la veille, que, quand ils se sentent un accès de volonté, ils se hâtent d'en profiter à l'instant même.

Mais Pancirole, qui était tout autrement disposé, Pancirole, qui depuis longtemps élevait dans le silence des bureaux du Vatican le jeune Astalli, dont il méditait de se faire une créature, voulait donner à la décision subite du pape toute l'importance d'une détermination mûrie depuis longtemps. Toutefois, lorsqu'il s'aperçut que le caprice du pontife était assez fort pour que sa vanité fût engagée à le mettre à exécution, il fit paraître son jeune protégé, Camille Astalli, devant le pape.

Cet événement, et les suites qui en résultèrent, est sans contredit l'un des faits les plus étranges du pontificat d'Innocent. L'impatience passagère que causa à cet homme l'usurpation de pouvoir de dona Olimpia, et l'engouement qu'il éprouva pour le jeune Astalli, sont des caprices que l'histoire constate parce qu'ils ont existé, mais dont on s'efforcerait vainement de trouver les causes et l'explication.

Innocent avait l'esprit tellement buté en cette circonstance, qu'à l'exception de Pancirole, qui fut son confident unique, personne, pas même le jeune Astalli, ne fut averti de ce que le pape avait résolu de faire. Enfin, un beau matin toute la ville de Rome, et dona Olimpia elle-même comme les autres, apprit, par la voix publique, que Camille Astalli non-seulement était nommé cardinal et cardinal neveu, mais que le pape l'autorisait à porter le nom de Pamphile, le faisait cardinal patron avec un revenu de trente mille écus romains (environ 150,000 fr.), et un cadeau du tiers de cette somme pour s'installer conformément à sa nouvelle dignité. En outre, le pontife, comme s'il eût voulu humilier complétement sa propre famille par la nomination de ce parent postiche, ordonna à Astalli d'occuper un logement dans le palais de la place Navone, et lui accorda la jouissance de la villa Pamphile, bâtie et plantée par le prince dom Camille, son véritable neveu.

On a peine à comprendre aujourd'hui comment un acte de pouvoir aussi inattendu, aussi absurde, put se commettre dans une ville telle que Rome, sans qu'il en résultât immédiatement une révolution; mais cela s'explique par le petit nombre des personnes du clergé et de la noblesse, eu égard au peuple, qui prirent une part sérieuse à cet événement. La populace se montra enchantée du revers qu'éprouvait dona Olimpia et sa famille; plus d'un grand personnage même partagea cette joie, et le reste se contenta de témoigner un grand étonnement, ou de débiter des mots satiriques sur les vaincus et le vainqueur.

CHAPITRE V.

Le palais de la place Navone devint en cette occasion le théâtre des scènes les plus extraordinaires et les plus disparates. D'après les ordres du pape, le nouveau cardinal Astalli, que je ne désignerai plus dorénavant que par le nom de cardinal Pamphile, avait été s'installer, immédiatement après sa promotion, dans ce même palais où demeurait dona Olimpia, le cardinal Maldachini et plusieurs autres personnes de cette famille; en sorte que le surlendemain de l'emménagement du cardinal Pamphile, tout ce qu'il y avait de personnes considérables dans l'état, dans le clergé et dans la noblesse du pays, sans omettre les étrangers, vinrent en foule et en toute hâte à la place Navone pour féliciter le nouveau favori, et faire du même coup un compliment de condoléance à dona Olimpia et à sa famille. C'était un spectacle vraiment singulier, mais dont on prit sagement le parti de rire, que de voir les cardinaux, les ambassadeurs, les princes et les grandes dames montant et descendant les deux escaliers opposés du même palais, pour aller d'un côté se réjouir avec l'un du même événement dont quelques instants après on s'apitoyait auprès des autres.

Mais rien n'explique mieux l'étonnante fortune de dona Olimpia que le courage et la présence d'esprit qu'elle conserva dans les revers. Dès qu'elle sut l'élévation du neveu postiche, et que le pape exigeait qu'en qualité de parent ce jeune cardinal habitât le même palais qu'elle et sa famille, malgré la rage intérieure qu'elle en ressentit, elle eut assez de force pour la dissimuler. Le cardinal Maldachini, les deux jeunes princesses, filles de dona Olimpia, le prince dom Pamphile, qui était revenu à Rome en cette circonstance, et la princesse de Rossano elle-même, étaient tous exaspérés de voir ainsi un intrus mis de force au milieu d'eux, et près de leur ravir une partie de leurs biens. Tous voulaient que l'on abandonnât le palais de la place Navone, que l'on s'exilât même volontairement de Rome pour témoi-

gner au pape à quel point la famille se sentait blessée. Les deux petites princesses Justiniani et Ludovisi, à qui leur mère laissait si rarement la liberté de manifester ce qu'elles éprouvaient, saisirent cette occasion de se dédommager de leur silence habituel, en criant bien haut que la conduite du pape était affreuse, et qu'elles ne consentiraient jamais à demeurer dans le palais occupé par un neveu postiche qui venait empiéter sur leurs droits.

Dona Olimpia, pendant le jour de la promotion, les laissa dire et crier tant qu'ils voulurent; mais le lendemain, et lorsque par les soins de son dévoué Azzolini elle eut appris la disposition où toutes les personnes d'importance étaient de venir la voir et la complimenter dans son malheur, jugeant alors que sa puissance personnelle était demeurée à peu près intacte, loin de vouloir fuir elle sentit au contraire combien il était prudent de demeurer à Rome, et de s'y retrancher au milieu du rempart de sa famille, qui était aussi celle du pape. Tournant donc à l'avantage de ce projet toutes les raisons que ses enfants et ses neveux faisaient valoir en faveur d'une retraite, elle leur démontra bientôt le péril qu'il y aurait à courir en s'éloignant de la présence du pontife. Elle signifia donc la résolution qu'elle avait prise de ne quitter ni Rome ni même le palais Pamphile, et ordonna à tous les siens de suivre son exemple.

Cette question résolue, il s'en présenta aussitôt une autre. Les parents de dona Olimpia iraient-ils féliciter le nouveau cardinal, ou attendraient-ils que la jeune éminence vînt se présenter chez eux? A la suite d'une longue délibération tenue en conseil de famille, celle qui le présidait naturellement décida que les hommes, dom Pamphile ainsi que les princes Justiniani et Ludovisi, feindraient une maladie pour se dispenser de cette visite, et que les femmes profiteraient de l'usage de se mettre dans un lit de parade pour recevoir ainsi et sans étiquette le nouveau cardinal neveu.

Toutes ces petites scènes furent préparées et sues d'avance de part et d'autre; aussi le pape engagea-t-il son nouveau favori à ne pas se formaliser de toutes ces bagatelles, en lui conseillant, ce sont ses paroles, « de donner un peu de fumée

à toute la famille, et de conserver le rôt pour lui. » Le cardinal obéit, et prévint par ses visites tous les princes, excepté Justiniani, qui, se souciant fort peu des susceptibilités de ses parents, s'était empressé, le jour même de l'élévation d'Astalli, d'aller le trouver chez lui et de le féliciter en l'appelant *son cousin !*

Le jeune cardinal neveu, on l'a déjà dit, était fort bel homme, et possédait toutes les grâces de la politesse. Il alla voir les princes, ses nouveaux parents, les assura de sa bienveillance à leur égard, leur répétant, sous les formes les plus variées et les plus séduisantes, la même idée : celle de se trouver toujours prêt à leur être agréable, utile ; de ne prétendre qu'à se charger du poids et de la responsabilité des affaires pour leur laisser l'agrément, le profit et l'honneur ; qu'en un mot il n'avait d'autre but que de servir fidèlement le pape, et de se rendre utile à toute la famille de sa saintcté.

Le cardinal neveu était si jeune et se sentait si heureux de son inconcevable fortune, qu'il mit une franchise d'autant plus grande en parlant ainsi, qu'il était naturellement bon par caractère, et que ses talents ne lui permettaient pas d'espérer d'obtenir plus qu'il avait. Aussi ses visites produisirent-elles un effet magique sur toute la famille, naguère encore si prévenue contre lui. Je ne parle pas de Justiniani, qui s'était jeté dans ses bras ; mais quant au prince Ludovisi, si opposé à son élévation ; quant aux deux filles de dona Olimpia et au cardinal Maldachini, ils étaient restés charmés des manières et de la personne du nouveau cardinal.

Don Camille lui-même et la princesse de Rossano, malgré leurs préventions défavorables, furent presque aussitôt vaincus par l'air franc et ouvert et par les grâces extérieures du cardinal, lorsqu'il vint les voir. La princesse surtout le reçut avec beaucoup de cordialité. De son lit, où elle se tenait encore à la suite de sa couche, elle lui témoigna à plusieurs reprises le désir très-vif qu'elle avait de vivre en bonne intelligence avec lui ; et lorsqu'il fut sorti, sur ce que Camille témoignait encore quelques appréhensions sur les suites de l'introduction forcée de ce jeune homme dans leur famille,

madame de Rossano lui dit en riant : « Eh ! ne vous tourmentez pas ainsi, mon cher Camille ; soyez certain qu'il vaut encore mieux que le pape ait auprès de lui un cardinal qui soit de vos amis, qu'une mère qui vous déteste. »

Dona Olimpia seule avait conservé, sans en rien laisser paraître, toute l'énergie de sa mauvaise humeur, au sujet d'un événement qui traversait ses desseins et menaçait sa puissance. Mais redoublant d'efforts pour faire tête à l'orage, sitôt qu'elle eut dicté à chacun des siens ce qu'il avait à faire, elle alla se placer dans son lit de parade, entouré de tout ce qu'elle avait de plus précieux en meubles, pour recevoir avec un dédain calculé les hommages qu'elle savait que le nouveau favori allait venir lui rendre.

Ce fut elle que le nouveau cardinal vint saluer la première. Malgré la noblesse de sa figure, l'élévation de sa dignité et la facilité naturelle de son élocution, avantages qui donnent tant d'assurance aux hommes, le cardinal Pamphile ne put se défendre d'une certaine émotion en approchant de cette femme entourée de ce que l'opulence peut procurer de plus somptueux, belle encore, et dont le regard puissant et grave se dirigea sur lui sitôt qu'il entra. Jusque-là le cardinal n'avait entrevu dona Olimpia qu'à travers les opinions de tous ceux qui lui en avaient parlé ; mais alors, rapproché d'elle, élevé par la pourpre dont il se sentait couvert, jusque sur le théâtre dont elle occupait la scène depuis si longtemps, il ne put s'empêcher d'éprouver quelque émotion à l'idée qu'il allait se trouver en relation directe avec cette femme. Ce ne fut qu'en ce moment qu'il eut la conscience de n'être qu'un parvenu et qu'il s'approchait d'une personne passée maître dans la carrière où il ne faisait que de se présenter.

Rien de ce qui se passa intérieurement dans l'âme du jeune cardinal n'échappa à l'œil d'aigle de dona Olimpia. Elle lui fit subir cet examen assez longtemps, non pour l'humilier, mais pour parvenir à le mieux connaître, et lorsqu'elle eut reconnu qu'il sentait sa position et s'estimait à sa juste valeur, la joie lui vint au cœur, et elle le mit à l'aise en lui donnant, par un léger sourire qu'elle laissa échapper de ses lèvres, la permission de parler.

Le nouveau Pamphile, profitant alors de l'un des dons les plus heureux qu'il eût reçu du ciel, caressa l'oreille de dona Olimpia avec des paroles si éloquemment débitées, qu'on les eût écoutées machinalement avec plaisir, comme le son d'un instrument. Il fit entendre à la belle-sœur du pontife, qu'inexpérimenté comme il l'était dans les affaires, il se trouverait heureux qu'elle voulût bien daigner le guider dans la carrière, lui ouvrir les trésors de sa sagesse et de son expérience ; que si le ciel avait voulu qu'il occupât le poste qu'on lui avait confié, il ne se faisait aucune illusion sur son importance et ses talents personnels, mais qu'il se regardait seulement comme un instrument que la Providence avait choisi pour exécuter fidèlement et avec le moins d'inhabileté qu'il le pourrait les desseins et les résolutions des personnes que la portée de leur intelligence et la fermeté de leur esprit appelaient naturellement au gouvernement des choses de ce monde. Après cette exposition générale de sa conduite future, le nouveau Pamphile s'adressa en particulier à dona Olimpia pour l'assurer que tout ce qu'il venait d'avoir l'honneur de lui dire sortait de son cœur, et parlant toujours avec plus d'aisance et d'entraînement, il lui fit entendre qu'il serait au comble de la joie si, après avoir reçu ses conseils, profité de ses leçons et exécuté ses volontés, il pouvait espérer qu'un jour elle le rendrait digne de porter l'illustre nom de Pamphile, et de mériter d'être mis au nombre des personnes de sa famille.

Tout en se tenant sur ses gardes contre l'éloquence et la sincérité du cardinal Pamphile, dona Olimpia crut cependant s'apercevoir qu'elle n'avait pas un rival dans le conseil du pape, aussi dangereux qu'elle l'avait craint. Elle lui parla donc avec beaucoup de réserve, ajoutant aux politesses qu'elle lui adressa pour répondre aux siennes : « Je ne suis qu'une femme, éminence, qui n'ai ni les lumières que vous lui prêtez ni le crédit qu'on lui suppose. Mais puisque vous paraissez attacher du prix à mes conseils, et que vous désirez m'être agréable, je résumerai ce que je puis vous dire, en vous recommandant de prendre les intérêts du saint-père avec ardeur, de les défendre avec courage ; je vous en saurai un véritable gré. »

Le ton dont dona Olimpia termina sa phrase était un avertissement de clore l'entretien, et le jeune cardinal se disposait à se retirer, lorsque l'huissier annonça Pancirole. « Ah ! dit le vieux ministre, en traînant difficilement ses pas jusqu'au lit de la princesse, je suis charmé que notre jeune éminence ait mis de l'empressement à vous offrir ses hommages, madame; c'est d'un bon augure pour lui. » Une inclinaison de tête fut toute la réponse que le compliment de Pancirole lui attira; mais le vieux diplomate, sans s'étonner de ce silence, poursuivit, lorsqu'il s'aperçut qu'on ne l'invitait pas à s'asseoir : « Excusez-moi, excellence, si la vieillesse et la goutte me font user d'un privilége dont le cardinal Pamphile peut se passer; » puis s'étant placé sur un siége, et après avoir averti par une petite précaution oratoire que la présence du cardinal-neveu était un motif pour qu'il parlât en toute liberté des affaires politiques, il commença à raconter quelques vieilles nouvelles sur lesquelles il raisonna, dans le dessein de persuader à dona Olimpia que les petits conseils tenus chez elle jusqu'alors ne seraient point interrompus par la nomination d'un cardinal neveu; et le ministre d'état, reprenant le thème déjà développé par son élève, implora en sa faveur la protection de la belle-sœur d'Innocent, en faisant valoir aussi les nombreux avantages que le jeune favori pourrait tirer de ses conseils et de sa grande expérience.

Quoique dona Olimpia ne doutât pas de l'ombrage qu'elle portait à Pancirole, ni que l'élévation d'Astalli ne fût le résultat de ses menées, persuadée que ce ministre était devenu nécessaire au pape, elle sentit la nécessité de dévorer toute la jalousie qu'il lui inspirait, afin de ne pas le pousser à conseiller au pape une rupture ouverte avec elle. Prenant donc acte en quelque sorte de la promesse qu'il venait de faire, de choisir son palais pour y traiter d'avance les questions difficiles que le gouvernement du saint-siége pourrait faire naître, elle déclara aux deux cardinaux qu'elle se trouverait toujours flattée de pouvoir concourir avec eux, si elle en était capable, à tout ce qui devait tourner à l'avantage du pape et de son gouvernement. Après cet entretien, pendant lequel les trois interlocuteurs avaient eu un intérêt à peu près égal

de savoir dans quels termes ils étaient ensemble, le cardinal neveu et Pancirole se retirèrent. En descendant l'escalier, le vieux ministre s'arrêtant presque à chaque marche, donnait brièvement des conseils à son jeune compagnon : « Ménagez bien cette femme-là, lui disait-il ; n'ayez pas la maladresse de la pousser jamais à bout, car elle serait méchante comme une tigresse... Laissez-lui toujours de l'espoir, et fermez les yeux sur bien des choses, entendez-vous ? Alors vous réglerez son pouvoir, car il est impossible d'empêcher qu'elle en ait beaucoup. Adieu, mon cher Astalli ; adieu, *cardinal Pamphile!* ajouta Pancirole en frappant doucement sur l'épaule du jeune homme. Je vous ai fait demi-pape au moins ! Vous ne m'oublierez point, n'est-il pas vrai ? » Le cardinal neveu baisa respectueusement la main du vieux ministre, car la reconnaissance d'Astalli envers Pancirole était aussi vive que sincère, et, ce qui arrive rarement, elle fut constante.

Comme on le pense bien, la coïncidence de la visite des deux cardinaux chez dona Olimpia ne fut point un effet du hasard. Le secrétaire d'état avait voulu présenter lui-même son élève à sa rivale, afin que, dans le cas où la jeunesse et l'inexpérience d'Astalli auraient rendu dona Olimpia trop dure ou trop hautaine, le ministre eût pu faire sentir aussitôt que, quand bien même Astalli ne serait que le prête-nom du pontife, on ne souffrirait pas que son rang et son autorité, aussi imaginaires qu'ils pussent paraître, fussent méconnus.

Dans cette même journée, pendant laquelle tout ce qu'il y avait de considérable à Rome vint féliciter le neveu au palais Pamphile, Olimpia eut encore la joie d'apprendre par des affidés qu'elle avait commis exprès, que, sauf quelques exceptions, toutes les personnes qui avaient été saluer le nouveau favori d'Innocent s'étaient également présentées chez elle. Bien plus, dans ce concours d'adulateurs d'un pouvoir nouveau, elle avait distingué les témoignages non équivoques de confiance des personnes du plus haut rang, dont les intérêts étaient entre ses mains. Les ambassadeurs d'Espagne et de France, l'envoyé de la république de Gênes, tous les officiers de la maison du pontife, le sous-dataire et une foule de personnes engagées dans des négociations diplomatiques ou des

intérêts de commerce, sortant du salon du jeune cardinal, s'étaient empressés de venir prier celle qu'ils considéraient encore comme la véritable souveraine, de ne pas renoncer à les servir ou à les protéger.

Elle régnait donc encore, et bien que sa puissance fût moins sûre, elle ne désespérait pas de la raffermir bientôt. En élevant Astalli, Pancirole avait eu particulièrement le dessein de faire cesser l'influence que dona Olimpia avait usurpée dans les affaires d'état, dans la politique intérieure et extérieure du saint-siége. Il faut dire à la louange de ce ministre, que si quelques vues d'ambition personnelle entraient dans la constance avec laquelle il repoussait sans cesse sa rivale du cercle de la politique, il était justifié d'ailleurs par plusieurs fautes par lesquelles dona Olimpia avait compromis le gouvernement d'Innocent X. L'élévation ridicule, et par conséquent nuisible, des neveux Camille et Maldachini au cardinalat; la nomination à la même dignité de plusieurs personnes dont les mœurs et la probité étaient loin de justifier le choix; les promesses faites ordinairement aux ambassadeurs étrangers sans prendre conseil du pape et de ses ministres; la vente intempestive des grains, l'opiniâtreté avec laquelle cette femme s'était toujours opposée à ce qu'Innocent donnât aucun subside aux Vénitiens qui combattaient avec tant de courage et depuis si longtemps contre les Turcs, toutes ces fausses combinaisons, fondées sur des injustices, avaient effrayé Pancirole, qui en fit prévoir les suites au pape pour le décider au coup d'état qu'il venait de faire.

Il y avait déjà quelques mois que le nouveau cardinal Pamphile remplissait sa charge au gré du pontife et du secrétaire d'état, lorsque les trois voyageurs que nous avons laissés sur la route de Genève au mont Cenis, entraient à Rome. L'abbé Segni et M. de Beauvoir, car ils avaient repris leurs noms en quittant la ville de Calvin, ainsi que le joaillier porteur des bijoux, avaient fait un heureux voyage, quoique les maraudeurs des différentes armées, espagnole et française, stationnées dans la Lombardie et jusqu'aux frontières de la Toscane, ne laissassent pas toujours le passage libre sur les routes. Mais l'abbé Segni, en sa qualité de secrétaire du

nonce, avait trouvé moyen de se faire escorter toutes les fois qu'il l'avait jugé nécessaire pour la sûreté de leur caravane, hommes et biens.

La conduite de l'abbé Segni à Genève a pu donner lieu de soupçonner la franchise de son caractère; mais il faut le dire, c'était un de ces hommes comme on en trouve partout, même en Italie, où les instincts bons et mauvais sont peut-être plus prononcés qu'ailleurs. Natif de la marche d'Ancone, Segni avait été élevé dans un séminaire aux dépens de sa famille pauvre, mais espérant retrouver un jour, par l'avancement rapide du jeune homme, les sacrifices qu'elle s'était imposés. Segni n'avait que faiblement répondu aux espérances de ses parents. Ce n'était qu'un honnête homme, un homme d'esprit, mais nullement taillé à la mesure de son siècle, durant lequel toutes les âmes fortes, mais honnêtes, ont été forcées de s'envelopper dans leur vertu pour s'isoler des intrigants et des scélérats habiles qui s'étaient emparés de la vie active. Trop pauvre pour se passer d'emploi, et beaucoup trop probe pour faire une fortune, Segni n'eut pas assez de force d'âme pour prendre un métier qui l'eût rendu indépendant, ou se jeter dans un cloître qui l'eût mis à l'abri de la perversité des hommes de son temps; il louvoya dans la vie, s'engagea faiblement dans la carrière ecclésiastique, passa son temps à s'occuper de lettres et de sciences sans but arrêté, et se trouva heureux, vers l'âge de trente ans, de faire l'office de secrétaire auprès de monseigneur Bagni, lorsqu'il fut nommé nonce à la cour de France. Ce poste, qui pour tout autre eût pu devenir un commencement de fortune, ne fit qu'augmenter l'indécision de l'abbé Segni, toujours partagé entre le désir de remplir les devoirs qui lui étaient imposés et la répugnance que lui inspirait le plus ordinairement la nature des affaires et des gens auxquels il était mêlé.

Avec une foule de qualités estimables, avec beaucoup d'esprit et une instruction très-variée, l'honnête Segni, secrétaire du nonce à Paris, passait son temps à ramper continuellement dans les labyrinthes diplomatiques qui communiquaient du cabinet du cardinal Mazarin à celui de dona

Olimpia, ce qui imprimait à ses actions et à ses discours un caractère d'indécision et parfois d'étourderie qui le mettait mal avec lui-même et donnait souvent aux autres une idée peu favorable de lui.

C'est ainsi que, pendant son séjour à Genève, on l'a vu tout à la fois protester contre les abus qui se commettaient à Rome et se montrer très-zélé catholique; maudire dona Olimpia et rougir des satires publiées contre elle; s'emporter contre la rapacité de cette femme et se charger de lui apporter des bijoux. Car enfin le collier de perles était un petit souvenir du cardinal Mazarin, qui, tout en remerciant de ce que l'on avait déjà fait pour son frère, désirait encore que l'on donnât la pourpre à un prince de la maison d'Est, afin d'augmenter la force du parti français dans le sacré collége. Segni avait été chargé de passer incognito par Genève, avec la double instruction de s'informer exactement de la disposition des esprits en cette ville, relativement à la religion, puis de prendre en passant le joaillier avec le bijou dont les frais devaient être payés à Rome, après qu'on y aurait fait vérifier l'identité et la valeur des objets. Cette affaire, dont Segni ne savait que ce que l'on avait jugé à propos de lui faire connaître, avait déjà été l'objet d'une correspondance de monseigneur Bagni et du cardinal Mazarin avec le sous-dataire Mascambruno, qui, averti de l'envoi du collier, s'était chargé de le recevoir des mains de Segni, de faire acquitter le payement, et de remettre l'objet entre les mains de la personne à qui il était destiné.

Le sous-dataire était donc depuis longtemps aux aguets pour recevoir l'abbé Segni et ses deux compagnons à leur entrée à Rome; et lorsque ceux-ci arrivèrent, il y avait cinq jours qu'un homme à cheval faisait sentinelle de la porte du Peuple jusqu'à la Storta, pour que les trois voyageurs qui lui étaient désignés ne pénétrassent pas dans la ville sans que Mascambruno n'en fût instruit. Le résultat de toutes ces précautions fut qu'il se trouva à Ponte-Mole deux voitures dont les laquais abordèrent très-poliment les trois voyageurs en priant l'abbé Segni et le joaillier de monter dans l'une, qui leur était envoyée par monseigneur le sous-dataire, tandis

que l'autre était destinée à conduire M. de Beauvoir au palais de France. L'abbé Segni, bien que tant soit peu étonné de cet excès de politesse, s'y rendit cependant, et pour les deux autres, qui étaient étrangers, ils la prirent pour un usage du pays.

M. de Beauvoir ne tarda pas à entrer à la chancellerie du marquis de Fontenay, où il était attendu avec impatience par tous ses compatriotes, pour qui c'était une bonne fortune que de voir et d'entretenir un Français arrivant de Paris.

Quant à Segni et au joaillier, on les conduisit chez Mascambruno, qui s'empressa de faire connaître au secrétaire du nonce qu'il était très au courant de l'envoi du collier, puisque la lettre de son patron, qu'il eut soin de montrer, le chargeait de payer et de livrer les bijoux. « Je prends ces précautions, ajouta-t-il, pour tranquilliser ce brave homme tout neuf en ce pays, et qui ne me connaît pas. » En parlant ainsi il montrait Gauthier, qui, peu fait à la volubilité de la prononciation italienne, quoiqu'il parlât un peu la langue, se tenait roide et tout ébahi en serrant avec force sa boîte à bijoux entre ses deux mains. « Que comptez-vous faire? qu'allez-vous devenir à cette heure déjà avancée du jour dans une ville que vous ne connaissez pas et avec de telles valeurs entre les mains? » demanda Mascambruno à Gauthier, en lui parlant aussi lentement qu'il put pour se faire comprendre; « vous vous ferez voler, mon cher. Restez ici, je me charge de vous et de vous loger. » Ces paroles firent plaisir à Gauthier, qui en effet était assez embarrassé de trouver un gîte sûr où il osât dormir avec sa précieuse cassette. Il accepta donc l'offre du sous-dataire d'autant plus volontiers que l'abbé Segni lui avait fait entendre que Mascambruno, par son emploi ainsi que par la double confiance qui lui était accordée par sa sainteté et dona Olimpia, était un des hommes les plus considérables de Rome.

Ces arrangements pris, le sous-dataire éconduisit l'abbé Segni en l'engageant à ne pas tarder plus longtemps pour se présenter chez le ministre d'état, afin de le prévenir de son arrivée, dont il était convenable que sa sainteté fût instruite. « Il est absolument inutile, ajouta Mascambruno, de parler

de notre entrevue ; ce n'a été, vous le comprenez, qu'un accident purement fortuit. Quant aux bijoux, vous ignorez complétement cette affaire, dont vous n'avez été que par pure complaisance l'intermédiaire entre monsieur le nonce et moi. Je crois me souvenir que vous avez du goût pour les antiquités, ajouta le sous-dataire en faisant un sourire aussi doux que la dureté de sa physionomie put le lui permettre. Tenez, acceptez comme témoignage de ma reconnaissance pour tous les bons soins que vous avez pris, ce camée qui a été trouvé dernièrement en fouillant les bains de Titus ; c'est un Mercure conduisant les âmes aux enfers, dont les connaisseurs font grand cas. Vous avez déjà quelques antiques, joignez-y celle-là. » En parlant ainsi, Mascambruno présenta à l'abbé Segni une pierre gravée montée en bague, qui pouvait valoir de vingt-cinq à trente piastres, et le poussa hors de chez lui en lui répétant de se hâter d'aller chez Pancirole.

Rentré dans son appartement, le sous-dataire s'occupa d'ordonner une légère collation pour le joaillier, qui mourait de faim, et de lui faire apprêter un mauvais lit par une vieille femme bolonaise qui ne parlait et n'entendait que le patois de son pays. Pendant ce repas et les apprêts pour la nuit, Mascambruno ne manqua pas d'entretenir son hôte de tous les dangers dont il le préservait en le gardant chez lui; et sans insister sur l'avantage d'une hospitalité qui le mettait hors de toute crainte pour son précieux coffre, le sous-dataire fit valoir particulièrement le mérite de sa protection en inspirant des craintes d'une autre nature à Gauthier. « Je vous garde ici, lui dit-il, pour votre sûreté personnelle. Plusieurs des vôtres, hérétiques comme vous, ont tenu dernièrement des propos dans Rome qui ont failli leur coûter cher, et je ne veux pas que vous soyez exposé au même danger. Rome n'est pas sûre en ce moment pour les gens de Genève; ainsi mangez et dormez bien, et demain matin nous terminerons nos affaires, puis le soir vous repartirez pour Florence et Livourne, d'où vous trouverez moyen de rentrer promptement en France. »

Il ne fallait rien moins que le nom et la qualité de Mascambruno pour rassurer le pauvre artisan genevois en pa-

reille circonstance; et malgré tous les avantages de l'asile qui lui était donné, il mangea peu, dormit mal, et vit revenir le jour avec satisfaction. A peine avait-il paru, que Mascambruno, dont le temps avait été mis à profit, entra dans la chambre du joaillier, déjà hors du lit. Le sous-dataire était accompagné d'un petit homme maigre, dont le menton mal garni d'une barbe rare et blanchie par l'âge, trahissait l'origine judaïque. Le sous-dataire ordonna au Genevois de montrer les bijoux et sa facture, afin que l'expert pût comparer la valeur réelle de la marchandise avec celle portée par le fournisseur, puis estimer le prix de la main-d'œuvre. Le juif s'acquitta de cette commission avec le plus grand soin; et après avoir considéré une à une les perles du collier, ainsi que la monture de celles qui formaient les pendants d'oreilles, il passa à la facture, en contrôlant les prix avec chaque objet. « C'est un peu cher, dit enfin le juif, qui voulait se donner l'air de faire son métier en conscience, c'est un peu cher. » Mais au ton incertain dont parla le juif, Mascambruno, qui connaissait cet homme de longue main, le fit repasser avec lui dans son cabinet, où il lui ordonna de s'expliquer clairement sur la valeur des bijoux et le prix que l'on en demandait. Alors l'habitant du Guet, pour qui la protection du sous-dataire était habituellement si importante, l'assura qu'il ne pouvait comprendre que l'on pût livrer un tel collier pour le prix convenu, et que si on lui faisait une pareille demande, il lui serait impossible de satisfaire les acheteurs, à moins d'un sixième en sus du prix. « Les trois perles qui forment le milieu du collier, ajouta-t-il, ont une valeur presque égale à celle de toutes les autres. — Ainsi, interrompit brusquement Mascambruno, voleur que tu es, tu es forcé de reconnaître que cet hérétique est plus honnête que toi? — Votre excellence plaisante toujours... mais moi je parle sérieusement. Le marchand vous demande trente mille écus romains pour le tout : eh bien, si vous voulez me céder les trois perles du milieu, je vous en donne douze mille, argent comptant. — Tu vends donc des perles? — Pourquoi pas? — En possèdes-tu de belles? — Je saurais bien en trouver pour son excellence, si elle en désire. — Eh bien, nous verrons cela!

Mais revenons à notre affaire. Peut-on solder cet homme sans crainte ? — Que dites-vous, excellence ? avec joie, au contraire. » Le sous-dataire ne se le fit pas dire deux fois ; et ayant été cherché Gauthier, qui attendait la sentence du juif avec une anxiété difficile à décrire, il dit d'un air grave au Genevois : « C'est un peu cher, monsieur l'hérétique ; mais nous considérons que la longueur et les dépenses du voyage que vous avez fait méritent récompense. Il ne reste donc plus qu'à vous payer. Voulez-vous des valeurs ou une lettre de change ? c'est à votre choix. Mais décidez-vous promptement, parce que je ne veux pas que vous séjourniez plus longtemps à Rome, où vos sectaires, fort mal vus, sont l'objet des recherches de la sainte inquisition. » Il affecta de répéter plusieurs fois avec emphase ce qu'il savait résonner d'une manière terrible dans les oreilles du juif et de l'hérétique, et pressa plus vivement encore le Genevois de répondre.

Celui-ci n'avait aucune raison de se défier de monseigneur Mascambruno, en sorte qu'il demanda son payement en or. Le sous-dataire, entre les mains de qui ses fonctions faisaient passer fort souvent des sommes énormes, paya le Genevois, puis ordonna à ses affidés de chercher une voiture de poste, dans laquelle on fit monter le joaillier, en sorte que le lendemain le brave artisan était sur le territoire de la Toscane, sans avoir même mis le pied dans une des rues de Rome.

Après s'être fait rembourser la somme au moyen d'une lettre de change qui lui avait été envoyée de France à ce sujet, Mascambruno, dépositaire du collier, voulut faire fructifier ce trésor, tant à son propre profit qu'à celui de sa protectrice, à qui il était destiné. Il fit d'abord un marché avec le juif, qui lui fournit trois perles du même diamètre que les autres, pour remplacer les trois plus grosses qui ornaient le milieu du collier, dont l'israélite lui paya la différence de valeur. Ce droit de commission levé, le sous-dataire alla montrer le bijou à dona Olimpia avec le reçu des trente mille écus, ajoutant que si son excellence daignait suivre ses avis, il ne désespérait pas de donner une bien plus grande valeur encore à ce collier.

La princesse de Saint-Martin, car dona Olimpia portait ce

titre depuis qu'elle avait hérité de son frère André, était particulièrement obsédée en ce moment par les requêtes de plusieurs étrangers, qui comptaient sur son influence pour obtenir ce qu'ils attendaient du pape. C'était entre autres des marchands espagnols qui demandaient de nouveau le droit d'acheter des blés dans les états romains, pour approvisionner les armées de leur nation entretenues dans le royaume de Naples; c'était l'ambassadeur du grand-duc de Toscane, postulant un second chapeau de cardinal pour la famille Médicis; puis la république de Venise qui demandait avec instance que l'on rétablît dans la salle pontificale l'inscription en son honneur, que les Barberins avaient fait effacer sous le pontificat d'Urbain VIII; et enfin les Gênois, qui, malgré leurs prétentions républicaines, entretenaient un envoyé à Rome, pour obtenir de cette cour les attributs et les honneurs de la royauté.

Comme il ne se passait guère de jour sans que ces postulants ne vinssent faire antichambre chez dona Olimpia, qui ne les recevait que le plus rarement possible, et toujours avec humeur, Mascambruno engagea la belle-sœur d'Innocent à ranimer quelque peu leurs espérances en se rendant plus accessible. Dans le temps, on compara cette manœuvre à la chasse aux oiseaux; et en effet, tandis que dona Olimpia attirait le gibier, Mascambruno tendait le trébuchet où il devait se prendre. Dans la pièce voisine de celle où dona Olimpia donnait ses audiences, était le sous-dataire, ayant l'air de regarder innocemment l'écrin dans lequel le riche collier, artistement arrangé, se trouvait là pour fixer l'attention de ceux qui passaient en sortant. Mascambruno ne manquait pas de les arrêter pour leur demander, avec toutes les apparences de l'intérêt le plus vif, quel avait été le succès de leurs démarches, et par forme de conversation il profitait de la curiosité avec laquelle ils contemplaient l'écrin pour leur faire confidence du regret qu'avait dona Olimpia de ne pouvoir acheter une si riche parure, à cause, disait-il, des dépenses que ses nombreuses aumônes l'avaient forcé de faire. Il refermait aussitôt l'écrin, dans la crainte qu'une autre personne ne le vît, assurant celui à qui il le montrait qu'il était

le seul à qui on voulût faire une telle confidence ; puis il ajoutait, avec une expression de regret : « C'est une occasion unique, trente mille écus ! c'est pour rien ! » L'habitude de faire grossièrement des cadeaux était alors une manière si généralement reçue de présenter une pétition, ou de remercier d'une faveur, que l'on regardait presque comme une bonne fortune quand on vous donnait l'occasion de se montrer généreux envers ceux dont on attendait même justice. Aussi les cinq demandeurs furent-ils facilement pris au piége, et regardèrent-ils encore comme une faveur du sous-dataire qu'il voulût bien se charger de recevoir les trente mille écus pour satisfaire la modeste fantaisie de la pieuse dona Olimpia. C'est ainsi qu'en comptant le prix du bijou donné par Mazarin, ce cadeau payé cinq fois valut à peu près la somme d'un million à celle qui le reçut. Mais on aurait tort de croire, d'après cette aventure, que les nombreux présents que recevait sans cesse dona Olimpia exigeassent de sa part, ou de celle des gens qui les lui faisaient avoir, la millième partie des précautions que le hasard fit prendre en cette occasion. L'usage de se présenter ouvertement avec un cadeau à la main, *un regallo*, devant ceux à qui on demandait, même ce que l'on avait le droit d'exiger, était aussi bien établi dans Rome chrétienne que l'habitude des clients ne venant qu'avec la sportule bien garnie devant leurs patrons, l'était dans Rome d'autrefois.

Mais laissons un instant cette femme redoublant d'efforts pour accroître ses richesses, précisément parce qu'elle sentait chanceler sa faveur, et retournons à l'abbé Segni, qui, après avoir instruit le ministre d'état de son arrivée, fut reçu par le pape. L'objet particulier du voyage du secrétaire à Rome était de donner verbalement au pape des avertissements de haute importance. Il s'agissait de prévenir sa sainteté que le nonce avait été instruit par des Espagnols à Paris, des préparatifs que l'on faisait pour reprendre Piombino et Porto-Longone aux Français ; et qu'en cette circonstance, il était indispensable que le saint-père prît part à une expédition dont le succès importait tout à la fois aux intérêts du saint-siége et à ceux de sa famille, puisque son petit-neveu

Ludovisi, le prince de Piombino, avait une chance de rentrer dans la possession de son bien. En conséquence, le nonce s'empressait d'avertir le pape de tenir toutes ses galères prêtes, et de les envoyer, sous le commandement du prince Ludovisi, rejoindre le comte d'Ognate, alors vice-roi de Naples, chargé de diriger l'expédition contre les Français.

A peine l'abbé Segni eut-il fait part de son message, que Pancirole rédigea et fit signer au pape un ordre pour le prince Ludovisi de se tenir prêt à aller prendre le commandement des galères et de rejoindre l'escadre espagnole. Ce soin pris, sa sainteté fit des questions au secrétaire sur ce qui se passait en France. Vainement l'abbé s'efforça-t-il d'exposer aussi clairement qu'il lui fut possible le conflit d'intérêts qui avait fait naître la guerre de la fronde; toutes ces subtilités politiques n'intéressèrent point le pontife, qui était toujours peu disposé à donner son attention aux affaires compliquées. « Au fait, dit-il à Segni, je crois devoir conclure de tout ce que vous me dites, que la France est peu tranquille, et que Mazarin a fort à faire au milieu de toutes ces bourrasques. Eh bien! j'en suis enchanté; et nous tâcherons d'en profiter pour reprendre Piombino et Porto-Longone aux Français pendant qu'ils se disputent chez eux. — L'affaire des cinq propositions de l'évêque Jansénius occupe toujours singulièrement le clergé français, saint-père, continua Segni. — C'est bon, c'est bon, interrompit brusquement le pape; ne me parlez pas de cette maudite difficulté; on ne m'en rompt que trop la tête ici. Il y a à Rome une bande de défenseurs de Jansénius qui m'obsèdent continuellement. A propos, Pancirole, dit-il en se tournant brusquement vers le ministre, avez-vous les yeux sur un certain monsieur de Saint-Amour, docteur en Sorbonne, ainsi que sur monsieur Hersent, cet ecclésiastique français qui se permet de faire à Rome, dans l'église de Saint-Louis, des sermons en faveur de la doctrine de ce Jansénius? Il ne faut pas souffrir de pareilles choses; c'est de l'hérésie en germe. Faites surveiller monsieur Hersent, et pour peu qu'il répète dans la ville ce qu'il a débité en chaire, qu'on le fasse conduire au saint-office. Je ne les empêche pas de se quereller

à Paris; mais qu'ils ne viennent pas ici nous embrouiller l'esprit avec leurs subtilités. Or çà, vous êtes passé par Genève, dit le pape en revenant à Segni; on m'a dit que vous aviez été témoin de choses fort singulières. Que dit-on de nous dans la ville rebelle? — Sa sainteté n'ignore pas que l'on n'a rien de bon à attendre de ses ennemis. — Sans doute, sans doute, répondit le pape; mais je suis curieux de savoir jusqu'où va leur impudence et leur mauvaise foi. — Elles sont telles, saint-père, que je ne saurais trouver des paroles pour vous en donner même une idée imparfaite. — Si, si, parlez; je veux savoir au juste ce qui se passe en ce pays. — Soyez assuré, saint-père, ajouta l'abbé Segni, que ce sont des choses telles, qu'il serait absolument impossible de trouver des paroles pour les exprimer devant votre sainteté... — Allons, allons, parlez, et ne vous mettez pas en peine du reste; cela me regarde. — Jamais ma bouche ne pourra proférer de tels blasphèmes en votre présence. — L'intention justifie tout, mon cher Segni; et je vous absous d'avance de tout ce que vous pourrez dire qui blesserait votre conscience; parlez, je le veux. »

Cet ordre parut jeter Segni dans une agitation très-grande; et comme il paraissait encore indécis de s'y conformer : « Parlez, parlez, monsieur l'abbé Segni, lui dit Pancirole; parlez librement devant sa sainteté. C'est un devoir pour vous, et le saint-père vous saura gré de la fidélité de vos récits. — Oui, sans doute, ajouta le pape, dont la physionomie exprima alors autant de curiosité que de bienveillance; parlez, et surtout ne me cachez rien. »

Après avoir fait encore de longs efforts intérieurs pour vaincre la répugnance qu'il éprouvait à donner le récit de ce qu'il avait vu et entendu à Genève, Segni raconta enfin tous les accidents de son séjour dans cette ville, mais non sans de fréquentes réticences, dont le pape ne se contenta pas, car il fallut tout dévoiler; et il n'y eut pas jusqu'aux pamphlets et aux gravures satiriques dont on n'exigeât l'exhibition de la part du pauvre abbé.

Ce moment fut pénible pour tous. Malgré le désir raisonnable de Pancirole que le pontife connût la vérité, il ne put

voir sans émotion Innocent laissant échapper des larmes, et Segni éprouvant un désespoir mêlé de remords, comme s'il eût été coupable lui-même des crimes de lèse-majesté dont il n'était que le dénonciateur. Troublé, attendri à la vue de l'émotion du pontife, l'abbé ne pouvant se pardonner d'avoir obéi, s'était prosterné aux pieds d'Innocent, qu'il tenait embrassés, répétant au milieu des larmes et des sanglots : « Que votre sainteté me pardonne; c'est elle qui a voulu, qui a exigé que je parlasse!... Grand Dieu! que vais-je devenir?... Votre pouvoir, saint-père, sera-t-il assez grand pour me pardonner? » Et Segni continua de se rouler devant le pape, en exprimant par des monosyllabes et des sons inarticulés l'état violent où était tombé son âme.

Le pape pleurait. Pancirole, qui jusque-là s'était tenu à quelque distance, se rapprocha d'Innocent, dont il toucha amicalement la main, tandis qu'il dit doucement à Segni que sa sainteté ordonnait qu'il se relevât; et s'adressant de nouveau au secrétaire : « Vous êtes un excellent catholique, monsieur l'abbé Segni, lui dit-il; vous vous êtes conduit en homme d'honneur, et je ne crains pas de me faire l'interprête du saint-père, en disant que votre sincérité et votre dévouement lui sont précieux; mais nous devons ménager la santé du pontife, qui est chancelante. » Alors Pancirole attira Segni dans un angle de la chambre, et reprenant le ton ordinaire de la conversation : « Vous n'avez pas d'autres pamphlets, d'autres satires que celles-ci? lui demanda-t-il en lui montrant les papiers qui avaient été présentés au pape, et dont il s'était aussitôt emparé. — Non, éminence. — Faites-y bien attention; et s'il vous en restait quelques-uns par hasard, remettez-les-moi. — Oui, éminence. — Car il serait fâcheux que de telles choses fussent connues ici; c'est sérieux, prenez-y bien garde! » L'abbé Segni fit comprendre par un geste respectueux qu'il sentait toute l'importance d'une telle recommandation. Après quoi Pancirole le questionna sur sa famille, sur ses espérances, cherchant même à connaître quelles pouvaient être ses prétentions. Mais l'abbé, dont les esprits étaient encore troublés par l'idée de la témérité avec laquelle il s'était soulagé l'âme devant le

souverain pontife, ne put faire des réponses propres à éclairer le secrétaire d'état. Tout plein encore de ce qu'il avait osé dire au pape, il crut pouvoir revenir sur ce sujet avec Pancirole, qui l'engagea à se calmer et à éviter de reparler d'une chose qui donnait des agitations fâcheuses au saint-père. Avant de le congédier il le ramena devant Innocent, près duquel l'abbé s'agenouilla en lui demandant la bénédiction, qui fut donnée et reçue cette fois avec une émotion réciproque, dont Pancirole lui-même fut touché. « Pancirole, dit le pape, les larmes aux yeux, dès que Segni fut sorti, il faut penser à ce garçon; je veux faire quelque chose pour lui. Qu'est-ce qui pourrait lui convenir? Pensez-vous qu'il puisse nous être utile dans la carrière où il est lancé? — J'en doute, saint-père. C'est une bonne et excellente nature, comme vous avez pu en juger, mais sur laquelle on ne peut pas compter dans les affaires difficiles. Quand ces gens-là se trompent, c'est comme quand ils font bien, ils poussent tout à l'extrême. C'est un homme qui a besoin de vivre tranquille; et puisque vous lui voulez du bien, saint-père, il faut éviter de le mettre en contact avec les hommes. — Alors, dit le pape, une petite abbaye, un bénéfice raisonnable? — Serait le meilleur de beaucoup, ajouta Pancirole. — Eh bien! continua le pape, arrangez cela pour lui. »

Le secrétaire d'état secoua d'abord la tête sans répondre; et comme Innocent renouvela son ordre par un regard, alors le ministre lui dit : « Votre sainteté n'ignore pas que je suis complétement étranger aux affaires de la daterie, où celle-ci doit se traiter. Si monseigneur Cecchini remplissait ses fonctions, je pourrais peut-être m'entendre avec lui; mais avec son sous-dataire, avec Mascambruno, qui n'expédie rien que quand son excellence madame votre belle-sœur en a décidé, que pourrais-je faire?—Dieu tout-puissant! dit le pape avec une espèce d'effroi, ainsi il faudrait que je demandasse cette faveur à dona Olimpia?... Ah! Pancirole, s'écria Innocent en se jetant sur son prie-Dieu et en fondant en larmes, où en sommes-nous? »

Le pontife ne pouvait plus goûter un instant de repos. Fréquemment tourmenté par les accès de son mal, les grands et

le bas peuple en prenaient toujours occasion pour suspendre le cours des affaires, et remettre tout en question, comme il arrive dans les pays dont le souverain est électif. Inquiet sur la politique extérieure depuis le traité de Munster; sans cesse menacé de voir éclater des révoltes dans Rome, à cause de la cherté des grains; engagé dans d'énormes dépenses pour les constructions de la fontaine, du palais et de l'église de la place Navone; mal avec tous ses parents, peu aimé et médiocrement servi par la plupart de ses officiers, le pontife se sentait accablé à l'idée qu'il n'avait de véritable soutien, de véritable ministre que Pancirole, mais encore sous la condition que dona Olimpia serait décidément éloignée des affaires; et quoique le pape n'osât pas se l'avouer, c'était là réellement ce qui jetait le découragement et la douleur dans son âme. D'un autre côté, les talents remarquables, la probité politique et le grand âge de Pancirole, donnaient à cet homme, triomphant alors, une puissance d'autant plus grande qu'il ne manifestait ses espérances à la tiare que par des actes qui tous concouraient à en conserver la dignité et à en purifier l'éclat. Personne ne pouvait blâmer l'ambition d'un homme qui se montrait habile en restant honnête, qui tout en soignant ses propres intérêts servait puissamment ceux du saint-siége. Ce fut donc pour le ministre d'Innocent X l'instant de se préparer une solide candidature pour la vacance prochaine, que le grand âge et les infirmités du pontife régnant semblaient rendre imminente, et il ne pouvait se concilier plus sûrement les suffrages du peuple, de la noblesse et du sacré collége, qu'en arrachant le timon des affaires des mains de dona Olimpia. Il y travaillait depuis longtemps; mais cette fois il s'apprêta à porter le dernier coup, et le hasard le servit.

Il y avait plus d'un mois que Pancirole pressait le pape, toujours disposé à remettre les affaires, d'ouvrir un consistoire, lorsque la vieille querelle du duc de Parme avec Urbain VIII s'étant réveillée, la tenue en devint indispensable. On convoqua les membres du sacré collége appelés à le composer; et comme la question principale qui devait y être traitée était la vengeance de la mort d'un évêque, que l'on

disait avoir été assassiné par les ordres de Ranuccio, duc de Parme, cet événement ayant fait grand bruit à Rome, dona Olimpia prévit qu'il deviendrait l'occasion d'une décision importante, et résolut d'y assister.

Jusque-là, aucun avertissement positif de s'abstenir de prendre part aux conférences politiques ne lui avait été donné; et comme depuis l'avénement d'Innocent au trône elle n'avait pas cessé d'y assister, ouvertement ou en cachette, elle crut devoir user de ce privilége, surtout au moment où l'on paraissait disposé à le lui ravir.

Le pape fut instruit de ce projet; de son côté, Pancirole en eut connaissance; mais tous deux gardèrent le secret, l'un pour éviter tout éclat, l'autre dans l'espérance d'en voir succéder un décisif.

Le jour désigné pour la tenue du consistoire était arrêté, et l'on devait s'assembler dans la chambre du pontife, à l'issue de la messe papale. Tandis qu'elle se célébrait, dona Olimpia, usant sans crainte du privilége dont elle jouissait depuis si longtemps, entra d'avance par les appartements intérieurs, et pénétra jusque dans la chambre du pape. Dans l'un des deux vides qui formaient l'alcôve où se trouvaient les coffres dans lesquels Innocent déposait ses trésors, était pratiquée une retraite où se tenait dona Olimpia lorsqu'elle voulait assister aux conseils sans être vue. Dans les beaux temps de sa faveur, elle n'avait que rarement recours à cette précaution, qu'elle crut devoir prendre cette fois, sauf à se montrer tout à coup, comme cela lui était arrivé plus d'une fois, lorsque la discussion ne prenait pas un tour qui lui convînt.

La messe dite, des domestiques transportèrent le pape chez lui, sur une petite litière d'appartement, pour éviter un trajet que ses infirmités ne lui permettaient pas de faire facilement, et derrière lui suivaient à petits pas Astalli, le nouveau cardinal neveu, Pancirole, le camerlingue Sforza, le grand pénitencier Spada, Mascambruno, et quelques autres personnages qui devaient faire partie du conseil. Tandis que ce cortége se dirigeait lentement vers l'intérieur du palais, le cardinal Sforza fermait la marche. En causant avec mon-

seigneur Fabio Chigi, revenu dernièrement de sa nonciature à Cologne, le camerlingue s'égayait comme à son ordinaire au sujet de dona Olimpia, qui, disait-il, allait présider le consistoire comme une sainte du fond de sa niche. « Ah! ajouta-t-il, en modérant autant qu'il le pouvait les éclats de sa voix, j'en ai entendu de belles hier sur son compte! et le peintre Salvator Rosa lui a fait une part dans sa satire de la *Babylone*, qui a mis tout l'auditoire dans une belle humeur! C'est un morceau qu'il faut entendre, mon cher Fabio. On a quelque peine à être admis à ces séances. L'auteur exige la discrétion, et il se fait un asile sacré de son auditoire, en le composant de ceux même qui seraient le plus en position de lui nuire. Mais c'est le secret d'arlequin, car tout le monde en parle, ce qui enchante l'auteur, persuadé que ceux qui, en venant chez lui, lui donnent le droit de tout dire, n'auront pas le mauvais goût de le dénoncer. »

Fabio Chigi, naturellement grave et parlant peu, écoutait attentivement le cardinal Sforza, qui lui récita à l'oreille quelques vers de la satire, et intérieurement son grave confrère éprouva une assez vive satisfaction en apprenant que le règne de dona Olimpia semblait près de sa fin [1].

Cependant on entra dans la chambre du pape; chacun prit place selon les égards de la politesse, plutôt que d'après la rigueur du cérémonial. Bientôt Pancirole exposa l'affaire principale sur laquelle on devait statuer. Sous le pontificat précédent, les neveux d'Urbain VIII, les Barberins, avaient fait d'immenses sacrifices en hommes et en argent, dans le dessein de s'emparer du duché de Castro et du comté de Ronciglione, appartenant aux ducs de Parme, pour les joindre aux états romains. Après de nombreuses attaques et une défense également acharnée, on en était venu à un arrangement, qui ne contenta aucune des parties. Innocent X en montant sur le trône consentit à faire la paix, après que le

[1] Dans la cinquième satire de Salvator Rosa, *la Babylone*, on lit ces vers.

E l'Olimpie, le Clerie e le Vannochie
Intente a mercantar i palli e diademi
Ne' sacrari pescar con le connochie.

duc de Parme se fut engagé à payer annuellement une espèce de tribut, que des banquiers de Rome devaient solder à des échéances déterminées. Or, il arriva bientôt que cette banque n'ayant pas reçu de fonds du duc de Parme, ne fit pas le payement accoutumé au trésor pontifical, qui sans doute avait plus de raisons de ménager les banquiers romains que le gouvernement du duc. On députa alors des commissaires de la chambre pontificale à Parme, pour répéter la dette; mais ils y furent reçus par des soldats, qui pour toute réponse couchèrent les envoyés en joue et se moquèrent d'eux, ce qui mortifia singulièrement le pape. Pancirole voulait une rupture brusque, et avait même déjà fait quelques préparatifs de guerre; mais, par l'entremise de Ferdinand II, grand-duc de Toscane, ce différend était sur le point de s'arranger, lorsqu'un événement aussi horrible qu'inattendu rompit toute négociation et mit le gouvernement du saint-siége dans la nécessité de se montrer implacable envers Ranuccio, le duc de Parme.

L'évêché de Castro étant venu à vaquer, Innocent X y avait nommé un religieux théatin, Christophe Giarda, contre le gré du duc. Giarda, connaissant les mauvaises dispositions du prince contre lui, avait fait tous ses efforts pour engager le pontife à révoquer sa nomination, prévoyant bien le malheur dont il était menacé. Ce fut en vain qu'il insista, il fallut obéir; et il arriva en effet qu'étant à Acquapendente, Giarda fut assassiné par les soldats d'un certain Provençal, nommé Joseph Gaufride, qui, de maître de langue française de Ranuccio, était devenu le général de son armée.

C'était cet attentat sacrilége qu'il s'agissait de punir, et dont Pancirole fit connaître les détails et les preuves au consistoire. En cette occasion il était indispensable de venger l'injure faite au gouvernement spirituel et temporel du saint-siége; aussi, le ministre d'état, par le rapport qu'il fit de cette affaire, ne laissa-t-il aucun doute dans l'esprit de ses auditeurs sur le parti qu'il y avait à prendre. Le pape et Pancirole n'aimaient point les Farnèse, parce qu'ils les regardaient comme des sujets rebelles à leur légitime souverain, et que d'ailleurs ils étaient alliés de la France. Aussi,

saisissant avec empressement une occasion aussi favorable de sévir contre Ranuccio, fut-il décidé qu'on lui ferait la guerre, et qu'on n'y mettrait pas de relâche que le saint-siége ne fût rentré dans la possession du duché de Castro et du comté de Ronciglione.

Le pape eut l'extrême satisfaction de voir que tous ceux qui l'entouraient partageaient le désir qu'il avait de se venger, et il donna ordre au cardinal neveu de faire savoir au comte David Vidman et à Girolamo Gabrielli de se tenir prêts à conduire trois mille hommes à Castro, pour en faire le siége immédiatement.

L'importance de cette affaire avait donné jusque-là à la tenue du consistoire une gravité dont on se relâcha bientôt lorsque le pape eut pris sa décision. Les conversations devinrent particulières; et quoique les sujets en fussent différents, tous ceux qui étaient présents s'accordaient sur un point, qu'il était indispensable, soit par la force des armes quand il en était besoin, mais plus particulièrement par la régularisation du gouvernement et des mœurs ecclésiastiques, de rendre au saint-siége l'éclat pur dont il serait à désirer qu'il brillât en Europe. « On ne saurait se le dissimuler, disait Flavio Chigi à plusieurs cardinaux placés près du pape, qui ne perdit rien de ce discours, non-seulement le nombre des hérétiques s'augmente effectivement dans le nord de l'Europe, mais parmi ceux qui résistent à tant de nouveautés dangereuses, il y en a beaucoup qui blâment avec une sincérité respectable une foule d'abus, de désordres, qui se sont introduits dans les habitudes du clergé romain. Pendant ma nonciature à Cologne, et durant la tenue du congrès de Munster, ajouta-t-il, ce qui a été débité contre les déportements du clergé catholique par les protestants vous ferait frémir. Il est de l'intérêt de tous ceux qui sont attachés à la sainte Église romaine de poursuivre le désordre partout où il s'est introduit. — Il faudrait commencer par faire une réforme dans les couvents, dit tout à coup Mascambruno; la paresse et la luxure s'y sont introduites; c'est là où est la racine du mal. — Laissez donc les pauvres moines en paix, interrompit Sforza; c'est le haut clergé qui doit donner

l'exemple de la réforme; et c'est à nous, oui, à nous à commencer! Quand nous ferons bien, on nous imitera, n'est-ce pas monseigneur? » demanda-t-il en riant au cardinal neveu, qui, par un signe des yeux, mais sans rien répondre, fit entendre qu'il y avait du vrai dans cette observation. « Soyez certain, ajouta Sforza en s'adressant à Astalli et à Pancirole, mais désirant d'être entendu du pontife, que tant que l'on ne dira pas la vérité bien haut, tant qu'on ne dira pas là est le mal, et parlant ainsi il indiqua le lieu où dona Olimpia se tenait cachée, c'est comme si on ne faisait rien. »

Tous les assistants restèrent confondus en entendant cette boutade; et comme le silence commençait à devenir gênant pour tous, Sforza eut encore le courage de le rompre. « Puisque nous nous sommes comportés si vaillamment contre un ennemi extérieur, ajouta-t-il, en envoyant une armée pour le combattre, ne saurions-nous trouver des soldats et un capitaine pour nous débarrasser d'une ennemie intérieure qui nous fait plus de mal que le duc de Parme? — Taisez-vous donc, dit tout bas Mascambruno au cardinal Sforza, elle est là! — Je le sais bien; c'est afin qu'elle m'entende que je parle si haut! »

La glace était rompue; Pancirole fut obligé d'intervenir. « Monseigneur le camerlingue, dit-il à Sforza, n'oubliez pas que sa sainteté est présente, ou si vous avez quelque plainte à faire, expliquez-vous nettement. » Ces mots firent naître la plus vive émotion dans le cœur des assistants, et l'on peut penser si dona Olimpia, du fond de sa retraite, s'apprêta à porter une oreille attentive à tout ce qui allait se dire. Sforza seul conserva son sang-froid; et après avoir cru lire sur la physionomie de Pancirole et d'Astalli, que si la forme de ses discours avait pu les embarrasser, ils étaient assez disposés à en approuver le fonds, avec sa franchise ordinaire, il s'exprima en ces termes : « Le saint-siége est devenu l'objet de reproches amers et des satires les plus infâmes; c'est ce que chacun sait et répète. Jusqu'ici tous ceux qui ont débité ces reproches sous formes de plaisanteries ont entretenu la médisance et parfois la calomnie; cependant non-seulement ces émules de Pasquin sont restés impunis à Rome, mais on les

écoute, on colporte même avec empressement leurs bons mots jusque dans les palais du Vatican ou du Quirinal; seulement on le fait en cachette. On a pu croire que ces hardiesses furtives auraient un bon effet; on s'est trompé, et je ferai l'essai d'un moyen contraire. Je veux vous donner connaissance de satires plus âcres que celles de Pasquin, et qui rendent journellement la sainte Église romaine un sujet de dérision à cinq cents lieues de la capitale du monde chrétien. Voici donc, il faut que vous le sachiez, les plaisanteries que l'on se permet à Londres sur le pontife romain, à Londres, où, vous ne l'ignorez pas, on juge à mort les rois. On a représenté devant Cromwell, pour divertir ses officiers, une comédie dont le titre est *le Mariage du pape...* »

A ces mots, un mouvement d'horreur se fit sentir dans toute l'assemblée; mais le cardinal tint bon. « Vous le comprenez, ajouta-t-il, si vous aviez lu ce que je viens de rapporter sur la statue de Pasquin, vous auriez ri de pitié et seriez passés outre. Ici, où nous sommes, on y fera attention; et je l'avoue, c'est ce que je désire ardemment, pénétré comme je le suis d'amour et de respect pour la sainte Eglise et pour son chef. Je m'abstiens cependant de donner les détails de cette turpitude dramatique, où la personne du pontife et les choses les plus saintes sont indignement travesties; mais je me réserve d'indiquer à ceux qui croiraient nécessaire d'en prendre connaissance, et à ce moment Sforza regarda d'une manière significative Pancirole et Astalli, les Anglais catholiques, qui, entraînés par un zèle pieux, ont cru devoir dénoncer ces infamies. »

Le cardinal Sforza cessa de parler; l'assemblée, immobile de stupeur, garda un silence absolu, et le pape demeura gisant comme s'il eût été foudroyé. La tête appuyée sur le dossier de son fauteuil, il tenait ses yeux vaguement dirigés vers le ciel, qu'il implorait sans doute. A la gauche de son siége, se tenait debout son ministre d'état, qui, sentant la nécessité de mettre un terme à cette scène fatigante pour tous ceux qui y assistaient, fit un signe à Astalli pour qu'il congédiât les membres du consistoire.

Innocent était à peine resté seul avec Pancirole et Astalli,

que dona Olimpia, pâle et dans une agitation extrême, s'élança de sa retraite et se jeta aux pieds du pape pour le secourir. Il se passa quelque temps avant qu'Innocent, revenant à lui comme d'un long sommeil, et après avoir regardé tour à tour les trois personnes qui l'environnaient, pût dire à sa belle-sœur, avec un accent indicible d'étonnement et de reproche : « Eh quoi ! c'est vous ? »

Les soins que réclamait presque constamment l'état valétudinaire d'Innocent sauvaient parfois dona Olimpia des positions les plus embarrassantes. Elle eut recours à cette ressource, et se hâta d'apprêter et d'offrir au pape une boisson dont il faisait usage dans les instants de faiblesse. Innocent remercia poliment sa belle-sœur, en laissant deviner, par un mouvement qu'il fit pour voir qui était dans sa chambre, l'étonnement de la trouver vide. Bientôt succéda un moment de silence complet, pendant lequel le pontife s'étendit sur son siége, et passa ses mains sur ses yeux pour s'arracher à l'espèce de songe où il avait été plongé ; puis, reprenant enfin l'usage de son esprit, il se tourna vivement vers sa belle-sœur, et après l'avoir envisagé assez longtemps · —Vous sentez, madame, lui dit-il, qu'après ce qui vient de se passer, le parti qui reste à prendre n'est point douteux. » Cet arrêt prononcé, il se fit encore un assez long silence. Le pape espérait qu'on ne lui en demanderait pas davantage ; Astalli, et surtout Pancirole, voulaient quelque chose de plus décisif, tandis que dona Olimpia s'apprêtait déjà à profiter de ce qu'il y avait de vague dans les paroles d'Innocent, pour sauver ce qu'elle pourrait de la puissance qu'on allait lui ravir.

« En cette occasion, comme à toutes les époques de ma vie, saint-père, dit Olimpia, je suis prête à obéir à vos volontés. Décidez, ordonnez, et vous me verrez respectueusement soumise. Si dans ce moment j'ose élever la voix, ce n'est point dans l'espoir de vous faire changer de résolution, mais pour faire observer seulement qu'en cédant trop facilement à l'influence de calomnies absurdes, on risque de leur donner l'importance de la réalité. Que vous importe, je vous prie, ce qu'un peuple sauvage et hérétique peut penser et dire de vous? Et n'est-ce pas augmenter l'orgueil des ennemis de

l'Eglise romaine que d'avoir l'air de se soumettre à leurs opinions fantasques? Ces horribles orgies que l'on fait à Londres, ces drames impies et obscènes, si toutefois ce ne sont pas les ennemis du saint-siége qui en ont eu l'invention dans Rome même, ces comédies où l'on vous bafoue en Angleterre, est-il si pressé d'en faire connaître l'existence en Italie par le contre-coup du chagrin que vous feréz à quelqu'un de votre famille? Opposez un front calme et sévère à tous ces calomniateurs; confondez-les par l'expression de votre mépris, mais n'en parlez pas, et que le bruit ne s'en répande pas hors de cette enceinte. »

Le pape voulut répondre, mais il hésita; alors Pancirole prit la parole : « Si les bruits, si les satires dont vous parlez, princesse, dit-il à Olimpia, n'étaient accueillis et répétés que par les hérétiques, quoiqu'il y eût encore beaucoup de danger, selon mon opinion, à ne pas agir de manière à leur ôter tout prétexte de les faire, je concevrais qu'on eût l'idée de n'opposer à ces injures que le mépris. Mais il n'en est pas ainsi : outre le nombre et la puissance du parti protestant, qui s'augmentent d'une manière effrayante, comme l'a si bien prouvé le traité de Munster, le relâchement de la discipline ecclésiastique en France, en Espagne, et même à Rome, il faut l'avouer, a donné faveur aux opinions des prétendus réformateurs. Rien n'est moins rare aujourd'hui, madame, que de rencontrer des catholiques sincères et zélés, dont le langage, quant à ce qui touche à la discipline et à la morale, s'accorde avec celui des hérétiques. Cette confusion a ses inconvénients... nous en avons eu une preuve terrible il n'y a qu'un instant... — Un insolent! un fou! s'écria dona Olimpia avec véhémence. — Ce sont ces hommes qu'il ne faut pas irriter. — A vous entendre, on leur donnera peut-être des récompenses! — Pamphile, interrompit brusquement le pape en s'adressant à Astalli, que le jour ne s'achève pas sans que l'on fasse savoir au cardinal Sforza que nous voulons qu'il aille, sans délai, s'occuper du soin de son évêché à Rimini, et qu'il ne s'en écarte point sans notre ordre! »

Pancirole laissa passer ce coup de foudre, puis reprit bientôt tranquillement en s'adressant toujours à dona Olimpia :

« Je vous faisais observer, princesse, que rien n'est plus dangereux que de laisser subsister des prétextes, parce que le public les façonne à son gré. — Eh ! que nous importe le public de Londres, fit observer violemment dona Olimpia, que l'exil de Sforza encourageait, pourvu que celui de Rome se taise ? — C'est qu'il ne se tait pas, madame. — Eh bien ! c'est à vous ou au cardinal neveu qu'on doit s'en prendre. C'est que vous faites mal votre devoir. »

Ces mots inquiétèrent le pape ; il tourna ses yeux vers Pancirole, qui, sans rien perdre de son imperturbable tranquillité, répondit : « Malgré tous les soins que je prends, madame, je conviens qu'il y a une foule de délits, de crimes dont je n'ai pu faire poursuivre les auteurs, faute de les connaître. L'abus des protections, les droits d'asile sont le privilége de tant de personnes à Rome, et tant de gens considérables se font un point d'honneur de soustraire les coupables aux investigations de la justice, que bien des crimes demeurent impunis. Je l'avoue donc, mon activité reste souvent impuissante. Mais puisque nous en sommes sur ce sujet, je prendrai la liberté de vous demander si vous, princesse, qui avez le secours journalier de l'homme le plus habile en fait de recherches difficiles, le prélat Azzolini, vous êtes parvenue à découvrir quels sont les auteurs d'un attentat à la majesté du souverain pontife, commis dernièrement dans plusieurs quartiers de Rome ? »

A cette question, dona Olimpia devint pâle et tremblante. « J'avais jugé à propos, continua Pancirole, malgré le regard de dona Olimpia, qui lui disait si clairement de se taire, de ne pas chagriner sa sainteté par le récit d'une affaire pénible pour elle... et pour vous, madame. Mais puisque l'on paraît se défier de ma vigilance, je dois me justifier ici. — Qu'est-il donc encore arrivé ? demanda le pape avec une extrême curiosité. — Rien ! rien, saint-père, dit Olimpia ; c'est une de ces plates impertinences comme la populace en invente journellement !

— Parlez ! parlez, Pancirole, je le veux, » dit impérieusement le pape. Le ministre raconta alors que pendant près d'un mois on était parvenu à substituer au nom d'Innocent X,

souverain pontife, inscrit sur le portail de plusieurs églises de Rome, celui de dona Olimpia, ajoutant qu'on avait porté l'audace jusqu'à faire ce changement dans l'intérieur de Saint-Jean de Latran. « Malgré toute l'activité des personnes commises par mes soins, ajouta le ministre après avoir terminé son récit, on n'a pu surprendre personne en flagrant délit; et si l'on en juge par les dépenses qu'a dû occasionner l'exécution nocturne de ces changements d'inscriptions, si enfin on doit prêter quelque foi aux rapports vagues que j'ai difficilement obtenus, il paraîtrait que plusieurs cours étrangères et catholiques, notez-le bien, ont provoqué ce grand scandale.

— C'est outrager les ambassadeurs étrangers, s'écria dona Olimpia avec emportement, que de leur attribuer les bassesses de la plus vile canaille !

— Dépourvu de preuves, je n'affirme rien; mais il n'est pas possible, madame, que les mêmes bruits ne vous soient pas parvenus.

— Je les ai repoussés. — C'est un tort, excellence : en les recevant comme des avis, on peut en tirer parti.

— Accueillir des soupçons vagues n'est pas mon usage; encore moins de les prendre pour règle de conduite. »

En achevant ces mots, dona Olimpia, encouragée par la stupeur d'Innocent, qu'elle interprétait comme un silence approbateur, lança un regard menaçant sur Pancirole.

Le ministre, fatigué d'avoir longtemps parlé, ou feignant au moins de l'être, s'éloigna du fauteuil du pape, fit quelques pas dans la chambre, et jeta un coup d'œil sur Astalli pour l'avertir de le suppléer. Retiré à quelque distance des interlocuteurs, sur lesquels il fixa son regard, il se prépara, en se reposant, à suivre attentivement les progrès d'une scène qui ne pouvait finir que violemment.

D'un ton poli, mais ferme comme son rang l'autorisait à parler, le cardinal neveu prit la parole : « C'est en vain, excellence, dit-il à dona Olimpia, que vous cherchez à vous faire illusion sur l'ensemble et la nature des faits qui viennent d'être exposés. Quelque grossiers, et aussi blâmables que soient dans la forme les avertissements qui sont donnés

par la voie publique, il y aurait de l'imprudence à ne pas en profiter ; faites-y bien attention ! »

Un sourire dédaigneux précéda l'interruption de la belle-sœur d'Innocent. « Si vous n'ajoutez pas, dit-elle, d'argument plus fort à ceux que l'on vient de faire valoir, ce n'était vraiment pas la peine que le ministre d'état cédât la parole au cardinal neveu pour répéter des lieux communs. » Et après ces mots, dona Olimpia, promenant son regard de bas en haut sur Astalli, et ensuite sur Pancirole avec l'expression de la menace et du mépris, elle se tourna vers le pape, qu'un étonnement douloureux maintenait toujours dans un silence morne.

Il y eut un moment d'hésitation entre dona Olimpia, qui sentait qu'elle ne pouvait plus reculer, et Pancirole, qui comprit que s'il ne poussait pas les choses à bout sur le moment, il laisserait la victoire à sa rivale. Déterminé enfin à user de toutes les ressources qu'il avait pour la réduire, il fit un signe significatif, et sans doute convenu, au cardinal neveu, qui se rapprocha avec gravité du pape et de sa belle-sœur, à qui il s'adressa. « Madame, dit Astalli en tirant de dessous son vêtement plusieurs objets qui semblaient pesants, je n'ai pas l'espoir de mieux dire que son éminence, et je regrette sincèrement que l'intérêt que vous portez à sa sainteté ne vous engage pas à prendre spontanément un parti que tout, tout, madame, répéta le cardinal neveu d'un ton solennel, vous fait une loi indispensable de suivre. Vous êtes dans l'erreur, madame : ce que vous ne considérez que comme des injures, nous sommes, le ministre d'état et moi, obligés de les considérer comme des avertissements. Sa sainteté, nous en sommes certains, ne nous démentira pas. Mais enfin, ajouta Astalli, qui s'aperçut que dona Olimpia se disposait à réveiller les sentiments de son beau-frère en sa faveur, s'il pouvait rester dans l'esprit du saint-père encore quelques doutes à ce sujet, malgré l'extrême répugnance que nous éprouvons, son éminence et moi, à fatiguer l'esprit et à chagriner l'âme du souverain pontife par l'exposition de détails repoussants, nous mettrions sous vos yeux des choses qui prouvent que le bas peuple n'est pas seul préoccupé de ce

qui se passe à Rome, et qu'au contraire c'est des cabinets les plus puissants, de chez les princes qui exercent le plus d'influence en Europe, que s'échappent clandestinement toutes les espèces de satires les plus virulentes et les plus terribles qui inondent Rome. »

Après ces paroles, que le cardinal neveu avait prononcées avec un mélange de gravité et d'émotion très-sensible, le pape et dona Olimpia portèrent les yeux avec empressement sur une ou deux poignées de médailles que leur présenta Astalli. La plupart et les plus petites étaient en cuivre, d'autres en argent, et on en distinguait deux en or, d'un diamètre plus grand, dont la valeur pouvait s'élever à vingt écus romains. A quelque différence près dans les détails, toutes présentaient les mêmes sujets ; d'un côté était gravé le portrait de dona Olimpia avec la tiare sur la tête et les clefs de saint Pierre à la main ; de l'autre, Innocent X avec les cheveux ajustés à la mode des femmes, et tenant un fuseau et une quenouille.

« Voilà, reprit le cardinal neveu, ce qui m'a été envoyé hier matin. Nous savons qu'il en a été distribué dans toute la ville et aux différentes cours de l'Europe. Et soit que l'on réfléchisse aux dépenses d'une pareille émission de médailles ou que l'on connaisse les renseignements qui nous ont été donnés, joints aux observations des experts en l'art, sur le style, le goût et la fabrication de ces pièces, personne ne peut douter qu'elles ne viennent d'Allemagne.

— Ferdinand ! s'écria dona Olimpia. — L'empereur ! » dit Innocent en baissant son front. La foudre serait tombée sur eux qu'ils ne seraient pas demeurés dans une immobilité plus complète.

A la vue de leur abattement, Pancirole et Astalli se sentirent émus eux-mêmes. Ils étaient dans la position de deux médecins qui, ayant administré un remède héroïque en désespoir de cause, attendent son effet avec inquiétude.

Cette fois le pape revint à lui le premier, et bientôt les deux cardinaux, immobiles et dans l'attente, entendirent le vieillard disant d'une voix étouffée : « Sortez de ce palais,

madame, sortez de ce palais ; il n'est plus possible que vous vous y présentiez. »

Dona Olimpia sortit sans dire un mot. Le pape était épuisé de fatigue, et les deux cardinaux le laissèrent entre les mains de ses serviteurs, qui le mirent au lit.

CHAPITRE VI.

Pendant plusieurs jours il ne fut bruit à Rome que de la rupture définitive du pape avec dona Olimpia. Si la cause de cet événement fut diversement interprétée, la satisfaction que l'on en ressentit était à peu près unanime ; et ceux qui l'avaient préparée, Pancirole et Astalli, eurent la joie de se sentir soutenus par l'opinion générale. En effet, Pancirole avait obtenu tout ce qu'il était raisonnable d'espérer. Dona Olimpia ne pouvait plus prendre ostensiblement part aux affaires d'état ; point capital pour le ministre, qui voulait sauver les apparences, n'ignorant pas qu'aucun effort humain ne pourrait empêcher Innocent de voir et de consulter sa belle-sœur en particulier.

Pour Astalli, conseillé et soutenu par Pancirole, et servi surtout par les inclinations du pape, qui ne pouvait vivre sans favori, il devint le lieutenant, le vicaire visible et nécessaire du pontife, et acquit en peu de temps une importance et un pouvoir extraordinaires à la cour, par le nombre des grâces et des faveurs dont on lui permit de disposer. Outre cette faculté, que les postulants de toute espèce étaient enchantés de trouver chez lui, parce qu'il en usait généreusement, les ambassadeurs, les envoyés des nations étrangères, s'applaudissaient d'avoir à traiter avec un cardinal jeune, aimable, aimé du pape, et qui les affranchissait du joug humiliant que leur imposait depuis si longtemps une femme dont ils avaient sans cesse à redouter l'orgueil et la cupidité. Par la volonté de Pancirole, et grâce à l'engouement du pape, la faveur d'Astalli alla donc toujours croissant.

Si le succès aussi inexplicable qu'inattendu de ce jeune

homme donnait de l'inquiétude à dona Olimpia, il ne la découragea point. Elle attendit, pour essayer de rétablir quelques relations avec le pape, un accident qui ne pouvait manquer d'arriver prochainement. En effet, elle ne tarda pas à être instruite que le pontife éprouvait une de ses indispositions accoutumées. Elle écrivit d'abord billet sur billet à Innocent pour s'informer de sa santé ; et quand elle supposa que les soins qu'elle lui avait toujours prodigués en pareille occasion étaient devenus indispensables, elle se rendit de nuit au palais pontifical, dont elle connaissait si bien les détours, et où elle trouva en effet moyen de pénétrer.

Le cœur du pontife tressaillit en la voyant entrer. « C'est vous ? demanda-t-il d'une voix émue. — C'est votre sœur qui vient voir et assister son frère, » répondit Olimpia. Et sans autre préambule elle s'empressa de mettre ses oreillers, ses couvertures en ordre et dans la disposition que le malade préférait. Le pape voulut parler ; mais elle l'engagea à garder le silence. « Ne vous fatiguez pas, frère, tenez-vous en repos, dit-elle. Je vais voir si vos boissons ont été convenablement préparées, pour vous les faire prendre quand il en sera temps. Tâchez de reposer, et ne dites mot. » Elle l'enveloppa avec sollicitude, s'assit à quelque distance du lit sans proférer une parole, ne se montrant occupée que de prévenir par ses soins, les volontés et même les fantaisies du malade.

La nuit se passa ainsi silencieusement par la volonté de dona Olimpia, qui ne laissa dire au pape et ne proféra elle-même que le peu de paroles qu'il fut indispensable d'échanger pour l'administration des médicaments. Un peu avant le jour, la belle-sœur d'Innocent prit congé de lui, après avoir demandé si sa présence serait nécessaire la nuit prochaine, précaution dont on lui sut gré. Elle revint le soir suivant, puis la nuit d'après, accordant à chaque fois au malade la faculté de parler un peu plus longuement. Au fond, l'indisposition du pape, cette fois, avait été si légère, que le public de Rome en avait à peine eu connaissance. Innocent pouvait recevoir pendant la partie de la journée consacrée aux affaires, et sa maladie ne revenait que le soir vers minuit, préci-

sément à l'heure où il s'attendait à recevoir les soins de dona Olimpia ; évidemment il faisait le malade. « Mon frère, lui dit enfin Olimpia après l'avoir assisté cinq ou six fois, vous voilà complétement rétabli, je suspendrai mes visites. Je craindrais, en les prolongeant, qu'on ne leur donnât une interprétation fâcheuse. J'ai rempli auprès de vous les devoirs que m'imposaient la parenté et notre ancienne amitié ; maintenant que mes soins ne vous sont plus indispensables, je dois me conformer à l'exil nécessaire que vous avez prononcé. — Sœur, ne me dites donc pas des choses semblables ; vous savez que vous me frappez au cœur. — Soyez courageux, Pamphile, et ne craignez pas de faiblesse de ma part. Je suis résolue à tout souffrir, même à m'abstenir de vous entourer de mes soins, puisque vous pensez, ainsi que vos conseillers, que cet éloignement doit tourner à votre gloire personnelle et à l'avantage du saint-siége. Ah ! frère, depuis tant d'années que nos méditations se sont confondues pour maintenir le gouvernement de vos états, vous m'avez toujours vue prête à sacrifier à votre repos ainsi qu'à votre majesté ce que j'ai de plus précieux au monde. Dernièrement je vous en ai fourni le témoignage qui m'a sans doute le plus coûté, puisque c'est sur un ordre sorti de votre bouche que j'ai été... *chassée* d'auprès de vous. Mais en cette occasion vous avez pu juger de l'attachement profond que j'éprouve pour votre sainteté : aucune plainte n'est sortie de ma bouche ; et aujourd'hui que la réflexion a pu mettre un frein à ma douleur, je me félicite d'avoir agi ainsi, puisque je me suis conformée à ce qu'a décidé votre infaillible prudence... — Mais je ne me suis point engagé, interrompit le pape, à rompre toute société avec vous... — Pardon, saint-père, c'est l'engagement que vous avez pris avec vos ministres, et je vous conseille de le tenir. Peut-être qu'avec un peu plus de maturité dans vos réflexions vous eussiez balancé à prendre ce parti extrême ; mais enfin une succession d'événements aussi malheureux qu'imprévus vous a jeté dans cette voie, il faut la suivre ; car, nous l'avons reconnu fréquemment, rien n'est plus dangereux dans le gouvernement des états qu'une volonté chancelante. Pancirole est un

homme dont les lumières et l'activité sont incontestables; votre nouveau Pamphile vous plaît et vous épargne bien des peines. Ces deux hommes sont aimés des étrangers, avec lesquels leurs fonctions les mettent habituellement en rapport; enfin ils paraissent faire marcher plus facilement l'ensemble des affaires. Ecoutez donc leurs conseils, livrez-vous à leurs inspirations, profitez, en un mot, des avantages qu'ils paraissent apporter... Quant à ce qui me touche, saint-père, ajouta dona Olimpia en se rapprochant du pape, je ne l'envisage pas avec moins d'impartialité. Je conçois et m'explique sans peine par quelle fatalité celle qui n'a d'autre pensée, d'autre but que de vous servir et de concourir à votre élévation, est devenue au contraire un sujet de scandale au monde, un obstacle à votre gloire. Tant de gens éloignés de Rome n'asseyent leurs jugements que sur des rapports infidèles ou dénaturés par la distance des lieux; tant d'esprits faussés par l'hérésie reportent sur ce qu'ils jugent l'erreur et la malignité dont ils sont pleins, qu'il serait étonnant que ce qui nous cause tant de peines n'arrivât pas. Aussi, saint-père, tout en gémissant au fond de l'âme de ce que je suis devenue l'objet d'infâmes satires, n'en ai-je pas moins reconnu que vous avez agi sagement en éloignant de vous celle qui servait de prétexte à toutes ces injures, en détruisant une apparence qui avait pour vous tous les inconvénients de la réalité. »

Le pape, ému, porta l'une de ses mains dans celles de dona Olimpia, qui, la serrant avec affection, ajouta : « Le conseil qu'on vous a donné, ou la résolution que vous avez prise, il n'importe, ne sont pas mauvais; je vous engage à les suivre... » Le pape tourna ses yeux du côté de dona Olimpia, dans l'intention sans doute de s'assurer de la sincérité de cet avis; et lorsqu'il eut témoigné son admiration en voyant sa belle-sœur confirmer gravement par un signe ce qu'elle venait de dire, il continua d'écouter celle qui commençait à reprendre son empire sur lui. « Suivez la voie où l'on vous a engagé, répéta-t-elle; je n'ose affirmer qu'elle soit aussi sûre qu'on le prétend; mais, quoi qu'il arrive, la personne qui consent de si bon cœur à s'effacer de la scène

politique, dans l'espoir que les intérêts du saint-siége en deviendront plus prospères et votre majesté plus éclatante; cette femme qui est devenue l'objet de la haine et de la méchanceté des hérétiques; cette Olimpia enfin qui ne cessera jamais d'avoir pour vous une tendresse de sœur, elle se tient là à l'écart, mais près de vous comme une humble servante, veillant à tout ce qui vous est cher, et disposée, si le hasard voulait que ses conseils devinssent encore utiles, à se trouver fière de vous les offrir. »

Après avoir dit, dona Olimpia parut disposée à se retirer; mais le pontife la retint, l'assurant qu'il avait besoin de lui exprimer toute la reconnaissance que lui inspiraient ses sentiments généreux. « Eh mais, bonne et aimable sœur, ajouta-t-il, en accomplissant un acte purement politique, est-ce une raison de croire que j'aie prétendu rompre les doux liens de la parenté? Et si je suis forcé, par les injurieuses criailleries de gens dont au fond je ne m'inquiète guère, d'écarter votre personne de nos conseils et de nos palais, est-ce une raison pour vous fermer l'entrée de ma maison? Est-ce que l'on prétend ôter à un souverain les consolations exclusivement réservées pour le foyer domestique? Ah! chère sœur, c'est une idée affreuse pour moi. Accablé par l'âge et les infirmités, ne pourrai-je plus trouver une voix et une main secourables qui fortifient mon âme, qui soulagent mon corps? Non, non, dona Olimpia, je n'ai point entendu que les choses allassent ainsi. Vous avez si noblement renoncé au rôle apparent qui vous était échu, qu'il serait injuste de vous interdire les devoirs que vous remplissiez si bien dans l'ombre de la famille. — Prenez garde, Pamphile, de ne pas rester d'accord avec vous-même, et d'encourir le blâme de ceux... — Eh! qui donc oserait me blâmer? interrompit le pape avec fierté. D'ailleurs je ne change rien à ce qui a été établi. Aucune des personnes des cours étrangères n'a plus à se plaindre, tous vont s'adresser au cardinal Pamphile; et quant aux résolutions que je prends, que l'idée m'en soit fournie par vous, par Pancirole, par mon neveu ou par tout autre, que leur importe, et qu'ont-ils à dire? je suis le maître. — Nul doute, saint-père;

mais n'oubliez pas ce que vous avez annoncé publiquement. Quant à moi, je continuerai à mettre toute la discrétion possible dans les visites que je pourrai vous faire ; et à moins d'une indisposition nouvelle, ce dont Dieu puisse vous garder, ou d'un mot de votre main, je ne vous fatiguerai pas de ma présence.

— Non, non, dona Olimpia, s'écria le pape avec une impatience mêlée de chagrin, venez me voir... venez quelquefois... Ecrivez-moi deux lignes, et je vous répondrai quand et comment je vous recevrai... Tenez, Olimpia, je ne saurais me passer de vous voir, de vous entendre... Mes idées restent toujours imparfaites quand je ne les ai pas mêlées avec les vôtres... Je ne puis penser, je ne puis résoudre seul.

— Mais songez, Pamphile, que vous avez en Pancirole et en votre neveu deux conseillers infiniment supérieurs à moi.

— Eh bien ! non, vous vous trompez, chère sœur ; le charme de votre conversation épure et mûrit tout ce qui vient dans mon esprit. Je l'avoue, et c'est sans doute une habitude que le temps a produite ; mais je dois vous le dire, Olimpia, chaque année, chaque jour, maintenant que je touche à la fin de ma carrière, la rend plus nécessaire, plus impérieuse pour mon âme. Et puis, réfléchissez donc, valétudinaire que je suis, puis-je me passer de soins ? Quels sont ceux qui pourraient me faire oublier les vôtres ? Votre présence seule adoucit mes maux, calme mon âme et me rappelle à la vie... Vous seule avez le don de me faire supporter les ennuis profonds et si fréquents que cause la souveraineté. Il n'y a qu'avec vous que je puis redescendre dignement et avec douceur au rôle d'un particulier. Près de vous, je sens que mon cœur de souverain rentre dans la vie privée. Je me sens frère, je me retrouve ami, parent ; je me dispute, on me résiste ; je doute, je laisse aller mes idées à l'aventure ; enfin je dépouille le souverain et suis moi, Pamphile, le frère de dona Olimpia.

Entraîné par son émotion, le vieillard fit un retour vers des temps bien éloignés. Tantôt il rappelait son séjour à Naples, lorsque, nonce en cette ville, il était entouré de la famille de son frère ; puis il revenait avec plaisir à l'époque

où, chargé d'une légation en Espagne, sa belle-sœur et lui entretenaient une correspondance par lettres qui les tenait au courant des intérêts qui les occupaient alors.

Dona Olimpia ne prenait pas part à de tels souvenirs sans quelque émotion ; mais accoutumée à résister à ces faiblesses, elle engagea son beau-frère à se calmer, lui laissant entendre qu'elle n'aurait pas un grand effort à faire pour reprendre auprès de lui le rôle de confidente et d'amie.

Lorsque dona Olimpia se disposa à sortir, ils se dirent adieu en souriant. Tous deux étaient contents l'un de l'autre. Innocent prévoyait qu'il retrouverait bientôt la causerie intime, la dorloterie journalière sans laquelle il ne pouvait pas vivre ; et dona Olimpia était certaine de ressaisir le pouvoir, objet constant de ses désirs.

Il ne s'écoula pas deux jours sans qu'elle ne fît l'essai de sa faveur renaissante. Un billet écrit au pape pour lui demander une audience nocturne ne resta pas longtemps sans réponse ; et nos deux inséparables se retrouvèrent bientôt ensemble dans les appartements du Quirinal. L'heure mystérieuse à laquelle ces entrevues avaient lieu, ainsi que les apparences de précautions prises pour dissimuler la présence de dona Olimpia au palais pontifical, donnaient du piquant à ces causeries, dont Pancirole et Astalli étaient instruits d'ailleurs, mais sur lesquelles ils fermaient les yeux volontairement, tandis que le pape se croyait obligé d'avoir l'air de considérer ses ministres comme des argus incommodes. Ce fut à l'abri de ces artifices, dont personne n'était la dupe, et d'une petite guerre d'observation continuelle, que dona Olimpia, obéissant ponctuellement à l'ordre qu'elle avait reçu de ne pas paraître publiquement chez le pape, et de ne prendre aucune part ostensible aux affaires, conserva cependant son empire sur l'esprit d'Innocent, et ne resta même pas étrangère aux décisions les plus importantes prises à la cour.

A peine eut-elle reçu une réponse favorable à son billet, qu'elle se rendit chez son beau-frère. Déjà elle avait repris dans la maison du pape tous ses anciens priviléges, et l'inspection du linge, des vêtements et de tout ce qui touchait

à la nourriture particulière du pontife lui avait été rendu.

Quoique dona Olimpia mît fort peu d'art à jouer cette scène, Innocent se sentait toujours pénétré de tendresse et de reconnaissance envers sa belle-sœur lorsqu'il entendait de loin le son de sa voix.

Plus sûre d'elle déjà, Olimpia négligea cette fois les précautions oratoires, et fit entendre au pape, dès les premières paroles, que l'objet de sa visite n'était pas sans importance. « Si j'ai renoncé, dit-elle, avec une résignation qui n'a pas été sans charme pour moi, saint-père, puisqu'elle a contribué à votre repos, à paraître dans vos conseils, à mêler ma voix à celles de vos ministres, je pense que vous ne trouverez pas mauvais, quand le ciel m'inspire quelque idée dont votre sagesse pourrait profiter, de vous la soumettre. — Que dites-vous donc, sœur? loin de là, je vous ordonnerais de le faire si vous n'en aviez pas la pensée. J'ai même recommandé expressément à Pancirole et à mon neveu Pamphile de ne rien faire sans prendre votre avis. — J'ai déjà eu l'occasion, saint-père, de m'apercevoir de cette attention de votre part, car vos ministres se sont souvent entretenus avec moi. — Mais voyons, dit le pape avec vivacité, de quoi s'agit-il? — D'une opération de la plus haute importance, puisqu'elle rétablirait infailliblement dans le clergé la discipline dont l'inobservation sert de prétexte en Europe aux hérétiques pour décrier le gouvernement du saint-siége. Ce qui s'est passé depuis quelque temps jusque près de votre trône, saint-père; l'impudence avec laquelle l'hérésie est venue distiller son venin jusque sur vous, démontrent qu'il est temps d'étouffer ses clameurs par une grande mesure qui tranche le mal dans sa racine. Un homme que vous connaissez et dont l'expérience est consommée, le prélat Fagnani, a, si je ne me trompe, mis le doigt sur la plaie, l'a sondée, et il offre le moyen de la guérir. Il m'a fait part de son projet, et, ajouta dona Olimpia en tirant un papier de dessous sa mantille, il me l'a même donné par écrit, afin que je pusse en prendre une connaissance approfondie. Je l'ai lu, et, à vous dire la vérité, j'en ai été satisfaite. Mais, peu confiante en mes lumières, j'ai pensé que vous désireriez

jeter d'avance un coup d'œil sur un projet qui doit vous être présenté dans les conseils. Vous voyez, ajouta dona Olimpia en souriant, que je n'agis ici qu'en qualité de simple particulière qui vous présenterait un placet, ou vous soumettrait humblement l'une de ses idées. Aucun témoin, pas même Pancirole, ne donne d'importance à ma démarche, et personne ne saura rien si vous le désirez. C'est une affaire entre nous deux. »

Dona Olimpia lut alors au pape le projet de Fagnani, où étaient exposés les moyens d'exécution et les avantages qu'en pourraient tirer l'Eglise et le gouvernement pontifical. Or, voici de quoi il s'agissait : Depuis le quatorzième siècle, les ordres religieux, en attirant à eux une foule de gens incapables de se créer une existence dans le monde, avaient fait multiplier les couvents à l'infini. Bientôt les défauts et les vices résultant de l'aisance et de l'oisiveté s'y étaient introduits et s'étaient accrus à tel point, qu'à l'époque d'Innocent X, non-seulement la discipline ecclésiastique y était fort mal observée, quand on en conservait le simulacre, mais que le dérèglement des mœurs y était parfois porté à son comble. Ce genre de scandale, qui excitait les plus pressantes réclamations en Europe depuis les désordres de la cour d'Alexandre VI, était devenu sous Léon X, lors de l'apparition de Luther, le thème favori de ceux qui s'étaient rangés sous la bannière de cet hérésiarque. Ce genre de satire, loin de s'épuiser, avait pris toujours plus d'accroissement, ainsi que les désordres qui y donnaient lieu. Plus d'une fois, mais toujours en vain, la voix pieuse de catholiques sincères essaya de s'élever contre les scandales sans cesse renaissants. Un instinct secret avertissait ceux qui désiraient cette importante amélioration qu'elle ne pouvait s'opérer dans un but salutaire, que si le haut clergé et les princes de l'Eglise eux-mêmes donnaient une impulsion nouvelle aux esprits et aux habitudes par l'exemple d'une conduite irréprochable. Ce retour au bien, de la part de ceux qui concouraient au gouvernement de l'Eglise, était-il possible alors? c'est ce qu'il est difficile de décider ; mais ce qui est certain, c'est qu'à de rares exceptions près, ils ne l'essayèrent même

pas. La puissance temporelle des pontifes, l'importance des cardinaux, dont le rang égalait presque celui des princes dans les monarchies, l'influence et les richesses énormes du haut clergé dans toute l'Europe, rendirent cette réforme impossible. C'est alors que, reconnaissant l'impuissance des efforts que l'on tenterait pour purifier le clergé, en commençant par la tête, on pensa à faire des expériences curatives *in anima vili*, c'est-à-dire sur les moines.

Cette invention sortit du cerveau de Fagnani, parvenu depuis quelque temps à la prélature, impatient de se donner l'air d'être utile, et l'un des hommes de son temps qui avait le moins de droit, sans aucun doute, à s'offenser de la conduite des autres. Quoi qu'il en soit, voici quel était l'ensemble de son projet : Après avoir fait observer, ce qui était vrai, que non-seulement dans les villes, mais dans les moindres villages d'Italie, il s'était élevé une foule innombrable de petits couvents dont les revenus ne suffisaient pas à nourrir les religieux qui s'y tenaient ; après avoir fait sentir que cette pauvreté inévitable contraignait ces religieux à vivre des aumônes et des secours de leurs voisins, et que de cette truanderie habituelle résultait l'impossibilité absolue d'observer la discipline religieuse ; enfin après avoir démontré par une foule de tristes expériences, que du vagabondage et de l'inobservance de la discipline chez ces religieux, il résultait les scandales de tous genres les plus révoltants ; monseigneur Fagnani proposait de supprimer et de séculariser tous les petits couvents, à quelque ordre qu'ils appartinssent, dès l'instant qu'il serait constaté que leur revenu ne s'élèverait pas assez pour entretenir au moins huit ou dix religieux. Puis dans le tableau approximatif des résultats, annexé au factum, l'auteur du projet avait présenté avec beaucoup de talent, outre les avantages que le gouvernement du saint-siége pourrait retirer d'une mesure propre à faire tomber tout à coup les clameurs et les critiques dirigées contre le clergé italien, les sommes immenses que cette opération importante ferait rentrer dans les coffres de l'état.

Cette dernière circonstance était si claire, et ses résultats si séduisants, qu'il était inutile d'en parler longuement au

pape ; aussi sa belle-sœur, qui avait surtout intérêt à présenter le projet de Fagnani comme principalement utile aux intérêts spirituels du saint-siége, s'efforça-t-elle de le faire valoir à Innocent comme un moyen infaillible de rétablir la discipline ecclésiastique et de mettre un frein à la médisance.

Après la lecture du mémoire et quelques réflexions auxquelles il donna lieu, le pape montra une satisfaction inaccoutumée. « En vérité, sœur, dit-il à dona Olimpia, vous êtes une personne incomparable ! Il n'y a que vous au monde pour trouver des ressources inattendues ! Je vais faire honte, ajouta-t-il dans sa joie, à Pancirole et à Pamphile, en leur disant de qui je tiens ce projet ! — Gardez-vous-en bien', saint-père, dit aussitôt Olimpia; j'exige même au contraire que vous en gardiez le secret. Quand j'ai pris une résolution, je la tiens, et en me faisant reprendre un rôle qui m'a été enlevé, mais auquel j'ai renoncé, vous me désobligeriez beaucoup. Ne parlez pas de moi, pas même du projet dont nous venons de nous occuper ; feignez au contraire, lorsqu'il vous sera présenté, de ne le pas connaître. Puisque vous avez jugé prudent que ma personne n'intervînt plus, persistez dans votre résolution. Je suis trop heureuse de pouvoir vous servir, pour rechercher d'autres suffrages que le vôtre. Conservez seulement toujours pour moi cette confiance privée à laquelle j'attache tant de prix, frère; c'est là ma récompense... Ce projet est bon, à ce que je crois... La lecture que j'en viens de faire avec vous me l'a fait apprécier davantage, et vous vous en trouverez bien !... Fagnani, vous le savez, est un homme habile... Jé pense qu'il ne tardera pas à vous soumettre son mémoire... Mais surtout ne parlez pas de moi !... Puis ménagez Pancirole et Pamphile ; vous avez besoin d'eux. D'ailleurs, entre nous soit dit, je sais que quand il est question de votre belle-sœur, ces deux hommes prennent facilement de l'ombrage ; ainsi, laissez-les livrés à eux-mêmes quand Fagnani s'expliquera ; ce projet leur plaira ou je serais bien trompée... tandis que s'ils soupçonnaient que je l'approuve, peut-être s'en défieraient-ils... Vous le savez, frère, les hommes sont ainsi faits ! — Vous êtes vraiment une femme admirable, dit le pape en serrant les mains

de sa belle-sœur. — Et vous, vous êtes trop méchant ou trop bon ; mais je vous aime comme vous êtes. »

Plusieurs entretiens sur ce sujet, entre Innocent et sa belle-sœur, eurent encore lieu avant que le prélat Fagnani se décidât à aller soumettre son projet au pape et à ses deux conseils favoris. Assuré par dona Olimpia de la faveur avec laquelle ses idées seraient sans doute accueillies, Fagnani ne voulut cependant les faire connaître qu'après avoir étudié d'avance le moyen de les mettre à exécution, afin que l'idée vînt aussitôt au pape et à ses ministres de l'en charger. Aidé dans ses recherches par Rasponi et le sous-dataire Mascambruno, avec lesquels l'ensemble de ce projet avait été combiné, ces trois importants fonctionnaires ne tardèrent pas à se procurer les états circonstanciés du personnel et des revenus de tous les couvents d'Italie. Ce cadastre dressé, Fagnani, avec l'agrément de dona Olimpia, qui dirigeait toute l'affaire et devait en profiter, exposa son projet au pape en présence de Pancirole, du cardinal neveu, de Mascambruno et de Rasponi, par lesquels il fut unanimement approuvé.

La confiance aveugle du pape pour le sous-dataire, ainsi que pour Rasponi et Fagnani, ne laissa pas un instant de doute sur le choix que l'on fit d'eux pour suivre cette importante opération. A peine le pape eut-il lancé la bulle qui frappait les petits couvents, que Rasponi écrivit de la part du pontife dans tous les diocèses, pour donner des instructions aux différents chefs d'ordres, afin d'obéir promptement ; et aux termes de la bulle, il était enjoint aux moines, sous peine d'excommunication, d'abandonner tous les couvents trop pauvres pour entretenir douze religieux ; en outre les évêques étaient chargés non-seulement de faire part de cet ordre aux supérieurs des communautés, mais d'en surveiller rigoureusement l'exécution.

Ce que Rasponi avait prévu arriva. La suppression de plus de deux mille couvents, au nombre desquels les adroits spéculateurs n'avaient pas manqué de comprendre plus des deux tiers de ceux suffisamment riches pour entretenir vingt et même trente moines ; cette suppression, qui frappait comme de la foudre plus de quarante mille religieux, fit

naître une foule de réclamations auxquelles, selon l'usage à Rome en ce temps, on ne se proposait de répondre favorablement qu'en raison de l'importance des sacrifices pécuniaires que les demandeurs seraient en état ou en humeur de faire.

D'abord quelques cardinaux, les uns révoltés de l'injustice frauduleuse avec laquelle la désignation des couvents avait été faite, les autres en qualité de protecteurs de certains ordres, portèrent des plaintes, présentèrent même des requêtes jusqu'en plein consistoire, en faveur des monastères supprimés par surprise; mais leurs efforts furent vains. Le pape, aveuglé par les hommes auxquels il accordait malheureusement sa confiance, resta sourd à ces demandes, répétant avec vivacité et humeur que ces détails étaient du ressort de Rasponi, de Fagnani et de Mascambruno, et que cela ne le regardait pas.

Quant à ceux-ci, dès qu'on leur adressait quelques réclamations de ce genre, ils en prenaient fidèlement des notes qu'ils remettaient à mesure à dona Olimpia, vers laquelle des agents subalternes avaient l'art de diriger les solliciteurs.

Au moyen de cette espèce de pressoir administratif, qui commençait dans l'antichambre de dona Olimpia et finissait aux bureaux de la daterie, dirigés par Mascambruno, les coffres de la belle-sœur d'Innocent et ceux du fisc furent comblés d'or, sans préjudice des sommes qui revinrent au sous-dataire, à ses deux acolytes et à leurs nombreux agents.

Le gouvernement pontifical entra en possession de plus de quinze cents couvents, dont on fit la vente à son profit, et dona Olimpia retira près de deux mille écus romains (un million de francs) de cinq cents monastères frauduleusement compris dans la proscription légale, mais qui obtinrent d'elle la faveur de se racheter avec l'argent que l'Espagne fournit en cette occasion aux moines d'Italie.

Ces prodigieuses exactions, qui dispensent de faire connaître en détail la quantité de celles moins importantes qui se commettaient journellement, devinrent l'objet constant des méditations et des travaux de dona Olimpia. Depuis qu'elle ne pouvait plus prendre une part ostensible aux affaires

d'état, tous les efforts de son esprit tendaient à augmenter ses richesses, déjà immenses, pour se tenir prête à ressaisir le pouvoir à temps opportun, donner du poids et de l'importance à sa famille, et se ménager les moyens de conserver l'influence qu'elle avait sous le pontificat de son beau-frère, lorsque arriverait son successeur.

Cette dernière pensée la dominait sans cesse. Malgré la vitalité extraordinaire d'Innocent, le grand nombre de ses années (il avait quatre-vingts ans) et la nature de son infirmité, la pierre, rendaient sa fin un événement auquel on s'attendait de jour en jour. Au moindre malaise qu'éprouvait le pape, les ambitions, les espérances et les craintes étaient mises en jeu, et dona Olimpia, qui éprouvait ces diverses passions à la fois, faisait usage de toutes les ressources de son esprit pour conjurer la tempête qui s'élèverait probablement contre elle à la mort de son beau-frère.

Peu confiante dans l'appui de plusieurs membres du sacré collége dont l'influence n'était pas très-active, elle conçut l'idée de se joindre aux Barberins, qu'elle avait précédemment persécutés. Les cardinaux Antoine et François Barberin étaient successivement rentrés dans une partie de leurs biens; ils avaient repris une foule de bénéfices qui leur avaient été ravis, et s'étaient enfin rendus utiles au gouvernement pontifical par la longue expérience qu'ils en avaient faite sous leur oncle Urbain VIII. Dona Olimpia, loin de s'opposer à leur rentrée aux affaires, les avait favorisés dans leurs projets, tant en traitant souvent avec eux, qu'en faisant valoir leurs talents et leurs services auprès du pape. Cette politique avait le double objet de contre-balancer l'importance que Pancirole et le cardinal neveu avaient prise à la cour, mais surtout de se préparer dans le sacré collége des partisans prêts à élire un pontife, sinon favorable, au moins indulgent pour dona Olimpia, en cas de vacance du saint-siége.

Cette femme avait présents à la pensée les traitements qu'elle avait fait éprouver aux Barberins; mieux que personne elle savait avec quelle rigueur on avait séquestré leurs biens, exigé les comptes de toutes les immenses richesses

qu'ils avaient injustement amassées, comment on avait même menacé leur vie; aussi redoutait-elle un pareil sort.

Mais tandis que le génie infatigable de cette femme s'évertuait ainsi pour reconstituer son pouvoir en en rassemblant avec une admirable industrie les éléments dispersés, un accident sinistre faillit ruiner ses projets.

Un soir que, enfermée dans la partie la plus secrète de son palais, dona Olimpia repassait le compte des sommes reçues de ceux qui avaient obtenu des grâces d'elle, la voix de Flaminia se fit tout à coup entendre : « Princesse, dit-elle en parlant à travers la porte, monseigneur Azzolini demande instamment la faveur de vous entretenir; c'est, dit-il, pour une affaire d'importance. — Faites entrer dans ma chambre, répondit aussitôt dona Olimpia, je vais l'y joindre. » En disant ces mots, elle se leva brusquement, et éprouva un battement de cœur qu'elle ne vainquit pas aisément. « Azzolini à cette heure! pour une affaire importante! se redisait-elle intérieurement en fermant en toute hâte ses coffres; que peut-il être arrivé? »

En effet, la présence si inattendue et à une heure déjà avancée de monseigneur Azzolini, chargé de tenir dona Olimpia au courant de toutes les choses secrètes dont il était nécessaire qu'elle fût informée d'avance, devait exciter son inquiétude.

Après avoir rajusté ses vêtements, elle entra dans sa chambre, où elle trouva le prélat tout aussi ému qu'elle. « Eh bien! dit-elle, qu'est-il arrivé? Le pape est-il malade? — Non, grâce au ciel, madame... Mais... — Eh bien, qu'est-ce? — Selon toute apparence, monseigneur Mascambruno est menacé des plus grands malheurs. — Comment! que dites-vous, Azzolini? Mascambruno? — Oui, madame. — Et de quels malheurs? — Heureusement qu'il est encore protégé par la confiance sans bornes que sa sainteté met en lui; mais si le hasard voulait que ce qui se répète déjà dans Rome sur le compte du sous-dataire vînt à prendre de la consistance, et à parvenir jusqu'aux oreilles de sa sainteté, Mascambruno est un homme perdu! — Juste ciel! que dites-vous? — Ce que tout le monde répète, madame. »

Olimpia passa ses mains sur son front en rassemblant ses idées, et répéta : « Mascambruno !... Mais voyons, voyons, ajouta-t-elle avec vivacité et inquiétude, dites-moi de quoi il s'agit... » Elle se leva, alla de côté et d'autre, puis dit tout à coup : Je vais trouver le pape, c'est ce qu'il y a de plus pressé. — N'allez pas en ce moment chez le saint-père, madame : outre la fatigue que cette affaire lui a déjà causée, que pourriez-vous lui dire ? vous ignorez ce dont il est question. — Vous avez raison, Azzolini ; vous avez raison, dit Olimpia avec agitation... Mettez-moi au courant... Qu'a fait Mascambruno ? de quoi l'accuse-t-on ? Allons, parlez, mon ami, parlez... » Et son regard impatient restait attentivement fixé sur celui du prélat.

« L'affaire est des plus graves, excellence, et demande à être traitée prudemment. La crainte que le bruit n'en parvînt que confusément à vos oreilles m'a fait voler auprès de vous, afin que vous connaissiez bien les faits avant d'en parler au pape. — Avant tout, de quoi Mascambruno est-il accusé ? — De choses terribles, madame ! — Enfin ? — De crimes... — Crimes ! répéta dona Olimpia avec effroi, en se levant de son siége, sur lequel elle retomba presque aussitôt. Mais ce sont des impostures, Azzolini ! Comment a-t-on pu vous persuader de telles choses ? On a abusé de votre crédulité, ajouta bientôt dona Olimpia avec l'accent de l'inquiétude et du désespoir. — Permettez, excellence, que je vous mette au fait de ce que j'ai appris. C'est précisément cette chaleur de votre part que je craignais, dans une circonstance où vous ne sauriez agir avec trop de circonspection. Etes-vous parfaitement sûre de Mascambruno, madame ? Et si par hasard il avait abusé de la confiance extrême que le pape et vous-même lui avez accordée, serait-il à propos et convenable que vous allassiez le défendre sans savoir seulement de quoi on l'accuse ? — Vous penseriez donc que cette incroyable accusation porte sur quelques fondements solides ? — Je ne suis heureusement pas le juge de Mascambruno, excellence, et ne décide rien ; mais j'ai appris des choses qu'il est indispensable que vous sachiez. — Dites-les-moi donc bien vite. — Il y a déjà longtemps que le bruit court à Rome qu'il se com-

met des fraudes à la daterie, vous le savez?... Dernièrement il s'est passé dans les bureaux de cet office des désordres qui ont éveillé les soupçons du cardinal Cecchini, le dataire. On dit, car je ne puis rien affirmer, on dit que le sous-dataire Mascambruno, qui, vous ne l'ignorez pas, remplissait entièrement, avec l'agrément du pape, les fonctions de son chef, avait formé un bureau d'expéditionnaires composé d'hommes à lui dévoués, qui trafiquaient sur les suppliques, ainsi que sur les taxes auxquelles elles sont imposées, en en falsifiant les écritures... — De telles choses sont-elles croyables? s'écria Olimpia. — Je rapporte ce que l'on dit, madame, poursuivit Azzolini; les noms de ces cinq expéditionnaires sont Monacci, Gracco, Brignardel, un Brabançon nommé Degoux, et Bonozzi.

» Déjà on avait remarqué que des suppliques, auxquelles le pape opposait toujours son refus positif, avaient cependant été obtenues en vertu de bulles signées du pape, et contre-signées du sous-dataire. Mais bien que ces choses étranges se fussent renouvelées, la haute confiance dont sa sainteté environne Mascambruno a fait rejeter jusqu'à l'ombre même d'un soupçon. Cependant le dataire, monseigneur Cecchini, se mettait sur ses gardes, en tenant tout fort secret. — Oh! je m'y attendais bien, interrompit dona Olimpia; c'est Cecchini qui a ourdi toute cette trame! — Ecoutez attentivement, excellence, reprit Azzolini; le bruit des faux qui se commettaient à la daterie se répandit plus que jamais dans Rome; et enfin un événement, dont le secret ne sortit cependant point encore de l'enceinte de cet office, éveilla l'attention du dataire et de quelques-uns des réviseurs employés sous ses ordres. Depuis longtemps Mascambruno ne donnait plus à signer au pape aucune grâce un peu importante qu'elle n'eût passé par les mains d'un de ses cinq expéditionnaires dévoués, dont je vous ai fait connaître les noms. Il arriva qu'un autre expéditionnaire, un nommé Boulboul, Liégeois, qui ne s'entendait pas avec les cinq privilégiés, ayant présenté au sous-dataire une grâce à faire signer, fut refusé net par Mascambruno, qui lui dit que le pape ne voulait pas signer cette supplique. Boulboul, qui, bien qu'étranger au travail

des expéditionnaires du sous-dataire, savait cependant le moyen de se les rendre favorables, s'adressa successivement à Gracco, à Brignardel et à Degoux, pour expédier son affaire, leur promettant que celui qui la ferait réussir aurait, outre les frais d'expédition, huit ou dix pistoles de récompense. Degoux, qui faisait l'office de substitut auprès du sous-dataire, se chargea de tout, et satisfit Boulboul. — Jusqu'ici, interrompit dona Olimpia, je ne vois qu'un troupeau de fripons, dont Mascambruno a eu la maladresse de s'entourer. — Boulboul, reprit Azzolini, ayant son affaire et le compte de son expédition, voulut, en homme du métier, s'assurer qu'il y avait effectivement quatre cent six ducats de droits à payer, comme Degoux les lui avait demandés. Il alla donc à l'office des componendes, où il apprit que le droit ne se montait qu'à quatre cents. Fort de ce renseignement, Boulboul voulut faire rendre à Degoux les six ducats que ce dernier refusa; ce qui fut cause que dans le dessein de se venger, Boulboul publia l'affaire dans toute la daterie, où l'on apprit de plus que les quatre cents ducats n'avaient pas même été versés. Brandano, le préfet des componendes, continua Azzolini, lorsqu'il vit que dona Olimpia n'avait rien à dire, apprit, à qui voulut l'entendre, un vol fait aussi ouvertement au pape, et à la suite des recherches qu'il fit dans le premier moment, il s'assura que depuis fort peu de temps on avait fraudé pour plus de quarante mille ducats à l'office des componendes.

» Toutes ces choses cependant s'étaient passées dans la daterie, et l'on se proposait, tout en redoublant de surveillance, d'assoupir cette affaire. Ce fut alors que Degoux et Gracco, craignant d'être recherchés pour leurs fraudes, s'enfuirent à Livourne. — Vous voyez bien, dit Olimpia, que ce sont ces fripons qui ont fait tout le mal. — Je ne les défends pas. Mais reprenons la suite de cette malheureuse affaire. On assure que c'est Mascambruno qui leur a donné l'ordre de partir de Rome. — Rien n'était plus sage! — On ajoute que pour combler le déficit de la caisse des componendes, Mascambruno a restitué les quatre cents ducats volés par Degoux. — Cela est fort noble. — Aussitôt Mascambruno

alla trouver le pape, lui fit ouvertement part de ce qui était arrivé, en en rejetant la faute sur les deux employés, Degoux et Gracco, qui avaient pris la fuite, et sur quelques négligences introduites dans les bureaux, mais auxquelles on avait déjà mis ordre. L'extrême confiance que le pape met en la personne de Mascambruno fit plus que toutes les explications qu'il donna en qualité de sous-dataire, et le calme se rétablit encore dans la daterie... mais pour peu de temps, madame... »

Olimpia, sans dire un mot, parut redoubler d'attention.

« Tout à coup, continua Azzolini, on eut connaissance qu'il existait une bulle fausse. Cette bulle contenait l'évocation d'une affaire criminelle dont l'inquisition de Portugal avait pris connaissance, et que l'on renvoyait, contre l'avis du pape et par cette fausse bulle, à des juges séculiers.

— Quelle est donc cette affaire dont je n'ai pas eu connaissance? — Il s'agit, madame, de plusieurs seigneurs portugais qui se sont rendus coupables d'un crime honteux, dont la sainte inquisition du pays a pris connaissance. Sur l'ordre de ce tribunal, les accusés ont été mis en prison pour être jugés avec la dernière rigueur et privés sans doute de leurs biens. Du fond de leur prison, ces coupables ont trouvé moyen de solliciter auprès du pape une évocation pour être renvoyés à des juges séculiers sur l'indulgence desquels ils se flattent de pouvoir compter. Cette supplique, adressée au saint-père, a été appuyée par tout ce qu'il y a de plus considérable à Rome, et l'ambassadeur de Portugal, ainsi que ceux de la plupart des autres royaumes de l'Europe, ont sollicité la bulle d'évocation avec une ardeur qui a toujours semblé augmenter la répugnance du pape à accorder cette grâce. Le saint-père, tant à cause de l'indignité du crime que dans l'intention de laisser les priviléges du tribunal de l'inquisition intacts, resta inébranlable dans son refus, et cependant la bulle fut délivrée. — Eh! comment? demanda Olimpia. — Il paraît que les intéressés s'adressèrent à Brignardel, l'un des expéditionnaires affidés de Mascambruno, qui entreprit cette affaire, sous promesse d'une récompense énorme si elle réussissait. — Mais, interrompit dona Olimpia

avec vivacité, tous ces rapports sont-ils vrais? Comment sait-on ces détails? — Je vous rapporte, madame, ce qui a été dit, sans pouvoir vous en fournir de preuves. — Mais où est la vraisemblance au moins? — C'est que le jour même que la fausseté de la bulle a été reconnue, Brignardel s'est évadé furtivement de Rome et a trouvé à Civita-Vecchia un vaisseau qui l'a conduit à Gênes. — Cela est certain? — Très-certain, excellence, et l'on ajoute, mais je ne puis vous l'affirmer, que monseigneur Mascambruno tenant toujours le vaisseau prêt pour l'occasion, fit partir Brignardel à l'instant même. — Et le pape, qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait dans cette circonstance? Pancirole, le cardinal neveu, paraissent-ils prendre part à cette affaire? enfin le dataire Cecchini quelle conduite tient-il en cette occasion? — Il est fort difficile de répondre à toutes ces questions, madame, parce qu'au point où en est cette affaire, c'est-à-dire maintenant que tout le monde en sait beaucoup plus, à ce qu'il paraît, qu'on n'ose en dire, rien n'est moins aisé que de démêler le faux du vrai. Toutefois je puis vous assurer que le pape accorde une confiance plus grande que jamais à Mascambruno; à ce point, qu'en parlant des faux qui ont été faits à la daterie, il a vanté l'intégrité du sous-dataire, et a même laissé échapper quelques paroles propres à faire penser qu'à la première promotion il le fera cardinal. Quant à Pancirole et au neveu, on ne doute pas qu'ils ne connaissent à fond tout ce qui concerne Mascambruno; mais on ajoute que ces deux hommes, retenus par la faveur toujours croissante du sous-dataire, n'osent rien dire et se renferment dans un silence absolu. — Mais Cecchini? Cecchini? demanda dona Olimpia, quelle attitude a-t-il prise? — Sitôt qu'il eut connaissance de la fausse bulle en faveur des accusés portugais, il s'est écrié: « Ah! malheureux que nous sommes! que va dire le pape qui a tant de fois refusé cette grâce? » Puis il a envoyé chercher tout aussitôt Mascambruno, à qui il a ordonné de se procurer cette bulle à tout prix pour la montrer au pape et lui faire voir qu'il n'y avait pas de leur faute. — Qu'a dit Mascambruno au dataire? — Il a montré un étonnement extrême de ce qu'une erreur de cette importance avait pu se

commettre dans les bureaux de la daterie, à propos surtout d'une grâce que le pape avait toujours obstinément refusée; il a répété que la bulle devait être fausse, qu'il ne fallait pas perdre un seul moment pour s'en assurer, et qu'il allait à l'instant même prendre toutes les informations imaginables à ce sujet. Il alla donc aussitôt chez Brignardel, que monseigneur Cecchini lui avait désigné comme le coupable, et ayant pris l'expéditionnaire avec lui dans son carrosse, il le mena chez don Diego de Sonza, détenteur de la bulle, à qui il la redemanda d'autorité, en menaçant ce seigneur de toute la colère du pape. — Cette action est toute en faveur de Mascambruno. — Hélas! madame, il y a une circonstance qui en fait juger bien autrement. S'il eût fait arrêter aussitôt Brignardel, rien de mieux; mais c'est précisément quand il a eu la bulle entre les mains, qu'il a favorisé l'évasion de cet homme. — Mais enfin qu'a-t-il fait de la bulle? car c'est là le point important. — Le lendemain il est allé avec monseigneur Cecchini la présenter au pape, et dans le rapport qu'il fit à sa sainteté, il s'appliqua à démontrer que la bulle avait non-seulement été expédiée sur une supplique fausse, mais que la signature du pape avait été contrefaite ainsi que la sienne. — Et qu'est-il résulté de là? — Que sa sainteté, indignée de ce qu'un tel forfait a pu être commis dans les bureaux de la daterie, a ordonné l'arrestation et la mise en jugement des principaux chefs de cette administration : Lorenzi, qui a enregistré la supplique; Buoncompagni, qui l'a auscultée; celui qui a écrit la bulle, Corrozzino, scripteur apostolique, et Gofredi, officier des contradettes. Monseigneur Bruningo le réviseur est aussi en prison, ainsi que don Diego de Sonza, solliciteur et agent principal en cette affaire. Enfin, on prétend même que l'assistant jésuite du Portugal a été arrêté, et qu'on lui a donné l'église du Jésus pour prison. Toutes ces dispositions ont été prises sur les avis de Mascambruno, qui, après avoir répété plusieurs fois et avec une vivacité extraordinaire qu'il ne prendrait pas de repos que les coupables d'un pareil crime ne fussent punis, a proposé de les faire examiner par son ami le juge Rugolo. Voilà, madame, où les choses en étaient ce soir. Jamais af-

faire n'a été environnée d'un mystère plus grand, et j'ai eu mille difficultés à surmonter pour vous la faire connaître. Mais j'ose vous affirmer que les renseignements que je viens de vous transmettre sont vrais dans leur ensemble et suffisants pour vous éclairer sur la conduite que vous aurez à tenir envers Mascambruno, si, comme je le crains, des personnes dont il ne croit pas avoir à se défier ne s'apprêtent pas en secret à lui susciter de nouveaux embarras. — Vous avez donc quelques soupçons à ce sujet? — On a parlé d'une démarche du père Lolli, confesseur du pape, auprès de sa sainteté, qui pourrait avoir des conséquences graves; mais tout cela est encore un mystère impénétrable. Au résultat, Mascambruno en est arrivé, pour prouver son innocence, à poursuivre la punition de ceux qu'il donne comme coupables. Tel est le point où en est cette affaire, madame, et je terminerai en vous disant que Mascambruno et Cecchini doivent avoir demain une conférence à ce sujet avec le pape. Pancirole et le neveu y seront sans doute; je vous laisse à juger maintenant de ce que vous avez à faire. Croyez-vous devoir y assister? ou pensez-vous qu'il vaille mieux que je m'informe de tout ce qui aura été dit pour vous en instruire? Décidez; je suivrai vos ordres.

— Si vous êtes certain, dit Olimpia d'un air soucieux, de vous tenir au fait de tout... — Soyez tranquille, excellence, interrompit Azzolini. — Eh bien, je préfère n'être pas présente à cette conférence. Je verrai le pape après... le soir... Je vous remercie, Azzolini, ajouta dona Olimpia, dont la voix était sensiblement altérée; je ne vous oublierai pas dans l'occasion. » Le prélat se retira en faisant une profonde révérence, et la belle-sœur d'Innocent alla se jeter sur son lit, l'esprit plein d'inquiétudes et de présages sinistres.

La conférence annoncée par Azzolini eut en effet lieu chez le pape. Mascambruno, en présence du dataire, de Pancirole et du cardinal neveu, employa toutes les ressources imaginables pour prouver que la signature du pape et la sienne avaient été contrefaites, non-seulement sur la bulle accordée aux Portugais, mais sur une foule de suppliques dont la fausseté avait également été reconnue. Non content

de faire venir quelques expéditionnaires qui affirmèrent ce fait, il produisit deux copistes habiles, experts en écriture, qui tinrent le même langage. Avec une audace qui ne peut s'expliquer que par l'aveuglement du pape à son égard, Mascambruno fit ressortir avec orgueil sa prétendue innocence devant Cecchini, Pancirole et le cardinal Pamphile, qui, tous trois convaincus de la mauvaise foi du sous-dataire, mais retenus par la crainte de déplaire au pontife, gardèrent un silence d'autant plus coupable que Mascambruno s'en autorisa pour animer le pape contre tous les pauvres officiers de la daterie, déjà emprisonnés, et qu'il avait hâte de faire perdre promptement par un jugement capital. En effet, la conférence n'était pas terminée que l'on vit arriver le juge Rugolo, qui avait déjà instruit le procès. Il donna un nouvel éclat à l'innocence de Mascambruno en énumérant avec une férocité minutieuse, devant le pape, tous les griefs qu'il avait déjà trouvés au prisonnier.

On a toujours peine à comprendre la faveur dont jouissent certaines gens quand on n'en connaît pas l'origine ; aussi, pour s'expliquer celle de Mascambruno auprès d'Innocent X, est-il nécessaire d'apprendre comment le sous-dataire avait commencé à se mettre dans les bonnes grâces du pontife. Son véritable nom était Francesco de Canonicis ; natif de la Marche d'Ancône, la légitimité de sa naissance était plus qu'incertaine, et après avoir fait d'assez bonnes études dans les humanités et dans les lois, il était entré chez un avocat célèbre nommé Mascambruno, qu'il aida merveilleusement par la tenue des écritures, en les faisant si lâches sur chaque page, que le profit qu'on en retirait était plus que triplé. *Les grosses de Mascambruno* étaient passées en proverbe à Rome.

L'avocat Mascambruno ayant reconnu le mérite de de Canonicis, se l'attacha, le mit à la tête de ses affaires, et soit par pure reconnaissance, ou par un instinct vague de paternité, il lui légua en mourant son nom, ses armes, sa bibliothèque, ses écritures et sa clientèle.

Le nouveau Mascambruno était donc avocat réputé habile, lorsque Innocent X, qui alors n'était que le cardinal Pam-

phile, sollicitait à la Rote un procès fort important qu'avait le marquis Justiniani, tout nouvellement marié à sa nièce, la fille de dona Olimpia. Cette affaire prenait un mauvais biais au tribunal, et déjà on avait lancé deux décisions contre Justiniani, lorsque Mascambruno, lié avec l'auditeur du cardinal, eut connaissance du procès; il demanda les pièces, les compulsa, en tira si bien parti qu'il présenta la question sous un nouveau jour, et parvint à faire donner gain de cause au marquis Justiniani.

Le cardinal Pamphile fut tellement surpris de la promptitude et de la netteté avec lesquelles Mascambruno avait débrouillé cette question, que de ce moment il ne cessa de lui accorder sa confiance pour la gestion des intérêts si compliqués de la maison Pamphile ; dès lors Mascambruno ne cessa plus en effet de les surveiller jusqu'à sa mort. Lorsque Pamphile fut nommé pape, à la première vacance il nomma Mascambruno sous-dataire, lui laissa même bientôt usurper les droits et les fonctions de Cecchini, son supérieur, et telle était l'élévation de la faveur à laquelle cet homme était parvenu, lorsque l'on fit la découverte de la fausse bulle, qu'Innocent X, comme on l'a déjà fait entendre, n'attendait que la première promotion pour le faire cardinal.

Mais l'imprudent pontife ne se doutait guère de quelle pourpre la tête de Mascambruno allait être rougie !

Un jour, pendant que Rugolo instruisait le procès des officiers de la daterie, le cardinal neveu et Pancirole, à qui cette infâme intrigue faisait horreur depuis longtemps, voulurent la faire finir. Ce dont avait parlé Azzolini à dona Olimpia n'était pas sans fondement. Le père Tomazo Lolli avait en effet mis sous les yeux du pape quatre suppliques fausses, qui lui avaient été confiées par le premier réviseur de la daterie, un certain Joachim Vaultrin, natif de la Lorraine. Mais ces pièces, évidemment fausses, avaient été négligemment observées par Innocent, qui, dans son inconcevable prévention pour Mascambruno, les lui avait précisément remises comme simple affaire de daterie, et qui le concernait. On comprend du reste l'usage que fit de ces pièces importantes celui qui avait tant d'intérêt à les cacher, et

23.

il n'en fut plus question. Mais l'honnête Vaultrin ne se tint pas pour battu. Son âme s'indigna à l'idée que ses confrères, les officiers de la daterie, victimes des affreuses calomnies de Mascambruno, allaient racheter, peut-être de leur sang innocent, la tête coupable de ce faussaire. Enhardi par l'amour de la vérité, et sans ignoror à quel danger il s'exposait, il se confia au cardinal neveu et à Pancirole, et leur démontra clairement toutes les fraudes que Mascambruno avait fait commettre depuis qu'il était sous-dataire. Il faut bien l'avouer : malgré l'évidence du crime, l'énergique probité du Lorrain Vaultrin suffit à peine pour faire entrer les deux ministres d'Innocent dans ses intentions et ses projets. « Je prends tout sur moi, éminences, leur répétait-il; je sais quelle est la prévention de sa sainteté pour monseigneur Mascambruno ; mais je me fais fort de détromper notre saint-père; et outre les pièces que je vous ai montrées, j'en conserve d'autres qui amèneront le triomphe complet de la vérité. Non, non, éminences, ajouta-t-il les larmes aux yeux, vous ne permettrez pas que l'innocence soit sacrifiée à un tel coupable! Vous ne l'ignorez pas : tous les officiers de la daterie sont les victimes du plus infernal mensonge. Monseigneur Mascambruuo prétend que la signature du pape et la sienne ont été contrefaites; c'est faux. Il tient ce langage pour rejeter le crime sur ses inférieurs. Je vous le dis, et je le soutiendrai jusqu'à mon dernier soupir, ce sont les signatures véritables d'Innocent et de Mascambruno qui se lisent sur la bulle et les suppliques fausses; mais c'est le corps de la pièce qui a été falsifié, substitué ou surpris. C'est ce que je puis et veux démontrer au saint-père, pour lui épargner l'horreur de faire couler le sang innocent. »

Rien n'est si embarrassant pour des gens de cour habitués à éviter les frottements et les angles que de se trouver en contact avec ceux qui n'ont pour tout mérite et pour toute puissance qu'une inexorable probité. Les deux cardinaux se trouvèrent pris comme dans un piége, entre l'autorité du sous-dataire Mascambruno, qui pouvait, s'il se relevait du coup, les abattre tous deux, et l'inflexible sincérité du Lorrain, qui ne manquerait pas de les traîner dans la boue s'il

parvenait, comme il y était bien résolu, à faire connaître la vérité sans leur assistance.

Quoique Pancirole et le jeune Astalli ne fussent pas des vertus inébranlables, le bon dominait chez eux, et malgré toutes les inquiétudes que leur donna le hardi projet de Vaultrin, ils consentirent enfin à parler de lui au pape et à lui ménager même une audience.

Le jour qu'elle eut lieu, le plus calme des quatre fut Joachim Vaultrin. Ce brave homme, qui n'avait jamais approché des appartements du pape, était si préoccupée de son idée, si sûr de faire triompher la vérité, qu'il s'avança avec une assurance candide dont le pape et les cardinaux ne purent s'empêcher d'être frappés. Vaultrin posa une énorme liasse à terre, s'agenouilla trois fois devant le pontife, et reprenant son poste auprès de ses papiers, attendit en silence qu'on l'interrogeât. « Qu'avez-vous à nous dire, Vaultrin? lui demanda le pontife avec gravité. — Des choses importantes pour vous, saint-père, et qui ne le sont pas moins pour des hommes injustement accusés. — Avez-vous bien réfléchi à l'importance de votre démarche? et savez-vous que si vous vous trompiez, il y va de la vie pour vous? — Je le sais, saint-père, répondit respectueusement Vaultrin en mettant un genou en terre; puis se relevant, il regarda Pancirole, auquel il sembla demander s'il était temps qu'il se mît en devoir de donner les renseignements que l'on attendait de lui. Sur un signe du ministre, Joachim Vaultrin délia ses papiers et les disposa à terre dans un certain ordre qui lui permît de trouver à l'instant ceux dont il aurait besoin. Puis, s'adressant au pape : « Je prierai humblement sa sainteté, dit-il, de me permettre de rappeler sommairement avant tout les formalités que l'on observe à la daterie, au sujet des suppliques en grâce que votre main sacrée doit signer. Les suppliques et les grâces se font sur une demi-feuille de papier, sur laquelle, après l'objet et les détails de la demande et le nom du requérant, on laisse un vide de trois doigts pour la signature du pape. Tout au bas de la feuille, le sous-dataire ou ses expéditionnaires de confiance mettent le sommaire de la grâce en une ligne ou deux, pour épargner au pape la

peine de lire en entier la supplique, dont il a dû conférer d'avance avec le dataire et le sous-dataire.

» La supplique étant signée par le pape, le sous-dataire l'envoie au premier réviseur, qui s'assure si le sommaire est d'accord avec la teneur de la demande. Cette première formalité remplie, le premier réviseur envoie la supplique aux dates, pour prendre date en effet, afin que le suppliant puisse faire valoir son droit selon son ordre, quand il se présente quelque vacance de bénéfices.

» La supplique datée est envoyée au second réviseur, qui contrôle ce qu'a fait le premier; puis lorsque les suppliques ont un droit, une componende à payer, comme cela arrive ordinairement, à moins que la bienfaisance de sa sainteté n'en veuille faire la remise au solliciteur, la pièce est envoyée à l'office des componendes. A ce sujet, je prendrai la liberté de faire observer à sa sainteté qu'en beaucoup d'occasions, quand il s'agit, par exemple, de demandes de prieurés titulaires, d'abbayes, de coadjutoreries ou d'indults, les droits à payer ne sont pas tellement fixes qu'il ne puisse se commettre des exactions, dans le cas où les officiers des componendes et le sous-dataire ne seraient pas scrupuleusement fidèles. En leur qualité de grands fonctionnaires, et lorsqu'ils se sentent forts de la haute confiance que le pape leur accorde, se donnant alors pour les organes suprêmes des intentions et des volontés du pontife, ils prennent tout sur eux et font exécuter leurs ordres aux officiers subalternes. Cela posé, j'achèverai d'exposer les formalités, très-saint-père, » continua Joachim Vaultrin, qui par ses dernières paroles avait singulièrement inquiété le pape. « Des componendes la supplique retourne au sous-dataire pour y mettre la grande date, après avoir vérifié les approbations des divers officiers entre les mains desquels sa demande a passé et a été contrôlée. La grande date apposée, la supplique est enregistrée et sort de la daterie. »

Vaultrin cessa de parler et alla prendre à terre plusieurs papiers qu'il plaça sur la table près de laquelle le pape était assis. « Saint-père, lui dit-il, votre sainteté sera-t-elle assez bonne pour prendre lecture de ces quatre suppliques que je

lui présente? Innocent les lut successivement, et à l'occasion de chacune il s'écria : « Mais c'est une fausseté abominable. Je n'ai jamais prétendu accorder ces grâces, et les quatre demandeurs sont au contraire des hommes qui ont encouru mon animadversion. Je n'ai pas signé cela... c'est une insigne fourberie. — Que sa sainteté, ajouta Vaultrin, veuille bien considérer sa signature... la reconnaît-elle pour sienne? — Certainement. Mais il y a des fripons si adroits pour contrefaire les signatures ! — Celle-ci n'est pas contrefaite, pas plus que celle de monseigneur Mascambruno, qui l'accompagne. Tenez, saint-père, comparez-les avec celles-ci, qui ont été données avant hier; elles sont parfaitement semblables. » Et en disant ces mots, Vaultrin faisait passer à Pancirole et au cardinal neveu les suppliques fausses que le pape avait déjà vues. Innocent était fort agité; il jetait successivement les yeux sur ses différentes signatures avec un air de mauvaise humeur qui parut augmenter jusqu'au moment où, se tournant avec vivacité vers Vaultrin, il lui dit : « Eh bien, en fin de compte, qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est que ma signature et celle de Mascambruno ont été contrefaites ? Il faut chercher le faussaire ! »

Malgré le ton tant soit peu dur avec lequel Innocent lança cette réflexion, Vaultrin, dont l'assurance était encore augmentée depuis la première explication qu'il avait donnée, alla prendre de nouveaux papiers de sa liasse, qu'il joignit aux autres sur la table du pape. « Voyez ces pièces, saint-père, dit-il, et suivez bien les observations que nous allons y faire. Remarquez-vous qu'à celle-ci le sommaire, au lieu d'être sur la même page, se trouve ajouté sur une bande de papier collée avec des pains à cacheter? — Oui, en vérité. — Lisez maintenant le corps de la supplique. — Eh quoi ! s'écria le pape en colère, l'abbaye de Nola au marquis de Talpino ! Je n'ai point signé cette grâce ! Je me suis toujours refusé à l'accorder. — Voyez maintenant la signature; est-ce bien la vôtre? — Oui. — Et celle de monseigneur de Mascambruno ? — Egalement. — Eh bien, saint-père, voilà comme avec votre main et celle du sous-dataire on faisait de fausses suppliques. On vous présentait un som-

maire que vous croyiez devoir signer, et on en substituait une autre pour une grâce que vous ne vouliez pas accorder. — Comment, Vaultrin, vous êtes bien sûr... — Attendez, saint-père, dit le réviseur en allant prendre une nouvelle supplique ; voyez celle-ci, dont le faux sommaire a été coupé avec tant de négligence, que les traces de l'écriture de la première ligne paraissent à la jointure du papier ajouté ! »

L'étonnement du pape parut extrême, et il regarda fixement Pancirole et Astalli sans qu'aucun des trois pût proférer une parole.

Quant à Vaultrin, il était si préoccupé de son affaire qu'il ne faisait pas même attention à lui. Avec le soin d'un homme de bureau, il releva soigneusement, et dans leur ordre, les suppliques qu'il avait montrées à Innocent, et après en avoir pris d'autres encore, il dit en les tenant à la main : « En ma qualité de premier réviseur, je vis passer tant de suppliques pour demander des grâces que tout le monde savait contre les intentions de votre sainteté, que je finis par surprendre le secret de ces sommaires volants, et monseigneur Cecchini défendit expressément que l'on en fît en usage. — Ah ! c'est Cecchini qui a pris cette mesure? demanda le pape avec étonnement. — Oui, saint-père ; mais ceux qui avaient usé de cet artifice ne tardèrent pas à en trouver un autre. Ils se servirent d'un certain papier, dit français ici à Rome, dont le format est beaucoup plus long que le nôtre. On écrivit le sommaire tout au bas de la page, laissant, entre lui et la signature de votre sainteté, un large blanc sur lequel on inscrivait après un sommaire nouveau en rapport avec la nouvelle supplique, puis on coupait le bas de la page où était le sommaire que vous aviez lu. — Mais c'est une œuvre du démon que tout cela ! s'écria le pape furieux de colère. — Permettez, saint-père, ajouta Joachim Vaultrin, dont l'activité et le sang-froid semblaient augmenter à mesure que le pontife se montrait plus agité ; permettez que je vous donne la preuve de ce que j'avance. Voilà l'une de ces suppliques à laquelle vous avez le plus obstinément refusé de faire droit : celle du prélat Ricci, pour l'abbaye de Barberino. Vous devez

vous en souvenir? — Comment! ce mauvais sujet a eu ce bénéfice? — Sans doute, saint-père, puisque la supplique porte votre signature... et celle de monseigneur Mascambruno. — Mais c'est une fausseté abominable! — C'est précisément ce que je m'efforce de vous prouver, saint-père.» Tout en parlant ainsi, Vaultrin plaça la supplique entre les yeux du pape et le jour, de manière à rendre le papier transparent. «Votre sainteté voit-elle, demanda l'intègre réviseur, que les deux fleurs de lis placées aux angles supérieurs de la feuille ne se retrouvent point en bas? — Oui; mais est-il certain qu'il s'y en trouvât? — Tenez, saint-père, voilà une feuille blanche du même papier où ces marques peuvent se voir. Mais en outre, observez sur cette feuille neuve l'écu de France qui occupe le centre du papier, tandis que, sur celui de la supplique dont le bas a été coupé, les armes sont au tiers inférieur de la feuille; et enfin, voyez s'il n'est pas évident que le bas a été coupé avec des ciseaux.»

Cette démonstration faite, Vaultrin donna une supplique et une feuille entière à chacun des cardinaux, et se mit à considérer avec satisfaction ces trois hommes importants, qui tenaient les yeux fixés sur ces feuilles placées à contre-jour, et ne dissimulant plus la conviction que le réviseur avait apportée dans leur esprit.

Le pape, Pancirole et le cardinal neveu remirent silencieusement les feuilles à Vaultrin, qui, avec son imperturbable tranquillité, les replaça dans leur ordre, en reprit une nouvelle et revint pour achever sa déposition.

«La supplique relative à l'affaire des Portugais, ajouta Vaultrin, a été surprise par ces infâmes moyens. La voici, saint-père, examinez-la et jugez.» Innocent prit la feuille, lut les signatures, l'opposa au jour, et la laissant tomber sur la table, dit d'une voix sourde: «C'est vrai; Mascambruno est un misérable!»

Comme Vaultrin s'approchait pour reprendre cette pièce, son attention se porta par hasard sur l'écritoire du pape; les assistants remarquèrent l'étonnement que le réviseur éprouva tout à coup. — Qu'avez-vous? lui demanda le cardinal neveu. — J'ajoute, répondit-il, une preuve nouvelle à

toutes celles que j'ai déjà produites. Votre signature, saint-père, n'a pas été contrefaite, comme le répète monseigneur Mascambruno ; car toutes celles que j'ai si soigneusement examinées sont encore couvertes de la poudre d'or dont je sais, à présent seulement, que vous faites usage. »

Le pape baissa les yeux en joignant les mains, et Pancirole et Astalli, debout auprès de son siége, ne dirent mot.

Joachim Vaultrin s'agenouilla, et avant de recevoir la bénédiction du pontife pour se retirer : « Saint-père, dit-il, il n'a fallu rien moins que la fidélité qui vous est due, que l'honneur du saint-siége que je chéris tant, pour que je me décide à vous révéler ce que vous savez maintenant. Peut-être que si monseigneur Mascambruno eût été simplement compromis, je n'aurais point cru devoir dire sur lui, qui a été mon supérieur, ce que tant de faits ont prouvé. Mais, ô très-saint-père ! il a fait évader les véritables coupables de l'office de la daterie, et il cherche à accabler les prisonniers innocents, dont il a tant d'intérêt à se défaire. MM. Lorenzi, Buoncompagni, Corrozino, Goffredi et Bruningo, qui gémissent aujourd'hui en prison, sous le poids d'une accusation infâme, sur le compte desquels le juge Rugolo épuise tout ce que la calomnie a de plus odieux ; ces hommes, mes confrères, mes amis, sont d'une probité à toute épreuve, saint-père. Et puisque Dieu a bien voulu que je ne partageasse pas leur sort, c'est que sans doute il me destinait à démontrer leur innocence en faisant connaître la vérité.

» Mais, saint-père, ajouta le réviseur en s'inclinant plus profondément encore, si vous daignez prendre quelque intérêt à la sûreté, à la vie d'un serviteur fidèle et qui a eu pour intention principale de sauver des innocents opprimés, tenez, ainsi que leurs éminences, toutes ces informations secrètes, car il est bien plus aisé à monseigneur Mascambruno de me faire assassiner, que de se justifier des crimes que je lui impute.

— N'ayez aucune inquiétude, Vaultrin. Rentrez chez vous, et demain, ajouta le pape d'une voix altérée, toutes les craintes que peut vous inspirer la vengeance du sous-dataire seront dissipées. Je vous remercie, Vaultrin. » Le

pape donna sa bénédiction au réviseur, et il ajouta : Allez en paix.

L'indignation qu'éprouva le pape à l'égard de Mascambruno fut d'autant plus profonde, que sa confiance avait été plus indignement trompée par cet homme. Il chargea à l'instant le cardinal neveu de donner des ordres pour qu'on l'arrêtât et que le juge Rugolo sortît immédiatement de Rome. La conférence à laquelle avait assisté Vaultrin, l'arrestation du sous-dataire, ainsi que l'instruction de son procès, qui se fit à la tour de None, où on l'avait enfermé; tout fut tenu dans le plus grand secret. Au bout de deux jours, convaincu du crime de faux et de lèse-majesté, Mascambruno fut condamné à être pendu.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'Azzolini put être instruit assez tôt de ce jugement pour le faire connaître, avant son exécution, à dona Olimpia. Cette terrible nouvelle porta le trouble dans l'âme de la belle-sœur d'Innocent. La nature du crime de Mascambruno ne permettait pas qu'elle intercédât pour lui, et cependant une voix secrète lui disait intérieurement qu'elle devait faire quelque chose pour cet homme qui s'était si souvent compromis pour elle. Au milieu de toutes les incertitudes de ses projets, elle se rappela tout à coup que le sous-dataire était chanoine de Saint-Pierre, et que sans doute le chapitre dont il faisait partie serait disposé à épargner une mort infâme et publique à l'un de ses membres. Elle envoya aussitôt monseigneur Azzolini vers le doyen pour l'avertir du jugement et l'engager à demander au pape une commutation de supplice.

En effet, on en mitigea quelque peu l'horreur. Les cardinaux Barberin et Sachetti, qui faisaient partie de la confrérie des nobles Florentins, instituée pour assister les condamnés jusqu'à la mort, vinrent, couverts de leur capuce, apporter à Mascambruno l'indulgence de la part du pape, et restèrent présents à son supplice. Au lieu de le pendre publiquement, on lui trancha la tête à trois heures du matin, dans la cour de la prison même où il avait été jugé, et au point du jour son corps fut exposé sur un brancard au bout du pont Saint-Ange. Sa tête sanglante était rapprochée du tronc et soute-

nue par deux briques qui la maintenaient. Deux cierges brûlaient auprès du cadavre, et devant le brancard un mendiant à genoux demandait l'aumône aux passants pour faire dire des prières en faveur du *pauvre supplicié.*

Rome entière accourut au pont Saint-Ange pour voir les restes de cet homme qui, après avoir possédé la confiance entière du pape pendant tant d'années, venait de périr justement comme le dernier des misérables.

Quant à Innocent et à dona Olimpia, jamais, depuis ce jour, ils ne prononcèrent le nom de Mascambruno l'un devant l'autre.

CHAPITRE VII.

On comptait tant de gens à Rome, depuis les employés subalternes jusqu'aux premiers fonctionnaires, auxquels il n'avait manqué que le pouvoir ou les occasions pour se rendre aussi criminels que Mascambruno, que l'on plaignit presque le sous-dataire de ce qu'il avait payé pour tous. Il est certain que malgré son supplice, la simonie, les exactions et la dilapidation des fonds de l'état n'en suivirent pas moins leur cours ordinaire. A peine le souvenir du supplicié exposé au pont Saint-Ange fut-il affaibli, ce qui eut lieu au bout de huit jours, que le désordre dans les finances se rétablit autrement, mais tout aussi excessif qu'avant le procès de Mascambruno.

Cet événement eut même cela d'avantageux pour quelques fripons fameux, tels que Fagnani et Rasponi, qu'il leur fit sentir la nécessité de mettre plus d'adresse dans leurs fraudes, en ne s'exposant plus à multiplier grossièrement des faux qui risquaient de les faire pendre. Favorisés, aidés même par dona Olimpia, qui ne pouvait se passer de leurs services, et mêlés d'ailleurs aux intrigues que recommençaient à ourdir les Barberins, rentrés en pleine faveur à la cour apostolique, Fagnani et Rasponi, ayant hérité de la confiance aveugle qu'Innocent X avait accordée au dernier sous-dataire, ménagèrent tous les moyens, se servirent de toutes les in-

fluences pour donner à leurs rapines les apparences d'opérations régulières et utiles. Leur succès fut complet ; car le faible Innocent ne cessa pas de leur donner sa confiance, ce qui prépara l'un d'eux à recevoir la pourpre sous le règne suivant. Le désordre était porté à son comble.

Ces maux avaient plus d'une cause : le pontife vieillissait, et le décroissement rapide de sa santé ne lui permettait plus de surveiller aucune affaire. La fin imminente d'un règne où l'intérêt de l'état avait toujours été sacrifié aux passions et à l'avarice des grands, ôtait d'ailleurs toute idée de réformer des abus dont chacun, petit ou grand, avait pris l'habitude de profiter. Pour surcroît de malheur, Pancirole, l'homme d'état à cette époque qui avait le plus de probité et de talent, outre les douleurs que lui causait depuis longtemps la goutte, avait le corps ruiné par les veilles continuelles que le pape lui faisait supporter, et par l'habitude qu'il lui avait fallu prendre de ne jamais traiter des affaires du gouvernement que durant la nuit. Pancirole, épuisé de fatigues, gardait fréquemment la chambre et même le lit, laissant souvent tout le poids du gouvernement au jeune Astalli, dont, malgré tous ses soins, il n'avait pu parvenir à faire un cardinal neveu décidément habile.

En face de ces trois hommes, ne retenant plus qu'avec peine les rênes de l'état, veillait dona Olimpia, plus vivace que jamais, et calculant avec une infatigable perspicacité la chute des deux ministres et les chances de la vie et de la mort du pontife.

Mais Pancirole était l'objet principal de ses inquiétudes et de ses méditations. Cet homme avait acquis une autorité immense sur le sacré collége, et tout portait à croire qu'en cas de vacance du saint-siége, ce serait lui qui succéderait à Innocent X. Cette opinion était si généralement établie, que dona Olimpia, malgré la répugnance naturelle que lui avait toujours inspirée le cardinal, avait senti la nécessité de familiariser de bonne heure son esprit avec l'idée de le voir monter sur le trône pontifical. Il était donc devenu pour elle une de ces difficultés fatales, inévitables, auxquelles on s'impose la loi de s'accoutumer, afin de n'être ni surpris ni dé-

couragé quand vient le moment où il faut les affronter et les vaincre.

Mais, comme il arrive assez ordinairement, ce ne fut pas l'obstacle si redouté par dona Olimpia qui mit le plus d'embarras dans le reste de sa carrière, car cette femme eut la satisfaction d'assister à la mort presque subite de celui qu'elle craignait tant de voir succéder à son beau-frère. « Pancirole est mort, s'écria-t-elle toute joyeuse lorsqu'on lui apprit que ce cardinal avait été subitement étouffé par la goutte, et je vis ! »

Ce peu de paroles exprimait l'aise où la mettait la disparition d'un rival dangereux auprès de son beau-frère, et en outre d'un accusateur qui serait devenu terrible pour elle s'il eût été couronné.

La mort de Pancirole fut en effet un événement très-favorable à dona Olimpia, qui, débarrassée ainsi d'un pontife futur dont elle avait tout à craindre, redoubla aussitôt de soins et d'intrigues pour augmenter le nombre de ses créatures dans le sacré collége, et se préparer les moyens de faire nommer pour successeur à Innocent X un homme en qui elle pût mettre quelque espérance, ou au moins qui ne lui fût pas hostile.

Malgré tout le dépit secret qu'elle éprouvait de ne plus jouir d'une faveur ouverte à la cour, dona Olimpia était trop habile pour ne le point cacher. Elle le couvrait même sous le voile d'une résignation dont elle espérait tirer plus tard avantage. Parmi les personnes qui depuis sa demi-disgrâce paraissaient être entrées le plus avant dans la confiance du pape, la jeune et belle princesse de Rossano était celle qui lui portait le plus d'ombrage. Sa faveur était grande en effet. C'était à elle que l'on s'adressait pour solliciter les grâces du pontife, et il était rare qu'elle n'obtînt pas ce qu'elle demandait. Il est vrai que pour une personne de ce temps, et qui faisait partie de la cour de Rome, la princesse de Rossano avait des qualités et des vertus qui lui permettaient d'user de sa faveur, sans que les ambitieux, les intrigants et les fripons en prissent de l'ombrage. Elle ne prenait ordinairement part aux demandes que quand elles étaient raisonnables et

justes, et lorsque les pétitionnaires se recommandaient par leurs vertus et leurs talents, ce qui limitait singulièrement le nombre de ses recommandations. Généreuse et riche, exempte du mal d'avarice, la peste de ce siècle, cette jeune femme, loin de rançonner ceux qu'elle obligeait, ajoutait souvent un don à la faveur qu'elle avait obtenue pour eux. Au milieu d'un monde aussi corrompu que celui dans lequel elle vivait, cette conduite donnait plus d'inquiétude que d'espoir à la foule rapace des postulants, qui, n'ayant pas droit à ce qu'on leur fît justice, prétendaient par cela même acheter les faveurs.

Ces vertus enfantines de la princesse, comme les qualifiait dona Olimpia, avaient tout aussitôt donné à cette femme si profondément versée dans l'intrigue, la mesure des talents de sa jeune rivale, capable de faire un coup de tête brillant sans doute, mais inhabile à la connaissance des hommes et des choses de son temps.

Si la princesse eût été un homme, dona Olimpia l'aurait méprisé tout simplement. Mais la nièce d'Innocent était femme, jeune, belle, séduisante et pleine de ressources dans la conversation; aussi habituellement dona Olimpia ne pouvait-elle dissimuler la jalousie féminine que ces avantages lui inspiraient. Plus d'une fois même, oubliant les égards qu'elle devait à la femme de son fils, dona Olimpia, en parlant de dom Camille et de la princesse de Rossano, se laissa aller à répandre des calomnies que leur invraisemblance rendit cependant toujours vaines. Des bruits étranges avaient été répandus sur l'incapacité conjugale de dom Camille à l'époque où il quitta le chapeau pour se marier, et bien que plusieurs enfants eussent été le fruit de l'union qu'il contracta, les mauvaises plaisanteries n'en continuèrent pas moins de poursuivre le jeune Pamphile.

Depuis le départ brusque de la princesse de Rossano, lorsqu'elle quitta Frascati pour faire son entrée folle à Rome, dom Camille avait conservé du dépit contre elle, à cause de sa désobéissance. Ce petit ressentiment, irrité fréquemment par les plaisanteries qui couraient dans la ville, s'aigrit peu à peu dans le cœur du jeune époux. Devenu moins sensible

d'ailleurs aux agréments de sa femme, comme cela n'arrive que trop souvent aux maris heureux, il forma des liaisons qui donnèrent lieu à des reproches de la part de la princesse, et finirent par jeter du froid dans l'union des deux époux. Les temps de l'exil, pendant lesquels une tendresse mutuelle leur avait fait couler de si heureux jours, étaient passés; et tous deux ramenés au milieu du tourbillon des intrigues de la cour, cherchaient à remplir par les préoccupations continuelles de l'esprit le vide qui régnait dans leur cœur.

Dom Camille était successivement rentré dans les bonnes grâces d'Innocent, et quoique sa capacité ne permît pas qu'on lui confiât la direction d'affaires importantes, le pape lui avait donné le titre honorifique de généralissime de ses troupes; il le voyait avec plaisir, et se servait volontiers de lui pour communiquer avec les ambassadeurs, tout en comptant beaucoup plus en ces occasions sur les effets de la bonne grâce et de la politesse de son neveu, que sur son habileté en diplomatie. C'était un beau mannequin de cour, inférieur à Astalli, qui lui-même ne parut valoir quelque chose que tant qu'il resta un souffle à Pancirole pour lui dicter ce qu'il devait faire.

Cette faveur, du reste, dom Camille la devait sans aucun doute à sa femme, pour laquelle Innocent avait un goût très-prononcé. Ce vieillard, tout pape qu'il fût, avait contracté l'habitude, et c'était un grand tort, sans doute, d'être entouré de soins féminins. Ses infirmités, qui avaient commencé de bonne heure, et s'étaient toujours accrues avec l'âge, avaient rendu mille petites précautions journalières indispensables pour lui; et les constantes attentions de dona Olimpia, depuis un grand nombre d'années, étaient devenues cause du besoin impérieux qu'Innocent ressentait d'être assisté, consolé, servi même par une femme de sa famille. Depuis que sa belle-sœur avait été obligée de se retirer de la cour, la jeune nièce, devenue héritière d'une partie de ses fonctions domestiques, adoucissait les fréquentes souffrances de son oncle par le charme d'une conversation naturellement brillante, et à laquelle les nombreuses relations que la princesse entretenait dans Rome donnaient souvent un intérêt vif ou

une importance grave. Depuis la retraite de dona Olimpia, les neveux et nièces d'Innocent étaient logés au Vatican. Dom Camille, les princes de Piombino et Justiniani, avec leurs femmes, occupaient divers appartements de ce palais, en sorte que le pontife, grâce à ce voisinage et aux soins que prenait la princesse de Rossano d'entourer Innocent de sa famille, lui faisait goûter sur son foyer privé un repos d'autant plus doux qu'il était nouveau pour lui.

Cette jeune femme avait le don de plaire à tous ceux qui l'approchaient. Sa vertu, qui fut toujours inébranlable, les chagrins que lui causaient la conduite légère de son mari, et le soin qu'elle mettait à entretenir l'union dans sa famille, lui attiraient tous les cœurs. Quant à son ambition, car à l'époque de sa fameuse entrée à Rome tout le monde, et elle-même, avait cru qu'elle était dévorée de cette passion, elle se bornait au désir de jouir des priviléges qui appartenaient à son rang et à user de la faveur et du pouvoir qu'on lui accorderait pour rendre des services aux gens qu'elle estimait, pour aider les personnes de mérite qui se trouveraient sans appui, et user de ses grands biens pour répandre des largesses et des bienfaits. Complétement étrangère d'ailleurs, par la tournure et les habitudes de son esprit, à tout ce qui ressemblait à une intrigue politique, la princesse de Rossano n'était en réalité qu'une ambitieuse romanesque qui rêvait le bien et ne se doutait pas même du mal.

Quoiqu'elle jouît alors d'une grande faveur auprès du pape, et que par cette position elle eût acquis de l'importance et une certaine autorité à Rome, dona Olimpia ne la redoutait pas comme rivale en pouvoir. Une longue expérience avait fait établir en principe par la belle-sœur d'Innocent, qu'en faisant justice et en récompensant les vertus et le mérite, on excite, il est vrai, la bienveillance et parfois l'admiration; mais que ces avantages sont stériles dans la pratique des affaires, et que les créatures que l'on a su se faire par des faveurs souvent monstrueuses, sont celles sur l'énergie et la fidélité desquelles on peut vraiment compter dans les occasions importantes. La discrétion de Mascambruno jusque sous la hache du bourreau avait persuadé à cette femme

que des complices sont toujours plus sûrs que des amis.

Elle attachait donc peu d'importance à l'influence passagère que la princesse exerçait en ce moment dans le monde politique ; et quoique son cœur de femme ne supportât pas aussi patiemment les prévenances et la faveur dont le pontife entourait journellement sa jeune et belle rivale, cependant, toujours dominée par son insatiable amour du pouvoir, seule dans son palais, et réprimant par la réflexion les élans de ses transports jaloux, dona Olimpia amenait peu à peu son esprit à soumettre son cœur, dans le dessein de faire tourner bientôt au profit de son ambition ce qui lui causait de si vifs chagrins en ce moment.

Aussi tandis qu'au Vatican le pontife, par les soins de la princesse de Rossano, goûtait toutes les douceurs de la vie de famille, dona Olimpia, dans sa solitude, jetait sur cette base, frêle en apparence, le fondement des projets au moyen desquels elle espérait conserver et augmenter, s'il était possible, la grandeur et l'importance de la maison Pamphile, dont elle se regardait avec raison comme le plus ferme appui. Se dégageant avec une rare force d'âme des affections personnelles qui auraient pu la faire dévier du but qu'elle se proposait d'atteindre, elle donnait toujours pour pâture à son esprit ce qu'elle redoutait le plus, mais ce qui était inévitable, la mort d'Innocent X.

Là était pour elle toute la question de son existence et de celle de sa famille. Entre la mort de son beau-frère et l'élévation de son successeur s'ouvrait un abîme où il fallait être englouti si l'on ne trouvait pas le moyen de le franchir, et c'est ce dernier effort qu'elle voulait tenter.

Depuis longtemps elle s'affligeait intérieurement des dissensions qui avaient désunis tous les membres de sa famille, et se sentant peu propre à prendre les soins minutieux qu'aurait exigés la conciliation d'esprits si différents et dont le plus grand nombre manquait de netteté et de grandeur, malgré la jalousie naturelle qu'elle portait à la princesse de Rossano, dona Olimpia pardonna à sa belle-fille l'usurpation de sa place auprès du pape, en faveur des heureuses tentatives qu'elle avait faites pour ramener la paix entre les siens ; car cette

union était indispensable à l'affermissement et à la réussite de ses projets ultérieurs.

Le pape vivait ; sa santé, quoique fréquemment interrompue par des accidents très-fâcheux, était forte encore ; mais enfin il atteignait sa quatre-vingtième année, et dona Olimpia, qui n'avait pas pour habitude de se laisser aller aux illusions, s'en faisait moins que jamais dans ces circonstances. Il s'agissait pour elle d'abord d'accroître autant qu'il lui serait possible ses immenses richesses pendant le reste de jours que le ciel accorderait à son beau-frère ; puis d'augmenter le nombre de ses créatures dans le sacré collége et parmi les grands dont l'influence pourrait lui être favorable au prochain conclave, par le choix d'un nouveau pontife intéressé à se montrer indulgent pour elle. Enfin elle voulait assurer la destinée de la maison Pamphile, en l'associant à celle d'une famille riche, illustre et appelée à voir l'un de ses membres élevé au trône pontifical, ou au moins assez puissante pour protéger dans leurs biens et leurs personnes, contre le pape futur, les héritiers d'Innocent X. Tel était le problème que cette femme s'était donné à résoudre, et que la princesse de Rossano, bien à son insu sans doute, commençait à débrouiller en entourant Innocent X de ses neveux, de ses nièces, et de toutes les douceurs de la vie de famille.

En effet, les princes de Piombino et Justiniani, sans être devenus précisément amis, n'avaient plus de répugnance à se trouver ensemble, depuis que le lieu de rencontre pour eux était le palais du pape, où la princesse de Rossano les attirait en leur faisant obtenir des grâces de leur oncle. Les deux jeunes femmes, les filles de dona Olimpia, les princesses Clémence et Constance, étaient devenues beaucoup plus aimables, et se sentaient même mieux disposées pour leur mère depuis que, n'habitant plus avec elle le palais Pamphile, elles jouissaient au Vatican d'une liberté pleine et entière dans la société journalière du pontife, leur oncle, ou dans celle de leur belle-sœur, la princesse de Rossano.

Dona Olimpia était ponctuellement instruite de tous ces détails par son fidèle prélat Azzolini, auquel, depuis sa re-

traite de la cour, elle avait recommandé de redoubler de surveillance. Secrétaire des brefs, Azzolini, fort au courant des affaires par la nature même de ses fonctions, y portait une attention d'autant plus grande en ce moment, qu'ainsi que tout le monde, il s'attendait toujours à la mort prochaine d'Innocent X, avant laquelle il voulait profiter des bonnes dispositions de dona Olimpia à son égard, pour obtenir la pourpre. Sous des dehors gracieux et sémillants, le secrétaire des brefs, recherché dans les salons de Rome, tant à cause de ses connaissances dans l'antiquité que pour le talent facile avec lequel il tournait des vers, profitait habilement de l'importance que lui donnait sa charge et le plaisir que l'on prenait à l'entendre, pour ne se donner qu'un air de poëte et de savant, selon l'occasion, et éloigner toute défiance de ceux dont il avait intérêt de surprendre les intrigues ou les secrets. Il était dans les bonnes grâces de monseigneur Chigi, le successeur de Pancirole à la secrétairerie d'état; Chigi, réputé diplomate habile depuis le congrès de Munster, homme sévère de mœurs, mesurant toutes ses paroles, mais dont la prudence avait cependant été mise en défaut par les dehors séduisants du confident dévoué de dona Olimpia. Le palais du bailli de Valencey, alors ambassadeur de France, ceux des ambassadeurs d'Espagne et de Venise, étaient les lieux de Rome où Azzolini avait le plus à apprendre, et où, par cette raison, il mettait le plus de légèreté apparente dans ses manières et sa conversation. Mais il s'attachait particulièrement à suivre et à connaître toutes les démarches du cardinal neveu Astalli, qui, par sa position, était au courant de tout, et dont on pouvait facilement tirer bien des choses en faisant appel à sa confiance et en flattant sa vanité. Dona Olimpia voulait la ruine d'Astalli, dont la politique n'était que la continuation affaiblie de celle de Pancirole, qui pendant tout le temps de son ministère avait constamment travaillé en secret à dégoûter Innocent de sa belle-sœur.

Dans l'ordre secondaire des ambitieux où se trouvait compris monseigneur Azzolini, il pouvait passer pour un sujet d'élite. Ne se faisant illusion ni sur son défaut de dignité, ni sur le point d'élévation auquel il lui était donné d'atteindre,

mais se renfermant avec résignation entre l'humilité de son point de départ et la hauteur relative à laquelle il pouvait arriver, il avait résolu d'acheter de dona Olimpia le chapeau de cardinal à tout prix, et n'ignorait pas qu'en provoquant la ruine du cardinal postiche Astalli, la récompense qu'il désirait lui était assurée; aussi toutes ses pensées, toutes ses démarches se rattachaient-elles à ce but.

Le gouvernement occulte de dona Olimpia était donc déjà fort : Gualtieri, cardinal de sa façon, était devenu sous-dataire après la mort de Mascambruno; Fagnani, ainsi que Rasponi, qui devait recevoir un jour le chapeau, maniaient avec le sous-dataire toutes les opérations financières qui résultaient de la vente des bénéfices et des abbayes; et Azzolini, maître du bureau des brefs, et exerçant par ses propres yeux et par ceux de ses agents subalternes, une infatigable investigation sur les moindres mouvements qui agitaient le monde politique et de la cour, concourait avec les autres à favoriser les projets de dona Olimpia, dont tous ces agents dévoués espéraient des récompenses.

Mais malgré l'activité et les talents de ces ministres cachés, dona Olimpia sentait que pour donner de l'unité et du nerf à leurs efforts, il fallait les diriger vers un but fixe, et que quelqu'un plus puissant qu'eux par sa position et son intelligence donnât l'impulsion à tout ce qu'ils entreprendraient. Malgré la supériorité de ses talents, ou plutôt à cause de cette supériorité même, dona Olimpia, loin de se laisser aller aux séductions de la vanité personnelle, s'avouait franchement ce que sa position avait de faux et de faible. Elle n'ignorait pas que si, comme femme, elle avait osé et fait beaucoup, son sexe était cependant un obstacle insurmontable à l'accomplissement de l'ensemble de ses vastes projets. Sa retraite de la cour du pape, provoquée par les rumeurs de toute l'Europe, avait été un avertissement grave pour elle, et elle s'était avoué qu'il y a un point au delà duquel il n'est pas donné à la femme d'aller sans se perdre. Son orgueil avait été profondément humilié, les affections de son cœur avaient éprouvé des déchirements, et elle avait eu même beaucoup à souffrir pour substituer brusquement de

nouvelles habitudes à celles que de longues années lui avaient rendues indispensables, et par cela même chères. Mais avec cette force indomptable de volonté qui lui était particulière, elle avait refoulé, comme contraire à son idée capitale d'élever, d'illustrer sa famille, tous ces dépits, toutes ces passions auxquels les âmes faibles cèdent si facilement.

Elle se l'était avoué; il lui fallait un appui, un aide, un homme enfin qui comprît, qui épousât ses intérêts, et en eût un grand lui-même à faire valoir les avantages de son sexe en faveur des projets de dona Olimpia. Depuis longtemps son choix était fixé; elle avait même déjà fait beaucoup pour ramener dans le cercle de ses idées un homme qu'autrefois elle avait cruellement maltraité, et il ne lui restait plus qu'à s'assurer s'il était possible de le décider à faire cause commune avec elle. Cet homme était le cardinal Antoine Barberin.

Depuis qu'Antoine était rentré en grâce auprès d'Innocent, comme cet important service lui avait été rendu par la princesse de Saint-Martin, la reconnaissance lui eût fait une loi de ne pas l'abandonner dans son exil de la cour, quand bien même un courant d'affaires financières communes entre eux n'eût pas rendu leurs entrevues indispensables. Mais pendant assez longtemps, malgré la franchise de leurs confidences réciproques, il se présentait une question sur laquelle chacun d'eux pensait bien que l'autre voulait parler sans qu'ils pussent se décider à rompre le silence.

Enfin, dona Olimpia, qui savait que dans les affaires il y a un point où il ne faut pas demeurer dans l'indécision, résolut de s'éclairer sur les dispositions du cardinal.

Un soir qu'elle avait été prévenue de sa visite, tout en méditant dans son esprit les moyens qu'elle pourrait employer pour toucher la corde sensible qu'elle voulait agiter, poussée par l'instinct naturel à son sexe, dona Olimpia, après avoir fait mettre ordre à sa toilette par Flaminia, demanda à cette femme l'un de ses écrins. N'en ayant désigné aucun, sa caméristе lui donna celui qui lui tomba sous la main. Le hasard voulut qu'il contînt la bague que Barberin avait donnée à Olimpia, lorsque, après l'exaltation d'Innocent au trône, le cardinal s'était vu sur le point d'être proscrit et dépouillé

de ses biens. A la vue de ce bijou, dona Olimpia crut entendre les paroles qui lui avaient été dites lorsqu'elle le reçut; et en retombant dans cette même rêverie mêlée d'inquiétude qu'elle avait éprouvée quelques années avant, elle mit machinalement la bague à l'un de ses doigts.

« Désirez-vous quelque autre bijou, princesse? dit Flaminia. — Non, celui-là me suffit, répondit dona Olimpia en souriant. — O madame! ajouta la camériste, que l'air satisfait de sa maîtresse engagea de parler, j'ai de bien bonnes nouvelles à vous apprendre du Vatican! — Lesquelles? — La santé de notre saint-père se soutient parfaitement depuis quelques jours. L'un de ses pages, le jeune Quirino, qui ne manque pas d'entrer dans le palais chaque fois qu'il passe par ce quartier, m'en a encore donné l'assurance ce soir. Sa sainteté, m'a-t-il dit, repose beaucoup mieux la nuit, depuis que madame la princesse de Rossano l'empêche de prolonger ses veilles. — Merci de votre attention, Flaminia, dit Olimpia, que l'idée des soins donnés au pontife par sa belle-fille fit cependant retomber dans ses pensées sérieuses; merci; vous pouvez vous retirer maintenant, Flaminia. »

Restée seule, elle s'assit sur un grand fauteuil et attendit l'arrivée de Barberin, en tenant ses yeux et son esprit fixés sur cette bague de laquelle il semblait qu'elle dût apprendre ce qu'elle avait à dire à son ancien possesseur.

On ne tarda pas d'annoncer le cardinal Barberin. Après les politesses d'usage et la conversation préliminaire sur les nouvelles du jour, soit par hasard, soit à dessein, la main de dona Olimpia se trouva placée sur l'appui de son fauteuil, de manière qu'elle fixa presque aussitôt l'attention du cardinal. C'était une indication si précise du tour que la conversation devait prendre, qu'il aurait fallu une intention formelle de la part de Barberin pour ne pas répondre à cette question muette, mais si expressive. Ayant donc recours à sa politesse naturelle, perfectionnée encore par celle de la cour de France, qu'il avait longtemps fréquentée : « J'observe, princesse, dit le cardinal, que, malgré les justes prétentions de la reine régente, à Paris, d'avoir la main admirablement belle, elle pourrait cependant éprouver quelque jalousie en voyant la

vôtre auprès de la sienne. — A mon âge, répondit Olimpia en se tournant gracieusement vers Antoine, on peut se laisser faire des compliments; aussi suis-je charmée que la vue de cette main, et elle souleva légèrement celle qui portait la bague, ne vous soit pas désagréable... Je sais que vous m'avez comprise, ajouta-t-elle, et vous devez être persuadé que les paroles qui m'ont été dites quand je reçus ce bijou sont restées profondément gravées dans ma mémoire... »

Dona Olimpia en conservant tout son calme, dirigea ses yeux sur le cardinal pour juger d'avance par l'expression de ses traits jusqu'à quel point il était disposé à tenir alors les promesses qu'il avait faites il y avait neuf ans.

« Aujourd'hui, comme lorsque vous voulûtes bien accepter ce témoignage de mon respect, madame, dit tout aussitôt le cardinal, *celui que vous avez pu regarder comme votre ennemi serait heureux de pouvoir vous servir.* »

Dona Olimpia tendit la main, que le cardinal saisit avec empressement. « Antoine, lui dit-elle, vous voulez me servir? et moi j'ai la confiance que je pourrai vous être utile. Depuis longtemps je pense qu'en unissant nos efforts nous pourrons donner un plus grand lustre à chacune de nos familles; car je n'ignore pas que ce but ait été et est pour vous, comme pour moi, celui de tous les travaux de notre vie.

» J'ai été rigoureuse, cruelle envers vous; mais la haute intelligence avec laquelle vous avez gouverné les affaires sous le règne de feu votre oncle me dispense de faire l'apologie des actes que j'ai cru devoir provoquer. Le propre des âmes fortes, des esprits supérieurs, est de pouvoir juger avec calme et équité des choses qui blessent le plus vivement leurs intérêts privés. Innocent X à son exaltation n'avait d'autre moyen de gagner la faveur des gens de cour et du peuple qu'en obéissant à la clameur unanime qui s'élevait contre les actes de l'administration précédente. C'est moi-même, vous le savez, qui ai conseillé, provoqué les rigueurs que l'on a exercées contre votre famille, contre votre personne même; mais ce que vous n'ignorez pas non plus, je le suppose au moins, c'est que dès que les circonstances devinrent opportunes, je plaidai votre cause, j'obtins

votre rappel de l'exil et la restitution d'une bonne partie de vos biens. Je ne sais si je m'abuse; mais j'ose croire que si l'on vous avait confié les intérêts d'Innocent pendant les premiers temps de son règne, les conseils que vous auriez donnés se seraient rapportés avec les décisions qui furent prises alors...

— Je m'en rapporte tout à fait à vos lumières et à votre expérience sur ce sujet, madame, dit le cardinal.

— Quoi qu'il en soit, ajouta dona Olimpia, j'ai mis tout en œuvre pour réparer le plus promptement possible les maux particuliers que l'on avait été obligé de faire pour le bien du gouvernement pontifical. Ce n'est donc ni par haine ni par colère, comme on l'a prétendu, que j'ai agi, mais par raison d'état; et c'est parce que je sais que vous prenez à cœur de voir prospérer le gouvernement du saint-siége, que je ne fais pas difficulté d'avouer ouvertement la conduite que j'ai tenue momentanément envers vous.

» Depuis votre rappel de France, bon nombre de vos biens et de vos bénéfices vous ont été rendus... — Et par vos soins, madame, je ne l'oublierai jamais. — Le pape n'a pas tardé à vous revoir avec plaisir, à vous consulter avec empressement. — Grâce à vous encore, madame. — Il vous a chargé du soin de terminer plusieurs affaires délicates; bref, vous êtes par le fait aujourd'hui l'âme de son conseil, bien qu'il paraisse donner toute sa confiance à son neveu postiche et à monseigneur Fabio Chigi, son nouveau secrétaire d'état.

» Entre nous, le pape a du faible pour vous. La roideur de Chigi lui déplaît; Astalli est un bellâtre dont la nullité lui a sauté aux yeux depuis que Pancirole est passé dans une meilleure vie; et la petite princesse de Rossano, si aimable qu'elle puisse lui paraître, n'a pas le caractère et le jugement assez solides pour gouverner son humeur inégale et sa volonté sans cesse vacillante. En un mot, c'est vous qui lui convenez, c'est vous qui, tout en rendant service au saint-siége, pourrez devenir encore le guide, le soutien de la vieillesse d'Innocent et le protecteur de la famille Pamphile. — Eh quoi! madame, vous penseriez que je... — Je vous parle avec une entière franchise, mon cher cardinal;

j'ai, comme vous le savez, consacré ma vie entière à Innocent; dans l'intention de lui être utile, de concourir à sa prospérité et à sa gloire, j'ai bravé longtemps le mépris, l'insulte des calomniateurs; mais leur malignité a trompé tous mes efforts sans cependant lasser mon courage, et j'ai recours à vous pour achever ce que j'ai entrepris. — De quoi s'agit-il précisément, madame, et que puis-je pour vous? » Dona Olimpia, la tête appuyée sur sa main, resta pensive quelques minutes. « Vous savez, dit-elle enfin, dans quel état est la santé du pape? D'un jour à l'autre il faut s'attendre à le voir succomber à ses infirmités; et politiquement... vous entendez? politiquement, c'est un homme mort. C'est au moins le point de vue d'où vous ainsi que moi devons envisager l'état présent des choses, si nous voulons, vous et moi, préparer un avenir sûr à nos familles. Un tiers de vos biens, éminence, est encore sous le séquestre, et si Innocent venait à mourir, il est probable qu'on aurait de la peine à les en dégager, parce que les clameurs contre le népotisme ne manqueront pas d'éclater de nouveau à l'entrée du règne qui va s'ouvrir. Sur ce point, il ne serait pas plus raisonnable à vous de se faire des illusions qu'à moi-même; car il est certain que le successeur d'Innocent, quel qu'il soit, se trouvera forcé par l'opinion publique de demander des comptes et peut-être d'enlever les biens à la maison des Pamphiles, ainsi qu'à celle des Barberins. Nos dangers sont les mêmes, nos intérêts sont communs, vous le voyez; pourquoi ne nous unirions-nous pas pour prévenir les uns et défendre les autres? — Si je vous comprends bien, madame, nous serions menacés d'une confiscation très-prochaine? — La vie du pape peut durer encore assez longtemps; mais enfin sa maladie présente des chances de mort subite, instantanée, et c'est là le seul cas qui doive fixer notre attention. Parlons sans détour, Antoine; une partie du sacré collége se rattache à vous par d'anciennes amitiés, par des intérêts puissants, par de vives espérances; de mon côté, je compte parmi les cardinaux des hommes qui me doivent tout, et qui me resteront attachés parce que leur âge peu avancé, ainsi que leur caractère, ne leur permettent pas

de prétendre au trône. En confondant nos intérêts, en réunissant les efforts de tous ceux qui peuvent nous servir, nous quadruplerons leur influence pendant le conclave, en nous préparant des défenseurs zélés pour le cas où le pontife élu chercherait à nous devenir contraire. Unissons-nous, serrons nos familles et nos amis, Antoine, pour résister au choc de ceux qui veulent notre perte, car on l'a jurée. »

Malgré l'expérience et l'habileté d'Antoine Barberin dans les affaires, cet homme avait été si longtemps gâté par la fortune, et un fond de légèreté naturelle à son caractère le rendait si facilement dupe de ses illusions, qu'il reçut avec quelque étonnement l'avertissement d'un danger qu'il avait bien prévu, mais qu'il ne supposait ni aussi prochain ni aussi menaçant. Ce qu'il venait d'entendre lui apprenait que la restitution du dernier tiers de ses biens par Innocent X dépendait de la volonté de dona Olimpia, qui n'y souscrirait que s'il s'engageait à faire avec elle le pacte qu'elle lui proposait. Quelles pouvaient en être les conditions? C'est ce qu'il importait de savoir; et pour l'apprendre le cardinal usa de toute sa prudence. « Je reconnais, dit-il, toute la justesse de vos prévisions, madame, et suis disposé à joindre, comme vous le désirez, mes efforts aux vôtres pour éviter ou combattre au besoin le danger commun qui nous menace; ma conduite, depuis que j'ai regagné les bonnes grâces du pontife par votre généreuse entremise, doit vous donner d'avance la persuasion que je n'agirai que selon vos intérêts; et s'il était nécessaire de donner plus de consistance à la certitude que vous désirez en avoir, je vous en ferais la promesse solennelle ici; je vous la fais même. — Je n'attendais pas moins de vous, mon cher Antoine, et quant à ce qui me regarde personnellement, votre parole me suffit... mais... » A cette réticence, Barberin ne put se défendre de montrer de l'étonnement et quelque peu de fierté. « Ne vous fâchez pas, reprit dona Olimpia en faisant paraître un sourire gracieux sur ses lèvres; il ne s'agit précisément ici ni de vous ni de moi. Je considère les choses de plus haut. Ni vous ni moi ne sommes jeunes, et comme tous, nous sommes sujets à la mort. Représentants, vous de la famille Barberine, moi de celle des

Pamphiles, quand il nous est possible par notre expérience et notre position de régler d'avance la conduite que nos neveux, nos enfants et leurs descendants pourront tenir, devons-nous les laisser en proie aux passions égoïstes de chacun d'eux, et souffrir qu'ils se divisent, se ruinent et se détruisent ? Ce n'est donc pas entre vous et moi qu'il est nécessaire d'établir des liens que la raison, jointe à la communauté d'intérêts, rend tout naturels ; mais entre vos neveux et leurs enfants, mais entre tous les membres de ma famille, qu'un malin génie semble se plaire à désunir. Il faut donc un lien indissoluble, un lien de famille entre nos deux maisons. »

A ces derniers mots Antoine Barberin redoubla d'attention.

« Maintenant, continua la princesse, que je crois vous avoir exposé ce qu'il y a de plus important et de plus délicat dans la combinaison intime de cette affaire, je vous ferai brièvement mes propositions, vous engageant à me répondre de la même manière. Votre frère, qui est mort en France, don Taddeo, a laissé deux fils. La princesse Justiniani, ma fille, a elle-même une fille âgée de douze ans et nubile. Voulez-vous consentir au mariage de l'aîné de vos neveux avec la jeune Olimpia Justiniani ? — Quelle sera sa dot ? — La restitution complète de vos biens. »

Barberin avait prévu cette réponse. Un assez long silence succéda à cette partie de l'entretien. Sa gravité avait ramené l'esprit du cardinal à ses habitudes de profonde réflexion, et le cas était tel qu'il méritait d'être médité. Rompant enfin le silence : « Une réponse brève, dit-il, et qui sera décisive, ne peut vous être donnée sur-le-champ, princesse. Il faut que je consulte le cardinal François, mon frère ; les convenances exigent que je parle à mes neveux, et moi-même j'ai besoin de quelques instants de calme pour me décider. Accordez-moi quelques jours. — Très-volontiers, » dit dona Olimpia en recevant les révérences du cardinal, qui se retira.

Mais la décision de cette affaire ne fut pas aussi prompte que dona Olimpia l'aurait désiré. En sortant du palais Pamphile, Antoine, revenu du premier étonnement causé par la proposition qui lui avait été faite, s'était bientôt aperçu que dona Olimpia, effrayée du défaut d'appui où elle et sa famille

risquaient de se trouver à la mort d'Innocent, mettait toutes ses espérances de salut en lui.

Antoine Barberin était loin de la perfection morale, mais il avait de la générosité dans le caractère. Il n'eut donc point l'idée d'abuser de l'avantage de sa position envers une femme qui n'avait été rien moins qu'indulgente pour lui quelques années avant; mais en homme habile et qui sait qu'il ne faut jamais se laisser prendre pour dupe, même par plus habile que soi, il voulut, tout en aidant dona Olimpia, profiter complétement des ouvertures qu'elle lui avait faites.

Le lendemain de la conférence, il s'excusa par un billet par lequel il avertit la princesse de Saint-Martin que son frère, François Barberin, et ses neveux, étant absents de Rome pour quelques jours, il fallait suspendre la décision. Puis il fit valoir les observations de ses parents, qu'il ne pouvait amener tout à coup à l'idée d'un projet auquel ils étaient loin de s'opposer, mais dont l'exécution semblait entraîner quelques difficultés. En somme, l'adroit cardinal, convaincu du besoin et du désir qu'avait dona Olimpia de terminer cette affaire, fit malicieusement attendre, autant qu'il put, sa réponse, pour attiser tout à la fois l'impatience de la princesse, en se donnant le temps de bâtir et de combiner sur cette union des deux familles Pamphile et Barberine, les plus vastes projets d'ambition et de grandeurs futures.

Tandis que cette négociation restait pendante, il s'en entama d'autres au palais Pamphile et au Vatican. Depuis que, menacée dans son avenir, dona Olimpia s'occupait avec ardeur à remettre l'union entre tous les membres de sa famille, elle n'avait point négligé la vieille sœur du pape, dona Agathe, à laquelle, depuis quelque temps, elle envoyait de petits présents que monseigneur Azzolini était chargé de lui remettre. Cette bonne religieuse, quoique fort avide de tout ce qui pouvait relever le lustre de son couvent, n'en était pas moins dominée impérieusement par l'esprit et l'ambition de famille. Malgré la répugnance assez forte qu'elle avait pour la personne de dona Olimpia, depuis que l'expérience lui avait démontré que cette femme prenait un intérêt plus actuel et plus profitable à sa famille que le pape, dont l'in-

souciance et la mobilité de caractère rendaient toutes les bonnes dispositions stériles, sœur Agathe s'était décidée à aller voir dona Olimpia non-seulement pour se rapprocher personnellement d'elle, mais encore dans l'intention de la remettre en autorité auprès de ses parents et de faire cesser cette espèce d'exil qui, en l'éloignant du pape, pouvait devenir fatal aux intérêts de la famille Pamphile.

La bonne vieille arriva donc un matin au palais de la place Navone, au moment où dona Olimpia sortait du lit : « M'en voudrez-vous de ce que j'arrive de si bonne heure, princesse? dit-elle en entrant avec Flaminia, qui n'eut pas le temps de l'annoncer. — Point du tout, chère sœur Agathe, répondit dona Olimpia, dont la physionomie gracieuse fit voir à la vieille qu'elle était en effet la bienvenue; et si j'eusse pensé, ajouta la princesse, que vous aviez le désir de me voir, je vous aurais prévenue en allant à votre couvent. — Allons! je vois que je ne me suis pas trompée; vous êtes une bonne et aimable personne... sans ressentiment... sans rancune... C'est bien cela, ma fille! — Chère sœur, dit Olimpia en tendant la main à la religieuse, je suis prête à avouer tous mes défauts, et j'en ai sans doute un grand nombre; mais il est quelquefois bien difficile de ne pas les laisser éclater, au milieu d'une vie difficile comme celle que je mène. Vous me rendrez cependant cette justice, j'en suis certaine, que je n'ai jamais négligé les intérêts de votre famille et de la mienne, qui, vous le savez, n'en font plus qu'une pour moi. — Oh! pour cela, c'est vrai, princesse, et c'est parce que je vous ai reconnu ce mérite que j'ai passé l'éponge sur tout le reste. »

Dona Olimpia eut de la peine à contenir l'envie de rire que lui donna cette extrême franchise; mais, maîtresse de son expression, elle fit comprendre à dona Agathe qu'elle était disposée à l'écouter dans le cas où elle aurait quelque chose d'important à lui dire. En effet, la vieille ne tarda pas à entrer en matière : « Savez-vous, lui dit-elle, que je ne suis pas très-satisfaite de ce qui se passe au Vatican depuis qu'on vous en a fait sortir? On s'est mépris à ce sujet, et moi toute la première. Croyant opérer un chef-d'œuvre, j'ai fait une

sottise. Croiriez-vous que sa sainteté ne m'a pas fait venir une seule fois chez elle, depuis ce moment-là? N'est-ce pas mal à mon frère? Je ne connais plus personne auprès de lui. Depuis qu'il s'est embarrassé d'Astalli, ce petit fat de neveu postiche, et qu'il a près de lui monseigneur Fabio Chigi, sérieux comme une porte de prison, je ne puis plus l'aborder. Cela me fait de la peine, et c'est injuste, car j'aime sa sainteté de tout mon cœur. Je n'espérais qu'en la petite princesse de Rossano; mais, bast! entre nous soit dit, c'est une bonne petite personne, mais une tête sans cervelle, qui a dépensé dans la soirée où elle est rentrée à Rome contre votre gré, toute l'énergie dont elle était susceptible. La pauvre enfant ne sait ni ce qu'elle veut ni ce qu'elle fait; bonne peut-être pour adoucir les moments de loisir du pape, mais inhabile, complétement inhabile aux affaires... Il serait bon de la surveiller en ce moment, ajouta la vieille en baissant la voix et s'approchant de l'oreille de dona Olimpia : on parle d'une promotion prochaine. — En êtes-vous certaine? demanda la princesse avec précipitation. — Je n'ose vous l'affirmer, mais j'en ai entendu murmurer quelques mots, et monseigneur Azzolini, que j'ai vu hier, a été jusqu'à m'engager à venir vous en prévenir aujourd'hui, avant qu'il pût vous en parler plus certainement lui-même. — Désigne-t-on les prélats qui pourraient être nommés? — On en porte le nombre à dix, et je n'ai retenu les noms que de quelques-uns. — Eh bien, quels sont-ils? demanda dona Olimpia avec anxiété. — On parle d'abord de monseigneur Fabio Chigi. — Puis? — De Baccio Aldobrandini, le cousin de la princesse de Rossano, car la bonne petite femme n'oublie pas les siens; mais cela nous est égal, parce qu'il fera corps avec la famille... Attendez, on cite encore Frédérick. — Le landgrave de Hesse. — Puis Pimentel de Ségovie. — Oui, ces deux-là sont pour satisfaire l'Allemagne et la cour de l'Escurial; et après? — Ah! il est fort question de François de Gondi. — Eh quoi! dit dona Olimpia avec humeur, cet extravagant de Retz? Et qui donc le porte et le soutient? — La princesse de Rossano, chère madame, la princesse de Rossano. Quand je vous disais qu'il serait bon de savoir au juste ce qu'elle fait au Vatican!

C'est chez elle que se machinent les préparatifs de cette promotion prochaine. »

Pendant que la vieille fit suivre ces renseignements d'un flux de paroles inutiles, dona Olimpia resta pensive jusqu'au moment où, arrêtant tout à coup sœur Agathe : « Il ne faut pas que les choses soient plus longtemps gouvernées ainsi à l'aventure, lui dit-elle. — Vous avez raison, interrompit la religieuse en frappant vivement sa canne contre terre, et il faut mettre ordre à tout cela dès aujourd'hui. » Puis continuant sur le même ton, sans laisser à la princesse le loisir de placer un mot : « Il faut, Olimpia, que vous alliez dès aujourd'hui chez le pape... — Mais pensez donc... — Je ne m'arrête à rien, si ce n'est à ce que le pape vous revoie, vous écoute, prenne vos conseils; et c'est moi qui vous conduirai chez lui ! »

En parlant ainsi, la vieille religieuse montrait une résolution si ferme, que dona Olimpia parut céder, dans l'espérance que la réflexion apporterait quelque modification à ce projet. Mais dona Agathe, au contraire, se montra de plus en plus obstinée, au point de faire passer la confiance de son pouvoir dans l'âme d'Olimpia.

En effet, un carrosse ne tarda pas à transporter les deux dames au Vatican, où, sans prévenir et en plein jour, dona Agathe passa avec dona Olimpia entre deux haies de serviteurs, puis de courtisans et de prélats, jusque dans la chambre du pape.

Dona Agathe ne laissa pas à Innocent le temps de témoigner s'il était satisfait ou irrité de cette irruption subite : « Frère, lui dit-elle, après avoir fait les salutations d'usage aussi précipitamment que son âge le lui permettait, nous venons pour vous baiser les pieds, pour vous voir, parce qu'il ne nous est plus possible de demeurer ainsi loin de vous... Nous vous aimons, frère, ajouta-t-elle avec une émotion qui ajouta de la force à sa voix, et nous voulons être, comme les autres, quelquefois près de vous. »

Le pape, en s'avançant pour relever sa sœur demeurée à genoux, porta son regard vers dona Olimpia. Elle était debout, immobile, à quelque distance, attendant avec une mo-

destie pleine de dignité quel serait l'effet de sa présence sur l'esprit du pape.

Il manquait à Innocent X les grandes qualités qui doivent distinguer un vrai pontife. L'homme l'emportait en lui sur le souverain; aussi ne put-il en cette occasion résister à l'émotion que lui causa l'apparition subite de dona Olimpia. « Approchez, approchez, lui dit-il d'une voix altérée; puisque ma chère sœur Agathe m'assure que vous désirez nous voir... approchez. »

Chacun prit place sur un siége, et pendant assez longtemps les trois parents n'échangèrent que des paroles affectueuses. L'instinct avertit sœur Agathe qu'il lui appartenait de justifier une entrevue si inconsidérément provoquée. Mais, rassurée par la satisfaction que son frère ne pouvait contenir en leur présence, elle se confia en sa franchise accoutumée, et dit au pape que c'était elle qui avait forcé en quelque sorte Olimpia de venir, et que si cette démarche lui déplaisait, c'était sur elle seule que devait tomber sa mauvaise humeur. « Il est temps, frère, ajouta-t-elle, que toutes les causes de désunion dans notre famille soient anéanties. Et si quelqu'un peut raffermir les liens qui doivent nous resserrer tous, c'est, n'en doutez pas, cette chère princesse de Saint-Martin. »

En revoyant sa belle-sœur, le pape s'était senti si vivement ému qu'il n'avait pas fait attention à la différence de rôle que jouait la religieuse, en ramenant près de lui une personne qu'elle l'avait engagé à chasser de son palais autrefois. Mais outre l'habitude que l'on a dans les cours de ces revirements subits de haine ou d'estime, Innocent était tellement satisfait au fond de l'âme de voir finir un exil déjà si long pour lui, qu'il ne se sentit pas la force de se montrer difficile à propos de l'accident qui y mettait si brusquement un terme. Loin de là, il sut bon gré à sœur Agathe de sa démarche, et fit comprendre à dona Olimpia, plus encore par son expression que par ses paroles, la joie profonde qu'il éprouvait de la revoir. « J'ai plusieurs affaires importantes à terminer ce matin, dit-il à sa belle-sœur; mais je compte bien vous revoir dans la soirée. Je veux que vous vous retrouviez

au milieu de nos deux familles, car vous en êtes l'âme... A ce soir, n'est-il pas vrai? — J'obéirai aux ordres de sa sainteté, » répondit Olimpia en s'inclinant pour recevoir la bénédiction du pape. La vieille religieuse prit congé à peu près de la même manière, et Innocent suivit des yeux les deux dames en leur souriant jusqu'au moment où elles sortirent de sa chambre.

Leur entrée avait causé une surprise extrême au palais pendant leur entretien avec le pape, et le nombre des courtisans et des serviteurs s'était augmenté pour les voir sortir. On s'attendait à lire sur la figure de dona Olimpia le succès plus ou moins heureux de cette visite; et en effet, quelques cardinaux et une foule de prélats, les uns intéressés à la réhabilitation, les autres à l'abaissement de la princesse, apprirent tout aussitôt dans quel sens le vent de la faveur avait tourné; car tandis que la vieille sœur Agathe, fière de son succès, saluait en souriant indifféremment à tous, dona Olimpia, marchant avec tout le calme et la majesté d'une reine, passa entre les deux haies de curieux, à qui elle accorda un salut protecteur, ayant soin d'affecter de sourire en particulier à ceux qui n'avaient pas cessé de la servir pendant sa retraite.

Personne ne douta que la faveur de cette femme ne devînt plus grande que jamais, et en moins d'une heure cette importante nouvelle se répandit dans toute la ville de Rome.

Antoine Barberin en fut un des premiers instruits. Ne perdant donc pas un seul instant, il se rendit aussi promptement qu'il put chez dona Olimpia, afin de se donner l'air d'être venu sans rien savoir de ce qui s'était passé au Vatican. Il attendit même quelque temps le retour de la princesse, qui avait fait à dona Agathe la galanterie de la reconduire à son couvent de Tor de' Specchi.

Il serait difficile d'affirmer si dona Olimpia fut complétement dupe de Barberin en cette occasion; mais comme elle avait pour habitude d'user toujours de réserve avec ceux même à qui elle croyait devoir accorder le plus de confiance, elle supposa aussitôt, sans toutefois en rien témoigner, que le cardinal savait déjà ce qui s'était passé chez le pape.

« J'ai mille excuses à vous faire, princesse, dit Antoine, pour les retards que j'ai mis à vous répondre; mais la question ne pouvait être résolue par moi seul, et j'ai eu quelque peine à réunir pour les consulter tous ceux qu'elle intéresse. — Eh bien, interrompit dona Olimpia, qu'a-t-on décidé? — Mon frère le cardinal François et l'un de mes neveux sont disposés, princesse, à accepter l'honneur d'une alliance avec votre famille; mais on n'est pas également d'accord sur les conditions particulières attachées à ce mariage. — Quelles objections croit-on devoir faire? — Outre la restitution du surplus des biens confisqués, on pense que, dans l'intérêt des deux jeunes gens que l'on se propose d'unir, il serait juste de leur assurer une dot. — Ah! et après? — Le fils aîné de feu notre frère don Taddeo s'est destiné dès son adolescence à la prélature, dans l'espérance assez bien fondée, je le crois, qu'il pourrait être élevé au cardinalat... — Alors tout est terminé, interrompit vivement dona Olimpia, puisqu'il ne veut pas se marier. — Peut-être, princesse, reprit Antoine, qui s'était attendu à la vivacité de cette observation, peut-être y aurait-il moyen d'aplanir la difficulté que cette circonstance présente..... — Oui, je vous comprends, en faisant épouser ma petite-fille au cadet de vos neveux; mais cela ne peut être, mon cher cardinal. Je vous ai avoué franchement que nous avions besoin d'appui; mais nous ne sommes pas tellement infirmes que nous ne choisissions pas parmi les secours qu'on nous offre... Vous savez que je sors de chez sa sainteté, ajouta brusquement dona Olimpia, qui jugea à propos de ne pas laisser le cardinal profiter plus longtemps de sa prétendue ignorance. Ce soir je dois retourner à son palais; il y aura une réunion de famille, après laquelle je me propose de lui parler des projets que vous et moi avons formés, et des difficultés que leur exécution présente. Je vous dirai ce que le pape en pensera. — Je félicite le saint-père, dit avec une politesse exquise le cardinal, de ce qu'il va profiter de nouveau de votre constante amitié et de l'excellence de vos conseils. C'est une circonstance heureuse pour sa sainteté, pour le saint-siége et pour nous tous. Mais puisque votre intention est de toucher quelques mots

de notre affaire au pape, seriez-vous assez indulgente pour écouter une observation relative à mes neveux? —Parlez, parlez, cardinal. — Comme vous ne pouvez penser un seul instant que les Barberins aient l'idée de faire l'ombre d'une injure à la maison Pamphile, j'ai peine à m'expliquer, princesse, comment l'idée de substituer l'un de nos neveux à l'autre pour l'unir à votre petite-fille a pu vous blesser..... Ecoutez-moi bien, et rapportez-vous-en à votre esprit si clair et si pénétrant. Si nous vivions sous les lois et les opinions de la France, de l'Espagne ou de l'Angleterre, je comprendrais que vous tinssiez au droit d'aînesse, là où il est impossible d'en distraire certaines prérogatives. Mais, madame, vous ne l'ignorez pas, à Rome un cardinal est l'égal d'un prince, avec cet avantage encore, qu'il peut sortir d'un conclave souverain couronné. Carlo, l'aîné de mes neveux, s'est destiné de bonne heure à la prélature. Ses études, sa façon de vivre, l'austérité de ses mœurs, sans parler des avantages de son nom, tout fait croire qu'il ne serait pas indigne de la pourpre. » Dona Olimpia regarda avec étonnement le cardinal, lorsqu'il eut prononcé ces mots; mais Antoine continua sans s'émouvoir : « Maffeo Barberin, au contraire, s'est accoutumé dès ses plus jeunes ans à l'idée de rester laïque, de vivre dans le monde, de soutenir le nom de sa race en se mariant. Quel avantage y aurait-il à contrarier des destinées toute faites, en quelque sorte, pour satisfaire à une opinion, à un préjugé qui existe à peine dans notre pays, et dont nous ne retirerions réellement aucun avantage dans la circonstance présente? D'ailleurs, et s'il vous reste quelque scrupule, ne pourrait-on pas engager mon neveu Carlo à céder le droit d'aînesse à son frère? — Cela conviendrait mieux; qu'en pensez-vous? — Cet arrangement pourrait se faire; mais... on y mettrait une condition. — Encore? et laquelle? — Le chapeau pour mon neveu à la première promotion. — Y pensez-vous, Antoine? dit dona Olimpia; votre neveu a à peine trente ans! — Eh! madame, reprit-il en souriant, que voulez-vous? nous en avons vu passer de plus jeunes encore. — Mais enfin vous êtes déjà deux du nom de Barberin dans le sacré collége! et vous voulez que l'on en

introduise un troisième? Cela est tout à fait déraisonnable.
— Pas autant que vous le croyez en ce moment, madame; car si vous réfléchissez à l'union que vous désirez voir établie entre nos deux familles; si surtout vous portez vos idées dans l'avenir, dans cet avenir assez prochain, comme vous me l'avez dit vous-même, il n'y aura peut-être pas trop de trois cardinaux du nom de Barberin dans le conclave pour obtenir l'appui que la famille Pamphile y cherche, de votre propre aveu. Au surplus, madame, ajouta Antoine, qui désirait que dona Olimpia réfléchît sur ces objections avant d'y répondre, vous allez ce soir faire visite au pape. Je vous laisserai le temps de jouir de cette réunion de famille; mais si vous le trouvez bon, je vous y rejoindrai sur le tard. Le pape a témoigné le désir de s'entretenir de nouveau avec moi sur des projets importants que je ne lui ai qu'annoncés, et j'espérais toujours que le moment ne tarderait pas d'arriver où je pourrais les lui développer en votre présence. Avec votre agrément, je saisirai cette occasion qui se présente aujourd'hui. — Très-volontiers, cardinal, dit dona Olimpia, qui, en faisant un gracieux salut de la main à Antoine, ajouta: « A ce soir. »

La curiosité, quand elle se combine avec l'espérance, est peut-être ce qui rend l'homme le plus heureux. Aussi, en se quittant, la princesse et le cardinal, sans trop s'en rendre raison, demeurèrent fort satisfaits l'un de l'autre.

Cependant le pape était alors en parfaite santé, et le plaisir qu'il avait eu et qu'il se promettait de revoir dona Olimpia l'avait en quelque sorte rajeuni. Vers le soir, tous les habitants du palais du Vatican se rendirent chez lui comme il était convenu. Le premier qui arriva, mais bien avant les autres, fut don Giovani, fils de la princesse de Rossano.

Ce jeune garçon, âgé de sept ans, était le benjamin du pape, qui le gâtait en sa qualité de grand-oncle, lui donnait ses entrées franches auprès de lui et s'amusait à l'entendre parler. A peine l'enfant eut-il été annoncé par l'huissier que, dans l'impatience d'arriver jusqu'à Innocent, il traîna l'une de ses jambes en sautant sur l'autre, pour escamoter les trois génuflexions d'usage en se présentant devant le pontife.

« Allons, allons ! dit le pape en se tournant vers lui, si vous vouliez bien faire vos révérences un peu plus respectueusement ! » L'enfant se pinça les lèvres en souriant, fit sa dernière génuflexion avec plus de lenteur, et vint se jeter dans les bras de son oncle, qui l'embrassa.

Il ne tarda pas à s'approcher de la table sur laquelle il trouvait ordinairement plusieurs petits meubles avec lesquels il jouait. « Ta mère, demanda le pape, va-t-elle bientôt descendre ? Elle achève sa toilette, répondit l'enfant sans tourner la tête. Mais elle est bien en colère contre vous, saint-père ! — Eh ! pourquoi cela ? — Ah !... vous ne lui accordez jamais ce qu'elle vous demande. — Que désire-t-elle ? — Vous le savez bien. — Non vraiment. — Frottez-vous le front pour vous en souvenir. — Or ça, parlez clairement, don Juan ; est-ce que votre mère se plaint ? — Certainement. — De quoi ? — De ce que vous ne voulez pas lui donner... — Quoi ? — Eh ! vous savez bien, ce dont elle a envie depuis si longtemps, ce que vous avez rapporté d'Espagne..... ce joli crucifix d'or, cloué de diamants de toutes couleurs. — Oh ! non, je ne donne pas cette croix ; c'est un cadeau du roi Philippe IV, et je le garde. — Eh bien, maman gardera sa colère..... — Si vous vouliez bien vous taire, don Juan ! »

Le petit espiègle ne souffla plus mot, et parut redoubler d'attention pour achever une pyramide qu'il avait élevée sur l'écritoire avec des livres surmontés de la sonnette de bureau : « Tu bâtis des clochers, à ce qu'il me semble ? dit enfin le pape après quelques minutes de silence. Mais, à propos d'architecture, y a-t-il longtemps que tu n'as été voir ton église ? — Mon église ? — Oui, Sainte-Agnèse. — Mais c'est à vous, cette église, saint-père. — Et à toi aussi, puisque tu en as posé la première pierre. Où en sont les travaux ? avancent-ils un peu ? — Pas trop. — Oh ! il faudra que j'aille voir cela prochainement. — Vous ferez très-bien, saint-père, dit lentement le petit don Juan, qui retenait son haleine pour placer en équilibre une boule de papier sur la pointe de son édifice, vous ferez très-bien ; car on dit..... — Eh bien, que dit-on ? — Que si vous ne pressez pas les ouvriers, vous ne verrez pas votre église finie. »

Innocent se sentit tout estomaqué de cette réflexion, que l'enfant ne faisait évidemment que répéter. — Qui est-ce qui t'a dit cela, don Juan? demanda le pape en adoucissant vainement sa voix pour dissimuler son émotion; dis-le-moi. — Personne, répondit aussitôt le petit, qui s'était bien aperçu de l'indiscrétion qu'il venait de commettre. — Allons, mon enfant, sois bien sage, bien aimable et bien sincère; qui t'a dit cela? — Personne. — Écoute-moi, dit le pape, en attirant don Juan à lui, tu sais quel péché c'est que de mentir? Ainsi sois vrai. Qui t'a dit cela? — Personne. — Personne! personne!... Je vous dis, moi, que vous tenez cela de quelqu'un, et je vous ordonne de me dire qui. Allons, parlez! — Je ne sais pas. » Innocent sentit sa colère s'allumer; mais faisant effort sur lui-même, il chercha à vaincre l'obstination de son petit-neveu en le prenant encore par la douceur. « Si tu voulais me répondre, lui dit-il, tu n'aurais pas à t'en repentir. Tu connais bien ce tiroir là-bas? tu sais qu'il contient des bonbons et toutes sortes de jolies choses? Avance par ici, nous allons le visiter. » Ils s'approchèrent en effet du meuble à compartiments que le pape ouvrit. C'était là où il serrait ses menus bijoux, parmi lesquels se trouvait la croix d'or donnée par Philippe IV, et convoitée par la princesse de Rossano. Don Juan ne manqua pas d'étendre sa main vers elle sitôt qu'il la vit; mais le pape l'arrêta en lui disant qu'il la lui laisserait voir et même toucher, dès l'instant qu'il lui aurait obéi. — En attendant, ajouta l'oncle à son neveu, mangeons des bonbons. Tenez, don Juan, voilà des dragées que vous trouviez très-bonnes il y a peu de jours; goûtez-les de nouveau pour vous assurer qu'elles ne sont point gâtées. Eh bien, qu'en dites-vous? — Elles sont bonnes. — Je savais bien que nous resterions bons amis; tiens, cher petit, prends encore ce fruit confit. Que t'en semble? — C'est bon. — Allons, mon cher petit don Juan, c'est une affaire arrangée maintenant, et tu vas m'avouer ce que je te demande... Qui t'a dit cela, hein?... Voyons parle; qui t'a dit cela? Mais l'enfant resta muet. — Parle donc, répéta Innocent, dont la patience commençait à s'épuiser. Don Juan ne desserra pas les dents. — Ah! tu t'obstines à ne rien dire, petit drôle! Veux-tu bien

parler quand je te l'ordonne! » dit le pape en le secouant violemment par le bras. A cet effet de la colère du pontife, l'enfant eut peur, mais cependant ne dit rien. Alors Innocent, hors de lui, et après s'être écrié plusieurs fois : Veux-tu parler? veux-tu parler, petit païen? la patience lui échappa, et il appliqua un soufflet sur la joue de don Juan.

A peine Innocent s'était-il laissé aller à cette violence, qu'il en eut honte, surtout lorsqu'il vit don Juan sanglotant sans avoir jeté un cri. Innocent était vaincu, et il fallut qu'il capitulât. — Vois, mon cher enfant, dit-il tout ému, comme tu m'as rendu méchant pour toi, moi qui t'aime tant. Allons, console-toi; oublions tout ce qui s'est passé, nous n'en parlerons à personne. » Et il le pressait contre lui, lui baisait le front, lui essuyait les yeux en l'engageant à se calmer. — Dis-moi, don Juan, ajouta le pape en parlant à l'oreille de son neveu, réconcilions-nous; je veux te donner quelque chose; que désires-tu? Voudrais-tu un petit cheval? » L'enfant, que les sanglots étouffaient encore, fit signe de la tête que non. « Un manteau brodé d'or pour venir à ma cour te plairait peut-être? » Le petit refusa de nouveau, et toujours sans parler. « Mais enfin s'il y a quelque chose dont tu aies envie, désigne-le-moi; voyons, parle... » Don Juan, tout en laissant échapper encore un soupir, murmura confusément plusieurs paroles. « Comment? dit le pape, je ne t'entends pas; parle donc plus distinctement. Que veux-tu? » Et approchant son oreille il entendit ces mots qui s'échappèrent de la bouche de l'enfant : « La jolie croix d'or pour maman. »

Le bruit que firent les huissiers en ouvrant la porte interrompit brusquement cette petite transaction, et le pape n'eut que le temps de sourire à son neveu en posant son doigt sur sa bouche pour lui recommander la discrétion, avant que la princesse de Rossano n'entrât. Elle était suivie des princesses Ludovisi et Justiniani, et de la fille de cette dernière, la jeune Olimpia, l'enfant chéri de sa grand'mère la princesse de Saint-Martin, qui méditait déjà son mariage avec un Barberin, bien que la jeune personne n'eût pas atteint sa treizième année. Après les révérences et les tendresses qui furent prodiguées à Innocent, le petit sénat féminin prit place auprès de sa

sainteté. A sa gauche s'assit la princesse de Rossano, avec l'intention de laisser le siége de droite libre pour sa tante dona Olimpia, qui était attendue. La jeune Justiniani se trouvait à quelque distance de ces dames, cherchant à se rapprocher de son cousin don Juan, dont la gravité inaccoutumée avait fixé son attention. « Vous êtes bien sérieux ce soir; qu'avez-vous donc, cousin? lui dit-elle. — Rien. — Est-ce que sa sainteté a eu à se plaindre de vous? » Mais don Juan ne répondit pas à cette question et se mit à critiquer la toilette de sa cousine, qui cessa de lui parler.

On ne tarda pas à introduire les princes Justiniani et Ludovisi; et peu après dom Camille, le mari de la princesse de Rossano, entra. Celui-ci avait l'air soucieux : — Qu'avez-vous, dom Camille? lui demanda le pape. — Du chagrin, saint-père. Je sors à l'instant de chez Algardi; il a travaillé avec tant d'assiduité à la statue colossale de votre sainteté pour le Capitole, ainsi qu'au tableau destiné au maître-autel de Sainte-Agnèse, qu'il s'est rendu malade; je suis vraiment inquiet de lui. — Ah! ce sera drôle, dit don Juan en ayant l'air de s'adresser à sa cousine Olimpia; le tableau sera fini avant l'église! » Personne, excepté le pape, ne fit attention à cette remarque; et pendant que la conversation générale s'engagea sur les décorations de la nouvelle fontaine de la place Navone, sur les quatre fleuves composés par le chevalier Bernin et les travaux de l'église de Sainte-Agnèse, don Juan se replaça auprès de la table sur laquelle il avait déjà joué, rassembla tout ce qu'il trouva de menus objets qui pussent lui servir de matériaux, et recommença à élever sa pyramide, en disant toujours à sa cousine, mais assez haut pour être entendu des assistants. « Vous allez voir; moi, je vais commencer et finir Sainte-Agnèse *tout de suite!* » Le mot ne fut pas perdu pour le pape, qui s'aperçut que le petit drôle lui portant rancune de ce qui s'était passé, mourait d'envie d'en parler. Son inquiétude devenait même assez vive, quand on ouvrit les portes pour annoncer dona Olimpia.

Excepté le pape, tout le monde se leva et fit quelques pas vers elle lorsqu'elle entra suivie de monseigneur Azzolini. Le costume qu'elle portait habituellement était

sévère par sa forme et par sa couleur; mais à sa robe et à sa grande guimpe noires ordinaires, elle avait substitué pour ce jour-là un vêtement de velours cramoisi orné d'agrafes d'or, et son col et sa poitrine étaient couverts de diamants. A la vue de toute sa famille assemblée, et qui parut la recevoir avec satisfaction, elle laissa échapper un sourire qui produisit d'autant plus d'effet qu'il contrastait avec la gravité habituelle de son expression. « Me jugerez-vous indiscrète, dit-elle à Innocent, d'avoir dit à monseigneur Azzolini de m'accompagner? — Ce que vous faites a toujours mon approbation, chère sœur. — J'ai le regret, ajouta-t-elle, d'avoir à vous annoncer que dona Agathe, qui se faisait une si grande joie de se réunir à la famille, est retenue à son couvent par une indisposition légère, mais que son âge ne lui a pas permis de braver. Viens donc que je t'embrasse, Olimpia, dit-elle en tendant la main à la jeune Justiniani; il y a si longtemps que je ne t'ai vue! — C'est vrai, dit le pape; c'est votre enfant chérie, vous l'avez élevée, elle ne vous a jamais quittée; et voilà plus de quinze jours qu'elle a laissé le palais Pamphile pour le Vatican. Elle est fort bien notre jeune nièce, ajouta Innocent en se penchant vers l'oreille de dona Olimpia. — Je me réserve de vous faire part de quelques projets qui la touchent, lui répondit la princesse; nous parlerons de cela un peu plus tard. Antoine Barberin m'a dit que vous désiriez l'entretenir cette nuit; j'ai pris sur moi de l'engager à venir de meilleure heure, afin qu'il nous trouvât en famille. — Très-bien! très-bien, chère sœur. » Cependant monseigneur Azzolini, placé derrière les deux princesses Justiniani et Ludovisi, s'adressait tantôt à elles, tantôt à leurs maris, qu'il mettait au courant de toutes les nouvelles savantes et littéraires. Dom Camille continuait d'être soucieux, et il profita de l'arrivée du cardinal Astalli, qu'il ne pouvait souffrir, pour se retirer sans bruit.

La présence du neveu postiche altéra pour quelques instants l'aisance et la gaieté qui régnaient dans cette réunion de parents. A l'exception du pape, qui s'obstinait en quelque sorte malgré lui-même à combler de sa faveur ce jeune cardinal, toute la famille avait pris Astalli en aversion et ne

rêvait que sa chute. Le cardinal neveu ne l'ignorait pas; aussi, étant venu chez le pape pour confirmer un ordre auquel il fallait faire apposer à l'instant la signature, fut-il presque troublé en voyant toute la famille réunie, et au milieu d'elle, Azzolini, l'homme que son instinct lui faisait redouter le plus.

Il y eut un accord tacite parmi tous les assistants pour faire sentir au cardinal neveu qu'on le considérait comme un intrus, et qu'il ferait bien de se retirer sitôt qu'il aurait rempli les devoirs de sa charge. De fort animée qu'était la conversation, elle s'interrompit aussitôt qu'il fut entré; puis on s'éloigna du fauteuil du pape pour laisser à son ministre le loisir de lui parler, et dans les yeux de tous se peignit le désir que cette affaire inopportune se terminât le plus promptement possible.

Pendant qu'Innocent donnait à voix basse les renseignements qu'Astalli désirait, don Juan était le seul qui n'eût point abandonné son poste. Avec cette obstination si ordinaire aux enfants de son âge, il avait rebâti sa pyramide, et en plaçait les portions les plus élevées, répétant à sa cousine, à sa mère et à dona Olimpia : « Voyez donc! j'ai terminé l'église de Sainte-Agnèse ! »

Ce mot alla droit au cœur du pape, qui eût volontiers infligé une nouvelle correction à son traître de petit-neveu, s'il se fût encore trouvé seul avec lui. Mais il donna un autre cours à sa colère : « Pamphile, dit-il bas à Astalli, après avoir transmis les premiers ordres qui lui avaient été demandés, pourquoi ne travaille-t-on pas à l'église de Sainte-Agnèse? — Sa sainteté n'ignore pas que depuis qu'elle a ôté ces travaux à l'architecte Rainaldi, pour charger Boromini de refaire les plans, l'interruption a été forcée, et que de plus, chose non moins fâcheuse, les fonds manquent... — Les fonds manquent? les fonds manquent? répéta sourdement le pape irrité. Eh bien, nous saurons bien en trouver, nous ! Ecoutez-moi bien. Allez de ce pas chez vous pour dresser un projet de taxe de vingt mille écus; et dès qu'on aura recueilli quelques fonds, qu'on se mette à l'ouvrage... qu'on prenne des ouvriers partout... qu'on les

fasse travailler les dimanches et les jours de fêtes... S'ils ne se conforment pas à ces ordres, qu'on mette des sbires, la garde corse, s'il le faut, après eux, et qu'on les y force... — Mais, saint-père... — Point d'observations; allez, allez, faites ce que je vous ai dit à l'instant même. »

Ces derniers mots prononcés un peu plus haut que ce qui avait été dit précédemment donnèrent à Astalli, obligé de sortir aussitôt, l'air d'un homme qui est congédié, et remirent toute la famille en belle humeur. Ce fut à qui ferait plus de cajoleries et de tendresses au pape, pour le consoler d'avoir été contrarié dans un moment consacré à une si douce réunion.

Le calme se rétablit bientôt, et la conversation reprit son cours. Dona Olimpia et la princesse de Rossano se trouvaient un peu à l'écart, et parlaient bas entre elles. « O ma chère belle-mère! dit Cornélia, j'aurais bien une grâce à vous demander. — Laquelle? — Il va y avoir une promotion de cardinaux. — Oui, il en court un bruit. — Or, j'ai deux personnes à qui je prends un bien vif intérêt, dit la princesse; seriez-vous assez gracieuse pour vous montrer favorable à leur égard auprès de notre saint-père? — Qui sont vos prélats à nommer? — D'abord l'un de mes cousins, Baccio Aldobrandini. — Et l'autre? — L'archevêque de Paris, M. de Retz. — Oh! oh! dit dona Olimpia en souriant, qu'est-ce que cet extravagant-là a donc fait pour que vous preniez tant d'intérêt à lui? — Mais l'abbé Charrier, qui postule en cour ici ici pour lui, m'en a fait les plus grands éloges. — Vous a-t-il dit, par exemple, qu'il se bat à l'épée comme un Corse, et qu'il enlève toutes les femmes dont il devient amoureux? — Mais êtes-vous bien certaine de tout cela? ce sont des calomnies; la cour de France ne le soutiendrait pas sans doute comme elle le fait, s'il en était ainsi. — Croyons-le, dit en riant dona Olimpia. En tout cas votre cousin Baccio sera nommé selon toute apparence, et quant à votre protégé d'outre-mont, puisque vous et la France le voulez, nous ne sommes pas assez satisfaits de l'Espagne depuis quelque temps, pour que nous ne nous donnions pas le plaisir de faire, en nommant un cardinal français, une chose qui

déplaira sans doute à sa majesté catholique. Mais, ajouta dona Olimpia, j'ai a vous demander une faveur de la même nature. — A moi, madame? Vous badinez, je pense. — Point du tout. Je sais combien le saint-père a à se louer des conseils que vous lui donnez journellement, et toute la confiance qu'il met justement en vous. Ne soyez donc pas étonnée de ce que j'ai recours à votre aide. Trop longtemps de petits dissentiments ont relâché les liens qui doivent ne faire de toutes nos familles qu'une seule. Il faut nous serrer, ma chère, nous unir, nous confondre, et que chacun de nous, selon ce qu'il peut, concourre à donner de l'éclat et de la puissance à la famille. C'est à ce titre, ma chère Cornélia, que je vous appelle en aide. J'ai aussi quelqu'un à qui je voudrais voir conférer la pourpre, et je vous prie de le bien soutenir dans l'esprit du pape... Quand il en sera temps, ajouta la princesse de Saint-Martin, qui lisait dans les yeux de sa belle-fille qu'elle allait lui demander le nom de son candidat, je vous dirai de quoi il s'agit.

Durant ce court entretien, où dona Olimpia montra tout à la fois la confiance qu'elle voulait mettre dans les siens, et l'étendue du pouvoir qu'elle avait repris à la cour, le petit don Juan n'avait pas cessé de construire des châteaux de toutes les formes, et d'agacer le pontife, en revenant sans cesse sur l'église imparfaite de Sainte-Agnèse. Les Justiniani et les Ludovisi, qui ne soupçonnaient pas la malice de leur jeune neveu, s'amusaient de toutes ses impertinences, tandis que le pape en souffrait toujours plus. Enfin Innocent, impatient de se sentir sous la puissance de ce petit vaurien qu'il avait eu la faiblesse de frapper, résolut tout à coup de s'y soustraire. Bien qu'il lui en coûtât, il se prépara à un sacrifice qu'il ne faisait pas souvent, car il n'était rien moins que prodigue, et s'étant approché du meuble où il renfermait ses bijoux : « Ce jour, dit-il après l'avoir ouvert, a été heureux pour toute la famille ; je veux en consacrer le souvenir. Tenez, chère petite Olimpia, prenez cette bague ; vous, princesse Ludovisi, gardez ce bijou ; il renferme un morceau de la croix de Notre-Seigneur. Je donne cette perle qui a la forme du Saint-Esprit à la princesse Justiniani. » Puis s'a-

dressant à dona Olimpia : « J'ai cru m'apercevoir, chère sœur, lui dit-il, qu'il manque au milieu du collier que vous portez un diamant plus gros que les autres ; faites-y joindre celui-ci. Quant à vous, princesse de Rossano, on dira que vous me faites manquer à ma parole, puisque je vous donne ma croix d'Espagne que j'avais promis de garder. Mais enfin, puisque nous voilà tous réunis de cœur et d'âme, n'est-ce pas, mes enfants ? ajouta le pape en regardant don Juan, ce bijou précieux ne sortira pas de la famille ; prenez-le, ma nièce. »

La princesse le reçut en montrant autant de modestie que de satisfaction, et don Juan, devenant rouge de joie, se jeta à genoux devant son oncle, dont il baisa les pieds. Tout le monde était ému, mais plus particulièrement le pontife et son petit-neveu, qui s'avouaient et se pardonnaient mutuellement leurs fautes, dans le secret de leur cœur.

On était à peine remis de l'effet de cette scène, lorsqu'on annonça le cardinal Antoine Barberin. Prévenu par dona Olimpia, il s'était revêtu de sa pourpre, et portait le cordon bleu, auquel était suspendue la croix de l'ordre du Saint-Esprit. Après avoir salué le pape et les dames, il fit à Olimpia Justiniani une révérence non moins profonde, qui attira l'attention de chacun sur la jeune personne, et fit naître en elle un mélange de curiosité et d'embarras. Le cardinal fit ses politesses aux hommes ; et bientôt les serviteurs du pape vinrent offrir des rafraîchissements, des bonbons et des fruits confits. Pendant cette petite collation, qui indiquait la fin de la première soirée, tous ceux qui devaient bientôt se retirer se tinrent debout et dans une certaine confusion, tandis que le pape, près duquel dona Olimpia et le cardinal s'étaient assis, restaient muets et immobiles en attendant que le reste des assistants les laissât libres.

L'attitude de ces trois personnages fit sentir aux autres qu'il y avait convenance à leur céder promptement la place. Tous prirent bientôt congé du pape, la princesse de Rossano aussi gaiement que les autres, pauvre ambitieuse, ne faisant pas attention que dona Olimpia reprenait définitivement sa place, tant elle se sentait joyeuse d'emporter la croix d'Espagne qu'elle avait désirée si longtemps !

Pendant qu'Innocent embrassait encore tendrement son petit-neveu, à qui il avait donné sa bénédiction, dona Olimpia fit signe à Azzolini de demeurer.

La conversation prit à l'instant un tour grave. « Que savez-vous de nouveau, monseigneur Azzolini? demanda dona Olimpia. — On assure, répondit le jeune prélat, que les troubles de France sont sur le point de s'apaiser, et que l'on veut rappeler le cardinal Mazarin à la cour. C'est au moins le bruit qui courait hier dans le palais de l'ambassadeur de France. » Cette nouvelle agréable à Antoine, qui devait à Mazarin presque toutes les faveurs qu'il avait obtenues en France, valut à Azzolini un sourire protecteur du cardinal. « La guerre des Vénitiens contre les Turcs, ajouta le prélat, est tout aussi acharnée que jamais. Monseigneur le duc de Parme met deux mille hommes armés à la disposition de la république, et l'on ajoute que le prince Horace Farnèse, son frère, doit les commander. — Cela est certain, dit le cardinal; mais si sa sainteté veut m'en donner la permission, je lui ferai connaître des nouvelles plus fraîches de Venise; car mes deux neveux, Carlo et Maffeo, en arrivent. »

Dona Olimpia éprouva intérieurement du plaisir en apprenant cette dernière circonstance, qui l'assurait que l'absence des neveux d'Antoine n'avait pas été une défaite comme elle l'avait pensé.

« Après toutes les bontés que vous avez eues pour ma famille et pour moi depuis mon retour de France, ajouta le cardinal, je crois être agréable au saint-père et à vous, princesse, en vous faisant part des choses heureuses qui viennent encore de nous arriver. A la suite des différends qui s'étaient élevés entre mon oncle Urbain, d'illustre mémoire, et le duc de Parme, les Vénitiens, alliés aux Modenois et aux Parmesans contre le saint-siége, avaient séquestré les biens et les bénéfices que nous possédons sur le territoire de la république. Longtemps, mais en vain, nous fîmes des efforts pour rentrer dans ces propriétés; jusqu'au moment qu'entraînée par l'exemple de votre généreuse indulgence, la sérénissime république nous a, ainsi que vous, rendu tous ce qui nous appartient; et c'est pour remercier le sénat que

mes neveux ont été à Venise, d'où ils sont arrivés avant-hier après avoir offert à la république de la part de notre famille douze mille ducats d'or (environ 200,000 fr.) pour subvenir aux dépenses de la guerre contre les Turcs. » Le pape et dona Olimpia, qui avaient toujours eu le grand tort de ne vouloir contribuer en rien à cette guerre sainte et héroïque, se sentirent tant soit peu gênés pour louer l'action du cardinal. Mais celui-ci, insensible à de petits succès de vanité, et poursuivant grandement son idée et ses projets, les remit bientôt à l'aise en disant qu'il avait fait une action de chrétien, il était vrai, mais qu'il regardait en outre ce don comme l'acquit d'une dette, en sa qualité de sujet du saint-siége.

Par bienséance autant que par politique, le cardinal n'ajouta pas que la famille Barberine en avait agi ainsi pour affermir auprès d'un des états les plus puissants de l'Italie son influence renaissante à la cour de Rome ; en sorte qu'Innocent et sa belle-sœur parurent d'autant plus satisfaits des bonnes dispositions de la république, à l'égard du saint-siége, qu'il ne leur en coûtait rien.

« Ainsi, saint-père, reprit bientôt Antoine, que les assistants paraissaient impatients d'entendre parler, Venise se rapproche donc du saint-siége, ce qu'il ne faudra pas oublier lorsque vous recevrez la visite de l'ambassadeur de la république. Quant à la France, une fois le cardinal Mazarin rentré en faveur à la cour, comme nous le fait espérer la nouvelle de monseigneur Azzolini, j'ose pouvoir assez compter sur l'amitié que ce grand homme n'a cessé de me témoigner en toute occasion, pour vous assurer que la France n'entreprendra rien qui puisse être contraire aux intérêts du saint-siége. Mais la couronne dont vous avez eu le plus à vous louer jusqu'ici, l'Espagne, est celle maintenant dont vous devez peut-être le plus vous défier. Outre les reproches déplacés qu'elle se permet à l'égard de vous et des personnes de votre famille, elle ne peut vous pardonner de ne pas lui avoir offert votre secours lorsque la révolution de 1647 éclata à Naples. La cour de l'Escurial a même été jusqu'à supposer que votre gouvernement avait poussé le duc de Guise à partir de Rome pour favoriser les révoltés napolitains contre les

Espagnols. — Quelle idée extravagante ! s'écria dona Olimpia, on n'y a même pas pensé. — J'avoue, ajouta le pape, que cette échauffourée du pêcheur napolitain ne me parut nullement devoir être une chose sérieuse. » Le prélat Azzolini fit au pape un sourire fin en branlant la tête, pour exprimer que l'on avait fait une faute en ne suivant pas les progrès de cet événement. « Hélas! saint-père, dit le cardinal, s'il n'était pas toujours inutile de récriminer contre ce qui est passé, si je pouvais me permettre de faire quelques observations sur la conduite que vous avez cru devoir tenir à cette époque, je vous dirais que je regrette sincèrement que vous n'ayez pas profité de la juste défaveur des Espagnols dans le royaume de Naples pour y étendre les possessions de la cour de Rome. »

A ces mots, Innocent et dona Olimpia ne purent se défendre de témoigner leur surprise, tandis qu'Azzolini, souriant de nouveau avec finesse, approuvait l'idée du cardinal par plusieurs signes de tête, et dit :

« Si j'eusse eu l'honneur d'être auprès de vous en ce temps, saint-père, je vous en aurais donné le conseil. » Le pape voulut parler, mais le cardinal l'interrompit en ajoutant : « Et je vous le donne encore aujourd'hui. — Mais, éminence, dit Olimpia, avez-vous bien réfléchi aux difficultés d'une pareille entreprise? — Vous ne devez pas en douter, princesse. Mais je sais aussi tout ce qui peut non-seulement la favoriser, mais l'autoriser. Le jeune cardinal patron est fort mal instruit des dispositions de la cour d'Espagne ; ou, ce que je suppose plutôt, trop disposé à la servir. — Prenez garde, cardinal, dit le pape offensé, vous faites une accusation bien grave sans preuves! — Eh ! mon frère, s'écria dona Olimpia, quand cesserez-vous donc de vous fier à des gens qui vous trompent? — Monseigneur le cardinal neveu ne sort pas de chez l'ambassadeur d'Espagne, » dit Azzolini au pape, qui avait jeté les yeux sur lui en désespoir de cause pour trouver un défenseur de son favori.

Le pauvre pontife fut obligé de se soumettre, et Antoine continua ainsi : « Rien ne nous empêche de parler en toute franchise ici. Je vous dirai donc, saint-père, que ce même

sentiment de haine qui vous a valu dans le temps des satires écrites, frappées même sur des médailles, de la part des princes protestants du nord et de l'empereur lui-même, comme nous l'avons su alors en France ; que ce même sentiment, dis-je, qui vous a forcé de briser jusqu'aux liens de famille les plus chers, est encore plus âcre, plus perfide, plus à craindre en Espagne qu'ailleurs. Le clergé de ce royaume vous hait, et, croyez-moi, défiez-vous de ce qu'il pourrait faire entreprendre contre votre personne. Ne vous entourez que de serviteurs fidèles, faites surveiller votre palais, et que surtout on ait l'œil sur vos aliments! »

Innocent, tout ému d'effroi, se tourna vers sa belle-sœur, dont il serra la main.

« Voilà, saint-père, ajouta le cardinal, ce qui peut justifier une entreprise dans le royaume de Naples, où, comme vous le savez d'ailleurs, on n'a pas à se louer du gouvernement espagnol.

— Mais, demanda Azzolini, comment les Français, qui ont toujours eu des prétentions à cette couronne, prendraient-ils l'occupation de ce pays par le saint-siége? — Les Français, mon cher Azzolini, répondit Antoine, n'ont jamais eu de bonheur sur cette plage; et ce qui est arrivé à la suite de la révolution prouve bien qu'ils sont dégoûtés d'entreprendre rien de sérieux pour s'emparer de nouveau de ce pays. S'il en eût été autrement, est-ce que c'est un duc de Guise, soldat brave sans doute, mais homme sans consistance et incapable de conduire sagement une expédition, que l'on aurait laissé aller là? D'ailleurs, après les premiers succès que cet homme avait obtenus au milieu de la populace napolitaine, et lorsqu'il avait déjà été proclamé son chef par elle, rien n'eût été plus facile à la France que d'envoyer une flotte et des troupes pour le soutenir. Si on ne l'a pas fait, c'est qu'en réalité on n'a pas voulu et l'on ne voudra jamais le faire.

» En somme, la France, nation belliqueuse, n'a rien à craindre du saint-siége, dont la force est dans la bénédiction et la paix; et elle verrait les Espagnols chassés du royaume de Naples avec autant de plaisir qu'elle en a ressenti quand,

par le traité de Munster, ils ont été forcés de se retirer des Pays-Bas.

» Saint-père, et vous, princesse, ajouta le cardinal, dont le discours avait déjà porté la persuasion dans les esprits, appliquons toute notre attention à cette entreprise, et n'en ajournons pas trop l'exécution. Le moment est propice pour agir; au pied des Pyrénées, dans le Milanais et la Lombardie, les Français et les Espagnols se font une guerre acharnée. Paris, siége de révolutions incessantes, ne laisse aucun relâche à la cour, et remplit tout le royaume d'inquiétudes; le grand-duc de Toscane, vous le savez, ne s'écartera pas de sa prudente neutralité. Venise nous est favorable; et l'une de mes nièces, mariée au frère du duc de Modène, nous garantit la paix de ce côté. Ainsi, avançons-nous hardiment sur le royaume de Naples. Jamais, saint-père, et vous, princesse de Saint-Martin, n'aurez une meilleure occasion de rendre utiles et d'augmenter vos trésors qu'en les faisant servir à une si belle entreprise. Quant à nous, qui désirons si vivement de ne faire qu'un avec la famille Pamphile; et en disant ces mots, Antoine fit un sourire gracieux à dona Olimpia; quant aux Barberins, ils s'engagent à fournir et à entretenir une armée de dix mille hommes au saint-siége, jusqu'à ce qu'il ait pris possession du royaume de Naples. »

Quoique le cardinal, ainsi que sa famille, s'exagérât tant soit peu la facilité de cette entreprise, il y avait cependant des chances de succès qui séduisirent le pontife ainsi que sa belle-sœur. Après l'exposition sommaire de son projet, Antoine ne manqua pas d'en déduire toutes les conséquences avantageuses. Il fit voir que ce royaume était composé d'une foule de principautés, dont l'étendue, ainsi que les revenus très-variés, fourniraient à chacun des enfants et neveux de la maison Pamphile une espèce de petit royaume à part, où ils imposeraient des gabelles tout à l'aise pour s'enrichir. Mais Antoine n'oubliant pas non plus sa famille, et désignant d'avance comme sa part la principauté de Salerne, fit entendre que cette annexe du royaume de Naples servirait à doter tous les Barberins présents et futurs. L'esprit du cardinal, que le maniement de richesses excessives avait rendu depuis longtemps

fort romanesque dans ses conceptions, présenta ce projet sous des couleurs si brillantes, et en l'appuyant de moyens d'exécution si positifs en apparence, que le pape et dona Olimpia elle-même en furent éblouis.

La bonne humeur qu'avait fait naître cette conversation conduisit naturellement la princesse à parler au pontife du mariage projeté entre sa petite-fille et le neveu des Barberins. Cette union, qui ne pouvait que concourir à l'affermissement de ce que l'on venait de projeter, fut approuvée par le pape, qui, prenant feu à ce sujet, voulut que l'on pressât ce mariage. Mais il restait à obtenir l'agrément de sa sainteté à propos de deux circonstances importantes dont il était indispensable de lui parler sur-le-champ, puisqu'elles formaient la condition rigoureuse imposée par Antoine à dona Olimpia, et sans laquelle on n'aurait pu cimenter le pacte entre les deux familles.

On présenta d'abord le cas des deux fils de dom Taddeo, dont l'aîné s'était destiné dès l'enfance à la prélature, tandis que Maffeo, le plus jeune, se proposait de soutenir le nom de la famille en vivant dans le monde. La question du droit d'aînesse fut agitée de nouveau en cette occasion; mais, vaincu par les raisons qu'Antoine avait déjà fait valoir à dona Olimpia, Innocent se rendit, et consentit au mariage de sa petite-nièce avec le cadet des Barberins.

Mais là ne gisait pas la plus grande difficulté. Le point important était d'obtenir, en faveur de l'aîné Carlo, le chapeau de cardinal, et de l'obtenir à la promotion prochaine à laquelle on travaillait déjà.

Ce n'était pas à Antoine qu'il appartenait d'entamer cette négociation délicate, et dona Olimpia, qui le sentait bien, prépara les voies pour la traiter. « Vous ne voulez donc plus rien me confier, saint-père? dit-elle, que vous ne nous parlez pas de la promotion que vous méditez? — Oh! rien n'est plus simple que ce que je veux faire, répondit le pontife; ce sont de vieilles dettes que j'acquitte. Lomellini, Omodei, Frédérik de Hesse, Pimentello et Corrado attendent le chapeau depuis longtemps. — Vous n'avez pas oublié monseigneur Ottoboni, saint-père, dit le cardinal Barberin; sa nomination

sera bien reçue en ce moment à Venise. — C'est une attention que je ne manquerai pas d'avoir pour la sérénissime république, puisqu'elle traite si bien nos amis, » répondit le pape en souriant. Antoine inclina la tête en signe de remercîment, au même moment que dona Olimpia recommanda au saint-père Baccio Aldobrandini. « Ah! c'est le protégé de votre bru, observa Innocent; mais il y en a un autre auquel je crois qu'elle tient plus encore, monseigneur François de Gondi, ce prélat qui préoccupe et agite tout le monde ici, quoiqu'il soit absent. Je n'ai jamais connu d'homme qui eût tout à la fois des amis et des ennemis aussi actifs. » Antoine, après avoir laissé lire sur sa physionomie qu'il méditait une observation, dit enfin : « J'ignore quels sont les projets de sa sainteté à l'égard de M. de Retz; mais son élévation au sacré collége ne sera pas agréable à M. le cardinal Mazarin. — Eh! je le sais bien, dit le pape avec humeur; mais je suis fort embarrassé. Le jeune roi et la régente me la demandent. Si vous saviez ce qu'il y a eu d'intrigues à Rome depuis un mois, à propos de toute cette affaire, vous me plaindriez d'avoir eu à les déjouer! Enfin, la princesse de Rossano est pour lui; un certain abbé Charrier lui a persuadé que le salut de la France dépend de ce chapeau donné ou refusé à Gondi, et la pauvre petite femme ne me pardonnerait pas de l'abandonner dans cette affaire, où elle s'est imprudemment engagée.—Eh bien, mon frère, dit dona Olimpia en faisant un signe des yeux à Barberin pour l'engager à céder, puisque vous croyez que ce serait obliger la couronne de France que d'accorder la faveur que l'on demande pour M. de Gondi, laissez-vous aller. D'ailleurs, ajouta-t-elle en adoucissant le son de sa voix, vous serez agréable à la princesse de Rossono; faites cela pour elle. »

Rien ne chatouille plus agréablement la vanité d'un homme que de lui persuader qu'il a la puissance de faire cesser les petites jalousies qui règnent entre les personnes qui l'entourent; aussi Innocent fut-il touché presque jusqu'aux larmes, de la bienveillance et de la tendresse que dona Olimpia témoignait pour sa belle-fille. Il jeta sur sa sœur un regard où se peignit si vivement la satisfaction in-

térieure qu'il éprouvait, que la princesse de Saint-Martin jugea que le moment était venu de risquer la demande qu'elle avait à faire. « Y a-t-il de l'indiscrétion, saint-père, à vous demander combien vous avez l'intention de faire de cardinaux cette fois? — Dix; je vous en ai désigné huit, si je ne me trompe; je compte élever encore Sancta-Croce, et puis enfin Fabio Chigi, que tout le sacré collége désire voir entrer dans son sein depuis longtemps. C'est un homme dont les vertus et les talents, ajouta le pape, donneront, j'en suis certain, de la force et de l'éclat au gouvernement de l'Église, et ma voix en le nommant ne sera que l'écho de celles de tous les zélés catholiques. »

Dona Olimpia, le cardinal Antoine et monseigneur Azzolini, bien que l'austérité de mœurs et l'inflexibilité de caractère de Chigi ne fût pas précisément ce qui les accommodait le plus, se trouvèrent cependant obligés de faire son éloge et de féliciter la pape sur cette promotion prochaine. La princesse surtout, qui avait pour tactique habituelle de vanter et de servir même ceux de ses ennemis dont elle savait qu'il n'était pas possible d'empêcher l'élévation, enchérit encore sur les autres en louant Fabio Chigi et surtout la sagesse du pape.

La conversation avait pris subitement un tour grave qui ne permettait guère à dona Olimpia d'avoir recours à de petits subterfuges féminins pour arriver à faire sa requête. Pressée par l'heure déjà avancée de la nuit, elle prit la résolution d'aller droit au fait. « Saint-père, dit-elle avec fermeté, moi aussi j'ai une grâce à vous demander. — Laquelle? dit le pape avec étonnement. — Avant tout, mon frère, rappelez-vous que nous sommes en présence d'hommes graves, intelligents, attachés à votre personne, qui comprendront la portée de ma demande et sont persuadés d'avance que votre réponse, quelle qu'elle soit, sera dictée par la sagesse; ainsi parlez comme le ciel vous inspirera. — Que voulez-vous, ma sœur? demanda le pape avec émotion et en jetant tour à tour les yeux sur Antoine et sur Azzolini. Que désirez-vous? — Que vous ajoutiez Carlo Barberini au nombre des cardinaux que vous allez faire. »

L'incroyable témérité avec laquelle dona Olimpia avait, en quelque sorte, jeté cette demande au pape, donna de l'inquiétude à Azzolini et mit Antoine mal à l'aise. La dignité de celui-ci se trouvait compromise ; et se voyant ainsi exposé à essuyer un refus en face, peu s'en fallut qu'il ne se levât de son siége et ne sortît brusquement.

Mais dona Olimpia avait prévu tous les effets de sa démarche, et tenant les yeux fixés sur le pape, elle ne les en détourna pas jusqu'à ce qu'elle lui eût donné le temps nécessaire pour rassembler ses idées, former son jugement et prendre une décision. Il semblait qu'au moyen de son regard, cette femme eût le don de lui transmettre tout ce qu'elle désirait qu'il pensât, et telle était l'habitude qu'elle avait de lire dans l'âme de cet homme, qu'elle aurait pu dire d'avance ce qu'il avait l'intention d'exprimer.

A peine eut-elle détourné la vue de dessus lui, qu'il adressa la parole au cardinal. « Si je n'avais à obéir, lui dit-il, qu'à l'entraînement qui me porte à vous être agréable, ainsi qu'à votre famille, Antoine, j'accomplirais à l'instant même le vœu que vient de former ma belle-sœur. Mais, ajouta-t-il en regardant du côté d'Olimpia, comme s'il eût voulu s'assurer que ce qu'il disait ne la choquait pas, l'intérêt même que je vous porte m'engage à n'agir qu'avec prudence en cette occasion... Rappelez-vous, continua-t-il, après avoir passé la main sur son front où se peignait le malaise, que votre famille, qui déjà a compté trois cardinaux vivants à la fois sous le règne de mon prédécesseur, a excité par cela seul une jalousie dont vous n'avez que trop durement ressenti les effets vous-même. Serait-il sage à moi de vous exposer de nouveau à des dangers dont toute votre famille ne fait à peine que d'échapper ? Croyez-le bien, Antoine, c'est un sentiment de bienveillance toute paternelle à votre égard qui me dicte ces observations ; car, et vous n'en pouvez douter, après toutes les espérances et les projets que nous avons formés ensemble ce soir, il n'y a pas de prospérité que je n'appelle sur vous et les vôtres ; il n'y a pas d'honneurs dont je ne voudrais vous entourer. Mais il me faudrait une raison... un prétexte au moins ! »

La modération et la justesse de ces observations étaient telles, que les assistants restèrent plongés dans un silence embarrassant dès que le pontife eut cessé de parler. Dona Olimpia commençait même à regretter de n'avoir pas laissé Innocent se livrer à l'inattendu ordinaire de ses idées, réfléchissant que dans le cours d'une discussion sans ordre on aurait pu saisir quelque chance favorable de revenir hardiment à la question principale.

Le cardinal Antoine était réellement mortifié; et quoiqu'il fît aussi bonne contenance qu'il lui était possible, il maudissait de bon cœur l'imprudente conduite de dona Olimpia.

Le seul qui conserva toute sa présence d'esprit fut Azzolini. Frappé du danger que pourrait avoir cette position si elle se prolongeait, il rassembla toutes les ressources de son esprit pour tirer les trois personnages d'embarras. « Sa sainteté, dit-il avec le sourire sur les lèvres, me permettrait-elle de lui soumettre une observation? »

Ces mots produisirent sur l'assemblée l'effet d'un coin de ciel bleu qui apparaît tout à coup pendant l'orage. « Eh! sans aucun doute, mon cher Azzolini, dit aussitôt le pape; parlez! parlez! nous vous entendrons tous avec plaisir. » Et en effet, le pontife, sa belle-sœur et Antoine, déridant leurs fronts, se tournèrent vers le jeune prélat pour l'écouter.

« Votre sainteté, dit Azzolini, a prouvé tout à l'heure non-seulement combien elle est bonne, mais à quel point elle se fait honneur de pratiquer l'humilité. Mais si je ne m'abuse, notre saint-père, en cherchant à concilier si exactement les mouvements de son cœur avec ses devoirs de souverain, risquerait peut-être d'en atténuer souvent, et parfois d'en détruire complétement les heureux résultats. Le successeur de saint Pierre doit souvent ne prendre conseil que d'en haut, et dans l'occasion présente ce serait sans doute le cas. Tel est au moins l'avis que je soumets humblement. Mais, a dit sa sainteté, pour le monde, pour lier les langues intempérantes, il faudrait au moins... un prétexte!... Ici, saint-père, j'oserai dire qu'un prétexte ne serait pas suffisant; il faut une raison, une bonne raison; et vous l'avez... »

A ces paroles, la satisfaction et la curiosité furent excitées

de nouveau, et les trois auditeurs, souriant d'avance au moyen qu'allait leur donner Azzolini, l'excitèrent à parler par la vivacité de leurs regards, ainsi que par leurs sourires bienveillants.

« Personne de vous, continua bientôt le prélat, n'ignore que de temps immémorial il est d'usage que ceux qui sont élus papes disposent de leur chapeau de cardinal en faveur de quelque parent de leur prédécesseur dont ils l'ont eux-mêmes reçu. Or sa sainteté Innocent X a été fait cardinal par feu Urbain VIII; il est donc conforme à l'usage, il est donc juste qu'il transmette son chapeau à l'un des Barberins parents du dernier pontife.

» Votre sainteté peut donc agir en toute assurance, ajouta Azzolini d'un ton plus familier, quand il eut vu la satisfaction et l'aise se peindre sur tous les visages; votre sainteté peut nommer qui bon lui semble. Elle est souveraine, et n'a de comptes à rendre qu'à Dieu. Mais puisqu'elle veut bien, par une humilité que je ne puis qu'admirer, condescendre jusqu'à entrer dans le détail des convenances mondaines, je le répète, l'usage immémorial que je viens de signaler a force de loi. »

Il s'est rarement trouvé quatre personnes réunies aussi complétement satisfaites que le furent en ce moment le pape, sa belle-sœur, le cardinal Antoine et monseigneur Azzolini. Outre l'envahissement futur du royaume de Naples, sur lequel chacun bâtissait proportionnellement ses espérances, Innocent se sentait la conscience à l'aise pour donner son chapeau à un Barberin; dona Olimpia, en mariant sa petite-fille à Maffeo, augmentait l'éclat et la puissance de sa famille; Antoine devenait l'homme influent de la cour pontificale, et enfin Azzolini prévoyait, et avec raison, qu'à la promotion qui suivrait celle qu'on allait faire, il serait revêtu de la pourpre.

La nuit était déjà fort avancée, et on laissa le pape, qui commençait à avoir besoin de repos. Dona Olimpia, accompagnée du cardinal et du prélat, s'arrêtèrent quelque temps dans l'antichambre, où ils parlèrent à voix basse. Azzolini reçut plus d'un remercîment et d'un serrement de main

d'Antoine pour le service qu'il venait de lui rendre, et dona Olimpia, qui n'était pas moins satisfaite de lui, lui frappa doucement sur le bras en disant au cardinal Antoine : « *C'est un aigle* que ce garçon-là ! Qu'en dites-vous Antoine? »

A mesure qu'ils traversaient les appartements et descendaient lentement les escaliers, dona Olimpia et Antoine, entre lesquels Azzolini se trouvait placé, donnaient tour à tour des instructions au jeune prélat, devenu en quelque sorte leur ministre. « Surtout que rien de ce qui vient de se passer et d'être dit ne transpire, disait l'une. — Ayez bien soin, faisait observer l'autre, de surveiller l'ambassadeur d'Espagne, et qu'il n'ait pas ombre de soupçon de ce que l'on se propose d'entreprendre contre le royaume de Naples. — Madame, ajoutait le cardinal en s'arrêtant au milieu de l'escalier, préparez doucement les princes et les princesses de votre famille à ce grand événement. Engagez-les à tenir leurs trésors prêts ; car il faut se préparer à de grands sacrifices, mais dont on sera amplement dédommagé ! »

Ils n'étaient plus qu'à quelques pas des voitures, lorsque Azzolini, qui jusque-là avait écouté sans rien dire, prit la parole. « Il y a, dit-il, un homme dont il faut bien se défier à l'occasion de l'entreprise contre Naples. — Astalli, n'est-il pas vrai? demanda dona Olimpia. — Oui, madame ; je ne serais pas étonné qu'il reçût de l'argent de la cour d'Espagne. —Vous croyez? dit le cardinal Antoine. — Je n'en suis pas certain, mais je penche à croire qu'il en est ainsi. — Surveillez-le bien, Azzolini, dit le cardinal avec gravité. — Tranchons la difficulté, dit dona Olimpia : qui ne nous sert pas est notre ennemi. Il faut que cet homme tombe ; entendez-vous, Azzolini? Il faut qu'il tombe ! »

Ce furent les derniers mots de cet entretien, et les trois interlocuteurs montèrent dans leurs voitures.

Peu à peu, avec toute la prudence naturelle à dona Olimpia et exigée par les circonstances, les Justiniani, les Ludovisi, ainsi que dom Camille et la princesse de Rossano, furent initiés aux mystères de la conquête, ou plutôt de l'achat du royaume de Naples. On leur fit connaître le pacte conclu entre les Pamphiles et les Barberins, et la jeune Olimpia

promise fut prévenue par sa grand'mère des noces brillantes que l'on se proposait de faire à son mariage avec Maffeo Barberin. Un volume suffirait à peine pour faire la peinture des espérances, des craintes et de tous les conciliabules de famille auxquels ces grandes nouvelles donnèrent lieu à tous les étages du Vatican. Il était bien difficile de s'attendre à une exacte discrétion de la part d'une troupe de jeunes femmes qui se disputaient déjà entre elles, sur les cartes de géographie, les seigneuries et les principautés du royaume de Naples. D'un autre côté, les maris, dom Camille, Justiniani et Ludovisi, quoique se parlant avec plus de gravité, ne laissaient pas d'en dire plus qu'il n'eût été à propos de le faire. Ils s'accordaient difficilement sur les sommes que chacun d'eux devait avancer pour le succès de l'entreprise. Justiniani, qui était le plus riche, voulait bien mettre quelque chose de plus que les autres; mais les prétentions qu'il montrait à l'égard du partage après la conquête, étaient hors de proportion avec la mise de fonds qu'il proposait. A défaut de Salerne, qu'il fallait bien céder aux Barberins, il voulait au moins être prince de Capoue ou de Caserte. Ces prétentions blessaient singulièrement dom Camille, qui faisant valoir sa parenté directe avec le pape et son droit d'aînesse, soutenait que ces avantages devaient entrer en ligne de compte. Quant à Ludovisi, moins riche que ses beaux-frères, il était moins prévenu qu'eux en faveur de l'acquisition du royaume de Naples. Il y trouvait des difficultés; il allait même jusqu'à dire que cette entreprise était folle, et qu'au lieu d'élever et d'enrichir la famille on risquait de la perdre.

On conçoit qu'un secret qui circule entre quinze personnes, dont six femmes; qu'une conspiration contre un royaume, tramée par des conjurés, au nombre desquels se trouve une vieille religieuse bavarde comme sœur Agathe, et une petite fille de douze ans qui s'attend à se marier pour devenir princesse, courait grand risque d'être éventée; et c'est en effet ce qui ne tarda pas d'arriver.

Carlo Barberin fut nommé cardinal avec François de Gondi et les autres. Les préparatifs du mariage de la jeune Olimpia Pamphile avec Maffeo Barbarin, prince de Pales-

trine, furent faits en toute hâte; il fut stipulé que dona Olimpia donnerait soixante-dix mille écus, et que le prince Justiniani, père de la future, en ajouterait trente mille pour compléter la dot (environ cinq cent mille francs). Enfin ce fut dans la chapelle pontificale que le pape donna lui-même la bénédiction nuptiale aux deux jeunes gens.

Malgré toute la célérité que l'on put mettre à l'accomplissement de ce mariage, on comprend que toutes les précautions qu'avaient à prendre les deux familles contractantes demandèrent plusieurs mois, pendant lesquels on s'occupa et l'on parla surtout plus que jamais de l'affaire du royaume de Naples.

Au milieu de toutes les caresses et des galanteries que se faisaient mutuellement les Pamphiles et les Barberins en cette occasion, le rôle du cardinal neveu Astalli devenait plus embarrassant de jour en jour. Les femmes se montraient ouvertement impertinentes et dédaigneuses à son égard; les hommes, retenus par sa dignité, honoraient son habit, tout en faisant peu de cas de sa personne; mais ce qui achevait de faire perdre contenance au jeune ministre était la froideur toujours croissante avec laquelle le traitait le pape. Sa parenté factice était devenue pour lui un fardeau insupportable, et lorsque quelqu'un des Barberins ou de la famille du pape lui donnait le nom de cardinal *Pamphile*, soit prévention de sa part, ou qu'en effet ceux qui lui adressaient la parole y missent une intention ironique et perfide, il lui semblait recevoir une injure.

Cependant le pauvre neveu postiche était obligé, à la vue de la joie des deux familles, de paraître y prendre une part très-vive, et lorsque le jour des noces fut décidé, il crut de son devoir de traiter les époux et leurs familles, auxquelles le nom de Pamphile, que le pape lui avait imposé, semblait le lier aussi. Il donna donc un splendide banquet aux deux époux, après la célébration du mariage. Ce fut dans le palais de la place Navone qu'il réunit vingt-deux convives, au nombre desquels étaient dona Olimpia, les trois cardinaux Barberins, dona Anna Colonna, mère du marié, le connétable Colonne avec sa femme et ses fils, dom Camille et la prin-

cesse de Rossano, les Justiniani et les Ludovisi, ainsi que sa sœur Agathe.

Malgré la bonne grâce naturelle à Astalli, et bien qu'il s'efforçât de faire les honneurs de son banquet avec toutes les prévénances imaginables, il s'aperçut que l'on ne répondait à ses politesses que par des sourires forcés qui lui mirent du noir dans l'âme. Quand on fut levé de table, on ne lui dit que les mots que l'on ne refuse jamais à celui qui vous a convié. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, se partagèrent en groupe, parlèrent à voix basse, tandis que le cardinal neveu, abandonné de tous, embarrassé de sa personne, ne sachant où porter ses pas dans le salon, pour ne pas devenir indiscret en s'approchant de ceux qui paraissaient le fuir, payait cher, par les mortifications de cette soirée, les honneurs inouïs don le pontife l'avait comblé jusque-là.

Dona Olimpia vit son supplice, et ne jugea pas à propos de le prolonger. Elle donna le signal de la retraite, et, accompagnée de dona Anna Colonna, elle partit avec les deux jeunes époux pour les installer dans le palais Pamphile, où il était convenu qu'ils vivraient près d'elle.

Depuis ce jour, la faveur déjà chancelante du cardinal neveu alla toujours en déclinant. Toutes les choses d'apparat, telles que les visites aux ambassadeurs, ou leur réception en cérémonie, furent confiées à dom Camille ; et pour les affaires d'état, les négociations secrètes, le pape ne consulta et n'écouta plus que dona Olimpia et les Barberins. Astalli fut exclu de tous les conseils privés. Les réunions furent même tellement secrètes, qu'il ne transpira plus rien de ce qui s'y traitait.

On pense bien que l'entreprise sur le royaume de Naples faisait redoubler de précautions et de mystère ; mais toutefois et sans que l'on ait jamais su au juste comment l'ambassadeur d'Espagne et bientôt la cour de l'Escurial en furent instruits, le roi catholique, sans faire aucun bruit, fit passer des troupes à Orbitello et à Piombino, afin de les mettre à portée d'augmenter les garnisons du royaume de Naples dès qu'il serait nécessaire, et il donna à entendre au

pape, par l'intermédiaire de son ambassadeur, qu'il était instruit de tout, que ses mesures étaient prises pour faire la guerre au saint-siége, mais qu'il était disposé à continuer de vivre en paix, si l'on renonçait à une entreprise extravagante.

Cette nouvelle jeta dans la consternation les Pamphiles et les Barberins. Les jeunes femmes surtout ne virent pas sans un grand chagrin leurs comtés, leurs principautés et leurs royaumes s'évanouir en fumée. Antoine, qui avait une tête à projets, se flatta d'en former bientôt un autre plus brillant encore; mais les deux personnes qui apprirent cet événement avec le plus de calme furent le pape et dona Olimpia.

Cette femme, dont les calculs avaient toujours quelque chose de positif, comparait souvent, depuis le projet d'envahissement du royaume, les chances de succès avec les dépenses énormes que pouvait entraîner cette entreprise, pour peu qu'il se présentât quelque obstacle. La nature de son esprit lui faisait toujours rejeter les opérations dont le succès ne lui était pas démontré infaillible; aussi pendant le cours de sa vie active avait-elle toujours détourné le pape de l'idée de prendre part aux ligues avec les autres états, ou de faire inconsidérément la guerre. Dans les grandes occasions elle savait bien faire usage de ses trésors; mais elle voulait savoir d'avance les sacrifices qu'elle devait faire, et c'est pour cela qu'elle redoutait tant les guerres, dont il est toujours impossible de calculer au juste la durée, et par conséquent les frais.

Une petite honte, fort naturelle, fut cause qu'il ne se dit plus un seul mot sur le royaume de Naples, entre les familles Pamphile et Barberine; et toutes les espérances, tous les intérêts qui s'étaient un instant fixés autour du Vésuve, se concentrèrent de nouveau à Rome et au Vatican.

Il y avait déjà quelque temps que ces rêves de fortune étaient évanouis, lorsqu'un jour le pape devant tenir consistoire, demanda avec humeur devant quelques-uns de ses grands officiers, pourquoi le cardinal neveu n'était pas encore présent. Sur cette observation impérieuse, on s'em-

pressa de chercher Astalli dans le Vatican, pour qu'il se rendît auprès du pape, et bientôt le cardinal neveu, soit qu'il eût quelque soupçon de ce qui le menaçait, ou qu'en effet il sentît intérieurement qu'il était répréhensible, entra dans la chambre du pape, pâle et jetant un regard inquiet sur Innocent et ceux qui l'entouraient.

Le pontife ne lui donna pas le temps de se remettre, et se laissant aller tout à coup à la violence d'un courroux comprimé depuis longtemps : « Vous êtes un indigne ! un monstre d'ingratitude, dit-il à Astalli, en entrecoupant ses paroles. Reprenez, reprenez votre nom d'Astalli. Vous avez déshonoré assez longtemps celui de Pamphile que je vous ai laissé porter... Allez! allez-vous-en !... Sortez de ma présence, ajouta le pontife en faisant un geste menaçant ; vous me faites horreur ! » Et comme Astalli faisait un mouvement pour se retirer : « Attendez, lui dit le pape, et connaissez votre châtiment et mes ordres. » La colère le suffoquait à tel point qu'il fut obligé de s'arrêter un instant; mais bientôt il reprit avec un nouvel emportement : « Vous n'êtes plus cardinal patron; vous n'êtes plus cardinal neveu!... Je vous ôte tous vos grades... je suspens tous vos revenus... Je vous exile de Rome ! Allez, et que je ne vous revoie plus ! »

Astalli, accablé par ces paroles foudroyantes, se laissa tomber à genoux, attendant pour sortir et comme dernière faveur du pontife, qu'il en reçût sa bénédiction apostolique. Enfin Innocent, jetant un regard terrible sur le malheureux qu'il venait d'abattre, croisa sa main vers lui et se laissa aller presque sans connaissance entre les bras d'Azzolini et de quelques prélats qui étaient présents.

Astalli, comme foudroyé, se releva cependant, et sortit les yeux baissés en passant entre la haie silencieuse de tous ceux qui avaient été témoins de cette scène aussi étrange qu'inattendue.

Personne ne pouvait imaginer quelle était la cause d'une chute aussi prompte et aussi terrible. Du Vatican, la nouvelle se répandit bientôt dans toute la ville de Rome, où l'on s'épuisa en vaines conjectures pour expliquer cet inconcevable événement.

Astalli fut-il faussement accusé, ou s'était-il réellement rendu coupable de quelque indiscrétion auprès de la cour d'Espagne, au sujet de l'affaire de Naples? C'est ce qui n'a jamais pu être parfaitement éclairci. Mais au résultat, la populace de Rome et Pasquin s'égayèrent pendant quelques jours sur la grande colère du pape; et la chute d'Astalli, reretiré en exil à Sambucci, tomba bientôt dans un oubli complet.

Toutefois cet événement grave ne sortit pas aussi promptement de la mémoire de ceux qui peut-être le préparaient depuis longtemps. Les Barberins avaient repris toute leur influence à la cour du saint-siége, et dona Olimpia tenait Innocent X plus fortement que jamais sous ses lois.

CHAPITRE VIII.

Si dona Olimpia s'était laissé aller inconsidérément aux espérances folles de la conquête du royaume de Naples, elle repoussa bientôt ce nuage trompeur pour retourner vers la réalité.

Revenue près du pape, elle reprit ses anciennes habitudes, partagea son temps entre les attentions qu'elle prodiguait à son beau-frère et les spéculations lucratives que lui donnaient l'occasion de faire les charges, les faveurs ecclésiastiques, dont la distribution était livrée à sa fantaisie; en sorte que pendant les deux années qui suivirent sa rentrée à la cour pontificale elle parvint à amasser assez de richesses pour n'avoir plus à regretter les songes dorés que les projets du cardinal avaient entretenus pendant quelques jours dans son esprit. Antoine lui-même, associé aux opérations de dona Olimpia, ne tarda pas à reconnaître l'avantage de calculs positifs sur les spéculations les plus brillantes. Les biens des Pamphiles et des Barberins s'accrurent dans des proportions exorbitantes, et l'influence de ces deux familles à Rome s'en augmenta d'autant.

Mais la haine populaire contre dona Olimpia, assoupie pendant la disgrâce de cette femme, se réveilla plus active

que jamais dès qu'on la vit remonter les escaliers du Vatican. Malgré tous les soins qu'elle prenait pour se rendre chez le pape sans être reconnue, trahie souvent par ceux de ses ennemis qui savaient l'heure de son passage, elle devenait l'objet des injures et des menaces de la plus vile canaille. La disette et la cherté des vivres, qui se faisaient sentir presque constamment, étaient le prétexte trop bien fondé des vociférations injurieuses qu'on lui prodiguait; et le pontife lui-même, tout aussi peu épargné qu'elle lorsqu'il parcourait la ville, éprouvait une mortification d'autant plus grande en ces occasions, que les reproches qu'on lui faisait lui étaient adressés sous le nom de dona Olimpia.

Il fallut tout l'aveuglement où était plongé Innocent X pour qu'il supportât les dégoûts qu'on lui fit éprouver pendant les dernières années de son règne. Rarement il se passait un mois sans qu'il ne reçût des lettres anonymes dans lesquelles, tout en conservant des formes respectueuses, on lui disait les vérités les plus dures, accompagnées des présages les plus funestes. Tant que Pancirole et Astalli avaient été près de lui, ces deux hommes ne manquaient pas de mettre ces lettres terribles sous ses yeux. Mais à peine dona Olimpia eut-elle repris son pouvoir, que son premier soin fut d'intercepter les écrits, de quelque nature qu'ils fussent, afin d'éloigner des yeux du pape ceux qui pourraient troubler le calme qu'elle voulait conserver à son esprit S'autorisant de l'état valétudinaire d'Innocent pour lui épargner toute espèce d'application, elle l'entretenait dans une oisiveté presque voluptueuse, en ayant l'art de le mettre sommairement au courant des affaires, à l'aide de conversations qu'elle savait toujours rendre agréables et amusantes.

Parmi les distractions qu'elle cherchait à lui donner, dona Olimpia fixait chaque jour l'attention d'Innocent sur les embellissements de la place Navone et la construction de l'église de Sainte-Agnèse. L'achèvement de ce dernier édifice était surtout l'idée dont elle l'entretenait sans cesse, et chaque fois qu'elle arrivait du palais Pamphile, elle ne manquait pas de raconter en détail où en étaient les travaux. Curieux de s'assurer par lui-même de leurs progrès, Inno-

cent fixa un jour pour se rendre à la place Navone, et prévint même sa belle-sœur qu'il irait jusqu'à son palais pour prendre la collation chez elle, avec toute sa famille.

Ce petit événement, dont le bruit s'était répandu, fut cause que la population de Rome, si curieuse de tout ce qui occupe les yeux, se porta dans les rues par lesquelles on supposait que le pape dût passer. Le pontife sortit du Vatican en *portantine*, espèce de petite litière dont ses infirmités le forçaient de faire fréquemment usage. Le cardinal Antoine le suivait dans son carrosse, et plusieurs prélats, parmi lesquels on distinguait Azzolini et Gualtieri, montés sur leurs mules, complétaient le cortége qu'entouraient des valets, quelques sbires et un détachement de la garde corse.

Au bruit des cloches qui ne cessent de sonner lorsque le pontife romain sort, le peuple accourut en foule de toutes parts, et en moins d'un instant les rues furent encombrées de monde. L'aspect de cette populace avait quelque chose de menaçant, et bien que la présence sacrée du prince spirituel et les bénédictions qu'il donnait fissent d'abord plier tous les genoux et baisser toutes les têtes, bientôt les fronts et les regards se relevaient avec audace sur le souverain temporel, à qui on n'épargnait pas les injures les plus grossières sous le nom de sa belle-sœur. « *Très-saint-père ! du pain! du pain !* » répétait-on de tous côtés, en faisant précéder ce vers d'un autre dont on ne supporterait ni le sens ni la rime en français.

En proférant ces cris, la populace s'approcha tellement de la portantine que le pape en fut effrayé. Antoine Barberin mit la tête hors de la portière de sa voiture, encourageant Azzoloni, qui, monté sur sa mule, s'opposait aux flots de la multitude, tout en faisant serrer les rangs aux Corses autour du saint-père. Innocent criait que l'on rebroussât chemin, qu'on le reconduisît au Vatican; mais Azzolini, jugeant en homme de résolution que si l'on cédait d'un pas à la canaille, elle avancerait aussitôt de mille, ne tint aucun compte des cris du pape et fit presser le pas au cortége. Une fois cette impulsion donnée, le jeune prélat, qui s'était constitué capitaine de la troupe, s'approcha de la voiture d'Antoine Bar-

berin et lui demanda par un signe expressif s'il avait pris l'une des précautions indispensables aux grands pour se tirer d'embarras au milieu de la populace de Rome, de l'or ; car pour lui il ne pouvait opposer que son courage et le peu de soldats dont il s'était fait le chef.

Antoine le comprit, et donna plusieurs poignées de monnaies à Azzolini, qui en emplit ses poches. Rassuré par ce subside, le prélat ne craignit plus de prendre un ton impérieux, dur même. « Retirez-vous, misérables ! dit-il, vous qui vous mêlez ainsi à la foule du bon et fidèle peuple romain. Vous vous plaignez de la cherté du pain ? on en baissera le prix. — Plus de gabelles ! plus de gabelles ! s'écrièrent quelques voix en interrompant le prélat. — On les supprimera, répondit Azzolini à la foule, tout en foulant aux pieds de sa mule ceux qui avaient élevé la voix, on les supprimera. Quant à vous, braves et honnêtes Romains, qui respectez l'âge et la dignité de notre saint-père, voilà ce que sa sainteté me charge de vous donner. » En achevant ces mots, il jeta avec force, dans le sens inverse à celui que suivait le cortége, des pièces d'or et d'argent, sur lesquelles la foule rétrogradant se rua avec fureur. « Vive monseigneur Azzolini ! vivent les Barberins ! vive le saint-père ! » commencèrent à crier ceux qui, en avant du cortége, espéraient avoir leur part des libéralités pontificales. Azzolini ne se fut pas plus tôt aperçu que l'impulsion donnée se communiquait rapidement, qu'il devint moins prodigue de l'argent dont il avait peu, et qu'il fallait ménager jusqu'à la place Navone. Il ordonna même à la troupe de se montrer plus sévère contre ceux qui ne laisseraient pas le passage libre ou feraient mine de témoigner du mécontentement. Quelques pièces de monnaie et force coups de manches de hallebardes, distribués avec le genre de discernement qu'exigeait la circonstance, produisirent un effet merveilleux, et pendant le reste du chemin on ne cessa de crier : « Vive le saint-père ! »

Un autre détachement de la garde corse attendait sur la place Navone, près de l'église de Sainte-Agnèse et du palais Pamphile. Là aussi, le peuple assemblé pour l'arrivée du pape avait témoigné assez brutalement son humeur impa-

tiente en vociférant des chansons injurieuses sous les fenêtres de dona Olimpia. La foule, excitée par cette gaieté féroce, voulait passer des paroles aux actions, et il ne s'agissait de rien moins que de disperser la garde, et d'enfoncer les portes du palais Pamphile pour le piller, lorsque le cortége du pape, précédé par les *vivat* qu'Azzolini était parvenu à exciter, entra dans la place et fit brusquement changer de ton à la populace mutinée. Par un de ces phénomènes que l'on ne saurait mieux comparer qu'à la propagation instantanée de l'électricité, les mêmes gens qui, cinq minutes avant, criaient contre les gabelles, et maudissaient dona Olimpia et Innocent X, tombèrent à genoux à la vue de la portantine, en attendant avec une espérance passionnée la bénédiction pontificale.

Malgré ce calme passager, l'agitation du peuple était évidente. Le cardinal Antoine ne s'y trompait pas, et Innocent mourait de peur. On se figure aisément quel genre d'attention il porta aux travaux de l'église de Sainte-Agnèse. En vain le Borromini chercha-t-il à lui faire comprendre les changements qu'il prétendait apporter au plan de l'édifice; le saint-père, distrait et plein d'inquiétude, ne comprit rien, et sitôt qu'il entendait du bruit dans la place, il se retournait vers quelqu'un de ses officiers, qu'il chargeait d'aller voir ce qui se passait. Malgré les retards calculés que le cardinal Barbarin et monseigneur Azzolini mirent à la retraite du saint-père, pour ne pas avoir l'air de se défier du peuple ou de le craindre, il fallut enfin céder à la volonté du pontife, qui mourait d'impatience d'entrer dans le palais Pamphile, où il se figurait qu'il serait désormais en sûreté.

Le peu de distance qui sépare l'église du palais n'empêcha pas qu'on fût obligé d'y transporter Innocent, que la peur et la goutte rendaient impotent.

La porte du palais Pamphile ne fut ouverte qu'au moment même où le pape y entra. Quand le peuple aperçut momentanément l'intérieur de cette habitation, toute sa haine contre dona Olimpia se ralluma, et des huées, des injures obscènes, adressées à cette femme, s'élevèrent du milieu de la place, lorsque Innocent pénétrait sous le portique. Azzo-

lini, après avoir fait passer le cortége, était resté le dernier; il ne vit pas sans inquiétude ce changement subit dans les dispositions de la plèbe. Resté en dehors, il fit fermer la porte du palais, et après avoir donné ses ordres aux officiers corses, il en dirigea l'exécution jusqu'au moment où la garde, ayant formé, non sans peine, un vaste demi-cercle en saillie sur la place, eût refoulé le peuple loin du palais. Du haut de sa mule, le jeune prélat promenait fièrement son regard sur les groupes de la foule dont l'attitude semblait le plus menaçante, et il ne quitta son poste que lorsqu'il crut être certain qu'il avait inspiré assez de crainte pour ôter l'idée aux plus audacieux de faire des tentatives de désordre qui seraient sévèrement réprimées. Avant d'entrer dans le palais, il lança un dernier regard sur cette foule, qui eut peur de lui, parce qu'il n'avait pas eu peur d'elle.

Mais dans l'intérieur du palais, l'agitation, pour être d'une autre nature, n'en était pas moins grande que sur la place Navone. Dès qu'Azzolini fut entré, sous le péristyle, partout, sur les escaliers, dans les antichambres, il trouva des groupes formés par les gens de la maison, parlant tous à la fois et d'un ton très-animé. « Je vous dis, répétait l'un, que celui qui a fait le coup connaît la maison mieux que vous et moi. — Comment pourrait-il en être autrement? reprenait l'autre; va-t-on dans un cabinet fermé ouvrir un meuble dont son excellence a la clef, sans avoir eu la confiance entière de la princesse? — Ce n'est pas de ma faute si ce malheur est arrivé, ajoutait le majordome, d'un ton de voix plus bas, mais qui exprimait le dépit. Que de fois j'ai dit à la princesse qu'elle changeait trop souvent de domestique! L'intérieur du palais Pamphile est connu par plus de gens que les détours du Colysée; voilà ce qui résulte toujours d'une économie mal entendue, ajoutait-il à ceux qui ne saisissaient pas le sens de son observation. Quand on ne paye pas bien ses domestiques, quand on lésine sur leurs gages, et qu'au lieu de les récompenser on les met à la porte, on en fait des voleurs; et tout cela pour épargner quelques centaines d'écus au bout de l'année! Voyez le beau calcul! »

Azzolini ne put douter qu'il s'agissait d'un vol commis

dans la maison ; mais la préoccupation des serviteurs plus ou moins compromis dans cette affaire était telle, que le prélat ne put rien tirer de positif de leur part. S'avançant donc dans les appartements sans que personne songeât à l'annoncer, il pénétra jusque dans un grand salon où toute la famille Pamphile et le cardinal de Barbarin étaient rassemblés autour d'Innocent.

Le pape était assis ; ses deux mains tombaient le long des appuis de son·siége, et il regardait devant lui avec stupeur. Dona Olimpia et ses filles allaient et venaient autour du pontife. Quant aux princes Justiniani et Ludovisi, ainsi qu'au reste des assistants, ils paraissaient préoccupés et inquiets comme quand on fait des efforts pour deviner quelque secret impénétrable. L'arrivée d'Azzolini parut tirer dona Olimpia de la préoccupation extraordinaire où elle était. La pâleur de son visage et l'inquiétude gravée sur son front frappaient d'autant plus, que, contre son ordinaire, elle s'était parée d'une manière riche et éclatante pour recevoir la visite du pape. « Ah ! dit-elle en s'avançant vers le jeune prélat, dont la venue parut lui faire du bien, on m'a volé mes bijoux ! — Tous ? — Non, mais les plus précieux ; un anneau qui me vient du grand-duc de Toscane, une couronne de perles, une montre d'or, et le collier de diamants auquel j'avais fait ajouter les deux brillants, don de sa sainteté. Enfin tout a été pris dans un meuble demeuré parfaitement intact, dont le voleur, sans aucun doute, a eu tout le loisir de faire une fausse clef. Mais, venez, Azolini, ajouta-t-elle en le conduisant avec précipitation dans l'intérieur de ses appartements ; il faut que vous voyiez les choses en détail. » Arrivés dans le cabinet et près du meuble dont elle ouvrit les tiroirs, elle fit remarquer qu'aucune serrure n'avait été forcée, et indiqua la place qu'occupaient les écrins enlevés. Azzolini observa tout avec soin. « Vous savez maintenant, dit dona Olimpia, tout ce que savent ceux que nous avons laissés ici près ; mais je dois vous en apprendre davantage, mon cher Azzolini. Dans ce tiroir, et à la place qu'occupait l'écrin du collier, j'ai trouvé cette lettre ; lisez-la ; voyez si par hasard l'écriture vous est connue, car je serais bien trompée si celui qui

l'a sinon écrite, au moins dictée, n'est rien moins qu'un valet mécontent. » En disant ces mots, elle tira de dessous son corset un papier qu'elle remit au prélat. Il y lut ce qui suit.

Terracine, octobre 1650.

« Madame,

» Cette lettre vous donnera la certitude que j'agis en ga-
» lant homme qui veut éviter qu'aucun des gens qui vous
» servent ou vous ont servie puisse être accusé d'un vol
» dont je suis l'auteur. Vous avez épuisé la bourse de tant
» de personnes qui ont été forcées d'avoir recours à vous
» pour obtenir à prix d'or des emplois, des charges et des
» bénéfices, que vous ne vous étonnerez pas si l'une de vos
» plus obscures victimes a repris son bien où il l'a trouvé.

» En faisant abstraction de vos vices et de vos crimes, je
» ne puis m'empêcher de reconnaître l'excellence de vos
» talents et de votre habileté; aussi, dans votre intérêt, vous
» donnerai-je le conseil de garder vos bijoux et vos trésors
» avec plus de soin. Dans le tiroir au-dessous de celui où
» était le collier de diamants, il y a un collier de perles que
» je n'ai pas jugé à propos de prendre. Derrière le meuble
» est une armoire pratiquée dans le mur, où vous conservez
» votre or. Vous voyez que je suis parfaitement instruit de
» tous les détours de votre trésor, et que si je n'y ai pas
» plus puisé, c'est que je ne voulais reprendre que ce que
» vous m'avez pris, ou à peu près.

» Je suis vraiment fort contrarié de ce que le lieu où je
» me tiens ne me met pas à l'abri de vos poursuites, car dans
» ce cas je me serais fait un devoir de rappeler mon nom à
» votre souvenir.

» J'ai bien l'honneur d'être, etc. »

Quoique dona Olimpia vînt d'éprouver une perte considérable et qu'elle ne la supportât pas sans chagrim, la bravade du voleur et les renseignements sur les cachettes du cabinet augmentaient singulièrement son dépit et ses inquiétudes. L'idée d'une recherche active, d'une vengeance

prompte et éclatante, dominait alors son esprit; et en mettant Azzolini dans sa confidence, elle espérait trouver en lui un conseiller qui abonderait dans son sens, et l'homme le plus propre à dévoiler le mystère de ce vol. « Eh bien, que pensez-vous de tout cela, et que croyez-vous qu'il soit à propos de faire? demanda Olimpia avec vivacité. — Madame, répondit le prélat, tenant toujours ses yeux sur la lettre et en mesurant ses paroles, si votre intention est de poursuivre sérieusement cette affaire, elle peut avoir de graves inconvénients pour vous... — Eh! comment cela? — De deux choses l'une, princesse : ou l'homme à la lettre est tout simplement un voleur qui fait son métier avec un peu plus d'adresse et d'esprit que les autres, ou le voleur est un homme d'importance. Enchanté déjà du tort qu'il vous a fait, et se sentant hors de votre atteinte, il vous brave, cherche à vous irriter, et veut vous faire tomber dans un piége que je vous conseille d'éviter. Il est inutile de vous dire, madame, ce que cette journée n'a fait voir que trop clairement; c'est à quel point la populace se plaît à vous témoigner sa haine. N'en doutez pas, ces horribles vociférations, ces menaces dont on a entouré votre palais, ne sont que les brisants précurseurs d'un orage qui s'amoncèle plus loin contre vous; et je ne serais pas étonné que celui qui vous a si héroïquement volée eût employé une partie de votre argent à exciter aujourd'hui la canaille contre vous. Puisque vous me faites l'honneur d'attacher quelque prix à mes conseils, je vous engagerai à ne pas montrer cette lettre, et surtout à vous abstenir de poursuites sérieuses : elles pourraient vous amener à la connaissance d'un coupable que non-seulement vous ne pourriez pas faire punir, mais que vous n'oseriez même nommer. Ce sont de ces embarras auxquels une personne de votre rang et dans votre position ne doit jamais s'exposer. — Comment! je perdrai pour plus de trois cent mille francs de bijoux sans dire un mot, sans faire une plainte, sans tenter une recherche? dit dona Olimpia avec un accent profond de chagrin. — Si vous supposez, comme le font tous les gens de votre maison, reprit Azzolini, qu'un serviteur infidèle ou que quelque domestique congé-

dié a pu commettre le crime, et que vous n'aurez à poursuivre qu'un coupable vulgaire, c'est une tentative qui peut se faire. Mais si parfois on atteint les voleurs, rien n'est si rare que de retrouver les objets volés, et en ébruitant cette affaire, vous donnerez à rire à vos ennemis. Croyez-moi, tenez cette lettre secrète.

Après cet entretien, ils allèrent rejoindre le pape, un peu remis de ses fatigues, et écoutant ses nièces racontant la fureur du peuple, auquel dona Olimpia avait été obligée de faire jeter beaucoup d'argent par les fenêtres pour l'apaiser. « Ainsi, votre pauvre mère, disait le pontife, volée jusque dans l'intérieur de ses appartements, a encore eu à supporter une perte énorme pour faire taire ces misérables! Pauvre femme! »

Il répéta cette exclamation en voyant reparaître sa belle-sœur accompagnée d'Azzolini; puis continuant sur ce ton: « Mais de quoi donc se plaignent ces monstres qui viennent assiéger votre palais, chère sœur? vous si bienfaisante, si généreuse à leur égard! Ah! les ingrats! mais je vous connais, continua-t-il en appuyant sur ces paroles; la haine injuste que l'on vous montre redoublera l'ardeur de votre charité, et dès demain, oui, dès demain, vous prodiguerez vos trésors à ceux même qui vous ont le plus cruellement traitée. »

Le pape prononça ces mots de manière à ce que tous les assistants, y compris dona Olimpia, les interprétassent comme un ordre. La pauvre princesse qui venait de perdre ses bijoux, à qui l'émeute avait coûté passablement cher, se sentait peu disposée à faire de nouveaux sacrifices en faveur d'une populace qui l'aurait mise en pièces s'il eût été possible, et elle en voulut au pape, qui faisait ainsi les honneurs de sa bourse dans un moment où elle venait d'être mise si violemment à contribution.

Innocent ne parut faire aucune attention à la contrariété qu'éprouvait dona Olimpia en ce moment, et achevant de déranger tous les projets d'une journée qui avait déjà si mal tourné, il s'excusa auprès de sa belle-sœur de ce qu'il n'assistait pas à la collation promise, donnant pour raison que

l'état où était la population de Rome, ainsi que les fatigues et les émotions qu'il avait éprouvées, rendaient son retour au Vatican indispensable.

L'ordre du retour fut tout autre que celui de la venue. Averti par l'expérience, Antoine Barberin avait fait venir une voiture du pape, où il se plaça avec le saint-père. Un assez bon nombre d'hommes à cheval entouraient l'équipage, et Azzolini, contraint de diriger le cortége, ordonna de partir au grand trot, en faisant faire place à la foule bon gré mal gré.

Pendant la nuit qui suivit cette journée, aucun des habitants du palais Pamphile, depuis la maîtresse du logis jusqu'au dernier des valets, ne ferma l'œil. Tout le domestique de la maison n'était occupé qu'à faire des conjectures sur les serviteurs congédiés, pour trouver le coupable ; et de son côté, dona Olimpia, vivement affectée des sommes qu'elle avait perdues, revenant sans cesse à ses tiroirs vides, retombait péniblement sur l'espèce d'ordre que lui avait donné le pape de faire encore de nouvelles dépenses en aumônes.

Il faisait grand jour depuis longtemps, qu'elle était encore en proie à ces préoccupations pénibles, lorsqu'on vint lui annoncer que monseigneur Azzolini était chargé de lui parler de la part du saint-père. Un laquais qui suivait le prélat déposa une petite cassette au moment qu'ils furent introduits dans l'appartement. Dès que le domestique se fut retiré, Azzolini donna des nouvelles satisfaisantes sur le retour et sur la santé du pape : « La ville est calme maintenant, ajouta-t-il ; plusieurs gens du peuple, plus opiniâtres et plus insolents que les autres, ont été arrêtés par les sbires et traînés en prison. La place Navone et votre palais sont l'objet d'une surveillance particulière, ainsi vous pouvez prendre du repos. Sa sainteté, madame, était impatiente de vous faire parvenir des paroles rassurantes sur tout ce qui excite votre inquiétude, et elle a bien voulu me charger de ce message auprès de vous. — Je sais, monseigneur Azzolini, tout ce que vous avez fait hier pour sa sainteté, répondit Olimpia, et le souvenir en restera éternellement gravé dans ma mémoire. Fasse le ciel que le pape vous récompense selon vos mérites ! — Sa bonté s'est déjà largement étendue

sur moi, princesse, puisqu'il a daigné me choisir pour intermédiaire entre vous et lui; car, ajouta Azzolini en indiquant la cassette que le serviteur avait déposée, je n'ai rempli qu'une partie de ma commission. — Qu'est-ce? demanda dona Olimpia en souriant. — Nous savons tous combien le pape est bon, madame; mais ce que l'on ignore, lorsque l'on n'a pas l'honneur de le servir de près, c'est à quel point sa bonté prend des formes délicates pour se manifester. Je ne saurais vous dire combien le saint-père a été affecté de la perte que vous avez faite de vos bijoux, ainsi que des violences du peuple autour de votre palais. Ces événements sinistres lui revenaient sans cesse à l'esprit, et hier au soir il en parlait à tous ses serviteurs. Il s'est épanché plus particulièrement avec moi sur ce sujet, et après une conversation dans laquelle je me suis abstenu de parler de la lettre anonyme, le saint-père a bien voulu me consulter sur ce qu'il se proposait de faire. Je n'ai pu qu'approuver sa décision, et il m'a chargé de vous remettre trente mille écus (150,000 fr.) pour remplacer vos bijoux, avec une somme égale destinée à apaiser la fureur populaire en la distribuant aux pauvres des paroisses de Rome. Vous trouverez le tout dans ce coffre. »

Chose rare! les larmes vinrent aux yeux de dona Olimpia en recevant cette heureuse nouvelle. Elle prit les mains d'Azzolini, et peu s'en fallut qu'elle ne l'embrassât, tant la joie débordait de son cœur.

En effet elle fut vive, mais de peu de durée; car après avoir suivi le conseil du voleur, en cachant avec plus de soin ce nouveau trésor, dona Olimpia voulut aller aussitôt remercier le pape. Elle se rendit au Vatican; mais à peine y était-elle entrée qu'elle vit des préparatifs de départ dont elle ignorait la cause. Le marjordome ne tarda pas à l'instruire de la résolution subite qu'avait prise le pontife d'aller s'établir au palais Quirinal. Inquiète, elle monta rapidement les escaliers, pénétra dans les appartements, et trouva son beau-frère entouré de quelques serviteurs, parmi lesquels était le fidèle Pablo. Tous étaient occupés à maintenir le saint-père, s'agitant sur son fauteuil en répétant : « Tout

est-il prêt? Allons, partons ; je ne veux pas rester plus longtemps ici! » Puis, apercevant sa belle-sœur, il ajouta du même ton : « Faites donc que tous ces gens se hâtent! Partons, partons pour le Quirinal. »

Le désordre des traits et des discours d'Innocent fit reconnaître aussitôt à dona Olimpia que la santé et la vie même de son beau-frère couraient des dangers. Elle ordonna d'aller préparer la chambre du pape au Quirinal; on attela des chevaux à une voiture fermée, et dona Olimpia elle-même, accompagnée d'Azzolini et aidée par Pablo, transporta le pape où il avait pour idée fixe de se rendre. Durant le trajet d'un palais à l'autre, Innocent, emmaillotté dans des couvertures, ne proféra que quelques paroles sans suite, laissant à peine supposer qu'il eût la conscience de sa position. Arrivé au Quirinal, on le mit au lit, et lorsque tout fut disposé en ordre, dona Olimpia, en se retrouvant dans cette même chambre où deux années avant elle avait établi si fortement sa puissance, ne put se défendre d'un mouvement de satisfaction intérieure en se voyant revenue au même point.

Cependant tout était bien changé. Le pape, après deux jours passés dans un état de stupeur et d'immobilité qui fit plusieurs fois désespérer de ses jours, reprit l'usage de ses membres et de sa raison, mais avec une altération sensible. On le levait pour le placer sur son siége ; il ne marcha plus, sa mémoire s'affaiblit, et toute application soutenue lui devint désormais impossible. Sa dernière apparition dans les rues de Rome lui avait été fatale. Les injures et les menaces du peuple adressées soit à lui, soit à sa belle-sœur, avaient rempli son âme de terreur et de chagrin. Rentré au Vatican, et tout ému encore des dangers que courait dona Olimpia et du vol qui avait été fait chez elle, il avait vu clairement qu'on ne lui pardonnerait jamais de s'être remis sous l'empire d'une femme dont il lui était plus que jamais impossible de se séparer ; enfin, les craintes que lui inspirait la fureur populaire excitée par dona Olimpia, l'avaient entraîné à un acte qu'il avait accompli en quelque sorte malgré lui, puisque sa raison n'avait pu résister à son penchant lorsqu'il

envoya à sa belle-sœur une somme énorme, levée sur ce peuple même qu'il se flattait d'apaiser. Toute cette combinaison de difficultés que le caractère du pontife rendait insurmontables, se présentèrent à son esprit sous un aspect si douloureux, si effrayant, que sa tête surchargée d'années céda au poids nouveau qui vint l'opprimer. Les médecins, à qui dona Olimpia ne manqua pas de faire répéter leurs prescriptions chaque jour, déclarèrent que le pontife devait s'abstenir de toute contention d'esprit, en sorte qu'au bout de quelques jours Innocent ne faisait absolument plus rien que par l'intermédiaire de sa belle-sœur.

C'était avec une sollicitude minutieuse qu'elle gouvernait la vie journalière du pape; elle avait inventé une espèce de cérémonial pour donner accès auprès du souverain à ceux à qui il était impossible de le refuser. Les avertissements d'Antoine Barberin sur la mauvaise disposition du clergé espagnol avaient été d'autant plus attentivement écoutés, qu'Azzolini était parvenu à apprendre qu'un ou deux moines fanatiques, arrivés dernièrement de Barcelone à Rome, s'étaient vantés d'avoir des ordres supérieurs pour débarrasser la chrétienté, à quelque prix que ce fût, d'un chef spirituel qui favorisait l'hérésie par sa conduite scandaleuse. Les empoisonnements étaient fort communs alors, à Rome comme dans toute l'Europe, et pour les prévenir, dona Olimplia visitait tous les aliments destinés au saint-père, interdisait l'entrée des cuisines à tout autre qu'à celui chargé du soin d'apprêter les repas, et souvent même elle poussait la précaution jusqu'à faire goûter une portion des mets par des animaux. Ces soins n'étaient pas inutiles pour elle-même, non moins poursuivie par la haine que le pape, avec lequel elle prenait presque journellement ses repas. Ordinairement, Pablo dressait une petite table près du lit du malade. Dans les premiers temps, dona Olimpia se contentait de servir le pontife, mais bientôt ce fut le souverain lui-même qui ordonna à sa belle-sœur de s'asseoir et de partager son repas. Toutes les petites attentions féminines furent mises en œuvre en ces occasions par la belle-sœur du pontife, et ce moment de la journée ne tarda pas à devenir pour lui celui qu'il attendait pendant

toute la matinée, et sur lequel se reposait agréablement son souvenir jusqu'à la nuit.

Pour le pape et pour elle c'étaient là les moments heureux de la journée; mais pendant ceux qu'il fallait indispensablement consacrer aux affaires, le rôle d'Innocent était triste, celui de dona Olimpia plus difficile et fort important. Assez souvent les consistoires se tenaient dans la chambre du pape, censé les présider de son lit; les questions qu'on lui adressait, ou les réponses qu'il avait à faire, étaient transmises par dona Olimpia, qui, modifiant les unes, et maîtresse de dicter les autres, disposait alors à son gré de la puissance souveraine. Attentive aux difficultés que ne manquaient pas d'élever ceux des membres des congrégations qui doutaient de sa fidélité, la princesse, aussitôt qu'une discussion sérieuse allait s'engager, disait le pape plus malade, lui donnait des eaûx spiritueuses à respirer, et commandait momentanément un silence qu'elle avait l'art de prolonger assez pour que le fil de la discussion ne pût être repris.

Quant à ceux qui journellement venaient assiéger le palais du pontife pour en obtenir des faveurs et des grâces, c'était à elle qu'on avait ordre de les adresser, et Dieu seul peut savoir les sommes immenses qu'elle fit entrer dans le trésor pontifical et dans ses coffres, pendant les derniers temps de la vie d'Innocent X.

Elle faisait venir assez régulièrement les parents du pape et les siens près du lit du malade; mais elle comptait leurs paroles, et souvent même dictait d'avance ce qu'ils devaient dire. « Ne fatiguez pas sa sainteté, répétait-elle souvent; le repos absolu est expressément recommandé par les médecins; » et elle les poussait hors de la chambre en les faisant marcher sur la pointe du pied pour éviter de faire du bruit.

La princesse de Rossano se présentait chez son oncle plus souvent que les autres. Enhardie par la bienveillance tendre du pontife, elle était moins timide auprès de dona Olimpia, et forçait parfois sa consigne. Elle entra un jour dans la chambre du pape, au moment que sa belle-mère, penchée vers le lit du malade, lui tenait la main. Le sourcil de dona Olimpia se fronça en se voyant ainsi surprise; mais

la jeune princesse prenant le ton badin : « Ah ! mon oncle, dit-elle, je suis jalouse de madame, pour qui vous réservez toutes vos tendresses ; vous ne m'en faites plus, je suis très-mécontente. » A ces mots, le pape tourna son regard vague vers sa nièce, et soit qu'il éprouvât une de ces absences d'esprit qui se renouvelaient fréquemment alors, ou qu'en effet il eût la conscience de ce qu'il allait répondre : « La main qui m'a blessé, dit-il, est la seule qui puisse me guérir. » Et il laissa retomber sa tête sur son oreiller. « C'est très-galant, saint-père, » ajouta la princesse, qui fit un signe en agitant sa main devant son front, pour faire comprendre à sa belle-mère qu'elle supposait qu'Innocent ne jouissait pas en ce moment de toute sa raison. Les deux dames s'éloignèrent à quelques pas du lit pour causer plus à l'aise, et dona Olimpia insista sur la faiblesse du cerveau d'Innocent, tout en se promettant bien de donner des ordres sévères dans les antichambres pour que pareille scène ne se renouvelât pas.

Les Justiniani et les Ludovisi, ainsi que dom Camille lui-même, furent soumis à cette précaution, et dona Agathe n'en fut pas exceptée.

Vers ce temps, la vieille sœur du pape vint au Quirinal, pressée, affairée comme elle l'était toujours, et voulant entrer sans être annoncée ; mais elle trouva en Pablo un obstacle insurmontable. « Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau, disait la vieille, que je ne puisse pas voir mon frère ? — Vous allez le voir, madame, répondit le vieux serviteur en lui barrant le passage ; mais attendez que j'avertisse sa sainteté ; elle est malade... — Est-ce qu'il est plus mal ? demanda dona Agathe avec une vivacité et une inquiétude extraordinaire. La princesse est-elle là ? — Oui, oui, madame ; mais attendez que je vous annonce. — Malgré toutes les précautions du serviteur espagnol, la vieille entra rapidement dans la chambre en demandant avec sa voix aiguë si sa sainteté était plus mal. — Silence ! silence ! dit à voix basse dona Olimpia en faisant signe de la main ; ménagez la tête du saint-père ; les médecins recommandent le silence et le repos autour de lui. — Oui, oui, ils ont raison, observa la vieille sans modifier le moins du monde le son de sa voix ; c'est indispensable

pour son état; mais enfin, ma chère princesse, comment se porte-t-il? Est-il plus mal? répéta-t-elle avec cette même expression de curiosité et d'inquiétude qu'elle avait déjà montrée. — Venez, venez par ici, dit dona Olimpia en l'entraînant dans une chambre voisine, je vais vous satisfaire. »

A peine furent-elles seules, que dona Agathe, s'approchant de l'oreille de dona Olimpia, lui dit d'une voix très-basse : « J'ai bien mes raisons pour vous demander comment il se porte! Mais d'abord, dites-moi, est-il en danger? Combien croyez-vous qu'il puisse vivre encore? car les moments seraient précieux, il ne s'agit pas d'une bagatelle! » En parlant ainsi, la vieille avait un ton de sincérité, et son regard laissait échapper quelque chose de si pénétrant, que dona Olimpia pensa que sœur Agathe lui faisait reproche de ne pas s'occuper de ce qu'il y avait de plus important dans ce moment suprême. « Soyez sans inquiétude, ma sœur, dit-elle aussitôt; son confesseur lui a encore fait visite ce matin, et vous devez bien penser quelle est l'exactitude de ma prévoyance, pour l'accomplissement des plus minutieux devoirs qu'imposent notre sainte Eglise. — Mais vous ne me comprenez pas, ma chère princesse : qui est-ce qui pensera que vous n'agissez pas en bonne chrétienne auprès d'un mourant? Il s'agit de toute autre chose. — De quoi donc? — D'un testament! — Que voulez-vous dire? demanda dona Olimpia, saisie d'effroi à ce mot. — On répète dans Rome, et il y a des gens bien instruits qui assurent que le saint-père lègue deux millions à la chambre apostolique. — Que dites-vous là? — Ce n'est pas tout, continua la vieille en parlant plus bas qu'elle n'avait fait encore, car il dispose d'un million pour l'achèvement de cette maudite église de Sainte-Agnèse! Trois millions enlevés d'un coup à la famille, ma chère princesse; qu'en dites vous? — Mais vous croyez-vous bien instruite, ma sœur? demanda la princesse, qui, sans être moins effrayée intérieurement, avait repris de l'empire sur elle-même. — Allez, quand le prieur de notre couvent se mêle de donner des nouvelles, ce qui ne lui arrive pas souvent, c'est qu'il est sûr de son fait. — J'ignore absolument si le saint-père a pris ces dispositions, dit dona

Olimpia avec gravité, mais vous connaissez assez bien l'attachement profond que je porte à notre famille, et je réunis à dessein la vôtre et la mienne, pour être certaine que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour concilier les intérêts de la gloire de sa sainteté avec les justes espérances sur lesquelles peuvent compter ses héritiers en ce monde. — Eh! ma chère princesse, interrompit dona Agathe, c'est précisément parce que je sais que personne n'est mieux disposée, mieux placée que vous pour débrouiller ce mystère et en prévenir le triste résultat, que je suis venue tout aussitôt vous en parler. Mais enfin, comment va mon frère? Que disent les médecins de sa maladie? Vous-même, que pensez-vous de la durée de ses jours? Car enfin, je le répète, ce n'est pas une bagatelle que ces trois millions! — Soyez sans inquiétude, j'en fais mon affaire, dit en riant dona Olimpia, qui s'aperçut bien qu'elle ne pourrait jamais arriver à avoir une conversation grave avec dona Agathe, et repassons chez le saint-père pour nous assurer s'il est en état de vous voir et de vous entendre. Mais parlez bas, ma sœur, car le plus léger bruit prolonge ses défaillances. »

Elles rentrèrent dans la chambre. Mais le pape était plongé dans une de ces somnolences qui duraient souvent des heures entières. Cette fois, sœur Agathe marcha et parla avec précaution. Dona Olimpia s'approcha de l'alcôve, et soulevant le rideau : « Il dort toujours, dit-elle; respectons son sommeil. — Pauvre cher homme! s'écria la vieille religieuse en se signant, on dirait d'un corps saint! » Puis s'étant mise à genoux, elle fit une prière pour la conservation du pontife malade, pour son frère qu'elle aimait sincèrement. « Adieu, dit-elle en baissant encore la voix, quand elle se fut relevée; adieu, madame; soignez-le bien; je me retire pour qu'il repose tranquillement. » Elle se dirigea vers la porte, qu'Olimpia ouvrit avec précaution, et quand elle l'eut dépassée, se retournant tout à coup, elle prit avec vivacité la main de la princesse, à qui elle dit à l'oreille : « N'oubliez pas les trois millions, au moins! »

La recommandation était superflue, car dona Olimpia ne pensait plus à autre chose. S'étant replacée sur le siége près

du lit, elle tint ses yeux fixés sur le visage immobile du malade, le considérant avec cette espèce de curiosité mêlée de terreur, que l'on éprouverait à la vue d'une tombe qui va s'ouvrir. A travers ce front auquel une torpeur maladive donnait l'apparence de la mort, dona Olimpia cherchait à découvrir si la résolution qu'elle redoutait existait, prête à se ranimer au moment du réveil.

Lorsque le pape revint à lui, sa belle-sœur mit ses ressources accoutumées en usage pour rendre la flexibilité aux organes de sa pensée. Après les petites allocutions tendres, auxquelles le ton de la voix donnait plus de prix que le sens des paroles, elle fit entrer deux serviteurs qui mirent le malade sur son séant; puis elle lui donna quelques boissons, et commença à l'entretenir de sujets variés et peu attachants. La statue colossale faite par Algardi, le jaillissement des eaux de la fontaine de la place Navone, les embellissements du palais Pamphile, et le commencement de la coupole de Sainte-Agnèse, l'amenèrent successivement à parler de cette église, des sommes que sa bâtisse occasionnait, et des dépenses dont il faudrait encore disposer à l'avenir pour la terminer. — Cette église me ruine, dit le pape; mais je la finirai. — Sans aucun doute, mon frère. — Je veux la finir; je veux que mon nom reste attaché à ce bel édifice; n'est-ce pas, sœur? — Sans doute, mon frère; mais enfin, car nous sommes tous mortels, observa Olimpia, avez-vous pris des précautions pour assurer son achèvement, dans le cas où il resterait quelque chose à terminer après vous? — Eh! c'est là ce qui m'embarrasse; je voudrais être certain qu'après moi on ne laissera pas la chose imparfaite. — Ne devez-vous pas compter sur votre famille? — S'ils étaient disposés comme vous, chère sœur, je n'aurais aucune inquiétude. Mais don Camille, votre fils, est fort indifférent à ce sujet; Justiniani est une tête sans cervelle; Ludovisi n'est pas riche; vos deux filles aimeront bien mieux avoir de beaux équipages et de riches ameublements, et ma pauvre église restera imparfaite. — Mais puisque vous avez de telles appréhensions, que ne disposez-vous d'avance d'une somme destinée à l'achèvement de cette église? il ne vous resterait

aucune inquiétude. — Eh bien, dit le pape en souriant avec malice et honte tout à la fois, c'est fait ! — C'est fait? s'écria dona Olimpia, qui ne retint qu'avec peine son émotion. — Oui, ajouta Innocent d'un air humble; mais cependant si vous le trouvez bon, chère sœur. »

Ces dernières paroles remirent du calme dans l'esprit de dona Olimpia. « Vous savez, dit-elle, que j'accède aveuglément à tout ce qui peut élever votre gloire, à tout ce qui contribue à assurer votre satisfaction et votre repos. Vous avec raison; léguez une somme pour Sainte-Agnèse. Et quelle est celle que vous destinez? — Eh?... un... un million, répondit Innocent en hésitant; trouvez-vous que ce soit trop? — Pour terminer l'église? Oh! non... Je m'attends bien, si vos neveux se trouvaient forcés d'achever votre ouvrage, à ce qu'il leur en coûterait beaucoup plus; et je vous dirai même que j'ai très-précisément prévenu toute la famille sur cette dépense inévitable : ils s'y attendent. — Quelle noble prévoyance, chère sœur! — Je n'ai accompli qu'un devoir, mon frère; et si je pouvais éprouver quelque regret à l'occasion du parti que vous avez pris de léguer un million, il me serait inspiré d'un côté par le chagrin que nous aurons tous de voir des indifférents chargés de terminer un édifice que vous avez commencé, et de l'autre par la crainte que ce million ne soit pas suffisant pour le parfaire avec tous les embellissements qu'il exige; ou enfin, que ce million soit employé à toute autre chose. »

Innocent porta plusieurs fois la main à son front, en témoignant de la mauvaise humeur contre lui-même. « Je ne fais que des sottises quand je ne vous consulte pas, ma bonne sœur. — Allons, allons, ne vous tourmentez pas ainsi; vous vous ferez mal! c'est une affaire terminée ; n'y pensons plus. — Mais je veux y penser. S'il y avait moyen de réparer cette faute! — Vous avez donc promis? — En l'air; mais enfin j'ai promis. — A qui? — A l'Algardi et à Borromini. Ces artistes sont des gens terribles : l'un m'énumérait toutes les statues et les tableaux qu'il y aurait à faire; l'autre, en me décrivant sa coupole, me la montrait terminée; si bien que je les ai engagés à pousser vivement les travaux, et pour les y encou-

rager, je leur ai fait entendre que je léguerais ce... malheureux million. — C'est une promesse verbale et assez vague que vous avez faite. Vous n'avez rien écrit? — A la rigueur, répondit le pape, toujours plus mécontent de lui-même, je n'ai pas écrit puisque je n'ai pas livré d'acte ; mais... » Innocent s'arrêta en portant alternativement un regard embarrassé sur dona Olimpia, et vers son petit meuble placé à quelque distance de son lit. « Mais, répéta-t-il sans pouvoir se décider à parler ouvertement ! tenez! cherchez, cherchez dans ce tiroir... »

Dona Olimpia se précipita vers le meuble, et en tira un paquet de papiers, qu'elle se mit aussitôt à feuilleter en les apportant au pape. « Voici d'abord, dit-elle, un legs de deux mille écus en faveur du fils de Flaminia. — C'est bien, c'est bien ; après? — Puis l'acte par lequel j'ai, selon vos ordres, reconstitué mon fils don Camille héritier de mes biens. — Vous n'en avez pas regret, n'est-il pas vrai? — Au contraire, je vous en remercie, mon frère. Voici ensuite, continua dona Olimpia, une lettre à Borromini, par laquelle vous l'élevez à la dignité de chevalier. — Hélas ! grand Dieu ! s'écria le pape, quelle triste chose que d'être malade ! Ma mémoire s'en va. J'avais fait cette promesse à Borromini le jour même où je lui ai parlé du malheureux million. — Soyez tranquille, mon frère ; avec votre permission, je vais prendre cette lettre, et je la ferai tenir aujourd'hui même à votre architecte. — Je vous en aurai mille obligations. — Voilà que nous arrivons, je crois, au legs en question, dit dona Olimpia en parcourant des yeux plusieurs papiers qui se suivaient. Celui-ci est relatif à Sainte-Agnèse ; mais en voilà un bien considérable, mon frère. — Qu'est-ce ? — Il est adressé à la chambre apostolique. — Ah ! oui, j'ai une idée confuse de cette affaire. C'est un brouillon, n'est-il pas vrai ? sans signature ? — Non, votre seing n'y est pas, répondit dona Olimpia en tournant la feuille. — Quelle est la somme ? demanda Innocent. — Elle est énorme, mon frère ; deux millions ! ! ! »

Naturellement, involontairement, ou avec intention, la princesse prononça ces derniers mots d'un ton de sévérité et même de reproche si ferme, que le pontife déconcerté dé-

tourna la tête et baissa les yeux. « Oserais-je vous demander, saint-père, à qui vous aviez fait cette autre promesse? — Dom Tomazo... — Ah! votre confesseur? Je comprends; c'est un cas de conscience; cela ne me regarde pas. — Mais, très-chère sœur, ne croyez pas que j'aie l'intention d'enlever cette somme à notre famille. C'est une idée qui m'est passée par la tête à la suite d'une conversation, dans laquelle dom Tomazo m'a conseillé de faire quelque chose pour le saint-siége, afin qu'on n'eût pas à me reprocher, ainsi qu'à mon prédécesseur, de trop favoriser les miens. — Je vous le répète, mon frère, c'est une affaire dont vous seul êtes le juge, et vous savez que pour votre gloire il n'y a pas de sacrifice, si énorme qu'il soit, que nous ne supportions. »

Les larmes vinrent aux yeux du pape : « Déchirez, déchirez ces deux projets d'actes, ma sœur; je vous en prie, déchirez-les, je le veux. Je n'ai rien promis à dom Tomazo.— En êtes-vous bien certain? — Très-certain. — Prenez garde; votre mémoire est parfois infidèle, et il serait fâcheux qu'elle trahît votre conscience. — Je n'ai rien promis à dom Tomazo, répéta plusieurs fois Innocent avec chagrin. — Alors on peut détruire ce papier. Quant à l'autre, relatif à Sainte-Agnèse, y tenez-vous? — Déchirez-les! déchirez-les tous deux! »

Pour plus de sûreté, la prudente Olimpia les jeta dans le feu, et ne les quitta pas de l'œil qu'ils ne fussent entièrement consumés. Cette opération faite, le reste des papiers fut replacé dans le meuble, à l'exception de la lettre qui anoblissait Borromini. Olimpia s'en empara, pensant bien qu'au moyen de cette faveur elle effacerait de l'esprit de l'artiste le souvenir de la promesse du pontife. Quant au pauvre Algardi, atteint de la pierre, il ne lui restait que quelques jours à vivre, et son témoignage n'était plus à redouter.

A la suite de cet entretien, dona Olimpia et le pape se sentirent soulagés d'un poids énorme. Mais les émotions et les tracas d'esprit auxquels Innocent avait été en proie lui laissèrent des traces fâcheuses. Il s'affaiblit encore.

Vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées, que l'infatigable dona Agathe revint au Quirinal. Au moment qu'elle

allait entrer dans la chambre du pape, dona Olimpia, qui l'avait entendue, entr'ouvrit la porte pour la prévenir. « Sa sainteté, dit-elle, est très-accablée, et ne peut encore vous recevoir aujourd'hui. — Et les trois millions, demanda la religieuse, que deviennent-ils? — Soyez sans inquiétude ; on vous a fait de faux rapports. — Notre prieur faire de faux rapports! Y pensez-vous? Vous ne savez pas de qui il tient ces nouvelles? De dom Tomazo, ma chère princesse! — Pardon, ma sœur, si les soins du malade ne me permettent pas de m'entretenir plus longtemps avec vous. Mais pour votre gouverne et celle de votre prieur, tâchez de faire savoir de ma part à dom Tomazo qu'il fasse un peu plus d'attention à ce qu'il dit, parce que c'est un bavard et un menteur. Excusez-moi; j'entends sa sainteté qui m'appelle; je retourne vers elle. »

Peu de temps après cet événement, Innocent, moins accablé par les souffrances de la goutte et de la pierre, eut une de ces alternatives de bonne santé qui changeaient les espérances et les calculs de ceux qui comptaient sur sa mort. On attendait avec impatience une promotion de cardinaux, désirée et promise depuis longtemps. Dona Olimpia et le cardinal Chigi n'étaient pas moins impatients de voir entrer ce renfort au sacré collége, chacun d'eux se flattant que le plus grand nombre des nouveaux élus se rattacherait à sa cause et à ses intérêts.

Malgré l'inconcevable faiblesse avec laquelle Innocent cédait ordinairement aux volontés de sa belle-sœur, la dignité pontificale reparaissait toujours en lui quand il s'agissait de traiter des affaires qui intéressaient véritablement le saint-siége. Bien qu'il n'aimât pas personnellement le cardinal Chigi, il l'interrogeait, l'écoutait, et suivait, autant qu'il lui était possible, ses conseils. Chigi avait de l'autorité sur son esprit, et il était le seul à la cour qui imposât du respect et quelque crainte même, à dona Olimpia. Appelé plusieurs fois par le pape au sujet de la promotion prochaine, le cardinal, malgré la présence de la princesse, exprima ses opinions avec toute la franchise et la rigueur d'un homme d'état probe et quelque peu sévère.

Ce n'était pas l'audace qui manquait à Olimpia en cette occasion, mais elle était forcée d'user de prudence. On n'a sans doute pas oublié un certain Rasponi, dont les talents en matière de finances et de diplomatie étaient fort remarquables. Ce prélat, depuis l'élévation du cardinal Chigi à la charge de secrétaire d'état, s'était rendu utile à ce ministre, avait gagné sa confiance, s'était dévoué à lui, abandonnant tout à coup dona Olimpia, dont les affaires les plus secrètes lui étaient connues depuis longtemps. Loin de se plaindre ouvertement de ce transfuge, dona Olimpia, qui comprenait mieux que personne les revirements de cette espèce, sentit l'importance qu'il y avait pour elle de ménager Rasponi, dont les confidences à son nouveau patron auraient pu lui devenir funestes. Toutefois, quoiqu'en présence du cardinal, elle appuyât le choix qu'il faisait de certains prélats, elle ne négligea pas, aidée en cette circonstance des trois cardinaux Barberins, de faire entrer dans la liste des élus du pape ceux qu'elle comptait comme des amis ou des créatures.

Cette promotion de cardinaux fut la septième et dernière que fit le pape Innocent X (mars 1654).

La famille de Laurent Imperiali de Gênes, sans oser se confier aux vertus et au mérite réel de ce prélat, combla, dit-on, dona Olimpia de présents, pour obtenir son appui. Précaution superflue, car Imperiali était porté par tout le sacré collége, et en particulier par Chigi.

Le petit-neveu de Charles Borromée, Guibert, également appelé à recevoir la pourpre par le pape et tous les cardinaux, dut cet honneur à l'éclat de ses vertus héréditaires et au nom illustre qu'il portait.

Avec un caractère emporté et un esprit satirique, François Albizzi, originaire de Toscane, mais né à Cesène, avait été obligé de quitter sa ville natale pour une aventure de jeunesse qui avait mal tourné pour lui. Arrivé à Rome, et jeté dans les affaires par Pancirole, il s'était fait prêtre, et était entré en prélature. A l'époque de l'affaire de Jansenius, et lorsque Innocent X lança sa bulle contre les fameuses propositions, Albizzi, qui prenait tout avec emportement, servit constamment en cette occasion l'aversion que le pape,

ainsi que presque tout le clergé romain, portait aux doctrines des jansénistes. Ce dévouement plut à Innocent, qui se promit de le récompenser. Cependant, lorsqu'il fut question de donner la pourpre à Albizzi, on lui opposa plusieurs rivaux dangereux; il eût même été écarté si dona Olimpia et le pape ne se fussent accordés à lui conférer cette dignité. Albizzi, qui n'était point aimé, avait pour ennemi capital l'un des plus vieux cardinaux, Maculano, de l'ordre des Dominicains, religieux austère, remplissant rigoureusement ses devoirs, haïssant la famille Pamphile, la traitant avec dureté, et signalant sans cesse en tous lieux et à haute voix la présence scandaleuse de dona Olimpia auprès du pontife. Ce moine, fort âgé et très-spirituel, qui avait toujours vécu loin des affaires et des intrigues de la cour, était, depuis la mort de Pancirole, celui qui avec Chigi semblait aux cardinaux ennemis de dona Olimpia le plus propre à faire cesser les désordres du gouvernement pontifical. La haine qu'Innocent rendait à Maculano, et l'espérance dont se flattait dona Olimpia d'augmenter le nombre des ennemis du dominicain dans le sacré collége, firent donner le chapeau à François Albizzi.

Des espérances moins solidement fondées, quoiqu'elles eussent été entretenues par des promesses et par des dons assez considérables de se lier aux Barberins, rendirent dona Olimpia favorable à la nomination d'Ottavio Aquaviva, Napolitain, beau garçon, grand parleur, mais assez médiocre sujet.

Il y eut de grandes discussions à propos de Charles Pio, de Ferrare. C'était un homme maladif, dont la constitution faible entrait pour beaucoup dans l'étalage de son rigorisme et de sa vertu. Dans son évêché de Ferrare, où il résida longtemps, il était devenu insupportable au clergé de son diocèse; et soit pour cette raison, ou parce qu'il pensait, comme il le disait, que l'air de Rome convenait mieux à sa santé, il revint dans cette ville, où il acheta la charge de trésorier de chambre.

Pio était un homme fort ordinaire, qui ne se recommandait que par sa famille illustre et riche, et par une vertu dont

on lui savait assez peu de gré ; aussi le sacré collége ne mettait-il aucun empressement à le faire entrer dans son sein. Mais dona Olimpia tenait à ce qu'il en fît partie. La charge de trésorier, dont Charles Pio était alors en possession, se payait quatre-vingt mille écus (400,000 francs), et chaque fois qu'il venait une vacance, le successeur était obligé de donner la même somme. Dona Olimpia pensa avec raison que l'honnête Pio, dans l'étourdissement que lui causerait la nouvelle dignité qu'on allait lui donner, se démettrait, selon l'usage, de sa charge, et qu'elle pourrait recevoir les quatre-vingt mille écus du successeur. Elle insista donc pour que le pape lui donnât le chapeau. Pio le reçut ; son successeur à la trésorerie paya, et dona Olimpia se fit donner la somme par le pape.

On sait qui était le sous-dataire, Charles Gualtieri d'Orvietto, lié à la maison Pamphile, faiseur d'affaires intrépide et éhonté, l'âme damnée de dona Olimpia, qui lui fit obtenir le chapeau moins encore pour le récompenser de ses services que pour inspirer des regrets à son ancien compagnon Rasponi, qui l'avait quittée pour se donner à Chigi.

Malgré les justes observations qu'auraient pu faire naître les discours frivoles et l'élégance scandaleuse des galanteries de Decio Azzolini, personne n'en présenta, parce que le pape avait dit nettement qu'il voulait le faire cardinal.

Innocent se fit transporter dans une chaise roulante, en conclave, pour *ouvrir la bouche* à ces neuf cardinaux. Mais cette promotion, dont les arrangements définitifs n'avaient pas été obtenus sans bien des démarches et des paroles, fut la dernière affaire importante à laquelle ce pontife prit part. La fréquence des entrevues, et la tension d'esprit que tant d'intérêts compliqués lui avaient occasionnée, portèrent une nouvelle atteinte à toute son organisation. Ses jambes devinrent impotentes, son cerveau s'affaiblit encore, et il arriva souvent qu'on n'obtenait qu'avec peine des réponses quand on lui parlait.

L'assiduité de dona Olimpia au Quirinal lui fit reconnaître aussitôt ces symptômes effrayants. Mais, habituée à rencontrer à tous les instants de sa vie des obstacles nouveaux, elle

repassa dans son esprit tout ce qu'elle avait fait, pour méditer sur ce qu'elle avait à faire.

Pendant la dernière promotion, elle avait tiré évidemment tout le parti possible de ce qui restait encore de volonté et d'intelligence au pontife; mais cette ressource était épuisée.

Cependant Innocent vivait. Le pontife respirait encore; à son souffle était attachée la souveraine puissance. Or, c'était ce souffle que dona Olimpia voulait entretenir aussi longtemps qu'il se pourrait; pour elle, c'était le pouvoir, c'était la vie. Mais combien durerait-il encore? C'est ce qu'il importait de savoir.

Innocent n'aimait pas les médecins; et depuis son règne ce n'avait été qu'avec peine que sa belle-sœur avait pu obtenir de lui qu'il en laissât assister à ses repas, selon l'étiquette de la cour pontificale. A un certain Carlo Gomez, docteur espagnol, avait succédé J. J. Baldini, qui, largement récompensé d'abord d'avoir guéri le pape d'une dyssenterie, disait-on, en lui faisant prendre de la poudre de corail, fut mis à la porte quelque temps après, pour s'être opposé avec beaucoup de raison à ce qu'Innocent fît un voyage à Viterbe, où il voulait aller rejoindre dona Olimpia, qui y était allé passer quelques jours. A Baldini succéda Mattéo Parisio, praticien habile, homme de sens, qui, sachant qu'il n'était pas plus possible de guérir les infirmités du pape que les travers de son esprit, mettait tous ses soins à calmer des douleurs dont rien ne pouvait détruire la cause chez un vieillard de quatre-vingt-deux ans. Parisio plaisait donc au pape, parce qu'il ne le fatiguait pas de médicaments, et il était dans les bonnes grâces de dona Olimpia, à qui il recommandait toujours de sauver à son beau-frère toute émotion forte, toute préoccupation d'esprit : « Qu'il s'abstienne surtout des affaires, » répétait en toute sûreté de conscience l'adroit médecin, qui, en tenant ce langage, était certain de donner un conseil tout à la fois salutaire à son malade et très-agréable à celle qui en prenait soin.

Dona Olimpia conçut l'idée de consulter Parisio, pour tâcher d'apprendre sur combien de temps d'existence du pape elle pouvait encore compter : « Comment le trouvez-vous?

lui dit-elle un jour, après que le docteur venait de visiter son malade. — Toujours de même. — Ni mieux ni plus mal? C'est toujours la même chose. — Mais enfin, comment?... — Ah! princesse, dit Parisio, qui comprenait bien ce qu'on voulait apprendre, vous voulez en savoir plus que notre art n'en peut dire! — Mais vos devoirs vous imposent de prévoir les accidents. N'allez pas mettre l'âme de sa sainteté en danger. — Votre excellence doit s'apercevoir à la fréquence de mes visites que je ne veux pas me laisser prendre en défaut; d'ailleurs je ne sors pas du palais. Au plus léger accident on peut m'avertir. — Ainsi vous ne pensez pas que rien presse... qu'il y ait un danger imminent?... — Si; le danger est imminent, en ce sens qu'il menace sans cesse; mais il faut attendre qu'il vienne. — Comment! vous ne pouvez me dire si cet état durera une semaine, quinze jours ou un mois? — Il peut durer un mois, quinze jours, une semaine, madame, de même qu'il peut cesser demain. En pareille circonstance un médecin sage n'a qu'à attendre, en se tenant toujours sur ses gardes. Et à vous dire la vérité, princesse, ajouta Parisio, qui s'apercevait bien que dona Olimpia le consultait bien plutôt pour savoir quelle conduite elle devait tenir, que dans l'intérêt de la santé du pape, il ne faut pas le perdre de vue un seul instant, parce que d'un moment à l'autre son état peut devenir désespéré. — Mais, mon cher Parisio, reprit vivement dona Olimpia, que toutes ces paroles vagues ne pouvaient satisfaire, voyons, parlez-moi librement. Ce n'est plus le médecin du saint-père que j'interroge, c'est le savant Parisio à qui je demande confidentiellement combien il pense que le malade peut vivre encore. — Mais je n'en sais rien, madame. — A quoi donc vous sert votre science? — A vous répondre comme j'ai l'honneur de le faire. — Mais le docteur Bertucci, que j'ai vu hier, m'a assuré que le malade n'a pas plus de quinze jours à vivre. — Eh mais! Bertucci a peut-être dit vrai: il est astrologue, moi je ne suis que médecin. Il fait son métier, moi je fais le mien. C'est à vous à décider qui des deux vous devez croire. Au surplus, princesse, au premier moment de danger, mon devoir est d'aller avertir le vicaire du pape, et il n'en sera instruit qu'après vous.

Malgré le vif désir que j'ai d'être agréable à votre excellence, ma science et mon zèle ne peuvent pas faire plus. »

La sincérité et la sagesse avec lesquelles Parisio s'exprima donnèrent une haute idée du médecin à dona Olimpia. Toutefois, comme ce qui contente l'esprit ne réussit jamais aussi bien que ce qui flatte les passions, ce fut la prédiction de l'astrologue Bertucci qui fixa les incertitudes de la princesse.

Elle ne balança plus, et se persuada que les quinze jours suffiraient à peine pour mettre ordre aux affaires comme elle l'entendait. D'abord elle profita de tous les instants lucides de la raison du pape pour lui faire faire les dispositions les plus avantageuses en faveur de ses héritiers ; puis, quand le pontife tombait en somnolence, elle procédait à l'inventaire des papiers, et s'assurait de l'état des cassettes renfermant les trésors ; en outre, elle donna le conseil à la princesse de Rossano, ainsi qu'aux Justiniani et aux Ludovisi, de quitter le Vatican, où ils demeuraient encore, afin d'effectuer lentement et tout à l'aise le transport des meubles et des objets précieux que le pape y avait amassés dans ses appartements. Toutes ces richesses étaient portées au palais Pamphile, où dona Olimpia les faisait mettre en ordre et enfermer avec soin.

Quant au trésor en monnaie d'or et d'argent, qui avait été transporté du Vatican au Quirinal lorsque le pape y rentra, elle se chargea de le réunir à tout ce que l'on avait déjà amassé au palais Pamphile. Presque tous les soirs, vers les neuf heures, lorsque Innocent, fatigué de la journée, tombait dans une espèce de sommeil léthargique, dona Olimpia, saisissant cet instant de repos dont l'expérience lui avait appris à connaître la durée, en profitait pour aller passer quelques heures à la place Navone. On l'y conduisait en portantine, et il ne fallait pas moins de six laquais pour se relayer pendant cette course, tant la voyageuse nocturne ajoutait d'or et d'argent chaque fois au poids de sa personne. Arrivée chez elle, et après avoir mis cette portion de sa récolte en sûreté, Flaminia l'aidait à renouveler ses vêtements, tout en prenant soin de lui faire un rapport fidèle et circonstancié de ce qui s'était passé au palais pendant le temps de

son absence. Il ne fallut rien moins que les quinze jours accordés par l'astrologue pour que les trésors d'Innocent fussent transportés au palais Pamphile. Dona Olimpia, dès qu'elle eut terminé cette importante opération, fit venir les architectes, les sculpteurs et tous les maîtres ouvriers qui prenaient part à la construction et aux embellissements de la place Navone, de l'église de Sainte-Agnèse, de celle de Saint-Jean de Latran et du palais Pamphile, et leur paya de larges à-comptes, en prenant des termes pour le surplus des dettes.

Le jour où elle régla ces comptes, dona Olimpia était pâle, et paraissait plus soucieuse que de coutume. Flaminia, qui, depuis la recrudescence de la maladie du pape, était affectée d'une douleur à l'estomac qui ne lui permettait plus de prendre ni sommeil ni nourriture, ne put se tenir, en voyant la princesse si troublée, de l'interroger sur l'état du saint-père. Dona Olimpia, sans tourner les yeux vers celle qui l'interrogeait, lui fit comprendre par un signe de tête qu'il n'y avait plus rien à espérer, et que c'était le moment de s'attendre aux plus grands malheurs. Malgré la discrétion naturelle à Flaminia et les habitudes respectueuses qu'elle avait auprès de la princesse, la douleur fut la plus forte. La caméristе se laissa tomber sur ses genoux, et fut prise de sanglots qui l'auraient étouffée, si après plusieurs efforts douloureux elle ne fût parvenue à verser des larmes.

Il y a un lien mystérieux qui, à certains moments, unit les âmes qui se ressemblent le moins. Dona Olimpia releva Flaminia, la plaça sur un siége, et sentit des pleurs s'échapper de ses yeux.

A peine se sentit-elle remise de cette émotion, que voyant sa caméristе retomber en faiblesse, elle sonna ses femmes, leur confia la pauvre Flaminia pour qu'on la mît au lit, et se disposa à retourner au Quirinal.

Ce qui se passa d'étrange et de mystérieux dans ce palais, durant les derniers jours de la vie d'Innocent X, est à peine concevable et ne pourrait se décrire. Le pontife ne respirait plus qu'à peine; sa raison, sa parole étaient presque éteintes, qu'avec l'intermédiaire de dona Olimpia, qui ré-

pondait pour lui, on introduisait encore dans sa chambre les ministres, les cardinaux et les ambassadeurs. On y tint des consistoires; les affaires les plus importantes y étaient agitées, et chaque jour les antichambres étaient assiégées de gens se hâtant d'apporter des dons précieux, des sommes immenses, pour obtenir de dona Olimpia, avant que le pape mourût, des abbayes, des bénéfices et des faveurs de toute espèce. On dit que dans ces derniers jours cette femme fit des recettes énormes. Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est la précaution qu'elle prenait pour que personne autre qu'elle ne pût profiter des derniers éclairs de vie du pontife mourant. Ordinairement, à l'heure où elle allait passer quelques instants à son palais de la place Navone, pour peu qu'elle supposât que la somnolence du pape ne durerait pas tout le temps de son absence, elle fermait la porte de la chambre du malade et emportait la clef. Ses soins étaient devenus tellement indispensables au pape, et dans ces derniers temps elle l'avait si bien accoutumé à n'être servi que par elle, qu'Innocent lui-même, loin de s'étonner de cette étrange précaution, ordonnait à dona Olimpia de la prendre, « afin qu'une main étrangère, disait-il, ne vînt pas le blesser. »

Mais enfin cet état de choses ne put durer. Un matin, le médecin Parisio déclara à la princesse de Saint-Martin qu'il fallait s'occuper du salut de l'âme du pape. Cette fois, ce fut dona Olimpia qui chercha à prolonger en quelque sorte le nombre des jours du pape en jetant de l'incertitude sur le diagnostic du docteur. Mais Parisio fut aussi ferme et aussi précis dans sa décision, en cette circonstance, qu'il s'était montré prudent, incertain même, la première fois qu'on l'avait interrogé.

Le médecin avait accompli sa promesse envers Olimpia en l'avertissant la première du danger. Mais sans perdre un seul instant, il alla remplir les devoirs de sa charge auprès des grands officiers du pontife, à qui il fit connaître le danger où était la vie du souverain. Parisio ne tarda pas à rentrer dans la chambre du malade, près duquel il trouva dona Olimpia, qui, pâle et les traits altérés, tenait la main de son

beau-frère. Soit qu'elle l'eût prévenu de son état, ou que le pape s'en fût douté en voyant le trouble de celle qui l'assistait, il paraissait avoir repris de la présence d'esprit et du calme. « Voilà le terme arrivé, disait-il à sa belle-sœur lorsque le médecin rentra : la volonté de Dieu soit faite ! »

Parisio, voyant que ce qu'il y avait de plus difficile dans ses devoirs, c'est-à-dire d'entrer en matière, était aplani, se mit à genoux près du lit du pontife, en lui disant qu'il était temps que sa sainteté pensât aux devoirs que tout chrétien doit remplir au moment de passer dans une meilleure vie.

Innocent fit un effort pour joindre les mains, il baissa les yeux et murmura une prière. Tant qu'elle dura, dona Olimpia et Parisio tinrent les yeux fixés sur lui, incertains qu'ils étaient de savoir comment le vieillard allait être affecté de cette espèce de sentence. Mais Innocent, dont la mobilité d'esprit et la faiblesse de caractère avaient été si grandes tant que son existence dépendit des choses terrestres, se montra tout à coup ferme, résigné et grand, lorsqu'il se sentit près des portes de l'éternité. Il remercia affectueusement, mais avec dignité et sang-froid même, dona Olimpia de tous les soins qu'elle avait pris de lui. Dans les paroles entrecoupées qu'Innocent lui adressait, il était facile de s'apercevoir que, depuis l'avertissement grave que venait de lui donner le médecin, son esprit, déjà élancé dans un autre monde, jugeait de là tout différemment ce qui se passe en celui-ci. Le voile des illusions était tombé tout à coup, et en repassant dans sa mémoire les jugements sévères que l'on avait souvent portés contre lui, il les trouvait justes. « Ma sœur, dit-il en terminant, unissez vos prières à celles de toutes les personnes qui voudront bien en adresser à Dieu pour *nous*, car *nous* sommes de grands pécheurs. »

En employant la formule collective, le souverain, qui d'ailleurs avait parlé avec une gravité extraordinaire, fit une profonde impression sur dona Olimpia. Elle s'aperçut que pour la première fois Innocent la voyait comme il ne l'avait jamais vue. De part et d'autre toute illusion était détruite.

Le pontife témoigna bientôt le désir de voir les siens pour leur faire ses adieux et leur donner sa bénédiction. La fa-

mille ne tarda pas à être rassemblée. Dona Agathe, les trois princes, les princesses et le jeune don Juan se mirent tous à genoux. Le saint-père parla avec affection à sa vieille sœur, qu'il félicita d'être religieuse, lui conseillant de profiter de la tranquillité du port où elle pouvait se renfermer, pour éviter les écueils que l'on rencontre à tout âge dans l'océan du monde. Il adressa successivement la parole à tous les autres, mais sans témoigner à aucun d'entre eux, même à la princesse de Rossano, rien de particulièrement tendre. Ce fut moins comme parent qu'en qualité de pontife qu'il leur donna des conseils et leur fit des exhortations. Il semblait que, se défiant de lui-même, il évitât de parler de tout ce qui pouvait le ramener à des sentiments trop humains.

Le jeune don Juan était le seul qui pleurât; le vieillard s'en aperçut, et la douleur de cet enfant l'embarrassa. Il sentait quelle peine il aurait à surmonter son émotion. « Mon cher dom Juan, dit-il enfin, en prenant la précaution d'envelopper l'expression de ses sentiments du voile austère d'un langage pieux, ne pleurez pas ainsi; réjouissez-vous plutôt de ce que celui que vous aimez et qui vous aime va passer dans une vie meilleure. Quel que soit le rang que nous sommes appelés à occuper sur la terre, nous ne devons pas oublier qu'il faut mourir; c'est une nécessité attachée à la nature de l'homme. Dieu, pour nous racheter de la mort éternelle, a soumis jusqu'à son fils à cette condition. Le disciple ne peut être au-dessus du maître; pasteur indigne d'un troupeau dont la faveur du ciel m'a confié le soin, si éminente que soit cette dignité sur la terre, elle n'affranchit pas de la mort. C'est Dieu, mon fils, qui veut que cela soit ainsi, et vous devez obéir aux ordres de Dieu en le bénissant... Approchez-vous, » ajouta-t-il en s'adressant à tous. Puis, après avoir fait un effort pour se soulever, il leur donna la bénédiction, et sa main retomba sur le bord du lit. Tous allèrent la baiser.

Le pénitencier du pape ne tarda pas à entrer pour inviter la famille à se retirer, afin que sa sainteté pût jouir du recueillement nécessaire aux actes religieux qu'elle se proposait d'accomplir. Soit que la fatigue eût rendu Innocent in-

sensible, ou qu'il feignît de le paraître afin de s'éviter des adieux qu'il redoutait, ses parents et dona Olimpia elle-même sortirent de la chambre sans qu'il fît un mouvement ou dît un mot. Ce fut la dernière fois qu'ils le virent; car à Rome, dès que le clergé a pris possession d'un mourant, le mourant n'a plus rien de commun avec le monde.

Après qu'Innocent se fut confessé et eut reçu l'absolution du père Paul Oliva, jésuite qui avait remplacé le dominicain dom Tomazo, le saint-père éprouva un bien-être et une liberté d'esprit dont l'influence se fit sentir sur toute sa personne. Moins faible et se trouvant même en assez bonne disposition, il ordonna à Paul Oliva de prévenir et de faire entrer chez lui les membres du sacré collége, les officiers et les serviteurs de sa maison.

Sur la demande du pontife, le grand pénitencier lui administra le saint viatique en présence de tous ceux qui étaient entrés, et bientôt il recommanda aux personnes auxquelles il aurait pu faire quelque offense pendant le cours de sa vie et de son règne, de lui pardonner. Un murmure général témoigna des dispositions bienveillantes où tous les assistants étaient à l'égard du malade. Mais Innocent ayant à cœur de prouver qu'il ne faisait pas un acte simple de cérémonial, demanda en élevant la voix autant qu'il put : « Où est mon frère Sforza? qu'il s'avance. » Le cardinal s'étant approché du lit : « Au nom du Christ notre Sauveur, lui dit le pape, pardonnez-moi. J'ai agi légèrement, j'ai été plus d'une fois injuste à votre égard; pardonnez-moi mes faiblesses et mes fautes, mon frère! »

Le cardinal Sforza baisa la main du pape et se retira les larmes aux yeux. Il traversa la foule jusqu'à la pièce voisine, où ceux qui le virent si ému lui en demandèrent avec curiosité la cause. Il rapporta les paroles du pape, puis revenant tout à coup à son naturel impétueux : « Quel brave et saint homme que le pontife! dit-il en modifiant autant qu'il put l'éclat de sa voix tonnante; ah! quel pape c'eût été qu'Innocent sans cette... malheureuse Olimpia! » Malgré les précautions qu'il croyait avoir prises pour parler bas, ceux qui l'entouraient, ainsi que les cardinaux et les prélats dont la

foule s'étendait jusqu'à la porte de la chambre du pape, se retournèrent au bruit de cette exclamation, et malgré la gravité de la circonstance, on vit sourire plus d'un des assistants.

Le pontife fit également sa paix avec les cardinaux Cecchini, Maculano, Palotta, Maldachini, et quelques autres encore, envers lesquels il s'était souvent montré fort injuste pour se venger de la haine qu'ils portaient à sa belle-sœur.

On était curieux de savoir comment il se comporterait à l'égard du cardinal Astalli. Les Barberins, ainsi que les cardinaux liés à dona Olimpia, désiraient vivement que le pape se raccommodât avec Astalli, dans l'espoir que cet acte de condescendance ramènerait ce jeune cardinal dans la faction barberine au prochain conclave. Mais le pontife tint rigueur à celui qu'il avait tour à tour élevé si haut et précipité si bas. Il ne lui adressa pas un seul mot lorsqu'il s'approcha de son lit; au contraire, il affecta même à ce moment de demander l'un de ses serviteurs subalternes, auquel il fit des excuses pour des duretés qu'il prétendait lui avoir dites, et dont le pauvre domestique ne se souvint même pas.

Le médecin Parisio fit comprendre aux assistants qu'il serait à propos de laisser le pape seul quelques instants pour prendre du repos. On sortit de la chambre sans s'écarter du Quirinal. Les cardinaux, les prélats et tous les grands fonctionnaires de l'état se dispersèrent dans les différentes parties du palais. Déjà les factions opposées qui devaient se rencontrer au conclave commençaient à faire des tentatives pour se recruter. Les Barberins, sans avoir encore jeté leurs vues précisément sur le successeur d'Innocent, rassemblaient autour d'eux ceux qu'ils comptaient trouver favorables à leur cause et à celle de dona Olimpia. Azzolini, Gualtieri, leurs amis et leurs créatures, les aidaient avec zèle dans cette circonstance. Plus loin on voyait le moine Maculano entouré du petit nombre des cardinaux qui, par l'austérité de leurs mœurs et dans l'idée de mettre fin aux scandales du règne qui allait finir, désiraient élever sur la chaire de saint Pierre un homme pieux et inaccessible à toute séduction.

Le cardinal de Retz n'était pas des moins actifs dans ces

pourparlers préliminaires. Flottant entre les Barberins et le cardinal Sachetti, il cherchait à disposer les esprits de manière à ce que l'élection qui allait se faire fût avant tout désagréable au cardinal Mazarin. On allait, on venait, on montait, on descendait dans les détours du Quirinal, cherchant les uns, évitant les autres, et s'efforçant de lire sur les visages si on était disposé à vous sourire ou à vous repousser. Déjà les promesses, les intrigues et les fausses confidences circulaient avec activité au milieu de cette foule d'hommes agités par mille espérances contraires, lorsque vint l'ordre du pape de se rendre près de lui. Le silence se rétablit aussitôt, et le sacré collége rentra avec gravité dans la chambre d'Innocent.

La vue des mourants a quelque chose d'auguste en soi, qui devient ordinairement salutaire à ceux qui les approchent. Près de ce vieillard gisant sur son lit, ces hommes qui peu d'instants avant se disputaient déjà avec tant d'acharnement les vaines espérances de ce monde, firent un retour sur eux-mêmes et sentirent le néant de ce qui les occupait.

« Mes frères, leur dit le pontife, suspendant ses phrases pour ménager et recueillir ses forces, nous n'avons pas oublié les paroles qui ont été chantées pendant l'office célébré à notre couronnement : « *Sic transit gloria mundi.* » Je suis prêt à mourir. Le ciel est témoin que mes intentions ont toujours été pures... mais l'homme est faible, mes frères, et je vous prie d'être indulgents pour moi sur la terre, et d'intercéder là haut en ma faveur...

» Les temps sont difficiles, continua le pape, la sainte Église est en péril, et je m'accuse devant vous de n'avoir point fait assez pour éloigner et combattre ces dangers. Des considérations spécieuses m'ont trop souvent détourné de l'idée de porter secours aux nations qui combattent le Turc. La pauvreté de nos peuples, le besoin de faire face à des disettes fréquentes, nous ont empêché d'employer les fonds de l'état à aider les Vénitiens dans la guerre de Candie. Que celui d'entre vous, mes frères, qui sera choisi par le Saint-Esprit pour me succéder répare cette grande faute.

» Le Turc est un ennemi redoutable sans doute, reprit le

pape après une pause, mais l'hérésie est mille fois plus à craindre aujourd'hui pour le saint-siége que les enfants de Mahomet. Ceux-ci nous attaquent à force ouverte ; les hérétiques, au contraire, sous couleur de plaider en faveur des vérités chrétiennes, épient nos défauts, signalent nos fautes, recueillent avec une joie maligne les péchés que nous commettons, et parviennent à force d'adresse à semer la discorde entre nous, en nous rendant méprisables les uns pour les autres. Cet horrible piége, mes frères, défiez-vous-en, car nous y tombons tous.

» Vous êtes tous trop pieux, trop éclairés, pour que j'aie besoin de vous détailler les correctifs qu'il faut opposer à de tels maux. Il suffit de dire : Ayez confiance en Dieu, soyez justes, et conformez-vous strictement à la discipline ecclésiastique. Quand les princes de l'Église feront bien, tout ce qui procède d'eux s'améliorera ; tous les hommes, quelque rang qu'ils occupent dans le monde, se feront une gloire de les imiter. Si donc, comme je n'en puis douter, vous avez de justes reproches à nous faire sur notre conduite et notre administration, pardonnez-nous nos fautes, n'oubliez pas notre faiblesse, et combien la tâche que nous avions à remplir était lourde et épineuse. »

Les cardinaux Barberins, Sforza, Cezi, Cecchini et Fabio Chigi, s'approchèrent du saint-père, pour lui témoigner la respectueuse admiration que ses paroles leur inspiraient, et tous conjurèrent le pontife de ne pas abuser du peu de forces qui lui restaient.

« Ah ! dit le pape en dirigeant son regard vers le ciel, pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que la lumière pure qui éclaire aujourd'hui mon âme ait brillé plus tôt, lorsque mon corps avait encore assez de forces pour réaliser mes bonnes pensées !... » Des larmes s'échappèrent des yeux du pontife ; puis rassemblant son courage : « Vous allez choisir bientôt parmi vous, mes frères, dit-il, celui qui doit me succéder. Il en est beaucoup parmi vous que leur piété rend dignes de cet honneur ; mais il faut encore, pour porter sans fléchir le fardeau de la souveraineté, que l'élu se sente à l'épreuve de toutes les tentations, qu'il se sépare des affections ter-

restres même les plus saintes, qu'il ne veuille servir que Dieu, qu'il soit uniquement l'époux de l'Église. »

Ces derniers mots, où la pensée se manifestait d'une manière si nette, bien que les lèvres tremblantes du pontife eussent de la peine à les articuler, produisirent une profonde émotion sur ceux qui les entendirent, et un sentiment de respect universel fit tomber tous les cardinaux à genoux autour du lit.

Innocent éprouva une légère défaillance, pendant laquelle son médecin, Parisio, lui fit respirer des eaux fortifiantes, et essuya la sueur qui humectait son front, après quoi il continua : « Que le Saint-Esprit, mes frères, vous inspire dans les travaux de l'élection ; mais s'il est permis à un humble pécheur de rendre profitable aux autres l'expérience de sa vie imparfaite, croyez-moi, élevez sur la chaire de saint Pierre un homme exclusivement dévoué à la gloire de notre sainte religion. Parmi ceux que l'expérience du gouvernement de l'Eglise m'a fait distinguer, j'en vois un dont la vie de prêtre a toujours été pure, qui s'est constamment garanti des séductions mondaines, que ses talents dans le gouvernement des choses temporelles ont rendu l'un des plus fermes défenseurs du saint-siége... »

A ces mots, tous les yeux se portèrent sur Fabio Chigi, dont le regard resta au contraire fixé sur la terre.

« Celui-là, continua le pape, entraîné par l'idée qui le dominait et sans faire attention à ce qui se passait autour de lui, celui-là peut vous faire comprendre quelles dispositions de cœur et d'esprit vous devez apporter dans le choix important que vous aurez bientôt à faire. »

Innocent se tut en se laissant aller dans les bras de Parisio. Le malade et le médecin échangèrent quelques paroles à voix basse, à la suite desquelles le docteur pria les cardinaux, de la part du saint-père, de sortir encore un instant de la chambre, afin de renouveler l'air.

La foule se répandit de nouveau dans le Quirinal. A mesure qu'on s'éloignait du pontife, les groupes se formaient, les conversations devenaient plus vives, et les prélats, les personnes de la cour, qui n'avaient pu approcher du lit du

mourant, s'informaient avec curiosité de ce qui s'y était passé. « Il a désigné son éminence le cardinal Chigi pour son successeur, n'est-il pas vrai? demandait l'un. — Sans doute, répondait un des assistants, sa sainteté a usé de son droit; mais le sacré collége peut user des siens. — On dit qu'il a fulminé contre dona Olimpia? demandait un autre. — Il n'a pas dit un mot d'elle, » répondait avec humeur Gualtieri, à qui on adressait cette question, tandis qu'il cherchait des yeux les trois cardinaux Barberins, avec lesquels il désirait s'entretenir. Au milieu de ce tumulte, ce ne fut pas sans peine que les différentes factions parvinrent à s'emparer chacune d'un corridor ou d'un cabinet, pour s'entendre et commencer déjà à faire valoir leurs espérances et leurs projets. A ce moment, les trois cardinaux mis en avant par les Barberins, le cardinal de Retz et Cezi, étaient Sachetti, Cherubini et Maculano. Quant à Fabio Chigi, que le pape venait de désigner, il n'en fut pas plus question que s'il n'eût pas existé; et tandis que toute la cour apostolique allait, venait, s'agitait et bourdonnait comme un essaim d'abeilles au moment du travail, ce grave personnage était resté assis, seul, dans l'embrasure d'une croisée, attendant avec un calme apparent l'issue d'une catastrophe qui faisait bouillonner si vivement tous les esprits.

Le pape, ayant fait rouvrir les portes de son appartement, pria son camerlingue, Antoine Barberin, de prendre les états comparatifs des dettes et des sommes qu'il laissait, afin de donner au sacré collége une idée précise de la position où se trouvait le trésor apostolique. Alors le pouvoir absolu des souverains, joint à l'ignorance où l'on était encore dans toute l'Europe de l'exactitude de la science financière, rendait ces formalités à peu près illusoires. Toutefois, ce simulacre d'ordre donné par les pontifes romains entretenait la tradition d'une idée salutaire que l'on ne s'est efforcé de mettre en pratique que de nos jours. Tous les comptes avaient été arrangés avec tant d'art par dona Olimpia, que, malgré les sommes immenses réunies au palais Pamphile, elle avait laissé plus d'un million au Quirinal, tandis que les dettes accusées étaient fort minimes.

A l'exception de Fabio Chigi, versé dans les affaires, et de quelques autres liés d'amitié ou d'intérêt avec les Barberins et dona Olimpia, la plupart des cardinaux, entièrement étrangers aux opérations financières, et ignorant même les revenus approximatifs du pape, furent émerveillés de cette supériorité de l'actif sur le passif. Peu s'en fallut que dona Olimpia ne passât à leurs yeux pour une femme intègre.

Le camerlingue donna ensuite connaissance de petits legs en faveur de plusieurs domestiques du pape; puis sa sainteté prit la parole pour ordonner au sous-dataire de distribuer gratis les bénéfices disponibles jusqu'au jour de sa mort. Il donna des indulgences plénières pour toutes les personnes de sa maison, recommandant à ceux qui étaient présents de l'avertir s'il faisait quelque oubli dans les grâces qu'il avait à distribuer.

« J'ai encore d'importants services à reconnaître, ajouta le pape, dont la voix était fort affaiblie. Je ne dois oublier ni le médecin de mon âme ni celui de mon corps. Avec votre agrément, mes frères, je ferai don de trois mille écus d'or au père Paul Oliva, mon confesseur, et vous assurerez une pension de cinquante écus et un bénéfice de cent soixante à mon médecin Parisio.

Un silence approbateur confirma ces dispositions, et Innocent demeura quelque temps sans parler. Il témoigna cependant bientôt par de faibles gestes qu'il lui restait quelque chose à dire. On s'approcha de lui, et l'on resta assez longtemps dans l'attente en le voyant hésiter. Soit que la difficulté de s'exprimer se fît sentir, ou que la forme sous laquelle il voulait présenter sa demande lui parût difficile à trouver, il resta plusieurs minutes sans rien dire. Pendant un instant même, on crut qu'il perdait connaissance. Mais rouvrant tout à coup les yeux, il s'adressa à ceux des cardinaux les plus voisins de lui, c'étaient les Barberins, Sforza, Azzolini et Fabio Chigi, en les invitant à consulter le sacré collége pour savoir si on trouverait bon qu'avant de mourir il nommât son petit-neveu, don Juan Pamphile, cardinal. En faisant cette étrange demande, les yeux du pontife exprimèrent un désir si ardent, une espérance si grande d'obtenir

un consentement, que ceux à qui la question avait éte directement adressée se trouvèrent tout à coup dans un grand embarras. François et Antoine Barberin se chargèrent de la transmettre au grand nombre de ceux qui n'avaient pu l'entendre, et bientôt un murmure causé par les observations que cet accident provoqua parvint jusque dans les antichambres. Le plus grand nombre était opposé à cette nomination; mais comme la flatterie accompagne les souverains tant qu'il leur reste un souffle de vie, quelques cardinaux dévoués à la famille Pamphile trouvaient déjà des prétextes pour favoriser cette dernière faiblesse d'Innocent.

Fabio Chigi était resté muet jusque-là, près du lit du pape. D'un coup d'œil, il jugea que si on temporisait, les flatteurs des Pamphiles ne tarderaient pas à faire prévaloir leur opinion, et que par cette nomination ridicule, Innocent, qui s'était relevé jusque-là en face de la mort, allait retomber plus bas que jamais, en donnant à son petit-neveu, âgé de huit ans, la dignité de cardinal. « Très-saint père, dit-il à haute voix et en se mettant à genoux près du pontife, permettez à votre humble serviteur d'accomplir envers son souverain un devoir sacré. »

A ces mots, le pape étonné fixa ses yeux sur Chigi, et les cardinaux cessant tout à coup de converser, prêtèrent une oreille attentive à la voix de leur frère.

« Je ne présume pas assez de moi-même, ô très-saint père! continua Chigi, pour exprimer une opinion qui me soit personnelle. Les pontifes à toutes les époques, comme votre sainteté elle-même pendant le cours de son règne, ont blâmé les promotions prématurées au cardinalat, et se sont toujours repentis quand ils en ont faites. En ce moment, à propos de l'intention que vous venez de manifester, et à laquelle je ne pense pas que le sacré collége adhère, il s'élève une question particulière. Quel est l'âge de votre petit-neveu Jean-Baptiste Pamphile, et quel était celui des enfants les plus jeunes que l'on ait élevé au cardinalat? L'histoire, les faits répondent. Non, très-saint-père, votre béatitude est trop éclairée; elle porte un intérêt trop sincère à notre sainte religion, elle a trop à cœur de raffermir le gou-

vernement du saint-siége, pour introduire une innovation qui pourrait lui devenir funeste. »

Ce peu de paroles trancha la question. Le pape n'osa plus reproduire sa demande; les membres du sacré collége surent gré au cardinal Chigi d'avoir eu le courage d'exprimer ce qu'ils pensaient tous, mais ce qu'aucun n'aurait osé dire. Quant à ceux des cardinaux qui avaient des obligations particulières à Innocent et à sa famille, ils donnèrent des paroles de consolation au pontife, en l'assurant tout bas que le petit don Juan deviendrait cardinal sitôt qu'il aurait atteint le nombre d'années voulues par l'usage.

Le lendemain de cette journée laborieuse, les cardinaux furent encore appelés par le pontife, qui demanda à recevoir les saintes huiles. Le bruit de la mort du pape se répandit même dans Rome; mais par une de ces vicissitudes de santé dont Innocent avait fourni tant d'exemples, le pontife se trouvait au contraire beaucoup mieux. Une plaie qu'il avait à la jambe étant venue à s'ouvrir, il reprit assez de force pendant un jour pour faire illusion autour de lui, excepté à son médecin.

Le cardinal Azzolini, toujours aux aguets de ce qui se passait chez le pape, ne manqua pas d'aller instruire dona Olimpia de cet événement inespéré. Un sentiment bien naturel, quoiqu'il serait peut-être assez dificile d'en déterminer le véritable mobile, fit prendre aussitôt à dona Olimpia la résolution d'aller voir le pape. Elle arriva sans être connue jusqu'au Quirinal. Tous les appartements étaient vides, aucun domestique n'était plus à son poste, et les antichambres, naguère encore remplies de tant de courtisans et de solliciteurs, étaient désertes. C'était aux derniers jours de décembre; aucune précaution n'avait été prise contre le froid; et lorsqu'elle pénétra jusqu'à la pièce qui précédait la chambre du pape, elle n'y trouva que le pauvre Pablo qui grelottait dans un coin.

A l'aspect de la princesse, le vieil Espagnol, habitué depuis si longtemps à lui obéir, se leva, et fut sur le point de lui ouvrir la porte de la chambre. Mais ramené tout à coup par la réflexion à ses nouveaux devoirs, il lui signifia, dans

les termes les plus révérencieux et les plus humbles, qu'elle ne pouvait pénétrer plus avant. Quoique les explications qui avaient lieu à cette occasion s'échangeassent à voix basse, cependant elles furent entendues, et bientôt la porte de la chambre du pape s'étant ouverte, il en sortit le père Paul Oliva, qui, avec un regard noble mais sévère, et étendant tout aussitôt la main vers la porte de sortie, en y poussant en quelque sorte la princesse : « Madame, dit-il, quand ils furent parvenus jusqu'à la second pièce d'entrée, qu'est-ce qui vous amène ici ? — Un désir bien naturel, mon père, répondit dona Olimpia, intimidée pour la première fois de sa vie peut-être, celui de voir mon parent. — Les sentiments de votre cœur vous égarent, princesse, répondit le jésuite avec une politesse froide. Sa sainteté n'appartient plus au monde ; elle a rempli hier le dernier acte religieux qui l'en détache à jamais, et je suis chargé de garantir son âme de toutes les souillures mondaines, dont le contact, si court qu'il fût, pourrait altérer la pureté qu'elle est parvenue à acquérir. — Mais... » Le confesseur d'Innocent ne laissa pas achever dona Olimpia, et lui indiquant encore de la main la seconde, puis la troisième porte des antichambres qu'il lui fit traverser à grands pas, il la conduisit jusqu'à l'escalier, où après l'avoir saluée, en lui recommandant de ne plus se présenter au Quirinal, il la suivit de l'œil jusqu'à ce qu'elle fût sortie du palais.

Cependant la vérité était connue dans Rome. On savait que quelles que fussent les alternatives de la santé d'Innocent, il ne lui restait plus que peu de jours à vivre. Pendant la dernière semaine, on ne vit plus un seul cardinal ni un prélat venir au Quirinal ; toute la haute domesticité l'avait également abandonné, et il ne s'y trouvait plus que des serviteurs subalternes qui en dérobaient tout ce qu'il leur était possible d'emporter : argenterie, linge, vaisselle, menus meubles, tout devint la proie de cette valetaille ; à peine s'il resta au pape, tant qu'il respira, un couvert et une écuelle. Ce fut en vain que Pablo chercha des draps pour renouveler le lit de son maître, et il manqua également de couvertures pour le garantir du froid. C'est dans ce dénûment absolu, délaissé de tout le monde, et privé de ce que

l'homme le plus pauvre obtient au moins par charité, que mourut le chef de l'Eglise romaine, l'un des principaux souverains de l'Europe.

Après la cérémonie de l'absoute, à laquelle assista tout le sacré collége, ce ne fut que pour remplir une formalité indispensable que le chancelier, accompagné de quelques cardinaux se rendit encore une fois au Quirinal et arracha du doigt du cadavre l'anneau qui servait de seing au pontife défunt. Une fois ce dernier signe de souveraineté brisé, le règne d'Innocent X fut fini, et tous les habitants de Rome ne s'occupèrent plus que de son successeur futur.

Mais ce n'était rien encore. Quand la cloche du Capitole annonça la mort du pontife romain, le peuple et une bonne partie des grands affichèrent une joie scandaleuse. Les épigrammes, les satires et les chansons sur dona Olimpia et le défunt inondèrent la ville, sans qu'aucune autorité pût restreindre les effets de cette gaieté féroce. L'interrègne d'un pape à l'autre suspend en quelque sorte l'action du gouvernement du saint-siége. Toutes les espérances s'exagèrent, toutes les ambitions s'exaltent, et l'importance de chaque cardinal devient monstrueuse en raison des chances plus ou moins vraisemblables qu'il a d'être élu pape, d'obtenir de nouvelles dignités ou des emplois lucratifs. Le peuple lui-même, qui ne se sent plus gouverné que par un être collectif, abuse d'une liberté passagère, brave les bienséances et les lois, et fait de tout le temps que dure un conclave des espèces de saturnales.

Mais tandis que dans les palais et dans les rues on se préparait déjà par des intrigues ou par des pasquinades à favoriser ou à rendre impossible l'élection de tel ou tel candidat à la tiare, le corps d'Innocent X restait complétement abandonné dans le Quirinal. Après les trois jours d'exposition, la rigueur du froid et le défaut de nourriture avaient chassé jusqu'à Pablo de ce palais. Des misérables cherchant à glaner après la récolte des laquais, s'étaient introduits jusque dans la chambre du pape, dont ils avaient décroché les rideaux, arraché les tentures. Non contents de cette proie, leurs mains sacriléges avaient enlevé tout ce qui formait le

coucher du pontife, laissant son corps presque nu sur la sangle, souillé de poussière, et couvert en partie des débris de l'alcôve fracassée.

Cet affreux désordre régna tout un jour; il aurait peut-être duré davantage, si un maçon, employé à quelques réparations dans le palais, ne se fût avancé peu à peu jusqu'à cette chambre, après avoir traversé tous les appartements restés ouverts. Ce spectacle le toucha; et étant allé avertir ses camarades, ces ouvriers transportèrent le corps du pontife dans une espèce de cave où ils serraient leurs outils.

Ces gens parlèrent des précautions qu'ils avaient prises, s'attendant à voir arriver la famille du pontife pour rendre les derniers honneurs à leur parent. Mais, chose horrible à dire, et si peu vraisemblable qu'on n'oserait la signaler si l'histoire ne l'attestait pas, aucun des parents d'Innocent X ne se présenta!

Lorsque enfin on conseilla à dona Olimpia de fournir la bière et le linceul pour ensevelir le pape, elle répondit: « Qu'elle était une pauvre veuve, et que ce soin ne la regardait pas. »

Cependant le maçon n'abandonna pas son mort. Trop pauvre pour se procurer de la cire, il acheta de la chandelle, qu'il plaça allumée près de la tête du pape. De temps en temps il s'agenouillait, faisait des prières, et veillait avec attention sur le corps que des rats affamés lui disputait souvent.

Cependant parmi les chanoines de la basilique de Saint-Pierre, se trouvait un certain prélat, monseigneur Segni, autrefois majordome d'Innocent. L'usage est, après la mort d'un pontife, de déposer la bière qui contient ses restes dans un sarcophage fixé au-dessus de la porte de la sacristie de Saint-Pierre de Rome. C'est là où la dépouille mortelle du dernier souverain attend pendant tout le règne de son successeur, que lui-même venant occuper à son tour le sarcophage, détermine l'époque à laquelle on place définitivement le corps de son prédécesseur dans l'église qu'il a désignée ou qu'on lui choisit.

Le clergé de Saint-Pierre s'étonnait de ne pas entendre

parler de la translation du cercueil d'Innocent, lorsque le chanoine Segni, impatient de savoir ce qui pouvait causer ce retard, et mu d'ailleurs par l'intérêt qu'il portait à son ancien maître, quoiqu'il n'eût pas eu à s'en louer, prit le parti d'aller au Quirinal.

Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à découvrir le caveau où était le maçon qui gardait si soigneusement le cadavre d'Innocent. Avant de pouvoir proférer une parole, il se jeta à genoux près du corps, et pria. L'ouvrier devint tout joyeux à la vue du chanoine, ne doutant pas qu'il ne fût envoyé par la famille Pamphile, s'il n'était lui-même un des parents. Mais quelques mots d'explications dissipèrent bientôt cette illusion, et l'étrange destinée des restes d'Innocent X était fort peu changée. Sur ces entrefaites, monseigneur Scotti, également majordome du pape, et poussé par un sentiment à peu près semblable à celui qui avait fait venir le chanoine, arriva dans le caveau. Ces deux prélats étaient fort pauvres; mais à la vue de l'état misérable où se trouvaient les restes de leur maître, ils s'entendirent pour partager les dépenses qu'occasionneraient l'achat d'une bière en bois blanc et des linceuls, ainsi que l'ensevelissement. Comme ils combinaient entre eux les moyens de réaliser leur projet le plus promptement possible, un bruit confus de voix se fit entendre, et bientôt ils virent paraître une femme soutenue et conduite par les camarades du maçon. Cette femme, pâle et d'une maigreur extrême, était vêtue de noir. Sitôt qu'entrée dans le caveau elle aperçut le corps d'Innocent X, elle se prosterna en touchant la terre de son front et resta longtemps dans cette attitude. Segni et Scotti ayant interrogé les ouvriers qui l'avaient amenée, ceux-ci ne purent donner d'autres renseignements sur elle, si ce n'est que, l'ayant rencontrée traversant en toute hâte l'une des cours du palais, elle leur avait demandé de la conduire dans le lieu où était le corps du pontife, ce qu'ils avaient cru devoir faire.

Cette femme ayant relevé sa tête, resta encore agenouillée, faisant des prières avec tant de ferveur, que rien de ce qui l'entourait ne semblait la distraire. Quand elle les eut ter-

minées, et après avoir baisé la terre auprès des pieds du mort, elle adressa alors la parole aux deux prélats, en leur demandant s'il y avait quelque chose de décidé sur les derniers honneurs à rendre au saint-père. « Il n'y a que peu d'instants que nous sommes ici, répondit Segni ; mais nous savons que personne ne s'occupe de ces soins ; aussi monseigneur Scotti et moi allions-nous partir pour acheter une bière, des linceuls, et chercher quelqu'un qui voulût ensevelir les restes de sa sainteté. — Quant à la recherche de cette dernière personne, dit la femme, dont la physionomie, malgré son calme apparent, laissait voir une douleur profonde, ne vous mettez pas en peine ; je me chargerai de remplir ce pieux devoir, si vous ne m'en croyez pas tout à fait indigne. » Après ce peu de paroles, elle se retira dans un coin du caveau pour prier de nouveau, et fit la garde du corps avec le maçon, tandis que les deux prélats, fort surpris de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, partirent pour faire le plus promptement possible leurs emplettes. Ils ne tardèrent pas beaucoup à revenir à la cave du Quirinal avec des porteurs chargés de la bière et autres objets nécessaires à l'ensevelissement, auquel on procéda tout aussitôt.

Lorsque le corps fut enveloppé dans les linceuls, la femme inconnue se mit à genoux pour les coudre soigneusement et les maintenir avec des bandes. Outre la profonde émotion qu'elle paraissait éprouver, la position, à genoux et penchée, qu'elle était obligée de conserver, ainsi que la durée du travail, épuisaient ses forces. Plusieurs fois ceux qui étaient présents l'engagèrent à prendre quelque repos, ou même à confier ces soins à d'autres ; mais ce fut en vain. Elle persista dans sa résolution, et parvint presque jusqu'au terme de son entreprise. Cependant comme il ne lui restait plus à coudre que la dernière partie du linceul qui devait recouvrir la tête du défunt, à la vue de ce front pâle et inanimé, les forces lui manquèrent tout à coup. Elle abandonna son aiguille, et tomba étendue elle-même sur la terre. Segni et Scotti s'empressèrent de l'éloigner de ce lieu funèbre, tandis que le menuisier, aidé du maçon, achevèrent l'ensevelissement, et placèrent le corps dans la bière.

Le dévouement pieux de l'étrangère augmentait les embarras des deux anciens serviteurs d'Innocent. Ils se consultèrent entre eux pour se partager les soins qui restaient à prendre. Le chanoine Segni se chargea d'aller à l'église de Saint-Pierre, pour que l'on envoyât le clergé faire la levée du corps du saint-père, et monseigneur Scotti eut la commission d'assister la femme malade, et de la faire transporter chez elle, car il était impossible qu'elle marchât.

Le maçon, qui depuis plusieurs jours avait eu l'occasion de parcourir le palais, se souvint d'avoir vu dans une remise une portantine qu'il alla prendre avec un de ses camarades. On y plaça, non sans peine, la malade que la rigueur du froid, c'était au commencement de janvier, avait presque totalement privée de mouvement. Au moment de partir, et lorsque les maçons s'emparaient des leviers, monseigneur Scotti s'approcha de la malade et lui demanda où elle désirait qu'on la conduisît. Elle hésita, et indiqua d'abord le palais des Quatre-Fontaines, où dona Olimpia s'était retirée chez la princesse de Rossano, depuis la dernière maladie du pape. Mais quelques secondes après, elle dit en faisant un effort pour se faire entendre : « Au palais Pamphile ! »

Cette femme était Flaminia.

CHAPITRE IX.

Les esprits étaient si vivement préoccupés de l'ouverture prochaine du conclave, chacun était si curieux de savoir ce qui se passait aux conférences préparatoires tenues même avant qu'Innocent eût rendu l'esprit, qu'à l'exception d'un très-petit nombre de personnes instruites des étranges obsèques du pontife défunt, il fut à peine question de cet événement dans Rome. La plupart des grands et du peuple, d'ailleurs, se réjouissait de la fin d'un règne qui rendait la punition de dona Olimpia fort probable ; et cette espérance, jointe aux apprêts de l'élection pontificale, répandait dans les palais ainsi que dans les rues de la ville un mouvement

et une gaieté qui indiquaient bien plutôt la veille d'une fête que le lendemain d'un deuil.

« Ah ! mon cher frère, dit le cardinal de Retz à Fabio Chigi, qu'il trouva un soir chez le duc de Terra-Nova, ambassadeur d'Espagne, donnez-moi donc un conseil. Tous ceux de mes compatriotes ici, qui sont de mes amis, m'assurent que, malgré ma pourpre, je dois me conformer à ma triste fortune, et qu'il faut me contenter de mon pauvre carrosse et de mes six estafiers. Vous savez que tous mes revenus sont saisis en France, que je ne vis qu'avec l'argent que m'a prêté le grand-duc. Que faut-il que je fasse? Dois-je obéir à ma mauvaise fortune ou aux exigences de ma dignité? »

Chigi tourna sa figure grave vers de Retz, et après avoir souri du coin de la lèvre : « Comment! dit-il, c'est un homme comme vous qui faites une pareille question? — Je vois bien, répondit l'autre, que vous ne connaissez pas le clergé français, qui prend tout au sérieux et fait les choses en conscience. Figurez-vous qu'ils sont persuadés là-bas qu'un cardinal persécuté, tel que je le suis, doit vivre comme un particulier à Rome. Si j'en croyais ce que me disent sans cesse mes amis les abbés de Courtenay et de Sévigné, je demeurerais toujours à la mission, je ne ferais aucune dépense; modestie qui produirait, disent-ils, un effet admirable dans le clergé de Paris, dont il est vrai que je pourrai avoir grand besoin par la suite. — Non, non, monsieur de Retz, lui répondit Chigi, quand vous serez établi dans votre pays, vous vivrez comme il vous plaira, parce que l'on saura ce que vous pouvez et ce que vous ne pouvez pas. Mais vous êtes à Rome, où vos ennemis disent tous les jours que vous êtes décrédité en France. Il est indispensable de faire voir qu'ils ne disent pas vrai. — Vous croyez? — Vous n'êtes pas ermite; vous êtes cardinal, il me semble, et de ceux que nous appelons ici *cardinaloni!*.... Ce n'est pas, continua Chigi, en reprenant toute sa gravité, que nous n'estimions peut-être ici plus qu'ailleurs la modestie. Mais chez un homme de votre naissance, il faut qu'elle soit tempérée, et surtout qu'on ne la lui impose pas. Il ne manque pas de gens à Rome

qui aiment battre ceux qui sont à terre; n'y tombez pas, mon cher monsieur, et faites réflexion, je vous en prie, quel personnage vous jouerez ici dans les rues avec vos six estafiers. Vous ne deviez pas venir à Rome si vous n'aviez pas la résolution et le pouvoir de soutenir votre dignité. » Le cardinal de Retz fut si étonné de ce conseil, que malgré la vivacité de son esprit il resta muet. « Non, non, continua Chigi, qui s'était aperçu de sa surprise, on ne doit pas employer l'humilité chrétienne à la perdre ; et je vous dirai que le pauvre cardinal Chigi, qui vous parle, qui n'a que cinq mille écus de rentes et est sur le pied des plus pauvres cardinaux moines, ne peut se rendre aux offices de l'église sans quatre carrosses de livrée. »

Cette conversation fut tout à coup interrompue par le duc de Terra-Nova, qui, s'approchant du cardinal Chigi, lui dit : « J'ai à vous annoncer une bonne nouvelle, éminence. Le prélat Fabroni, qui arrive, nous dit que l'on entrera vraisemblablement après-demain en conclave. — Oui, ajouta le jeune Fabroni ; je quitte le maître des cérémonies qui venait du Vatican, où tous les préparatifs pour recevoir leurs éminences et leurs conclavistes sont presque terminés. — Dieu soit loué ! » dit l'ambassadeur en frappant doucement sur le bras du cardinal de Retz, qu'il entraîna pour l'entretenir en particulier. « Or çà, dit-il au prélat français, décidément sommes-nous amis ou ennemis ? — Franchement, monsieur le duc, ni l'un ni l'autre. — Comment ! un homme comme vous rester neutre ? Cela n'est ni croyable ni possible. — C'est la vérité, car je suis certain de ne pas agir contre vos intentions ; mais il serait possible que je ne fisse pas tout ce que vous désirez. — Mais enfin que voulez-vous ? — Conserver mon indépendance. — Ah ! je reconnais bien là un Français ! — En effet, monseigneur, nous aimons assez faire à notre tête. — Enfin qu'avez-vous concerté de votre côté ? — Rien de plus simple et de plus loyal que le parti que nous avons pris. L'Espagne peut compter dans le sacré collége sur vingt-deux cardinaux, parmi lesquels il en est de fort influents ; tels sont le doyen Charles de Médicis, Jean-Charles du même nom, Colonna, Trivulci, Harack, de Hesse et

même Astalli et Maldachini le neveu de dona Olimpia, qui pour la plupart, ainsi que le désire l'Espagne, portent Fabio Chigi. — Eh bien, est-ce que vous ne voulez pas de lui? — Je ne dis pas cela, monsieur le duc. Quant à la faction française, ajouta de Retz, elle n'est pas nombreuse. — De qui se compose-t-elle? — Des cardinaux Bichi, Grimaldi, Ursin et d'Este. — Et puis? — Peut-être faut-il ajouter encore Antoine Barberin. — Et vous? demanda avec vivacité le duc de Terra-Nova. — Moi? Je n'en suis pas. — Avec qui êtes-vous donc? — Comme vous disiez fort bien tout à l'heure, excellence, les Français n'en font jamais qu'à leur tête; or, je me suis engagé dans l'*escadron volant*, qui du reste, ajouta de Retz en parlant plus bas, n'est peut-être pas si léger que son nom le donnerait à penser. — Y a-t-il de l'indiscrétion à demander en faveur de qui vous ferez valoir vos suffrages et vos démarches? — Oh! c'est un secret que je ne saurais vous confier, car nous ne le connaissons pas nous-mêmes. Ce que je puis dire en faveur des treize cardinaux qui composent l'escadron volant, c'est qu'outre Omodei, Impériale, Lomellino, Ottoboni et Borroméo, qui ne sont pas des têtes sans cervelle, on y compte encore Fabio Chigi. »

L'ambassadeur étonné se préparait à demander quelque explication au cardinal de Retz, lorsque Chigi vint faire sa révérence au duc pour prendre congé de lui et sortir, au moment même où les cardinaux Jean-Charles de Médicis, Trivulci, Sforza et Astalli, faisaient leur entrée dans le salon. « Nôtre pape futur se retire de bien bonne heure, dit le cardinal Jean-Charles de Médicis, avec la familiarité élégante d'un prélat qui ne veut pas laisser oublier qu'il est prince. — Le conclave ouvre après-demain, interrompit l'ambassadeur. — Ah! enfin! s'écria Jean-Charles de Médicis, nous allons donc commencer! — La victoire ne sera peut-être pas aussi facile à remporter qu'on l'imagine, observa le cardinal Astalli. La faction à la tête de laquelle sont messieurs les Barbarin est nombreuse; ils sont plus de vingt, et l'on y compte leurs éminences Cherubini, Palotta, Maculano et Sachetti: Sachetti! faites-y bien attention! — Oh! vous avez raison, éminence, dit l'ambassadeur en attirant Astalli pour

lui parler à part, celui-là a des chances et il faut y faire grande attention. »

Pendant leur entretien particulier, les quatre autres cardinaux continuèrent la conversation. Jean-Charles de Médicis, après avoir fait un grand éloge de Chigi, ne tarda pas à retourner la médaille et à laisser percer toutes les craintes que lui inspirait l'élévation au trône pontifical d'un homme qui n'avait, disait-il, qu'un défaut, celui d'être d'une sévérité et d'une minutie insupportables, et enfin d'une cagoterie qui ferait de la ville de Rome un sépulcre. Trivulci abondait dans ce sens, ajoutant que Chigi était ladre et s'était vanté, comme d'un grand mérite, d'avoir écrit avec la même plume pendant deux ans, lorsqu'il achevait ses études ecclésiastiques.

« Entre nous, reprenait Jean-Charles, si notre frère Sachetti n'était pas aveuglément dévoué à la France et lié d'une amitié d'enfance avec le cardinal Mazarin, je le préférerais de beaucoup à Fabio Chigi. — Mais sans aucun doute, reprit le cardinal Trivulci, Sachetti est aimable, doux, indulgent; ce serait un règne du siècle d'or que le sien. — Ah ! ah ! messieurs, prenez-y garde, interrompit Sforza, n'allons pas retomber encore dans un précipice semblable à celui dont nous voilà sortis. — Qu'aurions-nous donc à craindre, demandèrent Jean-Charles et Trivulci, avec ce brave Sachetti ? — Une autre dona Olimpia. — Comment ? — Oui, messieurs; il a aussi une parente, une belle-sœur, que sais-je ? à laquelle il prend un grand intérêt. Eh bien, je vous le dis franchement, il faut nous défier des sangsues de cette espèce. Sachetti est bon, Sachetti est juste et pieux, Sachetti est aimable; mais Sachetti est faible. »

Le ton de brusquerie naturelle à Sforza tranchait avec la politesse raffinée de Jean-Charles, qui s'éloigna, ainsi que Trivulci, pour aller rejoindre plusieurs personnes qui venaient d'être introduites.

Restés seuls, Sforza et de Retz continuèrent à s'entretenir ensemble. Ils s'accordaient à dire que s'il se trouvait cinq ou six cardinaux ainsi disposés, parmi ceux qui composaient la faction espagnole, on risquait fort de manquer l'élection qu'on se proposait de faire. « Ah ! ah !... dit enfin Sforza,

qui contre son ordinaire hésita pour parler : la politique l'emportera. Mais savez-vous pourquoi ces messieurs préféreraient Sachetti à Chigi? — Peut-être sont-ils..... — Plus libertins que les courtisanes qu'ils fréquentent, » dit Sforza tout bas à l'oreille du cardinal de Retz, avec lequel il alla rejoindre l'ambassadeur et ceux qui l'entouraient.

« Ah! je suis charmé de vous rencontrer, dit Azzolini en prenant la main de monsieur de Retz. Je vous ai aperçu làbas en conversation sérieuse et n'ai point voulu vous en distraire. — Est-ce que vous êtes aussi de l'escadron volant, monsieur le cardinal Azzolini? demanda l'ambassadeur. — Oui, monsieur le duc. — Et serez-vous aussi discret que votre confrère monsieur de Retz? Ne nous direz-vous pas qui vous portez? — Nous n'en savons rien, excellence. — Décidément c'est une conspiration. — Je ne le nie pas; mais nous en faisons tous ici. Vous savez sans doute la grande nouvelle? continua Azzolini avec le même ton d'aisance : le cardinal Mazarin a envoyé à monsieur de Lyonne l'ordre d'exclure son éminence Chigi; il ne veut décidément pas qu'il soit pape. »

L'ambassadeur d'Espagne eut quelque peine à contenir l'humeur que cette nouvelle lui causa; cependant Azzolini, feignant de ne pas s'en apercevoir, y revint à plusieurs reprises en donnant quelques détails. « Toute la faction de France, continua-t-il en riant, était en carrosse, car vous savez qu'ils ne sont que quatre, quand M. de Lyonne fit courir après eux, pour leur donner connaissance de la lettre qu'il venait de recevoir de Paris... Le conseil s'assembla... — Eh bien? demanda l'ambassadeur. — Leurs éminences Bichi, Grimaldi et Orsini, sous la présidence du cardinal d'Este, qui a le protectorat des affaires de France ici, ont décidé qu'ils ne formaient pas une majorité suffisante dans le sacré collége pour se permettre de prononcer l'exclusion du cardinal Chigi, désigné par le pontife défunt, et porté par un tiers au moins de ses confrères. — Ainsi c'est une affaire manquée? » dit le duc de Terra-Nova; et tout le monde se mit à rire. Le cardinal de Retz se montra plus gai que les autres en cette circonstance, réfléchissant que Mazarin allait

recevoir une mortification, et que de Lyonne, qui avait été envoyé à Rome par le ministre de France pour le poursuivre jusque dans cette ville, y serait baffoué pour avoir si mal fait les affaires dont on l'avait chargé. — Il est doublement malheureux ce pauvre de Lyonne, dit Trivulci, riant toujours; on n'a jamais pu savoir ici sous quel titre il y était envoyé, et la seule affaire sérieuse dont on l'ait chargé, il la manque. — Dites donc qu'il est trois fois malheureux, ajouta Jean-Charles Médicis, riant encore plus fort, car sa femme lui joue ici des tours incroyables avec son secrétaire... — Oui, le petit Fouquet, reprit de Retz: C'est une histoire si divertissante que de Lyonne lui-même serait forcé d'en rire s'il la savait. — Au surplus, le conclave met tout le monde en mouvement, observa le cardinal Azzolini; les frères, les sœurs, les neveux et nièces de cardinaux fondent sur Rome par volées. Tous y arrivent dans l'espoir, les hommes d'obtenir des dignités, des bénéfices ou de hauts emplois; les filles se flattant toutes de prendre le titre de princesse si leur parent reçoit la tiare, et de se marier richement. On ne peut se figurer la quantité d'objets de parure que l'on fait venir en ce moment de Paris à Rome, et toutes les hôtelleries sont déjà pleines d'étrangers. »

L'heure avançait, et le cardinal Azzolini, qui avait encore des visites importantes à faire, salua l'ambassadeur et se retira. Il se rendit au palais Barberin, où l'attendaient les cardinaux François et Antoine. Ceux-ci, déjà instruits de l'exclusion demandée et refusée de Chigi, s'entretenaient sur les chances que pouvaient avoir Sachetti pour contre-balancer celles de son antagoniste. Les deux frères, dont les intérêts étaient identiquement les mêmes, s'étaient communiqué leurs avis sans réserve, et quoique le cardinal François ne regardât pas sa propre élection par le conclave comme un événement absolument impossible, cependant il engageait bien son frère à ne rien tenter d'avance pour la préparer; lui faisant reconnaître que s'il y avait quelque chance pour lui, elle ne se présenterait que dans le cas que Sachetti ou Chigi, ne pouvant décidément l'emporter l'un sur l'autre, de guerre lasse, on se reporterait sur un troisième candidat.

Comme la jeunesse d'Azzolini, sans parler d'autres obstacles, ne permettait pas à ce cardinal d'avoir la moindre prétention à la tiare, les frères Barberin ne firent aucune difficulté de lui communiquer ce qu'ils venaient de décider, et ils reçurent son approbation. Mais lorsque les trois éminences en vinrent à parler des deux candidats proposés dans les conférences préparatoires, Azzolini ne voulut pas s'engager avec les Barberins à soutenir exclusivement Sachetti. Quoiqu'il ne s'expliquât pas aussi nettement que chez l'ambassadeur d'Espagne, il fit entendre cependant qu'il se proposait de conserver quelque indépendance, jusqu'au moment au moins où l'on entrerait en conclave.

Les derniers sentiments manifestés par Innocent X à son lit de mort, sans rompre complétement les intrigues formées d'avance pour amener l'élection d'un nouveau pontife favorable à dona Olimpia et aux Barberins, avaient singulièrement modifié la disposition générale du sacré collége. Le nombre des cardinaux pieux, sincères et attachés réellement aux intérêts de l'Église, s'était accru d'un certain nombre de leurs frères, qui, mus cependant par des motifs bien moins purs, se rapprochaient d'eux au moins, les uns par raison de politique temporelle, les autres pour se ménager un avenir à la cour future. Ceux qui, tels que Jean-Charles de Médicis et Trivulci par exemple, avaient bien quelques raisons de préférer un pape indulgent, comme on se flattait que l'eût été Sachetti, s'apercevaient cependant, en leur qualité d'hommes d'état et de prince, qu'Innocent avait fait une recommandation pleine de sagesse et de prudence, en engageant le sacré collége à faire cesser les scandales que la cour de Rome donnait à toute l'Europe; en indiquant l'observation rigoureuse de la discipline, comme le remède aux maux de l'Église, et en désignant enfin pour son successeur Fabio Chigi, connu de tous par l'austérité de ses mœurs et sa prudence en politique.

Quant aux hommes tels que Gualtieri et autres, qui avaient profité des désordres du gouvernement pendant la faveur de dona Olimpia, pour s'élever où ils n'auraient jamais dû parvenir; quant à Azzolini, qui s'était habilement

servi de la faiblesse d'Innocent et des passions de sa belle-sœur, pour entrer dans le sacré collége ; maintenant que ces hommes faisaient partie de ce corps imposant, maintenant que leur participation aux affaires du gouvernement du saint-siége rapprochait leurs intérêts privés de ceux de l'état, ces hommes qui s'étaient élevés à la faveur du désordre, n'en voulaient plus : tant il est vrai que la Providence a voulu que la justice finît toujours par se réfugier là où est la puissance.

L'expérience que les Barberins avaient des hommes et des choses était trop grande pour qu'ils n'eussent pas prévu la demi-défection de leur jeune confrère. De ce moment ils furent certains que Fabio Chigi avait de grandes chances pour être élu, et qu'il était de leur intérêt de redoubler d'efforts, non pas pour le faire exclure, ce qui leur paraissait désormais impossible, mais pour lui opposer Sachetti aussi longtemps qu'ils pourraient, afin de ne céder en faveur de Chigi que quand la reconnaissance de celui-ci serait fortement engagée envers eux.

Cette résolution, qui se forma presque simultanément dans l'esprit des deux frères, ne fut pas communiquée, comme on le pense bien, au cardinal Azzolini, qui, s'apercevant lui-même que ses vues ne cadraient plus avec celles des Barberins, prit congé d'eux, tout en leur prodiguant les protestations de son entier dévouement à leurs volontés.

« Chigi sera élu, dit François à son frère, dès qu'Azzolini fut parti. — Depuis la mort d'Innocent, je n'en ai pas douté un seul instant, répondit François. C'est un événement, ajouta-t-il, qui peut ne pas se réaliser, il est vrai, mais qu'il est bon de supposer accompli, parce que tous les obstacles que nous pouvons rencontrer isolément pendant le règne de tel ou tel autre, nous les trouverons réunis sous le sien. — Vous dites là une chose très-prudente, Antoine. En nous prémunissant d'avance contre l'excessive sévérité de Chigi, nous serons forcés d'étendre notre prévoyance jusqu'aux dangers extrêmes que nous pouvons courir. Sauf ce que le hasard et l'opportunité nous forceront de faire pendant la tenue du conclave, voici, je crois, la règle de conduite que nous devons suivre : nous tiendrons sur les vertus et les mérites incon-

testables de Chigi le même langage que la faction espagnole qui le porte; mais dans ses bulletins journaliers, notre parti inscrira invariablement le nom de Sachetti. Le nombre des voix que réunit chacun de ces deux concurrents est à peu près égal, comme vous savez; or si ce calcul est juste, nous arriverons facilement à nous rendre maîtres de la majorité voulue, dont nous disposerons en faveur de qui bon nous semblera. — Mais, interrompit Antoine, est-ce que vous êtes décidé à renoncer de gaîeté de cœur aux chances qui pourraient vous devenir particulièrement favorables? — Corrigez-vous donc, mon frère, répondit François, de la maladie des illusions. Mon élection n'est pas possible. Pouvez-vous croire que le sacré collége, qui ne voit déjà pas d'un très-bon œil trois cardinaux de notre nom dans son sein, soit disposé à en faire un pontife? Cela ne serait ni raisonnable ni juste. Envisageons les choses de sang-froid et telles qu'elles sont. Les reproches que l'on a faits à l'administration du gouvernement de notre oncle Urbain sont un héritage qui pèse encore sur nous. C'est à la faveur d'Innocent X, c'est aux soins de la princesse de Saint-Martin, devenue notre alliée, que nous devons d'être rentrés dans nos charges et dans nos biens; mais vous le savez comme moi : les biens des familles Barberine et Pamphile ne sont pas encore assez solidement rétablis pour que le premier pontife qui viendra ne les ruine pas, si c'est sa fantaisie. Or, je ne suis plus d'âge à me leurrer d'une fausse espérance. La tiare ne peut pas nous échoir, mon frère; il faut se rabattre sur quelque chose de plus positif. Voici, continua-t-il en montrant un papier à son frère, une lettre que je me propose d'envoyer au roi d'Espagne. J'ai vu hier son ambassadeur, et je n'ai eu qu'à me louer de la manière dont j'ai été reçu par M. le duc de Terra-Nova. Vous n'ignorez pas que jusqu'ici nous avons fait de vains efforts auprès de sa majesté catholique pour en obtenir la restitution des bénéfices et des biens que nous possédons en Espagne, et qui nous ont été confisqués lorsque Innocent X agissait contre nous de la même manière en Italie. J'ai pensé que c'était le moment opportun de renouveler nos requêtes. Le conclave ouvre après-demain; je vais faire tenir cette

lettre à l'ambassadeur, qui m'a promis de la joindre aux dépêches qu'il envoie cette nuit à sa cour. Je lui en ai dit l'objet, en l'engageant à nous servir auprès de son maître. Vous comprenez qu'il ne manquera pas d'instruire le roi de la faction importante dont nous sommes les chefs dans le sacré collége, et je serais bien surpris si cette considération ne portait pas sa majesté catholique à user d'indulgence envers nous, afin que nous nous montrions reconnaissants envers elle.

Antoine prit lecture de la lettre, après quoi François ajouta : « Vous voyez que j'ai eu soin, tout en avouant les chances favorables de Chigi, d'insister sur celles de Sachetti, en laissant entrevoir que l'élection de ce dernier dépend de nous, si nous voulons insister en sa faveur. Tout ce qui nous concerne est donc prévu ; mais il nous reste à préparer dona Olimpia sur les résultats probables du conclave. — Oh ! elle en est bien inquiète, dit le cardinal Antoine. — Et je le conçois, répondit son frère ; mais il faut cependant qu'elle s'y prépare. Peut-être feriez-vous bien, mon cher Antoine, d'aller la voir à ce sujet. Elle a confiance en vous, elle vous aime, elle est habituée à votre conversation, et plus que tout autre, vous êtes à même de la faire revenir des préventions exagérées, il faut le dire, qu'elle a contre Chigi. Tenez, croyez-moi, ne perdez pas de temps, allez-y tout de suite ; car je crains que, dans l'excès de son humeur contre cet homme, elle ne fasse quelque démarche, ou ne hasarde des paroles qui pourraient devenir fatales pour nous tous. Allez ! »

Antoine fut bientôt au palais des Quatre-Fontaines, chez la princesse de Rossano, où s'était retirée dona Olimpia depuis son départ du Quirinal. Il y trouva ces deux dames, qui s'entretenaient des affaires du conclave avec les princes Camille Pamphile, Justiniani et Ludovisi. Les trois beaux-frères et la jeune princesse plaidaient précisément auprès de leur mère la cause que le cardinal Antoine se proposait de développer et de défendre. Justiniani, qui, indépendamment de la légèreté de son caractère, avait l'esprit de contradiction, enchérissait sur tous les autres et ne tarissait pas en faisant l'éloge de Fabio Chigi à dona Olimpia, qui en était

presque devenue furieuse. « Ah ! mon cher cardinal, dit la princesse de Rossano à Antoine lorsqu'il entra, soyez le bienvenu ; car nous avons grand besoin de vous. — Je doute fort que son éminence abonde dans votre sens, dit Olimpia en s'avançant aussi vers Antoine. Que penser de ces imprudents, de ces fous qui demandent Chigi pour pape ? Chigi qui les méprise tous, qui les ruinera, qui les exilera sitôt qu'il aura le pied sur le trône ! — Mais nous ne le demandons pas, madame, s'écrièrent en même temps et avec impatience les trois princes ; nous vous disons seulement que, s'il est élu, il faudra bien le prendre tel qu'il est. — Et qu'après tout, ajouta Justiniani, cet homme n'est pas si noir qu'on le fait. Moi, je l'estime, je l'aime ; c'est un bon prêtre. — Un vrai cagot ! répondit Olimpia, un moine qui joue la simplicité et affecte le rigorisme pour mieux en imposer. Laissez-le régner un an, et vous m'en direz des nouvelles après... Nous sommes trahis, ruinés, mon cher cardinal, continua à voix basse dona Olimpia, qui était pâle et tremblante de colère. Tous ces gens-là sont autant de vipères que j'ai réchauffées dans mon sein. Je vois bien leur projet..... Cela les arrangerait qu'on m'intentât un procès, qu'on m'exilât, qu'on me mît à mort même, pourvu qu'on leur substituât ce que j'ai amassé... » En parlant ainsi, dona Olimpia pleurait abondamment. « Les ingrats ! disait-elle toujours au cardinal en le poussant à l'écart, c'est pour eux que j'ai sacrifié le repos de ma vie, que j'ai bravé la haine de tous ! et voilà ma récompense ! Ah ! que je suis malheureuse ! »

La princesse de Rossano, à cette dernière exclamation, crut devoir se rapprocher de sa belle-mère pour lui offrir des consolations. Mais dona Olimpia, sans lui témoigner de ressentiment, lui dit d'un ton qui indiquait un ordre : « Laissez-moi, laissez-nous, » et elle demeura seule avec le cardinal.

Elle en eut pour plusieurs minutes à se remettre du trouble où cette scène violente l'avait jetée. « Non ! dit-elle enfin, à Antoine, je ne me reconnais plus, je n'ai plus aucun empire sur moi-même... Secourez-moi, conseillez-moi. — Avant tout, madame, je crois devoir vous rappeler à des sen-

timents plus raisonnables, à plus de bienveillance envers votre famille. — Ah! cardinal, que dites-vous là? Si vous les connaissiez? — C'est au moins un devoir que d'en montrer les apparences. Des scènes semblables à celle qui vient d'avoir lieu pourraient vous nuire à tous si elles étaient sues. Les conjonctures où nous nous trouvons, madame, sont graves, et jamais peut-être nous n'avons eu autant besoin de recueillir notre courage et surtout de conserver notre présence d'esprit. On vient de vous tenir un langage dont la forme a pu justement vous blesser, mais qui renfermait une vérité que moi-même je me proposais de vous faire connaître en venant ici. — Laquelle? — La nécessité de vous résigner à tout ce qui pourra résulter du conclave, afin d'être préparée, ainsi que nous, à tirer le meilleur parti du plus mauvais cas possible. — Comment? — Oui, princesse, je vous engage à suivre l'exemple que mon frère et moi nous vous donnons, en considérant Flavio Chigi comme élu. — Que dites-vous? Fabio Chigi! Non, non, Antoine, je ne puis me faire à cette idée! Prenez mes trésors, vendez s'il le faut tous mes biens, pour qu'on s'oppose à son élection, et si l'on ne peut y parvenir, qu'on m'arrache la vie plutôt que de le voir couronner! — J'ai vraiment peine à vous reconnaître, madame, dit le cardinal avec douceur, et vous avez raison d'assurer que vous avez perdu tout empire sur vous-même. Remettez-vous, et réfléchissez que nous n'avons pas de temps à perdre en paroles vaines; faites-y bien attention, c'est après-demain qu'ouvre le conclave.»

Cet avertissement produisit un effet presque magique sur dona Olimpia. Cette femme s'était fait une telle habitude de contenir et de dissimuler ses passions, que, quand elle s'y livrait par hasard, c'était avec la mutinerie et toute l'irréflexion d'un enfant; mais un mot la faisait rentrer en elle-même, et lui rendait l'exercice de sa volonté.

Fait à son naturel, Antoine parvint à la calmer. Il lui exposa d'une manière claire et précise les chances des deux concurrents au trône, la puissance relative des factions des différents pays qui soutenaient l'un ou l'autre; sans lui dissimuler les espérances que pouvait concevoir Sachetti, qui

lui convenait assez, il insista sur l'élection probable de Fabio Chigi, qui la contrariait si fort. Bref, il mit tout en œuvre pour faire naître un calus sur le cœur de cette femme, afin d'amortir son irritabilité et de rendre le calme à son esprit.

Force fut bien à Dona Olimpia de se résigner aux chances si hasardeuses d'une élection, et ce fut lorsque Antoine la vit dans cette disposition plus raisonnable, que, sans lui faire connaître entièrement les projets que son frère et lui avaient combinés pour mettre Fabio Chigi dans le cas de contracter une dette de reconnaissance envers les Barberins, il lui fit entendre que quand bien même l'homme dont elle redoutait le plus l'élection serait couronné, on espérait le forcer de ne pas se montrer inexorable envers la famille de dona Olimpia et les Barberins.

Cependant le conclave s'ouvrit, et il dura quatre-vingts jours. Vers la fin, et lorsque l'on avait présenté successivement, mais sans aucun espoir de succès, le moine Maculano, Palotta, Cherubini, Rospigliosi et Fabio Chigi, et qu'enfin le cardinal Sachetti avait eu, pendant une semaine entière, trente-trois voix, ce qui ne lui en laissait plus à désirer que quatre pour obtenir la moitié plus une de celles des soixante-douze cardinaux, il s'effectua au conclave une de ces révolutions si communes dans les assemblées électorales. Un beau matin, on trouva au scrutin trente-un suffrages pour François Barberin, qui jusque-là n'avait eu que quelques voix isolées. Aux scrutins du soir et du lendemain les trente-un suffrages reparurent, tant qu'enfin Barberin se trouva être un concurrent fort dangereux pour Sachetti.

Jusque-là on s'était ennuyé au conclave, n'ayant pour passer le temps que les offices, les scrutins du soir et du matin, et d'éternelles promenades dans l'intérieur du palais. Cet incident remit tous les esprits en mouvement, et donna une activité extraordinaire aux cardinaux et à leurs conclavistes. Bientôt on entendit ouvrir et fermer les cellules; on se parlait ou l'on s'évitait dans les corridors. On attendait aux portes pour entrer à son tour chez celui que l'on voulait endoctriner ou séduire. « Qui a fait cela ? Comment une telle

chose a-t-elle pu arriver ? » demandaient également ceux qui avaient donné ou refusé leur suffrage à François Barberin. On interrogeait les conclavistes de ce cardinal, on cherchait à tirer d'eux quelques mots de vanité qui expliquassent le succès inattendu de leur maître. Barberin reçut plus de visites que tout autre. Les uns le flattaient, non sans laisser échapper quelques mots d'ironie ; d'autres, toujours disposés à s'accommoder de celui entre les mains de qui peut tomber le pouvoir, venaient au moins faire acte de présence en cette occasion. La vérité est que François Barberin eut à ce moment tout autant de chance que Sachetti, et beaucoup plus que Chigi, qui n'en avait réellement pas encore.

« A nous, messieurs de l'escadron volant, dit le cardinal de Retz à Azzolini, à Albizzi, à Omodei, Lomellino et aux autres de sa faction qui s'étaient réunis dans sa cellule. Est-ce qu'il y a quelque chose de changé dans votre résolution de porter Chigi, mes frères? et quelqu'un d'entre vous a-t-il donné sa voix à Barberin? Nous laissons la conscience de chacun libre; mais nous désirons savoir sur qui compter. — Rien n'est changé, monsieur de Retz, dit Azzolini avec le sourire sur les lèvres; rien n'est changé, n'est-il pas vrai, messieurs? ajouta-il en promenant son regard sur les cardinaux, au milieu desquels il se trouvait. Non, rien n'est changé; et si ce n'était un péché, je gagerais que la plaisanterie des trente-un suffrages ne se renouvellera pas. N'oubliez pas que le cardinal François peut au besoin disposer de vingt voix dans sa propre faction ; or, si vous joignez à cette circonstance celle du peu d'ensemble qui règne dans le choix des factions française et espagnole, rien n'est si facile que d'expliquer cet accident. Lorsque les joueurs s'ennuient de ne pas gagner, ils brouillent les cartes, afin de changer la fortune. Tout le monde s'ennuie à mourir dans ce conclave. Ecrire soir et matin les mêmes noms, faire le dépouillement des scrutins, et trouver toujours trente-deux ou trente-trois voix pour le cardinal Sachetti, c'est à en tomber malade. — Que n'allez-vous voir le cardinal Chigi dans sa cellule, monsieur de Retz? demanda Lomellino avec son calme accoutumé. Il faut s'aider soi-même si l'on veut que Dieu nous aide ; faites-lui

quelque ouverture, dites-lui que nous sommes pour lui, et recommandez à ses conclavistes de mettre un peu plus d'activité et même d'adresse à faire valoir les espérances de leur patron. — Ne faites pas cela, dit Albizzi ; je connais Chigi, il s'en offenserait. Mais M. de Retz, qui est placé auprès de lui au scrutin, a toute occasion de l'entretenir, d'autant mieux que Chigi paraît avoir un faible pour lui. »

Lomellino, qui avait peu de confiance dans le cardinal Albizzi, ne dit rien, et sortit quelques instants après de la cellule de Retz pour aller dans celle de Chigi. Celui-ci y demeurait presque toujours seul ; tandis que ses confrères se promenaient en faisant la conversation, lui récitait ses prières à l'écart, ou se livrait à quelque lecture sérieuse pour toute récréation. Pendant la durée du conclave, on ne le vit pas une seule fois s'approcher des fenêtres pour prendre l'air, et ce n'était pas sans peine qu'on obtenait de lui qu'il ouvrît sa cellule quand on frappait pour y entrer. Depuis l'agitation que causaient les trente-un suffrages donnés à Barberin, il s'enfermait plus rigoureusement, et il ne fallut rien moins que la voix de Lomellino, auquel il portait une amitié respectueuse, pour qu'il lui ouvrît sa porte. Lomellino, avec la sincérité d'un homme plein de piété, ne prit aucun détour pour lui exposer l'objet de sa démarche. Il lui fit observer que ces éternels ballottages qui prolongeaient inutilement la durée du conclave, prouvaient qu'aucun des sujets proposés ne remplissait réellement les vœux du sacré collége ; qu'il était temps que ces hésitations fâcheuses eussent un terme, et qu'il ne doutait pas que si le cardinal Chigi permettait à ses nombreux amis de faire valoir ses justes prétentions à gouverner l'Eglise, les travaux du conclave seraient promptement terminés.

Pendant que Lomellino parlait, Chigi avait tenu les mains jointes et les yeux baissés. Sans changer d'attitude : « Mon frère, répondit-il, la confiance que j'ai en vous me fait un devoir d'écouter avec respect des paroles dont je me serais peut-être trouvé offensé si elles fussent sorti de la bouche de tout autre. Je crains, mon frère, que vous ne vous fassiez illusion sur le mérite que vous me supposez ; avant de me

l'accorder dans votre conscience, réfléchissez-y mûrement. Je ne me sens pas la force de gouverner l'Eglise, non; et si le sacré collége me choisissait pour exercer ce grand acte, je vous le dis, mon frère, dans toute la sincérité de mon cœur, c'est un fardeau que je porterais comme Notre-Seigneur a traîné sa croix, avec courage et résignation. » En sortant de chez Chigi, Lomellino rencontra Azzolini et de Retz, à qui il rapporta mot pour mot l'entretien qu'il venait d'avoir. « Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, dit tout bas Azzolini à de Retz; je vais trouver Chigi. »

Le reclus fit cette fois quelques difficultés pour ouvrir sa porte. Cependant il céda aux instances de son confrère, et l'admit dans sa cellule. Azzolini, quoique sur un tout autre ton, entra en matière avec autant de franchise que Lomellino. « Je sais d'avance, mon cher frère, toutes les réflexions, tous les refus mêmes que vous allez opposer à ma requête; mais ce qui me donnera le courage de vous contredire, c'est que je viens plaider pour des intérêts qui sont bien moins les vôtres que ceux de toute la chrétienté... — Tenez, mon cher Azzolini, interrompit Chigi en ridant son front, je vois que c'est un coup monté pour me pousser d'un côté où je ne veux pas aller, parce que je m'en sens indigne; ainsi laissez-moi, et brisons là. — Monsieur Chigi, reprit Azzolini avec une espèce de sévérité que tempérait sa physionomie gracieuse, si le malheur voulait que le sacré collége fût composé de cardinaux tellement privés de vertus et de talents, qu'Azzolini se trouvât être par comparaison le premier d'entre eux, il accepterait la tiare si on la lui offrait, parce que ce serait un devoir sacré en ce cas. Le saint-siége avant tout! »

Chigi n'était pas préparé à cette flatterie; son front se dérida; Azzolini s'en aperçut, et prenant tout à coup le ton de la familiarité: « Mais vous voulez donc, continua-t-il, que nous demeurions toute l'année en conclave? Est-ce que vous êtes la dupe du suffrage improvisé par M. Barberin en sa faveur? Je ne vous dirai pas qu'il aurait peut-être vu avec quelque plaisir M. Sachetti couronné. M. Sachetti est très-aimé de la cour de France, et les MM. Barberins ont pu pen-

ser qu'il les aiderait pour rentrer en grâce auprès de sa majesté catholique; mais au fond, leur véritable estime est pour vous; ils savent très-bien que l'Espagne met une confiance entière en vos vertus; ils ne doutent pas que vous seriez pour toute la famille des Barberins, et il insista sur ces mots, juste, bienveillant, indulgent même s'il était nécessaire; et quant à la comparaison qu'il peuvent faire entre vous et le cardinal Sachetti, bien que cette éminence l'emporte effectivement sur beaucoup d'autres par sa piété et ses talents, tout le monde reconnaît ouvertement la supériorité que vous avez sur lui... — Mon frère, mon frère, interrompit Chigi en se cachant le visage avec ses mains, cessez de tenir un tel langage! — Et pourquoi? demanda Azzolini avec un calme que tout le monde aurait pris pour de la candeur; suis-je coupable en répétant ce que j'entends dire à chacun? Me ferez-vous un crime de vous apprendre que les gens sages et désintéressés se plaisent à répéter que vous êtes le seul homme qui puisse rétablir sur des fondements solides le gouvernemeut des choses spirituelles et temporelles? Puisque le ciel vous a accordé une supériorité à laquelle tout le monde rend hommage, il y aurait de la faiblesse à vous à ne pas accepter courageusement le fardeau que cela vous impose de porter. »

Tandis qu'Azzolini faisait ces ouvertures, non sans quelque succès, les cardinaux de la faction espagnole, réunis auprès de Jean-Charles de Médicis, traitaient une question qui n'y était pas étrangère. Ces éminences s'accordaient parfaitement entre elles pour l'exclusion de Sachetti, dévoué à la France et au cardinal Mazarin; mais il s'en fallait bien qu'il s'entendissent également sur le sujet à élire. Toutes leurs voix se dispersaient à chaque scrutin, sans que Palotta, Maculano et quelques autres que l'on avait mis en avant, eussent jamais obtenu assez de voix pour que leur élection devînt probable. « Nous n'en finirons jamais, répétaient Jean-Charles, Trivulci, Colonna et les chefs de cette faction, tant que nous ne nous accorderons pas d'avance sur quelqu'un. — Et comme vous en pouvez juger par ce qui vient d'avoir lieu, ajouta le cardinal de Lugo, qui était

lié d'amitié avec Chigi, vous risquez de faire pencher la balance en faveur de Sachetti et même de Barberin. — Moi, je pencherais assez pour le cardinal Maculano, dit Cesi; c'est un homme juste, et qui n'entrerait dans aucune intrigue. — C'est vrai, interrompit le cardinal Colonna; mais il ne saurait pas non plus les déjouer. Il est trop étranger aux affaires temporelles. — Et vous pouvez être certains, ajouta son éminence de Lugo, que s'il était élu, ces messieurs de la compagnie de Jésus nous donneraient du fil à retordre pendant tout son règne. Oh! prenons-y garde, ne nous mettons pas mal avec eux! il faut tâcher de trouver quelqu'un qui ne soit pas leur ennemi, et cependant qui les maintienne. Or, je ne connais qu'un homme qui puisse remplir ces conditions. »

Comme on savait les relations d'amitié qui régnaient entre de Lugo et Chigi, tout le monde comprit de qui il s'agissait, et personne ne fit d'objection. Aussi fut-il facile de s'apercevoir que cette désignation avait produit de l'effet sur les membres de la faction espagnole. Mais, indépendamment de toutes les cabales du conclave que l'on connaît déjà, il y avait encore un parti peu nombreux, mais dont le projet était très-fixe; c'était celui des cardinaux Cibo, Aldobrandini, Odescalchi, Rondinino, Vidman et Donghi, auquel on ne tarda pas à donner le titre de *petit escadron*, lorsqu'il eut fait connaître ses intentions.

Ces six cardinaux, liés intimement avec dom Pamphile et sa femme, la princesse de Rossano, avaient formé, avant l'ouverture du conclave, une ligue en faveur de Chigi. La jeune princesse, à qui la tyrannie de sa belle mère avait toujours été insupportable, n'avait pas cessé, depuis l'élévation de Chigi à la secrétairerie d'état et au cardinalat, de témoigner à cet homme une confiance qui plus d'une fois lui avait été utile à se maintenir en faveur auprès d'Innocent X, lorsque dona Olimpia s'efforçait de lui nuire. Depuis la mort du pontife, la princesse, quoique très-attentive, ainsi que tout le reste de sa famille, à préparer pour le règne futur tous les moyens de conserver leurs grandes richesses, et celles même que dona Olimpia avait amassées, n'était

nullement d'humeur, pas plus que son époux, à voir élire un pape qui, en prenant trop exclusivement les intérêts de leur mère, risquât de rendre à cette femme l'exercice d'un pouvoir qui leur était devenu odieux. Au surplus, l'abus que dona Olimpia en avait fait avait détaché d'elle toute sa famille; et son neveu, le jeune Maldachini lui-même, revêtu de la pourpre si jeune par elle, devenu, presque aussitôt son élévation, l'un de ses accusateurs les plus ardents, comptait encore dans le conclave parmi ceux qui portaient Chigi avec le plus d'empressement.

A peine *le petit escadron* apprit-il que la faction espagnole commençait à pencher en faveur de Chigi, et que leurs confrères de *l'escadron volant* affirmaient à qui voulait les entendre la disposition où ils étaient parvenus à mettre l'esprit de l'ancien sécrétaire d'état; que les Barberins, qui n'étaient pas encore en mesure pour l'avenir, usèrent du pouvoir qu'ils s'étaient adroitement ménagé sur les cardinaux de leur faction pour contrebalancer momentanément la chance naissante de Chigi. On porta de nouveau Sachetti avec plus de persévérance; et bientôt les bulletins et les travaux du conclave reprirent leur monotonie accoutumée.

Le jeune cardinal Charles Barberin, le frère de celui qui avait épousé la petite-fille de dona Olimpia, ne partageait pas entièrement les intentions de ses deux oncles, François et Antoine. Charles était un homme plein de piété et de droiture, ayant une aversion naturelle pour tout ce qui avait l'apparence d'une intrigue, et à son entrée au conclave, il n'avait voulu s'associer à aucune faction, à aucune cabale. Dominé seulement par le désir de voir faire une élection favorable au gouvernement de l'Église, il était prêt à donner sa voix à tous les sujets qui lui paraissaient dignes, désirant toutefois au fond du cœur que le choix tombât sur Fabio Chigi.

Personne dans le sacré collége n'ignorait cette disposition du jeune Barberin; ses oncles moins que tous les autres. Azzolini, ainsi que de Retz, en avaient plus d'une fois parlé ensemble, avec l'idée d'en tirer parti pour faciliter l'élection de Chigi. « Engagez donc Charles à aller voir Chigi dans sa

cellule, dit Azzolini à de Retz. Ce garçon-là avec sa jeunesse et sa candeur, en fera plus que nous tous avec notre expérience. Marchons de ce côté où je le vois seul; nous lui parlerons. » Ils le joignirent en effet. « Nous voilà donc retombés dans nos interminables scrutins inutiles, monsieur Charles? dit de Retz au jeune Barberin : est-ce que vous n'êtes pas disposé comme nous à en finir? » Après cet exorde, il lui parla avec les plus grands éloges de Chigi, l'engageant à se déclarer hautement en sa faveur, et si cela lui était possible, à faire quelques tentatives auprès de ses oncles pour les décider à reporter toutes les voix dont ils disposaient pour élever un homme que tout le sacré collége désirait au fond du cœur d'élire. Le cardinal de Retz avait été tellement séduit par les qualités et les vertus apparentes de Chigi, qu'en tenant ce langage il y mit un ton de sincérité qui fit impression sur le jeune Barberin. Lorsque Azzolini, qui n'avait pas autant de confiance dans le caractère de Chigi, quoiqu'il le portât avec beaucoup d'ardeur dans des vues d'ambition, se fut aperçu que Charles Barberin écoutait les avis de de Retz avec attention, il crut devoir y joindre les siens. « Monsieur Charles, lui dit-il, je ne saurais vous dire quelle joie j'éprouverais si vos vœux et les nôtres étaient exaucés. Quant à moi, et M. de Retz peut vous l'affirmer, je n'ai pas dit un mot ni fait un pas, depuis l'ouverture du conclave, qui n'eussent pour objet le choix de notre frère Chigi. Allez-vous le voir quelquefois? — Non, répondit Charles : je craindrais de blesser sa délicatesse; et ma conscience d'ailleurs..... — Vous avez tort, monsieur Charles, interrompit Azzolini; vous avez tort. M. Chigi se fait des scrupules que des personnes telles que vous pourraient seules lever. Si vous lui dites qu'il est l'homme à élire, soyez certain qu'il vous croira, parce que, outre les lumières que vous possédez, vous avez encore l'immense avantage en cette circonstance d'être complétement désintéressé. — Non, je ne puis me décider à faire de pareilles démarches... j'aurais l'air de m'opposer ouvertement aux intentions de mes oncles... cela n'entre nullement dans mes idées; il faut que les choses se fassent par la volonté divine. — *Aide-toi*,

et le ciel t'aidera, comme dit notre proverbe français, interrompit le cardinal de Retz. — Et d'ailleurs, messieurs vos oncles, ajouta Azzolini, ne sont peut-être pas si loin de partager nos idées que vous le supposez. — Vous croyez? demanda avec étonnement le cardinal Charles. — Entendons-nous, dit Azzolini en prenant le bras du jeune Barberin, et faisant signe à de Retz qu'il était bon qu'il les laissât seuls un moment : Entendons-nous, monsieur Charles. Croyez-vous ainsi que moi que Chigi soit l'homme du sacré collége qui conviendrait le mieux pour réparer les désordres du dernier règne? — Oui. — Êtes-vous décidé ainsi que moi à employer tous les moyens pour faciliter son élection? — Mais..... — Allons, décidez-vous. — Eh bien! oui. — Rappelez-vous donc quel est l'état des choses, et voyez ce qu'il convient de faire. Malgré tout le désir que vous et moi avons de ne nous occuper que des intérêts spirituels, Dieu a voulu que les affaires de ce monde fussent si souvent mêlées à celles de l'Église, qu'il entre dans les devoirs de ceux qui comme nous participent à leur gouvernement, de ne négliger ni les uns ni les autres. Vous pourriez bien vous promener dix ans dans le conclave en formant les vœux les plus ardents et les plus pieux pour M. Chigi, que vous avanceriez moins ses affaires et les nôtres qu'en disant vingt paroles à qui il est bon de les adresser. Ce serait, permettez-moi de le dire, manquer de prudence et surtout de courage que de s'obstiner au silence en pareille occasion, et les effets de la conscience deviendraient très-fâcheux s'ils se réduisaient à de la pusillanimité. Qu'y aurait-il de si difficile pour vous, qui êtes jeune, plein de piété, exempt de toute ambition, à qui on ne peut pas reprocher sa grande fortune, puisque vous n'avez rien fait pour l'acquérir; qui pourrait, dis-je, vous savoir mauvais gré d'employer l'autorité que vous donne votre position pour garantir toute votre famille des dangers dont elle peut craindre d'être menacée par le pontife qu'on va élire? Croyez-vous que la profonde estime que nous vous portons tous serait diminuée quand nous saurions qu'en bon parent vous avez fait tous vos efforts pour assurer la tranquillité future des vôtres, pour leur conserver les

biens et le rang qu'ils possèdent? Non, monsieur le cardinal; loin de là, nous vous en estimerions davantage, s'il était possible. Si j'étais dans le même cas que vous, continua Azzolini après ce préambule, j'irais voir M. Chigi; je lui parlerais amicalement, franchement; je lui toucherais quelques mots des craintes mal fondées, sans doute, de mes oncles François et Antoine; je lui dirais que mes oncles, loin de s'opposer à l'élection de M. Chigi, sont au contraire très-portés à la déterminer..... — Ah! monsieur Azzolini, croyez-vous que je pourrais tenir un pareil langage sans offenser la vérité? demanda Charles Barberin en souriant avec une expression de honte. — Mais, mon cher cardinal, dit Azzolini en prenant les deux mains de Charles, il est bon de ne pas se mêler d'intrigues; mais au moins faut-il être au courant des affaires. Si, au lieu de rester seul dans votre coin, vous aviez conféré quelquefois avec messieurs vos oncles, vous sauriez que s'ils ont franchement essayé de porter M. Sachetti, au fond leur désir a toujours été de voir parvenir le cardinal Chigi, et que du moment que celui-ci paraîtra avoir des chances raisonnables, ils abandonneront l'autre. — Est-il possible? — Je vous en réponds. »

Cet entretien produisit beaucoup d'effet sur Charles Barberin, qui ne se sentit plus si éloigné de faire une démarche auprès de Chigi. Azzolini, de son côté, et sans perdre de temps, alla prévenir les cardinaux François et Antoine de la conférence qu'il venait d'avoir avec leur neveu, les engageant à lui parler, à le flatter, et surtout à le presser de voir le cardinal Chigi.

Malgré la rigueur apparente que l'on met à interdire aux membres du conclave toute communication avec le dehors, outre une foule de petits subterfuges, au moyen desquels les cardinaux et leurs conclavistes entretiennent jusqu'à des correspondances écrites avec les personnes de la ville, chaque faction a encore la ressource de communiquer avec l'ambassadeur de la nation dont elle prend les intérêts. Celui d'Espagne, M. le duc de Terra-Nova, étant venu au Vatican pour s'entendre avec les trois cardinaux qui, pendant la vacance du saint-siége, gouvernent pour le pape, usant du

droit que l'usage lui donnait, alla faire ses politesses à tous les cardinaux avec lesquels il était lié. Si c'eût été au commencement du conclave, peut-être eût-on porté plus d'attention à cette visite; mais tous les pauvres reclus étaient si las de la monotonie de leur vie; ils éprouvaient une satisfaction si vive toutes les fois qu'il se présentait pour eux l'occasion de voir et d'entendre un personnage nouveau, que l'on ne pensa pas même aux suites que pourrait avoir la présence de l'ambassadeur d'Espagne, tant on était curieux de le questionner et de lui répondre.

Cependant M. de Terra-Nova avait ses projets. Averti presque journellement de toutes les vicissitudes du scrutin, et instruit par des conclavistes des factions d'Espagne et de France, des chances qu'avait eues et avait encore Sachetti, il se proposait de les ruiner. La veille, il avait reçu du roi son maître une lettre en réponse à celle que le cardinal François Barberin avait écrite à sa majesté catholique, pour lui demander la levée du séquestre des biens que lui et son frère avaient en Espagne. L'ambassadeur en venant au conclave s'était muni de cette pièce importante. Après avoir satisfait là curiosité des plus empressés, il trouva moyen d'entraîner François et Antoine Barberin dans un endroit écarté, où il les interrogea sur leurs dispositions à l'égard de Sachetti, et touchant les chances de Chigi. « Le lieu n'est pas favorable aux longs discours, dit l'ambassadeur; je me bornerai à vous prévenir que j'ai reçu réponse à votre lettre: tout vous sera rendu si Sachetti n'est pas élu. Voici la signature de sa majesté, » ajouta-t-il en ouvrant la missive du roi d'Espagne. On se sépara. Le duc de Terra-Nova alla de nouveau se mêler à la foule des cardinaux et des conclavistes, qui le reconduisirent respectueusement jusqu'à la dernière porte.

Cette petite récréation fut pour les reclus ce qu'est la rencontre d'une source pour des voyageurs traversant un long désert. Mais quand la joie qu'elle causa fut épuisée, l'ennui des éternels scrutins à trente-deux voix pour Sachetti se fit sentir plus que jamais. La plupart des cardinaux, vieux, valétudinaires, et fatigués d'ailleurs par un séjour incom-

mode dans des cellules étroites et obscures, devinrent sujets à de fréquentes indispositions. Les médecins et les apothicaires du conclave ne surent bientôt plus auquel entendre, et il y eut un moment où le sacré collége faillit à se transformer en hôpital.

Cependant les Barberins, les deux Médicis, Trivulci, de Retz, et bien d'autres, parmi lesquels il faut compter Azzolini et Fabio Chigi, conservèrent leur santé et toute leur présence d'esprit. Quant au cardinal François, il employa son autorité et son adresse en cette circonstance pour décider son neveu Charles à voir Chigi, qui le reçut très-bien, et montra quelque empressement même à laisser deviner que, loin d'en vouloir à la famille Barberine, il serait disposé à la servir ainsi que ses alliés. Peu de jours après cette entrevue, ces espérances vagues se transformèrent en promesses positives. Chigi ne pouvait pas les faire lui-même; mais son parent, son ami, le cardinal de Lugo, en ayant soin de se donner l'air d'agir de son propre mouvement, promit positivement la protection de Chigi, non-seulement pour la maison des Barberins, mais pour celle de dona Olimpia, offrant pour garantie de cette dernière promesse l'attachement sincère que le cardinal portait à don Camille et à madame la princesse de Rossano. De ce moment, François et Antoine Barberin fréquentèrent la cellule de Fabio Chigi, qui, se refusant toujours aux promenades dans les corridors, conservait par sa retraite une austérité apparente qui lui réussit on ne peut mieux.

Tandis que l'affaire se nouait ainsi dans l'ombre, l'infatigable Azzolini prenait mille précautions auprès de toutes les personnes rassemblées au conclave, pour amener les esprits les plus opposés à la même idée. Tantôt, et sous la couleur de l'intérêt que tel ou tel cardinal indisposé paraissait lui inspirer, il répétait à leurs médecins que la longueur du conclave était la principale cause de leurs maladies; qu'il fallait les engager à prendre un parti prompt, sans quoi on risquait de demeurer encore tout un mois enfermé au Vatican. « Prenez-y garde, messieurs les docteurs, ajoutait-il, l'indécision dans ce cas peut devenir une maladie mortelle. »

Des médecins de leurs éminences il passait à leurs confesseurs. Avec ceux-ci il traitait la question plus directement, leur faisait adroitement l'éloge de Chigi, et les assurait que les cardinaux, presque tous portés en sa faveur, n'attendaient qu'un conseil donné avec autorité pour en finir.

Mais l'homme qu'Azzolini entretenait avec le plus d'assiduité était le père Chechi, prédicateur du conclave. Ce jésuite, homme d'esprit et assez éloquent, regardait, ainsi que sa compagnie, le cardinal Fabio Chigi comme l'un de ceux que sa piété et son habileté d'homme d'état rendaient le plus propre à porter remède aux maux qui venaient d'accabler le saint-siége. Ils voyaient d'ailleurs en lui un protecteur zélé de leur ordre; du moins en préjugeaient-ils ainsi, d'après l'ardeur avec laquelle Chigi s'était employé sous Innocent X à la condamnation des propositions de Jansénius. Azzolini n'avait garde de dissuader le père Chechi à ce sujet; il lui présentait même, au contraire, Chigi comme un prêtre attaché aux doctrines des successeurs de Loyola, et qui deviendrait sans aucun doute pour eux un zélé protecteur, dès qu'il serait souverain.

Le père Chechi, naturellement imbu de cette idée, la caressa chaque jour davantage, à mesure qu'Azzolini, par ses discours insinuants, lui persuada toujours plus que la majorité des cardinaux lui saurait gré de publier en quelque sorte une opinion qui était celle de tout le monde, bien que personne n'osât la manifester le premier.

Les diètes forcées commandées par les médecins, les conversations des confesseurs et des conclavistes, et plus encore la netteté avec laquelle le père Chechi finit par désigner Fabio Chigi dans ses sermons, produisirent leurs fruits.

C'était le soixante et dix-neuvième jour que la majorité du sacré collége, également indécise, allait recommencer son insignifiant scrutin, lorsque les principaux chefs des factions, qui s'étaient entendus d'avance, proclamèrent tout à coup le nom de Fabio Chigi.

Il faut avoir assisté à des élections pour savoir combien peu de chose suffit pour décider des électeurs qui ont faim, ou seulement besoin de prendre l'air, en faveur du premier

venu. Les cardinaux vieux, ceux qui avec une santé délicate étaient exténués de fatigue et d'ennui; les éminences plus jeunes, et à qui leur vigueur, au contraire, faisait vivement désirer la liberté, tous, comme s'ils eussent reçu une commotion électrique, répétèrent comme malgré eux « Fabio Chigi! Fabio Chigi! »

Les partisans du cardinal ne manquèrent pas de soutenir vivement ces acclamations; certains membres du sacré collége même, qui n'auraient certainement pas élu Chigi s'ils eussent eu le temps de la réflexion, cédèrent à l'entraînement général. On ne fit pas de scrutin; Fabio Chigi fut élu *par adoration*, et à l'exception du cardinal Rosetti, qui le haïssait mortellement, tous allèrent à l'envi lui baiser les pieds.

Si dans l'entraînement du sacré collége il y avait eu quelque peu de surprise, rien ne fut plus franc et plus général que l'enthousiasme et la satisfaction causés dans Rome par l'élection d'Alexandre VII; car c'est le nom que prit le nouveau pape. Le peuple lui témoigna son contentement et les flatteuses espérances que faisait concevoir ce nouveau règne par des acclamations et des réjouissances inusitées.

Le clergé, les grands, et tout ce qu'il y avait de personnes éminentes à Rome, mus par des sentiments semblables, s'empressèrent de saluer le nouveau souverain. Parmi les premiers qui félicitèrent Chigi de son élévation, on remarqua les princes don Camille Pamphile, Justiniani, Ludovisi et le cardinal Maldachini. La princesse de Rossano elle-même, profitant de ce que le céremonial n'était pas encore rigoureusement établi à la nouvelle cour, alla avec son fils don Juan demander la bénédiction du saint-père.

Au milieu de cette ivresse générale, seule, inquiète dans son palais, dona Olimpia méditait sur la conduite qu'elle avait à tenir en cette occasion solennelle. Dès que le nouveau pape avait été installé au Vatican, elle avait bien pris le soin de lui envoyer l'un des officiers de sa maison pour le saluer de sa part; mais cette démarche de pure étiquette devenait par cela même un acte insignifiant qui la laissait dans une indécision dont il lui tardait de sortir.

De tous les cardinaux qu'elle avait comptés au nombre de

ceux qui lui étaient dévoués avant le conclave, elle ne vit revenir près d'elle que les Barberins et Azzolini. Tous lui tinrent à peu près le même langage, lui conseillant de se tenir à l'écart, et de laisser aux princes de sa famille et à madame de Rossano, qui étaient déjà dans les bonnes grâces du nouveau pontife, le soin de veiller aux intérêts de toute sa maison. Mais au lieu de se rendre à ces sages conseils, dona Olimpia, comme toutes les personnes déchues, se laissa aller à son humeur et à la colère. Peut-être se fût-elle encore rendue aux raisons d'Azzolini et des Barberins, si elle n'eût eu à céder en cette occasion qu'à son fils et à ses gendres; mais l'idée de voir sa belle-fille, la princesse de Rossano, accueillie par le pape, et d'être protégée par elle, la révolta. Devenant toujours plus inaccessible aux observations des trois cardinaux, elle se laissa aller à de tels emportements, qu'elle finit par leur dire « qu'ils la trahissaient, et qu'enfin elle aimerait mieux perdre jusqu'au dernier sequin, plutôt que de devoir la conservation de ses biens à la princesse de Rossano. »

On jugea à propos de la laisser seule, espérant que la réflexion la ferait revenir à des idées plus raisonnables. Mais il n'en fut pas ainsi. Le lendemain de cet entretien, elle commanda l'un de ses équipages de gala, et après avoir cherché dans ses trésors ce qu'elle pourrait trouver de plus précieux par la matière et le travail, elle choisit deux vases d'or qu'elle fit placer dans sa voiture. Entourée d'un nombreux domestique, elle se fit conduire au palais pontifical, et s'avançant bientôt avec une assurance qui en imposa à tous ceux qui se trouvaient dans les pièces qui précèdent celle où se tenait le pape, elle chargea le majordome et le maître des cérémonies de l'annoncer, et se tint fièrement en attente, ayant à chacun de ses côtés un des gentilshommes chargé des vases qu'elle venait offrir à sa sainteté.

Quoique le temps n'ait pas fait passer, tant s'en faut, l'usage d'offrir des dons à ceux que l'on espère se rendre favorable, il l'a singulièrement modifié; et il y aurait quelque chose de grossier et de brutal aujourd'hui à venir, ainsi que dona Olimpia, présenter, même à un subalterne, le prix de

sa complaisance. Mais au temps de cette femme il en était autrement; l'échange des cadeaux était continuel, même entre les grands, et le refus indiquait seulement la disposition où l'on était à l'égard de celui qui offrait, sans que la susceptibilité du donataire ou du régalé fût mise en jeu. Pour Alexandre VII, ainsi que pour dona Olimpia, la question se réduisait donc à savoir si la belle-sœur d'Innocent X serait ou ne serait pas admise à la cour du nouveau pontife.

Alexandre était un homme dont la singularité, inaperçue jusque-là, se manifesta dès les premiers instants de son règne. Le jour de son élection, lorsqu'on le porta à Saint-Pierre pour la cérémonie de l'*adoration*, il était tout en larmes, et l'on ne put le décider à s'asseoir, selon l'usage, au milieu de l'autel pour qu'on lui baisât les pieds. Craintif et honteux, il se tenait de côté et tellement sur le bord, qu'il faillit plusieurs fois à tomber. Dans le peu de paroles qu'il dit, il jura de rendre rigoureusement la justice et de ne pas s'entourer de ses parents; et enfin, l'un de ses premiers soins fut de faire placer sa bière près de son lit, afin, disait-il, de ne pas abandonner un seul instant l'idée de la mort.

Par une contradiction bizarre, il laissa percer presque en même temps son goût pour le luxe. Ses appartements, sa chambre surtout, furent meublés avec recherche. Pour ses vêtements pontificaux, il fit choisir les étoffes les plus belles, et n'employa que les ouvriers les plus habiles. Au surplus, naturel ou calculé, ce mélange de faste et d'austérité le servit on ne peut mieux auprès du peuple de Rome, qui sur ces deux indices se flattait d'avoir un pape selon son goût, puisqu'il lui rendrait rigoureuse justice et lui donnerait de belles cérémonies.

Au moment que dona Olimpia entrait au Quirinal, Alexandre était précisément occupé à essayer une paire de mules rouges, ornées de croix d'or, que venait de lui apporter Lazzagna, le premier cordonnier de Rome. « Mon cher, lui disait le pape, je ne suis content ni de la matière ni du travail. Cette chaussure est mal taillée, mal cousue, et en outre vous avez beaucoup trop ménagé l'or en brodant les croix. — Saint-père, quant à la croix d'or, je ferai humble-

ment observer à sa sainteté, répondit l'artisan, que je l'ai brodée précisément comme feu son prédécesseur m'ordonnait de le faire; l'or n'est pas fin. — C'est un tort, Lazzagna, dit le pape; tout ce qui touche le serviteur des serviteurs de Dieu doit être pur; et si l'usage ne s'y opposait, je voudrais que ces croix fussent en diamant, parce que le diamant est plus pur que l'or. Entendez-vous, Lazzagna? — Oui, très-saint père. — De même, ajouta Alexandre en mettant son pied sur la bière placée près du lit, afin de montrer les défauts de sa mule, celui qui travaille aux vêtements du successeur de saint Pierre ne doit rien négliger pour les rendre parfaits. Voyez : cette couture est lâche, la coupe de la chaussure n'est pas assez échancrée par ici, et le pied n'est pas suffisamment maintenu. Il faut recommencer tout cela, Lazzagna ! — Comme il plaira à sa sainteté; mais... — Eh bien, quoi? — Le saint-père voudra bien prévenir son camerier pour qu'il s'entende avec moi... — Sur le prix, sans doute? Combien vous payait-on ces mules? — Dix écus romains, saint-père — On vous en donnera cinquante si elles sont telles que je le désire. »

Cet entretien finissait quand le cardinal Rospigliosi, secrétaire d'état depuis l'avénement d'Alexandre, entra d'un air préoccupé, et adressa quelques mots à l'oreille du pape pour l'avertir que dona Olimpia était dans l'antichambre, se proposant d'offrir des présents à sa sainteté, et attendant la faveur de lui faire ses révérences. Sans s'émouvoir, Alexandre fit remettre sa chaussure en ordre par Lazzagna, et pria Rospigliosi de demander le maître des cérémonies. « Faites entrer, dit-il à celui-ci, l'officier qui accompagne la princesse de Saint-Martin. » Et comme Lazzagna, par respect, cherchait à sortir de la chambre : « Demeurez, lui dit le pape; j'ai encore quelques mots à vous dire. »

On introduisit alors l'officier de dona Olimpia, qui entra suivi de deux pages portant chacun l'un des vases d'or destinés à sa sainteté. Le messager s'acquitta de sa commission en offrant les dons de la part de la princesse de Saint-Martin, qui en outre demandait la permission de baiser les pieds de sa sainteté.

« Dites à madame la princesse, répondit Alexandre d'une voix ferme, mais très-calme, que je ne reçois pas ses dons; que sous mon règne, les femmes n'obtiendront des audiences que pour les affaires les plus importantes, et quand leur présence prendra l'importance d'un témoignage; allez. » Comme l'officier et les pages hésitaient : « Sortez! » ajouta le pape avec un léger mouvement d'impatience.

Lazzagna partageait la haine que tout le peuple de Rome portait à dona Olimpia; aussi éprouva-t-il une satisfaction qu'il ne contint qu'avec peine, en entendant le nouveau pape refuser l'entrée de son palais à cette femme superbe. La joie et l'enthousiasme étaient peints dans son regard lorsque Alexandre le rappela vers lui. « Je voulais, mon cher Lazzagna, ajouta le saint-père, qui feignit de ne pas s'apercevoir que des larmes d'admiration s'échappaient des yeux de l'artisan, je voulais vous recommander de nous servir promptement. Les cérémonies de la prise de possession à Saint-Jean de Latran ont lieu dans quelques jours, ainsi je compte sur votre diligence. » Il ne fallut rien moins que le respect dû au pontife pour que Lazzagna gardât le silence, tant ce qu'il venait de voir et d'entendre l'avait émerveillé. Il se jeta à genoux, et sans oser se permettre de toucher le pied d'Alexandre, il baisa la terre à quelque distance, reçut la bénédiction du pape et se retira.

Comme l'avait sans doute prévu le pontife, le témoignage de Lazzagna, présent au refus brusque donné à dona Olimpia, ne fut pas stérile. L'artisan n'eut rien de plus pressé que d'en raconter les détails à ses voisins, et en moins d'une heure toute la ville de Rome fut instruite de l'incroyable témérité de la princesse de Saint-Martin, et de la sévérité dont le pape avait usé envers elle. « Voilà un pape! disait l'un; il nous débarrassera enfin de cette sangsue! — Non-seulement il ne veut pas d'elle, reprenait un autre, mais il ne veut favoriser aucun de ses parents. — Il l'a juré à son couronnement, faisait observer un troisième. — Il a fait mieux encore, reprit un abbé qui écoutait, car il n'a pas permis qu'ils vinssent à Rome. — En vérité? — Rien n'est plus certain. Son frère aîné, Mario, qui arrivait en toute hâte de Sienne,

le lendemain de son élection, a été obligé de rebrousser chemin par ordre exprès du nouveau pontife. Tous ses neveux, et il en a six, sont également consignés à Sienne. Oh! cette fois nous avons un grand pape! » A ces bruits, à ces nouvelles, auxquelles chacun prêtait une oreille attentive, les louanges d'Alexandre allaient toujours en croissant; mais ce qui émerveillait surtout la populace, était l'humilité de ce pontife, qui ne voulait qu'un cercueil pour lui, et se proposait de rendre les cérémonies publiques si brillantes. Lazzagna était devenu une autorité; on voulait le voir, lui parler; tout le monde assiégeait sa boutique, et il n'était plus question dans Rome que de la bière que le pape avait près de son lit, des belles mules qu'il chausserait le jour de la prise de possession, et de la honteuse retraite de dona Olimpia.

Jusque-là l'enivrement causé par les vertus que l'on attribuait au pape avait tellement préoccupé jusqu'aux personnes de haut rang, que la vengeance que les victimes de dona Olimpia se proposaient de tirer d'elle était restée momentanément assoupie. Mais dès que la nouvelle du refus du pape se fut envenimée en passant à travers les bavardages de carrefour, il s'éleva bientôt un concert de voix qui toutes retentirent aux oreilles des cardinaux et du pontife, et demandèrent que l'on fît justice des crimes qu'avait commis la pricesse de Saint-Martin. Alexandre lui-même, qui n'avait peut-être voulu montrer qu'un simulacre de sévérité, fut effrayé du nombre des plaintes et de la violence des accusations portées contre la belle-sœur d'Innocent X. Partagé entre le désir de se montrer juste aux yeux du peuple, tout en ayant pour la famille d'Olimpia les ménagements dont les Barberins avaient eu l'adresse de lui faire une condition pendant la tenue du conclave, il sentit aussitôt combien cette affaire était grave et avec quelle prudence il fallait la traiter.

Quant à dona Olimpia, atterrée par la manière dont elle avait été éconduite du palais pontifical, elle gardait le lit depuis le saisissement qui s'était emparé d'elle à la suite de cette humiliation. La seule personne de sa famille dont elle reçut les soins et avec qui elle voulut converser, était le

prince don Pamphile son fils. Elle tolérait parfois la présence de ses gendres et de ses filles, mais sans pouvoir supporter même l'idée de voir la princesse de Rossano, qui lui était devenue odieuse. Dans l'excès de son dépit et de sa colère, elle attribuait aux conseils de cette jeune femme le traitement rigoureux qu'elle avait éprouvé, se figurant que la princesse usurpait déjà auprès du nouveau pontife un ascendant et une autorité qui la faisaient mourir de jalousie.

« Cette femme causera ma mort! répétait-elle à Antoine Barberin et à Azzolini, les deux personnes devant qui elle s'ouvrait avec le plus de confiance depuis sa disgrâce. Aidez-moi à me débarrasser d'elle! Il n'y a qu'elle qui me gêne, qui me nuit! sans elle le pape m'eût écoutée, j'en suis certaine! » Et en tenant ce langage dona Olimpia pleurait et se roulait sur son lit. Vainement les deux cardinaux s'efforçaient-ils par leurs raisonnements de lui démontrer l'invraisemblance de ses suppositions. « La rigueur que vous a montrée le saint-père, faisait observer Azzolini, ne vous est pas particulière, madame. Sa sainteté avait déclaré avant que vous ne vous présentassiez devant elle, qu'elle ne recevrait aucune personne de votre sexe. — Et pourquoi donc la princesse de Rossano a-t-elle été reçue avec son fils? » s'écria dona Olimpia, se levant furieuse sur son séant, puis retombant tout à coup suffoquée par la colère.

Antoine et Azzolini s'éloignèrent un instant en déplorant l'aveuglement où la passion jetait dona Olimpia, lorsqu'elle les rappela près d'elle. « Antoine, dit-elle, quoique vous m'ayez donné bien des témoignages de sincère attachement, je vous demanderai encore un service. — Lequel, princesse? — Je vais vous paraître déraisonnable et vous m'en voudrez; mais c'est la dernière démarche que je vous prierai de faire en ma faveur! — De quoi s'agit-il, madame? — Allez chez le pape, obtenez de lui qu'il me reçoive! O Antoine! dit-elle en lui secouant les mains avec vivacité, faites cela pour moi, pour notre famille; Antoine! vous comprenez? pour toute notre famille! »

Le cardinal Azzolini, effrayé de ce nouveau projet, crut devoir en détourner l'exécution dans l'intérêt de dona Olim-

pia et du cardinal Antoine lui-même. Avec cette subtilité d'expression qui lui permettait d'exposer la complication des affaires les plus délicates sans effleurer même la susceptibilité de ceux qu'elles concernaient, il donna à entendre que la cause et les biens des familles Pamphile et Barberine réunies seraient beaucoup plus utilement défendus par les parents de dona Olimpia que par la princesse elle-même; que ses enfants et ses gendres étaient les avocats nés de cette cause depuis la mort d'Innocent, tandis qu'au contraire la moindre requête adressée directement par la personne à laquelle la haine populaire s'était attachée, rendrait toute faveur impossible.

Azzolini parla longtemps, et le cardinal Antoine partageait entièrement son avis, lorsque dona Olimpia, qui paraissait avoir écouté avec un grand calme, l'interrompit tout à coup: « Vous avez raison, éminence, dit-elle; mais s'il faut conserver quoi que ce soit par la *protection* de la princesse de Rossano, mieux vaut tout perdre. » Puis, s'adressant au cardinal Antoine : « Allez parler au pape, » lui répéta-t-elle en ayant plutôt l'air de lui donner un ordre cette fois que de lui demander un service.

En sortant du palais Pamphile, les deux cardinaux se communiquèrent les craintes que leur faisait concevoir l'entêtement de dona Olimpia. « Cette femme veut assurément sa perte, dit Azzolini, et je suppose que vous serez assez prudent pour ne pas faire ce qu'elle désire. — Comment l'éviter? demanda Antoine; cela ne m'est pas possible. — Vous avez tort pour elle et pour vous. — J'espérais, dit Antoine avec quelque hésitation, que vous m'accompagneriez chez le saint-père pour faire cette demande. — Vous avez eu tort, répondit Azzolini avec fermeté. J'estime cette démarche trop dangereuse pour y prendre part; et je veux y rester étranger, afin de me conserver la faculté d'obvier au mal si cela est possible, quand il sera fait. »

Antoine avait de la faiblesse dans le caractère, et quoique la raison lui fît partager le sentiment d'Azzolini, il n'eut pas la force de résister à la volonté passionnée de dona Olimpia. Il demanda une audience au pape dans laquelle il réclama

pour elle la faveur de venir saluer sa sainteté. « Mon frère, répondit Alexandre sans témoigner aucun genre d'émotion à cette requête, je sais les liens qui unissent la famille Pamphile à celle des Barberins. Je n'oublierai pas non plus l'opinion trop flatteuse que vous et vos parents avez conçue de moi. J'aurais donc tort de blâmer dans les autres un sentiment de reconnaissance que j'éprouve moi-même. Mais vous avez été si longtemps près du trône, vous avez même si longtemps partagé les devoirs du souverain, que vous ne pouvez avoir oublié les chagrins qui y sont attachés. Il se passe peu de jours sans que le chef de l'état ne soit obligé de faire taire en lui l'homme. C'est ce qui m'arrive aujourd'hui ; je voudrais vous être agréable et ne le puis pas. — Mais, saint-père, si vous jugez devoir user de rigueur envers la princesse de Saint-Martin, ne pourrait-on pas faire valoir en sa faveur l'intérêt des princes et princesses de sa famille? Ne craignez-vous pas que la sévérité que vous montrerez à l'égard de la mère ne devienne une injustice, et, j'oserai le dire, une cruauté envers les enfants? — Vous savez très-bien, mon cher monsieur Barberin, que je n'ai l'intention d'être injuste ni cruel envers la famille Pamphile et la vôtre, répondit le pape en souriant; mais pour acquérir le droit d'exercer cette indulgence, peut-être serait-il bien d'être sévère à l'égard de quelqu'un. Je vous avouerai confidentiellement que je suis fort tourmenté de la gravité des charges qui s'élèvent de tous côtés contre dona Olimpia, et vous seriez effrayé si vous voyiez le nombre des requêtes qui nous ont été envoyées de toutes les parties de l'Italie pour répéter les sommes immenses que cette femme a extorquées. Depuis les plus humbles ecclésiastiques jusqu'aux membres du sacré collége et aux princes, il n'est personne que cette femme n'ait rançonné d'une manière odieuse. Il y a cent affaires ici dont la moindre pourrait donner lieu à un procès capital. » En s'exprimant ainsi, le pape indiquait du doigt une masse énorme de dossiers vers lesquels il entraîna le cardinal Antoine. « Tenez, ajouta-t-il, venez voir : d'autant mieux que je pourrai profiter en cette occasion de vos lumières et de votre longue expérience. Voici par exemple les

requêtes de vingt-deux couvents dont les biens ont été saisis, parce que les supérieurs se sont refusés à payer le rachat que dona Olimpia leur avait imposé ; ici c'est une famille qui réclame deux mille écus romains payés d'avance pour l'achat d'un bénéfice en faveur d'un de leurs parents qui est mort avant de l'avoir obtenu. Mais voilà, je crois, ajouta le pape, l'un des derniers exploits de dona Olimpia : c'est la pétition de monseigneur Arriberti, vous savez ? ce prélat sans consistance et sans capacité, à qui dona Olimpia a vendu la charge de gouverneur de Rome, pour laquelle elle reçut d'avance douze mille écus romains la veille de la mort d'Innocent X. Par cela vous pouvez juger du reste. Toutes ces plaintes se ressemblent, et elles se montent à plus de six cents. »

Il y eut un moment de silence à la suite de cet examen, et le pape s'assit et engagea Antoine à en faire autant : « Je vous dirai, monsieur le camerlingue, ajouta le saint-père, que je me propose de vous communiquer, ainsi qu'à plusieurs de messieurs les cardinaux, tous les détails de cette affaire quand les pièces auront été mises en ordre. Mais puisque le hasard y a porté notre attention, je vous consulterai d'avance. Toutes ces requêtes que vous voyez sont accompagnées des instances les plus pressantes de livrer la princesse de Saint-Martin à la justice. Vous ne pouvez ignorer qu'à Rome une bonne partie des grands et tout le peuple demandent ouvertement sa punition. En sorte que, sauf à gagner du temps pour se ménager les moyens d'être moins rigoureux, et en attendant l'instruction du procès qui sera encore fort longue, il serait peut-être à propos de demander à dona Olimpia qu'elle rendît des comptes. Qu'en pensez-vous ? »

Le pauvre cardinal, qui avait couru assez justement le même danger quelques années avant, était peu disposé à faire une réponse. Aussi le pape, qui tenait bien moins à connaître son avis qu'à lui faire sentir qu'il avait l'œil sur les simoniaques et les exacteurs, ajouta-t-il sans le questionner de nouveau : « C'est que, d'après les informations très-exactes qui nous ont été fournies, il est prouvé que la

princesse de Saint-Martin, outres les revenus ordinaires, a fait passer dans ses coffres deux millions et demi de ducats d'or (20,000,000 de francs) dont l'emploi n'est pas connu. »

Ces derniers mots furent un coup de foudre pour Barberin, à qui dona Olimpia avait fait redemander à peu près la même somme, lorsque lui et sa famille avaient été poursuivis par Innocent X. « Saint-père, dit enfin Antoine lorsqu'il se fut un peu remis, il ne me reste plus qu'à implorer votre clémence en faveur de la princesse de Saint-Martin. — Nous aurons plus de clémence pour la personne de dona Olimpia, dit le pape, qu'elle n'en a eu pour votre maison. » Le cardinal à ces mots baissa les yeux ; mais après un moment de silence, il répliqua avec assez de vivacité « qu'il souhaitait que sa sainteté pardonnât à dona Olimpia de la même manière que sa maison lui avait pardonné. »

Le pape piqué fut sur le point de le laisser voir ; mais reprenant sa gravité accoutumée : « Vous lui avez pardonné, ajouta-t-il, parce que ce pardon vous a profité. Nous ne pouvons agir de même, parce que ce pardon serait préjudiciable à notre conscience. »

Le pape se tut ; le cardinal, sans rien répliquer, prit congé de lui en observant avec rigueur toutes les cérémonies d'usage, et alla aussitôt rendre compte à dona Olimpia du mauvais succès de sa démarche, sans lui cacher même les dispositions peu favorables que paraissait avoir le pontife à l'égard de leurs deux familles. Sans rapporter en détail toutes les charges amoncelées contre elle, dont Alexandre avait connaissance, Antoine ne lui laissa pas ignorer cependant que les renseignements fournis au pontife étaient de nature à faire croire que quelque serviteur d'Olimpia avait trahi sa confiance. Les soupçons tombèrent naturellement sur Fagnani, qui, de confident intime et de directeur des intérêts de la famille Pamphile, avait abandonné dona Olimpia depuis sa disgrâce, pour faire sa cour au nouveau pape.

Ces tristes nouvelles eurent au moins le bon effet de délivrer dona Olimpia de ses incertitudes et de la forcer à envisager sa nouvelle position sous son véritable point de vue. Elle reconnut que, si Antoine avait poussé le dévouement

pour elle jusqu'à s'exposer à la mauvaise humeur du pape, Azzolini ne s'était pas montré moins attaché à ses intérêts en condamnant d'avance une démarche dont l'issue avait été si fâcheuse. Quoique avec peine, elle fit taire la jalousie que lui inspirait la princesse de Rossano, et pour profiter de l'influence de cette jeune femme auprès du nouveau pape, sans que son orgueil en souffrît, elle appela plus souvent près d'elle son fils dom Camille, le consulta, lui donna des instructions pour la conduite des affaires de la famille, et affecta même de témoigner publiquement au jeune prince une confiance et une espèce de tendresse qu'elle ne lui avait jamais montrées.

Ce fut là la dernière lueur du génie de dona Olimpia. Sa volonté triompha encore cette fois de ses passions; et par l'intermédiaire de son fils, du fond de son palais, elle eut l'art de prescrire à ses filles, à sa bru, à ses gendres, tout ce qu'il était à propos de faire auprès des cardinaux, des princes et des grands de Rome, pour les effrayer sur les suites d'une enquête et d'un procès où tant de personnes risquaient d'être compromises, et dont l'éclat en Europe pourrait porter un si grand préjudice au gouvernement du saint-siége. Attaquant le mal dans sa racine, elle pria Azzolini de faire comprendre à Rasponi ainsi qu'à Fagnani tout le danger qu'il y aurait à revenir sur ce qui était fait depuis si longtemps, et par le concours de tant de personnes qui ne pourraient peut-être pas dénoncer les autres sans se compromettre elles-mêmes. Cette considération, dont dona Olimpia avait calculé toute la puissance, et qu'Azzolini fit valoir avec une rare habileté, rendit tous les gens de la cour plus circonspects sur les accusations qu'ils lançaient contre dona Olimpia, et tint en bride les deux hommes dont cette femme soupçonnait la fidélité. Les requêtes et les plaintes n'arrivèrent pas moins de toutes les provinces; mais de ce moment elles restèrent enfouies dans les offices, sans qu'on les fît connaître, et bientôt on répandit dans le public que l'enquête se continuait avec soin, mais que la complication des détails était telle, qu'il était impossible de prévoir quand s'ouvrirait le procès.

Azzolini, qui conduisait toute cette affaire sans paraître y

prendre part, n'était occcupé que de gagner du temps. Fort avant dans la confiance du saint-père, et porté à servir autant qu'il le pourrait dona Olimpia et les Barberins, le point de vue purement politique sous lequel il envisageait la position de la princesse de Saint-Martin donnait à sa conduite une certaine franchise qui lui conciliait les deux parties opposées. Après s'être assuré que dom Camille et la princesse de Rossano étaient à peu près parvenus à calmer toute la prélature et les grands de Rome, soit par l'espérance de faveurs qu'on pourrait faire obtenir aux uns, soit en intimidant les autres par la menace de divulguer leurs méfaits, il commença à entretenir le pape sur les dangers que présentait une procédure dont il était absolument impossible de calculer les résultats. « Faites attention, répétait-il au saint-père, que dona Olimpia n'est que le dernier anneau d'une chaîne qui remonte jusqu'à Urbain VIII. Vous ne pouvez vous dissimuler qu'en faisant restituer des sommes acquises n'importe comment, par dona Olimpia, vous prenez avec vous, avec les grands et avec le peuple, l'engagement de faire rendre gorge à tous ceux, quels que soient leur dignité ou leur rang, qui, depuis vingt-trois ans, se trouvent dans les mêmes conditions qu'elle. Or votre sainteté a une trop grande expérience des affaires pour ignorer qu'une telle opération est matériellement impossible. Après la révision des comptes sous le règne d'Innocent X, viendrait forcément celle des sommes qui ont été détournées pendant le pontificat d'Urbain VIII. Le nombre des coupables, et des grands coupables, serait immense, effrayant! et vous savez, saint-père, que si vous les décimiez vous seriez obligé de les faire saisir dans les églises, dans les palais de Rome, et jusque dans le Vatican. Croyez-vous, ajoutait Azzolini, qui voyait le pape redoubler d'attention, que l'on vous saura gré de n'avoir puni qu'un coupable, quand chacun sait qu'il y en a des milliers? Rappelez-vous l'effet qu'a produit le supplice de Mascambruno : on a plaint cet homme quant on a vu que les rigueurs lui étaient exclusivement réservées; et au lieu de trouver Innocent X juste, peu s'en est fallu qu'on ne le taxât de cruauté. Ah! saint-père, ajouta le cardinal, avec la

complication dont les événements de ce monde sont ordinairement frappés, il est si rare que les souverains puissent être rigoureusement équitables, qu'ils sont bien heureux que Dieu leur ait mis la miséricorde et la clémence au cœur ; car sans cela je ne sais comment ils s'y prendraient la plupart du temps pour se tirer d'embarras. »

Malgré sa gravité ordinaire, le pape ne put s'empêcher de sourire du tour plaisant qu'Azzolini donnait à une réflexion dont la profondeur et la vérité le frappaient. « Eh bien ! que pensez-vous que l'on doive faire? demanda-t-il. — Infliger une punition prompte et apparente. — Etrange clémence! observa Alexandre. — Mais je n'ai point conseillé à votre sainteté, reprit le cardinal, d'accorder un pardon qui exciterait peut-être une sédition parmi le peuple. Je pense, je suis certain même que l'objet principal que vous devez poursuivre dans cette circonstance est de faire tirer en longueur et de mettre peu à peu en oubli un procès qui deviendrait fatal aux trois quarts des grandes maisons de Rome et au saint-siége même. Qu'on en allonge autant qu'il se pourra l'instruction; mais pour votre sûreté comme souverain, et pour la satisfaction du peuple qui crie encore vengeance, infligez de votre propre mouvement une peine qui précédera les effets de la justice. On vous en saura bon gré, et très-certainement vous serez moins sévère que ne le seraient des juges... Tenez, il me vient une idée, continua Azzolini, qui s'aperçut que le pape comptait sur les ressources de son esprit; elle vous sourira peut-être. Vous savez qu'Innocent X a supprimé le marché aux fruits qui se tenait sur la place Navone, sous le prétexte d'y placer les matériaux et les ouvriers employés aux travaux de l'église de Sainte-Agnèse et du palais Pamphile? Cette suppression contrarie singulièrement le petit peuple de Rome, et l'encombrement des pierres et des charpentes dans la place est souvent une occasion de disputes, sans compter que quand la populace se mutine elle devient fort difficile à réduire dans un lieu hérissé de remparts d'où on ne peut la débusquer. Condamnez dona Olimpia, non-seulement à terminer l'église de Sainte-Agnèse, mais à faire déblayer la place; puis rétablissez le marché

aux fruits et aux légumes, en ayant soin de ne faire payer aux marchands qui y viendront que le tiers du droit qu'Innocent exigeait d'eux, et je serais bien trompé si ce préambule ne calmait déjà beaucoup les esprits. Mais il faut faire plus encore, et combiner une mesure de prudence indispensable avec un acte de sévérité apparente qui vous laissera tout le temps de réfléchir sur la conduite que vous aurez à tenir ensuite. Il ne faut pas se dissimuler que la haine de la populace de Rome envers dona Olimpia est poussée à un excès incroyable, et qu'il ne se passe guère de semaine sans que sa vie ne courre des dangers très-grands. Exilez-la, envoyez-la à la forteresse d'Orvietto, ou bien que l'on dise seulement qu'elle y est, et qu'on la consigne chez elle à Viterbe pendant l'instruction du procès. Vous connaissez la mobilité des Romains : quand dona Olimpia ne sera plus dans leur ville ils s'en occuperont beaucoup moins. Son fils dom Camille et la princesse de Rossano, qui sont aimés du peuple, viendront s'établir au palais Pamphile. Ils veilleront au déblayement de la place, à l'achèvement de l'église. Leur présence dans ce lieu en éloignera les rassemblements tumultueux qui s'y forment habituellement; et enfin, votre sainteté s'étant assurée de la personne de l'accusée et faisant instruire son procès, on sera bien forcé d'attendre patiemment.

L'opinion d'Azzolini parut si sage au pape, qu'il envoya presque aussitôt à dona Olimpia l'ordre de sortir de Rome sous deux jours. Dom Camille, qui n'était pas dans les secrets de cet exil, craignant, ainsi que toute sa famille, que cette peine n'entraînât immédiatement le séquestre de leurs biens, courut chez le pape pour lui demander audience. Mais Azzolini, qui était en ce moment avec le pontife, fut chargé de dire au prince « que sa sainteté avait résolu de ne voir personne de la maison de madame sa mère avant qu'elle ne fût sortie de Rome, conformément à l'ordre qui lui en avait été donné. » Quelques mots d'amitié que le cardinal ajouta à cette réponse officielle calmèrent les inquiétudes du prince et le décidèrent à engager sa mère à partir.

Pour éviter les injures et les violences que le peuple, in-

struit de cette nouvelle, se proposait de prodiguer à dona Olimpia au moment de sa sortie de Rome, dom Camille, que le malheur de sa mère rendait plus tendre envers elle, prit soin de la faire sortir de son palais la veille du départ. Il monta avec elle dans une voiture de louage dont les portières étaient fermées, et parvint ainsi à la faire sortir de Rome sans qu'elle ni lui fussent reconnus. Le même soir ils s'arrêtèrent à Monte-Rosi, où ils étaient convenus de se reposer, pour que dona Olimpia y reçût les adieux de toute la famille. Les princes et princesses Justiniani, Ludovisi et de Rossano ne tardèrent pas à les rejoindre, et quoiqu'il y eût certainement quelque chose de sincère dans les consolations que les enfants donnèrent à leur mère, ainsi que dans les regrets qu'exprima dona Olimpia de les quitter, la plus grande partie de cette entrevue fut toutefois employée à chercher et à recommander les moyens d'empêcher le séquestre des biens, et de rendre l'instruction du procès aussi longue et aussi difficile que l'on pourrait.

Le cardinal Maldachini fut le seul de la famille qui ne vit pas sa tante en cette occasion. Le caractère de dona Olimpia lui faisait horreur.

Un assez bon nombre des amis de la princesse de Saint-Martin vinrent aussi à Monte-Rosi pour lui faire leurs adieux. Les Barberins ne se sentirent pas assez de courage pour risquer le ressentiment du pape en allant accomplir ce devoir, et de tout le sacré collége, parmi lequel il y avait un bon nombre de cardinaux qui s'étaient enorgueillis, sous le règne d'Innocent X, de l'accueil et des grâces que leur faisait dona Olimpia, il n'y eut que Gualtieri et Azzolini qui voulurent la voir à ce moment suprême.

En serrant leurs mains, la princesse de Saint-Martin éprouva un sentiment de joie intérieure qui lui avait toujours été inconnu. Ce ne fut qu'un éclair; mais enfin son front, déjà chargé d'années, se dérida un moment; son cœur s'épanouit, et elle apprit ce que vaut un témoignage d'amitié, donné non-seulement sans intérêt, mais en face d'un danger. Elle versa des larmes qui lui furent douces.

Il y eut entre les deux éminences et elle une longue con-

versation, où on lui traça la conduite qu'elle devait suivre. Azzolini surtout lui fit sentir de quelle importance il était pour elle qu'elle se fît oublier et qu'elle laissât à sa famille, et particulièrement au prince son fils, le soin de toutes ses affaires. Sans lui révéler entièrement les promesses que le pape avait faites au conclave, et ses intentions bienveillantes envers les deux familles Pamphile et Barberine, il lui fit entendre qu'avec de la patience et une grande discrétion de sa part, on parviendrait à assoupir l'affaire du procès. On se sépara; les parents et les amis rentrèrent dans Rome, et dona Olimpia, conduite par son fils, ne tarda pas à arriver à Viterbe.

Cependant le pape avait déjà chargé une congrégation d'examiner les plaintes portées contre dona Olimpia pour régulariser l'instruction de son procès, lorsqu'un malheur aussi terrible qu'inattendu vint frapper Rome, ainsi que presque toute l'Italie. La peste se déclara tout à coup dans cette ville et y répandit la consternation et la mort. Les progrès du mal furent si rapides et l'épouvante si grande, que tout ce qu'il y avait de personnes éminentes et riches s'enfuirent. Un grand nombre d'églises restèrent désertes; les écoles, les tribunaux furent fermés. On cerna le faubourg du Transtevere avec des palissades, et l'île de Saint-Barthélemi, sur le Tibre, fut transformée en un vaste hôpital, où les malfaiteurs étaient chargés de transporter les malades. Comme il arrive presque toujours pendant ces calamités, des malveillants voulurent en profiter pour conspirer contre le peu d'ordre qui régnait encore. La reine Christine de Suède, qui était à Rome depuis quelque temps, ayant donné congé à un corps de troupe espagnole qui lui servait de gardes, avait excité la haine d'une certain Adrien Velli, valet de chambre de l'ambassadeur du roi d'Espagne. Ce Velli trama un vaste complot, au moyen duquel lui et ses complices se proposaient de mettre le feu à plusieurs magasins de Rome, de saccager la ville, et enfin de faire la reine Christine et le pape prisonniers, le tout pour venger le prétendu tort fait par cette princesse à la garde espagnole.

La veille du jour où cette conspiration devait éclater, la

princesse de Rossano, qui, ainsi que le prince son mari, n'avait pas voulu quitter Rome pendant le danger, reçut les aveux d'un homme du peuple, qui vint lui découvrir le projet et les noms de ses complices, en se mettant sous sa protection et demandant sa grâce. La princesse fit aussitôt prévenir le pape et la reine du danger qu'ils couraient, et malgré tout ce que le fléau qui régnait dans la ville pouvait présenter d'effrayant, elle et son mari rassemblèrent le peu de troupes qu'ils purent trouver, et allèrent saisir les conjurés ainsi que les armes qu'ils avaient mises en dépôt, près de Saint-Sylvestre du Quirinal, et à Saint-Charles des Quatre-Fontaines. Le pape eut peur et voulut s'enfermer avec les cardinaux dans son palais. Mais dom Camille et sa femme, qui par leur fermeté s'étaient rendus maîtres des principaux conjurés et de leurs armes, arrivèrent au Vatican au moment que le pontife méditait cet acte de faiblesse. Dom Camille s'efforça de lui faire changer de résolution en l'assurant que cette conduite timide ranimerait l'audace des malfaiteurs. Depuis longtemps déjà il s'épuisait en raisonnements auprès du pape, lorsque la princesse de Rossano se tournant vers Sforza, Azzolini, Aldobrandini, Maldachini, et quelques autres cardinaux qu'elle connaissait pour des hommes résolus : « Allons, allons, éminences, leur dit-elle, le temps presse, ne le perdons pas en paroles. Que ceux de messieurs les cardinaux qui n'ont peur ni de la peste ni des conjurés veuillent bien se montrer dans la ville, et leur présence fera rentrer tout dans l'ordre. » Cette allocution faite par la princesse dont on connaissait déjà la conduite courageuse, entraîna presque tous les cardinaux. Dom Camille descendit pour diposer les troupes qui l'attendaient à la porte du palais, et lorsque le pontife vit que presque tout le sacré collége se mettait en marche, il se décida à ne point l'abandonner. Escorté d'une faible troupe que dirigeaient dom Camille et la princesse, le pape entouré des cardinaux, après avoir traversé une partie de la ville à pied, entra dans Sainte-Marie-Majeure, où il fit une prière, puis parcourut de la même manière d'autres quartiers de Rome au retour, recommandant le courage aux malades, donnant sa bénédiction au peuple, et rendant aux

habitants de Rome la confiance en son gouvernement, que le projet de quelques criminels furieux avait failli leur faire perdre.

On s'explique facilement qu'au milieu de calamités et de désordres de cette espèce, l'instruction du procès de dona Olimpia fut interrompue, oubliée même, comme toutes les affaires de ce genre. Lorsque la contagion commença à faire moins de ravage, et que les esprits purent reprendre quelque liberté, les deux souvenirs qui restèrent gravés dans la mémoire des Romains furent la faiblesse du pape et le courage héroïque qu'avait montré la princesse de Rossano. De toutes les grandes dames, c'était la seule qui n'eût pas quitté Rome ; car la reine Christine elle-même, après la conjuration de Velli, en était sortie pour passer en France. Aussi l'épouse de dom Camille était-elle devenue l'idole des Romains.

Cependant la peste étendait ses ravages sur bien d'autres lieux, et Viterbe fut un de ceux qui eut le plus à en souffrir. Dona Olimpia, reléguée dans cette ville, n'osait enfreindre les ordres du pape en en sortant sans permission. Épouvantée cependant par les progrès de la maladie, elle envoya un exprès à Alexandre pour lui demander la faveur d'habiter son château de Saint-Martin, situé dans la campagne, à quelque distance de Viterbe. Le pape, qui avait encore plus peur qu'elle en ce moment, fit droit à la requête, sans savoir même ce qu'on lui demandait, et la princesse s'enfuit en toute hâte dans un lieu où elle se flattait, mais bien vainement, de se soustraire à l'influence d'un air qui régnait dans toute l'Italie en ce moment. Son domestique avait déjà été fort diminué à Viterbe par la maladie, et ce ne fut pas sans peine qu'elle put rassembler suffisamment de serviteurs pour la suivre à sa nouvelle habitation. Mais elle ne tarda pas à se repentir du parti qu'elle avait pris, car il sembla que la peste s'acharnait avec une fureur particulière au château de Saint-Martin. Les chevaux furent frappés les premiers ; aussi après quelques jours, tout moyen de transport étant devenu impossible, on ne put plus renouveler les provisions, en sorte que les habitants du château de Saint-Martin furent tout à la fois exposés à la maladie et à la famine. La terreur

36

s'empara de tous les gens de service. Femmes et hommes, ceux d'entre eux au moins qui n'étaient point encore atteints du mal, s'évadèrent durant la nuit, en profitant du désordre qui régnait pour dérober quelque objet précieux qui leur tînt au moins lieu de leurs gages. Il ne restait plus au château que quatre personnes, dona Olimpia et deux servantes, toutes trois déjà malades, puis un valet d'écurie, qui jusque-là ayant échappé à toute influence morbide, faisait à lui seul le service de la maison. Un soir, après avoir barricadé soigneusement les portes d'entrée et s'être mis au lit, il fut pris avec tant de violence par la maladie, qu'il ne se releva plus, et mourut le jour suivant, dans un corps de logis assez éloigné du palais. Douze heures après, les deux servantes éprouvèrent le même sort, tellement que dona Olimpia, déjà malade, alitée, enfermée seule dans sa chambre, survécut à toute sa maison.

Dieu seul a pu savoir les tortures que cette femme éprouva, lorsque criant en vain dans son palais pour être assistée, elle vit s'approcher la mort, sans avoir pour soutien et consolation ni les secours spirituels, ni la main d'un parent, pas même celle d'un serviteur.

Partout alors chacun était tellement préoccupé du soin de sa conservation personnelle, que le bruit de cet accident ne parvint à Rome qu'un mois après. Dom Camille, dès qu'il l'apprit, vint en toute hâte à Saint-Martin pour rendre les derniers honneurs à sa mère. On fut obligé d'enfoncer les portes du palais, qui étaient resté barricadées, et l'on prit toutes les précautions sanitaires pour pénétrer dans cette demeure de mort. Le prince, qui depuis plusieurs mois remplissait à Rome les fonctions de commissaire de santé, avec le prélat Rasponi, dirigea tous les détails de cette opération dangereuse. On alluma de grands feux dans les cours, dans les péristyles et jusque dans les appartements, à mesure que l'on y pénétrait. Tous les objets inutiles, ou dont on avait lieu de redouter le contact, furent brûlés, et l'on redoubla de précautions en entrant dans la chambre de dona Olimpia. Son corps, déjà défiguré par la putréfaction, était gisant à terre; et à juger par l'attitude qu'il avait conservée, on pou-

vait présumer que la princesse était tombée dans un trajet qu'elle avait l'intention de faire dans sa chambre. On la trouva non loin d'un secrétaire demeuré ouvert. Elle était entourée d'une couverture dont elle paraissait s'être servie comme d'un refuge pour mourir, car ses bras croisés sur la poitrine étaient encore engagés dans les replis de son enveloppe.

Ce serait une narration longue et trop repoussante que de dire en détail les soins étranges qu'il fallut prendre pour dégager le cadavre de cette femme de tout ce qui l'entourait. Le prince, aidé de deux personnes de confiance, accomplit ce pénible devoir avec autant de prudence que de courage. Mais au moment où le corps de dona Olimpia fut soulevé pour être placé sur un brancard, la tête, entraînée par son propre poids, étant venue à tomber de côté, il s'échappa de la bouche quatre énormes diamants que la défunte y avait introduits, probablement pour les soustraire à la rapacité des étrangers après sa mort. Le prince, qui connaissait ces pierres, dont la valeur s'élevait au moins à six cent mille francs, les recueillit dans un vase. Ce fut un spectacle étrange que l'éclat de ces diamants s'échappant tout à coup de ce cadavre informe, et il sembla que dona Olimpia, dont toutes les pensées, toutes les actions durant sa vie, n'avaient été employées qu'à amasser des richesses, ne rendît l'âme qu'à ce moment.

Dom Camille fit transporter le corps de sa mère à Viterbe, où il le fit déposer dans l'église, pour attendre que des circonstances plus opportunes lui permissent de lui faire élever un tombeau dans l'église de Sainte-Agnèse, où elle avait toujours témoigné le désir d'être enterrée.

ÉPILOGUE.

Les événements de ce monde s'enchaînent tellement, qu'il est rare d'y surprendre l'apparence d'un dénoûment; aussi l'auteur de Dona Olimpia ne se fera-t-il aucun scrupule d'avouer que, sans la mort de son héroïne, il eût été fort

embarrassé de mettre un terme à son ouvrage. Mais la belle-sœur d'Innocent X, en mourant, a coupé le récit de l'historien, à qui il ne reste plus, pour s'acquitter complétement envers ses lecteurs, qu'à donner quelques renseignements sur certains personnages accessoires, auxquels on aura pu prendre intérêt.

De toutes les distractions propres à détourner le cours ordinaire des passions humaines, les calamités publiques et la peste en particulier sont les plus puissantes. Malgré l'acharnement avec lequel ceux qui avaient été maltraités par dona Olimpia accumulaient les charges contre elle, et demandaient qu'on lui fît son procès, ces accusateurs furent ébranlés dès que le terrible fléau, arrivant de Sardaigne, eut frappé Naples et vint fondre sur Rome. Toutes les haines s'engourdirent. La fermeture des tribunaux, l'une des premières conséquences de la peste, aurait déjà ôté toute occasion de s'occuper de l'affaire de la belle-sœur d'Innocent X, quand bien même le mal que chacun redoutait et les émeutes qui en rendaient le danger plus imminent encore, n'auraient pas jeté la confusion et la terreur dans tous les esprits. Bref, le sentiment de la peur étouffa celui de la vengeance, et l'on fut trop occupé de sauver sa vie pour s'inquiéter des intérêts de sa fortune.

De plus, parmi les deux ou trois cent mille personnes qui succombèrent au mal dans le royaume de Naples et les états romains, il y en eut bon nombre dont les poursuites judiciaires contre dona Olimpia furent mises à néant par le fait même de leur mort. On doit encore faire observer que la fin terrible de cette femme, regardée généralement comme une punition du ciel, calma beaucoup la populace de Rome, qui, certaine que dona Olimpia ne pourrait plus désormais spéculer sur les revenus de l'état, s'embarrassait fort peu de l'instruction d'un procès dont elle n'avait rien à espérer. Il arriva aussi que le haut clergé et la noblesse, deux classes chez lesquelles la haine contre dona Olimpia était plus persistante, parce qu'elle était plus raisonnée, se sentirent cependant ébranlées dans leur ressentiment par la crainte de blesser des personnes dont elles

prévoyaient déjà qu'il fallait ménager l'appui. Et en effet, la princesse de Rossano et dom Pamphile son mari, héritiers de dona Olimpia, et si intéressés par cela même à ce que toute la procédure fût oubliée, étaient non-seulement devenus les idoles du peuple, à qui ils avaient prodigué les soins et les aumônes pendant la peste, mais commandaient encore le respect et l'admiration des grands et des riches dont ils avaient préservé les biens en maintenant l'ordre dans Rome pendant la durée du fléau, et au milieu des soulèvements populaires.

Le pape lui-même, malgré le désir sincère qu'il avait de mettre au jour les crimes dont dona Olimpia était accusée, se sentit moins empressé de faire rendre des comptes aux héritiers de cette femme, quand le mal qui avait pesé sur ses peuples devint moins rigoureux. Si Alexandre VII avait fléchi un instant, il faut lui rendre cette justice, qu'il obéit à ceux qui rallumèrent le courage dans son cœur, et que du moment qu'il fut allé prier à Sainte-Marie-Majeure, il ne cessa plus de déployer un zèle et une activité infatigables pour le soulagement de ses sujets. On put même reconnaître en cette occasion qu'il n'avait pas une âme ordinaire; car loin de se sentir offensé de la conduite de la princesse de Rossano et de dom Pamphile, il leur sut gré au contraire de ce qu'ils l'avaient remis dans une voie dont il n'aurait jamais dû s'écarter; alors son cœur de souverain se sentit suspendu entre l'obligation de punir la coupable Olimpia, et sa juste intention de récompenser les généreux héritiers de cette femme.

Forts de leur position, dom Pamphile et madame de Rossano surent en profiter avec autant d'habileté que de prudence. Depuis que, durant la peste, le prince avait eu l'occasion de montrer ses belles et brillantes qualités, ce n'était plus le même homme. Confiant en ses propres forces et certain de ce qu'il valait, l'affection si vive que lui avait inspirée sa femme s'était ranimée, et cette dame elle-même était redevenue fière d'un époux à qui elle avait vu reprendre son rang. Tous deux habitant le palais de la place Navone, hâtaient l'achèvement de l'église de Sainte-Agnèse,

employaient une foule d'ouvriers, et distribuaient d'abondantes aumônes dans les diverses paroisses de Rome. On ne manquait pas d'associer le jeune don Juan à tous ces actes de splendeur et de bienfaisance, et il se passait peu de jours sans que la princesse et son fils ne reçussent les remercîments et les bénédictions du peuple en parcourant les rues.

A ces actes extérieurs, la princesse joignait toutes les précautions que la plus exquise politesse et la conduite la plus habile pouvaient inventer pour attirer dans l'intérieur de son palais les grandes familles romaines et les hommes les plus considérables de la cour. Depuis la cessation de la peste, et pour mettre une ligne bien tranchée entre les souvenirs que l'on conservait de sa belle-mère et ses propres habitudes, elle s'était imposé la loi de ne solliciter aucune audience du pape, n'ignorant pas que cette réserve lui assurait toutes les grâces, qu'il lui était d'ailleurs si facile de faire demander par son époux, devenu l'un des conseillers habituels du saint-père.

Comme il arrive toujours après les grandes calamités, les habitants de la ville de Rome sentirent le besoin impérieux de se livrer à toute espèce de plaisirs dès que la peste eut cessé, et la princesse de Rossano faisant tourner cette disposition au profit de ses desseins, donna des fêtes magnifiques dans le palais Pamphile, où elle attira ceux même des grands qui s'efforçaient encore de récriminer contre dona Olimpia. Plusieurs furent apaisés par des grâces inattendues ou des espérances qui ne pouvaient manquer d'être réalisées; d'autres se laissèrent convaincre par des raisonnements plus spécieux que justes. L'espoir d'être protégé par le prince Pamphile et madame de Rossano, si bien en cour, en rendit plus d'un circonspect; et enfin l'impossibilité à peu près démontrée de restituer régulièrement ce qui avait été pris et détourné par dona Olimpia, jeta un doute et une hésitation dans les esprits, que le temps ne fit qu'accroître.

François et Antoine Barberin, si vivement intéressés dans cette affaire, suivaient attentivement ce refroidissement de la haine publique, et pour l'augmenter encore usaient de l'influence qu'ils avaient à la cour et près des grands, pour

présenter, en l'exagérant, le danger qu'il y a toujours à revenir sur ce qui est accompli.

On fit courir un précis des charges intentées contre dona Olimpia. A cette pièce, émanée de la cour apostolique, le prince Pamphile opposa un plaidoyer en faveur de sa mère, qu'il fit composer par un célèbre avocat; puis aux invectives violentes des parties lésées par feu la princesse de Saint-Martin, succéda le bavardage des hommes de lois; en sorte qu'au bout de huit jours, chacun s'étant obstinément emparé d'un des incidents de l'affaire, il arriva que le public ne comprit plus rien au fond de la question. Cet embrouillement prémédité, conduit avec beaucoup d'art, eut un grand succès, et il ne tarda pas d'arriver que le plus grand nombre des plaignants, fatigués des démarches et des dépenses qu'ils étaient forcés de faire à Rome, cessèrent leurs poursuites, et finirent par quitter la ville.

Tel était l'état du procès de dona Olimpia, après deux ans de règne du nouveau pape. Jusque-là Alexandre VII, fidèle à sa promesse de détruire les abus du népotisme, avait tenu loin de lui ses parents. Mais, changeant tout à coup de résolution et de conduite, il fit venir de Sienne son frère Mario, puis le fils de celui-ci, Flavio Chigi, qu'il combla presque aussitôt d'honneurs, de charges et de biens, sans préjudice des faveurs qu'il distribua encore à une foule de gens de sa famille. En somme, Alexandre VII, si austère, si rigide d'abord, usa bientôt des deniers publics avec aussi peu de ménagement et de délicatesse que ses prédécesseurs, et s'il en employa noblement une partie à enrichir la bibliothèque du Vatican, et à bâtir le péristyle circulaire qui forme la grande place de la basilique de Saint-Pierre de Rome, on eut à lui reprocher à sa mort la fortune énorme qu'il laissa faire à ses parents, et onze gabelles ajoutées à celles qui étaient déjà établies sous son prédécesseur Innocent X.

Mais l'arrivée de son frère et de son neveu à la cour est le point important à notre histoire. De ce moment, Alexandre VII sentit combien il serait ridicule à lui désormais de poursuivre l'instruction du procès de dona Olimpia; et les familles Pamphile et Barberine, rassurées tout à coup par la

faiblesse du pape envers les siens, ne doutèrent plus alors qu'elles jouiraient paisiblement des héritages que leurs oncles Urbain VIII et Innocent X leur avaient laissé amasser. D'abord on cria beaucoup; on jasa ensuite, puis l'orage se calmant peu à peu, le tout se termina par des chansons et des pasquinades, et au résultat, la volonté de dona Olimpia fut faite; sa famille, sa maison, ainsi que celle des Barberins, demeurèrent en puissance d'énormes richesses, quoiqu'elles les eussent si injustement acquises.

On n'a point oublié sans doute la vieille sœur d'Innocent X. Dona Agathe mourut un an après son frère. Depuis l'affaire des legs faits par Innocent, elle n'avait plus cessé d'être en querelle avec le prieur de son couvent. A la suite d'une altercation qu'elle eut avec cet ecclésiastique, elle se rompit un vaisseau dans la gorge, et mourut presque subitement.

Un homme dont il a été fort peu question depuis son élévation au cardinalat, Maldachini, le neveu de dona Olimpia, n'est cependant pas si insignifiant que les personnes de la cour de son oncle ont pris soin de le faire croire. Si l'éclat de son rôle dans cette histoire en a souffert quelque peu, ce n'est pas une raison pour omettre de faire connaître la droiture de son caractère. A peine le cardinal Maldachini eut-il l'occasion de connaître la conduite de sa tante, qu'il ne put la voir sans horreur, et il resta habituellement éloigné d'elle. Entièrement attaché à ses devoirs ecclésiastiques, n'usant de son élévation et de ses richesses que pour secourir les pauvres et les malheureux, il fournit une carrière obscure, mais on ne peut plus honorable. Il alla en France, où il passa plusieurs années. Louis XIV l'aimait, se plaisait à le voir, et plus d'une fois ce souverain lui fit sentir la puissance de sa protection jusque dans Rome, en exigeant, par l'intermédiaire de son ambassadeur, que l'on rendît au cardinal Maldachini des prérogatives qu'on lui disputait injustement. Maldachini était un honnête homme, et cette distinction, si rare de son temps, mérite d'être signalée.

Le cardinal Cecchini, dataire sous Innocent X, celui qui laissa faire à Mascambruno, placé sous ses ordres, toutes les

infamies qui le conduisirent à l'échafaud; Cecchini était aussi un honnête homme; mais il manqua de force à ce point qu'il risqua d'être confondu avec le plus vil coquin. Il porta la peine de cette faute. Quoique l'aveugle confiance d'Innocent X accordait au sous-dataire ne permît réellement pas à Cecchini de surveiller les actes de son subordonné, le pontife ne put cependant s'empêcher de punir celui qui était ostensiblement responsable des actes passés à la daterie. Il le mit en quelque sorte en prison dans son propre palais, lui interdisant le droit d'assister aux consistoires, aux congrégations et aux cérémonies de la cour. Cecchini en éprouva une honte qui flétrit son âme et affaiblit sa raison. Presque toutes les nuits il se réveillait en sursaut, croyant entendre le bruit d'une hache tombant avec violence sur un billot.

Parmi tous les scandales de cette époque, l'élévation de Rasponi au cardinalat, sous Alexandre VII, ne fut pas un des moins éclatants. On se souvient non-seulement des services que cet homme, étant prélat, rendit à la famille Pamphile, mais aussi des complaisances criminelles qu'il eut en favorisant plus tard les opérations frauduleuses de dona Olimpia. Cependant, malgré ces grands défauts, Rasponi était un de ces hommes habiles, actifs, intelligents, dont les talents incontestables, dont l'énergie de caractère et la suite de leurs idées font honte à la paresse et au défaut d'énergie si commun chez ceux qui ne sont que vulgairement honnêtes. Signalé pour avoir prêté les mains aux exactions les plus affreuses, désigné dans Rome par le titre de sangsue du peuple, Rasponi sut toutefois remplir avec tant de talent les emplois dont il fut successivement revêtu, qu'il put braver les clameurs publiques, se rendre utile aux grands, gagner enfin la confiance d'Alexandre VII, et servir l'état. D'abord auditeur du cardinal François Barberin, puis de Flavio Chigi, il s'éleva bientôt à l'emploi d'abréviateur de la daterie, devint référendaire de l'une et l'autre signature de cet office, puis secrétaire de la *Consulta* et avocat du saint-office. Enfin, pendant la peste qui affligea Rome, ayant été nommé secrétaire de la congrégation de santé, par Alexandre VII, il déploya en cette occasion autant de talent que de courage.

Ce fut lui qui, de concert avec le prince Pamphile et la princesse de Rossano, maintint l'ordre dans la ville et arrêta les progrès du mal. Aucune fatigue ne put le vaincre, aucun danger ne l'arrêta ; aussi lorsque la contagion cessa, fut-il du petit nombre de ceux que le peuple bénit. Quelque temps après, lors de la fâcheuse affaire de la garde corse qui insulta l'ambassadeur de France, et quand les relations entre Alexandre VII et Louis XIV étaient devenues si difficiles, Rasponi fut un de ceux qui s'employèrent avec le plus de zèle pour apaiser ce différend. Deux fois il fut envoyé en France; et en dernier lieu, en sa qualité de plénipotentiaire pontifical, il régla toutes les contestations qui s'étaient élevées entre le pape et le monarque français.

En voyant figurer dans le même temps et pendant les mêmes règnes Cecchini et Rasponi, dont les instincts étaient si contraires, on ne peut s'empêcher de méditer profondément sur la destinée de ces deux hommes, dont l'un, sincèrement honnête, servit cependant d'égide aux gens les plus vicieux, tandis que l'autre, perdu d'abord dans l'opinion publique, finit par se rendre utile à son souverain et même à son pays. La faiblesse gâte les plus belles qualités; l'énergie rachète bien des défauts.

Le lecteur a pu apprécier ce qu'il y avait de fort et de faible dans la conduite du cardinal Decio Azzolini; ce fut l'homme parfait pour son siècle et son pays. Très-intelligent, spirituel et instruit, gracieux dans ses manières, modéré jusque dans ses vices, qu'il sut toujours couvrir sous un voile d'élégance, Azzolini fut prêtre fort médiocre, politique très-délié, poëte et érudit amusant, et l'un des courtisans les plus naturellement habiles que l'Europe moderne ait produits.

Alexandre VII, qui n'oublia jamais ce que ce cardinal avait fait pour lui en conclave, ne cessa pas de lui donner des témoignages de sa reconnaissance; il le combla de toutes les faveurs qui s'accordaient avec sa dignité. Au surplus, ce ne fut pas le seul souverain dont Azzolini eut à se louer, car outre plusieurs autres pontifes auprès desquels il fut en faveur, il devint le courtisan, le favori et enfin l'héritier de la reine Christine de Suède. On rapporte que dans les premiers

temps du séjour de cette princesse à Rome, comme elle était venue à Saint-Louis des Français pour entendre la messe, elle hésita au moment de descendre de carrosse, tant le pavé était sale et humide; et l'on ajoute qu'Azzolini voyant l'embarras de la reine, détacha aussitôt son manteau, qu'il étendit sur le pavé pour que la princesse pût marcher à pied sec. Cette galanterie, renouvelée de celle que sir Raleigh fit à Elisabeth d'Angleterre, devint, assure-t-on, l'origine de la longue faveur dont Azzolini jouit auprès de Christine. Avec des goûts aussi variés que ceux de cette femme singulière, Azzolini était sans contredit l'homme le plus propre à les satisfaire. Versé dans la connaissance du droit divin et humain, orateur, poëte, érudit, antiquaire, homme du monde et fort agréable de sa personne, Decio Azzolini devint pour la reine, comme elle le dit dans une de ses lettres : « *Le plus grand homme et le plus grand cardinal du monde.* » Ce qui est certain, c'est que son amitié pour lui ne se démentit jamais, et que dans son testament qu'elle fit à Rome en date du 1er mars 1689, on y trouve cette clause : « *Nous instituons pour notre héritier universel le cardinal Decio Azzolini, à qui nous devons ce témoignage d'affection, d'estime et de gratitude, en raison de ses incomparables qualités, de l'excellence de ses talents et des droits qu'il s'est acquis à notre amitié pendant tant d'années.* »

Parmi les hommes qui ont fait beaucoup de bruit et dont on ne se souvient plus, Azzolini est peut-être celui qui a joui de son vivant de la célébrité la plus éclatante. Il fut successivement le courtisan chéri de cinq papes : Innocent X, Alexandre VII, Clément IX, Clément X et Innocent XI. Après trente ans de cardinalat, il mourut dans sa soixantième année, comblé d'honneurs, de richesses, et environné d'une auréole de gloire, sur l'éclat et la durée de laquelle ses contemporains ainsi que lui se sont fait bien des illusions. Le mot de dona Olimpia sur lui : « *C'est un aigle,* » avait fait fortune, et les admirateurs d'Azzolini, non contents de toutes les louanges verbales qu'ils lui prodiguaient, lui décernèrent encore deux médailles. Sur l'une on lit ces mots : *Expertus fidelem,* » et sur l'autre, qui porte d'un côté son

effigie, on voit au revers un aigle tenant une étoile dans ses serres et regardant le soleil, avec cet exergue : « *Imperium à sole.* » Monuments de flatterie contemporaine qui démontrent combien il est insensé de confondre la célébrité avec la véritable gloire.

Rospigliosi, que l'on n'a vu qu'un instant lorsqu'il remplissait les fonctions de secrétaire d'état auprès d'Alexandre VII, devint son successeur au trône pontifical sous le nom de Clément IX.

On a sans doute pressenti quelle fut la fin de Flaminia. Saisie par une fièvre ardente, avant même qu'elle eût achevé de rendre les derniers honneurs funèbres à Innocent X, elle se fit transporter dans une des chambres hautes du palais Pamphile, où elle mourut trois jours après, dans les sentiments de la plus fervente piété, mais refusant toujours les visites de dona Olimpia.

Son fils, Virginio de Amatis, la suivit de près au tombeau. Frappé de la peste l'un des premiers, il succomba à ce mal.

Les deux prélats Segni et Scotti, qui avaient recherché et préservé les restes d'Innocent X avec tant de piété, éprouvèrent un sort à peu près semblable. Tous deux moururent victimes du zèle qu'ils déployèrent en soignant les malades et en visitant les malheureux pendant la peste.

L'abbé Segni, après avoir instruit le pape de tout ce qu'il avait appris à Genève, avait été bien moins contrarié de ne pas recevoir alors du pontife un témoignage de reconnaissance pour le dévouement qu'il avait montré, qu'il ne se sentit chagriné intérieurement de ce que ses avertissements n'avaient eu aucune influence sur la conduite d'Innocent à l'égard de sa belle-sœur. Segni était aussi de ces âmes honnêtes, mais excessivement susceptibles, que les difficultés découragent promptement, et qui se replient toujours trop tôt sur elles-mêmes. Vainement Pancirole, qui l'avait jugé inhabile aux affaires, lui avait-il fourni les moyens d'entrer en prélature, pour qu'il se fît au moins une carrière ecclésiastique ; Segni ne sut même pas profiter de cet avantage, et toujours intimidé par la hardiesse et l'activité de ceux qui se trouvaient dans la même voie que lui, il resta en arrière,

devint chaque jour plus lent, plus timide, et finit par se faire un mérite de son apathie, en se disant qu'il se résignait à son sort. Il aimait l'étude, se livrait avec passion à celle des antiquités, et les charmes qu'il goûtait à ces occupations solitaires ne tardèrent pas à le dégoûter complétement de la vie active qu'il lui eût fallu mener pour parvenir aux honneurs et à la fortune. Cependant Innocent X se souvint de lui, et voulant l'attacher à sa personne, il lui donna la charge de majordome dans son palais. Mais en lui accordant cette faveur le souverain ne prétendait pas se donner un mentor, et malheureusement Segni ne sentit pas qu'il acceptait un emploi qu'on ne pouvait remplir à la satisfaction du maître qu'en devenant sourd et muet comme les murailles. Ce n'est pas que le majordome se permît jamais d'exprimer aucune plainte; car son tort, au contraire, fut de ne rien dire, mais il laissait deviner par son expression et ses réticences les observations critiques qui lui venaient à l'esprit. Lorsque après la triste affaire des médailles présentées par Astalli, dona Olimpia s'étant exilée momentanément de la cour, eut enfin repris ses habitudes dans le palais pontifical, l'un de ses premiers soins fut de persuader à son beau-frère que Segni était un témoin dangereux qu'il fallait éloigner. Innocent céda d'autant plus volontiers que dona Olimpia ne manqua pas de donner au renvoi du serviteur toutes les apparences d'une faveur nouvelle; et sous prétexte de lui procurer un loisir qu'il pourrait consacrer à ses études chéries, elle lui fit avoir un canonicat à Saint-Pierre. Les inclinations littéraires de Segni lui firent considérer ce changement d'une manière favorable; et en effet, monseigneur Segni travaillait depuis longtemps à un ouvrage sur les Thermes romains, lorsque, attaqué de la peste, la mort le surprit avant qu'il ait pu mettre ses savantes recherches en ordre.

Segni était un homme de bien. Il était du grand nombre des gens qui, dans un temps prospère, et sous le règne d'un souverain juste, mais ferme, concourent, par l'exercice des emplois inférieurs, à consolider et à maintenir l'ordre dans un état. Mais quand la corruption morale et politique est

grande, lorsque le prince lui-même agit d'une manière vague et incertaine, toutes ces volontés faibles, tous ces talents douteux des particuliers même les plus honnêtes, demeurent inutiles. Ce sont autant de petits ruisseaux purs et fécondants qu'on laisse perdre, faute d'un système d'irrigation assez savamment établi pour qu'après avoir fertilisé les champs qu'ils traversent, ils aillent encore augmenter le canal principal dont ils doivent accroître sans cesse les eaux.

L'un des plus importants devoirs d'un souverain, quoique le plus ordinairement négligé, est de rechercher, d'appuyer et d'exalter le vrai mérite; de s'emparer surtout des âmes honnêtes pour les investir politiquement d'une force de volonté que le ciel ne leur a pas toujours départie. C'est une faiblesse impardonnable dans le chef d'un état que de céder quelque chose de sa puissance à l'intrigue, et même au talent quand il n'est pas dirigé par des motifs purs. La plupart des hommes ont des inclinations honnêtes; ce qui leur manque presque toujours, c'est l'énergie, ce sont les vertus dont les institutions et la volonté de ceux qui gouvernent peuvent cependant les armer. Certes, un juge exerce une puissance dont la vingtième partie ne lui est peut-être pas personnelle; et l'expérience démontre journellement que quelques hommes d'un courage douteux, mais incorporés dans une troupe dont la bravoure a été éprouvée, s'assimilent à tous ceux qui les entourent. L'exemple d'un souverain a d'ailleurs tant d'empire, qu'il lui serait possible de mettre les vertus à la mode. Le grand tort d'Innocent X, naturellement honnête et porté à la justice, est d'avoir précisément fait le contraire; aussi aura-t-il à répondre des Cecchini, des Segni et de tant d'autres de ses sujets, dont les âmes honnêtes ont été suffoquées au milieu de l'atmosphère viciée de son règne.

Depuis que Milton a laissé percer que Satan est plus intéressant que les bons anges, l'étoile des honnêtes gens a pâli dans tous les livres. Cependant malgré la préférence marquée que l'on accorde aux mauvais sujets, surtout aujourd'hui, l'auteur de cette histoire n'aura pas la lâcheté d'abandonner les braves gens qui figurent dans son récit.

Quelque insignifiant, quelque ennuyeux même qu'ait pu paraître M. de Beauvoir, on ne peut l'oublier, car ce fut un homme dont l'âme était pure comme le diamant. Outre sa candeur et sa probité, qui ont pu nuire à l'effet dramatique de son personnage, il a encore eu le désavantage de faire son apparition à travers un voile mystérieux qui aura monté l'imagination des lecteurs trop amoureux du romanesque. On s'attendait à voir le jeune Français mêlé aux intrigues de la cour de Rome et jouant un rôle important dans cette ville. Il en fut tout autrement; et fort heureusement pour lui, au moins, les Azzolini, les Gualtieri, les Rasponi, les Mascambruno et les Olimpia lui inspirèrent une horreur invincible qui le tint toujours écarté du monde et le fit prendre par tous les habiles du temps pour un niais. Or il est bon que l'on sache comment notre jeune Francais, à qui ce reproche ne convenait nullement, se l'était cependant attiré.

On n'a point oublié le motif de son départ pour l'Italie, non plus que les détails de son voyage avec l'abbé Segni, qui, outre les dépêches qu'il devait porter à Rome, avait été chargé par le cardinal Mazarin de passer par Genève pour prendre le collier destiné à dona Olimpia, en remercîment de l'élévation de son frère au cardinalat.

Tous deux, l'abbé Segni et M. de Beauvoir, ainsi que le joaillier de Genève, étaient signalés d'avance sur la route et à Rome, en sorte que les trois voyageurs s'étant trouvés de connaissance à leur insu, furent accueillis à la porte du Peuple par quelqu'un chargé de conduire chacun d'eux à sa destination marquée dans la ville. Mascambruno s'empara du Genevois, comme on l'a vu; l'abbé Segni fut dirigé vers le secrétaire d'état Pancirole, et l'ambassadeur de France donna des ordres pour que l'on amenât le jeune de Beauvoir chez lui. L'instruction classique de notre Français avait été plus que négligée, comme on doit s'en souvenir; aussi, loin de se sentir l'imagination exaltée à la vue de la ville éternelle, y entra-t-il au contraire le cœur plein de tristesse. Étourdi de tout ce que son compagnon lui avait dit et fait voir en route, et le corps rompu par la fatigue, son cerveau devint en quelque sorte inerte par suite du bourdonnement

continuel d'un langage qu'il ne comprenait pas depuis son entrée en Italie. Pour surcroît de malheur, et par un malentendu qui avait eu lieu au palais de l'ambassadeur de France, on avait envoyé à sa rencontre des domestiques napolitains. Ainsi isolé, un découragement douloureux s'empara alors de M. de Beauvoir, et à la vue des vieux monuments de Rome, noircis par les incendies et le temps, son cœur se serra. Les taillis de son Poitou se représentèrent à sa mémoire, il pensa à la ferme de son père, sans doute aussi à celle qu'il y avait laissée, et peu s'en fallut qu'il ne versât quelques larmes.

A la chancellerie de France, son rôle n'eut rien d'éblouissant; étranger aux affaires, ne se livrant au travail de cabinet qu'à contre-cœur, désagréablement surpris de tout ce qu'il eut l'occasion de voir dans le monde, indigné continuellement de l'assurance et des habitudes éhontées de gens dont il connaissait les instincts rapaces et la conduite criminelle, il ne prit cœur à rien dans la ville de Rome, ne fit aucun progrès dans la carrière où le hasard l'avait jeté, et finit par nourrir un désir continuel de quitter l'Italie. La seule personne qui, pendant son séjour à Rome, suspendit parfois cette intention, fut madame de Rossano. Cette jeune princesse, à qui les inclinations honnêtes et la timidité du jeune Français n'avaient point échappé, non-seulement l'attirait chez elle, mais ne cessait de l'engager à se familiariser avec la langue du pays, afin d'y vivre plus agréablement pour lui et pour les autres. Toutes les recommandations de la jeune dame romaine à ce sujet ne purent triompher de la paresse naturelle à M. de Beauvoir, qui, s'étant aperçu que l'intérêt dont il avait été l'objet diminuait à mesure qu'il négligeait plus les conseils de madame de Rossano, finit par se résigner comme toutes les âmes nobles, mais trop fières; il discontinua peu à peu de fréquenter le palais de celle qui voulait lui servir de protectrice, et cessa enfin de se présenter chez elle.

Dans son isolement, il en fut réduit à partager avec ses jeunes compatriotes attachés à l'ambassade, les instants de récréations bruyantes dérobés aux devoirs de leurs fonctions; car sa seule distraction n'était plus que de parler

français, quels que fussent le mérite des interlocuteurs et le choix des sujets.

Ce fut à la suite d'une de ces réunions turbulentes, que, dégoûté des platitudes qu'il avait entendues, il se souvint de la lettre que M. de Chantelou lui avait donnée pour un peintre français. Le nom du Poussin ne lui était pas resté dans la mémoire; mais l'idée de voir un homme de son pays avec lequel il pourrait causer à l'aise dans sa langue, le décida à faire dès le lendemain la commission de M. de Chantelou.

Muni de la lettre, le jeune de Beauvoir alla donc se présenter chez M. Poussin, peintre du roi de France. Il heurta à la porte, que l'on n'ouvrit pas d'abord, car à travers un trou grillé une femme demanda en italien qui était là et ce que l'on voulait. Avec cette confiance naïve qu'ont les enfants de la France, qu'ils doivent être compris partout, M. de Beauvoir, après avoir décliné son nom, répondit en français qu'il était chargé par M. de Chantelou de présenter ses civilités à M. Poussin et de lui donner une lettre de sa part. Un petit coloque qui s'était établi dans l'intérieur retint M. de Beauvoir quelques instants dehors, jusqu'au moment que la personne qui l'avait interrogé lui ouvrit et le fit entrer, en murmurant quelques mots de politesse en français. Sans porter attention à madame Poussin, à qui la simplicité de son vêtement et l'office qu'elle venait de remplir donnaient l'apparence d'une femme de service, le gentilhomme français alla droit à M. Poussin, qui se tenait au haut de quatre marches conduisant à son atelier. M. de Beauvoir tira la lettre de dessous son manteau, et la montrant de la distance où il se trouvait encore, il dit à l'artiste l'objet de sa visite, en s'excusant de ce qu'il avait tardé à satisfaire les intentions de M. de Chantelou. Ce nom fut si agréable à l'oreille de M. Poussin, qu'à la gravité habituelle de son visage succéda le sourire le plus gracieux. Porteur d'une lettre d'un de ses plus chers amis, M. de Beauvoir fut aussitôt introduit dans l'atelier, lieu où ne pénétraient que ceux qui avaient la confiance particulière du peintre.

Le Poussin, car on a de la peine à rhabiller de qualifica-

tions mondaines le nom d'un homme que la postérité a eu quelque sorte divinisé, le Poussin donc introduisit M. de Beauvoir dans son atelier. L'artiste venait de terminer les *Sept sacrements*, qu'il avait envoyés à M. de Chantelou, et il travaillait à deux autres compositions destinées à ce même ami : ***son propre portrait*** et le ***Ravissement de saint Paul***. Ces deux derniers tableaux étaient sur le chevalet, et quand M. de Beauvoir fut entré, le Poussin les lui indiqua d'une main, en lui montrant de l'autre des assortiments de gants et des cordes de luth disposés en ordre sur une table, puis il ajouta : « Vous êtes témoin, monsieur, de l'empressement que je mets à servir monsieur de Chantelou. Les deux derniers tableaux que je lui ai promis sont commencés, ainsi que vous le voyez, et je suis occupé en ce moment à empaqueter les gants à la frangipane et les cordes de Naples qu'il m'a demandés et que je vais lui expédier à Paris. Mais prenez la peine de vous asseoir, dit l'artiste, qui se plaça lui-même dans son fauteul, et permettez-moi de satisfaire l'impatience que j'ai de lire ce que me marque M. de Chantelou. »

Après la lecture de la première page, l'artiste, portant tout à coup la main à son front, s'arrêta, fixa ses yeux sur ceux de M. de Beauvoir ; puis, continuant de lire haut et d'un ton grave : « Dans quel triste état, me marque monsieur de Chantelou, sont les affaires de notre pauvre France ! quel trouble dans le royaume ! et que de malheurs de toute espèce ! Le roi s'est vu réduit par les frondeurs à sortir de sa capitale dans le moment même que la paix de Munster faisait respecter sa puissance dans toute l'Europe... Il s'est retiré pendant la nuit à Saint-Germain, et les jours suivants, monseigneur le prince, accompagné du duc d'Orléans, a fait le blocus de Paris, et s'est emparé de Charenton. »

Le Poussin s'arrêta quelque temps après ces mots, puis, ne pouvant retenir l'émotion que ce récit lui avait causé : « Je vois par cette lettre, continua-t-il, se parlant à lui-même plutôt qu'à M. de Beauvoir, que je ne me suis point trompé. Le parlement demeure en liberté de s'assembler contre le vœu de la cour, et la cour conserve son ministre, dont le

parlement et le peuple ne veulent pas. On a eu bien tort de condescendre à un tel accommodement. On était les plus forts, ajouta le Poussin avec un accent qui trahissait la colère; mais la cour s'est laissé piper !... Aussi, dit enfin l'artiste avec douleur et indignation, les Français sont-ils l'objet de la moquerie de tout le monde ici ; on ne craint pas de nous mettre en parallèle avec les Napolitains, que nous avons surpassés en turbulence et en légèreté. »

Après cette sortie, sur laquelle M. de Beauvoir ne fit aucun commentaire, le Poussin reprit tout bas la lecture de la lettre. Mais après quelques lignes, l'artiste, s'arrêtant de nouveau en laissant échapper un sourire ironique, dit à M. de Beauvoir : « Monsieur de Chantelou me presse d'achever ses deux tableaux et de commencer celui de la *Manne dans le désert*; hélas ! mon Dieu, la toile est commandée, et j'y aurais déjà mis la main, si ce n'eût été toutes les mauvaises nouvelles que nous avons reçues de Paris et qu'il me confirme lui-même. Vraiment ! j'avais bien cœur à la peinture, quand tous les mauvais Français qui sont ici, et il y en a bon nombre, monsieur de Beauvoir, quand de tels gens, dis-je, mettaient déjà Paris à sac, et que nos ennemis italiens, espagnols et allemands, se vantaient ouvertement que bientôt la ruine totale de cette ville superbe servirait à jamais d'exemple aux autres. Faire des tableaux ? Devais-je croire qu'en pareilles circonstances on pensait encore dans Paris à orner les maisons et les hôtels de peintures nouvelles ?... Enfin, ajouta le Poussin, puisqu'on s'occupe encore de cela dans cette ville, monsieur de Chantelou sera satisfait, et je vais commencer le tableau de la Manne. » Il allait continuer de lire la lettre, lorsque, se tournant tout à coup vers M. de Beauvoir, il lui demanda : « Mais vous, monsieur, qui avez vu Paris pendant ces troubles, comment se fait-il que l'on s'occupe encore d'autres choses ? — Je n'y étais pas au fort de la guerre, répondit le gentilhomme avec calme. Mon père et moi n'y sommes arrivés qu'après la rentrée de leurs majestés le roi et la régente. Alors tout était calme ; j'ai même ouï dire que, pendant le blocus de Paris et le jour du combat de Charenton où monsieur de Chatillon

fut tué, tout se passait comme à l'ordinaire dans la plupart des quartiers de la capitale. — Enfin, dit le Poussin en jetant un regard vers le ciel, c'est une singulière nation que la France, et bien lui en prend de ce que Dieu la protége de temps à autres ! »

Le reste de la lettre fut lu avec plus de calme, vraisemblablement parce qu'il n'y était plus question des affaires de France, sujet à propos duquel l'imagination du Poussin s'échauffait très-facilement. Après avoir pris connaissance du paragraphe relatif à M. de Beauvoir, l'artiste crut convenable d'en donner connaissance à celui qu'il concernait; il cita donc ce passage : « Le jeune gentilhomme qui vous remettra cette lettre est le fils de M. de Beauvoir, retiré dans ses terres en Poitou, après avoir fait honorablement la guerre sous les rois Henri IV et Louis XIII de glorieuse mémoire. Son éminence le cardinal Mazarin l'a envoyé près de monsieur l'ambassadeur de France à Rome pour qu'il soit employé d'une manière convenable à sa naissance et à son mérite. Toutefois j'attends de votre bonne et ancienne amitié de vouloir accueillir ce jeune homme, à qui sa modestie naturelle et le défaut d'expérience pourraient attirer quelques contrariétés dans un pays où tout doit être nouveau pour lui. C'est un homme dont l'âme est noble et généreuse, c'est à ce titre que je le recommande particulièrement à vos bons soins. »

Quoique au fond cette première visite eût été presque entièrement remplie par des politesses réciproques, cependant ces deux hommes se sentirent très-favorablement disposés l'un envers l'autre, et M. de Beauvoir ne manqua pas de profiter de l'invitation que lui fit cordialement le Poussin de venir à son atelier à certaines heures qu'il lui indiqua.

Le jeune homme éprouvait pour son hôte un sentiment de respect et d'affection tout involontaire, et, de son côté, le Poussin, sitôt qu'il avait vu M. de Beauvoir, n'avait pu se défendre de l'aimer et de lui porter le plus vif intérêt. Habitué par l'exercice de son art à deviner en quelque sorte l'âme sur les traits du visage, le peintre avait été frappé de la pureté de celle du jeune Poitevin, et il ne tarda pas à

éprouver pour lui une inquiétude paternelle en le voyant lancé dans une ville si corrompue que Rome, et au milieu d'un monde pour lequel il n'était point fait. Ce fut avec la bienveillance la plus ingénieuse qu'il interrogea et mit à l'épreuve le jeune de Beauvoir, pour découvrir ses goûts, ses dispositions, et l'aider à en diriger l'emploi. Mais toutes ces tentatives furent infructueuses, ou au moins elles n'aboutirent qu'à convaincre le Poussin que son jeune protégé avait une indifférence également complète pour les sciences, les arts et les lettres; de plus, que le travail de cabinet et tout ce qui se rattachait aux combinaisons politiques lui faisait horreur.

Mais avec tous ces inconvénients, malgré ces défauts même que le Poussin ne se dissimulait pas, il dominait en M. de Beauvoir quelque chose de pur et de grand qui faisait toujours penser au peintre que Dieu ne pouvait avoir lancé une âme si belle dans le monde sans l'avoir armée de quelque faculté qui dût la rendre utile.

En attendant qu'elle se développât, M. de Beauvoir s'adonnait avec passion aux exercices du corps. Outre l'escrime, à laquelle il consacrait avec les Français de l'ambassade quelques heures de la journée, il avait pris un goût particulier pour le jeu de ballon (*il calcio*), célèbre depuis des siècles en Italie. De tout ce qui se faisait à Rome, c'était le seul usage qu'il eût adopté, et le peu de phrases en italien qu'il ait jamais apprises furent celles que l'on ne peut se dispenser de répéter pour jouer au ballon. Plus la vie de Rome lui devenait insupportable, plus il se livrait avec fureur à son jeu favori. L'ambassadeur, persuadé de son éloignement pour le travail et les affaires, le laissait vivre à sa guise, et sitôt que le jeune de Beauvoir éprouvait quelque contrariété dans le palais de France en entendant ses compagnons parler avec frivolité et indifférence des excès de tous genres qui se commettaient à Rome, il allait au Calcio, d'où il ne sortait plus que quand il avait tué en quelque sorte son âme en fatigant son corps. Un jour que, plus triste encore que de coutume, il avait usé de cette distraction avec plus d'emportement que jamais, tout fatigué qu'il fût, et sans avoir pu se

débarrasser des idées sombres qui l'assiégeaient, il alla voir le Poussin, qui en dernière analyse était la seule personne dont l'âme fût à l'unisson de la sienne.

En entrant chez le peintre, M. de Beauvoir était encore tellement baigné de sueur, que son hôte l'engagea à se couvrir, et le força à boire un peu de vin d'Orvietto, pour prévenir les effets d'un refroidissement subit. « Vous ne vous gouvernez pas sagement, lui disait l'artiste en le soignant. Les imprudences de ce genre peuvent devenir fatales en ce pays ; » et en parlant ainsi, il l'enveloppait d'un grand manteau, quoiqu'au fond il fût moins inquiet de l'état de sa personne que de celui de son esprit, qui paraissait frappé de quelque idée sombre et sinistre. « Vous n'êtes pas bien, monsieur, disait le Poussin, et peut-être serait-il plus sage que vous allassiez vous mettre au lit. Voulez-vous que je vous accompagne ? » Ces paroles furent prononcées d'un ton si sincère et si affectueux, que le jeune homme, pénétré de reconnaissance, prit et baisa la main de celui qui venait de les lui adresser. « Je ne puis être mieux qu'auprès de vous, monsieur Poussin, répondit de Beauvoir, sitôt que l'émotion lui permit de parler, et tout en m'accusant d'abuser des bontés que vous avez pour moi, je vous avouerai que je suis venu chez vous avec l'espérance de puiser dans vos regards, dans vos conseils, un calme, une paix, une satisfaction de cœur que je ne puis plus retrouver dans aucun lieu de cette horrible ville. — Qu'avez-vous donc, mon cher monsieur, et que vous est-il arrivé de fâcheux ? Veuillez me le dire, afin que je vous aide s'il est possible. — Hélas ! mon Dieu, je suis assez embarrassé pour vous répondre, et peut-être serez-vous aussi de ceux qui se rient de mes susceptibilités. — Allons, parlez ! parlez, monsieur de Beauvoir, répétait avec instance le Poussin, qui vit des larmes s'échapper des yeux du jeune homme. — Eh bien, devant vous, monsieur, je ne craindrai pas de soulager mon cœur, qui ne cesse d'être abreuvé d'amertume depuis que je suis dans ce pays. J'ai été humilié, dit le jeune homme, et bien que mon honneur soit sauf, ajouta-t-il avec une expression de fierté, je ne veux pas demeurer plus longtemps dans une ville et au milieu d'un

monde où toutes les choses sérieuses, même la probité et l'honneur, sont des objets de dérision. » Après cet exorde, M. de Beauvoir rapporta tous les détails de son séjour à Genève et de son arrivée à Rome, lorsque l'abbé Segni, le joaillier et lui se trouvèrent mêlés, à leur insu, à l'achat du collier destiné à dona Olimpia par le cardinal Mazarin. Il lui parla ensuite du rôle d'espion que l'on prétendait lui faire jouer à Rome, sous prétexte de veiller aux intérêts de la cour de France ; il insista sur l'indulgence facétieuse avec laquelle les faux et les vols commis journellement à la daterie apostolique étaient racontés par certains Français dont il était entouré à l'ambassade. Il dit que toutes les friponneries de Mascambruno étaient journellement vantées devant lui, comme les opérations d'un génie supérieur; que l'honnête Cecchini était traité de sot, et que l'horrible, l'infâme dona Olimpia, car la colère et le mépris que lui inspirait cette femme lui arrachèrent ces expressions, était une éhontée et une impie, dont le regard seul déshonorait celui sur qui il était tombé : « Croiriez-vous, monsieur Poussin, ajouta de Beauvoir avec l'accent de l'indignation, qu'il y a trois jours, forcé par les ordres de monsieur l'ambassadeur à qui j'appartiens, de le suivre chez cette femme à qui il se croit obligé, comme tant d'autres, de faire la cour, elle a eu l'audace de venir jusqu'à moi, voyant que je n'allais pas vers elle, pour me féliciter sur le voyage que j'avais fait avec l'abbé Segni, ayant soin, pour que je ne doutasse pas du remercîment qu'elle prétendait me faire, de passer ses doigts avec affectation entre les perles de ce maudit collier avec lequel on m'a fait venir ici? Je suis devenu rouge comme la plume de mon chapeau. Mais cet affront ne suffisait pas encore. Tous ceux qui avaient été témoins de cette scène vinrent à moi, et par des mots entrecoupés ou des regards flatteurs, me félicitèrent de l'insigne faveur que je venais de recevoir de la sangsue du peuple romain. Le lieu où j'étais, la présence des personnes élevées en dignité qui se trouvaient au palais Pamphile, me forcèrent de garder le silence. Mais mon cœur était plein, et l'on m'aurait craché au visage que je ne me serais pas senti plus disposé à faire un éclat.

— Pauvre jeune homme, dit le Poussin en prenant les mains de M. de Beauvoir. — Ce n'est pas tout, ajouta celui-ci ; le lendemain, comme je me promenais sur les hauteurs du Pincio, je fus accosté par cinq ou six de ces messieurs de l'ambassade. L'un d'eux, plus étourdi que les autres, car il n'est pas méchant, se mit à me complimenter sur le succès que j'avais eu auprès de dona Olimpia. On parla du collier, des soins qu'il avait fallu pour l'apporter à Rome, de l'adresse avec laquelle ce bijou avait été donné à celle à qui il était destiné, de sa valeur, des profits qu'avaient dû faire ceux entre les mains de qui il était passé; bref, je me trouvai confondu avec Mascambruno et un certain juif, qui tous deux, à ce qu'il paraît, se sont entendus pour soustraire les deux plus grosses perles de ce collier. Je ne fus plus maître de moi; ma colère de la veille s'augmenta de celle que l'on venait d'exciter de nouveau, et ayant tiré mon épée en criant à ces messieurs de se mettre en garde, j'en blessai deux légèrement; les autres parvinrent à me calmer en m'assurant que l'on n'avait eu aucunement l'intention de m'offenser. Mais ce qui a achevé de me navrer le cœur, c'est que je me suis aperçu que ces messieurs, loin d'avoir voulu se moquer de moi, admiraient au contraire la conduite qu'ils me prêtaient, la discrétion que je mettais à ne me vanter de rien, et la bravoure avec laquelle je soutenais toute cette gageure. Non, monsieur Poussin, ajouta le jeune de Beauvoir, je ne puis vivre dans un monde fait de la sorte, et il n'y a pas de condition que je ne préférasse à celle d'y demeurer. — Je ne puis vous désapprouver, répondit l'artiste après quelques instants de silence, et si j'eusse été plus tôt à même de vous connaître comme aujourd'hui, peut-être me serais-je autorisé de la confiance que M. de Chantelou a mise en moi, à votre égard, pour vous engager à quitter Rome. Dans la disposition où vous êtes, ajouta le Poussin, qui vit bien que le jeune homme souriait à l'avis qui lui était donné, je vous donnerais même le conseil de renoncer à tout ce qui se rapporte aux affaires de cour et de gouvernement. Croyez-moi, rentrez en France, allez retrouver votre pays, votre famille, et vivez dans l'obscurité : c'est ce que

l'on peut faire de mieux dans un siècle où la conscience, la vertu et la religion sont bannies d'entre les hommes. »

M. de Beauvoir, en entendant cette dernière phrase, porta son regard avec surprise sur le Poussin, qui, s'en étant bien aperçu, reprit aussitôt : « Ce langage vous étonne de ma part, je le vois ; de moi, Français comme vous, et prenant un intérêt si vif à la prospérité et à la gloire de notre pays, qui cependant demeure à Rome depuis vingt ans. Ah ! que n'avez-vous les mêmes goûts qui me retiennent, qui font que j'y puis vivre solitaire parmi la foule, qui me soutiennent intérieurement par de nobles et grands souvenirs, au milieu d'un peuple qui, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, n'aspire qu'après l'or ! La plupart des nations de l'Europe, ajouta le Poussin, qui se retenait difficilement quand il trouvait l'occasion de purger son âme sur cette matière, sont corrompues aujourd'hui par l'amour effréné des richesses ; mais Rome ! Rome ! monsieur de Beauvoir, l'emporte sur toutes les autres ; et c'est ce qui perd tous ceux de ses enfants qu'elle emploie à faire jouer le mécanisme de son gouvernement. Ce que l'on appelle la politique de ce pays pousse dans le même abîme tous ceux qui sont appelés ou se présentent pour la régir ; et sans que l'on sache comment l'œuvre maudite s'accomplit, tel qui était entré honnête homme dans un emploi se trouve si bien mêlé avec les fripons, qu'au bout de peu de temps il les imite ou les laisse faire, comme il arrive au brave cardinal Cecchini, dont vous parliez tout à l'heure. Ah ! il y a des temps, et le nôtre est de ce nombre, où les hommes qui ont un sentiment profond du juste, de l'honnête et du beau, ne peuvent prendre part à la vie active ni s'exposer aux orages du monde. Leur barque est trop frêle ; leur courage se perdrait à braver follement des obstacles insurmontables. »

L'artiste eut de la peine à arrêter les plaintes de son âme. Ramené cependant à la prudence par le désir d'être utile à son jeune ami, il l'engagea à considérer prudemment sa situation pour prendre un parti sage. « Enfin, que comptez-vous faire ? dit-il en prenant affectueusement les mains du jeune homme. Avez-vous quelque projet ? mon crédit en

cette ville n'est pas grand; cependant je compte quelques protecteurs. Les cardinaux François et Antoine Barberin ne me refuseront pas assistance; et si vous préferez avoir recours à notre ambassadeur, malgré le peu d'habitude que j'ai de fréquenter son palais, j'irai le voir, je lui parlerai, je lui dirai ce que vous désirez..... Mais, ajouta le Poussin, avec l'expression d'une curiosité inquiète, que demandez-vous? »

Il n'y avait qu'un seul point de contact entre l'artiste et son jeune compatriote : c'était la passion de l'honnête, c'était cette fleur d'intégrité, cette horreur pour le vice qui unit si étroitement l'âme de ceux dont les esprits d'ailleurs diffèrent le plus entre eux. Les inclinations, les goûts, les habitudes de ces deux hommes étaient absolument contraires; aussi, malgré le besoin qu'avait l'un de recevoir des conseils, et le désir de l'autre d'en donner, tous deux virent-ils le reste de leur entrevue employé à se donner réciproquement des témoignages de dévouement et de reconnaissance sans rien décider.

Le Poussin resta plusieurs jours sans entendre parler de M. de Beauvoir, lorsqu'il fut averti un matin par ses amis, le chevalier del Pozzo et Bellori, que le gentilhomme français, après s'être encore pris de dispute avec quelques-uns de ses compatriotes, en avait blessé un, s'était soustrait aux poursuites que le pape avait ordonnées contre lui, et avait trouvé moyen de s'esquiver de Rome sans que l'on sût ce qu'il était devenu. On supposa d'abord, et l'on sut même ensuite, que l'ambassadeur de France, pour assoupir cette affaire et soustraire un sujet du roi aux poursuites du gouvernement romain, avait hâté et facilité la fuite du jeune de Beauvoir. A la faveur d'un déguisement, il s'était dirigé vers Civita-Vecchia, où un patron de navire, celui même qui se chargeait ordinairement de transporter les tableaux du Poussin en France, s'empressa de le recevoir à son bord. Par un hasard singulier, ou qui parut tel au moins à M. de Beauvoir, un jeune officier français se trouva sur le bâtiment avec l'intention de relâcher à Piombino, puis de se rendre ensuite à Porto-Longone pour se réunir à la garnison

française, menacée dans cette ville d'une expédition que le comte d'Ognates, à la tête des Espagnols et d'un corps de Napolitains, devait entreprendre prochainement. L'officier, M. le marquis de Vézelai, venait lui-même de Naples, où il avait eu connaissance de ce projet; et après s'être arrêté quelques jours à Rome pour en instruire l'ambassadeur de France, il se proposait de donner l'éveil aux troupes françaises de l'île d'Elbe, et de se rendre enfin à Porto-Longone auprès de M. de Noailles, qui commandait cette dernière place au nom du roi de France.

De Beauvoir, qui semblait toujours destiné à voyager sous la tutelle de gens dont il ne connaissait jamais les intentions, ne se douta même pas que le marquis de Vézelai ne l'avait pas perdu de vue depuis sa sortie de Rome, et que c'était d'après les ordres de l'ambassadeur que sa fuite avait été concertée. Il donna dans toutes les embûches, fort bienveillantes d'ailleurs, qui lui furent tendues, et eut les inquiétudes et les joies que peut faire éprouver une évasion difficile.

Les deux jeunes voyageurs firent promptement connaissance. Les manières ouvertes, les habitudes militaires du marquis, inspirèrent une telle confiance à M. de Beauvoir, qu'il devint aussi ouvert et aussi parleur alors qu'il l'avait été peu jusque-là. A peine en mer, M. de Vézelai se mit à discourir sur les affaires de France et sur la guerre avec l'Espagne, faisant ressortir les chances favorables que lès expéditions extérieures présentaient à ceux qui, désireux de prendre le parti des armes, n'avaient aucun goût pour se faire tuer au pont de Charenton ou dans les rues de Paris. On but du vin d'Orvietto et de Montefiascone, on fit bonne chère; et l'on était à peine en vue de l'île d'Elbe, que déjà notre jeune Poitevin, toujours incertain de son avenir en France, et séduit d'ailleurs par les raisonnements de M. de Vézelai, s'était décidé à le suivre à Porto-Longone, et sous ses auspices à offrir ses services au commandant de cette place.

La garnison était déjà assez diminuée pour que tous ceux qui venaient s'y joindre fussent bien reçus; mais le nom de M. de Beauvoir, la bonne grâce avec laquelle il se présenta,

et la recommandation du marquis, le firent accueillir avec distinction par le gouvernement de Porto-Longone.

Déjà, et sans savoir encore ce que M. de Vézelai venait lui apprendre, cet habile et prudent officier avait muni de fortifications imposantes la place dont la défense lui était confiée. Mais d'après les renseignements qu'il venait de recevoir, il redoubla de soins pour les rendre imprenables, et soumettre les troupes à la plus stricte discipline. M. de Vézelai, étranger à la science des fortifications, fut particulièrement chargé d'établir l'ordre dans le service militaire, et ce fut avec un zèle vraiment amical qu'il saisit cette occasion d'initier M. de Beauvoir dans les secrets de sa nouvelle profession. Animé d'abord par le désir de répondre à la confiance qu'on lui montrait, puis s'étant bientôt aperçu qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait depuis longtemps, un emploi honorable de ses facultés, le gentilhomme Poitevin se montra d'abord soldat si obéissant, puis s'acquitta successivement si bien des devoirs plus importants qu'on lui imposa, que M. de Noailles, après lui avoir confié des commandements partiels, le mit à la tête d'une bonne partie des troupes.

Il avait achevé son apprentissage militaire ; c'était même déjà un bon officier, lorsque les troubles de la Fronde augmentant sans cesse, la cour de France n'eut plus le loisir nécessaire pour s'occuper de ses intérêts en Italie. L'Espagne crut devoir saisir ce moment pour reprendre Piombino et Portó-Longone, qui lui avaient été enlevées quelques années avant. Le conseil de Madrid et ceux des ministres d'Espagne qui se tenaient à Naples et à Milan, se concertèrent pour équiper une flotte, et transporter des troupes afin de déloger les Français de ces deux places fortes, à l'abri desquelles manœuvraient sans cesse une foule de corsaires qui infestaient la Méditerranée. On fit d'abord le siége de Piombino, auquel assistèrent le comte d'Ognates et le prince Ludovisi, gendre de dona Olimpia, à qui appartenait cette principauté. L'artillerie battit longtemps, mais en vain, les murs de cette ville. Les chaleurs de l'été et l'air malsain du pays, joints aux sorties fréquentes et audacieuses des Français, ayant fait reconnaître aux assiégeants le danger qu'il y au-

rait à traîner cette expédition en longueur, ils se décidèrent à donner l'assaut. Malgré la résistance longue et terrible de la garnison, l'armée d'Espagne prit la ville, et les Français se retirèrent dans la citadelle, où ils firent quelque temps résistance. Mais ayant bientôt perdu tout espoir d'être secourus, ils rendirent le fort aux Espagnols, sous les conditions les plus honorables.

Cette première place reprise, et après avoir reçu des renforts, l'armée espagnole fut transportée à l'île d'Elbe, et se mit en devoir de faire le siége de Porto-Longone. Là, les chefs de l'expédition trouvèrent des fortifications bien autrement difficiles à aborder et à détruire qu'ils ne s'y étaient attendus. En effet, il ne fallut pas moins de trois mois pour réduire cette place. Les troupes assiégeantes, sous le commandement du comte d'Ognates, firent des pertes énormes, et surtout le corps de Napolitains qui avait été adjoint à cette expédition. On dit alors que le comte d'Ognates, vice-roi de Naples, pour se venger de la noblesse de ce pays qui avait pris part à la révolution de Mazaniello, en emmena la fleur avec lui, et l'exposa constamment au feu de l'ennemi. Quoi qu'il en soit, l'armée d'Espagne, affaiblie par ses pertes, aurait été obligée de lever le siége si la désobéissance et les révoltes de la garnison de Porto-Longone n'eussent pas forcé le gouverneur de cette place à se rendre, après trois mois d'une défense héroïque.

Trois mois s'étaient donc écoulés, pendant lesquels M. de Beauvoir avait eu le temps et toutes les occasions favorables de devenir l'officier le plus habile et le plus brave de la garnison, lorsqu'il arriva que les troupes, fatiguées par les longs travaux de la défense et par la réduction journalière des vivres, refusèrent d'abord de faire une partie du service qui leur était commandé, désobéirent aux officiers, et allèrent même jusqu'à menacer leurs jours si on ne capitulait pas. Enfin, ils poussèrent l'oubli de leur devoir au point de se présenter au logement même du gouverneur, avec l'intention de le forcer à rendre la place. Entraînés par quelques mauvais sujets qui marchaient toujours les premiers à la révolte et les derniers au combat, un assez bon nombre de

soldats allèrent sous les fenêtres de M. de Noailles, en criant qu'il fallait se rendre, et joignant les menaces à ces cris. Cette visite avait été tellement imprévue, et elle portait un caractère de violence telle, que la plupart des officiers qui entouraient le commandant, cédant à la crainte, paraissaient déjà disposés, à en juger au moins par leur silence et la pâleur de leurs traits, à se soumettre aux injonctions de la soldatesque. Quant à M. de Noailles, ne perdant rien de sa présence d'esprit, et résolu à se laisser mettre en pièces plutôt que de faiblir, il promena silencieusement son regard sur ceux qui étaient près de lui, pour s'assurer de la confiance qu'il devait mettre en eux ; mais il ne rencontra que les yeux du jeune de Beauvoir qui ne fussent pas baissés. Le coup d'œil qu'ils échangèrent fit jaillir un éclair qui pénétra leur âme de la même manière ; et sans prévoir quelle serait l'issue de la révolte, le commandant sentit qu'il pouvait compter sur le jeune officier, comme celui-ci éprouva un redoublement de confiance en lui-même, dont il voulut aussitôt profiter pour arrêter les mutins. « Monsieur le commandant, dit de Beauvoir, trouvez-vous bon que j'aille parler aux soldats? — J'allais vous en prier, » répondit M. de Noailles en souriant affectueusement au jeune homme.

Ce peu de paroles rendit à tous les officiers qui étaient présents le calme dont ils avaient manqué un instant, et M. de Beauvoir, descendant l'escalier, alla seul ouvrir la porte d'entrée, et se présenta aux révoltés en promenant ses regards sur eux. Ceux-ci, maintenus d'abord par la présence d'un homme que sa justice et sa bravoure avaient fait aimer de tous, reculèrent peu à peu en formant un demi-cercle, que M. de Beauvoir faisait élargir à mesure qu'il avançait. Aux cris succéda le silence que le jeune officier avait observé jusque-là lui-même, lorsqu'un des révoltés voulut prendre la parole. « Tais-toi, interrompit de Beauvoir ; tu as fui lâchement à la dernière sortie. Tu n'as pas le droit de parler... Mais vous, ajouta-t-il en s'adressant à deux ou trois soldats qui en effet avaient plusieurs fois combattu vaillamment à ses côtés, c'est à vous de parler. Que voulez-vous? que demandez-vous? — La capitulation ! la capitulation ! »

crièrent confusément toutes les voix. Avec un regard ferme et sévère, de Beauvoir rétablit encore l'ordre et le silence. « Allons, Pierre de Cussac, dit-il à l'un de ceux qu'il avait reconnus pour les meilleurs sujets, explique-toi, et dis-nous ce que vous voulez tous; parle. » Pierre, qui sentit l'importance que venait de lui donner le jeune officier en signalant sa bravoure et en le faisant l'interprète des révoltés, se tira assez heureusement du rôle difficile qu'il avait à jouer. Il fit un tableau, qui n'était que trop vrai, des fatigues et des privations éprouvées par les soldats depuis trois mois, et termina sa requête en disant, mais en termes modérés et respectueux, « que ses camarades, ainsi que lui, croyaient que l'honneur de la garnison étant à l'abri de tout reproche après une défense si opiniâtre et si longue, on pouvait demander à capituler. Les autres soldats voulurent appuyer ce qui venait d'être dit par de nouvelles rumeurs; mais Pierre de Cussac les arrêta à son tour, et leur imposa silence pour écouter M. de Beauvoir, qui s'apprêtait à parler. « Je vais rendre compte à monsieur le commandant, dit celui-ci, de ce qui vient de se passer, et je vous ferai connaître sa réponse; car je suis comme vous; je ne dois qu'obéir. Pierre de Cussac, ajouta-t-il, je vous charge de maintenir l'ordre ici en mon absence, entendez-vous? »

Après cette courte allocution, M. de Beauvoir rentra chez le commandant, à qui il rapporta fidèlement ce qui avait eu lieu. Entouré de ses officiers, M. de Noailles tint une espèce de conseil où il fut convenu : qu'après la résistance qui avait été faite, et en raison du peu de vivres et de munitions qui restaient, la capitulation devenait effectivement indispensable; mais que, pour l'obtenir plus honorable, et surtout ne pas céder lâchement aux menaces des soldats mutinés, il fallait faire encore bonne contenance pendant quelques jours. Cette résolution arrêtée, M. de Noailles prit M. de Beauvoir en particulier, et lui donna des ordres que le jeune officier s'empressa de mettre tout aussitôt à exécution. En effet, étant descendu de nouveau vers les soldats, qui l'attendaient avec anxiété, il leur dit sans préambule : « Le commandant connaît tous les soldats de la garnison dont le zèle, l'activité

et la bravoure ne se sont jamais démentis, et il compte sur eux aujourd'hui comme avant. Oui, il faudra capituler..... Silence! s'écria d'une voix forte M. de Beauvoir, qui s'aperçut que les plus mutins n'avaient pas renoncé à leurs projets; mais, ajouta-t-il avec l'accent le plus ferme, pour que cette capitulation soit honorable, il ne faut la demander qu'après un dernier effort de courage. » Ces mots ayant excité vivement la curiosité, le silence le plus absolu s'établit, et M. de Beauvoir continua : « Monsieur le commandant me charge de prévenir la garnison qu'à compter de ce moment tous ceux qui persisteraient à demander insolemment la capitulation, sont exclus de tout service militaire et tenus de remettre leurs armes. Quant au grand nombre des troupes fidèles aux lois de la discipline et de l'honneur, on compte sur elles au point du jour. » Après avoir cessé de parler, M. de Beauvoir s'approcha amicalement de Pierre de Cussac et de plusieurs autres soldats qui avaient été momentanément entraînés par le mauvais exemple, et après les avoir engagés à faire connaître à leurs camarades ce qui s'était passé, il les exhorta de nouveau à se tenir prêts le lendemain pour une sortie que l'on méditait.

A l'exception de quelques misérables inaccessibles à toute honte, le reste des soldats mutinés inventa mille excuses pour qu'on leur laissât leurs armes et qu'on les fît rentrer dans les rangs. A peine une heure s'était-elle écoulée qu'à voir l'enthousiasme qui s'était emparé de nouveau de la garnison, on n'aurait jamais pu croire qu'en effet cette troupe avait supporté pendant trois mois les fatigues les plus rudes, ni qu'elle ait eu l'idée de se révolter.

La nuit fut employée aux préparatifs de la sortie, et M. de Beauvoir, devenu l'âme de la garnison en quelque sorte, et chargé de l'expédition du lendemain par le commandant, mit tout en œuvre pour qu'elle fût conduite avec autant de prudence que d'énergie.

Hélas! ce brave jeune homme qui préparait avec tant de zèle les moyens de faire obtenir une capitulation honorable pour son commandant, et par conséquent pour la France, ne devait pas être témoin du résultat de sa courageuse con-

duite. Avant l'aube du jour suivant, un fort détachement de la garnison, dont il commandait une partie, sortit de Porto-Longone et tomba tout à coup sur l'armée espagnole, mal sur ses gardes, dans la persuasion où étaient ses chefs que les assiégés avaient été mis hors de combat par la famine. Les Français firent pendant une heure un véritable carnage des assiégeants. Mais dès que le grand jour fut venu, M. de Beauvoir, pensant que la lutte deviendrait inégale sitôt que les différents corps de l'ennemi se seraient portés vers le lieu du combat, fit reprendre l'ordre aux troupes afin de combattre en faisant retraite vers Porto-Longone. Tout ce mouvement fut dirigé avec tant de sang-froid et d'habileté par le jeune officier, qu'il ne perdit presque pas de monde tout en faisant éprouver des pertes considérables à l'ennemi. Mais ce qu'il avait prévu arriva, et comme les derniers détachements de sa troupe rentraient dans la ville, un corps considérable de Napolitains accourut en toute hâte pour gêner par leur attaque cette manœuvre déjà difficile à opérer en elle-même. Mais ce fut aussi le moment où l'infortuné de Beauvoir déploya une nouvelle énergie. Opposant sa mousqueterie à celle des assiégeants, il resta constammant immobile et veillant à entretenir l'activité du feu de sa troupe, jusqu'à ce que tout son monde fût rentré. Enfin, comme il ordonnait à ses six derniers hommes de rentrer pour les suivre, une décharge mieux dirigée par les Napolitains, délivrés tout à coup de la mousqueterie des Français, cribla de balles la poitrine du jeune de Beauvoir. Il tomba mort sur la place, et peu s'en fallut que son corps ne restât au pouvoir de l'ennemi; mais ses soldats se précipitèrent hors de la porte pour le garantir et l'enlever. Il ne tint à rien qu'un nouveau combat, qui eût été fatal aux Français, ne s'engageât encore; heureusement que M. de Noailles, qui, du haut des murs de la place, avait observé toute l'expédition, eut l'idée de faire tirer quelques coups de canon avec le peu de munitions qui restaient. Cette dernière ressource, qui fit croire aux assiégeants que les Français étaient encore mieux approvisionnés qu'on ne l'avait cru, les rendit plus prudents, et ils quittèrent les murs de la ville, s'apercevant,

à mesure qu'ils rentraient dans leurs quartiers, des pertes immenses que leur armée venait de subir.

La mort du jeune de Beauvoir exaspéra les troupes. Loin de vouloir que l'on capitulât, elles demandaient au contraire à se mesurer de nouveau avec l'armée espagnole, et ce fut alors le commandant qui se vit contraint de calmer l'effervescence belliqueuse de ses troupes. On avoua la pénurie des vivres et des munitions; on fit valoir l'avantage que l'on venait de remporter pour obtenir de l'ennemi des conditions plus honorables, et ce ne fut pas sans peine que l'on persuada aux troupes de la garnison qu'il était à propos de se rendre. Elles demandèrent à faire au moins les obsèques du jeune officier. M. de Noailles obtint d'abord une trêve pendant laquelle on satisfit à ce pieux devoir, puis on fit la capitulation dans les termes les plus honorables pour la garnison, qui sortit de la place avec tous les honneurs de la guerre.

Le commandant resta inconsolable de la perte de M. de Beauvoir, et le marquis de Vézelai, dont la conduite militaire, moins brillante sans doute que celle de son jeune ami, n'en avait pas moins été irréprochable, le pleura longtemps. Le jour de la sortie, il avait combattu non loin de lui, et s'il ne l'avait pas assisté au moment où il tombait sous les coups de l'ennemi, c'est que son devoir le retenait ailleurs.

Mais depuis leur arrivée à Porto-Longone et dans les moments de loisir, le marquis n'avait pas cessé de donner des témoignages d'amitié à celui qu'il appelait son brillant élève. Souvent ils s'entretenaient ensemble de leurs parents, de leurs amis et des souvenirs du pays natal. Avec cette disposition si ordinaire quand on vit au milieu des dangers, à parler de l'avenir et à s'abandonner aux pressentiments, les deux officiers s'étaient réciproquement donné des détails sur les personnes dont le souvenir leur était le plus cher. « Si je succombe, disait l'un à l'autre, vous écrirez à celui-ci, à celle-là, puis à cet autre. En cas de malheur, avait répété souvent M. de Beauvoir à M. de Vézelai, après mon père et ma mère, que je vous charge de consoler, instruisez M. Poussin de mon sort. C'est l'homme qui a fait naître en moi le plus de respect

et d'affection; aussi tiens-je à honneur de trouver une place dans sa mémoire. »

M. de Vézelai sans avoir fait une étude des arts, n'y était cependant pas aussi étranger que son jeune ami, et le nom du Poussin, déjà fameux, lui était bien connu. Quelque temps après la mort de M. de Beauvoir, et lorsque remis, des fatigues du siége, il prenait quelque repos dans une petite ville de Toscane, il se mit en devoir de remplir les engagements qu'il avait contractés envers son ami défunt. Il écrivit donc à M. de Beauvoir père le parti que son fils avait pris, ses brillants et courts succès, et sa mort héroïque. Puis, après s'être acquitté de ce devoir sacré, il annonça à peu près dans les mêmes termes la destinée si fatalement accomplie du jeune homme, au Poussin.

L'artiste était précisément dans son atelier avec son ami le chevalier del Pozzo, quand il reçut cette lettre. La douleur qu'elle lui fit éprouver fut grande, car elle était très-sincère. M. de Beauvoir avait inspiré au Poussin un intérêt d'autant plus vif, que le jeune Français ne témoignant de goût décidé pour aucune vocation, lui avait fait craindre que sa belle âme, faute d'emploi, restât inactive et ne lui devînt même à charge. Aussi, malgré le premier sentiment de regret que cette mort prématurée excita en lui, le Poussin ne put-il s'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction intérieure au récit du développement des talents et de la mort héroïque de son jeune ami. Involontairement il comparait la vie languissante et inutile qu'il menait à Rome avec ce peu de jours d'une existence énergique et bien remplie, pendant lesquels sa belle âme avait trouvé un air plus pur, un champ plus vaste, où elle pût planer à l'aise loin des vapeurs pestilentielles qui rasent la terre. « D'oisif, de batteur de pavé qu'il était ici, s'écria tout à coup le Poussin, en continuant de communiquer ses observations à son ami del Pozzo, vous le voyez, il est devenu un héros. Non, non, je ne saurais le plaindre, répéta plusieurs fois le peintre en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues, car ce n'est pas d'avoir vécu beaucoup d'années, d'avoir été revêtu d'honneurs, comblé des dons de la fortune, ou même d'a-

voir acquis une grande célébrité qui satisfasse le cœur et l'âme d'un homme sincèrement honnête. Les gens de cette trempe ont un besoin tout à la fois plus noble et plus impérieux : celui d'avoir acquis la certitude qu'une fois en la vie au moins, ils ont fait tout ce qui leur était donné de faire ; qu'ils ont employé la faculté principale que le ciel leur a départie ; c'est d'avoir vécu de manière à ce que l'on n'ait point à rougir en soi-même des louanges que vous prodiguent parfois les hommes ; c'est enfin d'avoir bien fait, bien agi dans l'étendue du cercle que nos forces peuvent embrasser. M. de Beauvoir a vécu vingt-cinq ans ; mais trois mois lui ont suffi pour commencer et remplir sa véritable vie. Non, je ne puis le plaindre, mon cher chevalier, ajoutait tristement le Poussin ; je trouve même son sort heureux, puisque son âme a trouvé l'occasion si rare de s'élancer à son gré là où elle a voulu ! Croyez-moi, c'est ici, c'est lorsqu'il était à Rome, qu'on était en droit de le plaindre et que si souvent j'ai gémi sur son sort. Ah ! si comme moi vous eussiez reçu les confidences de ce noble enfant, lorsqu'il s'échappait du monde corrompu où il était forcé de vivre ; si vous saviez combien le spectacle continuel des sales intrigues, des basses injustices et de l'effroyable avarice de ce temps, donnait de malaise à son âme ; si vous pouviez juger de l'état de perversion auquel le vide et l'oisiveté de son cœur réduisaient ses qualités les plus nobles et les plus pures ; si vous aviez pu apprécier les angoisses déchirantes de ce cœur noble qui se sentait si ardent à vivre et mourait faute d'un aliment qui lui convînt ; non, mon ami, vous ne le plaindriez pas d'être mort à la fleur de l'âge en servant son roi et son pays... Mais qu'ai-je dit qu'il n'a commencé à vivre que quand il a pris le parti des armes ! ajouta le Poussin, qui, en se promenant devant le chevalier del Pozzo, s'animait de plus en plus, sa conduite, ici à Rome, a été admirable et fait honte à tous ceux qui, comme vous et moi, gémissent lâchement à l'ombre du spectacle honteux des vices, sans faire un pas, sans dire un mot pour les attaquer ouvertement. M. de Beauvoir est le seul qui ait eu le courage de faire entendre à dona Olimpia, et jusque dans son palais, qu'il ne voulait

pas frayer avec elle, qu'il la méprisait, elle, ses richesses et sa faveur; lui seul s'est dégagé avec éclat des embûches que lui tendaient les courtisans; loin de vouloir prendre part à leurs rapines, il les a attaqués, il les a frappés de son épée quand ils ont voulu l'enrôler par adresse dans la compagnie des aigrefins et des fripons. Quant à nous tous, honnêtes gens, ou au moins réputés tels, que faisons-nous? de beaux discours sur le malheur des temps et l'infamie des gens puissants. Ou bien, ajouta le Poussin avec un accent ironique où perçait une profonde indignation, nous écrivons de savants traités sur les gouvernements de la Grèce et de Rome, nous cherchons des médailles ou déterrons des statues; l'un commande des tableaux où sont célébrées les vertus des anciens âges, et il s'en trouve un autre qui les compose et les peint platement dans son atelier, faisant un métier pour vivre comme son voisin le tailleur. Ah! mon ami, s'écria le Poussin, en s'arrêtant tout à coup devant le chevalier del Pozzo, vingt balles reçues dans la poitrine en faisant rentrer la garnison victorieuse à Portolongone, voilà un sort bien préférable au nôtre. Dans cent ans, dans deux siècles, où pourra-t-on trouver les actes des honnêtes gens qui ont vécu de notre temps? Dans des livres, dans des galeries; peut-être aussi sur des tableaux, ajouta le peintre en montrant avec mépris ceux qu'il achevait. Ah! malheur à ce siècle! L'honneur de la vie active restera à l'impie, à l'avare dona Olimpia et à tous ceux qui lui ressemblent, et l'on ne saura même pas que des hommes tels que le jeune de Beauvoir ont vécu en même temps qu'elle! »

Il y a un siècle et demi que cette femme est morte, et il en est de dona Olimpia aujourd'hui comme de tant de personnages qui ont fait grand bruit de leur vivant; on n'en parle plus guère. Cette femme qui avait tant de pouvoir sur l'esprit des hommes de son temps, qui exerçait une influence si active sur la cour de Rome et sur plusieurs souverains de l'Europe, qui gouvernait le pontife et le collége des cardinaux et imprimait de la crainte au peuple de Rome en le bravant, n'a plus d'empire aujourd'hui que sur les petits enfants d'un des faubourgs de cette ville.

Les femmes du Transtevere ont conservé jusqu'à présent l'habitude de faire peur à leurs enfants lorsqu'ils se mutinent ou qu'ils s'écartent de la maison, en les menaçant de dona Olimpia : « Dona Olimpia viendra ce soir, à la brune, sur son char de marbre noir, leur disent-elles, et elle vous emportera dans les grottes de la villa Pamfili si vous n'êtes pas sages ! »

—

LA

PREMIÈRE COMMUNION.

C'était vers le milieu de mai. La saison était belle, et ce soir-là il semblait que l'air fût plus embaumé que de coutume par l'odeur du printemps.

— Quelle belle soirée! dit la comtesse de Soulanges en laissant lire sur sa noble et gracieuse figure que le contentement intérieur de son âme était bien plus doux, bien plus pénétrant encore que l'odeur du printemps même.

— Oui, vraiment, c'est une belle et bonne soirée, répéta, en appuyant sur la dernière épithète, le comte de Soulanges, qui, après avoir prononcé ces mots, se leva de dessus le canapé où il était assis, et y laissa le jeune Edmond, tenant la main de la comtesse.

Le jeune homme était profondément ému, à tel point même qu'il ne put trouver une seule parole à dire. A toutes ces exclamations sur la beauté de la saison et de la soirée, il ne savait répondre ou joindre son approbation que par des sourires qu'il retenait encore, dans la crainte de laisser échapper de grosses larmes de joie qui roulaient dans ses yeux.

— Or ça, madame, ajouta le comte après avoir fait un ou deux tours dans le cabinet, pour le moment mon rôle est fini, à ce que je pense? Toutes nos conventions, toutes nos discussions d'intérêt, dit encore en appuyant gaiement sur ces derniers mots le comte de Soulanges, sont réglées et terminées entre mon cher M. Edmond de Lébis et moi. Maintenant c'est à vous, madame, à lui parler. Contez-lui toutes vos affaires, dites-lui comme vous entendez qu'il se gouverne;

arrangez, ordonnez tout comme il vous convient ; je m'en remets à vous de tous ces soins.

Il prit alors la main de la comtesse, la baisa, puis, tendant la sienne à Edmond :

— Maintenant, lui dit-il d'un ton mêlé de gravité et de tendresse, et à compter d'aujourd'hui, je vous regarde comme mon gendre, sauf, ajouta-t-il en montrant le ciel, ce qui a été décidé là-haut. Car, ainsi que madame, je prétends ne faire ce mariage que s'il convient aussi à celle que cela intéressera tout aussi vivement que nous un jour.

Edmond resta encore plus muet qu'avant cette allocution. Mais en se jetant dans les bras du comte de Soulanges pour l'embrasser, il profita de ce que sa position dérobait la vue de son visage pour laisser prendre un libre cours à ses larmes.

Le comte ne s'en aperçut pas, ou au moins feignit de ne pas s'en apercevoir. Remettant donc doucement Edmond sur le canapé, auprès de la comtesse, il s'en alla assez précipitamment en répétant sans se retourner : — Dites, dites tout cela à ma femme... Adieu, adieu, mon gendre !

Après sa sortie, il régna un moment de silence dans le cabinet. Edmond demeura vivement ému, et la comtesse, à qui rien de ce qu'il avait éprouvé n'était échappé, lui ménagea, en femme prudente, les moyens de se remettre et de reprendre de l'empire sur lui-même.

— L'émotion que cause la joie, lui dit-elle, fait presque du mal. Veuillez, je vous prie, approcher ces siéges de la fenêtre : je sens que j'ai besoin d'air.

Rien n'est plus salutaire à ceux qui se trouvent dominés par une grande émotion intérieure, que l'obligation de se livrer à quelque exercice corporel. Tout simple qu'était celui que l'on exigea du jeune Edmond, il suffit cependant pour lui rendre le libre usage de ses facultés. Madame de Soulanges s'assit, et d'un signe de main engagea Edmond à prendre place auprès d'elle.

Le cabinet où ils étaient faisait suite aux appartements du premier étage du château. Un grand balcon saillant sur toute la façade, et dont l'appui était soutenu par des balustres, laissait des intervalles par lesquels on pouvait voir de

l'intérieur sans être vu par ceux qui étaient dehors. Assis à quelque distance de la fenêtre ouverte sur ce balcon, tous deux entamèrent une conversation qu'interrompaient parfois les éclats de rire, les cris joyeux et les innocentes extravagances de plusieurs jeunes filles jouant au volant sur la pelouse, non loin de la façade du château. C'était de ce balcon qu'ordinairement la comtesse exerçait sa surveillance maternelle sur sa fille, Louise de Soulanges, âgée de quinze ans et demi, celle de toutes qui faisait le plus de bruit en se livrant au jeu.

— Mademoiselle votre fille s'amuse de bien bon cœur, à ce que j'entends, dit M. de Lébis, tout en portant sa tête à droite et à gauche, pour lancer au passage quelques coups d'œil entre les balustres sur la bruyante petite joueuse.

— Elle est si jeune, si enfant même, malgré ses seize ans bientôt! Je l'avoue, j'ai rarement vu une jeune personne de son âge, douée comme elle d'intelligence et d'un esprit passable, qui ait conservé aussi longtemps les manières, les goûts et les habitudes mêmes d'un enfant.

M. de Lébis allait faire quelques observations; mais madame de Soulanges eut l'air de ne pas s'en apercevoir, et elle continua :

— Cette disposition chez ma fille est tellement forte, que j'ai été, en quelque sorte, entraînée à lui donner une éducation toute particulière, ce qui a été parfois l'objet des observations critiques de mes amis. Vous avez dû entendre parler dans le monde de ma singularité à cet égard, n'est-il pas vrai?

— Mais... madame... quelquefois, en effet, plusieurs personnes ont témoigné leur étonnement de ce que vous viviez constamment dans la retraite avec votre famille; mais il m'a semblé que c'était plutôt l'expression du regret de ne pas vous voir plus souvent dans le monde, qu'un blâme même léger que l'on se permît sur votre manière d'être.

— Cette enfant, continua la comtesse en faisant un sourire de remercîment à Edmond, m'a souvent fort embarrassée; et... elle est encore à présent... l'objet de quelques inquiétudes dont je ne craindrai pas de vous entretenir, après les

arrangements que vous, M. de Soulanges et moi, nous venons de prendre pour l'avenir.

A ces mots, M. de Lébis fit faire machinalement à son siége un léger mouvement pour se rapprocher de la comtesse, qu'il regardait attentivement.

— Ma fille, ajouta-t-elle en tenant ses yeux fixés sur l'extrémité de sa ceinture, qu'elle roulait entre ses doigts, a montré, dès sa plus tendre enfance, une franchise extrême et une confiance aveugle en moi. Je ne saurais vous dire combien cette disposition, si rare chez les jeunes filles, a augmenté la tendresse que j'ai toujours eue pour elle. Ma sollicitude maternelle s'en est accrue, et je me suis efforcée de tenir mon âme constamment ouverte pour conserver cette précieuse disposition dans le cœur de mon enfant jusqu'à l'âge où, la franchise devenant quelquefois muette, d'abord suspend, puis altère, et fait enfin mourir la confiance...

— Ah! madame, il me semble que c'est bien à tort que vous vous créez des inquiétudes tellement imaginaires...

— Que voulez-vous, monsieur! nous autres mères, nous ne vivons qu'entre les craintes et l'espoir; nous n'avons qu'une pensée : l'avenir de nos enfants. On peut compter, sans doute, sur la durée de leur affection; mais, malgré nous, nous redoutons toujours un peu ce qui fera déplacer leur confiance... Vous ne m'en voulez pas, monsieur de Lébis, de ce que je vous dis là? ajouta la comtesse en lui serrant la main... Je crains d'autant moins de vous exprimer... mes inquiétudes..... Mais vous riez?..... Allons, je serai franche avec vous : j'ai donc d'autant moins de crainte à vous avouer... mes petites jalousies maternelles, que vous me paraissez posséder toutes les qualités qui me forceront à vous en faire le sacrifice.

Edmond de Lébis ne put s'empêcher de témoigner à madame de Soulanges tout ce que lui faisait éprouver de flatteur et de doux l'expression d'une confiance si délicate.

Après un échange de sourires empreints de la tendresse la plus amicale, la comtesse reprit tout à coup la parole :

— En vérité, dit-elle, c'est bien mal à moi de penser à ce qui me regarde personnellement, au lieu de m'occuper de ce

qui intéresse ma fille ; car c'est d'elle que je dois vous parler. Cette enfant, vous disais-je, m'a montré et me témoigne encore la confiance la plus complète. J'ai donc mis toute mon attention, comme je le fais encore, à la maintenir dans cette disposition. Nous vivons habituellement ici dans cette terre ; nous n'y recevons précisément que les personnes qu'il entre dans nos vues d'admettre à notre intimité, et pendant les trois ou quatre mois d'hiver que nous passons à Paris, nous y transportons nos habitudes de retraite et de solitude. Jusqu'ici ce genre de vie n'a donné à ma fille aucun désir d'en connaître d'autre ; son caractère est si pur, son âme est si enfantine, ses goûts si simples, elle est si habituellement heureuse de la tendresse de ses parents, que son cœur est pleinement satisfait. Mais, je dois vous l'avouer, ce genre de bonheur m'inquiète pour elle ; il est impossible qu'il puisse durer ; et cependant il se prolonge au delà de la limite que trace ordinairement l'âge auquel ma fille est parvenue.

— Mais en vérité, madame, interrompit Edmond, je serais tenté de vous accuser d'être tant soit peu romanesque dans vos prévoyances maternelles. Je prends la liberté de vous le répéter : vous exagérez toutes vos appréhensions.

Ces paroles étaient à peine prononcées, qu'aux éclats de rire poussés par les joueuses de volant céda tout à coup un cri douloureux.

— Mademoiselle Louise est blessée ! s'écria aussitôt Edmond en se levant avec vivacité pour s'élancer vers le balcon.

— Permettez, dit madame de Soulanges en appuyant légèrement sur le bras du jeune homme pour l'arrêter et le faire rasseoir ; laissez-moi voir ce qui est arrivé. Elle s'avança vers la fenêtre. Les trois compagnes de Louise l'entouraient au moment où la femme de chambre accourait aux cris de sa jeune maîtresse.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, maman, dit Louise, sitôt qu'elle aperçut sa mère ; c'est par ma faute et ma précipitation que j'ai été chercher la raquette de Joséphine. Ne prenez aucune inquiétude, maman, je vous en prie, ce n'est rien.

Le sang avait jailli avec assez d'abondance des narines de

Louise pour que sa mère voulût s'assurer de ce qu'était au juste cette blessure.

— Rentre chez toi, Louise, dit-elle, rentre, je vais te joindre. Puis se tournant vers Edmond :—Monsieur de Lébis, ajouta-t-elle, pardon si je vous laisse...

— Madame, oserais-je vous demander la permission de ne pas me retirer d'ici sans avoir eu des nouvelles de mademoiselle votre fille?

— J'allais moi-même vous prier de demeurer. Comme vous êtes pâle! Allons, remettez-vous; ce n'est rien que ce petit accident, et n'allez pas, à votre tour, vous montrer romanesque dans vos craintes... Je reviens tout aussitôt, et je pourrai vous achever, je l'espère, mes confidences de mère.

Dès qu'elle fut sortie du petit salon, Edmond, demeuré seul, eut d'abord l'idée de se diriger vers le balcon pour voir les filles du jardinier qui étaient restées muettes et dans l'inquiétude sur les suites de l'étourderie que la plus jeune venait de commettre. Cependant il lui revint à l'esprit que, pendant le cours de la conversation, la comtesse, par sa promptitude à l'empêcher de se porter vers le balcon, avait suffisamment exprimé le désir qu'il ne s'y montrât pas. Les gens qui ont la conscience délicate n'en deviennent jamais plus complétement esclaves que quand on les livre à eux-mêmes. Aussi Edmond de Lébis se reporta-t-il dans la partie la plus reculée du salon.

Sur le panneau du fond se trouvait le portrait de Louise. Edmond se mit à le considérer avec d'autant plus d'attention, que lorsqu'il y jetait les yeux devant témoins, par bienséance il ne se laissait pas aller à toute sa curiosité. D'ailleurs, en ce moment, le calme et la sérénité du modèle qui y étaient exprimés faisaient un contraste si vif avec l'idée de la souffrance que la personne elle-même pouvait éprouver, que cette double image eût préoccupé tout autre que M. de Lébis. La curiosité le cédait donc à son inquiétude, quand la femme de chambre entra pour annoncer à Edmond de la part de la comtesse, que sa fille n'avait reçu qu'une légère contusion à la lèvre, et qu'elle le priait de prendre patience jusqu'au moment où elle allait venir le retrouver.

Cette bonne nouvelle et l'invitation qui lui était faite de demeurer, mirent Edmond plus à l'aise devant le portrait; il se crut suffisamment autorisé à user de cette distraction pour assurer consciencieusement la comtesse que le temps ne lui avait pas paru long dans la solitude.

Louise de Soulanges courait vers sa seizième année. Grande et bien faite, l'air enfantin de sa physionomie et le laisser-aller des mouvements de son corps, formaient un contraste singulier avec ce que l'on découvrait dans l'ensemble de sa personne, de la jeune femme déjà formée. Ses yeux exprimaient tout à la fois la pénétration d'une intelligence vive et le défaut absolu d'expérience. Au résultat cette combinaison faisait naître sur la physionomie de cette jeune personne une expression ineffable de bonté confiante, privée de toute coquetterie. Toutes ces nuances avaient été fort habilement saisies par l'artiste, et M. de Lébis, soumis à l'influence de son talent, ne savait, en considérant l'ouvrage, lequel le touchait le plus, ou de la jeune fille encore enfant qu'il y trouvait, ou de la jeune femme à laquelle tout semblait lui présager qu'il dût un jour unir sa destinée.

Rien n'est si étrange que le genre d'émotion causée par le portrait d'une personne qui nous intéresse déjà vivement, mais que l'on ne connaît qu'imparfaitement encore. A la ressemblance de ceux dont les traits et l'expression nous sont familiers, nous pouvons suppléer ce qui manque, ou refuser totalement notre approbation. Mais quand le modèle ne nous est apparu que muet et immobile sous le voile des bienséances du monde, un portrait comme celui que regardait M. de Lébis devient en quelque sorte la personne même. Il semble que l'on fait connaissance avec elle. On la regarde, on la considère de près; une insatiable curiosité nous entraîne à étudier minutieusement sur la peinture tous les plus légers accidents d'une physionomie que l'on n'oserait jamais observer ainsi sur la personne même; et il n'est pas jusqu'à cette espèce de complaisance que semble mettre un portrait à se laisser regarder sans impatience et sans honte, qui ne fasse illusion; une intimité imaginaire s'établit entre la personne qui regarde et celle qui est regardée.

Edmond de Lébis en était là, quand madame de Soulanges rentra dans le cabinet.

— Je vous ai fait rassurer sur l'état de ma fille, dit-elle, mais à présent vous pouvez être parfaitement tranquille. Ce n'est rien; et ce qui m'a pris le plus de temps, a été de calmer la petite Joséphine, qui ne pouvait se consoler d'avoir fait si maladroitement usage de sa raquette. Maintenant je suis toute à vous... Ah! vous regardiez son portrait? Il est extrêmement ressemblant, n'est-ce pas? En disant ces mots, la comtesse prit le cadre à sa main, et alla se rasseoir sur le fauteuil qu'elle avait déjà occupé. Cette ressemblance, continua-t-elle lorsque M. de Lébis eut aussi repris sa place, a quelque chose de particulier qui me frappe singulièrement. Elle m'a fait reconnaître dans les traits et l'expression de ma fille, une personne sensée et plus mûre de caractère qu'elle ne l'est effectivement. Edmond attira le portrait de son côté pour vérifier l'observation de madame de Soulanges, et après quelques instants de silence, il dit: — Votre remarque, madame, en réveille d'autres que j'ai faites quand j'étais bien jeune encore. L'intelligence des enfants ainsi que leur caractère sont ordinairement beaucoup plus développés que ne le croient leurs parents. Le respect, une certaine crainte filiale, empêchent presque toujours les enfants de hasarder ce dont ils ne sont pas sûrs devant leurs parents; tandis qu'ils ont la passion de dire ce qu'ils savent, et même ce qu'ils ne savent pas, aux étrangers dont ils redoutent infiniment moins les remontrances. Dans ce dernier cas, l'intelligence s'aventure sous les auspices de la vanité, et dans l'autre, au contraire, elle se trouve paralysée par la contrainte.

— Et vous en concluez?

— Que cette retenue habituelle trompe parfois les parents sur ce qu'il peut y avoir de puéril encore dans les discours et les actions des enfants.

— Vous croyez? dit madame de Soulanges sans détourner les yeux de dessus le portrait.

— C'est ainsi que je m'explique l'imprudence, l'aveuglement même de certaines personnes qui, trompées par le sommeil apparent et quelquefois feint des enfants, traitent

en leur présence de mille questions qu'il faudrait, au contraire, s'abstenir d'agiter devant eux.

— Il y a du vrai dans vos observations, répondit la comtesse en continuant d'observer la peinture; il y a du vrai sans doute; mais quand, pour m'aider à comprendre ma fille et à la mieux diriger, je vais rechercher des lumières dans les souvenirs que je conserve de moi lorsque j'étais à son âge, je l'avoue, je ne retrouve qu'un nuage confus dont je ne puis tirer aucun secours. Enfin, puisque notre conversation a pris ce tour, ajouta-t-elle en posant le portrait sur le piano de sa fille, j'en profiterai pour toucher plusieurs points qui ne sont pas sans importance, ni pour vous, ni pour ma fille, ni pour moi.

— Parlez, madame.

— Les arrangements pris aujourd'hui entre nous au sujet de votre mariage futur avec ma fille, la joie que nous avons éprouvée en les arrêtant, ne doivent vous laisser aucun doute sur la haute estime que vous nous inspirez. Il faut qu'elle soit bien profonde, puisqu'elle nous a fait consentir, M. de Soulanges et moi, à vous donner quelques droits sur notre enfant, quand des raisons très-graves nous font désirer qu'elle demeure encore quelque temps dans les habitudes de toute jeune fille où vous la voyez. J'attends donc, j'exige même de vous, monsieur de Lébis, malgré les promesses que nous nous sommes faites aujourd'hui, et l'espoir que j'ai de vous voir bientôt l'époux de ma fille, que vous voudrez bien vous conformer aux conditions que je vais vous prescrire.

— Quelles sont-elles, madame? demanda Edmond avec anxiété.

— Il est bien entendu, dit madame de Soulanges, que si ce dernier article du traité ne vous convenait pas, votre parole vous serait rendue. Mais, ajouta-t-elle en souriant, je serais bien étonnée si vous n'étiez pas disposé à faire tout ce qui dépend de vous pour m'aider à remplir un devoir sacré envers ma fille, et à vous préparer avec mon enfant un avenir digne de vous.

Edmond était devenu grave et extrêmement attentif. La

comtesse profita de cette disposition pour aborder enfin la question qu'elle avait éludée jusque-là.

— Je dois vous apprendre, dit-elle enfin, que ma fille, quoique âgée de plus de quinze ans et demi, n'a cependant point encore fait sa première communion.

— Elle n'a pas fait sa première communion! répéta Edmond avec l'accent de la plus grande surprise.

— Non, monsieur; vous ne devez donc plus trouver singulier si j'attends de vous une retenue tellement grande auprès de ma fille, que rien ne lui fasse soupçonner nos projets, que rien ne lui donne à penser que vous avez la moindre envie de lui plaire, même dans les plus petites choses.

Edmond n'entendit pas cet arrêt sans éprouver un extrême chagrin. Il aimait beaucoup mademoiselle de Soulanges, et l'idée de feindre l'indifférence auprès d'une personne qui lui inspirait déjà des sentiments si tendres, répugnait tout à la fois à son cœur et à son caractère.

— Vous voyez le cas que je fais de vous, dit la comtesse, qui s'aperçut de la peine qu'éprouvait le jeune homme; c'est plus que du courage que j'attends de vous, c'est de la vertu.

— A quelle épreuve me mettez-vous, madame!... Mais quoi! il est vrai qu'elle n'a pas fait sa première communion?... Mais par quelle étrange fatalité mademoiselle votre fille, si heureusement née, si bien élevée, si soignée par vous, n'a-t-elle pas accompli un acte comme celui-là, un acte que l'usage fait faire deux ou trois ans avant l'âge où mademoiselle votre fille est parvenue?

— Ah!... comme vous dites, c'est une étrange fatalité! Après ces mots madame de Soulanges resta quelque temps les yeux fixés à terre, et Edmond attendit avec impatience qu'elle reprît la parole. D'une voix altérée et les yeux humides de larmes :

— Ecoutez, monsieur de Lébis, lui dit-elle enfin; j'avais conçu déjà de vous une idée bien avantageuse; mais depuis la conversation que nous avons eue ce soir, c'est bien moins à mon gendre futur que je prétends parler qu'à un ami véritable dont le cœur me paraît si droit, si délicat, que je ne

crains plus de lui confier les inquiétudes toutes nouvelles qu'une mère a pour sa fille.

— Parlez, parlez, madame, dit avec émotion le jeune Lébis ; puisque vous daignez m'accorder votre confiance, soyez certaine que je m'en montrerai digne ; parlez.

— Figurez-vous, monsieur, que depuis plus de deux ans ma fille me cause la plus étrange des inquiétudes. Jusqu'à l'âge de douze ans à peu près, Louise a reçu ici, du curé de la paroisse, l'instruction religieuse que l'on donne ordinairement aux jeunes enfants. L'ecclésiastique qui l'assistait est un homme simple, mais dont le jugement est droit et l'instruction, à ce que l'on dit, assez solide. Du reste ses manières étaient fort bonnes, et sa conversation, peu brillante, avait le charme que donne la candeur de l'âme. Ma fille avait une confiance entière en notre curé, qui était aussi son confesseur, et ce brave homme prenait un soin tout particulier de mon enfant. La confiance que j'avais en lui, et qu'il a si bien justifiée, était cause que je n'attachais aucune importance à d'assez fréquentes observations faites par l'ecclésiastique, mais sous forme de plaisanteries innocentes. Il avait d'ailleurs dans le caractère quelque chose de si près de la naïveté de l'enfance, que, quand il grondait Louise en badinant, je n'y faisais guère plus d'attention que si ma fille se fût querellée avec une camarade de son âge. Les choses allèrent assez longtemps ainsi, et ce fut M. le comte de Soulanges qui éveilla mon attention en me disant un jour, par forme de conversation : — Mais quand donc Louise fera-t-elle sa première communion? Je ne répondis rien; mon mari ne renouvela pas sa question ; mais au dedans de moi-même je me fis plusieurs fois cette demande avec inquiétude, et pendant la nuit suivante, plusieurs fois je me réveillai en sursaut, me demandant toujours pourquoi ma fille n'avait pas fait sa première communion.

» Le lendemain, dès le matin, je fis prier M. le curé de venir au château. Je lui demandai d'abord s'il était satisfait de la conduite et de l'instruction religieuse de ma fille, et après avoir reçu de lui à ce sujet des réponses dans lesquelles je crus reconnaître quelques précautions évasives, je le pres-

sai d'autant plus de questions, jusqu'à lui faire celle que j'avais répétée tant de fois dans la nuit précédente. Il voulut répondre, mais les paroles ne lui vinrent pas, et il demeura enfin embarrassé et muet. Quant à moi, je sentis à l'instant une sueur froide qui découlait de mon front. J'éprouvai une de ces terreurs d'autant plus profondes que rien de ce que l'on sait ou de ce que l'on a vu ne peut vous faire deviner de quelle nature doit être le mal que l'on redoute. Je pressai de nouveau l'ecclésiastique de me répondre ; j'allai même jusqu'à faire sentir par ma parole que je ne pourrais supporter aucun retard à ce qu'exigeait de lui mon impatience.

» Oh ! non, monsieur de Lébis, je n'oublierai jamais l'altération qui se manifesta en ce moment non-seulement sur les traits, mais dans toute la personne de ce brave et digne homme. Son agitation fut longtemps convulsive, et il ne put reprendre l'usage de son esprit et de la parole que quand les larmes qu'il versa eurent soulagé son corps et son âme. Je ne me souviens pas d'avoir vu dans ma vie une expression plus belle que celle de cet ecclésiastique, au moment où, devenu plus calme et essuyant ses yeux, il regarda le ciel en joignant les mains. Certes, mes inquiétudes étaient loin d'être calmées; toutefois elles cessèrent de ce moment d'avoir ce caractère louche qui me les avait rendues jusque-là si pénibles. Enfin, le curé commença à me parler. Il me fit l'éloge de l'intelligence de ma fille, et m'assura que tout ce qui pouvait être compris dans la religion, elle le comprenait. Il ajouta qu'il était impossible d'être plus docile, plus obéissante qu'elle, et que, malgré sa jeunesse, elle remplissait avec une ponctualité rigoureuse tous les devoirs de la religion, sans manquer de se soumettre aux petites punitions passagères que les peccadilles qu'elle commettait parfois lui attiraient. Enfin, l'éloge était si complet, la satisfaction du curé paraissait si entière, que je ne pus m'empêcher de lui demander avec une vivacité qui l'avertit de conclure, pourquoi ma fille ne faisait pas sa première communion. — Madame, me dit-il alors, je vais vous satisfaire, bien que je dusse peut-être garder un secret que mademoiselle votre fille n'a cru devoir confier qu'à moi. Mais, malgré tous les

soins que j'ai employés et que je prends encore pour détruire dans le cœur de votre enfant une disposition bizarre et bien fâcheuse, je vais vous instruire de ce qui est, espérant que le concours des soins tendres d'une mère pourra aider le triomphe de mes efforts.

» Pendant qu'il parlait ainsi, je le regardais fixement, sans proférer un mot. — Madame, continua-t-il, ne vous effrayez pas; et, malgré la singularité de ce que je vais vous apprendre, n'attachez pas trop d'importance à l'étrange disposition de l'esprit de votre enfant. Comme je vous l'ai dit, elle connaît bien sa religion, elle en remplit même les pratiques avec plaisir; mais... Il hésita en ce moment; mais... ajouta-t-il, jusqu'à présent elle a persisté à dire qu'elle ne croit pas en Dieu, qu'elle ne le comprend pas...

» Ah! monsieur de Lébis, vous qui avez des sentiments religieux si profonds et si vrais, vous devez comprendre; oui, je vois dans vos yeux que vous comprenez l'effet terrible qu'a produit sur moi la découverte de ce mystère. Les forces m'abandonnèrent; je crus que j'allais perdre la raison, et je m'évanouis. Lorsque, rendue à moi-même, je me retrouvai près du bon ecclésiastique, il me tenait les mains, et je m'aperçus que ses joues étaient toutes couvertes de larmes. Il me serait impossible de vous rapporter en détail tous les soins qu'il prit de moi, tous les efforts qu'il fit pour me démonter que je ne devais pas me tourmenter excessivement de la disposition où était ma fille. Je me souviens cependant d'une observation sur laquelle il insista plusieurs fois, et qui me frappa plus que les autres : — Prenez courage, me répétait-il, madame, et ayez confiance en Dieu; votre fille n'est pas le premier enfant de ceux que j'ai instruits à qui ce malheur soit arrivé; c'est le troisième exemple que je rencontre, et je puis vous assurer que, quand la lumière a pénétré dans l'âme des deux premiers petits incrédules que j'ai soignés, elle a été d'une vivacité, d'un éclat d'autant plus grand, que l'obscurité qu'elle a fait disparaître avait été plus profonde. Puis, à mesure qu'elles lui revenaient à l'esprit, il ajoutait toutes les observations favorables au caractère et à la tournure de l'imagination de ma fille.

Sélon lui, cette singularité de l'intelligence n'avait rien de commun avec une véritable impiété. Il s'expliquait cette erreur en supposant la pénétration de l'esprit de ma fille plus actif que puissant; et enfin, soit qu'il voulut épuiser toutes les ressources pour calmer mon chagrin, ou qu'en effet ses remarques fussent exactes, il disait que l'avenir de ma fille ne l'inquiétait nullement, parce qu'elle avait un sentiment de vénération et de tendresse si profond pour son père et sa mère, qu'il était impossible qu'avec de telles dispositions dans l'âme et dans le cœur, elle ne parvînt pas, avec le temps, à les élever jusqu'à Dieu, qui est le père de tous. Une circonstance encore qui tranquillisait notre bon curé et qui ne laissa pas de diminuer mes inquiétudes, était le peu d'importance que ma fille attachait à son erreur. Elle n'avait nullement la conscience des paroles sacriléges qui lui échappaient malgré elle; lorsqu'on lui exposait une suite de raisonnements propres à lui faire comprendre l'existence de Dieu : — Non, je ne le comprends pas, disait-elle, je n'y crois pas. Et à son air simple et naïf, à sa résistance sans obstination, on voyait qu'elle tenait ce langage comme s'il se fût agi d'une règle d'arithmétique ou d'une phrase écrite dans une langue étrangère. Que vous dirai-je enfin? notre bon curé parvint, sinon à calmer tout à fait mes inquiétudes, au moins à accoutumer mon esprit à cette inconcevable singularité. Le calme avec lequel il m'en parlait, l'espoir constant qu'il manifestait de voir bientôt l'intelligence de ma fille guérie de cette maladie, me rendirent un peu de tranquillité, et je promis, d'après le désir exprès que le curé me manifesta, de ne parler de rien de tout ce qui venait de m'être dit, à mon enfant, et d'éviter soigneusement toutes les occasions qui pourraient donner lieu à des discours qui fissent allusion à son erreur.

» Une chose qui me toucha jusqu'aux larmes, et qui contribua à redoubler ma confiance en notre bon curé, ce furent les paroles qu'il ajouta à la fin de notre entretien : — Vous comprenez à présent, madame, me dit-il, pourquoi je n'ai point fait communier mademoiselle votre fille. Vous devez même apprécier les motifs qui m'ont engagé jusqu'à ce jour

à ne pas effrayer votre enfant en lui faisant connaître toute l'énormité de son erreur, et à ne pas vous en instruire. J'ai toujours eu et je conserve encore la ferme espérance que son cœur et son esprit recevront la lumière d'en haut. Mais pour déterminer l'accomplissement de cette révolution salutaire, il faut joindre à l'autorité du sacerdoce celle du talent. Je le sens, madame, cette dernière me manque; et je vous supplie, au nom de votre chère fille, de mettre tous vos soins à la recherche d'un ecclésiastique dont l'esprit, plus fertile en ressources que le mien, dont la parole, plus puissante que la mienne, lui donnent les moyens d'achever ce que je crois avoir commencé. En vain m'efforçai-je de lui témoigner toute la confiance qu'il m'inspirait, et de blâmer même l'excès de sa modestie, il persista dans son avis, et ne me laissa plus même la faculté de le combattre de nouveau. Il ne s'agit pas de moi, madame, ajouta-t-il, mais de votre enfant qu'il faut sauver; c'est quelque chose de plus fort qu'un conseil que je prends la liberté de vous dicter. Fort de sa conscience et de son caractère de prêtre, cet homme, si simple ordinairement, m'imposa sa volonté, et je la suivis.

» C'est en janvier qu'eut lieu ce que je viens de vous rapporter, et ce fut un mois après environ que l'évêque d'E..., ancien ami de notre famille, nous a adressé le directeur de ma fille, M. l'abbé de Lonzac, que vous voyez habituellement dans cette maison. Après s'être entendu avec notre curé, auquel il devait succéder comme instructeur de ma fille, il a cherché avec beaucoup de prudence, et par le moyen de conversations fréquentes, à rompre l'espèce d'écorce qui semble tenir l'âme de mon enfant captive...

— Eh bien? demanda M. de Lébis avec une curiosité qui se changea en inquiétude, lorsqu'il vit les larmes couler le long des joues de la comtesse.

— Hélas! il n'a rien obtenu... continua avec peine madame de Soulanges, dont l'émotion altérait la voix, et avant les fêtes de Pâques j'espérais encore que ses efforts, réunis à ceux de notre excellent curé, car il n'a pu renoncer entièrement à donner des soins à ma fille; j'espérais, dis-je, que

ma pauvre enfant pourrait être en état de communier à cette époque; mais la chose était impossible, et l'est encore aujourd'hui. »

Après ces mots, madame de Soulanges pleura amèrement, et M. de Lébis saisit l'une de ses mains qu'il serra dans les siennes.

— Ah! monsieur, reprit bientôt la comtesse en essuyant ses yeux, vous sentez tout ce qu'il y a de profond et de poignant dans mes inquiétudes... J'ai au moins la satisfaction, à présent, de vous avoir fait connaître un secret qu'il m'était bien pénible de vous avouer, mais que je ne devais pas vous taire plus longtemps. L'accomplissement des projets d'union que nous avons formés aujourd'hui pour vous avec ma fille est nécessairemement subordonné à l'opinion que vous avez maintenant d'elle...

— Mais je puis vous assurer, madame...

— Ecoutez, monsieur de Lébis; il ne s'agit plus ici de céder à des égards de politesse, et encore moins de vous laisser aller aux illusions que le peu de grâces de ma fille pourrait entretenir dans votre esprit. Qui sait? peut-être cette enfant a-t-elle une infirmité d'intelligence, comme d'autres ont une constitution physique imparfaite ou maladive. Le rachitisme de l'âme, monsieur, est un mal que l'on doit bien plus craindre d'introduire dans les familles que la goutte ou la pulmonie! Dieu m'est témoin que je n'aurais jamais voulu tromper personne; mais à présent que je sais tout ce que votre âme a d'affectueux, d'élevé et de courage religieux, je regarde comme un devoir impérieux de vous prémunir contre les séductions passagères que ma fille peut exercer sur vous. Vous seul au monde, peut-être, pouvez écouter et comprendre entièrement les paroles que je vais vous dire. Mais il n'est que trop vrai, ma fille telle qu'elle est n'est pas digne de vous! En achevant ces mots, la comtesse porta vivement son mouchoir à sa figure pour étancher ses larmes et étouffer ses sanglots.

M. de Lébis avait déjà un attachement très-vif pour mademoiselle de Soulanges. Or, rien n'excite et n'encourage la passion comme l'apparition d'un obstacle véritable que l'on

ne doute pas de surmonter. Certes, le jeune Edmond n'aurait jamais pu se décider à épouser une incrédule; mais il était tellement persuadé que chez Louise cette disposition n'était qu'un de ces retards d'intelligence auxquels sont sujettes les personnes les plus spirituelles, qu'il s'applaudit, au contraire, de ce que cette circonstance lui avait fourni l'occasion de gagner la confiance de la mère de celle qu'il aimait. L'illusion, à cet égard, fut réciproque, car madame de Soulanges sentit croître en ce moment la confiance qu'elle mettait déjà dans son gendre futur. Grâce aux espérances que lui exprima Edmond sur ce sujet, elle reprit courage, la sérénité reparut sur sa figure, et, profitant de l'état plus calme où elle se trouvait, elle acheva de faire connaître à Edmond toutes les conventions ou plutôt toutes les précautions qu'elle désirait qu'il observât jusqu'au moment du mariage. Elle lui fit donc sentir que dans l'état où était sa fille, il était à propos que son jeune cœur ne reçût aucune impression étrangère à celle que ses directeurs religieux lui donnaient; que quand bien même un sentiment mondain pourrait amollir l'âme de son enfant, et la préparer à recevoir des émotions et des pensées d'un ordre plus élevé, elle la verrait avec peine s'engager dans la vie, comme les femmes ne le font que trop souvent aujourd'hui, en ne parvenant à deviner la religion que par le secours de fantaisies mondaines et romanesques; qu'elle avait le désir, qu'elle voulait que sa fille devînt et fût franchement religieuse avant même qu'elle pût arrêter sa pensée sur aucun acte de la vie ordinaire; qu'en conséquence, elle s'en reposait sur lui, M. de Lébis, pour calculer l'opportunité, le nombre et la durée de ses visites dans la maison, afin que rien ne laissât soupçonner à cette jeune âme ni à qui que ce soit, les projets arrêtés entre eux.

Edmond jura de se conformer rigoureusement aux intentions de madame de Soulanges, en la priant même de les lui renouveler toutes les fois que la prudence lui en suggérerait la pensée.

Le reste de la conversation, qui dura encore assez longtemps, roula sur les grâces et les bonnes qualités de Louise. Il était juste que cette aimable personne reparût enfin sous

un jour pur et brillant. Madame de Soulanges avait repris le portrait de sa fille, Edmond en soutenait le cadre, et tous deux fixant leurs yeux avec tendresse sur cette peinture, s'empressaient à l'envi d'effacer par les éloges qu'ils prodiguaient au modèle, les tristes appréhensions qui avaient été exprimées quelques instants avant.

Le portrait d'une jeune fille, servant de texte à sa mère et à son amant, peut rendre entre eux la conversation un peu longue; aussi celle de la comtesse et du jeune de Lébis se serait-elle prolongée encore, si la rentrée de M. de Soulanges dans le cabinet n'en eût interrompu le cours.

Cet honnête gentilhomme était certainement l'être humain le plus paresseux d'esprit qui se puisse imaginer. Il n'était pas sans moyens, et son intelligence l'eût sans doute heureusement servi dans le maniement des affaires de haute importance, si elle eût été susceptible d'une application durable et sérieuse. Mais toute contention d'esprit devenait un supplice pour lui dès l'instant qu'il fallait suivre et élaborer une idée. Bon, généreux, sensible, chez lui l'intention était excellente, et s'il fallait concourir à une bonne action il était toujours disposé à agir, pourvu toutefois que les efforts à faire ne fussent ni trop longs ni trop fréquents; autrement il aidait, comme on dit, du geste et de la voix, trouvant toujours moyen de faire l'école buissonnière chaque fois que les affaires s'engageaient d'une manière sérieuse.

Il n'ignorait pas ce que sa femme avait à dire à M. de Lébis. Au besoin il eût même pu s'acquitter avec succès de cette communication scabreuse; mais l'idée de s'occuper pendant une heure ou deux de la même chose le tourmentait, et, outre cela, la confiance entière qu'il avait en madame de Soulanges, dont l'activité et la tenue habituelle favorisaient si agréablement sa paresse, l'avaient mis à l'aise. Aussi les arrangements contentieux à peine terminés avec son gendre futur, il s'était évadé, comme on l'a vu, laissant à la comtesse tout l'embarras d'un aveu et de recommandations auxquels, du reste, il attachait lui-même la plus grande importance.

A peine rentré dans le cabinet, il se mit à regarder tour à

tour et en souriant, sa femme et le jeune Edmond; et pour leur ôter toute envie de le mettre au courant des détails de ce qui s'était passé entre eux, il s'empressa de dire : — Je lis dans vos yeux que tout est arrangé, que tout est réglé. La comtesse et le jeune homme, qui n'éprouvaient aucun besoin de revenir à ce moment sur ce qu'ils avaient dit, rendirent un sourire affirmatif d'autant plus agréable à M. de Soulanges, qu'il l'avertissait que son intervention dans cette affaire était désormais inutile.

— Figurez-vous, continua-t-il aussitôt, que M. de Lussan, de chez qui je sors, m'a gagné au trictrac. Le dernier coup est unique en son genre.

— Mais, interrompit la comtesse, je crois que M. de Lébis n'est pas fort habile aux jeux.

— Qu'importe, madame! reprit aussitôt Edmond.

— Comment, s'il importe que vous compreniez! observa M. de Soulanges; beaucoup, sans doute, car en ce cas vous ne sentirez pas ce qu'il y a de piquant dans mon revers..... Mais, ajouta-t-il en changeant tout à coup de conversation, et Louise, où est-elle? que fait-elle?

— C'est l'heure de son repos, comme vous savez, répondit madame de Soulanges; et d'ailleurs une légère contusion qu'elle s'est faite en jouant au volant l'a forcée de se retirer un peu plus tôt que de coutume.

— Mais vous m'assurez que cela n'est pas grave, madame?

— Ce n'est absolument rien, et avec l'agrément de monsieur, ajouta la comtesse en s'adressant à Edmond, je vais vous conduire à son appartement. A peine ces mots furent-ils prononcés, que madame de Soulanges, laissant passer son mari qui se dirigeait avec vivacité vers la porte de communication, reconduisit du regard le jeune de Lébis jusqu'à la sortie.

Les confidences de la mère de Louise à Edmond furent, au fond, plus agréables qu'inquiétantes pour ce jeune homme. M. de Lébis doutait même si peu d'un développement tout prochain de la foi religieuse de celle qu'il aimait déjà tant, que ce qui le préoccupa le plus à la suite de cet entretien, fut la condition rigoureuse qui lui avait été imposée, et la

promesse positive qu'il avait faite de l'observer strictement.

Edmond de Lébis avait vingt-quatre ans. Animé, dès son enfance, de la piété la plus fervente, cette disposition chez lui s'était encore augmentée par l'exemple d'une dévotion héréditaire dans sa famille. Son âme fort élevée était rigoureuse envers elle-même. Spirituel et doué naturellement de prudence, une éducation soignée et des études fortes avaient singulièrement perfectionné chez ce jeune homme cette double faculté. L'habitude qu'il avait prise de bonne heure d'appliquer son esprit aux choses sérieuses, jointe à la gravité naturelle de son caractère, l'avait détourné de très-bonne heure des dissipations que la plupart des hommes prolongent au delà de leur jeunesse. Il était naturellement sage, et pour lui, l'ordre, le repos et la bonne conduite, étaient les véritables éléments du bonheur. Les passions, quand elles s'infiltrent dans les âmes de cette trempe, pour être moins éclatantes, ne s'y établissent souvent qu'avec d'autant plus de tenacité ; et l'amour surtout, dès qu'il les a pénétrées, n'y prend que la place qu'il y trouve, mais la remplit, y germe, y grandit, et n'en peut plus sortir.

Edmond, parvenu hors des domaines de M. de Soulanges, évita la route et prit à travers la campagne pour regagner son château. Ces deux habitations, placées l'une en face de l'autre, étaient situées près de deux petits villages séparés seulement par une vallée. Notre jeune et sage Edmond la traversait en repassant dans son esprit ce qui lui avait été dit sur Louise, et en se nourrissant de toutes les espérances de bonheur que son union avec elle lui faisait concevoir. Cette vallée était entrecoupée de prairies, de plantations de peupliers et de saules, formant des divisions inégales, dans lesquelles la fertilité du terrain permettait d'entretenir toutes sortes de cultures. Des sentiers étroits, dont la trace était parfois difficile à suivre le long des contours irréguliers de petites propriétés, faisaient faire à Edmond mille détours qui semblaient favoriser le cours varié de ses réflexions. Le jour avait disparu. Il s'assit machinalement sur le tronc d'un arbre coupé, qu'il rencontra sur son passage ; mais ce ne fut que quelques instants après s'y être reposé, et à la vue de l'herbe foulée

près de lui, qu'il reconnut cette place pour être celle où la famille de Soulanges avait coutume de venir s'asseoir à la fin de ses promenades. A cette vue, l'idée de Louise se retraça vivement à son esprit. Ses goûts prolongés de petite fille, la gaieté enfantine de cette jeune personne, puis, d'un autre côté, les embarras de cette jeune âme n'ayant pu encore se débarrasser des liens de sa puberté tardive; toutes ces réflexions, en s'accumulant, en se croisant dans l'esprit d'Edmond, lui firent sentir un besoin impérieux de prier pour celle qu'il aimait. Oh ! qu'elle fut ardente cette prière! Comme la pensée d'Edmond s'élançait rapide vers les cieux ! comme, dans ses efforts pieux, il lui semblait qu'avec son âme il entraînât, il enlevât celle de Louise, pour se mettre face à face avec Dieu !

Cette double effusion de prière et d'amour mit le cœur d'Edmond plus à l'aise. En promenant ses regards autour de lui, en respirant le parfum des fleurs printanières, le jeune de Lébis éprouva un sentiment de bien-être qui donna un charme nouveau, une extension infinie à toutes ses espérances.

Dans ces occasions où notre avenir se présente sous un jour brillant et doux, il arrive souvent que le souvenir de quelque impression matérielle fixe et donne une espèce de réalité à l'idée fugitive d'un bonheur que l'on n'a qu'entrevu. Depuis qu'Edmond s'était laissé aller au charme de ses espérances, son odorat était machinalement préoccupé de la distinction d'une odeur dont il avait été frappé parmi toutes celles qui se confondaient. Chacun a éprouvé la curiosité impatiente avec laquelle on cherche un vers qui nous échappe, un air que l'on a oublié, ou le nom d'une odeur qui nous poursuit. Edmond éprouvait ce genre d'inquiétude, lorsque, voulant à toute force savoir quel était le parfum qui se liait si intimement dans sa mémoire avec l'idée de Louise, il sauta par-dessus le tronc renversé, franchit une petite haie qui lui barrait le passage, et se trouva au milieu d'une pièce de terre, couverte de fraises cultivées : c'était l'odeur de ce fruit qu'il avait vainement cherché à démêler jusque-là. Cette innocente satisfaction lui remplit l'âme de joie, et quand il l'eut savourée avec délices, il se rapprocha des murs de

son parc, non sans retourner souvent son regard sur la colline opposée, pour voir le plus longtemps qu'il put, le château de Soulanges, dont quelques fenêtres éclairées faisaient reconnaître la situation au milieu de l'obscurité.

Deux mois s'écoulèrent sans qu'il se passât rien de nouveau. Le jeune de Lébis mettait la plus grande discrétion dans toutes ses démarches. Le curé et le nouveau directeur de Louise, M. de Lonzac, redoublaient chaque jour de zèle et de soins pour déterminer quelque heureuse révolution dans l'âme de leur jeune élève, mais sans succès. Les inquiétudes de madame de Soulanges commençaient à reprendre leur vivacité première, avec d'autant plus de raison apparente, que le nouveau directeur semblait pourvu de toutes les qualités et des talents propres à vaincre l'erreur de la jeune demoiselle.

M. l'abbé de Lonzac, âgé de soixante ans environ, avait une figure vénérable, dont la gravité était tempérée par la douceur; il souriait même avec grâce. Cet ecclésiastique, versé dans les lettres, bon professeur d'éloquence et prédicateur assez habile, en attendant une dignité ecclésiastique qui lui était promise, remplissait chez M. de Soulanges des devoirs d'autant plus de son goût, qu'ils lui fournissaient l'occasion d'exercer son art de prédilection, celui de la parole. En effet, il se passait peu de jours sans qu'aux instructions régulières qu'il donnait à la jeune Louise, il ne trouvât moyen d'ajouter, sous forme de conversation, quelques fragments de ses sermons. Hélas ! c'était là son plus grand faible ! Un soir de l'été, vers la fin de la promenade journalière, M. et madame de Soulanges, leur fille, le curé et M. de Lonzac, ayant fait leur halte accoutumée, s'assirent sur ce même tronc d'arbre, près duquel s'était arrêté aussi M. de Lébis. Le soleil, quoique déjà assez bas, mais éclairant avec vivacité le sommet des arbres, jetait encore un vif éclat sur la campagne. Cependant la lune paraissait sur un ciel d'azur à travers la cime des peupliers légèrement agités par l'air du soir. Quoique l'apparition simultanée du soleil et de la lune soit un phénomène fort commun, cependant il cause toujours un certain étonnement à l'esprit, vraisemblablement parce que ces deux

astres, flambeaux et emblèmes du jour et de la nuit, font naître, en se montrant ensemble, une complication d'idées admise par notre raison, mais qui contrarie ouvertement les impressions de nos sens. Tous les promeneurs, après s'être assis, étaient donc là, silencieux, tenant leur regard fixé sur la lune, et se laissant aller malgré eux à une suite de réflexions vagues et douteuses comme l'effet de la lumière double qui préoccupait leurs yeux et leur pensée. On se sentait tant soit peu fatigué de la marche, et l'air était chaud, ce qui, joint au calme solennel de la campagne vers la fin du jour, invite au silence. Il se prolongea pendant plusieurs minutes jusqu'au moment où celui de la société qui se trouva le premier prêt à résumer sa pensée le rompit.

— Voilà, dit le curé, des nuages autour de la lune qui nous annoncent de la pluie pour demain.

— Qu'il fasse du vent, reprit quelques instants après M. de Soulanges, la chose n'est pas impossible ; mais quant à de la pluie, je n'y crois pas; j'espère du moins que votre présage ne se réalisera pas, monsieur le curé, car j'ai demain une course de six lieues à faire dans les environs.

Comme le reste des assistants ne parut pas porter un grand intérêt à ces observations météorologiques, le silence se rétablit, et la société continua de regarder machinalement l'astre de la nuit en se laissant aller aux rêveries différentes qu'il faisait naître dans l'esprit de chaque observateur.

— Maman ! dit Louise tout à coup, mais sans changer la direction de son regard fixé vers le ciel, est-ce que la lune ne vous semble pas une ouverture faite au bleu du firmament, par laquelle on aperçoit toute la magnificence de l'intérieur du ciel et du paradis ? Cette question inattendue et tant soit peu étrange resta sans réponse, comme la plupart de celles que font les enfants. Il y a dans leur puérilité quelque chose de si profond parfois ! Alors Louise reprit : Je vous assure, maman, que plus je regarde attentivement par cette ouverture, et plus je découvre de choses merveilleuses et brillantes dans le ciel. Ne les apercevez-vous pas comme moi ?

— Madame de Soulanges écouta sa fille en souriant, mais sans lui répondre.

Son père prit la parole ; tout en badinant il fit reproche à Louise d'avoir des idées qui ne s'accordaient guère avec ce que l'on avait pris le soin de lui enseigner sur le mouvement et la position relative des astres. M. de Soulanges se crut même obligé, en cette occasion, pour rectifier les idées de sa fille, de lui rappeler que la lune est un corps sphérique, éclairé par la lumière du soleil, et autres vérités semblables. Sans affirmer que cette démonstration fût peu goûtée, ce qu'il y a de certain, c'est que personne n'y prit une part active, et que le silence des auditeurs y fit rentrer peu à peu le bon M. de Soulanges. Chacun se mit donc à considérer la lune avec plus d'attention et de plaisir qu'auparavant. Et en effet, son éclat et sa couleur devenaient toujours plus resplendissants, à mesure que le soleil se rapprochait de l'horizon. Toute la société retomba dans une sorte d'extase silencieuse jusqu'au moment où l'abbé de Lonzac crut devoir en profiter pour dire son mot sur le spectacle naturel qui préoccupait chacun.

— Les observations que M. de Soulanges vient de faire à mademoiselle sa fille, dit l'abbé de Lonzac, en mettant l'onction de sa parole en harmonie avec le calme du lieu où l'on se trouvait, me remet en mémoire une image aussi juste que gracieuse, qu'un religieux emprunta à ce phénomène, pour rendre sensible une vérité importante qu'il avait à cœur de démontrer à ceux qui l'écoutaient. Il cherchait tous les moyens propres à les engager à mettre leur confiance dans la Vierge Marie ; et pour donner plus de force à son exhortation, pour faire sentir qu'en implorant l'intercession de cette mère pleine de bonté, on s'adresse à Dieu, il répétait à son auditoire :

« Cette bonté, cette splendeur que vous adorez dans Marie, n'est que la splendeur et la bonté qu'elle reçoit de Dieu lui-même. N'en doutez pas, en aimant l'une vous aimez, vous adorez l'autre ; de même que quand la lune verse sur vous sa clarté, vous savez qu'elle ne fait que réfléchir et reporter sur vous les rayons de lumière qu'elle reçoit du soleil. »

Cette petite fleur de rhétorique charma le bon curé ainsi que M. de Soulanges, qui répéta plusieurs fois qu'il était im-

possible de présenter les vérités de la religion sous des images plus vives et plus brillantes.

Mais madame de Soulanges, qui rapportait tout ce qu'elle voyait ou entendait à sa fille, jeta au même instant les yeux sur elle, pour démêler si les paroles de M. de Lonzac, encore qu'un peu mignardes, n'avaient pas lancé quelques étincelles dans son cœur. Bien loin de là, Louise n'avait pas même écouté la comparaison de son directeur.

L'indifférence ou plutôt l'inattention que venait de montrer Louise dans cette circonstance, avait été telle que sa mère en ressentit une espèce de dépit; mais son mécontentement s'accrut encore lorsqu'elle surprit le regard de sa fille dirigé avec curiosité et impatience vers le champ de fraises situé derrière l'endroit où toute la société était assise. Cependant, sans quitter des yeux ce qui la préoccupait, Louise se leva et dit : — Maman, voulez-vous me permettre...

— Que voulez-vous donc encore, ma fille ? interrompit madame de Soulanges avec un peu de vivacité.

— Je désirerais, répondit Louise, sans s'apercevoir de l'émotion de sa mère, que vous voulussiez bien me permettre d'aller cueillir des fraises, là, derrière vous, avec la pauvre Toinette, vous savez? celle dont la mère est morte il y a huit jours; le voulez-vous ?

— Eh bien, allez cueillir des fraises, dit aussitôt la comtesse avec un ton d'humeur et de découragement auquel Louise ne prit même pas garde, tant elle s'élança avec vivacité au delà de la haie.

Cette petite scène était passée inaperçue du curé, de M. de Soulanges et de l'abbé de Lonzac, qui, revenant sur l'image poétique qu'il avait rapportée, en faisait goûter à ses admirateurs, par une analyse soignée, l'élégance, la justesse et la force.

Etrangère à cette espèce de leçon de littérature, et l'œil fixé vers la terre, madame de Soulanges réfléchissait avec douleur à l'insensibilité complète de sa fille pour tout ce qui se rattachait à l'idée de la divinité; et, dans l'amertume de son dépit, elle se désolait de ce que les paroles de l'abbé de Lonzac avaient glissé sur son âme, comme on se désespère au-

près d'un moribond sur qui les remèdes les plus actifs n'ont plus de prise. Allons, se disait-elle, il faut renoncer à tout salut! C'est une enfant désespérée!..... Qu'elle cueille des fraises!..... elle n'est bonne qu'à cela. Et en faisant ces amères réflexions, madame de Soulanges cachait ses yeux avec ses mains et pleurait à la dérobée, tandis que ces trois messieurs poursuivaient leur conversation.

Elle se prolongea jusqu'au coucher du soleil, et pendant sa durée, madame de Soulanges conserva la même attitude. Mais tandis que les choses se passaient ainsi de ce côté, Louise et Toinette, à quelques pas de là, préparaient, en cueillant des fraises, l'heureux événement sur lequel madame de Soulanges n'osait plus compter.

A peine Louise avait-elle entendu le mot de consentement, que sa mère lui avait donné comme malgré elle, que, s'élançant à travers la petite haie qui séparait le champ de fraises de l'endroit où la société était assise, elle courut vers Toinette:

— Toinette, lui dit-elle, je viens vous aider. La jeune paysanne ne répondit d'abord à cette offre que par un sourire contraint, qui exprimait tout à la fois un remercîment et beaucoup d'incrédulité sur la disposition de Louise au travail. Cependant mademoiselle de Soulanges s'agenouilla et se mit en devoir d'aider sérieusement la jeune Toinette.

Celle-ci était âgée de quatorze ans environ. Sa figure, assez gracieuse, mais sans régularité, était seulement remarquable par une expression singulière de bonté, jointe à cet air grave et triste même que donne aux enfants des campagnes l'habitude anticipée d'un travail régulier et pénible. Mais Toinette avait des qualités qui la distinguaient de toutes ses compagnes dans le village. Dès l'instant où sa raison et son caractère avaient pris quelque développement, cette enfant s'était montrée, au milieu de sa famille, un modèle de bonne conduite, tant envers ses grands parents, qu'à l'égard de son frère et de sa sœur, dont elle était l'aînée. C'était elle qui avait élevé ces deux enfants, dont l'un avait alors neuf ans et la petite fille sept.

On ne se figure guère, dans les grandes villes, la part singulièrement active que les petites filles de campagne pren-

nent à l'éducation des jeunes enfants. Dès qu'elles ont atteint l'âge de six ou sept ans, c'est à elles que l'on confie les enfants nouveau-nés; ce sont elles qui les bercent et les soignent, qui les portent, les promènent et les couchent; et, à cela près de l'allaitement, pour lequel il faut avoir recours à la mère, ce sont les petites filles aînées des familles qui élèvent et gouvernent les nouvelles générations jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans. Ces soins, les travaux pénibles des champs qui s'y joignent souvent encore, et l'idée du besoin qui, de si bonne heure, pèse sur ces jeunes créatures, leur ravissent presque toujours la fraîcheur du jeune âge et les privent de la jeunesse de l'esprit. Il n'y a que dans les idylles et sur les théâtres où l'on trouve des villageois gais dans leurs manières et insouciants par bonheur. Dans la réalité, les paysans, même dès le bas âge, sentent le joug de la vie: il est lourd pour eux, et à cela près d'une certaine pétulance toute corporelle, qui fait parfois illusion, leur imagination est déjà vieillie à quatorze ans.

La pauvre Toinette en était un exemple frappant. A la lenteur régulière de son travail, à l'exactitude parcimonieuse qu'elle mettait à cueillir les fruits dont la beauté et la profusion ne lui faisaient naître que l'idée d'une récolte plus abondante et plus lucrative, on voyait qu'elle n'était occupée que de mettre à profit toutes les heures pour retourner à temps chez son père, et lui remettre la récolte du jour qu'il devait aller vendre la nuit. Sa grande affaire était de distribuer sa journée de manière à faire face, vers le soir, à tous les soins intérieurs; car, depuis la mort de sa mère, Toinette était devenue la personne essentielle dans la maison.

Quant à ces dehors gracieux et séduisants, si prisés chez les jeunes filles des grandes villes, Toinette ne donnait pas même à penser qu'elle eût pu les acquérir, quand le sort l'eût fait naître de parents riches et au milieu d'une société recherchée. Mais elle avait une qualité incomparable, un don qui procède immédiatement du Créateur et tombe tout parfait dans le cœur de quelques humains. C'était une bonté de cœur si naturelle et si complète, qu'elle lui tenait lieu de beauté, d'esprit et de tout.

Grâce à l'inconcevable pénétration des enfants pour voir en quelque sorte l'âme des gens à travers leur physionomie, Louise avait reconnu dès le premier coup d'œil le trait distinctif du caractère de Toinette. Depuis, elle n'avait eu que de rares occasions de la rencontrer ; mais un instinct secret lui faisait toujours désirer de la voir et d'échanger quelques paroles avec elle. C'est ce désir ardent, cet amour instinctif du bon, qui avait entraîné Louise à aller vers Toinette, presque sans la permission de sa mère.

Louise de Soulanges était accroupie cueillant des fraises, et jasant avec sa nouvelle compagne.

— Ce travail doit vous plaire plus que les autres, Toinette, disait-elle ; cueillir ces jolis fruits et les arranger avec adresse dans vos petits paniers, cela doit vous être un peu plus agréable que le soin de vos bestiaux et les tracas de votre maison ; n'est-ce pas ?

— Hélas ! mon Dieu, mademoiselle, nous ne faisons pas grande différence entre une besogne et une autre, à moins qu'elle ne soit moins rude ; et cueillir des fraises, voyez-vous, est un métier bien fatigant, je vous assure, parce que cette marchandise-là ne peut pas attendre. Si ce que nous cueillons à présent n'était pas récolté ce soir et vendu demain matin, ce serait autant de perdu, la peine et l'argent... Prenez garde, mademoiselle Louise, vous ne cueillez pas bien, et vous gâteriez notre plant en tirant si fort pour avoir le fruit. Tenez, regardez ; il faut couper la queue sur ce doigt-là avec l'ongle du pouce.

— Mais cela fait bien mal, Toinette.

— Vraiment oui, je le sais ; d'ailleurs vous pouvez le voir, je laisse pousser mon ongle à ce doigt, et l'autre est tout écorché : mais c'est notre état.

— Vous devriez vous servir de ciseaux.

— Il y en a qui l'ont fait, mais ça prend trop de temps, et l'on se moque d'eux.

— Pourquoi votre frère et votre sœur ne vous aident-ils pas ?

— Oh ! les pauvres petits ! Ils ont travaillé hier, il faut qu'ils se reposent et dorment aujourd'hui ; et puis, voyez-

vous, c'est trop jeune encore pour cueillir la fraise ; ça joue, ça mange le fruit quand on a le dos tourné, et ça n'aide pas à grand'chose. Ah dam! c'est une grande différence à présent à la maison, depuis que notre mère est morte ! Mon père et elle allaient chacun à son tour vendre à la ville; il y en avait toujours l'un des deux qui dormait trois heures dans son lit, sur les vingt-quatre. Mais à présent ce n'est plus cela : comme je ne suis pas encore d'âge à aller au marché, mon père est toujours en chemin, et c'est bien heureux quand il peut parvenir à faire un somme en allant ou en revenant sur la route.

— C'est donc vous, Toinette, qui réglez aussi l'intérieur de votre maison, qui apprêtez les repas, qui soignez votre père, votre frère et votre sœur?

Toinette laissa échapper un léger sourire en entendant cette question et répondit : — Qui voulez-vous donc qui fasse tout cela, mademoiselle, si ce n'est moi? Puisque Dieu a rappelé ma mère à lui, il n'y a pas à dire, il faut que je la remplace... au moins autant que mes forces me le permettent : car ma mère en faisait plus en deux heures que moi dans toute la journée. Elle était vive, et il ne fallait pas la contrarier, pour cela c'est vrai; mais, comme elle travaillait ! Tant qu'elle a vécu, mon père n'a jamais passé une nuit sans dormir au moins deux heures dans des draps; mon frère et ma sœur ne savaient encore que jouer, et moi je passais toujours la nuit dans le lit. Mais à présent, c'est tout autre chose ! et sans compter le chagrin, nous avons bien du mal.

— Mais qui est-ce qui vous soutient, Toinette, dans toutes vos peines?

— Vous le voyez bien, mademoiselle, nous travaillons tous.

— Ce n'est pas là ce que je voulais dire, Toinette; qu'est-ce qui soutient votre courage, qui vous rend si attentive à vos devoirs ?...

— Ah ! dam ! je ne saurais vous dire. C'est quand je pense à ma mère, quand je vois qu'il faut faire tout ce qu'elle faisait; quand mon père est fatigué de travail, et que mon frère et ma sœur courent après moi comme ils couraient toujours après ma mère. Et puis c'est ce que ma mère m'a

recommandé la veille de sa mort, quand elle pouvait encore parler : « Toinette, m'a-t-elle dit, Dieu me rappelle à lui; c'est toi qui auras soin de ton père, de ton frère et de ta sœur; Dieu t'en donnera la force et le courage; et c'est ce qui est arrivé. Le lendemain de la mort de ma mère, Dieu m'a parlé dans la nuit...

— Dieu vous a parlé, Toinette, demanda vivement et avec curiosité mademoiselle de Soulanges.

— Oui, mademoiselle, répondit Toinette sans interrompre son travail, il m'a parlé.

— Que vous a-t-il dit?

— Il a répété les paroles de ma mère.

— Et... vous l'avez vu?

— Oui, je l'ai vu.

— Distinctement?

— Comme je vous vois, si ce n'est que c'était pendant la nuit.

— Ainsi vous vous souvenez de sa figure?...

— Oui. Il y a au mur de notre chambre un grand Christ sur la croix. C'est à cette même place où je l'ai vu tout brillant comme du feu; c'est de là qu'il m'a parlé et qu'il m'a dit : « Toinette, ta mère est morte; c'est toi qui auras soin de ton père, de ton frère et de ta sœur : je t'en donnerai la force et le courage. » Et depuis ce moment, je vois mes parents, mon ouvrage et Dieu tout à la fois, toujours là devant mes yeux. Quand je me sens fatiguée, je pense à Dieu qui m'a promis de la force et du courage. Lorsque mon père travaille, je pense à l'aider; et mon frère et ma sœur me font sans cesse souvenir que ma mère et Dieu me regardent toujours pour voir si j'ai soin d'eux comme ils me l'ont recommandé.

— Ainsi, Toinette, vous avez vu Dieu?

— Oui, certainement je l'ai vu, et je le vois sans cesse; il est là auprès de nous, mademoiselle, je le vois, je le sens, il nous voit, il nous écoute... Eh bien, vous avez l'air tout étonnée! Est-ce que vous auriez oublié votre catéchisme? Souvenez-vous donc... « il est présent partout, il voit tout, il peut tout, il a créé toutes choses, il les gouverne toutes. »

Voyez-vous, mademoiselle, je suis sûre de cela, moi, comme je suis certaine que j'écrase maintenant cette fraise sous mes doigts. Et, en parlant ainsi, Toinette, qui avait suspendu un instant son travail, écrasait en effet une fraise dans sa main avec une vivacité et un air d'assurance qu'elle était loin d'avoir ordinairement. A cette conversation courte, mais vive, succéda un assez long silence entre les deux jeunes filles. Elles se remirent au travail sans lever même les yeux l'une sur l'autre. Toinette était devenue presque honteuse de sa supériorité passagère; et Louise reconnaissait que l'âme de la petite paysanne était allée plus haut que la sienne. Après quelques instants d'interruption, Toinette reprit la parole. — Comme vous avez travaillé, mademoiselle Louise, voilà le carré fini et le soleil n'est pas encore tout à fait caché; vous m'avez épargné au moins une demi-heure de travail. Louise regarda Toinette, sur qui elle n'avait pas encore porté sa vue depuis leur petite discussion théologique. Mais dès qu'elle eut retrouvé dans les yeux de la jeune paysanne cet air de franchise et de bonté ineffable qui indiquait que sa compagne ne se doutait même pas de l'impression profonde de ses paroles, elle lui dit :

— En vérité, est-ce que mon aide a pu être de quelque utilité pour vous, Toinette ?

— Oui, mademoiselle, et vous serez cause que j'aurai une bonne demi-heure d'avance en rentrant à la maison ; je vous en remercie bien. Mais, si je ne me trompe, c'est la voix de madame votre mère que j'entends, elle vous appelle.

— Maman m'appelle, dit Louise en se levant brusquement, et un peu déconcertée d'un avertissement auquel elle ne pensait plus. Maman m'appelle, il faut que je vous quitte, Toinette.

— Eh bien, adieu, mademoiselle !...

— Adieu, Toinette !... répondit gravement Louise, adieu !... adieu !... Cependant elle restait immobile. En prononçant ce mot, *adieu !* que l'on répète journellement sans y attacher de sens, pour la première fois Louise pesa l'importance de ce nom sacré qu'elle redisait en quelque sorte malgré elle. La conversation qu'elle venait d'avoir préoccupait aussi son

esprit ; et, bien qu'elle sentît la nécessité d'obéir à sa mère, un instinct plus fort que sa volonté la retenait près de Toinette. Cette enfant était devenue pour elle un objet de compassion et de reconnaissance. Elle voyait le travail dur et pénible auquel Toinette, plus jeune qu'elle, était condamnée; elle reconnaissait que cet enfant, moins intelligente, moins bien instruite qu'elle, avait jeté dans son âme une lumière qui n'y avait jamais pénétré, et, dans la confusion des sentiments qui agitaient son cœur, il lui vint dans l'idée de donner à la petite paysanne la seule pièce de monnaie qu'elle eût sur elle. Mais cette pensée ne fit que traverser son esprit comme un éclair. Payer la conversation de Toinette, lui donner de l'argent parce qu'elle avait parlé sincèrement de Dieu, parut une monstruosité à mademoiselle de Soulanges, qui, dans l'excès de sa honte et de sa reconnaissance, sauta au cou de la paysanne pour l'embrasser, puis s'éloigna avec vivacité et rejoignit sa mère.

Déjà la société s'était mise en chemin pour regagner le château, aussi Louise fut-elle obligée de presser le pas pour l'atteindre. Madame de Soulanges fermait la marche, se retournant de temps en temps, non sans attendre avec impatience que sa fille l'eût rattrapée. Lorsque Louise fut près d'elle :

— Vous vous êtes fait attendre bien longtemps, ma fille, dit madame de Soulanges avec un ton de mécontentement qu'elle ne prenait que dans les occasions les plus graves; et je n'imagine pas l'attrait qu'a pu avoir pour vous la conversation de Toinette. Il semble vraiment que plus vous allez en avant, et moins vous prenez de part et d'intérêt à ce que disent vos parents et leurs amis.

C'était peut-être la première fois que madame de Soulanges usait d'une telle sévérité envers sa fille; aussi cette tendre mère craignit-elle, dès qu'elle eut laissé échapper ces paroles, que le cœur de son enfant n'en fût blessé. Elle se disposait même à en modifier la rigueur, lorsqu'elle fut tout à coup détournée de cette pensée par l'air de froideur, d'indifférence et de préoccupation qui se manifestait dans la contenance de sa fille. En effet, Louise, qui ordinairement et au moindre

signe de désapprobation de sa mère en conjurait les suites par une effusion d'excuses pleines de repentir et de tendresse, insensible cette fois, marchait à pas comptés, tenant les bras croisés et la tête penchée vers la terre, sans paraître éprouver aucune émotion de ce qu'elle venait d'entendre.

Vainement madame de Soulanges attendit-elle que Louise reprît son naturel et lui témoignât, avec sa franchise accoutumée, le regret de l'avoir contrariée, elle ne put même obtenir un regard de son enfant, qui continua de marcher du même pas, avec la même attitude, et paraissant toujours plus absorbée dans ses réflexions. Poussée par un dépit mêlé d'inquiétude, madame de Soulanges dit alors comme malgré elle :

— Quand vous voudrez me faire la grâce de me répondre, ma fille, je suis prête à vous écouter.

Mais sitôt qu'elle vit que Louise s'obstinait à garder le silence, elle s'arrêta de deux pas, la laissa passer devant elle, résolue à surveiller son enfant pendant la durée de ce qu'elle regardait comme un de ces caprices inexplicables auxquels les jeunes filles sont parfois sujettes.

Cependant on marchait toujours en se dirigeant vers le château. Il restait à parcourir plusieurs petits détours, bordés d'arbrisseaux dont les branches exubérantes barraient le sentier. Chacun ne manquait pas d'écarter et de soutenir ces rameaux, pour favoriser la marche de la personne qui suivait. Cette attention, sujet assez ordinaire de badinage pour Louise, fut entièrement omise par elle. Il arriva même plusieurs fois, et sans qu'elle témoignât extérieurement la moindre émotion, qu'elle reçut à travers la figure le fouet de ces rameaux dont elle laissait retomber le ressort sur sa mère.

La première fois, madame de Soulanges ouvrit la bouche pour en faire reproche à sa fille. Mais son mécontentement se changea bientôt en une inquiétude excessive, lorsqu'elle eut reconnu que Louise était aussi indifférente pour elle-même que pour les autres. Bien loin de la réprimander alors, elle marcha à son côté, la soutenant d'une main, tandis que de l'autre elle écartait les branches pour lui frayer un passage.

Les mères sont comme les amants, elles passent brusquement de l'humeur à une tendresse extrême ; et dans cette

occasion la comtesse de Soulanges céda à l'émotion profonde que lui fit éprouver l'état de sa fille. Mais, habituée à se contenir, elle dissimula ce qu'elle ressentait intérieurement, pour surveiller son enfant jusqu'à la rentrée au château et lui faire éviter les regards de son père et des deux ecclésiastiques.

A peine fut-on arrivé, qu'après avoir fait rentrer Louise, qu'elle confia à sa femme de chambre, elle vint au salon, où elle établit son mari et M. de Lonzac à une table de jeu, près de laquelle elle fit asseoir le curé.

Elle mourait d'impatience de revoir sa fille. Enfin, les joueurs s'étant mis à leur trictrac, madame de Soulanges, certaine alors que la société ne s'occuperait plus d'elle, s'évada presque furtivement du salon pour courir à la chambre de Louise. A peine fut-elle entrée qu'elle y trouva sa fille déshabillée et près de se mettre au lit, mais agenouillée, les mains jointes, et fixant son regard avec une ardeur extraordinaire sur le crucifix attaché au fond de son alcôve. A ce spectacle, madame de Soulanges se sentit le cœur troublé par un mélange de joie et de terreur causé par la disposition pieuse et l'exaltation d'esprit inaccoutumées où se trouvait sa fille.

— Louise... Louise, dit-elle d'une voix tout émue, comment vous sentez-vous maintenant?

En entendant ces paroles, mademoiselle de Soulanges tourna la tête vers sa mère, et la regardant avec des yeux où brillaient une joie, une fierté et un air d'enthousiasme qui leur prêtaient un éclat difficile à supporter :

— Je suis mieux, maman, dit-elle ; je suis bien, très-bien à présent.

Elle prononça ces mots avec vivacité et en souriant ; elle joignait aussi fortement ses mains l'une contre l'autre, en portant un regard alternatif sur la croix et sur sa mère.

— Qu'as-tu donc, mon enfant? demanda la mère en s'asseyant sur le bord du lit et en serrant étroitement Louise dans ses bras ; qu'as-tu donc?

— Ah! maman, répondit Louise, je suis bien heureuse ; et tout en laissant échapper ces paroles, qu'une joie inté-

rieure semblait lui rendre difficiles à prononcer, elle continuait à regarder tantôt le crucifix et tantôt madame de Soulanges.

— Ma chère Louise, reprends un peu de calme; dis-moi ce qui te préoccupe. Chère enfant, qu'as-tu? que t'est-il arrivé? dis-le-moi, je t'en prie !

— Ah ! maman, que vous êtes bonne! répondit Louise avec cet accent que donne à la voix le sentiment d'un bonheur que l'on n'a pas encore pu exprimer; soyez heureuse, ma bonne et aimable mère, soyez heureuse !... Tenez, ajouta-t-elle en indiquant avec véhémence le crucifix, je l'ai senti, je l'ai reconnu; c'est Dieu, ma mère, qui est là !

En prononçant ces paroles, Louise était en proie à une exaltation qui ébranla tout son être; aussi arriva-t-il qu'aux couleurs vives qui animaient ses joues succéda une pâleur subite suivie d'une défaillance.

L'émotion extrême que causèrent à madame de Soulanges et les derniers mots de sa fille et son évanouissement, ne l'empêcha pas de trouver assez de forces pour l'étendre sur son lit. Là, immobile, penchée près du visage de son enfant, elle la regarda avec anxiété pendant plusieurs secondes, jusqu'au moment où Louise rouvrit les yeux, reprit ses couleurs, et regarda sa mère avec une douceur angélique. Madame de Soulanges rendit le sourire à sa fille, et il s'établit entre elles, pendant l'espace de quelques secondes, une réciprocité de tendresse ineffable.

Ce fut Louise qui interrompit ce silence de bienheureux. — Ah ! ma mère, dit-elle en lui caressant la main, que j'éprouve de joie à vous voir près de moi ! Depuis que je l'ai senti, poursuivit-elle en se tournant vers la croix, il me semble que je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée; en le sentant, je vous sentais en lui, ainsi que mon digne père...

Toutes ces paroles n'étaient pas dites sans une vive et profonde émotion. Aussi Louise, que les agitations de la fin de la journée avaient déjà fatiguée, cédait-elle au besoin d'un sommeil que combattait encore sa volonté.

— C'est à présent, reprit-elle après un instant de silence,

et en faisant de vains efforts pour relever ses paupières appesanties, c'est à présent, ma mère, que mon cœur vous chérit, vous aime, vous honore comme vous le méritez.

Et comme sa voix allait toujours en s'affaiblissant :

— Et Toinette, ajouta-t-elle, cette bonne fille!... vous l'aimez, n'est-ce pas, ma mère?... Toinette!... Dieu!... furent les deux mots qu'elle prononça tour à tour jusqu'au moment où elle s'endormit.

L'une des mains de madame de Soulanges était restée engagée dans celle de sa fille. La mère attendit près d'une demi-heure, dans cette position, que le sommeil de son enfant fût assez profond pour qu'elle pût s'éloigner d'elle sans la réveiller. Après avoir rappelé la femme de chambre, à qui l'on recommanda de veiller Louise et de s'empresser d'avertir sitôt que le sommeil la quitterait, madame de Soulanges rentra dans le salon, où elle retrouva les joueurs de trictrac très-occupés d'un coup difficile, pour lequel on invoquait le témoignage et la justice du bon curé.

Dans les premiers moments, la comtesse profita de la distraction complète de ces trois messieurs pour se jeter sur le sofa, se livrer tout à l'aise aux réflexions que ce qui venait de se passer faisait naître dans son esprit, et elle attendit avec résignation la fin de la partie. Mais lorsqu'elle s'aperçut que les joueurs allaient en recommencer une autre, alors elle s'approcha d'eux avec une certaine gravité, les engagea à quitter le trictrac, et leur donna à penser, par l'air de son visage, qu'elle avait quelque chose de sérieux à leur communiquer. En effet, elle leur dit l'impression que paraissait avoir produite sur sa fille son entretien avec la jeune Toinette, et elle rapporta tout ce que Louise lui avait dit à ce sujet.

— Notre chère enfant, ajouta-t-elle, est sur le point d'échapper à l'incroyable erreur où elle était plongée ; et j'espère que demain, à son réveil, ce bonheur ne sera un songe ni pour elle ni pour nous.

Après ce récit, qui causa d'abord plus d'étonnement que de joie, madame de Soulanges donna le signal de la retraite aux deux ecclésiastiques, et se dirigea avec son mari vers la

chambre de leur fille. Ils la trouvèrent dormant d'un sommeil profondément tranquille, et remarquèrent avec plaisir que sa physionomie portait l'empreinte d'une joie douce et paisible.

— S'est-elle réveillée? demanda madame de Soulanges à la femme de chambre.

— Pas une seule fois depuis que vous l'avez quittée, madame; elle n'a pas même changé de position : elle a le sommeil d'un ange.

Ces derniers mots firent impression sur les parents; ils avaient eu la même pensée en regardant dormir leur fille. On fit mille recommandations à la personne chargée de la garder pendant la nuit, et madame de Soulanges lui ordonna de venir l'avertir chez elle dans le cas où Louise se réveillerait.

La nuit s'écoula dans le plus grand calme, et tout le monde, excepté la personne chargée de veiller auprès de mademoiselle de Soulanges, goûta le repos le plus parfait.

A quatre heures du matin madame de Soulanges s'éveilla en sursaut, impatiente de voir sa fille, qu'elle trouva elle-même levée, habillée, et faisant sa prière auprès de son lit, devant sa croix. D'un coup d'œil seulement et sans proférer un mot, pour ne point interrompre Louise, elle reprocha doucement à la femme de chambre de ne pas l'avoir avertie. Mais à ce moment, Louise, qui finissait de prier, fit le signe de la croix, se leva avec calme, et dit en se tournant vers sa mère :

— Pardonnez-moi, et ne grondez pas Julie de ce qu'elle n'a pas exécuté vos ordres. Je me sentais bien, j'ai pensé que vous aviez assez besoin de repos pour que je prenne sur moi de faire respecter votre sommeil.

En parlant ainsi, elle prit la main de sa mère qu'elle baisa respectueusement, et lui donna le bonjour en recevant en échange un baiser plein de tendresse sur le front.

Non-seulement mademoiselle de Soulanges était entièrement remise de la fatigue de la veille, mais elle se sentait même dans un état de santé où elle ne s'était point trouvée jusque-là. Son teint clair, brillant, donnait un éclat extraordinaire à sa physionomie; et l'expression de ses yeux, de-

venue plus calme et plus pénétrante à la fois, semblait avoir modifié le port et les habitudes de toute sa personne. Enfin son regard, qui, jusqu'à la journée précédente, avait été mobile, capricieux et varié comme les fantaisies de son imagination encore enfantine, n'était plus maintenant que l'interprète soumis d'une âme dont la volonté ne donnait plus rien au hasard.

Cette espèce de métamorphose était si sensible, que la mère et la fille s'en aperçurent en même temps aux relations nouvelles qui s'établirent tout à coup et forcément entre elles deux.

Il y a chez les enfants, depuis le berceau jusqu'à l'adolescence, plusieurs crises qui font naître des émotions aussi indéfinissables qu'elles dans le cœur des mères ; lorsque les enfants commencent à parler, quand ils lisent, au temps où leur corps se dépouille de l'enfance, et enfin quand leur cœur et leur âme commencent à aimer et à vouloir fortement.

Quelque flatteurs que soient pour le cœur maternel ces divers progrès, les deux derniers cependant mêlent assez ordinairement aux joies qu'ils font naître, une grande surprise pour le présent et des inquiétudes sur l'avenir. Ce n'est jamais sans crainte pour son enfant, et surtout pour une fille, qu'une mère voit l'instant rapide qui sépare tout à coup, dans le même être, la petite fille de la femme. Il y a plus, et ce n'est qu'un éclair qui traverse le cœur maternel; mais à ce moment une mère est tout à la fois surprise, flattée, et quelque peu contrariée de voir son enfant devenir si brusquement son égale.

Ce ne fut donc pas sans émotion que la comtesse de Soulanges s'aperçut que sa fille était non-seulement si éclatante de beauté, mais armée d'un regard qui laissait percer la puissance d'une volonté qui ne se soumettrait peut-être plus aveuglément à la sienne.

Ce trouble, il faut le répéter, n'eut que la durée d'un éclair ; mais il fut assez vif et assez profond pour que madame de Soulanges, malgré son expérience et sa présence d'esprit, ne fût pas entièrement maîtresse de dissimuler le léger embarras qu'elle en ressentit.

Louise, de son côté, ne tarda pas à s'apercevoir aussi de

la supériorité instantanée dont elle s'emparait malgré elle, et, s'adressant à sa mère pour avoir son agrément, elle engagea la femme de chambre qui l'avait veillée à aller prendre du repos, afin de pouvoir parler avec plus de liberté.

A peine Julie fut-elle sortie, que Louise se jeta aux pieds de sa mère et les baisa, en répétant d'une voix forte et concentrée :

— Pourrais-je jamais effacer les fautes que j'ai faites, réparer les chagrins que je reconnais maintenant vous avoir causés?

Ces mots émurent les entrailles de madame de Soulanges. Elle releva sa fille, la prit dans ses bras, la couvrit de larmes et lui prodigua mille tendresses.

Enfin Louise, qui lisait dans les yeux de sa mère toute la curiosité qu'elle avait de connaître la disposition où son âme était en ce moment, lui retraça l'entretien qu'elle avait eu avec Toinette, et l'effet extraordinaire qu'il avait produit sur elle; elle manifesta la joie qu'elle avait éprouvée en recevant d'en haut une lumière tout à fait inattendue, et termina en disant qu'à présent qu'elle avait senti et vu Dieu, elle était prête à le recevoir, si toutefois, ajouta-t-elle en baissant la tête avec une sincère humilité, on ne m'en juge pas indigne.

Il y eut quelque chose de si grave et de si solennel dans ces dernières paroles, que la comtesse n'eut pas l'idée d'opposer à la modestie de sa fille les lieux communs que l'on prodigue souvent en pareille occasion. Elle l'embrassa encore plusieurs fois sans trouver une seule parole; puis elle dit enfin d'une voix émue :

— Ma chère enfant, le bonheur que j'éprouve est trop grand; allons le partager avec ton père.

On commença donc à s'occuper de tout ce qui devait précéder la cérémonie de la communion si longtemps désirée, et la célébration en fut mise à un mois.

Rien ne hâte le développement de l'intelligence comme l'action incessante d'un sentiment fort et profond. Pendant la durée de ce mois, le caractère de Louise se modifia entièrement. Les petites inégalités d'humeur qui tenaient encore à l'enfance, disparurent; de légère, de dédaigneuse parfois

même qu'elle était envers ses inférieurs, elle devint réservée, discrète et modestement prévenante. Son esprit même, qui n'avait été qu'agréable et enjoué jusqu'à ce moment, se nourrit des pensées les plus élevées, se plut dans des méditations profondes sur ce Dieu qu'il avait ignoré si longtemps. Enfin l'âme de mademoiselle de Soulanges s'élança d'un saut, de l'indifférence puérile jusqu'aux extases de la religion la plus fervente.

Cette nouvelle disposition toucha singulièrement madame de Soulanges et le curé. Il est inutile de dire l'impression qu'elle fit sur M. de Lébis, qui y voyait tout à la fois le perfectionnement d'une personne qu'il adorait, et l'espoir très-prochain de réaliser un bonheur auquel il attachait chaque jour plus de prix.

Madame de Soulanges n'ignorait pas que tout ce qui durait tant soit peu, fatiguait la patience de son mari. Ingénieuse dans sa sollicitude maternelle, elle l'engagea donc à s'occuper au plus tôt de tous les préparatifs qui se rapportaient à la cérémonie prochaine, et ne craignit pas même de le charger du choix de la toilette de leur enfant, en lui rappelant à ce sujet la confiance qu'on avait toujours mise en son bon goût.

De là de fréquents voyages que fit M. de Soulanges à la ville voisine, pour l'achat des vêtements, pour la réparation des équipages; absences doublement profitables, puisqu'elles permettaient à madame de Soulanges de faire observer rigoureusement chez elle et autour de sa fille, une discipline religieuse, tandis que son mari, tout en s'occupant aussi de son enfant, trouva cependant dans ces soins l'excuse d'une distraction qui lui était indispensable.

Il serait bien difficile d'exprimer tout ce qui se passait dans l'âme du jeune de Lébis. Retenu par sa discrétion naturelle et par les engagements qu'il avait pris, il ne se présentait pas au château de Soulanges. Seul chez lui, il employait une grande partie de ses journées à lire et à relire les lettres fréquentes dans lesquelles madame de Soulanges lui rendait un compte exact des progrès que sa fille faisait dans son instruction religieuse.

En effet, l'ardeur avec laquelle cette jeune personne se préparait au grand acte qu'elle allait faire augmentait de jour en jour. La pénétration pieuse et rapide avec laquelle elle saisissait les vérités de la religion, était cause que souvent l'abbé de Lonzac lui-même avait peine à suivre le vol audacieux de sa pensée; innocente supériorité dont Louise ne s'apercevait même pas. Au contraire, un instinct secret lui faisait désirer la conversation des personnes plus simples. La bonhomie pieuse du curé lui allait mieux, et ce qu'elle recherchait surtout, était la présence de Toinette. Ses entretiens avec cette petite avaient pour elle un attrait indicible. Elle lui parlait peu; il lui suffisait de la voir, car la pureté angélique du regard de la jeune paysanne lui donnait une preuve mille fois plus convaincante de la bonté divine, que tous les arguments les plus habilement préparés.

Cette espèce de confraternité religieuse fournit à la jeune Toinette l'idée de renouveler sa communion le jour où Louise se présenterait la première fois à la sainte table. Ce vœu fut joyeusement accueilli par toute la famille, et le curé profita de cette bonne disposition pour demander que l'on accordât la même faveur aux deux jeunes filles du jardinier.

Enfin arriva le grand jour attendu depuis si longtemps. Déjà la cloche de l'église annonçait d'avance l'heure de l'office, et Toinette, ainsi que les autres petites villageoises, vêtues et voilées de blanc, attendaient dans le salon que la toilette de mademoiselle de Soulanges fût achevée. On avait attelé les chevaux à la grande calèche où devaient monter la comtesse, sa fille et ses trois jeunes compagnes. Impatient de voir si les préparatifs étaient convenablement faits, M. de Soulanges était allé d'avance à l'église, où il trouva le jeune de Lébis et plusieurs familles des environs que l'intérêt et la curiosité attiraient à cette pieuse cérémonie.

Cependant madame de Soulanges présidait à l'habillement de sa fille, qui, tout absorbée dans la crainte respectueuse que lui inspirait l'approche du moment où Dieu allait descendre en elle, se tenait immobile, obéissant sans résistance, mais sans volonté distincte, à toutes les attitudes que sa mère et ses femmes lui faisaient prendre pour la parer.

Quand son voile fut posé, sa mère la fit asseoir pour la remettre du malaise que donnent toujours des habits qui n'ont point encore été portés, et se plaça auprès d'elle. Après quelques minutes de silence, Louise voulant se rapprocher de sa mère, s'aperçut, par l'obstacle que lui présenta son voile, que l'on venait de l'habiller. Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur son ajustement, et témoigné par un léger sourire sa reconnaissance de tous les soins que l'on avait pris pour elle, elle se laisa tomber à genoux devant sa mère, en lui disant :

— Ma mère, donnez-moi votre bénédiction !

Un attendrissement profond fit couler les larmes de madame de Soulanges.

— Ma mère, ajouta Louise en tenant le regard baissé, mon inconcevable erreur a longtemps jeté l'amertume dans votre âme. Depuis un mois je demande pardon à Dieu de vous avoir si inhumainement blessée, mais veuillez intercéder pour moi auprès de lui. Vous, ô ma mère! pourrez sans doute obtenir cette grâce insigne de lui faire supporter la présence de votre enfant. Avant de partir, répétez-moi que je ne vous inspire plus de défiance; que cet être brut et sauvage qui naguère encore ignorait son Dieu, le comprend, l'aime, l'adore assez aujourd'hui, pour qu'il ne soit pas ignominieusement repoussé de devant lui! O ma mère! que ce soit vous qui m'assuriez que par l'acte que je vais faire, je ne risque pas d'offenser Dieu et d'attirer sur moi sa juste colère!

Louise était toujours à genoux, tenant la tête baissée comme une coupable qui attend son arrêt.

— Louise... mon enfant, lui dit enfin sa mère d'une voix altérée, et en la faisant relever, non-seulement je m'empresse de te donner ce pardon que tu crois devoir demander, mais je te remercie de la joie que tu me donnes aujourd'hui. Viens, viens, empressons-nous d'aller à l'église. J'y serai près de toi; c'est moi qui, fière de mon enfant, la conduirai jusqu'au pied de l'autel.

Ces paroles firent relever la tête à Louise. Elle porta sur sa mère une regard plein de reconnaissance, et dit en lui prenant la main : — Allons!

On partit. La mère et la fille occupaient le fond de la calèche; sur le devant étaient Toinette et ses deux petites compagnes. Toutes, à l'exception de madame de Soulanges, étaient vêtues de blanc. M. de Soulanges, naturellement disposé à faire les choses avec éclat, avait pris soin de faire harnacher les chevaux d'une manière analogue à la cérémonie, et des rubans de couleur blanche, tressés avec les crins des animaux, se terminaient en larges bouffettes. Plusieurs domestiques à cheval escortaient la voiture qui s'avançait au petit pas jusqu'à l'église séparée d'un assez grand espace du château.

Le chemin était couvert de curieux qui, à mesure que le cortége passait, se mettaient en marche autour et derrière, de sorte que quand la voiture s'arrêta à la porte de l'église, elle fut environnée d'une foule qui suivit les jeunes communiantes jusque dans l'intérieur pour y trouver place.

Lorsque Louise, accompagnée par sa mère, traversa la nef pour parvenir jusqu'à la place réservée aux catéchumènes, il n'y eut pas un assistant qui ne fût frappé du changement qui s'était opéré dans toute sa personne. Bien que la solennité du jour dût rendre son maintien plus respectueux que de coutume, cependant, comme elle était bien connue, on s'aperçut facilement que la gravité de sa physionomie avait acquis quelque chose de permanent; que sa beauté, plus calme et plus sérieuse, avait été modifiée par les progrès de son esprit.

De tous ceux qui firent ces observations, Edmond de Lébis fut la personne que ce changement frappa naturellement le plus. Il n'avait pas même aperçu Louise depuis un mois, aussi fut-il comme ébloui par la transformation que la conversion intérieure de cette jeune demoiselle avait produite.

Quoique l'occasion et le lieu de la cérémonie éloignassent toute idée terrestre de l'esprit de M. de Lébis, il ne put cependant comprimer entièrement le mouvement de joie et d'orgueil intérieur qu'il ressentit, en retrouvant celle qui était l'objet constant de ses pensées, si belle et si perfectionnée à son gré.

Il serait difficile de faire comprendre à ceux dont l'âme n'a pas été tout à la fois pénétrée de respect envers Dieu et d'amour pour une noble créature, de quelle manière mystérieuse ces deux sentiments se combinent, se fortifient, et produisent enfin dans le cœur de celui qui les éprouve, l'espoir d'un bonheur aussi pur que durable, aussi délicieux que chaste. Nulle parole ne pourrait exprimer l'espoir immense et la joie sainte d'Edmond, en pensant que Louise, sa compagne future en ce monde, allait recevoir ce Dieu dans lequel leur amour mutuel, en se confondant bientôt, devait prendre un caractère de sainteté ineffable et une durée infinie.

Des espérances de même nature, mais modifiées par l'amour maternel, se mêlaient au prières ardentes que madame de Soulanges faisait pour sa fille. Placée à quelque distance d'elle, elle ne soulevait de temps en temps ses paupières que pour prévoir toutes les circonstances qui pourraient rendre son assistance nécessaire à son enfant.

Pour M. le comte de Soulanges cette cérémonie était un triomphe. Dans son maintien, dans ses yeux éclataient une satisfaction et un bien-être que tous les efforts de sa volonté n'auraient pu contenir. Placé sur l'une des stalles dont il avait relevé la banquette, debout, souriant aux autres et à lui-même, il promenait son regard satisfait sur tous les assistants, en le reportant de temps à autre sur sa fille, comme s'il eût voulu justifier dans l'esprit de chacun la cause de sa joie et de son orgueil paternel. Le mélange pittoresque de la parure des dames et des paysannes accourues des villages voisins, flattait tout à la fois sa vanité et ses goûts un peu frivoles. Elégant dans ses manières, il trouvait moyen, tout en observant le respect dû au saint lieu, de faire, avec un léger sourire, un salut à toutes les personnes dont la présence à l'église était pour lui un témoignage de respect ou de politesse. Certain d'être aimé généralement, fier d'être le père de celle que tout le monde voulait voir en cette occasion, M. de Soulanges était au comble de la joie, et sa physionomie radieuse semblait réfléchir la satisfaction de tous les assistants.

Ce fut le bon curé qui officia; ce fut lui qui, en voyant le

retour de sa brebis égarée au bercail, simple et digne dans ses manières et ses discours, rendit grâces à Dieu d'un changement auquel son humilité ne lui permit pas de croire qu'il pût prendre la moindre part.

La célébration de l'office et la cérémonie de la communion eurent lieu sans aucune circonstance remarquable. On observa cependant l'humilité profonde et l'émotion singulière avec lesquelles mademoiselle de Soulanges reçut le sacrement.

Louise avait tout à la fois la pureté d'un enfant et la force d'intelligence d'une fille de seize ans; aussi s'approcha-t-elle de la communion avec une confiance en Dieu et une crainte d'elle-même qui produisirent une impression profonde sur toute l'assemblée.

Cependant, lorsque la cérémonie fut terminée, au silence auguste qui régnait, succéda bientôt cette rumeur sourde causée par le déplacement des siéges et les chuchotements des personnes qui remplissaient l'église. M. de Soulanges entraîna le jeune de Lébis avec lui, pour se rapprocher de la comtesse, qui se tenait près de sa fille, dont elle protégeait la retraite au milieu de la foule pressée sur son passage pour la voir. Le concours de monde était si grand, et les efforts du bedeau ouvrant la marche eurent si peu de succès, qu'il devint impossible de se diriger vers la grande porte de l'église, devant laquelle était la calèche. Pour éviter un si long trajet, M. de Soulanges engagea la comtesse à se retirer avec sa fille et les jeunes communiantes dans la sacristie, près de laquelle il se proposait de faire avancer la voiture, ce qui eut lieu. Il y avait déjà quelques instants que ces dames y étaient arrivées, quand le bedeau, retardé par cette contre-marche, les rejoignit et disposa des chaises pour faire reposer les quatre communiantes. Assises en cercle, les yeux baissés et les mains jointes, elles demeurèrent ainsi sans changer d'attitude, pendant que le curé se dépouillait de ses vêtements sacerdotaux, et que plusieurs petits enfants de chœur aidaient le bedeau à remettre tout en ordre.

Durant plusieurs minutes, madame de Soulanges, respectant la pieuse immobilité de sa fille, s'était tenue près

d'elle sans lui parler. Un sourire angélique que lui fit Louise l'encouragea à hasarder quelques mots :

— Comment te trouves-tu, ma chère enfant? lui dit-elle à voix basse. — Ah ! ma mère, répondit Louise en se laissant aller sur l'épaule de la comtesse pour n'être entendue que d'elle, après une union si forte et si intime avec mon Créateur, je sens pour lui un amour si véhément et j'en éprouve une félicité tellement complète, que je désirerais que mon âme s'anéantît pour aller se perdre et se confondre avec lui. O mon Dieu! dit-elle en dirigeant ses yeux avec une ardeur extraordinaire vers le ciel, qu'elle voyait sans doute malgré l'obscurité du lieu où elle se trouvait, ô mon Dieu! jamais je ne serai plus digne d'approcher de vous qu'aujourd'hui! Prenez! prenez mon âme et rappelez-la à vous! Ma mère! ajouta-t-elle enfin dans une espèce de ravissement de cœur, que je voudrais mourir! Ah! je veux mourir!

On le sait, car presque tout le monde l'a éprouvé : il n'est pas un enfant doué d'une âme ardente et d'un esprit élevé qui, le jour de sa première communion, ne se sente enflammé de l'amour divin à ce point d'oublier ce qu'il a de plus cher au monde, et d'appeler la mort pour ne point abandonner la félicité céleste qu'il éprouve.

Dans son amour de mère et avec les idées que l'âge et l'expérience donnent sur la durée de cette première ferveur pieuse qui ne s'éteint souvent qu'avec trop de promptitude, madame de Soulanges loin d'être attristée du souhait de sa fille, éprouva au contraire une joie intérieure en l'entendant répéter ces terribles paroles :

— Je voudrais, je veux mourir!

Pauvre mère! qui n'y trouvait que l'expression de la piété de son enfant!

Mais pendant cette conversation, Edmond de Lébis, entré dans la sacristie, s'était tenu discrètement à quelque distance de ces dames, pour en attendre la fin. Il était envoyé par M. de Soulanges, pour engager la comtesse à attendre patiemment encore quelques minutes, afin de donner le temps d'achever une légère réparation aux harnais des chevaux. Après avoir fait sa commission, le jeune homme se remit en-

core à l'écart, en attendant que ses laquais vinssent avertir que l'équipage était en état.

Les choses en étaient là, lorsqu'il se préparait une autre scène dans l'une des encoignures de la sacristie. Il y régnait un peu de désordre, suite inévitable d'une cérémonie comme celle qui venait d'avoir lieu. On pliait, on resserrait les habits; le bedeau rassemblait soigneusement les cierges, et les enfants de chœur, employés à ces soins divers, allaient et venaient en tournant rapidement autour des jeunes communiantes rangées en cercle au milieu de la sacristie.

Dans un angle, étaient blottis deux de ces petits vauriens qui, en quittant leur aube et leur calotte rouge, avaient repris tout aussitôt leurs habitudes de polissons de village. Ils se disputaient en silence, quoique avec fureur et acharnement, un long morceau de cire, qui avait coulé d'un cierge. Leur proie étant tombée à terre, ils se colletaient dans l'ombre, chacun voulant maintenir son antagoniste pour se baisser le premier et la saisir.

La grande croix d'argent était précisément placée dans cet angle, et pendant les efforts des deux combattants, l'un d'eux, en serrant le pied contre le mur, ôta l'équilibre à la croix et la fit tomber au milieu de la sacristie.

A l'instant même, des cris affreux se firent entendre, et toutes les robes blanches des jeunes filles furent inondées du sang qui jaillit de la tête de mademoiselle de Soulanges. La croix était tombée sur elle.

Au milieu du tumulte et de l'effroi que causa cet horrible accident, on ne distinguait que ces mots que répétait madame de Soulanges hors d'elle-même :

— Ma fille est morte! ma fille est morte!

M. de Lébis, le curé et les jeunes communiantes entouraient Louise et cherchaient à s'assurer si elle était encore vivante, lorsque son père, qui entrait pour venir lui donner le bras, la trouva étendue sur la terre et couverte de sang.

Malgré sa profonde émotion, le curé rentra en toute hâte dans l'église, d'où heureusement il ramena le médecin du pays, qu'il avait remarqué par hasard en faisant le trajet de l'autel à la sacristie.

Le choc de la croix avait été si lourd et si rude, que le sang répandu sur la figure de mademoiselle de Soulanges ne permit pas au médecin de la reconnaître du premier coup d'œil. Il fit sortir immédiatement toutes les personnes qui ne devaient pas demeurer là, et après avoir fait donner de l'air, il saigna la blessée. Puis, profitant de la stupeur générale et de l'autorité que lui donnait son ministère, il dit à M. et à madame de Soulanges de se rendre chez eux, les assurant que leur fille allait y être transportée par ses soins et à l'instant même.

Le père obéit, soit que la douleur eût suspendu chez lui l'exercice de sa volonté, ou qu'un instinct secret l'avertît qu'il était à propos que quelqu'un précédât le sinistre cortége au château. Pour la mère, qui était agenouillée près de sa fille, d'un signe de tête elle fit entendre qu'elle ne quitterait pas son enfant.

Alors le docteur visita et pansa la blessure. Il la jugea des plus dangereuses, et fit entendre qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour s'occuper du transport de mademoiselle de Soulanges. A cet avertissement, sa mère porta ses yeux de côté et d'autre, comme pour implorer le secours de ceux qui l'entouraient, et au même instant M. de Lébis sortit pour faire préparer tout ce qui était nécessaire en cette occasion.

Etendue sans connaissance sur le tapis, à la place même où elle avait été frappée, mademoiselle de Soulanges ne donnait aucun signe de vie. Sa mère ne la quittait pas des yeux. M. Delahire, le médecin, était penché vers elle pour interroger son pouls et son haleine, tandis que le curé, tout tremblant, cherchait à lire dans les yeux de celui-ci quels pourraient être les résultats de cet affreux événement. Il y eut un moment où les regards de ces deux hommes se rencontrèrent, et d'un coup d'œil le docteur fit entendre au curé qu'il fallait s'attendre au plus grand malheur. Il n'y eut pas un mot de dit; l'un resta près de la blessée et l'autre se rapprocha doucement de la croix pour prier. Le silence qui régnait alors dans cette sacristie était affreux.

Il dura jusqu'à l'instant où M. de Lébis rentra accompagné de deux hommes portant un brancard. Le jeune Edmond

était pâle comme la mort, mais montrait cependant un courage extraordinaire. Ce fut lui qui, par signe seulement et en mettant le premier la main à l'œuvre, indiqua le moyen de placer mademoiselle de Soulanges sur la civière sans que personne ne portât la main sur elle. Avec cette énergie et cette précision que les hommes de cœur trouvent toujours dans les occasions difficiles, Edmond et M. Delahire, aidés des deux porteurs, enlevèrent simultanément le tapis avec le corps et le placèrent sur le brancard, avant même que madame de Soulanges eût eu le temps de s'en apercevoir.

Cependant le bruit du malheur arrivé à mademoiselle de Soulanges s'était répandu au dedans et au dehors de l'église. Dans les premiers moments, on doutait bien encore de la gravité de l'accident, mais l'effroi et la douleur s'emparèrent de chacun, dès que l'on vit les petites compagnes de Louise sortir de la sacristie. Toinette et les autres poussant des cris apparurent tout à coup avec leurs vêtements ensanglantés. Ces pauvres enfants, effrayées par le désordre et au milieu de la foule qui les questionnait, ne pouvaient répondre que par des pleurs et des gémissements. Bientôt l'inquiétude s'accrut à la vue du passage rapide de la calèche dans laquelle était le comte presque privé de sa connaissance.

Mais la consternation devint générale, lorsque l'on revit mademoiselle de Soulanges mourante, morte peut-être, et transportée dans un effroyable appareil. Ce qui frappa surtout, était le soin avec lequel madame de Soulanges, aidée du médecin, maintenait l'oreiller sur lequel reposait la tête pâle et inanimée de sa fille.

La présence de M. de Lébis, qui suivait à quelques pas, achevait de rendre ce spectacle tout à fait déchirant. Malgré toutes les précautions qui avaient été prises, le bruit d'un mariage projeté entre Edmond et mademoiselle de Soulanges avait transpiré; et si, jusque-là, les plus indiscrets eux-mêmes avaient respecté les espérances secrètes d'une famille vénérée, à la vue d'un malheur qui semblait les anéantir, chacun croyait avoir le droit d'exprimer les regrets douloureux que ce fatal événement faisait naître.

Il n'y a pas de paroles pour rendre le trouble et le déses-

poir qui régnèrent dans la maison de Soulanges, lorsque le corps meurtri de la jeune Louise y fut rapporté; quand on s'aperçut que le médecin demeurait muet à toutes les questions près de la malade plongée dans une torpeur mortelle; lorsqu'enfin on vit le vieux curé, qui venait de la mettre en communication avec Dieu, accourir en toute hâte. Cette dernière circonstance jeta l'effroi dans toutes les âmes : les gens de la maison ne purent retenir leurs gémissements, et M. de Lébis pâlit encore et détourna la vue.

Cependant M. Delahire donna l'ordre de monter le brancard jusqu'à l'appartement. Celles des femmes de la maison qui avaient conservé le plus de présence d'esprit se chargèrent de mettre leur jeune maîtresse au lit, et ce ne fut que quelques instants après ces soins et une nouvelle inspection, que le médecin annonça que la malade respirait, mais que le repos et le silence lui étaient indispensables.

La malheureuse mère était entrée dans la chambre avec le corps de sa fille.

La vue de son sang mêlée au souvenirs de ses dernières paroles : *je voudrais ! je veux mourir !* avait fait tomber un poids si affreux sur son âme, qu'elle en était devenue en quelque sorte insensible. Le souhait pieux de son enfant et son accomplissement funeste s'étaient succédé si rapidement, que, dans sa stupeur, cette mère infortunée y voyait un arrêt irrévocable devant lequel toute espérance devait s'éteindre.

Le curé s'était remis en prière ; mais au milieu de la douleur générale, il y avait quelqu'un qui en éprouvait une toute à part. Depuis le moment où le corps de mademoiselle de Soulanges avait été porté dans l'intérieur des appartements, le jeune Edmond, retenu par un sentiment de respect et de décence, n'avait pas osé y pénétrer. Demeuré seul sur l'escalier, l'excès de son anxiété ne l'empêcha cependant pas de sentir ce que sa position avait de faux, et il redescendit dans la cour pour quitter la maison.

Jamais notre âme n'est plus péniblement affectée que quand l'expansion d'une douleur juste et poignante est barrée tout à coup par les bienséances. L'idée que mademoiselle

de Soulanges rendait peut-être le dernier soupir à vingt pas de là, sans qu'il y fût, triompha de son courage. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, et il résolut de remonter. Mais le bruit que firent ses pas dans cet escalier silencieux et solitaire le rappela à lui-même. Quand il se vit près de se présenter sans permission et de s'introduire presque furtivement jusque dans la chambre de mademoiselle de Soulanges, confus de sa témérité, il s'arrêta tout à coup, redescendit jusque dans la cour, où marchant sans but, il fut recueilli par M. de Lonzac, qui devina à peu près l'embarras de sa position, et le recueillit dans son malheur.

Quant à M. de Soulanges, son besoin d'activité semblait accroître par l'agitation même. Déjà il était rentré plus de dix fois dans la chambre pour interroger M. Delahire sur sa fille toujours privée de connaissance, et ne donnant d'autre signe de vie qu'une respiration lourde et pénible.

— Monsieur Delahire, dit-il enfin à voix basse, mais avec précipitation, je n'y tiens plus; je vais jusqu'à la ville chercher des médecins; vous y consentez, n'est-il pas vrai?

— Sans doute, oui certainement, répondit le docteur, qui n'était nullement fâché de ne pas rester seul responsable de la malade, et qui d'ailleurs saisit cette occasion d'employer utilement la douleur pétulante de M. de Soulanges :

— Allez! nous attendons votre retour avec impatience.

Et le père partit.

Il y avait plusieurs lieues à faire pour aller et revenir. Les chemins étaient mauvais, la nuit obscure, ce qui, joint aux préparatifs de départ et à la recherche des médecins dans la ville, rendit cette course assez longue.

Pendant sa durée, sept mortelles heures de nuit s'écoulèrent sans que mademoiselle de Soulanges éprouvât le moindre changement, ni que ceux qui l'assistaient de près ou de loin fussent distraits un seul instant de la pénible inaction à laquelle ils furent condamnés. A l'exception de quelques soins que M. Delahire donnait périodiquement à la malade, la mère, le curé et une femme de chambre demeurèrent immobiles sans proférer une parole, jusqu'au roulement

sourd de la voiture qui les avertit du retour de M. de Soulanges et de l'arrivée des médecins.

M. Delahire sortit aussitôt pour aller les recevoir, les prévenir de tout ce qui s'était passé. Bientôt les trois docteurs furent introduits dans la chambre par M. de Soulanges.

Dès qu'ils entrèrent, la comtesse quitta le siége qu'elle occupait auprès de sa fille ; et portant son mouchoir à ses yeux, elle se retira vers le curé, qui, plus par ses gestes encore que par ses paroles, l'exhorta à la résignation, au courage. Mais cette scène n'échappa point à l'attention des médecins, qui prièrent les deux parents de passer dans la chambre voisine pendant la consultation.

Le curé demeura témoin des tristes soins qui furent donnés à mademoiselle de Soulanges, et bientôt après ce fut lui qui fit rentrer le père et la mère. Alors l'un des docteurs de la ville prit la parole, assura que M. Delahire avait agi avec autant de prudence que d'habileté ; mais que le cas était des plus graves, et qu'il était absolument impossible d'en prévoir les suites.

A ces paroles, madame de Soulanges, tenant toujours les yeux baissés, alla sans dire un mot reprendre sa place près du lit de sa fille, tandis que le comte, fort étonné de ce que l'état de la malade n'était pas changé depuis le renfort de médecins qu'il avait amené, se mit à accabler de questions celui qui s'était chargé de faire connaître le vague résultat de la consultation.

Tandis que ce dialogue retenait les deux interlocuteurs dans l'embrasure d'une fenêtre, le plus jeune des trois médecins, plus porté à l'espérance, s'était rapproché de mademoiselle de Soulanges, et continuait à l'observer avec la plus grande attention. Il engagea même sa mère, aidée par la femme de chambre, à provoquer le réveil par de puissants excitatifs. Soit que la torpeur dût cesser naturellement, ou que ces remèdes en eussent abrégé la durée, il arriva que mademoiselle de Soulanges souleva ses paupières, respira avec moins de difficulté, et témoigna même par des sons confus le désir d'exprimer ce qu'elle éprouvait.

Ce réveil inattendu avait ramené près du lit de Louise le

curé, les deux autres médecins et M. de Soulanges. Ce dernier, en voyant sa fille reprendre ses esprits, eut dès ce moment toutes les peines du monde à modérer l'excès de sa joie. Après avoir laissé écouler un quart d'heure, pendant lequel Louise recouvra presque entièrement sa connaissance, M. de Soulanges, passant tout à coup des tourments de l'inquiétude au comble de l'espérance, s'échappa en quelque sorte de la chambre pour aller annoncer par toute la maison ce qu'il regardait déjà comme un symptôme certain de guérison.

Il ne parvint que trop facilement à faire accueillir une de ces fausses joies que l'on paye si cher. Dans son empressement indiscret, cet homme exagérait toujours son récit à mesure qu'il le répétait; et il le faisait pour la dixième fois à quelques gens venus du village, lorsque M. de Lébis, aux oreilles de qui le bruit en était parvenu, quitta la retraite que lui avait donnée M. de Lonzac pour s'informer de la vérité.

Dès que le père de Louise aperçut Edmond, il l'embrassa en pleurant, et lui fit part de ce dont il venait d'être témoin. L'imagination du jeune de Lébis n'était pas moins active que celle de son futur beau-père; mais elle s'exerçait dans une direction toute contraire. Loin de se laisser aller à la joie, sa première idée fut de demander ce que pensaient les médecins, question qui, sans blesser M. de Soulanges, lui fit cependant reconnaître ce qu'il y avait d'imprudent et de léger même dans ses discours.

Il y a des hommes, doués d'ailleurs d'une sensibilité très-réelle et d'une bonté incontestable, qui ne peuvent loger longtemps la douleur dans leur âme. Pour eux, c'est un hôte lourd et exigeant qu'ils mettent dehors, et dont ils se débarrassent sitôt qu'ils en trouvent l'occasion, sauf à l'héberger de nouveau quand il se représente. Ce pauvre M. de Soulanges! le bruit de la respiration de sa fille l'avait rendu presque joyeux; l'observation d'Edmond le replongea dans les inquiétudes.

Si les illusions flatteuses de M. de Soulanges avaient accru à mesure qu'il s'était éloigné de sa fille, la crainte de la re-

trouver plus mal s'augmenta à chaque pas qu'il fit pour rentrer chez elle. En poussant doucement la porte, il sentit son cœur se troubler toujours plus, jusqu'au moment où d'un regard rapide il reconnut à l'expression des assistants que le mieux se soutenait.

En effet, Louise avait repris l'usage de ses sens, de la parole, de sa raison. Elle essayait quelques phrases en tenant la main de sa mère, à qui elle souriait ainsi qu'au curé, tandis que les trois médecins, silencieux et graves, observaient tout d'un endroit écarté.

Cependant les deux docteurs étrangers, après avoir assuré de nouveau M. de Soulanges qu'il pouvait mettre toute sa confiance en M. Delahire, firent entendre qu'ils allaient se retirer. Le père de Louise les accompagna. Comme il les conduisait vers la voiture, ils rencontrèrent sur l'escalier le jeune de Lébis. Celui-ci s'avança vers eux avec précipitation, en les interrogeant du regard. Mais ce que dirent les médecins fut loin de confirmer les nouvelles que le comte avait données; et malgré leur réserve extrême, Edmond s'aperçut facilement qu'ils ne conservaient que bien peu d'espérance. Glacé d'effroi, il les laissa passer, les vit partir, et se rapprocha vivement du comte qui rentrait, pour lui adresser une demande que l'état d'angoisse où il était pouvait seul lui faire hasarder, c'était d'être admis quelques instants dans la chambre de la malade.

Avec sa nature facile et dans le trouble où il était, le bon M. de Soulanges l'y eût introduit tout aussitôt, si par quelques mots le jeune de Lébis ne lui eût fait sentir qu'il serait bien aise d'avoir aussi le consentement de la comtesse.

Pendant la retraite des médecins et dans l'heure qui suivit, mademoiselle de Soulanges avait recouvré de l'activité de corps et d'esprit. Elle était même redevenue assez maîtresse de sa raison pour comprendre le danger qui menaçait sa vie, et employer son adresse auprès de ses parents, de manière à leur en dissimuler la gravité. Par des paroles tendres et caressantes elle les rassurait; elle les remerciait de leurs soins, et achevait par des petites coquetteries de malade

d'exagérer l'illusion que son père au moins entretenait depuis qu'elle était sortie de son affreux sommeil. Mais ce calme apparent dura peu ; car bientôt l'agitation de son corps précéda celle de son esprit. Comme il arrive assez ordinairement dans ces occasions, elle recouvra entièrement l'usage de son intelligence, et après avoir rappelé à sa mère l'extase de bonheur où l'avait mise l'attouchement du corps de Dieu, elle l'assura que depuis quelques instants où elle se sentait beaucoup mieux, cet état de béatitude semblait se rétablir dans son âme. Elle pleurait de joie en le sentant revenir ; elle remerciait sa mère d'avoir contribué par ses soins à lui faire connaître une espèce de bonheur si parfait et si doux. Ces discours étaient fréquemment interrompus par d'assez longs silences pendant lesquels on devinait facilement, d'après l'expression de son visage et aux mouvements de ses lèvres, qu'elle adressait des prières au ciel.

Le comte de Soulanges profita d'un de ces intervalles de repos pour adresser à sa femme la requête du jeune de Lébis, qui, toujours dehors, attendait la permission d'entrer. Pour toute réponse, la comtesse fit, en baissant les yeux, un signe qui voulait dire qu'au point où en étaient arrivées les choses, les convenances du monde importaient assez peu, et que rien ne s'opposait à ce que l'on admît M. de Lébis. Seulement elle indiqua, toujours sans parler, une place retirée d'où il pourrait entendre, sans que sa présence cependant inquiétât la malade.

A peine Edmond fut-il entré, que la mère de Louise et lui sentirent les larmes rouler dans leurs yeux. Madame de Soulanges les déroba cependant à son enfant, mais au prix d'efforts plus douloureux que la douleur même.

Ceux qui ont fait la dure expérience de la vie savent comment les heures s'écoulent près d'un malade qui nous est cher et dont la vie est en danger. L'âme, incessamment poussée par l'inquiétude et les soucis, traverse d'un vol fatigant, mais rapide, ces longs espaces de temps où l'on n'a aucun soin à donner, où l'art du médecin, le zèle des serviteurs et la tendresse des parents se réduisent en patience courageuse, en résignation immobile et muette. C'est à cette

torture de l'âme que le jeune de Lébis voulut prendre part, et à laquelle madame de Soulanges consentit à le laisser participer. Elle sentait trop vivement la perte affreuse dont elle était menacée elle-même, pour refuser à ce jeune homme la triste faveur de venir entendre encore celle qui lui avait été promise ; il lui semblait qu'Edmond, ayant espéré d'être heureux avec sa fille, avait le droit de venir s'abreuver de douleur près de son lit de mort.

Placé en face de madame de Soulanges, mais masqué par un rideau, Edmond devenait tout oreille chaque fois que la malade poussait un soupir ou proférait quelques paroles. Le curé ne cessait pas de faire des prières ; M. Delahire attendait toujours quelque crise, et M. de Soulanges, se promenant dans le corridor attenant, présentait l'oreille et jetait un coup d'œil dans la chambre à chaque allée ou venue qui le ramenait près de la porte.

Les choses allèrent ainsi pendant plus d'une demi-journée. Vers les trois heures après midi, mademoiselle de Soulanges se trouva en apparence beaucoup mieux. Sa tête étant redevenue tout à fait libre, elle se mit à parler avec plus d'aisance que cela ne lui était arrivé depuis son accident. Sa mère fit effort sur elle-même pour lui répondre, car elle ne tarda pas à s'apercevoir que le cerveau de son enfant s'échauffait peu à peu. La pauvre Louise flattait, caressait, remerciait sa mère, en lui annonçant sa guérison complète et prochaine. A l'entendre, son mal était presque dissipé ; loin de ressentir aucune douleur, elle prétendait éprouver au contraire un bien-être et une disposition intérieure de l'âme, qui la rendait plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été. De douces larmes coulaient de ses yeux, et un sourire angélique dirigé vers le ciel répandait une éclatante beauté sur sa figure. En effet, à en juger par son expression et par ses discours, il semblait que la joie de son âme eût quelque chose de si délicat et de si subtil, qu'elle n'osât faire un seul mouvement ou causer le moindre ébranlement à sa pensée, dans la crainte de troubler le merveilleux bonheur dont elle jouissait.

L'attitude et les paroles de Louise jetèrent tout à la fois de

l'admiration et de la terreur dans l'âme de madame de Soulanges.

— Sont-elles le résultat d'une inspiration divine ou du délire? se demandait-elle intérieurement; puis, dans son affreuse perplexité, le souvenir terrible du souhait que sa fille avait fait à l'église se représenta tout à coup à son esprit. Un froid mortel la saisit; cependant elle conserva assez de force pour épargner à sa fille le spectacle de son désespoir, et, s'étant levée, tout en chancelant elle s'élança loin du lit pour aller tomber dans un autre siége, où elle perdit connaissance.

Cet accident et ses suites, car M. Delahire eut quelque peine à faire revenir la comtesse, ne furent pas remarqués par Louise. Elle en fut même entièrement distraite, car, tenant ses yeux ouverts et dirigés vers le ciel, puis souriant en les fermant ensuite, elle cherchait à exprimer tour à tour la joie et le respect qui lui étaient inspirés par ce qui fixait ses regards et son attention. Néanmoins, malgré l'air habituel de béatitude qui donnait une majesté et une douceur inexprimables à ses traits, on y apercevait quelques mouvements précurseurs de perturbations fâcheuses.

Ces tristes symptômes n'échappèrent surtout pas à M. Delahire, qui les remarqua au moment où il ramenait madame de Soulanges, que ses conseils n'avaient pu empêcher de se rapprocher du lit de Louise. La position de cet homme était cruelle; il voulait absolument épargner au père et à la mère le spectacle horrible des approches de la mort de leur enfant, et pour s'en préparer l'occasion et les moyens, d'un signe qu'il fit à la dérobée, il avertit le curé de l'événement qui menaçait et du besoin qu'il avait de son assistance.

Cette convention muette venait à peine de se faire, que mademoiselle de Soulanges se fit entendre de nouveau. Son accent était tout aussi animé, mais sa voix était déjà affaiblie, sa prononciation beaucoup moins libre.

— Je le sens... je le sens, disait-elle en s'interrompant souvent, c'est Dieu, je le sens!... Il paraît dans sa très-sainte humanité... L'excès de sa majesté et de sa gloire... est tel aujourd'hui, que je reconnais que je ne l'avais pas encore vu

véritablement... Ecoutez-vous les chants... les concerts de louanges... Quelle belle musique!... que je suis ravie de l'entendre!...

Elle se tut après ces mots, comme quelqu'un qui écoute. Puis enfin elle articula des sons confus, dans l'intention, sans doute, de joindre ses chants à la musique divine qu'elle croyait entendre. Jusque-là, les sentiments pieux et les paroles saintes de Louise, entretenant un reste d'illusion, avaient fait supporter à madame de Soulanges cette scène de douleur; mais quand, à travers ces chants désordonnés et confus, cette malheureuse mère reconnut quelques traits décousus et incohérents de la musique que son enfant étudiait journellement auprès d'elle, elle sentit que la mort était là. En effet, à ce désordre des sons et de la pensée, se joignit bientôt celui des traits de Louise. Déjà son regard était perdu et ne se fixait évidemment plus sur rien; déjà même un côté de sa figure demeurait immobile, tandis que l'autre s'agitait involontairement.

La mort, quand elle est consommée, a quelque chose de solennel; mais la lutte qui s'établit entre l'âme et le corps près de se séparer est hideuse; elle humilie ceux qui en sont témoins.

Quelque grand que fût le courage de ceux qui étaient présents, M. Delahire put seul supporter ce spectacle. M. et madame de Soulanges, le jeune de Lébis et le curé lui-même, tous détournèrent les yeux, et firent involontairement quelques pas pour s'éloigner du lit.

Dè ce moment le mal ne cessa plus de faire des progrès effrayants.

M. Delahire profita de ce sentiment d'effroi pour avertir le curé qu'il était temps pour lui de penser aux derniers devoirs qu'il avait à remplir auprès de la mourante, et d'engager les parents à s'éloigner quelques instants de ce lieu funeste. En prenant pour prétexte le repos dont la malade avait besoin, M. Delahire, aidé du curé, parvint à faire retirer le père et la mère, ainsi que le jeune de Lébis, et à leur épargner au moins le spectacle de ce qu'il y a de plus affreux dans l'heure qui précède l'agonie.

En sortant pour aller chercher les saintes huiles, le curé trouva dans l'escalier M. de Lébis entouré d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants agenouillés, priant pour mademoiselle de Soulanges. L'apparition du bon ecclésiastique suspendit les prières. On lut dans son regard triste que tout était désespéré, et cette foule, après s'être ouverte pour le laisser passer, se mit en marche et le suivit jusqu'à l'église en pleurant.

Onze heures de nuit sonnaient quand tous les préparatifs furent achevés pour la cérémonie qui devait avoir lieu auprès de la mourante. Soutenus par l'importance et la sainteté de leur ministère, le curé, revêtu de ses habillements sacerdotaux, et M. Delahire, allèrent annoncer à M. et madame de Soulanges que l'heure suprême de leur enfant allait bientôt venir, et qu'il était temps de remplir envers elle les derniers devoirs de la religion. Quel moment pour un père et une mère ! Le désespoir de M. de Soulanges se manifesta de nouveau par des larmes abondantes. Quant à la comtesse, elle porta vivement ses mains à ses yeux, comme si on l'eût tirée d'un songe, en disant au curé :

— Eh quoi ! est-ce que nous en sommes déjà là ? Et s'étant aperçue, au silence que l'on gardait, qu'il était impossible de se faire plus longtemps illusion sur l'affreuse vérité, elle se laissa tomber sur les genoux, essayant de prier, mais ne sachant que demander à Dieu, puisqu'il voulait absolument rappeler sa fille à lui.

Pâle, et les yeux toujours fixés vers la terre, elle se laissa conduire jusqu'à la chambre de son enfant. L'autel portatif avait été disposé de manière à ce qu'on n'eût réservé pour les assistants qu'un fort petit espace près de la porte d'entrée. Ce fut là que madame de Soulanges, son mari et Edmond demeurèrent prosternés pendant tout le temps que dura la cérémonie. Derrière eux, dans le corridor, et plus loin, sur l'escalier et dans la cour, jusqu'à la voie publique, étaient accourus la pauvre Toinette, les gens de la maison et tous les habitants voisins. Prosternés aussi jusqu'à terre, leurs voix se faisaient entendre par un murmure sourd et prolongé qui répondait aux prières du prêtre. Leur intention était pieuse

et charitable, sans doute ; mais combien ces longs échos de la douleur publique rendaient plus accablante encore celle du père et de la mère de Louise, celle du malheureux Edmond !

Le curé ne remplissait qu'avec peine son ministère ; ses genoux et ses mains tremblaient ; à peine pouvait-il se faire entendre en parlant. Hélas ! ce digne ecclésiastique ne connaissait que trop bien l'état pur et saint de l'âme de mademoiselle de Soulanges ; il lui donna l'extrême-onction.

Quand cet acte fut terminé, le désordre et la stupeur furent tels, que M. Delahire, toujours attentif à madame de Soulanges, en profita pour la faire repasser dans sa chambre sans qu'elle sût où elle allait ni où elle était. Presque hors d'elle-même, et croyant peut-être sa fille déjà morte, il ne lui vint même pas à l'idée de demander à la voir. Le mal, d'ailleurs, fit de tels ravages sur le corps de l'infortunée Louise, qu'elle ne tarda pas à y succomber.

Le père fut le premier que l'on instruisit de cette nouvelle. On prit le parti de le conduire dans une aile écartée du château, afin qu'il pût exhaler librement sa douleur loin de la chambre de madame de Soulanges.

Quant à cette malheureuse mère, calme jusque dans l'excès de son désespoir, elle écouta avec une résignation héroïque les deux ou trois paroles que lui bégaya le curé, entre les bras de qui venait d'expirer son enfant, et resta immobile et muette après avoir laissé échapper doucement ces mots :

— Dieu était jaloux de son ange ; il l'a repris.

M. de Soulanges se laissait aller à sa douleur. Il était donc impossible, et il n'eût pas été convenable, que le père prît la moindre part aux soins qu'exigeaient les suites de la mort et les funérailles de sa fille. M. de Lébis sentit que c'était à lui qu'était réservée cette tâche pour l'accomplissement de laquelle, d'ailleurs, tout le monde de la maison semblait le désigner. Malgré l'horrible coup dont son cœur venait d'être frappé, ce jeune homme, pénétré de tendresse et de compassion pour ceux qu'il regardait comme son père et sa mère, résolut d'agir dans la maison comme s'il eût été le frère de celle à qui il avait espéré de donner un nom plus doux encore.

Pour premier soin, il fit préparer une voiture de poste destinée à conduire M. et madame de Soulanges à une terre qu'ils possédaient à dix lieues de leur château. Dès qu'ils furent partis, il se livra à tous les détails lugubres dont il s'était chargé, avec un dévouement mêlé d'une tendresse si pieuse, qui fit fondre en larmes tous les gens de la maison. Rien de ce qui blesse si cruellement le cœur dans les soins matériels que réclament de pareilles circonstances, ne put le rebuter; et, au milieu du désordre qui accompagne toujours ces apprêts funèbres, il n'omit, ne négligea rien de ce que commandait la décence, de ce que lui prescrivit la délicatesse. Entre autres attentions, il pensa qu'un souvenir palpable de mademoiselle de Soulanges deviendrait précieux pour sa mère, lorsque la douleur lui permettrait d'en supporter la vue. Aussi pria-t-il M. Delahire d'enlever une boucle de cheveux à la défunte, en lui recommandant de les enfermer dans un papier qu'il cachèterait, afin qu'ils fussent remis intacts à madame de Soulanges. Tout, jusqu'aux détails les plus repoussants du linceul, du convoi et de l'enterrement, devinrent pour lui l'objet d'une surveillance minutieuse, d'un intérêt tendre et passionné.

La nature ne perd jamais ses droits : jusqu'à la mort de Louise, l'âme d'Edmond avait été contenue par le respect que lui imposaient la jeunesse, la piété de celle qu'il n'osait encore aimer; mais sitôt que le terrible événement eut anéanti tous les obstacles que les convenances sociales mettaient entre elle et lui; lorsque Louise, remontée au ciel, se trouva dans un monde où le jeune de Lébis put la poursuivre et l'atteindre par la pensée, là où il semble que tous les sentiments doivent s'épurer, il lâcha la bride à son cœur, et épuisa près des restes inanimés de Louise, tout ce qui s'y était amassé d'amour pour elle, pendant les derniers temps de sa vie. A l'espèce de fièvre que lui donnait son inconcevable activité, se joignaient l'exaltation de ses sentiments religieux et l'épanouissement tout nouveau pour lui de son amour. Tout ce qui tendait à augmenter chez lui cette double disposition de son âme lui présentait un attrait irrésistible. Si les lois de la décence ne s'y fussent pas opposées, il aurait enseveli lui-

même les restes de cette personne adorée. Il visita soigneusement la bière, fit creuser la fosse sous ses yeux, et régla tout le cérémonial des obsèques. A le voir si actif, si fertile en inventions, si attentif et si soigneux dans le choix des ornements destinés aux funérailles, on l'eût pris pour un jeune et futur époux désirant que rien ne manque à la pompe de ses noces. Et, en effet, dans cette mort si funeste, dans les apprêts de cette cérémonie si terrible, il était impossible à Edmond de ne pas voir un rapprochement de son âme avec celle de la défunte, un mariage céleste enfin qui devait l'unir à elle éternellement.

Pendant toute la durée de cette triste et longue cérémonie, ce sentiment non-seulement se maintint, mais augmenta de force dans l'âme du jeune homme. Au convoi, lorsqu'il suivit le corps de sa fiancée céleste, quand il vit la bière couverte d'un drap blanc et portée par les mêmes jeunes filles qui, trois jours avant, accompagnaient Louise vivante jusqu'à la table sainte, il montra un front non pas radieux, mais serein. Involontairement il portait ses yeux du cercueil au ciel, et du ciel sur la foule qui l'environnait. Quelque chose de grave, de saintement joyeux, était répandu sur toute sa physionomie, et, au milieu de tous les assistants en pleurs et marchant la tête baissée, Edmond était le seul dont le maintien fût exempt de contrainte, dont le regard brillât de la lumière de l'espérance. Même au bord de la fosse, quand il jeta de l'eau bénite sur le corps, lorsque le bruit sourd du cercueil s'étouffa à mesure qu'on le couvrait de terre, l'attitude de cet infortuné jeune homme conserva un calme imposant.

Mais la stupeur douloureuse qui régnait ne permit pas à la foule d'observer cette expression singulière. Ceux par qui elle fut remarquée en attribuèrent uniquement la cause à la résignation et à la piété si connue de M. de Lébis. Mais, bien que ce sentiment entrât pour beaucoup dans sa conduite extérieure en ce moment, personne ne se douta cependant que ce jeune homme assistait mentalement à un mariage spirituel, dont le souvenir devait laisser des traces ineffaçables dans son âme, et influer sur le reste de sa destinée.

A peine les derniers devoirs eurent-ils été rendus à la dépouille mortelle de mademoiselle de Soulanges, que le jeune de Lébis sentit au fond de son cœur le besoin impérieux de se rapprocher des parents de la défunte. Il lui semblait qu'ils étaient devenus siens; il brûlait tout à la fois du désir de mêler ses larmes aux leurs, et de faire sanctionner le grand acte qui s'était accompli pour lui devant le cercueil de Louise, par la bénédiction du père et de la mère de son épouse céleste.

M. et madame de Soulanges, dans l'isolement affreux où les plongeait tout à coup la perte de leur fille, sans s'être communiqué leur pensée, nourrissaient des espérances de la même nature. Ils désiraient, au fond du cœur, que M. de Lébis prît auprès d'eux l'attitude et la place d'un fils.

L'entrevue de ces trois personnes fut déchirante. Le père pleura; mais la mère resta muette. Edmond, dont l'âme et le corps étaient épuisés de fatigues, se montra pâle, abattu et défait.

La douleur a, comme la joie, son apogée et son moment d'ivresse; mais quand l'âme échappe aux dernières illusions qu'elle s'est faites pour retomber dans la réalité du malheur, elle souffre plus que jamais. Les jours qui suivent la mort d'un être chéri sont mille fois plus pénibles à supporter que le moment de la séparation même. C'est un siége vide que l'on rencontre, un vêtement dont la couleur ou la forme nous rappellent la personne; puis le retour de certaines heures qui réglaient de certaines habitudes; un travail laissé en train, et mille autres détails inaperçus la veille, qui vous déchirent le cœur quelques jours plus. tard. D'ailleurs, si aimé, si aimable qu'ait été cet être dans sa famille, on ne reconnaît entièrement la puissance qu'il y exerçait, que quand il n'existe plus. L'habitude nous fait même regretter jusqu'à ses défauts; et le vide que sa perte laisse dans nos cœurs est comme un moule dont les profondeurs nous découvrent le secret de mille besoins tendres qui ne peuvent plus être satisfaits.

Insouciants de l'avenir, et sans former aucun projet, il demeura tacitement convenu entre le père et la mère de

Louise, qu'Edmond de Lébis habiterait leur maison. Tous trois sentaient le besoin de se donner réciproquement une compensation pour ce qu'ils avaient perdu. Aux yeux d'un étranger, le genre de vie qu'ils menèrent eût paru un supplice intolérable ; pour eux, c'était une manière d'être douce, comparée aux angoisses de cœur qu'ils eussent éprouvées en se séparant.

Ce deuil intérieur et pur de tout faste dura près d'un an. Madame de Soulanges et le jeune de Lébis, chez lesquels cette douleur se combinait avec leurs habitudes pieuses, auraient sans doute pu vivre longtemps ainsi. Mais bien que M. de Soulanges fût dominé par un chagrin véritable, cependant sa mobilité d'esprit naturelle ne put tenir plus longtemps contre des habitudes journalières dont la régularité et la tristesse auraient indubitablement fini par altérer son caractère et sa santé. Sa femme, qui lui était sincèrement attachée, sentit la nécessité de faire un effort sur elle-même pour remplir envers lui des devoirs sacrés. Elle fut la première à demander l'exécution d'un projet que M. de Soulanges avait glissé plusieurs fois dans la conversation. Il fut donc résolu qu'ils iraient faire un voyage en Italie, accompagnés du jeune Edmond de Lébis.

Rome fut le lieu où ils séjournèrent le plus longtemps et avec le plus de plaisir. Le père de Louise, soit en visitant les nombreuses curiosités de cette ville, soit en fréquentant la haute société que l'on y rencontre, trouva toutes les occasions de se distraire honorablement et avec décence de ses chagrins.

Quant à madame de Soulanges et à M. de Lébis, ils ne pouvaient être mieux placés pour faire accepter à leurs âmes les seules nouveautés qu'elles voulussent admettre. Le nombre et la singularité des églises, les pompes extraordinaires du culte, la vue d'une foule de monuments saints, empreints des souvenirs antiques de la religion chrétienne, furent pour ces deux personnes des occasions de déplacements et de promenades qu'aucun autre sujet n'aurait pu provoquer.

Cependant, ces pieuses distractions elles-mêmes n'eurent qu'une influence très-passagère sur l'esprit de madame de

Soulanges. Le cérémonial inusité des églises de Rome dépaysait sa piété; aussi toutes les fois qu'il lui était possible d'assister aux offices à Saint-Louis des Français, ne manquait-elle pas d'y aller prier à sa manière et selon les habitudes de son enfance.

Ce n'était pas sans quelque répugnance intérieure qu'elle observait dans les grandes basiliques de Rome le luxe des marbres, des peintures et des habillements; les sons parfois mondains de la musique, et l'air inattentif de la foule qui prie en marchant sur des fleurs.

Plus d'une fois, conduite en ces lieux par M. de Soulanges et par Edmond de Lébis, la mère de Louise, dans sa douleur jalouse, fut blessée de l'empire que ces distractions prenaient sur ces deux personnes. Rien n'augmente, n'irrite nos chagrins et nos regrets comme de les voir diminuer dans l'âme de ceux qui les ont éprouvés aussi fortement que nous. Madame de Soulanges avait trop d'élévation dans l'esprit pour laisser soupçonner une pareille faiblesse; elle se la reprochait même intérieurement, mais après les courses du jour, le soir lorsqu'elle était seule, car elle ne voulut jamais fréquenter aucune société, toute l'amertume de son chagrin retombait sur son cœur, et le souvenir de son enfant se représentait à elle plus vif que jamais.

En présence du cercueil de Louise, Edmond, ardent tout à la fois d'amour et de piété, avait accepté mentalement la défunte comme fiancée, comme épouse céleste, et s'était juré là à lui-même, de rester fidèle à ce pieux engagement. Sa résolution demeurait inébranlable. Mais quelle que soit la force du caractère d'un homme, toujours il sent le besoin d'en prévenir la mobilité. Un instinct secret avertit même les âmes les plus courageuses de se mettre à l'abri de quelque institution puissante qui ne leur laisse plus la faculté de faillir. Déjà en France, Edmond de Lébis avait eu l'idée d'entrer dans les ordres. Mais à Rome, lorsqu'il eut l'occasion de fréquenter ce clergé au milieu duquel il y a tant d'hommes remarquables par leur piété, leur savoir et leurs manières; quand il vit cette élite de la société de ce pays, former un corps imposant par le bien qu'il peut faire, par les talents

qu'il développe, par les hauts et difficiles emplois qu'il remplit, le jeune de Lébis entrevit alors l'occasion de se rattacher encore aux intérêts sérieux de ce monde, tout en restant fidèle au vœu qu'il avait fait. Ce n'est point un roman vulgaire que cette histoire, où l'on prétende exagérer le mérite de ceux qui y figurent. M. de Lébis avait une piété vive et sincère, ce qui n'exclut pas le désir raisonnable de donner un but d'utilité réelle à sa vie.

Ce qui démontre que son projet était grave, c'est qu'Edmond n'en fit part à personne, pas même à madame de Soulanges. Il voulut soumettre son âme à quelque temps d'épreuves intérieures, par lesquelles il pourrait s'assurer que sa résolution n'était pas le résultat du prestige de Rome religieuse, ni une fantaisie passagère indigne de celle au nom de laquelle il comptait se vouer à Dieu.

Les voyageurs revinrent en France. M. de Soulanges avait repris sa bonne santé et sa bonne humeur. Pendant la route, son infatigable activité fut employée à surveiller quelques petits objets d'art placés dans la voiture et distraits par précaution des caisses de tableaux et d'antiques parties d'avance, le tout destiné à orner son château.

Il était facile de s'apercevoir, et la mère de Louise l'avait vu, qu'au chagrin d'Edmond avait succédé quelque projet dont elle ignorait la nature.

En effet, le jeune homme, dans tous les instants qu'il ne consacrait pas à madame de Soulanges, s'interrogeait sans cesse intérieurement pour s'affermir dans sa résolution.

Aussi innocent que soit un secret, quand il s'interpose entre deux personnes accoutumées à se communiquer toutes leurs pensées, le charme est rompu.

Madame de Soulanges se gardait bien de troubler le calme de son mari; elle n'osait plus parler de son chagrin à Edmond de Lébis; aussi pendant tout le voyage retomba-t-elle toujours douloureusement sur le souvenir de sa fille.

Mais à quoi bon s'appesantir plus longtemps sur un récit qui n'a peut-être été que trop long? Revenue en France, madame de Soulanges contracta une maladie qui la conduisit au tombeau, un an après son retour d'Italie. Le courage

de cette dame avait été d'autant plus grand, que personne, excepté peut-être M. de Lébis, ne se douta des souffrances intérieures qu'elle éprouvait. Poursuivie sans cesse par le souvenir de sa fille, ses devoirs d'épouse lui faisaient une loi de cacher ses chagrins à M. de Soulanges, pour qui des distractions, bien innocentes sans doute, mais incompatibles avec la douleur de sa femme, étaient devenues des besoins impérieux.

M. de Lébis l'assista à ses derniers moments. Ce fut même quelques jours avant sa mort qu'il lui fit part du projet qu'il avait conçu de prendre les ordres. Cette détermination, préparée avec tant de prudence et de maturité, toucha singulièrement la mère de Louise; elle avait perdu depuis si longtemps l'usage de la joie, qu'elle eut un effort pénible à faire pour recevoir celle que lui causa cette résolution. Mais cette pieuse et tendre mère interpréta toute la pensée de celui qu'elle avait choisi pour son gendre, et après l'avoir béni, elle mourut contente en pensant qu'un cœur pur, qu'une âme tendre serait le tombeau vivant où elle pouvait déposer sûrement le souvenir de sa chère fille.

Après cet événement, M. de Soulanges, qui avait plus d'estime et d'admiration pour la conduite du jeune de Lébis, que de goût pour son caractère, vécut seul, et ne tarda même pas à retourner au château de Soulanges, qu'il préférait à ses autres propriétés.

Ces messieurs se séparèrent bien, sans trop de regret, pour dire la vérité, l'un et l'autre se disposant à embrasser le genre de vie qui lui convenait. Edmond de Lébis retourna à Rome, où, après s'être affermi de nouveau dans sa résolution, il se prépara à se détacher entièrement des choses mondaines. Pendant le temps qui précéda celui où il reçut les ordres, quelques voyageurs ont eu l'occasion de le voir. Sa physionomie noble et gracieuse avait une expression de tristesse que ses malheurs ne justifient que trop ; mais malgré l'austérité de sa vie habituelle, il fréquentait encore quelques salons, où, quoique rarement, il se faisait remarquer par une conversation élégante comme celle d'un homme du monde, et grave cependant comme l'exigeait son état futur. Depuis

quelques années il est prêtre ; et s'il faut en croire ce que rapportent ceux qui sont arrivés dernièrement de Rome, M. de Lébis est bien en cour, et dans la voie qui mène aux plus éminentes dignités ecclésiastiques.

Quant à M. de Soulanges, revenu à son château, il employa le superflu de sa fortune à le reconstruire sur un plan nouveau. Entre autres embellissements, il y éleva une aile en forme de vaste galerie où il plaça toutes les curiosités bonnes ou mauvaises qu'il avait rapportées d'Italie. Cet homme, avec l'inconséquence d'un caractère bon, mais frivole, fit placer dans ce musée, auprès des dieux du paganisme et parmi les bustes d'empereurs romains, les portraits de sa fille et de sa femme, qu'il avait fait sculpter en marbre.

Ce nouvel état de maison et ses goûts naturels l'entraînèrent promptement à recevoir beaucoup plus de monde chez lui qu'avant son veuvage. Après une année ou deux passées ainsi, la privation de famille lui devint insupportable. Ses connaissances, ses amis mêmes lui firent entendre que riche, et assez jeune encore, il ferait bien de penser à se remarier. Il ne resta point sourd à ces conseils. Il chercha une femme, épousa une veuve, en eut des enfants, fut entouré d'une nouvelle famille, s'accoutuma à un nouveau bonheur, et oublia complétement les chagrins qu'il avait éprouvés.

A Soulanges, le souvenir de la mère et de la fille ne fut conservé que par M. Delahire, le curé, et Toinette.

A Rome, Louise devint pour Edmond de Lébis un ange gardien dans la vie sainte qu'il avait résolu de mener sur la terre.

En ce monde, toutes les douleurs cèdent au temps ; toutes! excepté celle d'une mère qui a perdu une fille de seize ans!

LE MÉCANICIEN ROI.

Vers 1808 ou 1809, j'eus besoin de faire emplette d'une paire de rasoirs. On m'indiqua un habile coutelier qui demeurait rue Saint-Honoré, et j'allai le trouver. En entrant chez lui, je fus frappé de la ressemblance des traits de son visage avec ceux de Descartes; c'étaient les mêmes cheveux noirs, la même figure pâle et creusée; comme dans la physionomie du philosophe, je retrouvai dans celle de l'artisan cette même pénétration calme, repos passager d'une âme ardente. Il me fit voir plusieurs pièces de coutellerie que je lui demandais; mais à peine eus-je fait quelques observations sur l'inutilité de l'éclat du manche de pareils outils, qu'il replaça ses rasoirs dans une montre élégante.

— Vous avez raison, dit-il, mais tout cela, voyez-vous, est fait pour ceux qui passent; on ne les attire qu'avec ce qui brille. Venez par ici, avec moi.

En disant ces mots, il mit le pied sur une petite échelle qui conduisait dans une cave, et j'y descendis après lui.

C'était son atelier privé. Du milieu d'un chaos d'outils, de meules, de morceaux de métaux et de machines dont j'ignorais l'usage, il retira une paire de rasoirs fort simples qu'il me remit entre les mains.

— Voilà, dit-il, ce qu'il vous faut; donnez-moi dix francs.

A peine l'avais-je payé, qu'il mit devant moi une serrure de sûreté d'une invention admirable et parfaitement exécutée, quoique non finie.

— Pourquoi, lui demandai-je, n'achevez-vous pas cet ouvrage? Ce morceau, exposé parmi les produits de l'industrie nationale, vous ferait connaître, et votre fortune serait faite.

— Ma fortune? reprit-il en laissant échapper un sourire

qui exprimait de l'indifférence et même du mépris; ah! pour cela peu m'importe; tenez, continua-t-il en jetant sur son établi une batterie de fusil et une giberne d'une invention toute particulière, voilà ce qui aurait dû me faire connaître... Mais avec celui-là !... Humph!... Il suffit qu'une bonne idée ne vienne pas de lui, pour qu'il la rejette.

J'allais parler, il m'arrêta en continuant.

— Oui, monsieur, avec de l'infanterie comme la nôtre, si l'on adoptait ma batterie et ma giberne, il n'y aurait pas d'ennemis au monde qui pussent nous résister.

Il mit alors un soin et une vivacité extrême à m'expliquer le mérite de son invention, jusqu'à ce qu'après en avoir entièrement montré l'effet, il jeta le tout loin de lui avec un dépit furieux.

— Tout cela, ajouta-t-il, il ne faut plus y penser. Monsieur l'Empereur n'en veut pas; tout est dit... Et savez-vous quelle récompense je demandais?... Que l'on mît mon nom, mon pauvre nom, Michel, sur mes batteries!... Mais cela ne faisait pas son compte... C'est un grand N qu'il y voudrait mettre, et puis me donner de l'argent. Vilain jaloux de la gloire des autres! Il lui faut tout!

L'agitation de Michel était extrême, et je jugeai à propos de ne pas la prolonger en revenant sur ce sujet. Pour préparer un changement de conversation, je fis un tour sur moi-même, au milieu de tous les objets dont la cave était encombrée, et portant la main sur un petit appareil en bois, que je soupçonnai propre à la recherche du mouvement perpétuel, Qu'est-cela? lui dis-je.

— Oh! rien, répondit-il aussitôt en repoussant la petite mécanique, comme s'il eût craint que je n'en devinasse l'objet; c'est une idée qui m'est venue et qui n'est pas mûre encore; mais voilà ce qui m'occupe en ce moment.

En disant ces mots, il montrait du doigt un fourneau, des creusets et une boîte, tout en fixant son regard avec force et gravité sur le mien.

— Cette boîte, ajouta-t-il sans changer d'attitude, renferme une composition métallique dont la propriété sera tout à fait singulière, quand elle aura atteint sa perfection. Alors

ce métal sera susceptible de recevoir un poli si parfait, il deviendra si pénétrable, qu'en lui faisant réfléchir un objet il en retiendra l'image pour toujours dès qu'il aura été trempé.

Un léger sourire d'incrédulité sillonna mes lèvres.

— Écoutez, monsieur, dit Michel en s'approchant de mon oreille, je ne demande que trois mois encore pour achever ce miroir, et vous en verrez l'effet.

Ce délai me mit plus à l'aise, et voyant à quel homme j'avais affaire, je ne le heurtai pas dans ses idées. Je crus agir prudemment en lui donnant de nouveau le conseil de profiter de son rare talent pour accroître et assurer sa fortune; mais à ce dernier mot il fit un signe de tête négatif qui m'étonna.

— Vous avez une femme, des enfants, sans doute, lui dis-je, il faut penser à eux.

Michel laissa tomber sa tête, porta la main à ses yeux et se mit à pleurer. Interdit, j'attendais sa réponse.

— Il y a aujourd'hui trois mois, dit-il enfin en sanglotant, que mon pauvre petit Charles est mort; et sa mère, ma pauvre Thérèse, qui est là-haut malade, ne tardera pas à le suivre.

— Mais pourquoi rejeter ainsi toute espérance?

— Ah! monsieur, reprit Michel, qui, par un grand effort sur lui-même, était parvenu à arrêter tout à coup ses pleurs, si Thérèse a huit jours à vivre, c'est beaucoup; hier le médecin a été obligé de me dire la vérité. Elle est malade de la poitrine.

Michel essuya ses yeux, dérangea une partie des outils amoncelés, pour me faire un chemin, et me prit par le bras en disant:

— Il faut que vous voyez ma pauvre Thérèse.

Nous nous dirigeâmes vers un angle de la cave où était pratiqué un escalier tournant qui menait à l'arrière-boutique. A peine y fus-je monté, que je vis en effet madame Michel, la pauvre Thérèse, étendue sur une chaise longue. Malgré la pâleur de son visage et sa maigreur extrême, la beauté de son regard et la douceur angélique de sa physionomie me firent une profonde impression. Michel s'en aperçut, et comme il m'approchait un siége à côté de sa femme, je

surpris dans ses yeux une espèce de satisfaction passagère que lui causait mon émotion. Il se tint debout près de moi.

— N'est-ce pas, me dit alors Thérèse, d'une voix éteinte mais assez libre, n'est-ce pas que Michel est un habile ouvrier ?

Comme je lui témoignai le cas particulier que je faisais des talents de son mari, mes éloges firent naître sur sa belle figure un de ces sourires de satisfaction mêlée de tendresse, qu'il n'appartient qu'à l'orgueil conjugal de produire.

— Je vois bien, ajouta-t-elle en me faisant un signe d'intelligence, que vous êtes un véritable connaisseur, car Michel n'en fait pas descendre d'autres dans son atelier. Eh! vraiment tout le monde dit bien que Michel n'a pas son égal à Paris. S'il était aussi raisonnable qu'il est habile, je ne le gronderais pas si souvent; n'est-ce pas, Michel?

— C'est vrai, Thérèse, dit le mari en baissant la tête.

— Grondez-le donc aussi, vous, monsieur, me dit-elle avec grâce, grondez-le de ce qu'il s'occupe de mille extravagances qui le détournent de son état. Sans ces distractions, notre fortune serait faite et nous pourrions nous retirer. Je te préviens, Michel, que dès que je serai guérie je veux aller à la campagne; ainsi travaille pour avoir une petite, maison... avec un verger et un parterre de fleurs; n'est-ce pas, Michel?

— Oui, Thérèse.

— Tu m'achèteras aussi une petite chèvre?

— Oui, Thérèse.

— Et tu auras un atelier pour t'occuper auprès de moi?

— Oui, Thérèse.

— Et nous serons bien heureux; n'est-ce pas, Michel?

— Oui, Thérèse.

Michel étouffait de douleur. Pour abréger son supplice, je me levai en prenant un air d'autorité, afin d'engager la malade à ne plus se fatiguer en parlant, et j'entraînai son mari dans la boutique.

— Ah! ma pauvre Thérèse!

Ce fut tout ce qu'il put dire en sanglotant, et il me quitta brusquement pour redescendre dans la cave où il m'avait conduit d'abord.

Un voyage m'éloigna de Paris pour quelque temps. A mon retour j'allai pour voir Michel et sa femme, mais la boutique était fermée, et j'appris des voisins la mort de Thérèse et la disparition de Michel, qui, disait-on, peu réservé dans ses propos, avait été obligé d'éviter par une fuite prompte les poursuites de la police. Depuis ce moment, c'est-à-dire pendant près de seize ans, je n'entendis plus parler de cet homme.

Il y a quelques années qu'en revenant du fond de l'Angleterre, je m'arrêtai à Matlock-les-Bains, dans l'intention de visiter les petites merveilles du Derbyshire et des bords du Derwent. A table d'hôte j'appris d'un jeune Anglais qu'un Français, âgé de cinquante ans environ, avait été ramené des États-Unis par une famille anglaise, dans un état complet de folie. Ce malade et les personnes qui l'accompagnaient se reposaient en effet à Matlock en attendant qu'ils reprissent la route de Londres, où quelques parents du fou devaient se charger de lui et de la gestion de la fortune que ce malheureux avait acquise en Amérique.

— L'histoire de cet homme est singulière, me dit le jeune Anglais ; on assure que c'est un mécanicien des plus habiles, soit qu'il invente, soit qu'il exécute. Il s'était échappé de France autrefois, on ne sait pas trop pour quelle raison. Arrivé à New-York, ses talents lui avaient déjà fait obtenir d'assez brillants moyens d'existence, quand une compagnie qui se forma pour établir des bateaux à vapeur sur le lac Ontario, le chargea de tous les détails de construction relatifs à cette grande entreprise. Sa fortune fut rapide. On prétend que l'état d'aisance où il arriva si brusquement l'a entraîné à quelques excès de libertinage qui augmentèrent la disposition naturelle qu'il pouvait avoir à la folie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'occupé à la surveillance des machines, et en butte, dit-on, à la jalousie de quelques-uns de ses subordonnés, le malheur a voulu que la chaudière d'un bâtiment qu'il montait il y a six mois fît explosion. Une bonne partie de l'équipage périt. Lui fut sauvé sans avoir même reçu de blessures apparentes. On s'aperçut, deux jours après, que sa raison était troublée, et qu'il avait complétement oublié la langue anglaise, dont il faisait toujours usage depuis quelques années.

J'interrompis mon narrateur pour lui demander s'il me serait possible de voir cet homme.

— Sans doute, répondit l'Anglais; vous obligerez même les personnes qui l'entourent, car elles savent à peine quelques mots de français. Quant au malade, je pense que votre présence et votre conversation ne peuvent que lui être agréables et salutaires. On a au moins l'espérance qu'il sera plus tranquille lorsqu'il cessera d'entendre parler l'anglais, qui excite toujours sa colère. C'est pour cela qu'on s'empresse de le faire rentrer en France.

Le déjeuner fini, le jeune Anglais me conduisit à la maison habitée par le fou. Mon conducteur dit deux mots à ses compatriotes, et je fus introduit dans la chambre du malade. C'était bien lui. Malgré son front devenu chauve et le reste de ses cheveux blanchis, je reconnus aussitôt Michel. Il était assis, paraissait préoccupé et tenait sur ses genoux cette même boîte au miroir métallique qu'il m'avait montrée anciennement. Je m'approchai de lui sans témoigner ni crainte ni hésitation, précaution importante auprès des cerveaux malades.

— Monsieur Michel, lui dis-je alors, me reconnaissez-vous?

Il porta attentivement son regard sur moi comme pour s'assurer de la réponse qu'il allait faire; puis, après avoir souri légèrement :

— Nous aurons bientôt fait connaissance, dit-il, puisque vous parlez un langage intelligible, et il versa quelques pleurs de joie.

Ce début me donna bonne espérance, et je m'empressai de saisir la main qu'il me tendit.

Je suis bien malheureux, continua-t-il en laissant tomber son regard vers la terre, personne ne veut plus parler avec moi, et ils ont tous fait un complot pour me refuser ce que je demande.

— Mais je viens au contraire, monsieur Michel, pour savoir ce que vous désirez.

Il releva la tête, son œil s'anima.

— Serait-il vrai? Ne me trahirez-vous pas aussi?

— Non, ayez confiance en moi, et soyez certain que je vous ferai obtenir tout ce qui dépendra de moi.

— Eh bien ! je vais voir à l'instant, continua-t-il avec gravité, si je puis compter sur vous. Voyez-vous ce lac ? (En parlant ainsi, il montrait à travers les vitres la petite rivière du Derwent qui coule à quelque distance de la maison.) Je meurs d'envie de faire une promenade sur le lac... Allons sur le lac ! Mes geôliers s'y opposent, mais vous, vous me conduirez sur le lac !... Eh bien !... vous me refusez ?...

— Non, répondis-je enfin, après avoir réfléchi aux suites de ma promesse, et je vais tout préparer pour vous satisfaire.

Il me tendit la main, secoua la mienne avec force en disant : « Je vous attends. »

Je donnai les détails de cette entrevue aux personnes qui prenaient soin du malade. Puis le jeune Anglais et moi nous sortîmes pour aller nous assurer de deux barques. L'erreur qui faisait prendre à Michel le Derwent pour un lac me donnait bien quelque inquiétude ; aussi convînmes-nous que, pendant que je serais avec lui dans un bateau, il y en aurait un autre derrière à peu de distance, afin que l'on pût me prêter secours en cas de besoin.

Ces préparatifs achevés, j'allai chercher Michel, qui, debout, le chapeau sur la tête, et son miroir suspendu à son côté, attendait mon retour avec impatience. Il prit mon bras, se mit en marche d'une manière alerte, et monta même assez lestement dans le bateau avec moi. Le rameur, qui était Anglais, avait reçu l'ordre de ne pas proférer une seule parole, afin de ne pas irriter le malade, auquel j'avais eu soin de dire que notre pilote était muet, ce qui l'avait singulièrement réjoui. Notre promenade commença.

Or, il est à propos de savoir que le Derwent est une petite rivière qui n'a pas toujours six toises de large aux environs de Matlock, et que ses bords encaissés dans des roches assez élevées sont couverts d'arbres qui s'avancent tellement quelquefois sur l'eau que leurs branches touchent aux bateaux des promeneurs. Cette espèce de navigation au milieu d'une forêt était loin de donner l'idée d'un lac, et je tremblais dans la crainte que mon pauvre Michel ne m'accu-

sât de l'avoir trompé. Il en fut autrement. Il était décidément sur un très-grand lac, et à l'épanouissement de sa physionomie, ainsi qu'à la manière dont il promenait horizontalement son regard, il était facile de deviner qu'il se croyait au milieu d'une vaste étendue d'eau. Une digue qui intercepte la navigation du côté de la route de Derby, en limitant la promenade nous forçait de retourner d'où nous venions. Cette manœuvre m'inquiéta encore; mais Michel me rassura aussitôt en disant :

— Ah! c'est bon, on change de direction. On a raison, il y a un courant en cet endroit.

Puis après quelques instants de silence :

— Nous avons bien fait quinze milles déjà, n'est-ce pas? ajouta-t-il, car on ne voit plus le rivage.

Je me gardai bien de faire aucune observation sur ses paroles. Mon homme resta silencieux pendant quelque temps encore, après quoi il reprit d'un air grave, mais calme :

— Vous voyez bien ce grand lac? Eh bien! tout cet espace a été habité, il y a eu là des hommes, et, je ne dis cela qu'à vous seul au moins, j'en ai été roi. Tout a été détruit, tout a été abîmé, excepté moi. Je suis le reste d'un monde... Oh! j'ai commis une grande faute, mais j'en ai été bien puni... Savez-vous que, quand je vins ici pour la première fois, ils furent si surpris qu'ils me prirent pour un sorcier? Mais cela n'est pas étonnant, dit Michel en me parlant bas à l'oreille, j'avais le secret du mouvement perpétuel et je l'ai combiné avec la puissance de la vapeur et des eaux : comprenez-vous maintenant?

Je fis un signe affirmatif.

— Alors je trouvai au bas d'une montagne et près du rivage une caverne spacieuse. C'est là où j'établis ma machine-mère. Elle n'en eut pas plus tôt produit une semblable à elle-même, que celle-ci en enfanta une autre, puis une autre, lesquelles en vomirent encore de nouvelles, qui se multiplièrent sans repos et sans fin. Chose admirable à voir! tout cela flottait sur l'eau sans se toucher, sans se heurter jamais; et cependant tous les mouvements se transmettaient avec une rapidité surprenante; mais tout, exactement tout était prévu.

Aussi, meubles, administrations, batterie de cuisine, bibliothèques, artillerie, tourne-broches, horloges et jusqu'à la monnaie, tout, tout était confectionné, employé, régularisé, nettoyé, compté et empilé au moyen de menues machines, que de plus grandes mettaient en mouvement d'après l'impulsion donnée par la machine-mère. La place de chaque objet, de chaque personne, l'espace qu'ils devaient occuper et parcourir, étaient mesurés et calculés de telle sorte que qui que ce fût ne pouvait se soustraire à la vigilance des autres, et que le plus petit objet ne courait pas le risque de s'égarer. Pas de menteurs, pas de voleurs, pas de traîtres, pas d'assassins; tout le monde était forcé d'être vertueux!... Michel, après avoir laissé échapper un grand éclat de rire qui lui fut arraché par l'idée du succès de ses inventions, redevint tout à coup triste et morne.

— Tous vertueux! répéta-t-il plusieurs fois, tous vertueux!... Excepté moi!

Il prononça ces derniers mots en poussant de profonds soupirs. Je mis tout en usage, prières et caresses, pour le calmer, et je réussis assez bien. Il tenait ma main dans les siennes, et après m'avoir regardé pendant quelques instants avec une bienveillance mêlée de tristesse :

— Que vous êtes heureux! me dit-il, vous n'avez jamais été maître; vous n'avez jamais été roi; vous n'avez jamais eu l'envie et le pouvoir de faire le mal? Eh bien! moi, je l'ai fait. Je l'ai médité, je l'ai calculé, je l'ai machinisé!... Quand on est roi, il faut de l'argent? Eh bien! j'ai dit qu'on ne m'en donnait pas suffisamment. On a répondu que si; j'ai soutenu que non; eux et moi nous nous sommes brouillés, et je me suis retiré dans ma caverne... Hélas, mon Dieu! je n'eus besoin que de toucher un petit point de la machine, à l'instant j'augmentai de deux dents tous les râteaux destinés à transmettre la monnaie, et bon gré mal gré, j'eus tout ce que je voulais.

Un petit retour de vanité anima encore la figure de Michel, qui retomba presque aussitôt dans ses idées graves de repentir.

— Si je m'en étais tenu là! reprit-il en soupirant, oh!

ayez pitié de moi, puisque je vous dit tout!... Il y avait là des femmes qui m'ont tenté, des maris qui me gênaient... Maudites soient les inventions qui me sont venues!... Voyez-vous des machines qui poussent ceux-ci d'un côté, tandis qu'elles entraînent celles-là de l'autre?... Et puis des cris, des injures, des malédictions sur moi... Oh! quel enfer!... Et quand j'étais rentré dans ma caverne, je n'étais occupé que du soin de visiter et d'affermir ma machine, pas un moment de repos, toujours combinaison sur combinaison pour prévoir des obstacles. Aussi j'ai toujours été le plus fort, aussi ils m'ont pris en horreur... Oh! c'était bien triste dans ma caverne, mais leurs cris m'y repoussaient toujours... Que d'efforts j'ai faits pour les empêcher de crier! mais mon art m'a toujours trahi, je n'ai pu y parvenir.

— Après un instant de silence, Michel parut rassembler comme sur un point imperceptible toute la force de son attention, et il continua ainsi :

— Dans ma solitude, et pour me distraire, je copiai dans les dimensions les plus petites tout ce qui existait réellement en grand sur le lac, et par un mécanisme intermédiaire, je parvins à reproduire dans un petit monde que j'avais entre mes mains et sous mes yeux, la contre-épreuve de tout ce qui s'agitait sur une étendue immense. J'étais présent à tout ce qui se faisait; j'entendais tout ce que l'on disait, tout ce l'on disait de moi! Oh! si vous saviez ce qu'ils disaient de moi!... Bientôt je n'eus plus le courage de regarder mon *petit monde.* J'y voyais trop bien que le découragement et l'ennui s'étaient emparés de tous ceux qui habitaient le grand. Chaque jour je les voyais devenir plus maigres, plus jaunes, et pour ceux qui conservaient encore quelque vigueur, il n'en faisaient usage que pour me maudire, et chercher à briser les inévitables coulisses sur lesquelles je les faisais glisser. Ce fut alors que mon ouvrage m'effraya; j'aurais voulu le changer... impossible!... Vous sentez la conséquence? si j'avais détendu mes ressorts d'un seul cran, je n'étais plus maître de rien... Aussi je les resserrai au contraire, et je les resserrerai encore!

Michel vivement ému fut obligé de faire une pause; mais

il paraissait être impatient de se débarrasser de tout ce qui était amoncelé dans sa tête. Il posa bientôt le doigt sur la boîte au miroir et continua ainsi en prenant un ton solennel :

— De là, et il montrait la boîte, est sorti un rayon d'espérance, et la punition.

Il exécuta ensuite avec les mains plusieurs mouvements, comme s'il eût arraché vivement quelque chose d'une place pour en substituer une autre.

— Comprenez-vous ? me demanda-t-il.

— Pas précisément.

— Vous avez étudié la physique ?

— Oui, autrefois.

— Alors vous n'ignorez pas que, bien que l'on ait trouvé le mouvement perpétuel, on a toujours les frottements et la destruction des matières contre soi ? C'est aussi ce qui m'est arrivé ; malheur ! quand on ne peut plus mettre une roue neuve à la place de celle usée ! Souvenez-vous bien de cela... A neuf heures du soir... Mais nous... y reviendrons !

Michel tenait toujours la boîte au miroir, qu'il se mit à baiser en pleurant. Après m'avoir fait approcher encore de lui, il me dit avec une effusion de cœur qui me toucha :

— Puisque je vous ai fait connaître toutes mes fautes, tous mes chagrins, il est juste que je vous montre ce qui me reste d'un grand trésor. Ah ! s'écria-t-il avec tendresse, si vous aviez connu Thérèse ! C'était mon bon ange tant qu'elle a vécu ; mais elle est morte, et il ne m'en reste plus que cela.

Michel fit un mouvement de tête à droite et à gauche comme pour s'assurer qu'aucun indiscret ne pourrait nous surprendre, et me serrant dans ses bras :

— Je veux, me dit-il, que vous la connaissiez... vous êtes digne de la connaître.

Alors il tira soigneusement le couvercle de la boîte, et par l'effet d'une curiosité bien naturelle, je portai précipitamment les yeux sur le miroir. J'aurais dû m'y attendre ; c'était un morceau de métal assez brut, sur lequel je ne distinguai absolument rien. Mais dès que je vis, sur la figure de Michel, l'expression de tendresse et de béatitude ineffable qui y était répandue, mon premier mouvement fut de con-

sulter de nouveau le miroir en accusant mes yeux. Ce redoublement d'attention anima Michel, qui, soulevant sa boîte et la considérant avec un léger balancement de tête semblable à celui d'un artiste devant son ouvrage :

— Voyez, me disait-il, ses beaux cheveux châtains, ses yeux si doux et sa bouche qui sourit avec tant de bonté..... Elle est bien pâle, mais elle est bien belle, n'est-ce pas?

Et comme il indiquait de l'autre main les différentes parties d'un visage, j'observai avec quelle incroyable précision il déterminait le rapport des traits entre eux. Je l'avouerai, à deux ou trois reprises, je me frottai les yeux dans l'espérance de les rendre aussi clairvoyants que ceux du malade, mais il ne m'en laissa pas le temps. Michel avait assez brusquement refermé la boîte, son front s'était rembruni.

— Croiriez-vous, reprit-il, que, pendant tout le temps de ma puissance, j'ai presque oublié cet ange, ma pauvre Thérèse? Quand j'y ai repensé, je n'étais plus moi, j'étais gâté et j'ai gâté le souvenir de Thérèse. C'est dans ma caverne, quand je fus seul, bien triste, en exécration à tous, c'est lorsque je fus dégoûté de ce que je voyais et de ce que j'entendais dire dans *mon petit monde*, que j'ouvris alors cette boîte... mais devinez-vous l'idée qui me vint? Ah ! Dieu ne me la pardonnera jamais !... Après avoir combiné et réuni mille et mille ressorts, je fis à son image... non pas une statue de bois ou de pierre au moins... mais presque une vraie Thérèse. Son port, sa taille, ses traits, toute sa personne se reproduisit sous ma main, et bientôt il n'y eut plus un seul mouvement que je ne pusse lui faire prendre. Mais ce n'était pas assez pour moi, et je voulais trouver pour mettre en elle un je ne sais quoi qui contrefît la vie. Nuit et jour je travaillais sans relâche. Enfin j'en étais venu à ce point de donner de l'élasticité à l'un de ses bras. Déjà sa main s'ouvrait pour prendre et retenir, et je lui présentai la mienne comme pour agacer la vie; elle la saisit et la serra. Pénétré de joie d'abord, je parlai à Thérèse, croyant qu'elle allait me répondre; mais toute sa personne demeura fixe, excepté sa main, qui serrait la mienne avec tant de force, que je fis de vains efforts pour me dégager. Tout à coup j'entendis neuf heures

sonner. C'était l'instant où chaque soir j'étais obligé de renouveler la roue principale de la machine-mère. Arrêté par le bras, je regardai avec une anxiété croissante cette fatale roue qui, à mesure que ses dents s'usaient, laissait prendre à tous les autres rouages qu'elle devait régler une vitesse épouvantable; je prévis alors l'horrible désordre qui allait éclater au milieu de toutes les machines flottantes; je les voyais déjà, rapides comme l'éclair, sillonner l'eau sans direction précise et se ruant avec fracas l'une contre l'autre. Epouvanté, Thérèse! m'écriai-je, Thérèse! quitte ma main! au nom du ciel! quitte ma main ou tout est perdu! Et je me débattis encore de manière à m'arracher les membres; mais prières, efforts, tout fut vain; Thérèse demeura immobile comme une tenaille. Alors je sentis qu'il ne restait plus d'espoir, et comme je jetais un dernier regard sur l'infernale roue devenue si mince, si mince que je ne pouvais plus la distinguer, il se fit un bruit de tonnerre épouvantable, puis au milieu d'une nuit profonde tout ce qui était dans la caverne fut lancé dans le lac... Je ne sais plus... je ne me souviens plus... Ah! soutenez-moi!

L'émotion de Michel pendant ce récit l'avait tellement épuisé, qu'en prononçant ces dernières paroles il se laissa tomber presque sans connaissance entre mes bras. Je fis signe au rameur de nous conduire à terre, où l'autre bateau ne tarda pas à nous rejoindre. Michel fut transporté chez lui, où, à peine arrivé, il demanda à se mettre au lit. On le coucha; un sommeil assez calme s'empara de lui, chose qui, disait-on, ne lui était pas arrivée depuis longtemps. Quand nous le vîmes tranquille, nous allâmes raconter ce qui venait d'avoir lieu, ainsi que l'occasion première de la maladie de Michel, à un médecin des eaux de Matlock, qui nous conseilla de faire partir cet homme au plus tôt pour Londres, afin qu'il se trouvât le plus promptement possible avec ses parents et au milieu de ses compatriotes, où il n'entendrait plus parler anglais.

— S'il y a chance de guérison pour lui, ajouta-t-il, c'est par l'effet de sa langue maternelle.

Je m'entendis aussitôt avec la respectable famille anglaise,

qui, en ramenant Michel d'Amérique, s'était encore chargée de remettre tout ce qu'il possédait à ses parents. On fit à l'instant même les préparatifs du départ, et il fut convenu que je voyagerais dans la même voiture que le malade. Tout étant disposé, j'allai le lendemain à cinq heures du matin prendre Michel. Il régnait un calme sur sa physionomie et dans ses mouvements qui fut jugé d'un favorable augure; en effet, lorsque je lui parlai du départ, il obéit avec une entière docilité à tout ce que je lui conseillai de faire. Il parla peu, me regarda plusieurs fois en laissant échapper un sourire où perçait la tristesse et comme une espèce de honte; mais dès que tout fut prêt, il se mit en route sans faire la moindre observation. Pendant le voyage, j'eus soin de lui donner l'explication des choses les plus simples qui s'offrirent à nos regards, afin de ramener son esprit peu à peu à la réalité. Pour lui, il resta toujours attentif, calme et silencieux; souvent il serrait mes mains dans les siennes, mais sans rien dire.

A dix heures du soir, nous étions à Londres, où Michel se trouva bientôt au milieu des personnes de sa famille. En peu de jours les progrès de sa raison furent assez sensibles pour que l'on conçût l'espérance d'une guérison, sinon parfaite, du moins tranquillisante pour le bien-être du malade et le repos de sa famille. Les affaires d'intérêt réglées, Michel et les siens repassèrent en France.

De retour moi-même dans mon pays, je reçus des nouvelles de Michel. On l'avait emmené à Gerardmer, dans les Vosges, son pays natal. Là son esprit s'était tout à fait calmé, au milieu des soins tendres de sa famille. Il paraissait toujours un peu triste et était habituellement fort silencieux. Quoiqu'il parût prendre plaisir à voir tous ceux qui lui prodiguaient des soins, jamais cependant il n'a laissé juger qu'il les reconnût précisément pour ses amis d'enfance ou ses parents. Il aimait à être seul, son plaisir était de se promener sur les bords du lac de Gerardmer; son occupation consistait à faire avec du bois et du fer des ouvrages d'une perfection rare, dont plusieurs font l'ornement du musée d'Epinal.

FLAVIE.

Après dix jours de marche dans une plaine où s'élevait cette muraille que leurs yeux avaient prise si longtemps pour une immense chaîne de montagnes, les voyageurs, harassés de fatigue, s'arrêtèrent.

Robert s'assit à terre, et bientôt Caroline et Flavie s'étendirent à ses côtés; Thérèse était derrière eux, et Lucie un peu plus loin. Toutes s'endormirent d'un sommeil de plomb.

Malgré sa lassitude, Robert ne put prendre de repos. Une inquiétude vague pour toutes les personnes qui l'entouraient, mille pensées qui agitaient son âme, et le voisinage de cette gigantesque muraille au pied de laquelle on était enfin, tout le forçait à demeurer immobile, le regard fixe, et cherchant en vain à suivre et à mettre en ordre le cours impétueux des idées qui traversaient son esprit. Parfois il levait lentement et avec terreur les yeux sur ce mur en talus qui allait se perdre à une distance infinie dans le ciel, sur ce mur dont il pouvait enfin considérer et reconnaître la construction bizarre.

En effet, c'était un assemblage de roches énormes, posées les unes près des autres avec art, et de manière à laisser le moins d'interstices qu'il avait été possible; et toutefois ces refends, à peine sensibles quand ils étaient comparés à la grosseur des roches et à l'inconcevable immensité du mur, étaient de vastes cavernes relativement à la stature humaine.

Cette construction étrange préoccupait d'autant plus Robert, qu'il y voyait aboutir ces mêmes myriades d'êtres qu'il avait aperçus sur toute la surface de la plaine, à droite et à gauche du sentier que lui et sa troupe avaient suivi pendant

plusieurs jours. Du lieu où il était assis, il voyait donc arriver en foule ces êtres au pied de ce mur-montagne ; il les observait faisant mille et mille efforts pour gravir les roches et pénétrer par leurs innombrables interstices qui engloutissaient à mesure les multitudes sans cesse renaissantes.

La foule des arrivants était si grande qu'ils étaient obligés, pour la plupart, de monter jusqu'aux sommets invisibles de cette muraille pour trouver des entrées libres où chacun de ces êtres avait hâte de s'enfoncer.

Ce spectacle, dont le souvenir devint plus terrible encore pendant l'obscurité et le silence de la nuit, glaça Robert de terreur jusqu'au fond de l'âme. Mais il ne se laissa vaincre ni par ce sentiment ni par la fatigue que son corps éprouvait; il résista même au sommeil toujours près de l'opprimer. Volontairement immobile, il sentait que par le moindre geste il aurait pu troubler le repos de tout ce qui l'entourait ; et comme une mère qui a laissé endormir son enfant pendant qu'elle était dans une mauvaise position, Robert serait plutôt mort de douleur que de changer d'attitude.

Une nuit longue s'écoula, et chacun, excepté Robert, avait pris du repos. Dès que parurent les premiers rayons du jour, Caroline s'éveilla, et se levant en sursaut : « Robert! ah! Robert! s'écria-t-elle en prenant vivement sa main et le regardant avec inquiétude, c'est bien toi ? »

Ces paroles éveillèrent Flavie, qui saisit le bras de Robert et demeura sans rien dire. Mais Caroline était pâle ; et dégageant son front de ses cheveux noirs qui tombaient jusque sur ses yeux, elle jeta un regard triste, mais fixe, sur Flavie, qui baissa les yeux, laissa tomber sa tête sur la poitrine de Robert, et pleura.

Personne ne dormait plus. Lucie, aimable et bienveillante, se leva en faisant un sourire, tandis que Thérèse, pour raffermir sa résignation, regardait la grande muraille.

« Allons, marchons! » dit Robert, et toute la troupe se leva pour le suivre.

Tous reprirent le sentier dans lequel ils avaient encore un millier de pas à faire avant d'arriver à l'ouverture par laquelle ils devaient pénétrer dans lo grand mur. Ils mar-

chaient; et, chemin faisant, chacun d'eux regardait d'un œil étonné et curieux ces milliers d'êtres disparaissant incessamment dans les entre-roches, comme on voit s'agiter et disparaître au plus léger bruit des amas de lézards qui courent se cacher dans des ruines.

Parvenus à l'extrémité du sentier, ils se trouvèrent en face d'une ouverture pratiquée avec art, et sous laquelle le sentier continuait. Il y eut quelque hésitation de la part de la troupe; cependant Robert parvint à les décider, et bientôt ils s'y engagèrent, mais environnés d'une obscurité profonde. Toutes allaient en avant, mais en se pressant autour de Robert, et plus particulièrement Caroline et Flavie, qui, toutes deux, s'étaient emparées d'un de ses bras qu'elles serraient avec force. Pressées par la terreur et l'amour, ces trois personnes ne semblaient en faire qu'une.

L'inquiétude croissait avec les ténèbres; on n'osait plus marcher sans tâter le sol avec le pied, lorsqu'une voix se fit entendre :

« Ne craignez rien, disait-elle, le sentier est droit, uni; vous pouvez marcher sans crainte, et j'aurai soin de satisfaire votre curiosité au sujet des lieux que vous allez parcourir. »

A ces paroles, toute la troupe éprouva une crainte respectueuse, mêlée d'espérance et d'admiration. La voix qui venait de se faire entendre, quoique d'une ténuité toute prodigieuse, était cependant pure et singulièrement claire; mais on se taisait, et l'on n'avançait plus.

« Où sommes-nous? » demanda enfin Robert tout tremblant; car il reconnaissait bien le son de cette voix mystérieuse. « Où sommes-nous? » répéta-t-il après un moment d'hésitation, pendant lequel il chercha à rassembler ses forces et son courage.

« Vous êtes, répondit-on, au milieu des voies de la pénitence. Le sentier que vous parcourez est réservé à ceux qui, comme vous, sont moins indignes que d'autres de l'indulgence céleste. Mais prenez patience encore pendant quelques instants, afin que vos sens ayant oublié les impressions terrestres, vous puissiez recevoir celles de cet autre monde. Alors vous verrez où vous êtes, vous entendrez ceux qui

vous environnent, vous concevrez tout ce qui est autour de vous. »

En effet, soit que leur vue se fût habituée à l'obscurité, ou plutôt que leurs yeux, leurs oreilles et leur intelligence eussent reçu des lumières et une subtilité nouvelles, Robert et celles qui l'entouraient purent voir et entendre distinctement tout ce dont ils devinrent témoins et auditeurs.

Au-dessus du sentier qu'ils allaient parcourir s'élevait une voûte assez spacieuse en hauteur, dont la longueur immense se terminait par un point lumineux d'un éclat éblouissant. Peu à peu, une clarté semblable à celle du crépuscule se répandit dans tous les intervalles des énormes roches qui formaient la voûte à travers le mur-montagne, en sorte qu'il devint facile d'observer et de suivre tout ce qui se passait dans ces espèces de portiques irréguliers, dont des milliards d'êtres à figure humaine parcouraient à grande peine les détours escarpés et capricieux.

Toute la troupe, après avoir contemplé plus à l'aise ce spectacle si nouveau pour elle, reprit enfin sa marche, non sans que chacun la ralentît souvent pour satisfaire son insatiable curiosité. Pendant qu'ils avançaient, la voix, attentive à leur donner les instructions indispensables sur ce qu'ils voyaient, leur dit :

« Tous ceux que vous apercevez s'avançant avec tant de peines à travers la grande muraille, ce sont les larves de tous les mortels qui ont quitté la terre. Pesamment chargés des fautes ou des crimes qu'ils ont commis, ils subissent l'arrêt éternel qui les condamne à traverser cette grande muraille, que je ne saurais comparer qu'à un crible pour eux. Observez que depuis que vous êtes engagés dans ce sentier, déjà ces roches qui vous environnent sont moins grosses, que les intervalles qui les séparent deviennent plus étroits, que les larves qui s'y trouvent sont en moins grand nombre et sensiblement diminuées de volume.

— Eh! pourquoi? » demanda Robert de manière à être à peine entendu de ses compagnes.

La voix répondit :

« Les plus fautifs, les plus coupables surtout, arrêtés par

la grandeur ou la ténacité de leurs crimes, sont ceux qui avancent le plus lentement. On pénètre, on s'infiltre d'autant plus vite dans ces immenses labyrinthes, que l'on oublie plus promptement le monde, que l'on tend avec plus d'ardeur à la face opposée du grand mur. Regardez vers la gauche, et observez ce que je vais vous indiquer. »

Tous s'arrêtèrent et dirigèrent leurs regards vers le point désigné par la voix, qui continua :

« Apercevez-vous entre ces deux énormes roches un vide immense formé par d'autres roches plus grandes, plus inégales encore que celles près desquelles vous êtes? Maintenant, suivez de l'œil ce grand ressaut de pierres qui fuit dans l'obscurité ; ne voyez-vous pas trois larves dont les têtes sont pendantes, dont les yeux semblent fixés ardemment sur des objets qu'elles regrettent avec douleur?

— Je vois une femme, dit Flavie; comme elle est belle encore!

— Puis deux hommes, ajouta le reste de la troupe.

— Savez-vous, poursuivit la voix, pourquoi ces trois larves gisent et resteront encore dans cette affreuse position? En voici la cause : la roche sur laquelle elles se trouvent maintenant forme une espèce de degré qu'elles ont eu des peines infinies à gravir. Au moment des plus grands efforts qu'il leur a fallu faire pour y atteindre, toutes trois ont laissé échapper de leurs mains les objets qui les faisaient tenir à la vie, et qui ne leur ont jamais laissé le loisir de penser à ce qu'ils deviendraient après. En vous inclinant un peu pour voir à travers la seconde anfracture du rocher de la voûte, vous devez distinguer une croix brillante attachée par un cordon : c'est ce que regrette tant et si vainement cet homme, le premier, dont la physionomie exprime le regret et le désespoir. Un peu plus bas que la croix est un coffre : il est rempli d'or, de pierres précieuses, et appartenait à ce vieillard, dont l'œil enflammé de rage ne peut se détacher du trésor qu'il a perdu.

— Et cette femme, s'écria Flavie comme malgré elle, que regarde-t-elle?

— Le portrait de son amant, répondit la voix; et tous

trois resteront ainsi la tête penchée, l'œil ardent et le désespoir dans l'âme, tant qu'ils ne trouveront pas la force d'abandonner ce qu'ils regrettent, d'oublier ce qui les retient sur ce côté de la muraille. »

Il y avait dans le son et dans l'accent de cette voix lointaine quelque chose de si affectueux et de si tendre qui tempérait la rigueur des arrêts qu'elle semblait prononcer, que Robert et ses compagnes de voyage plaignaient plus les malheureuses larves qu'ils n'étaient effrayés de la peine qu'elles subissaient. D'ailleurs, le temps pressait, et il fallait avancer.

« Ne vous arrêtez plus, marchez toujours, leur disait la voix, et pendant le chemin qui vous reste à faire, je vous dirai tout ce qu'il importe que vous sachiez. C'est bien moins, vous le voyez, la difficulté des lieux qui ralentit la marche des pécheurs que les mauvaises dispositions de leur volonté. Il y en a un grand nombre de beaucoup plus coupables que ceux que vous avez remarqués, et qui cependant les ont dépassés dans les détours de la grande muraille, parce qu'ils se sont repentis plus tôt, parce qu'ils ont plus promptement renoncé à la passion des objets qui les ont fait faillir. »

Tout en écoutant, la troupe avançait dans le sentier caverneux, chacun tournant les yeux de côté et d'autre pour vérifier ce qui leur avait été dit, ou pour observer quelque nouveau détail qui excitait leur curiosité.

Lucie était la seule qui eût conservée du calme, et qui retrouvât même quelque chose de son enjouement naturel.

« La voix dit bien vrai, observa-t-elle, et en effet la grosseur des roches va toujours en diminuant; le bruit des gémissements semble être moins fort, et sans doute que toutes ces larves se purifient et deviennent meilleures à mesure qu'elles avancent dans l'intérieur de la muraille.

— Cela est ainsi, répondit la voix à Lucie, et ce mur, dont la face du côté du monde présente un assemblage de roches d'une dimension énorme, est composé dans son intérieur de blocs et de cailloux, diminuant toujours de grosseur, jusqu'à être réduits à un gravier, à un sable, et enfin à une

poussière impalpable. A mesure que les larves en traversent les vides toujours plus resserrés, elles se débarrassent de ce qu'elles ont de plus grossier, tant qu'enfin, lorsqu'elles parviennent jusqu'à cette poussière si ténue, tout ce qui reste encore de matière en elles est épuré, et que l'âme, ainsi purgée de tout ce qu'elle retenait de terrestre, se trouve préparée à subir la seconde épuration. »

L'inspection successive que les voyageurs faisaient en marchant confirmait à leurs yeux ce qu'ils venaient d'entendre. Mais bien que tant de choses étranges captivassent leur attention, elle en fut tout à coup détournée.

Déjà les voyageurs approchaient de l'extrémité du souterrain ; déjà ils étaient environnés de la vive lumière qui pénétrait par l'issue vers laquelle ils tendaient depuis longtemps ; tous, dans l'impatience qu'ils éprouvaient de sortir de ce lieu sombre, oubliant tout à coup ce qui les avait si fortement préoccupés, tournèrent les yeux vers le jour. Ranimés, réjouis par le retour de la lumière, ils se précipitèrent vers elle sans soupçonner même que son éclat pouvait les frapper tout à coup d'aveuglement. Mais dès qu'ils furent arrivés à l'issue du souterrain, cette lumière devint tellement resplendissante, qu'avant même qu'ils fussent dehors du mur, un mouvement involontaire leur fit porter les mains sur leurs yeux, ce qui ralentit forcément leurs pas.

Ce ne fut qu'avec le temps et des précautions, que Robert et ses compagnes purent accoutumer leurs yeux à cet éclat lumineux. La première idée des quatre voyageuses lorsqu'elles eurent recouvré l'usage de la vue, fut de se presser autour de leur guide; mais Robert se sentit tout à coup indigne de les protéger dans des lieux où lui-même avait besoin de protection.

En dehors de la grande muraille, tous s'étaient rangés machinalement sur la même ligne, la bouche béante et le regard vaguement occupé par l'immensité lumineuse d'une atmosphère nouvelle pour eux. Ils avançaient sans savoir pourquoi ni où ils allaient; quand, après avoir parcouru ainsi un assez long espace, un obstacle invisible, mais insurmontable, les arrêta tout à coup.

Tous, les bras, le corps et le visage collés sur cette barrière invisible, ils restaient muets, ne distinguant rien encore, tant la lumière qui les environnait était vive et resplendissante.

A les voir ainsi, on les eût pris pour ces moucherons enfermés dans nos appartements, lorsque, las de s'être agités contre les vitres pour se replonger dans l'air, ils demeurent enfin immobiles sur le verre qui les arrête.

Enfin ils entendirent de nouveau, mais d'une manière plus distincte, le son pur, éclatant et doux de la voix lointaine. Robert l'avait déjà reconnue dès que son oreille en avait été frappée ; mais sitôt qu'elle se fit entendre hors du souterrain, Caroline, Thérèse et Lucie s'écrièrent tout à coup : « C'est la voix de Zénobie !

— Qui est Zénobie ? demanda Flavie à Robert. Comme ses paroles me touchent ! Robert... »

Elle allait continuer ses instances, lorsque Zénobie se fit entendre de nouveau : « Robert, dit-elle, et vous qui l'accompagnez ici, sachez quel est le lieu où vous vous trouvez et la faveur particulière qui vous y fait pénétrer momentanément. Il m'est impossible, il m'est défendu d'employer avec vous un autre langage que celui qui vous est familier sur la terre. Faisant encore partie des créatures qui n'ont point rejeté leur grossièreté matérielle, je m'exprimerai matériellement de manière à être entendue et comprise par vous. Cependant, malgré ce qui me faudra mêler de terrestre dans mes discours, vous pourrez, je l'espère, y discerner, y découvrir quelque chose qui vous fera pressentir la vie que nous menons ici ; cette vie à laquelle vous êtes appelés. Faites donc tous vos efforts pour épurer vos sens, pour aiguiser, pour subtiliser votre intelligence. Surtout défiez-vous sans cesse de l'imperfection de vos organes, et n'oubliez pas qu'hier encore, en apercevant la grande muraille, ce rempart vous a semblé droit ; mais il est courbe, et vous ne vous êtes pas aperçu qu'il ne présentait à vos yeux qu'une très-petite partie du cercle immense que forme ce mur d'enceinte. De quelque côté que l'on arrive de la terre, on ne peut éviter ce lieu d'épreuves avant d'entrer

où vous êtes maintenant, avant de pénétrer où nous sommes.

» L'espace circulaire où vous voilà maintenant est compris entre la face intérieure du grand mur et la face extérieure de l'obstacle qui vous sépare de nous. C'est le limbe, c'est un lieu de repos et d'attente, préparé pour protéger la réflexion, le repentir de ceux qui y sont parvenus et auxquels ils reste encore tant d'espace à parcourir, tant d'efforts à faire, non-seulement pour pénétrer jusqu'où nous sommes, mais pour s'élever bien au delà et jusqu'à des régions dont nous-mêmes n'avons pas encore une idée.

» Ah ! Robert, l'âme de l'homme, paresseuse sur la terre, se flatte qu'au moment de la mort tout est décidé, soit en bien, soit en mal ! Mais détrompe-toi. Comme elle est immortelle, les vicissitudes qui l'attendent sont bien longues, et ce n'est qu'en passant successivement par des épreuves fréquemment multipliées, qu'elle parvient à se débarrasser de l'empreinte de la vie mortelle, de tous ces besoins, de tous ces désirs, de toutes ces passions enfin auxquelles sa vie céleste s'est trouvée passagèrement associée.

» Robert ! quel plaisir ineffable j'éprouve à te revoir !... Je reconnais Thérèse... Elle porte encore son vêtement noir et sa croix blanche... Pauvre Thérèse ! tu es toujours triste ! Pour Lucie, sa bonne humeur ne la quitte pas ; j'ai plaisir à revoir son front, où brillent la candeur et l'intelligence..... Mais je ne sais si Caroline a conservé du ressentiment contre moi. Oh ! dis-lui bien, Robert, de faire en sorte de me regarder ; elle verra sur mon visage le sourire de paix qui s'élance de mon cœur... »

Zénobie se tut pendant quelques instants pour se remettre de la légère émotion qu'elle avait éprouvée en prononçant ces dernières paroles. Puis ayant repris sa sérénité, qui ne tarda pas à s'altérer de nouveau :

« Quelle est cette jeune fille que je ne connais pas ? demanda-t-elle.

— C'est... répondit Robert en hésitant, c'est Flavie.

— Flavie ! répéta Zénobie, dont la voix plus pénétrante qu'elle ne l'avait encore été, transmit à tous ceux qui l'écoutaient l'émotion que ce nom avait fait naître ; Flavie ! Flavie !

oh! que ses yeux sont doux et tendres! Flavie! ma chère Flavie! me voyez-vous?

— Ah! s'écria Flavie, depuis que j'entends votre douce voix, mes yeux font de vains efforts pour distinguer vos traits. Eblouie encore par une lumière excessive, je commence à peine à distinguer quelques objets. Mais, dites-le-moi, serons-nous bien longtemps encore avant d'arriver jusqu'à vous? Que je serais heureuse si vous vouliez me laisser baiser votre main! Robert et toutes nos compagnes forment, j'en suis certaine, le même désir.

— Hélas! dit Zénobie, il faut renoncer à cet espoir. Cependant, calmez-vous tous, et tâchez d'accoutumer vos yeux à notre lumière, car nous ne pouvons que nous voir. »

Comme tout ce que disait Zénobie portait le caractère d'un arrêt irrévocable, personne ne témoigna, même par le moindre geste, le sentiment de tristesse que ses dernières paroles avaient produit. Un désir naturel de connaître les lieux et les objets au milieu et devant lesquels se trouvaient les nouveaux arrivés dans le limbe, leur fit faire mille efforts pour familiariser leurs yeux avec tant de choses nouvelles.

Bientôt ils aperçurent distinctement, mais à une distance que leur imagination ne pouvait apprécier, une femme assise sur un immense siége circulaire occupé, à sa droite et à sa gauche, par un nombre infini d'autres femmes, dont les dernières, qui pouvaient être vues, allaient se perdre dans un horizon sans bornes. Toutes, vêtues de blanc, portaient sur la tête une couronne de bluets parsemée d'étoiles d'or, et étaient environnées d'une pluie de fleurs. Mais on distinguait Zénobie à ses cheveux noirs séparés sur le front, à l'inconcevable douceur de son sourire qui laissait apercevoir ses dents, dont l'éclat était aussi pur et aussi vif que celui des plus fines perles de l'Orient. Malgré la distance incalculable qui la séparait des limbes, l'air, ou ce qui le remplaçait, était d'une telle pureté qu'il n'y avait pas le plus petit détail dans le vêtement, ou la plus légère ondulation sur la figure de Zénobie, qui ne pussent être saisis de la manière la plus distincte.

Tous, Flavie exceptée, reconnurent donc Zénobie. A sa

vue, Robert s'agenouilla et se prit à pleurer. Flavie, portant alternativement ses yeux sur Zénobie et Robert, incertaine d'abord, mais entraînée bientôt par un instinct irrésistible, tomba aussi à genoux. Ses compagnes restèrent immobiles, mais en prenant part intérieurement à la réciprocité des sourires de tendresse que Zénobie, Robert et Flavie échangeaient entre eux.

A cette scène d'émotion succédèrent quelques instants de silence, et bientôt Zénobie reprit son calme solennel. « Levez-vous, dit-elle à ceux qui s'étaient agenouillés; et toi, Robert, écoute ce qu'il m'est permis de te dire, comme conseils à suivre, pendant l'espace de temps qu'il te reste à vivre sur la terre. Le lieu où vous êtes, le limbe, forme un cercle immense qui sépare le contour de la grande muraille de l'asile réservé aux âmes qui s'épurent encore et à celles qui sont enfin épurées. L'obstacle qui vous arrête est un mur de diamant, dont l'épaisseur est telle qu'aucun nombre de mesures connues de vous sur la terre, ne pourrait vous en faire concevoir une idée. Employant donc votre langage lorsque vous ne savez plus comment apprécier l'étendue d'une chose ou d'un espace, je dirai que l'épaisseur de ce mur est infinie. Et cependant, tout est déjà tellement épuré là où vous êtes parvenu, que cet immense mur de diamant laisse à vos yeux, à vos oreilles, la faculté de nous voir et de nous entendre aussi distinctement que si nous étions assez rapprochés pour que nos mains pussent se joindre.

» A droite et à gauche de ce limbe, qui va en tournant, observez attentivement ce qui s'y passe : vous verrez que tous ces êtres, toutes ces larves que vous avez rencontrées dans la plaine, dans le souterrain, après s'être successivement dépouillés de ce qu'ils avaient de plus matériel en s'infiltrant, pour ainsi dire, entre les roches, les cailloux et le sable dont est formé le grand mur, arrivent à ce point de repos, sous une forme tellement ténue, qu'il est à peine possible de la saisir et de la voir.

» Tous ces êtres desséchés, amoindris, se reposent dans le limbe, exposés à cet air actif, à cette lumière vive qui doit les épurer encore, et bientôt ils deviennent dignes de

subir la dernière épreuve qui précède l'entrée dans le séjour de la vie éternelle.

» Cette épreuve, Robert, tu vas savoir en quoi elle consiste; mais il faut que tes yeux dardent des regards prompts, subtils et aigus comme une flèche d'acier. Dans l'épaisseur de ce mur de diamant, dis-moi, peux-tu découvrir et distinguer une multitude de petits points bruns qui se meuvent avec peine en tendant du côté où je suis? Ce sont les larves épurées qui s'épurent encore en traversant le diamant. Mais, si ta vue peut s'aiguiser encore, suis ces petits points qui deviennent toujours moindres à mesure qu'ils avancent, et tu reconnaîtras que, marchant avec plus de vitesse, ils semblent nager sans peine à travers une matière qui, pour vous, dans le monde, passe pour la plus dure et la plus impénétrable.

— Oh! je les vois! je les vois! quelle multitude d'âmes! s'écrièrent tout à coup Robert et ses compagnes.

— C'est alors que l'on a dépassé ce mur de diamant, reprit Zénobie avec calme, que la résurrection de la chair a lieu. Vous tous, il vous faudra subir cette dernière épreuve; elle est inévitable. Mais celui qui commande ici et en tous lieux, se propose, lorsque votre heure sera venue, de vous épargner la première épreuve de la grande muraille, à moins que d'ici là vous ne vous rendiez indigne de son indulgence. C'est une grâce particulière qu'il accorde à tous ceux qui, comme vous, ne consument pas leur vie à satisfaire des passions égoïstes, qui ne sont ni avares, ni ambitieux, ni courtisans, ni éhontés; mais qui, jusque dans leurs fautes et leurs égarements mêmes, conservent des sentiments nobles et désintéressés, et sacrifient à leurs affections leur temps, leurs pensées, leurs richesses et jusqu'à leur repos même. Ah! Robert! quelle épreuve longue et cruelle subissent ceux qui aiment sur la terre! Il est bien juste qu'on leur en tienne compte après la mort!... Pauvre Robert! ton cœur a toujours besoin d'aimer. Moi qui connais tes peines maintenant, que je te plains, et que le monde où tu es s'accorde peu avec la disposition de ton âme! Ah! dans ton ignorance terrestre, tu crois connaître, tu te flattes de sentir l'amour. Si tu savais

comme cette étincelle si pure, que tu recèles en toi, est cependant obscurcie par mille idées fausses, par mille sentiments contradictoires, tu reconnaîtrais combien tu es loin encore de jouir véritablement du bonheur d'aimer. Tiens, regarde de notre côté; tu le vois, nous sommes calmes et tranquilles, et cependant nous aimons. Ici, ni l'âge ni le sexe n'établissent plus de différence entre tous ceux qui se chérissent; l'amour, — je me sers de ce mot, parce que tu le comprends mieux qu'un autre, pour exprimer cette charité tendre et expansive qui nous unit tous ici, — est pour nous nécessaire et bienfaisant, comme l'air que vous respirez là-bas; une ivresse amoureuse pénètre toutes nos facultés à la fois, et l'on y est riche de bonheur, sans connaître le désir de posséder et la crainte de perdre, sans se bercer d'espoir et sans se consumer de jalousie. Ah ! Robert, quand pourras-tu vivre de cette vie complète d'amour et de paix? Aimable Lucie, tu es bien digne aussi de la connaître ; et toi, chère Thérèse, nous t'attendons avec impatience, toi qui es demeurée toujours si tendre et si triste. Pour vous, Caroline, vous jouirez sans doute aussi du même bonheur que nous, et je vous en témoigne le désir dans toute l'effusion de mon cœur. Quant à Flavie..., quant à Flavie, répéta Zénobie, dont la voix s'était altérée en prononçant ce nom à la première fois, elle est bien jeune encore, et, pour la préserver des dangers de la vie dans laquelle elle est à peine entrée, nous prierons tous Dieu pour elle afin qu'il lui soit favorable. »

Ainsi les heures s'écoulaient à la faveur de ce doux entretien. Mille questions adressées à Zénobie, ou faites par elle, sur les affections ou les destinées réciproques de ceux de leurs amis que la mort avait enlevés au monde ou que le monde retenait encore, devinrent l'occasion des aveux les plus intimes, des témoignages de confiance les plus sincères. Cette réciprocité de tendresse, soutenue par les paroles de Zénobie, et animée encore par le spectacle de cet amour et de cette paix céleste; cet air, ce ciel si pur, cette lumière si vive et si étincelante ; ce bonheur, qui résultait de cette douce charité, pleine de calme et de paix, tout enfin avait fait passer dans l'âme de Robert et de ses compagnes un désir

immense de jouir dès ce moment de la durée de cette inconcevable félicité.

Mais il ne pouvait en être ainsi, et il fallait quitter le limbe. Avant d'en sortir, Robert et ses compagnes témoignèrent leur tendresse à Zénobie par mille mots entrecoupés, par des signes et des gestes qui suppléaient aux expressions qu'ils ne pouvaient plus trouver. Dans l'effusion de leur joie profonde, et comme pour soulager un sentiment dont la puissance les oppressait, ils s'embrassaient les uns les autres; ils fondaient en larmes de joie; ils se félicitaient d'éprouver une tendresse réciproque si vive et si sincère; ils se juraient de ne plus se quitter et de vivre toujours réunis, car ils ne comprenaient plus que le bonheur de l'un d'eux ne fût pas désormais indispensable à celui de tous les autres.

Ce fut pendant ce moment d'ivresse ineffable qu'une puissance à laquelle personne d'entre eux n'eut même l'idée de résister, fit rentrer Robert et sa troupe dans le souterrain de la muraille pour les ramener vers la plaine et les rejeter dans le monde.

Remplis encore des sentiments de tendresse divine dont leurs cœurs s'étaient enivrés, ils marchèrent assez gaiement à la lueur, vive encore, qui éclairait cette partie de la voûte. Mais à mesure que l'obscurité devint plus profonde, et au moment où, à ce souvenir de tout ce qu'ils venaient de voir et d'éprouver, succéda la crainte de reprendre le joug de la vie mortelle, et de retrouver ces angoisses qu'y font naître les sentiments mêmes les plus doux, le découragement et le chagrin s'emparèrent d'eux. Aux deux bras de Robert, qui marchait la tête baissée, vinrent s'attacher Caroline et Flavie, que la terreur rendait pâles et tremblantes; Thérèse, toujours triste, les suivait à quelques pas de distance; et il n'y avait que Lucie dont l'âme et le pied fussent libres.

Cependant, plus ils descendaient vers le côté extérieur de la grande muraille, plus l'obscurité s'épaississait; plus aussi leurs oreilles étaient frappées des gémissements, des cris de désespoir que jetaient les malheureux engagés et se traînant dans les détours de cet horrible labyrinthe. Déjà le souvenir des douces émotions qu'ils avaient ressenties dans le limbe

commençait à s'affaiblir comme un songe gracieux auquel le réveil fait succéder la triste réalité. Thérèse devenait sombre, Lucie elle-même éprouvait une inquiétude vague, et enfin Caroline et Flavie, collées chacune à un bras de Robert, sentaient croître l'une pour l'autre un sentiment de défiance qu'il leur était impossible de vaincre.

Pendant que tous ils marchaient ainsi dans un morne silence, une horrible réflexion s'empara au même instant de leurs esprits, bien qu'aucun soupir, aucun geste même, n'avertît les uns de ce que pouvaient penser les autres. Mais enfin tous, dans le même moment, se souvinrent de cette ivresse d'amour qu'ils venaient de goûter, de cette douce charité réciproque qui, peu de minutes avant, ne faisait qu'une âme de toutes les leurs; et ils versèrent tous des larmes amères de ce que leur cœur, perdant peu à peu la faculté d'expansion, semblait au contraire se retirer toujours plus sur lui-même.

Robert ne put échapper à l'influence de cette triste disposition intérieure. Vainement cherchait-il à se faire illusion, à se persuader qu'il portait encore une charité également bienveillante à toutes ses compagnes de voyage : il était forcé de s'avouer que Caroline et Flavie touchaient plus vivement son cœur que les autres, et que celle-ci surtout le préoccupait déjà presque exclusivement.

Ils arrivèrent à l'entrée du souterrain sans oser se dire une seule parole. Il semblait qu'ils eussent des reproches à se faire. A peine en furent-ils sortis, et eurent-ils revu la vaste plaine, qu'ils entendirent rouler une roche qui referma l'entrée de la grande muraille.

Le jour finissait. La plaine brune se perdait à l'horizon, et vers la droite du ciel dégagé de nuages, mais sombre et chargé de vapeurs, apparaissait immense la moitié du disque de la lune.

Alors Robert et ses compagnes éprouvèrent un de ces découragements que fait naître l'apparition d'un obstacle ou d'un malheur que l'on n'a ni l'envie ni le courage de surmonter. Epars sur le bord de cette plaine, immobiles, les bras pendants, ils regardaient d'un œil triste, l'un d'un côté,

l'autre de l'autre, comme des gens qui ne savent où diriger leurs pas dans un espace qui ne mène que vers des lieux où l'on redoute d'aborder.

Lucie fut celle dont la résolution s'affermit le plus promptement, et qui rompit le silence la première.

« Pour moi, dit-elle, je reprends le sentier par lequel nous sommes venus. Je vais retrouver mon Octave. Il m'attend sans doute avec impatience, ajouta-t-elle en reprenant peu à peu son enjouement accoutumé. Je vous quitte donc, mes chères compagnes; que Dieu vous conduise! Quant à toi, pauvre Robert, prends garde en rentrant dans notre monde! Tu veux absolument y trouver un bonheur qui n'y est pas, qui ne peut y exister, et qui, quand il s'y montre par hasard, ne peut avoir de durée! Prends garde!... Adieu, Robert; que Dieu soit avec toi! Tu sais l'amitié que je t'ai portée, que je te porte; je t'aimerai toujours de même; et ici, comme quand nous serons définitivement admis dans l'enceinte de diamant, tu me trouveras toujours la même. Donne-moi la main; adieu! »

En achevant ces mots, elle se mit en marche d'un pas ferme, léger, égal, et laissa la troupe plongée dans son incertitude pénible.

Lucie était si alerte en marchant, que les autres la perdirent bientôt de vue. Mais Thérèse ne tarda pas à engager Robert à faire quelques pas à l'écart pour ne pas être entendue, puis, tirant un bijou caché dans sa poitrine et le montrant à Robert :

« Tu le vois, dit-elle à voix basse, c'est ton image; elle ne me quittera que quand on me l'arrachera dans les cavernes de la grande muraille; car je ne t'oublierai jamais volontairement. Mon sort est de vivre vierge et veuve sur la terre; c'est toi qui l'as voulu. Adieu! »

Elle se retourna aussitôt, porta ses deux mains sur ses yeux, et laissant échapper quelques sanglots étouffés, elle s'enfuit du côté opposé à celui où se levait la lune, en sorte que le noir de son vêtement se confondit promptement avec l'obscurité.

Le cœur de Robert fut glacé; mais il s'en fallait bien qu'il

eût reçu toutes les meurtrissures qui lui étaient réservées. Après être demeuré longtemps immobile, et l'œil machinalement fixé vers la trace de Thérèse, il se rapprocha enfin de Caroline. Elle tenait son regard penché vers la terre, et pleurait. A cette vue, Robert, dont l'âme était brisée, et qui prévoyait de nouvelles douleurs, voulut reprendre de l'empire sur lui-même. Essuyant donc les larmes qui inondaient ses joues :

« Réunissons-nous, dit-il en élevant la voix, et marchons ensemble !

— Ah ! Robert, s'écria Caroline, cela n'est plus possible ; tu le sais bien... je ne m'appartiens pas... Ah ! Robert, pourquoi t'ai-je connu, puisque je ne puis passer ma vie avec toi ?... Tout est rompu, tout est fini entre nous... Pardonne-moi si je t'ai rendu malheurex... J'étais si heureuse de t'aimer !... Ah ! Robert !... Adieu, Robert ! »

Robert, suffoqué par les sanglots, ne put articuler un seul mot de réponse ; et lorsque Caroline lui eut dit adieu, étouffant de douleur, il se jeta dans ses bras en lui murmurant aussi un adieu ; puis il se laissa tomber à terre sans connaissance.

Caroline prit rapidement sa marche du côté où se levait la lune.

Flavie par discrétion s'était tenue jusqu'à cet instant à quelque distance des trois interlocuteurs ; se sentant seule, et voyant Robert tombé, elle se précipita aussitôt vers lui.

Il était pâle, et une sueur froide découlait de son front. Flavie se mit à genoux près de son corps, lui prit les mains, et chercha à s'assurer des battements de son cœur, en l'appelant à haute voix.

« Robert !... Robert ! m'entendez-vous ? Ah ! Robert, entendez-moi ! écoutez-moi ! C'est Flavie qui vous parle, c'est Flavie qui veut vous consacrer sa tendresse, sa vie, pour adoucir vos chagrins. Ah ! Robert ! ayez pitié de la pauvre Flavie, qui est seule au monde ; conservez-vous pour elle, pour qu'elle puisse vous aimer. »

En laissant échapper ces paroles, Flavie prodiguait mille tendresses à Robert ; elle réchauffait ses mains, baisait ses

joues, et s'efforçait d'étancher la sueur qui inondait son visage.

Robert, en reprenant l'usage de ses esprits, se sentit pénétré de tendresse et de reconnaissance lorsqu'il s'aperçut des soins que lui prodiguait Flavie. Toutefois il lui fallut faire un effort de réflexion pour ne pas blesser le cœur de cette jeune fille, quand il recouvra la parole, car le premier mot qu'il faillit laisser échapper de ses lèvres fut le nom de Caroline.

« Prenez mon bras, dit Flavie, et faites quelques efforts pour vous lever, afin que nous nous mettions en marche. Je vous l'avoue, Robert, ce grand mur, cette plaine immense, cette clarté livide qui traverse l'obscurité, tout ici me remplit l'âme de terreur et de chagrin. Hâtez-vous, hâtons-nous, je vous en prie, de sortir d'ici ! »

Et tout en parlant de la sorte, elle flattait les mains de Robert, l'encourageait à recueillir ses forces, et l'entraînait même pour le forcer à marcher.

Ils partirent enfin ; mais au moment qu'ils faisaient les premiers pas, Robert, dont la tête était toujours inclinée vers la terre, la tourna malgré lui du côté où avait fui Caroline, et il ne put même dérober à sa dernière compagne le soupir profond et pénible que le souvenir lui arracha. Des larmes jalouses roulèrent dans les yeux de Flavie ; involontairement elle regarda du même côté que Robert ; puis se retournant tout à coup vers lui :

« Vous voyez bien, dit-elle, que je vous aime plus que Caroline et que les autres, puisque je ne vous quitte pas. Non, ne regardez plus de ce côté ; tournez-vous vers moi et poursuivons le sentier. Venez, venez, Robert ! »

Flavie accompagnait ces mots de mille caresses enfantines, mais passionnées, dont Robert ne savait trop comment se défendre.

« Vous ne m'aimez donc pas, que vous fuyez mes baisers ? continua-t-elle. Ah ! Robert, aimez-moi, aimez-moi ! Je vous chéris si tendrement ! Si vous m'aimiez, je serais si heureuse, et je vous rendrais si heureux ! Dites : m'aimez-vous ? »

Et la tendresse virginale de Flavie lui faisait offrir des caresses dont elle ne soupçonnait même pas le danger pour elle.

« Flavie, dit enfin Robert avec gravité, sois certaine que je t'aime bien tendrement aussi. Approche, que je baise ton front, mais ton front seulement... »

Une impression de respect et de crainte involontaires calma pour quelques instants l'agitation de Flavie. Elle obéit à celui qui avait repris l'attitude de son protecteur, et reçut respectueusement un baiser sur son front.

Ils continuèrent de marcher. Robert avançait en silence et absorbé dans ses réflexions. Pour Flavie, dont la tendresse, pour être contenue, n'en était devenue que d'autant plus vive, elle ne laissait échapper aucune occasion d'en donner des preuves. Elle conduisait Robert avec l'attention qu'elle eût prise pour guider un aveugle ; elle lui évitait tout ce qui pouvait le contrarier dans sa marche. La moindre inégalité du terrain, une pierre, un caillou même, elle les tournait ou les éloignait avec précaution, par respect pour la tristesse de son protecteur chéri.

Après avoir suivi le sentier toute la nuit, il s'arrêtèrent pour prendre du repos sur quelques pierres abritées par des arbres. Le jour commençait à poindre, et de ce côté de l'horizon s'élevait la flèche d'un clocher. Flavie le reconnut aussitôt pour celui du couvent de Sainte-Claire ; aussi un voile de tristesse sombre se répandit-il sur sa physionomie. — « Robert, dit enfin d'une voix timide la jeune Flavie, est-ce que vous allez me reconduire au couvent ? — Mais Robert ne répondit rien. — N'aurais-je, continua-t-elle avec crainte, mais du ton le plus soumis et le plus tendre, n'aurais-je dû rester que si peu de jours près de vous ? Ne vous seriez-vous fait connaître à moi que pour m'obliger de vous quitter si tôt ? Oh ! non, Robert ! s'écria-t-elle tout à coup en sanglotant et en le pressant dans ses bras ; non, votre cœur est trop bon, et je vous aime trop tendrement pour que vous usiez d'une telle barbarie à mon égard. Qu'ai-je fait continuait-elle en multipliant ses caresses, de quelle faute me suis-je rendue coupable envers vous, pour que vous refusiez mes tendresses; pour que votre front s'arme de sévérité quand je veus parle, pour que vous réprimiez d'une manière si cruelle l'effusion de mon cœur ? Ah ! Robert, je vous aime trop

maintenant pour que vous ayez le droit de me quitter. Je ne puis plus vivre sans vous; il faut que je vous voie, que je vous entende; que si vous ne me jugez pas digne d'un autre titre près de vous, permettez-moi de prendre celui de votre servante. Je vous soignerai comme un maître; je vous vénérerai comme un père, mais faites que je ne vous quitte pas. »

Les mouvements de Flavie n'étaient guère mieux réglés que ses discours, et Robert demeura consterné par la terreur que lui imprima cette audace de l'innocence. Il sentit s'amasser dans son cœur un mélange de tendresse et de désespoir qui l'opprima. Rien ne venait à son secours, ni la parole ni les larmes : il étouffait. Flavie, qui s'aperçut alors de l'angoisse qu'elle avait causée, se repentit des plaintes qui lui étaient échappées, et, dans son ignorance, elle pensa que quelques paroles involontaires avaient pu blesser Robert. Alors elle redoubla de soins et de caresses auprès de lui pour l'apaiser, pour l'engager à rompre le silence et à lui confier ce qu'il éprouvait. — J'ai tort, lui disait-elle, je m'y prends mal pour me faire aimer. Mais, pardonnez-moi, j'ignore encore ce qui pourrait vous plaire. Dites-le-moi, oh! dites-le-moi, et je vous obéirai en tous points. Ordonnez; que j'aie au moins le bonheur de vous obéir! »

Cette disposition plus favorable contribua à ramener un peu de calme dans l'âme de Robert. Un sourire triste effaça l'expression convulsive de son visage, et il se laissa aller jusqu'à prendre la main de Flavie, qu'il serra dans les siennes. — Vous vous sentez mieux à présent, n'est-ce pas? lui demanda-t-elle avec cette angélique expression de la jeunesse. — Oui, un peu mieux, ma chère, répondit-il avec une retenue mêlée de quelque sévérité. — Je le vois bien, reprit Flavie en pleurant, je vous ai offensé. — Non, ma chère enfant; vous m'avez causé quelque peine, mais j'en ai déjà perdu le souvenir; n'y pensons plus. — Je ne sais pourquoi, j'ai peur maintenant auprès de vous? Dieu! comme vos paroles sont devenues graves tout à coup!... Je n'ose plus soutenir vos regards...

Robert gardait le silence, et peu à peu les paroles expi-

rèrent sur les lèvres de Flavie, qui baissa les yeux vers la terre, s'attendant bien à ce que Robert allait lui tenir un langage nouveau, et lui faire quelque confidence qu'elle désirait et redoutait tout à la fois. Aussi son geste trahissait-il la contrainte de son âme, et elle avait l'apparence d'une personne qui attend l'arrêt de sa destinée.

« Il y a peine trois jours que vous m'avez vu pour la première fois, Flavie, dit enfin Robert, après une assez longue pause pendant laquelle il avait recueilli ses esprits et médité sur ce qu'il allait dire ; j'ai reçu des ordres précis pour aller vous prendre au couvent où vous avez été élevée, afin que je vous fisse connaître celle à qui vous devez le jour? — Eh bien!... s'écria tout à coup Flavie. — Ne m'interrompez pas, je vous en prie. Les moments sont précieux, et il faut en profiter ; car après vous avoir fait parcourir les lieux de la vie future que nous avons vus hier, il me reste à vous donner quelques instructions pour la conduite que vous avez à tenir pendant votre séjour dans ce monde. Vous le savez maintenant, Flavie, lorsqu'on est sorti de la vie, on a mille épreuves à subir pour arriver seulement au point où nous avons vu Zénobie assise ; et cependant elle-même a pris soin de nous apprendre qu'à partir de la place où elle se trouve en ce moment, jusqu'au lieu où siégent les élus et l'Eternel, la multiplicité et la durée des épreuves sont telles, que son intelligence et sa prévision, quoique bien supérieures aux nôtres, ne sauraient ni les comprendre ni les apprécier. Vous vous abuseriez étrangement, Flavie, si vous vous flattiez que les épreuves ne commencent que quand la vie mortelle finit. Elles commencent en ce monde ; elles commencent dès qu'on y entre, et, si je ne me trompe, les pleurs que je vous vois verser m'avertissent que vous vous apercevez qu'elles sont déjà commencées pour vous ! Ah ! Flavie ! ces détours obcurs, ces souterrains escarpés et difficiles de la grande muraille, dont l'aspect vous a causé tant d'effroi, c'est encore un chemin facile et doux, si on le compare avec celui de la vie mortelle que vous entreprenez en ce moment. C'est ici, c'est dans ce monde qu'il faut surtout vous armer de courage pour triompher des peines, des douleurs et des séductions

auxquelles vous pourrez être en butte. Zénobie, que vous avez vue hier si calme, si doucement heureuse ; Zénobie, dont le regard de paix et d'amour a tant charmé le vôtre ; Zénobie, qui jouit maintenant enfin du repos ; Zénobie... il faut bien que je vous le dise puisqu'elle me l'a ordonné, Zénobie n'a eu que des tourments sur la terre. Toujours trompée par le vain espoir de laisser éclater et de témoigner aux autres cet amour, cette charité expansive dont la force ne peut se développer sans dangers qu'au milieu d'un air plus pur et d'êtres sanctifiés, elle a trébuché d'erreur en erreur ; elle s'est précipitée d'infortune en infortune ; et cette âme d'une origine céleste, qui croyait traverser en volant au-dessus de toutes les misères de la vie pour regagner plus promptement son séjour natal, est tombée toute meurtrie dans les abîmes du monde. — Ah ! Zénobie ! Zénobie ! s'écria Flavie en essuyant le torrent de larmes qui coulait de ses yeux, que je voudrais la revoir ! que je me reproche amèrement l'espèce de légèreté avec laquelle j'ai envisagé ses traits !... Je ne la reverrai donc plus ? — Non, si ce n'est quand vous la rejoindrez. — Que Dieu me fasse donc la grâce de m'unir promptement à elle !... — Ah ! Flavie ! s'écria tout à coup Robert avec tendresse, vous êtes bien jeune encore... — Robert, vous m'aimez donc encore un peu ? »

Il lui donna sa main, qu'elle baisa.

Leur émotion était si forte que tous deux furent obligés de suspendre l'entretien pour étancher leurs larmes. Mais Flavie était impatiente de parler : « Dites-moi, demanda-t-elle, y a-t-il longtemps que Zénobie a cessé de vivre ? — Elle a quitté ce monde le jour où vous y êtes venue. » Et à peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il fondit de nouveau en larmes.

Flavie resta comme pétrifiée. Mille idées éparses jusque-là dans sa tête se réunirent tout à coup et vinrent jeter une sinistre lumière dans son âme. Elle voulait faire des questions ; mais une crainte, une honte jusqu'alors inconnue, la retenaient malgré elle. Cependant, comme elle vit que les pleurs ne cessaient pas de couler sur les joues de Robert, le courage lui vint de faire cesser un entretien si douloureux

pour lui et pour elle. — Robert, dit-elle en raffermissant sa voix et après avoir essuyé ses yeux, l'heure qui vient de s'écouler a produit sur moi l'effet d'un siècle d'expérience. J'ai perdu ma jeunesse ; et le malheur où je suis tombée sans m'en douter, m'avertit que la première épreuve que j'ai à subir sera sans doute la plus dure de ma vie. Ne pleurez plus, remettez-vous ; tenez, regardez là-bas du côté du couvent, j'aperçois quelques religieuses qui s'avancent vers nous. Hâtez-vous d'aller à leur rencontre, et priez-les de venir à mon secours, car désormais je ne puis accepter le vôtre. Zénobie me l'a dit là-bas ; vous prierez Dieu qu'il me soit favorable : je n'oublierai pas les paroles de celle qui m'a parlé comme une mère... Pour vous, Robert, recevez mon adieu, je vous respecte comme mon... » Elle ne put achever ; un sanglot étouffa sa voix. Elle se couvrit aussitôt la tête, et dès qu'elle se fut agenouillée pour adresser un prière fervente à Dieu, elle attendit dans cette attitude que les sœurs de Sainte-Claire vinssent l'en arracher pour la reconduire au couvent.

Cependant Robert s'était éloigné. Après avoir marché longtemps dans la plaine, en suivant des directions différentes, au bruit lointain d'une cloche, il s'arrêta tout à coup, et, en se retournant, il aperçut la flèche de l'église de Sainte-Claire. Alors tous les souvenirs qui se rattachaient à Flavie assaillirent son âme à la fois, et il lui fallut faire un nouvel effort sur lui-même, pour fuir et perdre de vue ce clocher.

Enfin, après plusieurs jours d'une marche incertaine, irrégulière, il s'approcha de la ville qu'il habitait ordinairement. Du haut d'une colline qui la dominait, et en revoyant ce lieu, théâtre de toutes les vicissitudes de sa vie, il se répétait à lui-même, en reculant toujours l'instant d'y rentrer : « Le véritable enfer, c'est le monde ! »

SYLIGAITHA.

Tous ceux qui, au moins à deux ou trois époques de leur vie, n'ont pas éprouvé le besoin de chercher dans le cœur d'un ami, d'une maîtresse ou du public (car les extrêmes se touchent), un confident de leurs sentiments, de leurs pensées, ou même de ce que l'expérience leur a appris ; ces hommes-là, soyez-en sûrs, sont imparfaits ou au moins incomplets. Le bavardage involontaire du cœur et de l'esprit est une des facultés de l'homme qui a le plus contribué à rendre la condition humaine tolérable, et quelquefois même assez douce. Si nous étions tous rigoureusement discrets et prudents, il n'y aurait que des égoïstes sur la terre.

On peut comparer les écrits que laissent successivement les hommes, chez les nations civilisées, à ces lignes de douleur, de joie passagère ou de désespoir, que les prisonniers gravent sur les murs des cachots où ils meurent enfermés.

Ces écrits, lorsque la source en est franche et naturelle, sont des témoignages arrachés à la conviction, à la conscience et aux passions de ceux qui les ont tracés : c'est un certificat que donne de son existence celui qui craint que cette existence ne soit révoquée en doute et ne tombe dans l'oubli. C'est aussi une protestation contre toutes les injustices dont on croit avoir été l'objet pendant sa vie ; enfin c'est une confession faite dans l'intérêt de la vérité, vers laquelle tout homme se précipite malgré lui, sans s'embarrasser des avantages ou des inconvénients qui peuvent en résulter. On a impérieusement besoin de *sfogarsi*, comme disent les Italiens ; on veut *se débourrer le cœur*, disons-nous avec moins d'élégance, sans doute, mais avec autant d'énergie. Les écrits, les conversations, les aveux, les lettres, les confessions, les mémoi-

res, tout cela n'est que la précieuse transpiration du cœur humain, au moyen de laquelle la vie intellectuelle devient expansive, légère et bienfaisante pour ceux qui la vivent comme pour ceux qui en reçoivent l'influence.

Rien n'est d'une application plus générale à l'espèce humaine que la fable du *Barbier du roi Midas ;* et si toutes les plantes avaient la vertu loquace des roseaux du Pactole, il n'y a pas un pouce de terrre qui ne fournît des moissons d'histoires, d'aveux et de confessions étranges. Il faut que ce besoin de dire ce que l'on sait, de transmettre une vérité que l'on a reconnue, soit bien naturel et bien fort, puisque les hommes du caractère le plus froid, de l'esprit le plus grave, y ont cédé. En voici un exemple curieux :

Boccace raconte qu'un certain marquis de Montferrat, porte-enseigne de l'Eglise, était passé en Syrie avec l'armée des chrétiens. La vaillance de ce seigneur faisait grand bruit jusqu'à la cour de Philippe, roi de France, qui se disposait lui-même à faire le voyage de la Terre-Sainte. Comme on parlait un jour à ce prince du vaillant marquis, un chevalier, enchérissant encore sur les éloges que l'on en faisait, assura qu'il n'y avait pas sous le soleil un couple plus parfait que celui que formaient ce marquis et sa femme, ajoutant que si le mari se faisait remarquer parmi tous les chevaliers de renom, son épouse était la plus belle et la plus vertueuse de toutes les femmes.

Ces paroles firent une impression si vive sur l'imagination du roi de France, que, d'après ces mots seulement et sans avoir vu la dame, il se sentit pris d'amour pour elle. Il résolut donc, pour faire le grand voyage qu'il méditait, d'aller s'embarquer à Gênes, afin d'avoir le prétexte de saluer en passant la marquise de Montferrat, se flattant un peu qu'en l'absence du mari il pourrait ne pas mal passer son temps auprès de la femme. Il se mit donc en route, et près de mettre le pied sur les terres de la marquise, il envoya un jour d'avance un officier de confiance pour la prier de vouloir bien le recevoir le lendemain à dîner. Prudente et spirituelle, la marquise fit répondre qu'elle était bien sensible à l'honneur qui lui avait été fait, et que le roi serait le bienvenu. Toute-

fois elle ne tarda pas à faire des réflexions sur la démarche singulière du prince, et soupçonna ce qui était, que les bruits flatteurs répandus sur son compte lui valaient l'honneur de cette visite.

En noble dame de maison, la marquise disposa tout pour recevoir son hôte royal. Plusieurs hommes dévoués à son service ayant été chargés de différentes commissions, elle ne s'en reposa que sur elle-même du soin de veiller aux apprêts du repas. Sans perdre de temps, elle fit rassembler toutes les poules que l'on pût trouver dans le pays, et après avoir fait distribuer cette seule espèce de viande à ses cuisiniers, elle leur ordonna de les accommoder diversement pour le banquet royal.

Le lendemain, le roi arriva, et fut reçu par la marquise avec les honneurs qui lui étaient dus. Le prince, tout favorablement prévenu qu'il pouvait être par les éloges que le chevalier lui avait faits de la dame, la trouva plus aimable, plus séduisante encore qu'il ne se l'était imaginé. Il ne put contenir son admiration et fit hautement les louanges des charmes de la marquise; car son goût pour elle était devenu plus vif encore, depuis que les rêves de son imagination se trouvaient réalisés. Après que l'on eut pris quelque repos dans une salle soigneusement ornée, selon l'étiquette qui doit s'observer auprès d'un si grand roi, le moment du dîner arriva. Le roi et la marquise s'assirent à la même table, et toutes les personnes de la suite prirent place, selon leurs rangs, à des couverts dressés exprès. Le roi mangea successivement de plusieurs mets, but des vins exquis, et, sans rien perdre de la satisfaction que lui causait la vue de la belle marquise, prit grand plaisir à bien dîner. Quand son appétit fut un peu calmé il commença à s'apercevoir que les mets, bien que relevés par des sauces très-variées, n'étaient cependant composés que de chair de poule. Son étonnement s'accrut encore lorsqu'il fit réflexion que la contrée où il était abondait en gibier de toute espèce, et que d'ailleurs il avait eu le soin de faire annoncer son arrivée un jour d'avance, pendant lequel on devait avoir eu le temps de faire une battue. Le roi de France, moins peut-être encore pour

satisfaire sa curiosité à ce sujet, que pour mettre la marquise en train de converser, dit en riant : « Madame, est-ce que dans ce pays il ne naît que des poules et point de coqs? » La marquise comprit parfaitement l'intention de cette demande, et pensant que le moment opportun de faire connaître ses sentiments était venu, elle répondit fièrement au roi : « Non, monseigneur; mais les femmes, quels que soient les vêtements, les honneurs et les qualités qui les distinguent, sont faites ici comme ailleurs. » A ces mots, le monarque comprit l'énigme du *Banquet des poules*, et se tint pour averti d'être sage.

En voyant intervenir un roi de France et une marquise de Montferrat, en lisant les détails circonstanciés de l'anecdote qui les concerne, qui ne la croirait véritable? Or, c'est ici que l'impatience du mensonge, si frivole qu'il puisse être, et l'amour de la vérité, toute peu importante qu'on la suppose, triomphent de l'impassibilité du savant. Ce savant n'est autre qu'Alde Manuce, éditeur célèbre du seizième siècle, qui a laissé un recueil de lettres familières écrites en italien, où il ne s'en trouve qu'une seule véritablement intéresssante à cause de la citation qu'elle renferme; et c'est celle que je veux faire connaître. La voici :

A M. Pietro Pisone Soazza, a Pise.

Salut,

« J'ai l'intention de m'arrêter à Pise, lieu agréable par lui-même et qui me le deviendra plus encore par votre conversation. Avant tout, il faut que je réponde à la lettre dans laquelle vous me demandez ce que je pense de la cinquième nouvelle de la première journée du *Décaméron* de Boccace, où Fiametta raconte une histoire d'amour au sujet d'une marquise de Montferrat. Je vous dirai que, sous le voile d'un conte, il est souvent arrivé à ce galant homme d'altérer considérablement la vérité. J'en juge ainsi, surtout d'après l'autorité d'un homme de mérite qui est parfaitement en état d'apprécier les ressources du talent de Boccace. Cet homme est M. Paolo Emilio Santorio. Lorsque le monde pourra

jouir, comme je le fais en ce moment, des annales qu'il a écrites, je ne crois pas que désormais on puisse attendre rien de meilleur et de plus parfait en ce genre de composition. Je ne puis donc résister au désir de vous envoyer le morceau qui a trait à la question que vous me faites, et où vous pourrez apprendre la vérité. Vous y verrez d'ailleurs avec quelle éloquence et quel bonheur cet homme rare traite de l'histoire de Naples. Cet extrait est tiré du troisième livre. Adieu; je cesse de vous écrire, car on m'appelle pour souper.

» De Bologne, le 21e jour de janvier 1587. »

« Syligaitha, fille naturelle de l'empereur Frédéric II, sœur de Conrad IV, comtesse de Caserte, s'était déclarée contre les entreprises de sa famille et pour la cause des Casertins, que les Allemands voulaient soumettre, ainsi que toute la Pouille et la Calabre, à l'empire. Mainfroi, également fils naturel de Frédéric II, mais issu d'une autre mère que celle de Syligaitha, soutenait, au contraire, les intérêts de Conrad. Mainfroi était jeune alors ; sa figure était belle, son caractère audacieux et entreprenant, et son esprit à la fois délié et plein de force. Sous prétexte d'étendre les possessions de l'empereur son frère en Italie, il donnait un libre cours à ses fureurs guerrières en mettant la Pouille à feu et à sang. Pendant ces troubles, Renaud, comte de Caserte et époux de Syligaitha, se tenait tranquille dans son palais, auprès de sa femme, observant avec une joie maligne toutes les horreurs qui se commettaient autour de ses états, dans l'idée qu'elles entraîneraient la perte des princes ses voisins et ses rivaux. Il applaudissait même aux violences exercées par son beau-frère Mainfroi, ne se doutant qu'il aurait un jour à en souffrir lui-même.

» Le caractère ardent de Mainfroi lui faisait porter tout à l'extrême. Il méprisait le danger tout autant qu'il aimait la gloire, et nourrissait au fond de son cœur une passion insurmontable pour les plaisirs de l'amour. Dans les entreprises où cette dernière disposition l'entraînait, il montrait une har-

diesse extraordinaire; les difficultés étaient toujours un attrait de plus pour lui. On s'explique alors comment il conçut la plus violente passion pour Syligaitha sa sœur. C'était peu pour lui que les relations politiques qu'il avait avec elle lui donnassent l'apparence de son ennemi, il ne tint pas plus compte de cet obstacle que du souvenir de son père Frédéric, et des droits de son beau-frère Renaud, auxquels il voulait attenter. Mettant donc toutes ces considérations de côté, il médita son projet criminel, et se prépara, au mépris des lois divines et humaines, à satisfaire la passion que lui inspirait Syligaitha.

« Cette princesse, dit la vieille chronique napolitaine, était jeune, belle et d'une taille avantageuse. Elle avait le teint éclatant, le regard vif; ses cheveux blonds et bouclés descendaient le long de son front vraiment royal, et il y avait dans toute l'habitude de sa personne un certain je ne sais quoi qui lui soumettait tous ceux qui la voyaient. A ces dons, elle en joignait d'autres non moins précieux encore: car, instruite et savante même, elle parlait avec grâce et esprit.

» Mainfroi avait souvent éprouvé le pouvoir de ces charmes. Cette beauté, cette grâce, ce laisser-aller féminin qui s'était déployé si souvent sans crainte en présence d'un frère, excitaient encore la violence de son amour. Parfois cependant le souvenir de l'honneur de sa famille, de la sainteté des droits de son beau-frère, et par-dessus tout ce doux nom de sœur, l'arrêtaient dans l'exécution de son funeste dessein. Ce conflit de sentiments, ce combat intérieur de ses désirs et de ses devoirs, lui causèrent des tourments si continuels, qu'il ne put bientôt plus prendre ni nourriture ni sommeil. La raison devint muette, et l'amour triompha. Profitant donc d'une absence passagère de Renaud, il alla se présenter à Syligaitha, et non sans éprouver quelque honte et tant soit peu d'embarras, il lui ouvrit son cœur. Il lui fit entendre que, cédant à un amour qu'il ne pouvait plus vaincre, il la priait de lui pardonner sa démarche, mais que, certainement, il mourrait si elle ne l'écoutait pas. Au même moment où il prononçait ces mots, des larmes abondantes jaillirent de ses

yeux enflammés, il perdit l'usage de sa raison, et prodigua confusément les prières et les menaces, comme un homme déterminé à commettre quelque violence. D'abord Syligaitha fut comme pétrifiée; mais bientôt la fureur insensée d'un homme qu'elle connaissait pour ne rien respecter de ce qui s'opposait à ses désirs lui rendit le sentiment de la crainte. Pâle et tremblante, elle pensa avec effroi au crime de son frère, à l'absence de son époux, et ce ne fut pas sans frémir que ses yeux rencontrèrent le lit conjugal près duquel elle était. La présence du criminel Mainfroi lui fit horreur, et il n'y a pas de supplice qu'elle n'eût bravé pour s'y soustraire.

» Pendant cette cruelle alternative, et tandis que Manfroi continuait d'exhaler ses offensantes prières, Syligaitha reprit quelque empire sur elle-même et maîtrisa sa peur. Elle fit quelques efforts pour calmer la passion désordonnée de son frère, en cherchant par ses paroles à adoucir les maux qu'il ressentait. Mais la blessure était trop profonde, et le mal avait circulé si longtemps dans les veines de Mainfroi, qu'il n'y avait plus moyen d'agir sur son esprit aigri par la souffrance. Ce n'étaient plus des conseils que demandait Mainfroi, mais un prompt remède.

» Syligaitha sentit bien que, si elle tardait à répondre, l'occasion et la violence serviraient les terribles desseins de son frère; aussi, sans attendre le retour d'un nouvel accès de sa part et dans l'idée de sauver l'honneur de sa race, elle promit au prince criminel de se rendre bientôt à ses vœux, sous la condition seulement qu'il se retirerait à l'instant de chez elle pour se rendre deux jours après à son palais hors des murs de Caserte, où l'absence de la cour leur laisserait plus de liberté. La promesse fit accepter la condition, et Mainfroi, triomphant dans l'idée de son crime, mesura avec impatience les heures et les instants qui en retardaient l'exécution.

» Enfin le jour désigné arriva. Mainfroi se présente chez Syligaitha, qui avait tout fait préparer pour recevoir son frère avec magnificence. L'heure du rendez-vous avait été fixée au soir, en sorte que la princesse avait eu soin de commander un souper somptueux, dont tous les mets, cepen-

dant, étaient composés de chair de poule. Ce fut donc auprès d'une table couverte de vaisselle d'or et d'argent que le frère et la sœur s'assirent. Bien que la faim de Mainfroi fût tant soit peu émoussée par l'espérance d'autres plaisirs qu'il attendait impatiemment, cependant le repas fut gai, il s'y dit des choses agréables, et l'on y but, dit encore la chronique, assez copieusement, ce qui ne contribua pas peu à donner un cours plus rapide aux pensées des deux convives.

» Le repas fini et les serviteurs s'étant retiré, le frère et la sœur demeurèrent seuls dans la pièce qui était la chambre à coucher. La conversation continua, et comme Syligaitha demandait à Mainfroi pourquoi il avait fait si peu d'honneur au festin, et que celui-ci, après en avoir loué l'ordonnance, assurait qu'il y avait pris autant de part que son appétit le lui avait permis, la sœur prit la main de son frère et lui parla ainsi : — Mon frère, tous les mets dont vous avez goûté à ce souper ont été faits avec de la chair de poule, et leur saveur, quoique légèrement variée, n'était pas très-différente, puisque dans le fait tous ces ragoûts étaient composés de la même substance. Croyez-moi, mon frère, ajouta-t-elle en faisant un léger sourire, il en est de même à l'égard de la variété des plaisirs de l'amour. Le but vers lequel on tend avec une si vive ardeur, que l'imagination se représente sous des couleurs si brillantes et si variées, est au fond toujours le même. — A ce début, le front de Mainfroi se rembrunit. — Écoutez-moi, poursuivit Syligaitha, en prenant l'autre main de son frère, écoutez-moi : si mon âge vous a séduit, si mes yeux ont blessé votre cœur, si mes paroles ont produit de l'effet sur votre âme, pensez qu'en vous laissant aller à vos mauvais desseins, vous n'obtiendrez pas une satisfaction différente de celle que vous avez pu éprouver déjà, et que, par cette action, vous attirerez seulement le déshonneur sur notre noble famille. Au nom de Dieu ! s'écria Syligaitha en faisant un effort pour retenir les mains de son frère qu'il cherchait à retirer des siennes, par l'âme de notre père ! par notre ancienne maison ! chassez, je vous en supplie, cette fatale idée de souiller le lit d'un autre, le lit de votre allié ! que votre vertu mette un frein à votre passion !

Il y a plus de gloire, croyez-moi, à comprimer ses désirs qu'à renverser des villes et des armées ennemies. On fait l'un par la force de l'épée, par la puissance du nombre ou à l'aide du hasard; l'autre ne s'obtient jamais que par le courage personnel, par la vertu. Rappelez-vous combien de rois et d'empereurs, devenus glorieux au milieu des combats ou dans les conseils, ont été rabaissés dans l'opinion des hommes par les honteux effets de leurs passions privées! Et vous, qui vous distinguez par tant d'éminentes qualités, vous qui êtes un si digne fils de notre noble père, serait-il possible que vous abandonnassiez la voie de la véritable gloire et de la vertu? Voyez des nations entières, des princes illustres, des armées nombreuses qui se font un honneur de vous obéir; placé plus haut qu'eux, obéissez de vous-même aux seules puissances dont vous soyez sujet, la nature et la raison.

» A cet endroit du discours, Mainfroi parut touché, et ne pouvant trouver de paroles pour exprimer ce qu'il sentait, il laissa tomber sa tête sur les mains de sa sœur, qui retenait les siennes, et les couvrit de baisers. — Je vous le dis, reprit Syligaitha émue, la passion que vous nourrissez déshonore un prince; et il est impossible que vous, qui valez tant par vous-même, et qui êtes issu d'une race si illustre, vous vous décidiez à déshonorer, dans son palais, sur son lit nuptial, une sœur mariée noblement. Au surplus, c'est à vous maintenant de réfléchir sur ce qu'il vous reste à faire: je ne suis qu'une femme, jeune et sans force; mais je vous préviens que je suis disposée à user de tous les moyens qui sont en mon pouvoir, pour conserver mon nom pur et sans tache. Pour vous, sur qui repose la destinée de plusieurs royaumes, vous devez considérer le présent et prévoir l'avenir; car aucune action, bonne ou mauvaise, ne demeure inconnue; et, malgré le silence commandé par le respect, la violence ou la crainte, les bouches s'ouvrent, et la renommée parle: plus on emploie de moyens pour la contraindre à se taire, plus elle crie fort. Vous savez, continua en souriant Syligaitha, qui commençait à regarder sa cause comme gagnée auprès de Mainfroi, vous savez que ce que je viens de dire est surtout vrai quand il s'agit des liaisons d'amour; car vous vous

abuseriez étrangement, mon frère, si vous imaginiez que cette passion se satisfait du consentement réciproque, mais exclusif, des deux amants qui la partagent. Il n'y a pas de plaisir sans victoire, point de victoire sans trophée : c'est une loi générale de la nature, notre bonheur s'augmente quand on en parle à un ami; et la douleur elle-même, renfermée dans un cœur solitaire, s'éteindrait promptement, si les confidences et les consolations ne la faisaient vivre en l'adoucissant.

» Syligaitha se tut. Mainfroi, distrait pendant la première partie de ce discours, n'avait pas cessé de tenir ses yeux attachés sur sa sœur. La pâleur ou l'agitation de son beau visage, les larmes qu'elle laissait couler, ou la crainte qu'elle exprimait, allaient se peindre, comme dans un miroir, sur la physionomie mobile de Mainfroi, qui, par ses gestes et par son regard seulement, avait tour à tour donné des consolations tendres et hasardé quelques prières; mais il avait surtout prodigué des caresses respectueuses. Il portait les mains de sa sœur contre ses yeux rouges de larmes brûlantes; il les pressait contre les siennes, et les couvrait de longs baisers; enfin il s'était glissé, dans cette âme ardente et terrible, comme une espèce de repentir qui lui faisait abjurer ses fureurs, mais non son amour. Flattée de cette victoire incertaine, l'aimable Syligaitha crut alors pouvoir montrer quelque confiance à son frère, qu'elle avait toujours tendrement aimé. Au moment où elle lui avait rappelé les dangers de l'indiscrétion des amants heureux, son front s'était calmé, le sourire était revenu sur ses lèvres, et les mains de Mainfroi n'étaient plus captives dans les siennes. De son côté, le jeune prince, dont les transports violents avaient été rendus inutiles par la tendresse confiante qu'on lui témoignait, avait laissé percer aussi le sourire sur sa noble et mâle figure. La nuit était venue, et les flambeaux ne jetaient plus qu'une lumière douteuse; après un festin où les vins de Calabre n'avaient point été épargnés, après tant d'émotions qui s'étaient succédé si rapidement, et enfin, en voyant les effets d'un amour si vif et si indomptable, peut-être que la princesse sentit son cœur s'attendrir et sa vertu s'éteindre.

Mainfroi la pressa de nouveau; alors elle ne trouva plus en elle ni la force ni la volonté de se défendre : tout en ce moment, jusqu'aux ténèbres, conspira en faveur de l'amour; et, dans ce désordre, l'honneur de la race impériale, les droits d'un époux, et les lois les plus sacrées, tout fut oublié par Syligaitha, qui ne pensa plus qu'à Mainfroi. »

Sans cet amour de la vérité, sans ce cri de la conscience du savant Alde Manuce, de cet homme qui ne voulait pas que l'on mentît même dans un conte, nous ne connaîtrions pas l'histoire de Syligaitha; car c'est en vain que j'ai multiplié les recherches pour mettre la main sur les annales de Paul Émile Santorio. Il y a tout lieu de croire qu'à l'exception de cette anecdote, le reste de cet ouvrage, écrit en latin, n'a point été imprimé.

Depuis quinze ou seize ans, il est arrivé un grand malheur en Europe, mais particulièrement en France. On ne croit plus au public. La preuve en est qu'on le méprise, qu'on le mystifie, qu'on ne se donne pas la peine d'interroger ses goûts, ni même de lui présenter avec une clarté suffisante les poëmes, la prose, les idées, enfin tout ce que l'on jette avec dédain à son avidité. Byron, lui qui est devenu pendant un temps l'idole du public, est celui de tous les auteurs de notre temps qui, le premier, l'ait traité le plus cavalièrement. Il agit tellement sans façon avec son lecteur, que, lorsque la recherche d'une rime l'embarrasse tant soit peu, il finit son vers par un quolibet ou une plaisanterie si commune, que la vanité seule de celui qui lit peut le décider à en rire; car, bien que l'aristocratie ait perdu beaucoup de priviléges, l'impertinence est peut-être celui de tous que la vanité bourgeoise lui garantira le plus longtemps. Plus l'auteur est fat, plus le lecteur est complaisant. Aussi le public ressemble-t-il aujourd'hui à certaines femmes qui n'ont de goûts vifs que pour les hommes qui les méprisent et les maltraitent. Il faut en convenir : en morale comme en littérature, cette disposition n'est pas heureuse.

Oh! qu'il en était autrement lorsque l'écrivain commen-

çait la première page de son livre par ces mots : *Ami lecteur!* Quel amour, quel respect, quelles attentions il avait pour son *ami*, pour ses amis les lecteurs, pour ce public enfin qui, comme le dieu Pan, se trouve partout, quoiqu'on ne le voie nulle part! Le public? Oh! je le connais bien. Il a ordinairement de quinze à trente ans, mais souvent plus de cinquante. Il s'occupe de lettres, de sciences, mais il est surtout agité par les passions, dominé par une foule de sensations tumultueuses, poussé par une curiosité insatiable. Le vrai public court les champs, les villes, les bibliothèques et les bals masqués; il est armé du scalpel dans l'amphithéâtre, du pinceau à l'atelier, où il rêve la gloire en regardant de beaux yeux. Le public? Je le vois encore à minuit dans le fond d'une alcôve, sous la forme d'une jeune femme gracieuse, préparant avec soin sa lumière, pour faire la lecture pendant la nuit. Je le vois, ce joli public dont le cœur palpite d'avance à la vue du livre qu'il va dévorer. Il met double oreiller pour être plus à l'aise; il arrange sa couverture avec soin pour éviter les distractions, et bientôt il lit immobile, jusqu'au moment où l'émotion et le plaisir font battre son cœur et rouler des larmes dans ses yeux. Souvent encore il revêt une forme plus grave, car il approche de la vieillesse. Alors plus calme en apparence, mais cependant curieux jusqu'à la passion de retrouver les souvenirs d'un âge déjà bien éloigné du sien, il bénit en secret le livre qui lui retrace toutes les phases de la vie, qui ranime en lui des sentiments que la réalité ne lui procure plus, qui donne un intérêt rétroactif à l'existence parcourue, aux souvenirs qui s'effacent, aux sentiments qui s'affaiblissent. Et puis, si futile que soit un livre, dès l'instant qu'il est écrit en conscience, il porte son fruit. On le lit ou on le rejette; on l'aime ou on le hait, et de tous les services que l'écrivain puisse rendre à *l'ami lecteur*, le plus utile est de ne pas le laisser indifférent.

SOIRÉE

CHEZ MADAME MARTINETTI,

A ROME.

Parmi les personnes qui ont séjourné en Italie, il en est peu qui n'aient vu, ou qui ne connaissent au moins par ouï-dire, l'aimable, la spirituelle et belle Cornelia Martinetti, de Bologne. Il y a quelques années que cette dame passa l'hiver à Rome. Sa société était, sans contredit, l'une des plus agréables de la ville, et ceux qui ont eu l'avantage d'y être admis en conservent encore un souvenir que le temps ne saurait effacer. On y parlait un soir des ballades, des romances et des chansons populaires dont le nombre est si grand en Allemagne, en Angleterre, ainsi que dans tout le nord de l'Europe, et quelques hommes lettrés de ces pays semblaient reprocher à l'Italie, si riche d'ailleurs, sa pauvreté en ce genre. Il est vrai, interrompit Cornélia en tirant d'un meuble placé près d'elle, une douzaine de petits livrets couverts en papier gris, que nos poëtes célèbres n'ont pas daigné relever ce genre; mais nous avons cependant des traditions historiques qui amusent le peuple; on les met en mauvais vers, il est vrai; ce sont des aveugles qui les chantent; on les vend par petits cahiers, comme ceux que vous voyez; et demain, en allant à Saint-Pierre, vous trouverez dans le faubourg, près du palais *Giraudi*, la vieille femme qui en fait commerce. Toutefois, je puis vous assurer que dans le nombre il y en a d'intéressantes. Si vous vouliez, je vous en lirais une. C'était le souhait que tout le monde avait

déjà formé. On fit silence, et Cornelia avant de commencer répéta : N'oubliez pas que l'Italie a peu de ballades historiques, et que celle-ci est une pauvre *chanson d'aveugle.*

GINEVRA.

Gloire à l'éternel Créateur! Gloire au véritable Jésus né de Marie, pour effacer la première faute d'Adam par laquelle nous étions tous damnés avant la venue du Christ! Gloire à la céleste monarchie; et que Dieu me fasse la grâce d'avoir à raconter une histoire qui plaise à tous!

Vers l'an 1396 de notre Seigneur, il arriva, à Florence, une singulière aventure amoureuse. Mais d'abord, chers auditeurs, il faut que je vous dise les douleurs que l'on éprouva dans cette ville, lorsque, déjà déchirée par des factions haineuses, elle se vit encore menacée de la peste. On gardait le souvenir de la maladie qui s'était déclarée en 1348; fléau qui fut si terrible, que plus des trois quarts des habitants de la Toscane moururent. Aussi, dès que l'on prévit le retour de ce mal, la ville de Florence se remplit d'épouvante.

Bientôt les frères de la Miséricorde allèrent de tous côtés en processions solennelles, pour apaiser ce fléau. Non-seulement ils faisaient constamment de dévotes prières au Christ, mais, bravant la fatigue et les dangers, ils visitaient toutes les maisons pour y distribuer des boissons et de la nourriture, dans l'espérance que Dieu aurait pitié des hommes et ferait cesser le mal. Ce fut au milieu de ces malheurs qu'eut lieu l'aventure, qu'avec l'aide de Dieu nous allons faire connaître. Il s'agit d'amour, comme on le sait déjà, et d'une jeune fille amoureuse.

Cette belle et noble personne était de la famille des Amieri. Nulle, dans Florence, n'était plus sage et plus réservée qu'elle; nulle n'avait le cœur et l'esprit plus élevés. On la regardait comme le miroir brillant de toutes les vertus, et quand elle allait se promener sur la place du *Vieux-Marché* tout le monde se pressait pour la voir et l'entendre.

Ce fut là qu'Antonio, de la famille des Rondelli, la vit, et que son cœur fut épris de ses grâces et de sa beauté. Pendant quatre ans, et malgré les assiduités inquiétantes des jeunes gens les plus aimables de la Toscane auprès de Ginevra, Antonio ne cessa pas de penser à elle, de la suivre, et de lui faire voir à quel point il l'aimait. Ce qu'il endura de chagrins, de peines et de tourments, ne se peut dire; il suffit que l'on sache que plusieurs fois il la fit demander en mariage à son père, qui ne voulut jamais la lui accorder. Ce père n'était point un homme déraisonnable. Quoiqu'il n'eût rien à reprocher à Antonio sur ses mœurs et son caractère, il était comme tous les chefs de grande famille, et désirait de faire contracter un mariage à sa fille, qui fît honneur au nom et à la noblesse des Amieri. Après avoir cherché un parti sortable, il passa, dans Florence, pour avoir fait un choix sage en donnant Ginevra à Francesco des Agolanti, jeune homme d'un extérieur agréable, riche et estimé de tout le monde. Les cérémonies d'usage eurent lieu, et lorsque Francesco eut donné l'anneau nuptial à sa jeune et belle épouse, il l'emmena dans sa maison.

Au moment où Antonio apprit cette nouvelle, il sentit comme un couteau froid qui lui traversait le cœur. Privé de Ginevra, de celle qui nourrissait toutes ses espérances, qui faisait tout son bonheur et sa vie, il jura de ne point se marier et de ne jamais aimer d'autre femme. Il tint sa résotion, et par la suite, le seul adoucissement qu'il put apporter à sa douleur était d'aller d'église en église à chaque fête patronale, pour épier à la dérobée et voir de loin celle qui ne sortait pas de sa pensée.

Cependant, la grande peste se déclara à Florence. La belle Ginevra tomba malade, sans que l'on eût toutefois aucune raison de croire qu'elle fût atteinte de la contagion. Mais comme cette jeune dame était d'une complexion délicate, et que le mal qu'elle ressentait avait apporté subitement une grande altération dans ses traits, tous ceux qui l'environnaient crurent qu'elle était sur le point de mourir. Toute sa famille s'empressa de lui porter secours; on lui fit respirer des eaux spiritueuses, on lui frotta les pieds et les mains,

on l'appela à haute voix pour la faire revenir à elle ; mais le tout sans succès. Peu après, Ginevra ne fit plus aucun mouvement; son pouls cessa de battre, et enfin tous les assistants la crurent morte.

D'abord la douleur fit pousser des gémissements; mais bientôt la terreur succéda aux plaintes, et se répandit de la maison mortuaire dans toute la ville. En un instant le bruit courut que Ginevra était morte de la peste. On pressa, on ordonna l'enterrement, et sitôt que le corps fut enseveli, on le porta dans le cimetière de la cathédrale, près de la tour du clocher. On a montré longtemps la place qu'occupait la pierre un peu fendue, sur laquelle étaient gravés un A et un G, les initiales de Ginevra Amieri. C'est là que le familles réunies des Amieri et des Agolanti rendirent les derniers devoirs à Ginevra. La cérémonie fut courte; car, à cette époque terrible, pendant les obsèques des morts, on était plus occupé de l'idée de la contagion que du deuil. Cependant, Antonio, qui avait accompagné le convoi, resta plus longtemps près du tombeau. Longtemps il y exhala son profond chagrin par des pleurs et des gémissements, et ce ne fut qu'avec bien de la peine et du regret qu'il s'arracha de cette place pour rentrer chez lui. « J'avais bien perdu » déjà, se disait-il à lui-même en regagnant sa maison, mais » la mort m'a ravi le seul bien qui me restât. » Et il pleurait.

Ginevra était déposée dans le monument; on la croyait morte. Mais ses sens, après être restés engourdis quelque temps, furent réveillés par la douleur ou par quelque autre cause que l'on ignore. Ce qui est certain, c'est que cette jeune dame en reprit l'usage vers les deux heures de nuit. Heureusement, elle s'aperçut à l'instant même qu'on l'avait crue morte, et que, par suite de cette erreur, on l'avait enterrée. « Ah ! se dit-elle, si j'ai peur, je suis perdue ! O Vierge pure ! » bienheureuse sainte Vierge, dans cette extrémité porte-» moi secours, je n'espère qu'en toi ! » Alors elle souleva sa tête avec effort, et son bon destin voulut que la fente de cette pierre dont il a été question laissât pénétrer un rayon de la lune, qui vint frapper les yeux de cette infortunée. A la vue de cette faible lumière, Ginevra se mit sur son séant et re-

prit courage. Dans cette attitude, elle rassemble ses forces et prend la résolution de sortir de ce lieu. Elle se lève, et, dans la persuasion où elle était que son salut dépendait entièrement d'elle-même, elle comprima toutes les craintes et les faiblesses de son cœur. Ayant donc essuyé avec son linceul quelques larmes que l'horreur de sa position lui avait arrachées, elle se mit à ramper sur ses mains et ses genoux en se dirigeant, à travers les ténèbres du tombeau, vers le faible rayon de lune. Un obstacle l'arrêta; c'était un petit escalier. Avant de le gravir, elle s'assit sur la première marche, et là s'arrêta quelques instants pour recueillir ses forces. Alors Ginevra monta successivement les degrés, invoquant à chaque pause le saint nom de Jésus, et s'aidant à la fois de son courage et de ses prières, dans l'espérance de retourner à la vie. Parvenue au haut de l'escalier, elle sentit la pierre qui bouchait l'entrée du sépulcre, et essaya de la lever. Par un heureux hasard, cette fermeture n'était pas très-pesante, et l'on n'avait pas encore eu le temps de la sceller. Ginevra la poussa donc en dehors, sortit du tombeau; et, après avoir remercié Dieu et la Vierge, elle se dirigea aussitôt vers la tour du clocher.

C'était à la fin d'octobre, aux approches de l'hiver. Le vent soufflait fort et était froid. Ginevra, après avoir traversé la place, entra dans la ruelle qui rase la chapelle de la confrérie de la Miséricorde. En effet, c'est depuis ce temps que l'on a nommé ce passage *Ruelle de la Morte*, car, avant cet événement, ce lieu n'était pas nommément désigné. Ginevra arrivée près de la maison de son mari, frappa à la porte. Francesco était auprès du feu, triste, réfléchissant sur la perte inattendue qu'il venait de faire. Le coup qu'il entendit le fit lever en sursaut. Il entr'ouvrit la fenêtre et demanda : — Qui est là? qui frappe? — Ginevra, ta femme; n'entends-tu pas ma voix? ne me reconnais-tu pas? Aux accents de sa femme qu'il venait de porter en terre, Francesco fut saisi de crainte, et fit le signe de la croix en disant : — Sois tranquille, demain, dès le jour, j'irai entendre la messe et faire des prières afin que Dieu donne la paix à ton âme; puis il referma sa fenêtre. Lorsque l'infortunée Gi-

nevra se vit abandonnée par son mari, ses larmes coulèrent en abondance. — Ah ! que vais-je devenir, malheureuse que je suis? disait-elle; je le vois, je ne pouvais éviter la mort cette nuit ! Toutefois, elle rappela encore son courage et alla à la demeure de son père; il n'était pas rentré; puis chez sa mère, à la porte de laquelle elle frappa.

La mère de Ginevra était aussi tristement assise devant son feu, lorsque effrayée par le bruit que fit le marteau de la porte, elle se leva brusquement, et, mettant la moitié du visage hors de la fenêtre, demanda : — Qui va là ? qui frappe? — D'une voix tremblante et affaiblie, Ginevra dit : — Votre fille. A ces mots, frappée à la fois d'étonnement et d'épouvante, sa mère balbutia cette réponse : — Ame bienheureuse ! ô fille chaste et honnête ! va, et que Dieu t'accompagne ! A peine eut-elle ainsi parlé qu'elle referma la fenêtre en toute hâte. Pour Ginevra, pleurant à chaudes larmes de se voir ainsi abandonnée, elle maudissait en elle-même le jour où elle était née.

Elle eut de nouveau recours à la prière. Elle implora le Christ, afin qu'il ne la laissât pas sans secours au milieu de son malheur. Ses forces l'abandonnaient. Elle était déjà si fatiguée, qu'à peine si elle pouvait se tenir droite sur ses pieds. Par moments, son découragement était si complet, qu'elle se sentit plus d'une fois tentée de rentrer dans le tombeau d'où elle était sortie, pour aller y chercher le repos et y attendre la mort. Sa crainte était de succomber à moitié chemin et de mourir dans la rue. L'idée de cette fin misérable lui fit horreur et ranima son courage. Tout à coup il lui revint dans la mémoire qu'elle avait un oncle qui habitait Florence. Malgré la distance qu'il fallait parcourir pour arriver à sa demeure, elle se décida à aller implorer son assistance. Elle se traîna jusqu'à sa maison, frappa à la porte et lui demanda secours en invoquant le nom de Dieu. Mais l'oncle lui répondit : « Ame bienheureuse, va, et que Dieu te conserve dans sa sainte paix ! »

Cette fois, Ginevra perdit tout à fait courage. L'idée de n'avoir échappé à une mort cruelle que pour en subir une plus affreuse encore, après avoir été abandonnée de son

père, de sa mère et de son oncle, la jeta dans un abattement tel que, dans l'impossibilité où elle était de surmonter la fatigue et l'affliction qui l'accablaient, elle se laissa tomber à quelque distance de là sur les marches de l'église de Saint-Barthélemi, pour attendre la fin de sa vie et de ses souffrances.

C'est ainsi que Ginevra gisait étendue sous le portique, quand par la grâce de la sainte Vierge, elle vint à penser à son amant. Un rayon brilla encore dans son cœur, et lui fit naître la pensée d'éprouver si l'amour qu'Antonio lui avait témoigné avec tant d'ardeur et de constance était vraiment solide. Malgré ses douleurs et la fatigue qui lui permettait à peine de marcher, Ginevra, en s'appuyant le long des murs, se traîna jusqu'à la demeure d'Antonio et frappa à sa porte. Il était six heures.

A peine avait-elle laissé retomber le marteau, que son corps chancelant et glacé s'étendit sur le seuil. Antonio était si absorbé dans son chagrin, qu'il fut obligé de faire un effort sur lui-même pour se décider à aller voir qui heurtait ainsi pendant la nuit. Il ouvrit machinalement sa fenêtre, et prêta l'oreille à ce qui se passait dans la rue. D'une voix faible et que l'on pouvait à peine entendre, Ginevra dit : « C'est moi ! la malheureuse Ginevra ! pour l'amour de Jésus, portez secours à une infortunée rejetée de tout le monde ! » Bien que ces paroles fussent prononcées par une voix si éteinte, qu'il était presque impossible de les distinguer, cependant Antonio prit un flambeau, descendit précipitamment, et sans s'inquiéter de l'idée que quelque esprit pourrait se présenter pour lui nuire, il ouvrit la porte, et reconnut celle qu'il aimait. « C'est elle, » dit-il ; et aussitôt il appelle une servante. Sa lumière posée à terre, il soulève le corps immobile de Ginevra dans ses bras. A ce moment, survient la servante, qui prend le flambeau et éclaire, tandis que son maître porte son précieux fardeau dans la chambre la plus voisine. Le corps de Ginevra était froid comme la glace. Antonio ordonna aux femmes de faire chauffer du linge, d'enlever les vêtements humides qui la couvraient, et sitôt qu'elle fut enveloppée dans un drap chaud, d'un bras vigoureux il l'en-

leva, et courut la placer dans un lit,, qu'il chargea encore de couvertures.

Cela fait, ce tendre et fidèle amant, penché sur le lit, les yeux fixés sur Ginevra, attendit dans les angoisses de la crainte et de l'amour, le moment où il reconnaîtrait si elle était morte ou s'il pouvait espérer qu'elle revînt à la vie. Il demeura dans cette attitude et dans cette anxiété pendant une demi-heure et plus. Enfin la chaleur du lit rendit peu à peu le mouvement à Ginevra, qui ne tarda pas même à s'en sentir incommodée, et se mit à agiter ses bras pour se débarrasser des couvertures dont le poids la fatiguait. Antonio ne se sentit plus de joie, il redoubla de soins auprès d'elle, et ce fut avec des précautions et une adresse que l'amour seul suggère, qu'il retint et recouvrit ses mains, que, dans les mouvements d'une impatience convulsive, elle exposait à l'air. « Ma chère âme, lui répétait-il, ma chère âme, n'ayez aucune crainte, restez calme, et prenez du repos; je donnerai fin à vos maux. Demandez, ordonnez, je suis prêt à satisfaire à toutes vos volontés; mais au nom du ciel, écoutez-moi, et ne vous agitez pas ainsi. » Pour elle, timide et tant soit peu honteuse : « Mon cher Antonio, dit-elle, pour première grâce, je te prie de prendre mon honneur sous ta protection. Si, comme je le crois, ton âme est sensible à la pitié, n'oublie pas que Ginevra, abandonnée de tous les siens, est venue se recommander à toi. » Elle lui raconta ensuite et de point en point comment elle avait été enterrée, de quelle manière, après s'être échappée du tombeau, et après avoir été abandonnée de son père, de sa mère, de son oncle et de son mari, elle s'était souvenue de lui, Antonio, et avait eu l'idée d'éprouver sa constance.

« Comme tu le vois, ajouta-t-elle, je suis venue dans ta maison te demander asile et protection. Que si, autrefois, tu m'as jugée indifférente et ingrate envers toi, ne m'en sache pas mauvais gré. Apprends qu'alors je n'ai fait que remplir un devoir envers ma famille. Pardonne-moi donc; je reconnais aujourd'hui combien tu as été discret et à quel point tu es fidèle. Tu me pardonnes, n'est-ce pas? Mais, ajouta Ginevra en exprimant un lèger sourire sur sa figure qui

portait encore l'empreinte de la douleur et de la souffrance, cher Antonio, je pense que nous aurons le temps nécessaire pour causer au long de toutes ces choses ; donne-moi, je te prie, quelque nourriture, car il y a bien longtemps que je n'ai rien pris, et j'ai grand besoin de réparer mes forces. — Ah ! chère amie, s'écria Antonio, rien ne va te manquer. » Puis, s'adressant à sa mère, qui demeurait avec lui dans la maison : « Faites apprêter la table, lui dit-il, et que la servante prépare ce qu'elle a à sa disposition. En attendant, donnez à boire à notre pauvre malade. » Pendant que l'on se disposait à exécuter ces ordres, Ginevra prit Antonio par le bras, et, s'approchant de son oreille, elle lui dit : « Prends ton manteau, et va, sans tarder, au tombeau d'où je suis sortie. Fais en sorte de refermer si bien la pierre d'entrée, que personne ne puisse soupçonner que je me suis échappée de ce lieu. Va, va sans tarder ; de ce soin dépend le bonheur du reste de ma vie. »

Antonio partit à l'instant même peur s'acquitter de cette commission. Il replaça soigneusement la pierre et effaça autour d'elle toutes les traces qui auraient pu faire croire qu'elle avait été touchée. Dès que ces soins furent pris, il se disposa à regagner promptement la maison. Cependant il prit un détour pour revenir par le marché, où il fit emplette d'un beau pigeon, de massepains et de figues sèches, destinés à compléter le repas qu'il allait offrir à sa chère Ginevra.

En rentrant, il confia ces provisions à sa mère pour les faire apprêter ; puis, après avoir annoncé à Ginevra qu'il avait exécuté sa volonté, par la gaieté de ses discours, par les attentions qu'il prodiguait et par les douces paroles qu'il ne cessait de dire, il parvint à distraire et à raffermir entièrement l'esprit de sa bien-aimée. Dès que la table fut dressée, il l'approcha du lit : ce fut lui qui servit Ginevra, choisissant ce qui pouvait lui plaire davantage et nuire le moins à sa santé, et il se mourait d'aise de la voir chez lui, à sa table, mangeant les mets que lui-même avait achetés et choisis.

Après le repas, Antonio se disposa à se retirer dans sa chambre ; mais avant de partir, et en laissant Ginevra aux soins de sa mère, il recommanda plusieurs fois à la servante

de veiller pendant toute la nuit auprès de sa bien-aimée. Ces ordres furent en effet ponctuellement exécutés, et Ginevra goûta un sommeil qui lui rendit ses forces et la santé.

A peine faisait-il jour, qu'Antonio alla visiter Ginevra ; il lui dit en entrant : « Que Dieu te donne le bonjour ! Comment te portes-tu ? » Elle répondit : « Grâce au ciel et à toi, on ne peut mieux ; tous mes maux sont passés. »

En effet, au bout de quatre jours, la santé de Ginevra était entièrement rétablie ; sa fraîcheur et l'éclat de sa beauté brillaient comme avant. Ce fut aussi le moment où Antonio s'aperçut qu'il serait nécessaire de remplacer par des vêtements nouveaux ceux qu'elle avait apportés le jour où elle vint frapper à sa porte. Mais il ne voulut rien entreprendre de semblable à son égard, sans lui avoir parlé sérieusement. — Ma chère Ginevra, dis-moi quelles sont tes intentions ; veux-tu te séparer de moi ? Veux-tu retourner vers ton mari ? — Antonio, il n'est nullement question de cela, et cette pensée est bien effacée de mon esprit ; car, si tu le veux, j'ai résolu d'être ton épouse. — Plût à Dieu que je pusse te prendre pour femme ! car je m'estimerais le plus heureux des hommes. — Ne te mets pas en peine, Antonio, je me charge de t'indiquer ce qu'il reste à faire pour affermir cette union. Ecoute-moi : personne ne peut nier que Francesco, mon premier mari, ne m'ait fait enterrer pour morte ; or, avec la mort tout finit. La mort dénoue, brise tous les liens, même ceux de la parenté. Ainsi donc, Antonio, si je te suis chère, nous vivrons ensemble jusqu'à la mort. Va sans tarder chez le notaire, et puisque l'amour nous a conduits à ce rapprochement, nous en défendrons la validité, même devant l'évêque s'il le faut.

Ces fiançailles étant faites, Antonio donna un anneau à Ginevra, en lui disant : « Maintenant ne serait-il pas convenable que je t'offrisses des vêtements nouveaux pour remplacer ceux dont tu étais couverte en arrivant ici ? — Tu as raison, dit la nouvelle fiancée, tu as raison. Mais si tu veux, en prenant ce soin, agir d'une manière qui me soit agréable, fais ce que je vais te dire : va chez Francesco, qui m'a fait mettre au tombeau, qui n'a pas voulu me rouvrir sa maison ;

va, et puisque tu m'aimes, n'épargne rien pour acheter de lui tous mes habillements, qui sont encore en sa possession. — Sois tranquille, dit Antonio; il n'y a pas de sacrifice que je ne fasse pour accomplir ta volonté. » En effet, il courut aussitôt chez Francesco, et fit tant qu'il lui acheta tous les habits de Ginevra, qu'il s'empressa de rapporter à sa nouvelle épouse.

Cependant quelques jours s'étaient écoulés, et la belle Ginevra avait recouvré la santé, et avec la santé tout l'éclat de ses charmes. Elle choisit un dimanche pour aller, avec l'assistance de la mère d'Antonio et d'une servante, à l'église de la Sainte-Annonciation. C'est là qu'elle devait rejoindre et trouver son futur époux. A peine eut-elle fait une centaine de pas dans la rue, que toutes les personnes nobles de Florence crurent la reconnaître : chacun multipliait ses remarques pour s'assurer de la vérité, et, comme si sa figure eût présenté une ressemblance trompeuse, on s'attachait particulièrement à la forme et à la couleur de ses habillements de noce. Ce sont bien les mêmes qu'elle portait, répétait-on de tous côtés, lorsque Francesco des Agolanti la conduisit à la messe nuptiale à Saint-Michel; et l'on passait et l'on repassait autour d'elle pour s'assurer que ce que l'on voyait n'était pas une illusion.

Le hasard fit que sa mère se trouva sur son chemin. Interdite d'abord, cette dame demeura muette. Puis tout à coup: « Hélas ! dit-elle, ne dirait-on pas que c'est ma fille ? » Elle avance, et plus elle approche, plus elle croit reconnaître son enfant. Enfin, ne pouvant plus douter de la vérité, mais trop émue pour pouvoir parler, elle se dit intérieurement : « C'est bien elle ! » L'étonnement et l'espérance enchaînèrent sa langue pendant quelques instants; mais enfin, curieuse de s'assurer de la vérité par une preuve irrécusable, toute tremblante, elle adresse ces mots à Ginevra : « Ma chère fille, c'est toi ! tu es donc vivante ! Dis-moi comment tu es ressuscitée ? » Mais la fille, sans exprimer ni tendresse ni colère, passa et ne répondit rien.

Ce qu'il y avait d'extraordinaire dans cette rencontre avait si vivement excité la curiosité de tous ceux qui étaient pré-

sents, qu'une multitude de monde forma un cercle immense autour de la mère et de sa fille, en sorte que Ginevra ne put continuer sa marche. Le nombre des curieux croissait incessamment, quand Francesco des Agolanti, à qui on avait déjà dit quelques mots de l'événement étrange qui mettait toute la ville en rumeur, perça la foule et reconnut en effet sa femme, qu'il avait enterrée plusieurs jours auparavant. S'étant approché d'elle, il lui demanda d'où elle venait, et par qui elle avait été retirée du tombeau. Au même instant parut Antonio, qui, dans l'inquiétude de ne pas voir arriver sa fiancée, avait quitté l'église pour venir au-devant d'elle. Ginevra, après avoir jeté un coup d'œil sur lui, tourna son regard vers Francesco, et lui dit d'un ton calme, mais ferme : « Ce n'est pas vous qui m'avez retirée du tombeau, car c'est vous au contraire qui m'y avez enfermée toute vivante. Mais tout cela s'est fait par la volonté de l'éternel Jésus. Mon cher Antonio, que vous voyez ici présent, en portera témoignage. J'étais morte, et par votre faute. Je me suis présentée à votre maison, et vous m'avez chassée, vous devez vous en souvenir. Laissez-moi donc aller librement, car j'ai résolu de ne jamais rentrer sous votre toit. »

La mère de Ginevra se mit à pleurer auprès des deux maris, dont l'un, Antonio, paraissait décidé à défendre vigoureusement ses nouveaux droits, tandis que l'autre, interdit, triste, abattu, repassait douloureusement dans sa mémoire la double erreur qui le privait de sa femme. « Antonio, dit enfin Francesco avec l'accent de la douleur, par quelle raison veux-tu me ravir ma femme ? — Je serai bref, reprit Antonio ; tu le sais, je ne t'ai jamais fait tort, et pour rien au monde je ne voudrais t'en avoir fait. Sache donc bien que si Ginevra est aujourd'hui ma fiancée, ma mère ne l'a pas quittée un seul instant du jour et de la nuit depuis qu'elle est entrée dans ma maison ; mais je te déclare que ce soir j'en fais ma femme. Que tu aies à te plaindre d'elle, je te laisse à juger cette question ; quant à moi, je n'ai rien à me reprocher, et je ne suis coupable d'aucune trahison envers toi. — Soit, s'écria Francesco ; mais je vais à l'instant citer Ginevra devant l'archevêque, c'est là que se décidera la question. »

Il alla en effet de ce pas porter plainte à l'archevêché. Aussitôt un messager fut envoyé à Ginevra, qui reçut l'ordre de comparaître. « J'irai, dit la dame au messager, et je ferai valoir toutes mes raisons. Mais, quelle que soit l'issue de ce procès, je déclare devant Dieu que je me ferai religieuse, plutôt que de rentrer sous le toit de Francesco. »

Elle ne se fit pas beaucoup attendre, et elle se présenta devant l'archevêque. Une parure élégante et riche relevait encore l'éclat de sa beauté. Après avoir fait une révérence selon l'usage, elle prit l'initiative, et dit : « Monseigneur, que me demandez-vous ? — Soyez la bienvenue, répondit l'archevêque, et dites-moi, ma fille, pour quelle raison refusez-vous d'aller habiter avec votre premier mari ? — La voici, digne prélat; jugez de sa force. » Alors, Ginevra raconta, dans le plus grand détail, sa mort prétendue, son enterrement, son évasion du tombeau, les vaines supplications qu'elle avait adressées à ses parents et à son mari, et enfin l'état affreux d'abandon où elle s'était trouvée la nuit dans les rues de Florence. « Depuis plus de deux heures, dit-elle enfin au prélat, je parcourais la ville. A peine vêtue, transie de froid, vaincue par la fatigue, je sentais que j'étais tombée et que j'allais mourir sur le pavé. Par une inspiration divine, je me souvins d'Antonio, qui, pendant quatre années de suite, m'avait témoigné un amour si sincère. Je fis un dernier effort pour me traîner jusqu'à sa porte, et s'il ne m'avait pas donné l'hospitalité, j'étais morte. Il m'a accueillie, vénérable prélat, et c'est à lui seul, oui, à lui seul, que je dois la vie; jugez maintenant. »

Francesco, interrogé à son tour, resta interdit, et ne trouva rien à répondre. On jugea qu'il avait tort, car la mort délie tous les engagements. Ce malheureux ne put supporter le séjour de Florence, et il ne tarda pas à quitter cette ville pour aller se faire religieux dans un couvent. Quant à Antonio et à Ginevra, dont le sort avait vivement intéressé l'archevêque, leurs noces furent célébrées, et ils vécurent longtemps heureux et honorés.

FIN.

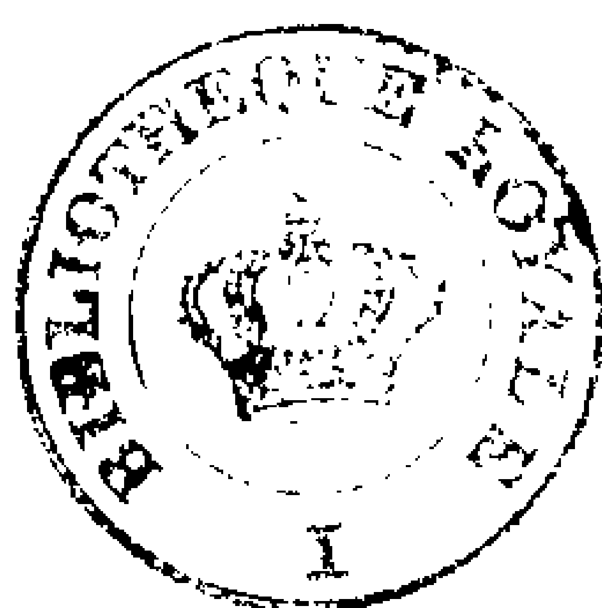


TABLE.

Paris. — Imprimerie de Vᵉ Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

22 Jan 37